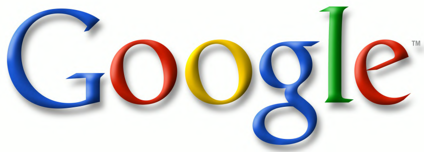



NEDL TRANSFER
HN 5ZUN 4





The Gift of
Edward R. Andrews,
of Boston,
Senior Sophister in
Harvard College.
Rec. Nov. 29,
1852.



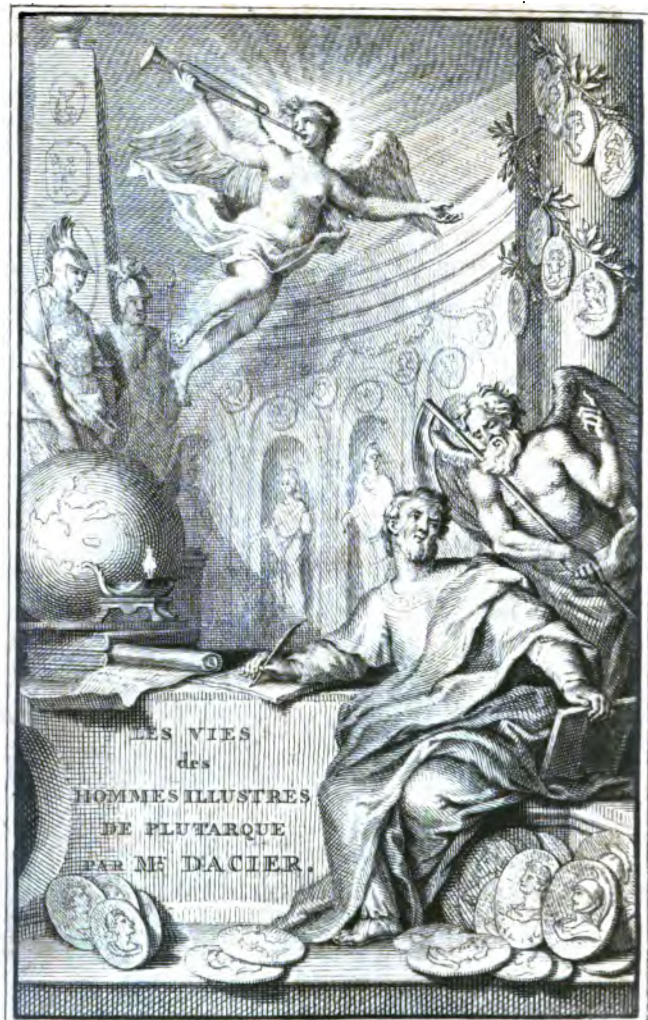


The Gift of
Edward R. Andrews,
of Boston,
Senior Sophister in
Harvard College.

Rec'd Nov. 29,
1852.



Schumann
A. 1745.



C. Elliger inv. 1722
J. Folkema sculp.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
OMISES
PAR PLUTARQUE,
TOME DIXIEME.

CONTENANT

ANNIBAL, *par* Mr. DACIER.

ENE'E, TULLUS HOSTILIUS, ARISTOMENE, TARQUIN l'Ancien, L. JUNIUS BRUTUS, GELON, CYRUS, JASON,

TRADUITES DE L'ANGLOIS

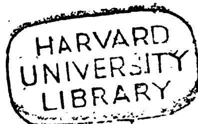
DE THOMAS ROWE,

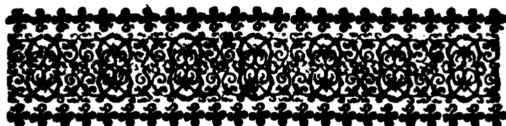
François

Par M. l'Abbé BELLENGER.



A AMSTERDAM,
Chez *ZACHARIE CHATELAIN.* 1735.
Avec Privilege.


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY



PRÉFACE.

Rien n'est plus juste que de transmettre à la posterité les Vies des Hommes illustres qui se sont distingués ou par leur amour pour les Sciences, ou par leur zèle pour la défense de la Liberté & des intérêts de la Patrie. On rend ainsi à leur mémoire les honneurs qui lui sont dûs, & on excite dans les autres la noble ambition d'égaler, s'il est possible, de si parfaits modèles. La vertu n'a pour nous que de foibles attraits quand on se contente de nous la peindre ou de nous en tracer les préceptes : mais quand nous la voyons agir dans l'homme de bien, dans le Philosophe, dans le défenseur de la Patrie, l'exemple nous frappe & nous porte naturellement à imiter ce que nous admirons.

La *Biographie* est donc d'une grande utilité quand les Sujets sont bien choisis

& que les portraits sont faits avec jugement. Plutarque excelle dans ce genre: sa plume a immortalisé les Hommes illustres dont il a écrit les Vies ; leurs défauts même, comme leurs vertus, servent à nous instruire.

Mr. Thomas Rowe voyant que Plutarque a omis les Vies de plusieurs grands hommes de l'Antiquité, avoit entrepris d'y suppléer ; il possédoit toutes les qualités nécessaires pour y réussir; Doué d'un discernement exquis, il savoit distinguer dans l'Histoire ancienne le réel d'avec le fabuleux ; Par une étude assiduë il avoit acquis une connoissance universelle de l'Histoire Grecque & Romaine & de toutes les parties de la belle Litterature, dans un âge où les autres commencent à peine leurs premieres recherches de l'Antiquité.

Les huit Vies qu'il nous a laissées & que nous donnons au public traduites de l'Anglois, ne sont qu'un foible essai de ce qu'il avoit dessein de faire. Ce qu'on en peut dire de moins, est qu'elles ne sont pas indignes d'accompagner l'ouvrage de Plutarque. Elles sont interessantes, soit par la grandeur des caractéres de ses Heros, soit par les differentes situations dans lesquelles il nous les représente. On y voit

voit avec plaisir les plus zèlés Patriotes comblés d'honneurs; on les compare avec les Heros modernes, & on remarque que l'Antiquité ne récompensoit que la vertu solide & l'amour du bien public.

Si Mr. Rowe eût exécuté son dessein, nous aurions aujourd'hui un recueil complet des Vies des anciens Heros que Plutarque a omises, ou qui ont été perduës, supposé qu'il les ait écrites. Mais tandis qu'il se préparoit à enrichir de ce travail la République des Lettres, une mort prématurée l'a enlevé à l'âge d'environ vingt-huit ans, & l'a empêché de rendre à sa Patrie le service important qu'elle en attendoit.

Jusqu'ici je n'ai fait que traduire en quelque sorte ce qui est à la tête de l'Edition Angloise des huit Vies composées par Mr. Rowe, & publiées pour la premiere fois en Anglois in 8°. à Londres 1728.

Il paroît par cette espéce de Préface que les huit Vies dont il s'agit, sont des Oeuvres posthumes, & que l'Auteur n'y avoit pas mis la derniere main. Quoiqu'écrites avec goût, il y avoit quelques fautes que j'ai cru devoir corriger. J'ai reformé, par exemple, cet endroit de la Vie de Gelon page 203 de l'Anglois,

La seule réparation que Gelon demanda aux Carthaginois, fut qu'ils lui rendissent les frais de la guerre qui montoient à deux mille Talens, & qu'ils lui fournissent DEUX VAISSEAUX NEUFS : l'Auteur devoit dire, *& qu'ils fissent bâtir deux chapelles pour y mettre le Traité :* Voyez dans la Vie de Gelon page 441. Ce fait est pris de Diodore de Sicile, Livre XI, page 21. de l'Edition Grecque-Latine, où il dit : *Pacem eâ conditione illis concessit, ut duo millia talentûm in belli impensas solverent ; duo etiam Sacella Pœnos exstruere jussit, in quibus fœderis tabellæ consecrarentur, καὶ δύο ναοὺς προσέταξεν οἰκοδομῆσαι, καθ' οὓς ἔδει τὰς συνθήκας ἀνατεθῆναι.* Mr. Rowe a cru sans doute lire dans le texte Grec de Diodore *ναῦς (des Vaisseaux)* au lieu de *ναοὺς*, des Temples ou Chapelles. Il est surprenant qu'on fasse des bévues de cette espéce. C'est le texte Grec mal lû qui l'a trompé, & non pas la Traduction Latine.

Voici une autre faute que l'Auteur Anglois a faite dans la Vie de Cyrus, page 243 de l'Anglois. *Cyrus*, dit-il, *étoit au milieu de la ville de Babylone long-tems avant que ceux qui en habitoient les extrêmités, sussent qu'elle étoit prise.* Ici il a suivi la Version Latine de Laurent Valle,

cùm

cùm capti essent qui media urbis incolebant Babylonii, propter urbis tamen magnitudinem non sentiebatur ab iis qui circa extrema urbis habitabant, au lieu de suivre le Grec d'Herodote qui dit l. 1. c. 191, *cùm capti essent qui extrema urbis incolebant Babylonii, non sentiebant qui circa medium habitabant, eos captos esse*, τῶν περὶ τὰ ἔσχατα τῆς πόλιος ἑαλωκότων, τοὺς τὸ μέσον οἰκέοντας τῶν Βαβυλωνίων οὐ μανθάνειν ἑαλωκότας. C'est ce dernier sens que j'ai suivi, *Vie de Cyrus page* 487.

Je serois trop long si je voulois rapporter tous les autres endroits que j'ai rectifiés & où j'ai ajouté. Il suffit d'avertir que j'ai traduit l'Original Anglois aussi fidélement & aussi literalement que notre Langue le permet. Je n'y ai rien ajoûté que je n'aye tiré des anciens Historiens où l'Auteur Anglois a puisé lui-même, & j'ai eu recours aux Ecrivains Grecs & Latins pour verifier la plûpart des faits: je ne les ai pourtant pas vérifiés tous, & peut-être y ai-je laissé quelques fautes.

La Vie d'Aristomene est presque toute prise de Pausanias. Il paroît depuis deux ou trois ans une Traduction Françoise de cet Auteur: *le stile en est très agréable* [1]; *&*

1. Observations de Mr. le Chevalier Folard sur

& le Traducteur joint à la fidélité la plus scrupuleuse toute l'élegance de la * *diction.* Si l'on compare quelques endroits de cette Traduction avec la Vie d'Aristomene contenue dans ce dixiéme Tome, on y trouvera plusieurs differences, qui paroissent même essentielles; il est bon d'en avertir, afin qu'on ne condamne pas Mr. Rowe comme ayant mal entendu certains endroits de Pausanias.

Page 295 de la Vie d'Aristomene, je traduis suivant l'Original l'Anglois & le Grec de Pausanias, *de l'eau de la riviere de* NEDA. Le Traducteur de Pausanias page 366 & 367. dit *l'eau du* NEDES, peut-être parce qu'il y a dans le Grec de Pausanias chap. 20. Νέδης ὕδωρ, & dans le Latin, NEDES *alta fluenta*, comme s'il étoit difficile de voir que Νέδης est un genitif, & non pas un nominatif; Νέδα ou Νέδη, Genit. Νέδης. Le Traducteur repete la même chose pag. 368, 397 &c. Peut-être quelque Tribunal a-t-il décidé que dans la suite on nommera en François les anciens fleuves suivant leur Ge-

la Traduction Françoise de Pausanias Tom. I. pag. 11.

2. Extrait des Regiftres de l'Academie Royale des Inscriptions à la fin du Tom. I. du Pausanias François.)

Genitif Grec. Si Amasée, dont la Version Latine est à côté du Grec de Pausanias, eût traduit *Neda* (au lieu de *Nedes*) *alta fluenta*, on ne connoîtroit point aujourd'hui de riviere appellée *Nedès*; on connoîtroit seulement *la Neda* ou *la Nedé*, comme l'ont connuë les Anciens.

Page 288. Aristomene fut surpris par un gros détachement de l'Armée ennemie, qui s'étoit posté en embuscade; ce détachement *faisoit plus de la moitié de l'Armée des Lacédémoniens, & étoit commandé par les deux Rois.* Dans le Pausanias François page 363 & 364: *ayant été surpris par un détachement des ennemis* DE MOITIÉ PLUS NOMBREUX QUE LE SIEN *& commandé par les deux Rois &c.* Le Traducteur Latin: *Lacedamoniorum manipulos dimidiâ parte plures, cum ambobus Regibus nactus &c.* Ces mots Latins peuvent absolument avoir le sens que leur donne le Traducteur François, *un détachement de moitié plus grand que le sien.* Mais répondent-ils au texte Grec de Pausanias? Le voici: Messen. c. 18, *Λακεδαιμονίων λόχοις πλέον ἢ τοῖς ἡμίσεσι καὶ τοῖς βασιλεῦσιν ἀμφοτέροις συμβαλών*, ce qui signifie, *Lacedemoniorum manipulos qui erant plusquam dimidia pars exercitûs Lacedemoniorum &c.* C'est le sens que leur

donne Kuhnius dans sa note sur cet endroit : *plusquam dimidia pars exercitûs Laconici fuit cum quo pugnavit Aristomenes, nam non solebant facilè totum exercitum educere Spartani, quin domi relinquerent qui, ubi necessitas id exigeret, urbi præsto essent.* Je ne voi pas que le Grec puisse avoir un autre sens, πλέον ἢ τοῖς ἡμίσεσι, *plusquam dimidiis*, & non pas *dimidiâ parte pluribus.*

Page 309. *Aristomene maria sa sœur & deux de ses filles.... Bientôt après les Dieux donnerent un mari à la troisième; ce fut Damagete d'Ialyse, qui étoit une ville de l'Isle de Rhodes.... Le Prince Rhodien s'en retourne à Rhodes, menant avec lui & le pere & la fille.* Le Traducteur de Pausanias page 377 dit : *Aristomene avoit deux filles qu'il établit.* Ne sembleroit-il pas qu'il n'avoit que deux filles à marier? Cependant il en avoit une troisième, dont il est parlé dans la même page, *Aristomene avoit encore une fille à marier.*

Dans la même page de la Traduction Françoise de Pausanias on dit : *Damagete Rhodien qui étoit Roi de Ialyse.* Sur cet endroit le Traducteur fait une note Géographique : *Ialyse*, dit-il, *ville de l'Isle* DE CRETE; quoiqu'il paroisse manifestement par Pausanias dans le même chapitre

pitre que c'étoit une *ville de l'Isle de Rhodes*, & qu'Homere Il. 2. v. 656 le dise formellement, de même que tous les Géographes;

> Τληπόλεμος δ' Ἡρακλείδης, ἠΰς τε μέγας τε,
> Ἐκ Ῥόδου ἐννέα νῆας ἄγεν Ῥοδίων ἀγερώχων,
> Οἳ Ῥόδον ἀμφενέμοντο διάτριχα κοσμηθέντες,
> Λίνδον, Ἰηλυσσόν τε, καὶ ἀργινόεντα Κάμιρον.

Dans la même page de la Vie d'Aristomene, *il se disposoit à faire un voyage à Sardes capitale de Lydie.... Son dessein étoit d'aller de là à Ecbatane.... Mais une maladie qui l'emporta, mit obstacle à tous ses desseins: Damagete son gendre lui érigea un superbe tombeau, & les Rhodiens ne témoignerent pas moins d'empressement à lui rendre les honneurs qu'il méritoit.* Le Traducteur François de Pausanias page 177. dit: *Aristomene conduisit lui-même sa fille à Rhodes, d'où ensuite il* PASSA *à Sardis.... Son dessein étoit d'aller ensuite à Ecbatane,* ET DE NEGOCIER QUELQUE ENTREPRISE AVEC *Phraorte Roi des Medes, mais il tomba malade* A SARDES *& y finit ses jours.* Le Grec, Ἀριστομένης δὲ ἐς μὲν τὴν Ῥόδον ἀφίκετο σὺν θυγατρὶ, ἐκεῖθεν δὲ ἔς τε Σάρδεις ἐνενόει πρὸς Ἄρδυν τὸν Γύγου, καὶ ἐς Ἐκβάτανα τὰ Μηδικὰ ἀναβῆναι πρὸς τὸν βασιλέα

σιλέα Φραόρτην, ἀλλὰ γὰρ πρότερον τούτων συνέπεσεν ἀποθανεῖν αὐτῷ νοσήσαντι. Le Traducteur Latin : *Et ipse-quidem-met Aristomenes filiam Rhodum ad virum deduxit ; inde quum Sardes ad Ardyn Lydorum Regem, Gygæ filium ; & Ecbatana in Medos ad Phraortem regem transmittere cogitaret, morbo oppressus diem suum extremum obiit.* Le Traducteur François a cru sans doute, comme on le peut voir par sa traduction, qu'après ces mots *inde quum Sardes ad Ardyn Lydorum Regem Gygæ filium*, le Latin sousentendoit le verbe *transmisisset* ou quelqu'autre semblable, d'autant plus qu'après *filium* il y a un point & une virgule dans le Pausanias de l'Edition de Kuhnius : d'où il a conclu que dans cette phrase le verbe étoit sousentendu, & que ces mots *& Ecbatana in Medos ad Phraortem Regem transmittere cogitaret*, commençoient une nouvelle phrase dont le *transmittere cogitaret* ne tomboit pas sur *Sardes* ; mais seulement sur *Ecbatana* ; c'est ce qui l'a trompé ; & c'est pour cela qu'il traduit, *ensuite il passa à Sardes. . . Mais il tomba malade à* SARDES *& y finit ses jours.* Le Traducteur Latin lui auroit épargné ce contresens s'il avoit traduit mot à mot & simplement, *& ipse-quidem-met Aristomenes filiam Rhodum deduxit : inde Sardes trans-*

transmittere cogitabat, ad Ardyn.... Gygæ filium, & Ecbatana in Medos, ad Phraortem regem; sed ante hæc (c'est-à-dire, *antequam Sardes & Ecbatana transmitteret*) *morbo oppressus diem suum extremum obiit.*

C'est un malheur que les Traducteurs Latins des Auteurs Grecs ayent été quelquefois un peu négligens dans le choix & l'arrangement des termes, & qu'ils n'ayent pas prevû que plusieurs Traducteurs en Langue vulgaire suivroient leurs Versions Latines.

Au reste, ce petit nombre de rémarques sur le Pausanias François ne m'empêche point de rendre justice au louable travail de Mr. l'Abbé G. Ce n'est que pour éloigner le soupçon que j'aurois moi-même fait des fautes après Mr. Rowe, que j'ai cru devoir relever les siennes, me bornant à celles qui ont rapport à la Vie d'Aristomene.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Les Vies des Hommes Illustres de Plutarque traduites en François par Mr. Dacier, & augmentées de plusieurs notes, & d'un Tome Dixiéme contenant la Vie d'Annibal écrite par Mr. Dacier; avec celles d'Enée, de Tullus Hostilius, d'Aristomene, de Tarquin l'Ancien, de L. Junius Brutus, de Gelon, de Cyrus, & de Jason, traduites de l'Anglois de Thomas Rowe par Mr. l'Abbé Bellenger.* Fait à Paris le 12. Fevrier 1734.

FERNEX.



ANNIBAL.

By André Dacier.



ROME & Carthage fondées presque dans le même temps, & parvenuës toutes deux par les armes à un haut degré de réputation & de gloire, sembloient avoir été destinées par la nature à être rivales & à se disputer l'Empire de l'Univers. Carthage étoit enorgueillie par ses conquêtes ; car elle avoit soûmis l'Afrique, la plus grande partie de la Sicile, la Sardaigne & plusieurs autres Isles ; & Rome étoit fiere de la conquête de toute l'Italie, qu'elle avoit assujetie jusqu'au détroit de Sicile. Elles ne cherchoient donc l'une & l'autre que les moyens de s'agrandir. Les Romains voyant devant eux la Sicile pleine de richesses, qu'il sembloit que la violence des flots avoit détachées de leur Continent, voulurent comme la réunir à leur domaine : mais ils manquoient d'un prétexte juste. Les prétextes specieux ne manquent guére à une ambition qui ne veut point reconnoître de bornes. Messine leur Alliée se plaignoit des vexations & de la Tyrannie des Carthaginois. Les Romains embrassent cette occasion, & passent en Sicile sous ombre de secourir leurs Alliés, & en effet pour se met-

tre en possession de cette Isle qui ouvroit la porte à tous leurs Projets ambitieux. Ce fut-là le commencement de la premiere guerre Punique, qui dura vingt-quatre ans sans aucune discontinuation, & qui fut féconde en évenemens extraordinaires & merveilleux. Les Romains remporterent de grandes victoires & reçurent de grands échecs. Polybe assure que pendant cette guerre, ils perdirent sept cens vaisseaux, ou dans les combats, ou par les tempêtes. La facilité avec laquelle ils réparoient ces pertes est digne de memoire. Sous le consulat de Duellius ils construisirent une Flotte de 160 vaisseaux, qui se trouva toute prête à faire voile en soixante jours, à compter du jour que les arbres eurent été coupés. Trois ans après, sous le consulat d'Atilius Regulus, ils en bâtirent encore une de 200 vaisseaux en trois mois. Homere ne s'éloigne donc pas de la vraisemblance, quand il écrit qu'Ulysse abattit vingt arbres, les tailla, & les dressa, & en bâtit sa nacelle, qu'il y fit un bon mât, & des antennes, la munit d'un bon gouvernail, & que tout l'ouvrage fut fait en quatre jours. Enfin les Carthaginois réduits à l'extrémité, par la perte d'une grande bataille navale contre le Consul Lutatius, furent obligés de demander la paix, & de la recevoir aux conditions qu'il plut aux Romains de leur imposer.

Odyssée, Livre V.

De tous les Généraux Carthaginois qui avoient servi à cette guerre, celui qui avoit fait le plus de peine aux Romains, étoit Amilcar Barca, pere d'Annibal; c'étoit un homme d'une prudence consommée, & d'une valeur si heroïque, qu'on l'appelloit un autre Mars. Polybe

lybe lui donne ce grand éloge, que les soldats Romains l'emportoient pour la valeur sur les Soldats Carthaginois, mais que pour les Capitaines, Amilcar étoit superieur à tous ceux de son temps, & en valeur & en prudence. Il en donna de nouvelles marques dans la guerre qu'il eut à soûtenir en Afrique contre les Afriquains, que les Soldats étrangers avoient fait soulever. Il remporta plusieurs grandes victoires, & finit glorieusement cette guerre.

Il passa ensuite en Espagne avec une Armée pour y établir la domination des Carthaginois; mais il ne bornoit pas là ses vuës; il cherchoit à tirer de là des secours & des forces pour renouveller la guerre contre les Romains; car il avoit toûjours sur le cœur, cette paix onereuse & honteuse que ses Citoyens avoient eu la bassesse d'accepter.

Avant que de s'embarquer, il fit un sacrifice, & le sacrifice fini, il fit retirer tout le monde, & prenant par la main son fils Annibal qui n'avoit que neuf ans, il lui demanda s'il vouloit venir avec lui en Espagne. Le jeune enfant ravi, lui répondit, non seulement qu'il le vouloit, mais qu'il le conjuroit de l'emmener avec lui. Sur cela Amilcar l'approcha de l'autel, le fit jurer que toute sa vie il seroit l'implacable ennemi des Romains, & l'emmena selon le rapport de Polybe. Tite-Live paroît avoir suivi de faux Memoires, quand il a écrit qu'Annibal ne passa en Espagne que treize ans après, & âgé de vingt-deux ans. Polybe est plus croyable & d'autant plus que son témoignage est confirmé par Annibal lui-même, qui dit long-temps après, qu'il étoit sorti de Carthage à neuf ans, & avant que de

pouvoir être instruit des loix & des usages de sa patrie. Amilcar passa ainsi en Espagne où il fit la guerre pendant près de neuf ans, soûmit aux Carthaginois plusieurs peuples, & mourut glorieusement dans une bataille contre le Roi Orisson.

Après sa mort, les Carthaginois donnerent le commandement de l'Armée à son gendre Asdrubal, qui commandoit la Flotte. Il gouverna pendant huit ans avec beaucoup de sagesse & de prudence, fit beaucoup de grandes choses, moins par la force que par l'insinuation, & par les liaisons qu'il avoit contractées. Il rendit sur-tout un très-grand service à son païs, en bâtissant Carthage la neuve, qui augmenta considerablement la puissance des Carthaginois, & qui leur servit de boulevart pour la défense de l'Espagne & de l'Afrique.

Les Romains voyoient avec un œil d'envie les grands progrès que les Carthaginois faisoient en Espagne; mais la guerre des Gaulois dont ils étoient menacés, les empêcha de s'y opposer & de leur déclarer la guerre. Ils envoyerent seulement des Ambassadeurs à Asdrubal pour conclure avec lui un nouveau Traité, qui ne seroit que comme une explication de celui qu'ils avoient déja fait avec Lutatius. Il fut dit dans ce Traité que les Carthaginois ne passeroient pas l'Ebre, & qu'on laisseroit libres les Sagontins.

Voici le temps où Tite-Live a placé le voyage d'Annibal en Espagne. Il rapporte qu'Asdrubal qui ignoroit le serment qu'Amilcar avoit exigé de son fils encore enfant, & qui vouloit lui inspirer la même haine que son pere avoit euë pour les Romains, & qu'il conservoit

voit lui-même, écrivit à Carthage pour demander qu'on lui envoyât Annibal, qui n'avoit pas encore vingt-deux ans, afin qu'il apprît le métier de la guerre, & qu'il se rendît capable de lui succeder.

Dès que ces Lettres furent arrivées à Carthage, on les porta au Senat. Hannon s'opposa de toute sa force à cette demande par des raisons de morale & de politique. Il dit que le commerce d'Asdrubal seroit aussi dangereux pour ce jeune Prince, que celui d'Amilcar l'avoit été pour Asdrubal qu'il avoit corrompu; qu'ils ne devoient nullement permettre que leurs jeunes gens, sous prétexte d'apprendre *le métier de la guerre*, allassent s'exposer à la brutalité de leurs Généraux. Craignons-nous, ajouta-t-il, qu'Annibal ne voye trop tard cette puissance immense, & cette espece de Royauté qu'Amilcar a laissée, & que nous ne soyons pas assez-tôt soûmis au fils de celui qui a donné à son gendre nos Armées comme un heritage paternel? Pour moi je suis d'avis que nous gardions ici Annibal, & que nous lui apprenions à vivre dans l'égalité avec ses Citoyens, & à obéir à nos Loix & à nos Magistrats, de peur que cette étincelle ne cause un jour un furieux embrasement.

Les plus gens de bien étoient de son avis, mais le plus grand nombre fut contre Hannon. Annibal fut envoyé en Espagne. Dès qu'il y fut arrivé, il attira sur lui les yeux de toute l'Armée. Tous les vieux Soldats croyoient voir Amilcar même qui leur étoit rendu. Ils remarquoient le même feu dans ses yeux, & les mêmes traits sur son visage. Bien-tôt la consideration de son pere n'eut plus de part à

la faveur qu'on lui porta. Jamais on n'a vu un esprit plus propre à deux choses aussi differentes que l'obéissance & le commandement; aussi ne pouvoit-on remarquer à qui il étoit plus cher, à son Général, ou à toute l'Armée. Quand il y avoit quelque grande action à faire, Asdrubal ne la confioit qu'à lui, & il n'y avoit point d'Officiers avec lequel les Soldats fussent plus assurés & osassent davantage. Sa prudence & son sang froid égaloient son intrepidité & son audace au milieu des plus grands périls, & il n'y avoit point de travaux au-dessus de ses forces & de son courage. Il étoit également fait à supporter le froid & le chaud. Dans son boire & dans son manger, il se bornoit au seul besoin de la nature, & ne donnoit rien à la volupté; ni le jour ni la nuit, il n'avoit aucun temps reglé pour ses veilles & pour son sommeil. Il ne donnoit au repos que le temps que lui laissoient les affaires dont il étoit chargé, & il ne cherchoit ni un bon lit ni le silence. On l'a souvent vu coucher à terre, couvert de sa seule cotte d'armes au milieu des Gardes & du bruit du camp, toûjours aussi simplement vêtu que le moindre de ses camarades; il ne se distinguoit que par la magnificence de ses armes & de ses chevaux. Il alloit toujours le premier au combat, & se retiroit le dernier. Ses grandes vertus étoient accompagnées de vices qui n'étoient pas moins grands, une cruauté atroce, une perfidie plus que Punique, rien de vrai ni de sain dans son procedé; aucune crainte des Dieux, sans foi & sans religion. Avec ce mélange de vertus & de vices, il servit trois ans sous Asdrubal, & pendant ce temps-là, il donna tant de marques

ques de capacité & de courage, qu'Asdrubal ayant été tué une nuit dans sa maison par un Gaulois à qui il avoit fait quelque injure, que malgré sa jeunesse, car il n'avoit pas encore vingt-cinq ans, on lui donna le gouvernement de l'Espagne. Il ne se vit pas plutôt à la tête des troupes, que sans perdre un moment, il fit connoître qu'il seroit plus fidele au serment qu'il avoit fait à son pere, qu'au Traité fait avec Lutatius & ensuite avec Asdrubal. Il passa l'Ebre & se jetta dans la Province des Olcades, Peuples de l'Espagne Tarraconoise, assiégea Althea qui en étoit la capitale, ville très-riche, la prit de force & la pilla. Les villes voisines effrayées se rendirent par composition, & Annibal ramena ses troupes chargées de butin, passer l'Hyver à Carthage la neuve. Là il partagea le butin à ses Soldats; & leur paya tout ce qui leur étoit dû de leur solde; & ayant affermi par ce moyen la fidelité de ses troupes & celle de ses Alliés, dès que le Printemps fut venu, il se jetta dans la Province des Vaccéens. D'abord il se rendit maître de la ville d'Elmantique, & alla mettre le siége devant Albucare, Place très-forte qui fit une vigoureuse résistance, & qui lui donna beaucoup de peine, mais enfin il la prit d'assaut. Les Carpetiens qui étoient les Peuples les plus aguerris de cette contrée, s'étant joints à ceux qui avoient été chassés des Olcades, & à ceux qui étoient sortis d'Elmantique, l'attaquerent à son retour. Ils étoient plus de cent mille hommes; de sorte que si Annibal leur eût donné bataille, il auroit été en grand danger. Mais comme il n'avoit pas moins de prudence que de valeur, il fit sa retraite en

grand Capitaine, & profitant d'une nuit obscure, il passa le Tage qu'il mit devant lui pour se couvrir, & s'éloigna du bord pour donner aux ennemis l'audace de le passer. En effet les ennemis prenant cet éloignement pour un effet de sa crainte, & croyant qu'il n'y avoit que cette riviere qui mît un obstacle à leur victoire, ils se jettent en foule dans l'eau sans attendre d'ordre. Annibal revient sur eux, tuë tous ceux qui sont passés, lâche sa Cavalerie dans l'eau contre ceux qui passent encore, dont les uns sont emportés par la rapidité du fleuve, les autres sont mis au fil de l'épée, ou regagnent leur bord. Annibal les suit, passe la riviere, fait main basse sur tous ceux qui s'opposent à ses efforts, acheve leur défaite, & en très-peu de jours il reçoit les Carpetiens à composition.

Après ce grand succès, il n'y avoit au-delà de l'Ebre que Sagonte qui pût s'opposer à ses armes: mais Annibal avant que de l'attaquer, & de donner aux Romains un juste prétexte de lui déclarer la guerre, voulut achever de soûmettre tout ce qui étoit aux environs. Il retourne à Carthage la neuve, il y trouve les Ambassadeurs des Romains qui lui demandent qu'il n'entreprenne rien contre Sagonte leur alliée, & qu'il ait à s'abstenir de passer l'Ebre selon un des articles du Traité fait avec Asdrubal. Annibal leur répondit avec fierté, que bien loin qu'ils eussent regardé Sagonte comme leur Alliée, ils l'avoient traitée comme leur ennemie, puisqu'ayant été appellés pour y calmer une sedition qui s'y étoit émuë, ils avoient fait mourir injustement un grand nombre de Citoyens; qu'il ne laisseroit donc point

sans

sans punition cette perfidie & qu'il suivroit les maximes de ses ancêtres, qui ne souffroient point qu'on fît injure à personne, & moins encore à leurs voisins.

Ces Ambassadeurs vont porter leurs plaintes à Carthage. Cependant Annibal part de Carthage la neuve à la tête d'une redoutable Armée, & s'approche de Sagonte. Cette Place étoit la plus forte & la plus riche de tout le païs. Elle est située à mille pas de la mer, au pied des montagnes qui séparent l'Espagne de la Celtiberie. Annibal en forme le siége qui fut long & difficile, & où il courut de grands dangers. A un assaut, comme *il s'exposoit* le premier sans aucun ménagement, il eut la cuisse percée d'un trait. Sa blessure rallentit les attaques: mais bien-tôt après il la pressa plus vivement.

Sur ces entrefaites, on lui rapporte qu'il arrive de nouveaux Ambassadeurs des Romains pour l'obliger à abandonner le siége. Annibal envoye au-devant d'eux sur le rivage de la mer leur dire, qu'il n'y a pas de sûreté pour eux de s'avancer au travers de tant de Nations feroces qui ont les armes à la main, & que pour lui, au milieu de si grandes affaires, il n'a pas le temps de les écouter; & se doutant bien que ces Ambassadeurs iroient à Carthage, il écrivit à ceux de sa faction, pour les prévenir & pour les préparer à faire tous leurs efforts pour empêcher qu'on ne leur accordât leurs demandes.

Ces Ambassadeurs introduits dans le Senat, se plaignirent d'abord de l'infraction des Traités, & demanderent qu'on leur livrât Annibal avec tous les Officiers qui avoient été de

son avis. Hannon qui étoit de la faction opposée à Annibal, parla avec beaucoup de force pour appuyer la cause des Romains. Il dit qu'Annibal ne cherchoit à continuer & à étendre la guerre, que pour s'ouvrir un chemin à la Monarchie; qu'il avoit rejetté l'Ambassade de leurs alliés qui étoit envoyée pour des alliés, lorsqu'il est inouï qu'on ait jamais rejetté une Ambassade d'un ennemi même. Que s'ils n'y prennent garde, les ruïnes de Sagonte tomberont sur Carthage, & que les Legions Romaines viendront assiéger cette ville, sous la conduite des mêmes Dieux, qui dans la guerre précedente, ont déja puni si severement & d'une maniere si visible l'infraction des Traités; qu'on livre donc Annibal aux Romains qui le demandent, & quand personne ne le demanderoit, je conseillerois de releguer au bout de la Terre ce monstre qui, s'il n'est puni, causera enfin notre entiere ruïne. Je suis d'avis qu'on envoye une Ambassade à Rome pour faire satisfaction au Senat, une autre à Annibal pour lui ordonner d'abandonner le siége de Sagonte, & une troisiéme pour faire rendre aux Sagontins tout ce qu'on leur a enlevé.

Ce discours fut inutile; le Senat prévenu pour Annibal, renvoya les Ambassadeurs avec cette réponse, *que les Sagontins étoient la cause de la guerre, & nullement Annibal, & que les Romains commettroient une très-grande injustice, s'ils préferoient les Sagontins à l'ancienne alliance des Carthaginois.*

Cependant Annibal pousse le siege avec plus d'ardeur; il fait offrir des propositions aux Sagontins, qui les trouvant trop dures, & réduits

duits au dernier deſeſpoir, allument un grand feu au milieu de la Place, y jettent leur or & leur argent, & tout ce qu'ils ont de plus précieux, & la plûpart s'y précipitent eux-mêmes. Annibal profitant du tumulte & du deſordre que cette fureur excite dans la ville, donne un aſſaut, & s'en rend maître après huit mois de ſiége, fait paſſer au fil de l'épée tous ceux qui ſont en âge de porter les armes, s'en retourne à Carthage la neuve, & met ſes troupes en quartier d'Hyver.

Les Ambaſſadeurs de retour à Rome, y annoncent la priſe de Sagonte & la guerre qui ſe prépare. Les Romains conſternés de cette nouvelle, & plus honteux encore d'avoir laiſſé périr Sagonte, & de n'avoir pas ſecouru leurs alliés, ſe préparent à ſe défendre; mais avant que de déclarer la guerre, ils envoyent à Carthage quatre Ambaſſadeurs, à la tête deſquels étoit Quintus Fabius. Leur inſtruction portoit de demander aux Carthaginois, ſi Annibal avoit détruit Sagonte de ſon propre mouvement, ou par l'ordre de ſes Superieurs? Fabius introduit à l'audience, s'acquitte de ſa commiſſion. Les Carthaginois répondent qu'il ne s'agit pas de ſavoir par quels conſeils & par quels ordres Sagonte avoit été détruite, mais ſeulement ſi c'eſt avec juſtice ou contre les Traités. Que dans le Traité fait avec Lutatius, où l'on n'avoit fait aucune mention des alliés de part & d'autre, il n'étoit nullement parlé des Sagontins, qui n'étoient pas encore leurs alliés; que veritablement par le Traité fait avec Aſdrubal, les Sagontins avoient été nommément exceptés; & qu'à cela ils ne feroient d'autre réponſe que celle qu'ils avoient

apprise des Romains eux-mêmes : car comme les Romains n'avoient pas crû devoir se tenir au Traité de Lutatius, parce qu'il n'avoit pas été ratifié & autorisé par le Senat & par le Peuple, eux de même ne se croyoient point obligés à se tenir au Traité fait avec Asdrubal, parce qu'il avoit été fait sans leur autorité. Qu'ils ne parlassent donc point ni de l'Ebre ni de Sagonte, & qu'ils déclarassent nettement le dessein qu'ils couvoient dans leur cœur.

A ces mots Fabius rassemblant un pan de sa robe, *Je vous apporte*, leur dit-il, *la paix ou la guerre, choisissez.* Les Carthaginois répondirent avec la même fierté : *Donnez-nous celle que vous avez choisie vous-mêmes.* Et Fabius dépliant le pan de sa robe, comme s'il en avoit versé la guerre, *Je vous donne donc la guerre*, leur dit-il. *Nous la recevons*, s'écrierent les Carthaginois, *& nous la ferons avec le même courage que nous l'acceptons.* Cette déclaration de guerre parut plus digne de la majesté de Rome, que de s'amuser à disputer sur les termes des Traités. Quoiqu'à ne regarder même que ces termes, la justice parût toute entiere du côté des Romains : car dans le Traité de Lutatius, on avoit exprimé cette clause, *qu'il ne seroit valable qu'étant ratifié par le Peuple* ; au lieu que dans celui d'Asdrubal, on n'avoit fait aucune mention de cette clause, & qu'il paroissoit avoir été assez ratifié par le silence de plusieurs années pendant la vie d'Asdrubal, & qu'après sa mort on n'avoit point parlé d'y rien changer. Que d'ailleurs quand on ne consulteroit que le premier Traité fait avec Lutatius, les Sagontins y parois-

roissoient compris sans être nommés, puisque dans ce Traité, on exceptoit tous les alliés des deux Nations, & on n'avoit point distingué ceux qui l'étoient alors, de ceux qui le deviendroient dans la suite. Car puisqu'il a toûjours été permis de faire de nouveaux alliés des Peuples qui ont rendu de grands services, quelle justice y auroit-il à les abandonner après les avoir reçus? Que l'esprit de ces Traités étoit de ne pas solliciter les alliés des Carthaginois à changer de parti, & de ne pas les recevoir, s'ils vouloient changer d'eux-mêmes.

Ces Ambassadeurs ayant si mal réussi à Carthage, allerent, suivant leurs ordres, en Espagne pour tâcher d'attirer les Villes, ou de les détourner de l'alliance des Carthaginois. Ils gagnerent d'abord les Burgusiens, déja las de la domination de ce Peuple, mais ils furent mal reçus des Volscianiens qui leur répondirent qu'ils allassent chercher des alliés dans les lieux où le bruit de la ruïne de Sagonte n'auroit pas retenti; que cette ruïne étoit pour tous les *Espagnols* une leçon triste, mais sensible; qu'on ne devoit point se fier à la foi & à l'alliance des Romains. De là ces Ambassadeurs passent dans la Gaule pour demander aux Gaulois qu'ils ne donnassent point passage dans leurs terres aux Carthaginois. Cette demande fut reçuë avec un ris mêlé de colere & d'indignation: car ils trouvoient qu'il y avoit de la folie & de l'impudence à leur demander que, pour empêcher la guerre de passer en Italie, ils la reçussent dans leur païs, & que pour épargner les terres des Romains, ils exposassent les leurs au pillage.

Tous les grands succès qu'Annibal avoit eus en Espagne ne remplissoient pas son ambition, & satisfaisoient encore moins la haine implacable qu'il avoit vouée aux Romains. Pendant qu'il hyverne à Carthage la neuve, il fait ses préparatifs pour porter la guerre en Italie & attaquer Rome dans Rome même. Il assemble d'abord tous les Espagnols qu'il avoit dans ses troupes, leur permet d'aller passer l'Hyver dans leurs maisons, à condition qu'ils se rendront auprès de lui au Printems, & va à Cadix pour s'acquitter de quelques voeux qu'il avoit faits à Hercule. Après son retour, avant que de s'engager dans une expedition si longue & si difficile, il pourvut avec beaucoup de prudence à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne, en faisant passer en Espagne des Soldats Afriquains, & en Afrique des Soldats Espagnols; & laissant en Espagne son frere Asdrubal avec cinquante-sept galeres pour y commander, il se mit en marche avec ses troupes qui s'étoient renduës auprès de lui.

De toutes les entreprises des grands Capitaines, il n'y en a point de plus merveilleuses & de plus dignes de memoire, que les grandes marches pour porter la guerre en des païs fort éloignés: car là se réunissent d'ordinaire tous les obstacles qu'on a à surmonter dans toutes les autres actions de la guerre les plus perilleuses; & il y en a une infinité d'autres qui ne se trouvent point dans celles-ci. Il ne suffit pas de vaincre la résistance des hommes, il faut vaincre encore celle des lieux & des élemens.

Celle d'Annibal en Italie, est une des plus sur-

surprenantes qui ayent jamais été faites. Elle a paru si étonnante aux Historiens, qui avant Polybe avoient entrepris de la décrire, que pour la rendre croyable, ils ont eu recours aux miracles, à la maniere des anciens Historiens, qui pour divertir davantage les Lecteurs, mêloient la Fable avec l'Histoire. Polybe a blâmé avec raison l'impertinence de ces Historiens, & a fait voir que l'Histoire ne doit nullement recourir aux fictions qui ne sont propres qu'à la Poësie. Malgré cette grave censure, Tite-Live n'a pas laissé de rapporter un de ces miracles comme un bruit de la renommée, en nous disant, qu'Annibal arrivé à la ville d'Etovissa & sur le point de passer l'Ebre, *vit une nuit en songe un jeune homme d'une figure toute divine, qui lui dit, qu'il étoit envoyé par Jupiter pour lui servir de guide & pour le conduire en Italie; qu'il eût donc toujours les yeux attachés sur lui.* C'est ainsi qu'Homere feint que Mercure se presente à Priam, & lui dit *qu'il est envoyé par Jupiter pour lui faire traverser secretement le camp des Grecs & pour le conduire jusqu'à la tente d'Achille.* Ce que Tite-Live ajoûte, encherit encore sur cette fiction: car il dit qu'*Annibal effrayé d'abord de cette vision, suivit ce jeune homme sans regarder autour de lui, & qu'ensuite pensant en lui-même ce que pouvoit être ce qu'il lui étoit défendu de regarder, il n'eut pas la force de retenir sa curiosité; qu'ayant tourné la tête, il vit un serpent d'une grandeur merveilleuse, qui s'avançoit avec un grand abbatis d'arbres & de buissons, & qui étoit suivi d'un nuage affreux accompagné de tonnerres; qu'il demanda ce que signifioit ce prodige; qu'il entendit une voix qui*

lui

lui dit que c'étoit le ravage de l'Italie ; qu'il n'avoit qu'à continuer son chemin sans s'en informer davantage, & à laisser les destinées dans leur secret.

Voilà le premier prétendu miracle qui fut fait en faveur d'Annibal dès le commencement de sa marche ; mais dans le passage des Alpes, ces Historiens ont recours à des prodiges encore plus grands. Ils représentent ces monts comme entierement impraticables, & comme si jamais ni bêtes ni hommes n'y avoient passé. Ainsi il falloit necessairement qu'un Dieu descendît du Ciel pour mener Annibal par la main, & pour lui faire surmonter ces passages où toute son Armée auroit peri infailliblement sans ce secours.

Mais Annibal, un des plus sages & des plus prudens Capitaines qui ayent jamais commandé des Armées, n'étoit pas assez insensé pour s'engager dans une entreprise dont le denouement n'auroit pû être fait que par une machine comme dans une Tragedie. Il savoit que les Gaulois avoient plus d'une fois passé ces monts avant lui avec des Armées nombreuses ; il s'étoit informé des chemins qu'ils avoient tenus, & qu'il devoit tenir, & il avoit pourvû à tout ce que la prudence humaine exigeoit pour s'assurer le succès d'un si grand dessein. Polybe est en cela plus croyable que ces Historiens : car il n'écrit pas sur les bruits confus de la renommée, il rapporte ce qu'il a appris des témoins mêmes de cette expedition, & pour mieux s'assurer de la verité, il avoit eu soin d'aller visiter les lieux où Annibal avoit passé avec ses troupes.

Quand Annibal partit de Carthage la Neu-

ve,

ve, il avoit quatre-vingt dix mille hommes de pied & douze mille chevaux. Il passa l'Ebre sans trouver aucune résistance ; mais en approchant des Pyrenées il eut à livrer plusieurs combats, & à se rendre maître de plusieurs places assez fortes. Il perdit dans ces occasions vingt-deux ou vingt-trois mille hommes.

Il laissa son frere Hannon pour commander entre l'Ebre & les Pyrenées avec dix mille hommes de pied & mille chevaux. Il en renvoya un pareil nombre dans leurs maisons, pour se concilier l'affection d'une infinité de familles, & pour laisser dans le païs de quoi faire des recruës quand il en auroit besoin. Tite-Live assure que dans ce dernier parti, il s'accommoda à la necessité par un effet de sa prudence : car voyant que trois mille hommes de son Infanterie rebutés par les difficultés de cette entreprise, avoient deserté dans le passage des Pyrenées, qu'il étoit dangereux de les faire revenir & de les retenir par force, il fit semblant de les avoir congediés, & en renvoya encore sept mille de ceux qui lui parurent les plus découragés & les plus capables de décourager les autres.

Avec cinquante mille hommes de pied & neuf mille chevaux qui lui restoient, il passa les Pyrenées & prit le chemin du Rhône. Pour traverser toutes les terres des Gaulois il fallut gagner les uns par argent & réduire les autres par la force. Après divers combats, il arriva au bord du Rhône à quatre journées de la mer. Les Gaulois qui habitoient au delà, s'assemblerent & se presenterent de l'autre côté pour lui disputer le passage.

An-

Annibal voyant qu'il ne pouvoit passer ce fleuve devant une Armée si nombreuse, ni demeurer là long-tems sans être enveloppé, détacha la nuit du troisiéme jour la moitié de ses troupes, avec ordre de remonter le long du Rhône & de chercher un passage, pendant que par sa présence il amuseroit les Gaulois, & feroit travailler à des barques.

Ces troupes détachées sous la conduite d'Hannon fils de Bomilcar, remonterent cinq ou six lieuës; & ayant trouvé quantité de bois, ils creuserent une infinité d'arbres sur lesquels elles passerent le Rhône. Après s'être reposées un jour, elles descendirent de l'autre côté, & donnerent à Annibal le signal qu'elles approchoient du camp des Gaulois. En même temps Annibal embarqua ses troupes & passa sans beaucoup de peine. Les Gaulois ne pouvant resister tout à la fois à Hannon qui les attaquoit par les derrieres & à Annibal qui étant passé, mettoit ses troupes en bataille à mesure qu'elles debarquoient & les envoyoit à la charge, prirent la fuite.

Annibal fit passer trente-sept Elephans qu'il menoit avec lui, & envoya cinq cens Cavaliers Numides apprendre des nouvelles de la Flotte des Romains, qui sous la conduite de Scipion étoit arrivée à l'embouchure du Rhône. Scipion détache en même temps trois cens Cavaliers choisis & les envoye contre ces Numides sous la conduite de quelques Marseillois & de quelques troupes auxiliaires des Gaules. Il y eut là un grand combat entre cette Cavalerie. Les Numides furent défaits & poussés jusques dans leur camp. Annibal après avoir harangué ses troupes, dont la hauteur

des

des Alpes qu'elles avoient à passer, avoit presque glacé le courage, decampa, n'ayant plus que huit mille chevaux & trente-huit mille hommes d'Infanterie, & le quatriéme jour il arriva au confluant de la Saone & du Rhône. Là il trouva deux freres qui disputoient le Royaume, & qui alloient décider de leur sort par une bataille. Il se joignit à l'aîné & lui fit remporter la victoire, comme Polybe l'écrit. Mais Tite-Live a suivi d'autres Memoires qui portoient que les deux freres prirent Annibal pour arbitre de leur differend, & qu'Annibal jugea en faveur de l'aîné qui avoit tout le droit, & le mit en possession du Royaume. Ce Prince pour lui témoigner sa reconnoissance, lui fournit toutes sortes de provisions de bouche, donna à ses troupes des armes & des habits dont elles avoient grand besoin, & l'escorta jusqu'aux Alpes pour le défendre contre les Allobroges, sur les frontieres desquels il étoit obligé de passer.

Annibal fit cent milles en dix jours de marche le long du Rhône en tirant vers sa source, & arriva au pied des Alpes sans aucun obstacle, selon Polybe; mais Tite-Live écrit qu'il fut très embarrassé au passage d'une riviere des Alpes qu'il appelle Druentia. Les Interprêtes, pour dire cela en passant, ont crû que c'étoit le Fleuve des Gaules appellé la Durance: mais ce fleuve n'étoit pas sur le chemin d'Annibal. Tite-Live parle assurément du Fleuve appellé Druentius, qui est une des deux Dunes, & qui se jette dans le Rhône.

Quand Annibal fut arrivé au pied des Alpes, les Allobroges qui n'avoient osé l'attaquer dans la

la plaine à cause de sa Cavalerie & des Gaulois qui l'escortoient, l'attendirent dans les défilés des montagnes. Annibal étoit perdu s'ils avoient bien gardé ces passages : mais ils ne les gardoient que le jour, & ils se retiroient la nuit dans une ville prochaine. Annibal en ayant été averti, decampa en plein jour, s'approcha des ennemis, & sur la premiere veille de la nuit, après avoir fait allumer beaucoup de feu dans son camp, il choisit ses meilleurs Soldats, & alla s'emparer des lieux que les Allobroges avoient quittés. Le lendemain matin les Allobroges bien surpris de trouver Annibal maître de ces postes, ne savoient à quoi se déterminer. Enfin voyant que sa Cavalerie ne pouvoit se déployer dans ces passages étroits, que ses bagages causoient un embarras horrible, & que ses troupes ne marchoient qu'avec beaucoup de peine, ils l'attaquerent de toutes parts. Les Carthaginois perdirent là beaucoup de monde, quantité de chevaux, & grand nombre de bêtes de somme qui furent prises ou tuées, ou qui tomberent dans les précipices.

Annibal qui vit qu'il n'y avoit plus de salut pour ceux qui échapperoient, s'il laissoit entierement perir ses bêtes de charge, & ses bagages, quitta les hauteurs dont il s'étoit emparé, marcha à leur secours avec ses troupes d'élite, tailla en piéces une grande partie des Allobroges, & mit les autres en fuite. Son Armée passa alors sans danger, mais avec des peines infinies.

Après ce grand péril, Annibal sans perdre un moment, alla assiéger la Place où les ennemis se retiroient, & la prit. Il recouvra là beau-

beaucoup de bêtes de ſomme & de bagages qui lui avoient été enlevés, & y trouva un aſſez grand amas de proviſions. Il campa là un jour. Le lendemain il pourſuivit ſa route, & marcha trois jours ſans autre obſtacle que la difficulté des chemins. Mais le quatriéme jour il tomba dans le plus grand danger qu'il eût encore couru. Tous les Peuples qui étoient ſur ſon paſſage, ayant complotté enſemble, vinrent au-devant de lui avec des couronnes & des branches d'Olivier, en ſigne d'amitié & de paix. Annibal, quoiqu'il ſe défiât d'eux, n'oſa pas les rebuter de peur de les irriter par cet affront, & les reçut dans ſon alliance. Mais bientôt leur maniere d'agir qui parut franche & ſincere, les ôtages qu'ils lui donnerent, & les vivres qu'ils lui fournirent abondamment, le jetterent dans une telle confiance, qu'il les prit même pour guides. Ces traîtres après avoir conduit ſon Armée pendant deux jours, & l'avoir engagée dans une vallée étroite & environnée de rochers eſcarpés, ſe jetterent ſur elle tout d'un coup. Il n'en ſeroit pas échappé un ſeul homme, ſi Annibal par une ſage précaution qui n'abandonne jamais entierement les grands Capitaines, n'avoit mis à l'avant-garde ſa Cavalerie & ſes bagages, & à ſon arriere-garde ſa meilleure Infanterie. Cela fit que ſa perte bien que très-conſiderable, fut beaucoup moins grande qu'elle n'auroit été. Annibal ſoûtenant tout l'effort des Barbares, paſſa la nuit ſur un rocher pour donner le temps à ſa Cavalerie & à ſes bagages d'avancer. Le lendemain l'Armée ſe trouva hors de cette vallée, & le neuviéme jour elle arriva au ſommet des Alpes.

An-

Annibal campa deux jours pour faire reposer ses troupes, & pour attendre ceux qui étoient demeurés derriere. Beaucoup de bêtes de somme & quantité de chevaux qu'on croyoit perdus, arriverent au camp en suivant la piste.

L'Armée affoiblie par tant de fatigues, tomboit dans le dernier découragement à l'aspect des nouveaux dangers que lui présentoit la descente des Alpes couvertes de neige. Mais Annibal ralluma le courage de toutes ses troupes, & leur inspira une nouvelle force en leur montrant du haut de ces monts l'Italie & Rome même comme le prix assuré de leurs travaux, & en leur faisant valoir les intelligences qu'il disoit avoir avec les Peuples des environs du Pô, qui las de la domination Romaine, n'attendoient que leur présence pour se déclarer en leur faveur.

Dès le lendemain il commença à descendre, & il n'eut plus sur les bras que des ennemis qui cherchoient plutôt à voler qu'à combattre. Mais il perdit autant de monde en descendant, qu'il en avoit perdu en montant; car comme le chemin étoit fort étroit & fort penchant, le Soldat ne voyant pas où il marchoit à cause des neiges, tomboit dans les précipices pour peu qu'il s'écartât du grand chemin.

Les troupes supporterent ces maux avec quelque sorte de patience; mais on ne sauroit exprimer leur desespoir, quand elles se virent dans un lieu où ni hommes ni bêtes ne pouvoient passer; car à droite & à gauche on n'avoit que des rochers insurmontables, & on ne voyoit devant soi qu'un précipice de cent quatre-vingt-dix pas de profondeur; le chemin qui

qui le bordoit, & qui étoit naturellement très-étroit, étoit devenu encore plus étroit par la chûte des terres que les neiges avoient entraînées ; & il étoit si glissant, qu'il étoit impossible de s'y soutenir.

Dans cette extrêmité, Annibal vouloit d'abord faire le tour de ces roches : mais les neiges ne lui permettant pas de prendre ce parti trop dangereux, il se résolut à s'ouvrir un chemin au travers de ces roches mêmes. Les Historiens dont j'ai déja parlé, se laissant aller au penchant qu'ils avoient pour les choses extraordinaires & merveilleuses, ont écrit qu'il fit entasser sur ces roches une quantité prodigieuse de *bois*, qu'il y mit le feu ; que quand ces roches furent bien embrasées il les amolit & les fendit par le vinaigre qu'il y versa ; qu'ensuite il les ouvrit avec le fer, & y pratiqua un chemin : car c'est ainsi que l'écrit Tite-Live, en suivant la tradition de ces Historiens ; & c'est sur la foi de ces témoins que Pline le Naturaliste n'a pas fait difficulté d'assurer, que la force du vinaigre est telle, qu'il fend les rochers que la force du feu n'a pas entierement separés & rompus.

Mais on peut raisonnablement douter de cette prétendue vertu du vinaigre, & je suis persuadé que les bons Naturalistes n'en conviendront point. D'ailleurs quelle grande quantité n'en auroit-il point fallu pour fendre & pour calciner des roches si grandes & si hautes, & pour y pratiquer un chemin pour des chevaux & pour des Elephans ?

J'ai voulu examiner ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette fable, & j'ai trouvé que c'étoit une tradition que le penchant de ces His-

Hiſtoriens pour le merveilleux, avoit fait mal expliquer. On diſoit ſimplement qu'Annibal étoit venu à bout avec du vinaigre de s'ouvrir un chemin dans des rochers impraticables, & ſur cela, ſans approfondir davantage le fait, ces Hiſtoriens ont imaginé cette prétenduë vertu du vinaigre, au lieu d'avoir recours à la diſcipline même des Carthaginois qui leur en auroit fait découvrir le veritable ſens. Nous ſavons par le témoignage de Platon & d'Ariſtote, que les Carthaginois avoient une Loi qui défendoit de boire du vin à l'Armée. Les Soldats ne buvoient que de l'eau : mais dans les occaſions extraordinaires, lorſqu'on exigeoit d'eux des travaux penibles, on leur donnoit un peu de vinaigre : car le vinaigre eſt rafraîchiſſant, comme Pline l'a reconnu ; c'eſt pourquoi dans la ſuite le vinaigre devint une des proviſions ordinaires pour les Armées. L'Empereur Julien en parlant de ſon expedition contre les Perſes, écrit dans ſon Epitre XXVIII. à Libanius, *On remplit les vaiſſeaux de froment, ou plutôt de biſcuit & de vinaigre.*

Annibal donc pour ſoûtenir ſes Soldats dans ce travail ſi penible de fondre ces roches, leur donna du vinaigre ; & c'eſt ainſi, à mon avis, que devoit être expliquée cette tradition, & nullement comme l'ont expliquée ces Hiſtoriens plus amoureux de la fable que de la verité. C'eſt comme nous diſons tous les jours qu'un Général a emporté une demi-Lune ou un autre ouvrage à force d'eau-de-vie, pour faire entendre qu'il l'a emportée en faiſant boire à ſes troupes de l'eau-de-vie pour enflammer leur courage, & pour leur faire fermer les yeux au peril. Auſſi Polybe Hiſtorien fort ſage,

ge, n'a eu garde de corrompre son Histoire par cette fable du vinaigre. Au contraire il écrit qu'Annibal fit pratiquer ce chemin dans ces roches à force de bras, avec beaucoup de peine & de travail; & il ajoûte que le premier jour il fit un sentier pour les chevaux, & qu'ensuite les Numides en se relevant tour à tour, travaillerent si bien, qu'en trois jours ils ouvrirent un chemin aux Elephans.

Annibal sorti de ce mauvais pas, fut trois jours à faire passer ses Elephans demi-morts de faim. Il continua de descendre encore pendant trois jours, & le septième il arriva dans la plaine aux environs du Pô. Il employa cinq mois à aller de Carthage la Neuve jusqu'aux Alpes, quinze jours à passer ces monts, & arriva en Italie après le coucher des Pleïades, c'est-à-dire, vers la mi-Novembre.

Il fit d'abord la revuë de son Armée. Les Historiens ne conviennent point du nombre des troupes qui lui restoient. Les uns disent qu'il se trouva cent mille hommes de pied, & vingt mille chevaux; ce qui ne peut être, puisqu'Annibal n'en avoit pas un si grand nombre quand il partit même de Carthage la Neuve, & qu'il n'avoit que cinquante mille hommes de pied, & neuf mille chevaux quand il passa les Pyrenées. Les autres ne lui donnent que six mille chevaux & vingt mille hommes de pied. Il semble qu'Annibal devroit être plutôt crû que ces Historiens: car en quittant l'Italie il laissa à Lacinium une colomne où il avoit marqué qu'après qu'il eut passé les Alpes, il ne lui resta que huit mille Espagnols, six mille chevaux, & douze cens Afriquains. Mais il y a bien de l'apparence qu'Annibal par un rafine-

ment d'orgueil, diminua le nombre de ses troupes pour augmenter sa reputation & pour ravaller la gloire des Romains. La tradition la plus vraisemblable est celle de Polybe qui rapporte, qu'Annibal en quittant le Rhône, avoit trente-huit mille hommes de pied & plus de huit mille chevaux, & qu'il en perdit la moitié en passant les Alpes. Mais tous ceux qui se sauverent, étoient si défigurés par les grandes fatigues qu'ils avoient souffertes, qu'ils ressembloient plutôt à des spectres qu'à des hommes. Le premier soin d'Annibal fut de faire rafraîchir ses troupes & de rétablir les forces & des hommes & des chevaux. Quand son Armée fut refaite, il proposa aux Tauriniens de se joindre à lui : mais ces Peuples qui le méprisoient dans le miserable état où ils le voyoient, rejetterent ses propositions; ce qui l'obligea à attaquer leur Capitale qu'il prit en trois jours. Ce succès intimida si fort les Gaulois d'autour du Pô, qu'ils ne cherchoient qu'un moment favorable pour abandonner les Romains & pour se joindre à lui; mais l'arrivée de Scipion qui marchoit à Plaisance, les retint dans le devoir. Scipion se hâta de passer le Pô, & s'avança sur le Tesin où il fit jetter un pont. Annibal s'avança à sa rencontre. Ces deux Généraux étoient prévenus d'une grande admiration l'un pour l'autre. Les grandes choses qu'Annibal avoit faites en Espagne, la prise de Sagonte, & les Alpes qu'il venoit de passer avec tant d'audace, le faisoient regarder par Scipion comme un homme extraordinaire, & Scipion avoit excité une grande estime pour lui dans l'esprit d'Annibal, puisque les Romains l'avoient choisi pour le lui opposer, & pour

pour remettre entre ses mains la fortune de Rome.

Avant que d'en venir au combat ils haranguerent chacun leurs troupes. Scipion dit aux siennes: *Soldats, si j'étois à la tête de l'Armée que j'avois en arrivant dans la Gaule, je m'épargnerois la peine de lui parler. Car à quoi bon exhorter des troupes qui sur les bords du Rhône ont renversé la Cavalerie des ennemis, & qui en leur ôtant l'assurance de m'attendre & d'en venir aux mains avec moi, ont rendu leur fuite un aveu de ma victoire. Mais comme cette Armée a été envoyée à mon frere Scipion en Espagne, où elle combat sous mes auspices, selon les ordres qu'elle a reçûs, je suis venu me presenter à ce combat, afin que vous ayez à votre tête un Consul qui vous mene contre les Carthaginois. Il est donc necessaire de parler en peu de mots à des troupes que leur Général ne connoît point, & qui ne connoissent pas leur Général. Soldats, les ennemis que vous allez combattre, sont les mêmes que vous avez vaincus sur la terre & sur mer dans la précédente guerre, qui ont été vos Tributaires pendant vingt ans, & sur lesquels vous avez pris la Sardaigne & la Sicile. Je suis sûr que vous avez, vos ennemis & vous, les sentimens que doivent avoir les vaincus & les vainqueurs. Ce n'est pas l'audace qui les pousse contre vous, c'est la necessité. Car pourriez-vous penser que ceux qui ont refusé le combat avec leurs forces entieres, auront repris courage & conçu de meilleures esperances après avoir perdu au passage des Alpes les deux tiers de leurs troupes parmi des rochers? Dira-t-on qu'ils sont veritablement en petit nom-*

nombre, mais des corps vigoureux pleins de courage, & dont rien ne pourra soûtenir les efforts? Au contraire, ce sont des Spectres & des Ombres d'hommes. Ils sont presque consumés par la faim, par le froid, & par toutes les miseres qu'ils ont souffertes. Leurs membres sont gelés, leurs armes presque en piéces, & leurs chevaux hors d'état de servir. Ce ne sont pas les ennemis, mais les malheureux restes des ennemis. Ma seule crainte, Soldats, c'est que l'on ne dise que les Alpes les avoient défaits avant que vous les eussiez combattus. Et c'est peut-être un effet de la justice des Dieux. Ils ont voulu vanger leur injure particuliere en détruisant sans vous la plus grande partie de l'Armée de ce Général & de ce Peuple perfide. Et comme après eux nous sommes les seuls qu'attaque leur infidelité, ces mêmes Dieux ont voulu vous laisser achever leur défaite. Essayons si la Terre en vingt ans a produit de nouveaux Carthaginois, ou si ce ne sont que les mêmes que nous avons déja vaincus, qui ont été nos Tributaires, & que nous avons laissé échapper après les avoir mis à rançon. C'est pourquoi, Soldats, je ne vous demande point que vous combattiez contre eux avec ce même courage que vous témoigniez contre vos autres ennemis, je veux que vous marchiez contre eux avec la colere & l'indignation dont vous seriez animés, si vous voyiez vos propres esclaves prendre les armes contre vous. Plût aux Dieux que nous eussions à combattre seulement pour la gloire & que ce ne fût pas pour notre propre salut! Il ne s'agit plus de conserver la Sardaigne & la Sicile. C'est pour l'Italie que nous combattons. Si

nous

noûs ne remportons la victoire, nous n'avons pas derriere nous d'autre Armée qui puisse s'opposer à votre ennemi, il n'y a point d'autres Alpes dont le passage retarde Annibal & nous donne le tems d'assembler de nouveaux secours. C'est ici qu'il faut s'opposer à ses efforts, comme si nous combattions devant les murailles de Rome. C'est entre nos mains que le Senat & le Peuple ont remis tout leur salut. Pensez donc que telle que sera notre valeur, telle sera la fortune de Rome & de l'Empire. Voilà ce que Scipion dit aux Romains.

Annibal de son côté harangua aussi les Carthaginois; mais comme il étoit persuadé que ce *que l'on voit*, fait plus d'impression que ce que l'on ne fait qu'entendre, avant que de leur parler, il voulut leur remettre devant les yeux une image sensible de leur fortune. Il fit donc venir quelques prisonniers chargés de chaînes & tout défigurés par les mauvais traitemens qu'ils avoient reçus. Il ordonna que l'on mît devant eux des armes Gauloises & des chevaux de bataille, & leur fit demander par un Truchement s'il y en avoit parmi eux qui eussent le courage de combattre d'homme à homme, pour gagner la liberté avec ces prix qu'il leur offroit. Ils se présenterent tous, & il n'y en eut pas un qui ne briguât avec empressement l'honneur d'être choisi. On jetta le sort, & ceux sur qui il tomba, s'armerent avec une extrême allegresse. Il y eut plusieurs couples qui combattirent, comme autant de paires de Gladiateurs; & toute l'Armée qui étoit spectatrice de ces combats, ne loua pas moins la fortune des vaincus que celle des vainqueurs; car si ces derniers s'étoient délivrés de leurs miseres

par leur victoire, les autres s'en étoient affranchis par leur mort. Annibal les voyant ainsi animés, leur parla en ces termes : Soldats, si vousappliquez à votre fortune presente l'exemple que vous venez de voir, nous avons vaincu. Car je ne vous ai pas donné un simple spectacle, c'est une image sensible de votre état que j'ai étalée à vos yeux. Je ne sai même si les liens & la necessité dont la fortune vous a liés, ne sont pas plus forts que ceux de vos prisonniers ; à droit & à gauche vous avez la Mer sans un seul vaisseau qui puisse aider votre fuite. Vous êtes environnés du Pô, plus violent & plus rapide que le Rhône. Derriere vous, vous avez les Alpes que vous avez eu tant de peine à passer lorsque vos forces étoient entieres. C'est ici, Soldats, qu'il faut vaincre ou mourir. La même fortune qui vous impose la necessité de combattre, vous présente les prix que vous devez mériter par votre victoire, prix les plus grands que les hommes puissent demander même aux Dieux. Quand nous ne ferions que recouvrer par notre valeur la Sicile & la Sardaigne enlevées à nos peres, ne seroit-ce pas beaucoup ? Mais toutes les richesses que les Romains ont accumulées par tant de triomphes, vont tomber en votre pouvoir avec leurs Maîtres mêmes. Courez donc à cette riche proye, & prenez les armes, bien sûrs de la protection des Dieux. Il est temps que vous fassiez des Campagnes qui vous enrichissent. La fortune a marqué ici le terme de vos travaux, & elle va vous donner la récompense de vos services. Vous allez combattre contre une Armée, qui a déja été vaincuë cet Eté & assiégée par le Gaulois, aussi in-

inconnuë à son Capitaine que son Capitaine lui est inconnu. Car je suis sûr que si l'on présentoit à Scipion l'Armée des Romains & celle des Carthaginois sans les distinguer par leurs enseignes, il ne sauroit de laquelle il seroit le Chef. Me compareriez-vous donc à un Général de quatre jours, & après les grandes choses que vous avez executées, vous compareriez-vous à des troupes déja vaincuës ? Vos ennemis peuvent mettre leur esperance dans la fuite, car leur païs leur offre par-tout des retraites sûres. Mais pour vous, c'est une necessité que vous vous montriez gens de coeur, & que le desespoir vous pousse à la victoire ou à la mort. Il faut vaincre, ou si la fortune balance, mourir plutôt dans le Combat que dans la fuite. Si vous vous mettez cela fortement dans l'esprit, je vous le dis encore, Soldats, nous avons vaincu. Je ne vous ferai pas le tort de croire que vous ayez moins de courage que vos prisonniers.

En mêlant dans son discours beaucoup d'autres choses semblables, il leur inspira les sentimens dont il vouloit qu'ils fussent animés. Ils témoignerent tous leur allegresse par leurs cris.

L'allegresse fut moins grande dans l'Armée des Romains, troublés par des prodiges qui venoient d'arriver. Un Loup étoit entré dans leur Camp, avoit déchiré tous ceux qu'il avoit rencontrés sur son passage, & s'étoit retiré sans danger. Et un Essaim d'Abeilles s'étoit posé sur un arbre qui ombrageoit le Pretoire. Scipion après avoir expié ces prodiges, s'avança & rangea ses troupes en bataille. Il mit à la premiere ligne ses gens de trait avec la Cavalerie Gauloise, & fit sa seconde ligne de ses

Romains, & de ses Alliés. Annibal mit à son Corps de bataille sa Cavalerie qui avoit des freins, & plaça ses Numides sur les aîles.

Les gens de trait de Scipion n'eurent pas plutôt tiré leurs premiers coups, qu'effrayés de la furie avec laquelle la Cavalerie d'Annibal fondoit sur eux, ils lâcherent le pied, & se mirent à couvert sous leur seconde ligne. Le combat de la Cavalerie fut opiniâtre & longtems douteux. Mais enfin le desordre se mit dans celle de Scipion : elle fut poussée, & les Numides profitant de ce moment favorable, s'avancerent, la prirent par derriere ; ce qui jetta l'effroi parmi les Romains. Cet effroi fut augmenté par la blessure de Scipion qui auroit été tué, si son fils Scipion qui remporta dans la suite le glorieux surnom d'Afriquain, ne fût accouru à son secours, & ne lui eût sauvé la vie. Sa Cavalerie ranimée par la honte, le mit au milieu, & le couvrant de ses armes, le ramena dans le Camp en faisant une retraite qui ne tenoit point de la fuite. Ce combat fit connoître à Scipion que les Carthaginois étoient plus forts en Cavalerie, & que par cette raison les plaines qui sont entre le Pô & les Alpes, lui étoient desavantageuses. Il se hâta de décamper, repassa le Pô, & se retira à Plaisance, Colonie Romaine. Annibal l'y suivit peu de jours après, mit ses troupes en bataille, & lui présenta le combat. Mais Scipion obligé de se faire panser de ses blessures, ne faisant aucun mouvement, il campa à six milles de Plaisance. Une nuit les Gaulois qui étoient dans l'Armée de Scipion, prirent les armes, & ayant tué les Gardes qui étoient aux portes du camp, allerent se rendre aux Carthaginois

au

au nombre de deux mille hommes de pied & de deux cens chevaux. Annibal leur fit un très-bon accueil, les anima encore davantage par les grandes promesses qu'il leur fit, & les renvoya dans leurs villes afin qu'ils y répandissent la nouvelle de ce qui s'étoit passé, & qu'ils portassent leurs Citoyens à suivre leur exemple. Scipion jugeant bien que tous les Gaulois prendroient le parti des Carthaginois, décampa la nuit suivante, & alla camper sur la riviere de Trebie dans un poste sûr, & où il seroit appuyé par un grand nombre d'Alliés qui étoient aux environs.

Annibal le suivit sans perdre tems, & campa à cinq milles des Romains. Et comme il ne pouvoit se maintenir long-tems dans ce poste faute de vivres, il envoya quelques troupes à Clastidium où les Romains avoient un magasin de bled, & le prit par intelligence, ayant gagné par quatre cens pieces d'or Dasius qui en étoit Gouverneur.

Cependant Sempronius qui venoit à grandes journées, étoit arrivé à Rimini. De là il alla avec son Armée joindre Scipion qui avoit passé la Trebie. Quand les deux Armées furent ensemble, il n'y eut personne qui ne vît que si l'Empire Romain n'étoit défendu par de si grandes forces, il n'y avoit plus d'esperance de le sauver. Sempronius qui avoit plus d'ambition que de prudence, se hâtoit de donner le combat avant que Scipion fût remis de sa blessure, afin de remporter seul la gloire du succès qu'il se promettoit. Scipion n'oublioit rien pour le détourner de cette resolution. Il lui representoit que leurs troupes étoient de nouvelles levées & par consequent peu aguerries.

Qu'en les exerçant pendant l'Hyver, on les mettroit en état de mieux servir au Printemps prochain ; que pendant ce temps-là les Gaulois naturellement legers, pourroient abandonner Annibal, & que lui-même étant gueri de sa blessure, il seroit en état de le seconder. Mais malgré ces remontrances, Sempronius persista dans son dessein. Un heureux succès qu'il eut peu de jours après contre deux mille chevaux Numides & Gaulois qu'Annibal avoit envoyé faire le degât entre le Pô & la Trebie, qu'il battit & poussa jusques dans leur camp, augmenta cette ardeur de précipiter la bataille, & le remplit d'une si grande opinion de lui-même, qu'il regardoit déja Annibal comme vaincu. Annibal de son côté se hâtoit d'en venir à une bataille par les mêmes raisons qui portoient Scipion à la differer. D'ailleurs il pensoit que quand un Général entre dans le païs ennemi avec une Armée, le seul moyen de s'y maintenir, c'est de renouveller incessamment par des actions éclatantes l'esperance de ses Alliés.

La plaine qui étoit entre les deux camps, étoit une Campagne rase, mais traversée par un ruisseau dont les bords étoient élevés & remplis d'arbres & de buissons. Annibal jugea ce lieu d'autant plus propre à une embuscade, que les Romains ne s'en défieroient point : car ils n'avoient pour suspects que les bois & les lieux couverts, ne faisant pas reflexion que l'on peut quelquefois se cacher plus aisément dans les plaines que dans les forêts ; parce qu'on y trouve d'ordinaire des éminences & des lieux creux où l'on peut être couvert, & où ceux qui y sont cachés, peuvent mieux découvrir ce

ce qui se passe autour d'eux, & saisir le moment favorable pour executer leur ordre.

Annibal ayant tenu un Conseil avec les principaux Officiers de son Armée, donna à son frere Magon mille hommes de pied & mille chevaux, lui indiqua le lieu où il devoit se placer pour l'embuscade, & lui marqua le tems où il se leveroit pour faire son attaque. Le lendemain dès le point du jour il ordonna à ses Numides de passer la Trebie, de s'approcher du camp des ennemis, & quand ils les verroient sortir de leurs retranchemens, de reculer peu à peu, & de repasser la riviere pour les attirer après eux. Sempronius voyant ces Numides aux portes de son camp, fit sortir contre eux toute sa Cavalerie, la fit soûtenir par six mille hommes de pied, & sortit enfin avec toutes ses troupes. Les Numides font leur retraite comme il leur étoit ordonné, & les Romains passent après eux la riviere, qui étoit fort enflée par les neiges & par la pluye qui étoit tombée toute la nuit. Le tems étoit si froid que ce passage incommoda extrêmement les Romains, qui d'ailleurs étant sortis de leurs retranchemens sans avoir repû, ne purent soûtenir les travaux de cette journée. Ulysse dit fort bien à Achille dans Homere: *Ne menez pas vos troupes à jeun attaquer l'ennemi, le pain & le vin font la force du Soldat. Il est impossible que des troupes qui n'ont pas répu, combattent toute une journée; car si leur courage ne les abandonne pas, leurs forces les abandonnent. Au lieu que celles qui ont pris de la nourriture, combattent tout le jour & leurs forces répondent à leur courage.* Iliade, Livre XIX. Annibal avoit obéi à ce precepte: car il avoit

eu soin de faire repaître ses troupes, & non seulement de les faire repaître, mais encore de les faire frotter d'huile, afin qu'elles pussent resister au froid. Il envoya d'abord contre les Romains ses Baleares & le reste de son Armée legere au nombre de huit mille hommes pour les soûtenir. Il fit une ligne de vingt mille Espagnols, Gaulois, & Africains; il mit sur les aîles sa Cavalerie qui consistoit en dix mille hommes, & plaça ses Elephans à la tête de ses deux aîles.

Sempronius rangea son Armée selon la coûtume Romaine. Il avoit seize mille hommes de pied Romains, & vingt mille des Alliés; il mit à ses aîles sa Cavalerie qui consistoit en quatre mille chevaux, & marcha fierement contre l'Ennemi. Le combat commença par l'armure legere. Les gens de trait de Sempronius furent poussés d'abord, & sa Cavalerie ne put soûtenir le choc de la Cavalerie Carthaginoise qui avoit bien repû avant que de sortir de son camp. Ses deux aîles étant donc découvertes, les piquiers Carthaginois & les Numides les attaquerent avec tant de furie qu'ils les firent plier, & les pousserent jusqu'à la riviere. Alors Magon s'étant levé de son embuscade, chargea en queuë le corps de bataille des Romains, qui ranimé par la necessité & par la honte, fit des efforts inouïs, battit les Gaulois & une grande partie des Africains, & enfonça le bataillon des Carthaginois. Mais enfin voyant la défaite de ses deux aîles & pressé de tous côtés avec grand meurtre, il s'abandonna à la fuite. Ils se retirerent à Plaisance au nombre de dix mille, le reste fut passé au fil de l'épée, à la reserve

de

de quelques Cavaliers qui n'ayant pû repasser la riviere, se retirerent aussi à Plaisance. Les Carthaginois perdirent peu de monde, la plûpart des morts étoient Gaulois : mais un grand nombre d'hommes & de chevaux moururent de froid, & presque tous leurs Elephans.

Sempronius, pour déguiser cet échec, écrivit au Senat, que le mauvais tems lui avoit arraché des mains la victoire. Ce déguisement ne trompa pas longtems les Romains ; les suites leur firent bientôt connoître la grandeur de leur perte : mais leur courage ne paroissoit jamais si grand ni si invincible, que dans leurs malheurs. Ils firent de nouvelles levées, penserent à s'assurer des villes voisines de l'ennemi ; & le tems de l'élection des Consuls étant arrivé, ils nommerent Consuls Cn. Servilius & C. Flaminius qui leverent des troupes chez les Alliés, & envoyerent des vivres à Rimini & dans la Toscane. Servilius alla à Rimini. Flaminius traversa la Toscane avec ses Legions, & alla camper à Arretium.

Cependant Scipion la nuit même qui suivit le combat, passa la Trebie sur des radeaux avec ses troupes pour aller joindre Sempronius, sans que les Carthaginois s'aperçussent de son passage, soit que le mauvais tems & une pluye violente qui tomboit, leur en eût dérobé la connoissance ; soit que la fatigue & les blessures les eussent mis hors d'état de s'y opposer. Quand il fut arrivé à Plaisance, il ne jugea pas à propos de fouler cette seule Colonie par les quartiers d'Hyver de deux Ar-

mées, il passa le Pô, & mena son Armée à Crémone.

Annibal, qui avoit pris ses quartiers dans la Gaule Cisalpine, n'y demeura pas oisif. Il y avoit près de Plaisance un Château très-bien fortifié & muni d'une bonne garnison, il résolut de s'en rendre maître. Il part avec sa Cavalerie & son armure legere, & va l'attaquer pendant la nuit.

Les Gardes qui virent son approche, jetterent un si grand cri, qu'il fut entendu de Plaisance. Le Consul marcha aussi-tôt à leur secours avec sa Cavalerie, après avoir donné ordre aux Legions de le suivre en bataille. Il y eut là un grand combat de Cavalerie, où Annibal fut blessé & obligé de se retirer. Peu de jours après sans attendre sa guérison, il marcha contre un autre Château que les Romains avoient fortifié pendant la guerre des Gaules, & où plusieurs Peuples des environs s'étoient refugiés. Cette multitude ramassée, jalouse de la gloire que la Garnison du Château voisin avoit acquise par sa défense, sortit au-devant d'Annibal au nombre de plus de trente mille hommes; mais comme cette multitude marchoit sans ordre & sans discipline, elle fut facilement mise en déroute par Annibal qui la suivit, la força à rendre la place, & à livrer leurs armes. Ce qui ne fut pas plûtôt executé, qu'Annibal l'abandonna au pillage. Les Carthaginois y commirent les plus grands excès, & les cruautés les plus grandes qui ayent jamais été exercées dans une ville prise d'assaut.

Voilà les seules expeditions qu'Annibal fit pendant l'Hyver, dont la rigueur étoit extrême.

Aux

Aux premieres approches du Printemps il sortit de ses quartiers pour aller dans la Toscane; mais il ne fut pas plûtôt entré dans l'Apennin qu'il essuya un temps si affreux & des tempêtes si violentes, que le passage des Alpes ne l'avoit pas jetté dans un plus grand danger. Après avoir perdu beaucoup d'hommes & de chevaux, & sept Elephans qui lui restoient du combat de la Trebie, il fut obligé de retourner sur ses pas; il alla camper à dix milles de Plaisance; & dès le lendemain il sortit à la tête de douze mille hommes de pied & cinq mille chevaux. Sempronius ne chercha pas à éviter le combat. Les deux Armées étant en présence à trois milles l'une de l'autre, le combat commença avec une égale animosité. Les Romains eurent d'abord l'avantage & pousserent les Carthaginois jusques dans leur camp qu'ils attaquerent avec furie. Annibal après avoir reçu les fuyards & disposé des troupes aux portes & devant ses retranchemens, leur ordonna d'être attentives au signal qu'il leur donneroit pour une sortie à la neuviéme heure du jour. Sempronius voyant que tous ses efforts étoient inutiles, & qu'il étoit impossible de forcer le camp, fit sonner la retraite. Dans ce moment Annibal donne le signal, lâche sa Cavalerie à droite & à gauche, & sort à la tête de son Infanterie. Le combat recommença avec une nouvelle fureur: il n'y en auroit pas eu de plus meurtrier, si le tems eût permis de le continuer: mais la nuit vint separer les combattans. La perte fut égale des deux côtés & plus grande pourtant du côté des Romains; parce qu'ils y perdirent plusieurs Chevaliers, cinq Tribuns

buns de Soldats, & trois Généraux des Alliés.

Sempronius se retira à Luques, & Annibal passa dans la Ligurie. Comme c'étoit le plus rusé de tous les Généraux, il étoit aussi le plus défiant; car la défiance est la compagne ordinaire de la ruse. La legereté naturelle des Gaulois, lui rendoit leur fidelité suspecte. Pour se garantir donc des attentats qu'ils pourroient faire sur sa personne, voici la ruse Africaine qu'il imagina, ruse très-comique & pourtant serieuse, & dont on n'avoit jamais vû d'exemple. Il fit faire differentes perruques & differens habits, dont il changeoit continuellement; de maniere que ceux qui venoient de le voir, ne pouvoient le reconnoître un moment après ainsi déguisé. On ne sait si ce fut cette précaution qui le sauva.

Après un court sejour dans la Ligurie, il reprit son premier dessein de passer dans la Toscane pour attaquer Flaminius qui étoit à Arretium. Pour y arriver il y avoit deux chemins, l'un facile & fort long; l'autre fort court, mais très-dangereux & très-difficile: car il falloit traverser de grands marais très-profonds, & que l'inondation de la riviere d'Arne rendoit encore plus impraticables; mais les difficultés ne faisoient qu'enflammer davantage le courage d'Annibal, & irriter son impatience. Il fit donc ses dispositions pour passer ces marais. Il mit à la tête les Espagnols & les Africains avec ses bagages, les fit suivre par les Gaulois; après les Gaulois il fit marcher sa Cavalerie; il mit à la queuë son frere Magon avec ses Numides les plus dispos, afin que si les Gaulois rebutés par les difficultés, vou-

voient reculer, ils en fussent empêchés par la Cavalerie & par ces Numides qui les forceroient de marcher. Il n'y a point d'exemple d'une si longue marche au travers des marais. L'Armée fut quatre jours & trois nuits dans l'eau. Il y perit beaucoup de monde: les uns étoient engloutis dans des fondrieres, d'où ils ne pouvoient se relever; les autres mouroient de fatigue & de défaillance. Il y mourut aussi beaucoup de chevaux & de bêtes de somme. Encore tiroit-on de cette perte une grande commodité; c'est que ces chevaux & ces bêtes de somme paroissoient au-dessus de l'eau, & que ceux qui pouvoient s'en saisir, s'en servoient comme de lit, pour s'y reposer & pour y dormir quelques momens. Annibal paroissoit au milieu monté sur un Elephant qui étoit le seul qui lui restoit; par son courage toûjours invincible, il soûtenoit seul ses troupes qui voyant sa constance, avoient honte de se décourager. Il étoit travaillé d'un mal d'yeux que les fatigues & l'humidité du marais augmenterent si considerablement, qu'il perdit un œil. Dès qu'il eut traversé ces marais, & qu'il eut gagné un lieu sec, il y fit reposer son Armée; après quoi il continua sa marche entre la ville de Cortone à sa gauche & le Lac de Thrasymene à sa droite. Un des principaux devoirs d'un Général d'Armée, c'est de connoître l'esprit & le caractere du Général qui lui est opposé. C'est à la connoissance qu'Annibal avoit du genie de Flaminius qu'il dut le succès qu'il eut contre lui. Il savoit que c'étoit un homme très-éloquent, mais très-incapable de conduire une guerre; d'ailleurs si plein d'ambition & de temerité, & si enflé de quelques succès

qu'il

qu'il avoit eus dans son premier Consulat, qu'il se douta bien que jamais il ne souffriroit patiemment les dégâts qu'il feroit sur son passage, & qu'il se hâteroit de venir seul contre lui sans attendre son Collegue, pour avoir seul la gloire de l'avantage qu'il se flatteroit de remporter. Il ne se trompa pas dans sa conjecture. Flaminius n'écouta point les remontrances qu'on lui faisoit, qu'il devoit attendre Servilius & ne rien hazarder contre un ennemi très-aguerri, superieur en Cavalerie, & dont les victoires qu'il venoit de remporter, avoient extrêmement élevé le courage. Il ne fut pas même ému des signes qui arriverent dans ce tems-là, & qu'il regardoit comme des choses frivoles, parce qu'il n'avoit pas la crainte des Dieux; car son malheur fut précedé & annoncé par des prodiges épouvantables. En Sicile les dards des Soldats, & en Sardaigne le bâton d'un Cavalier furent vûs en feu, tout le rivage de la mer parut éclairé par des flammes. On vit des boucliers tout couverts de sang. Quelques Soldats furent frappés de la foudre: le globe du Soleil parut diminué à Preneste: il tomba du Ciel des pierres embrasées. A Arpi on vit quantité de boucliers couvrir le Ciel, & la Lune combattre contre le Soleil. A Capouë on vit en plein jour deux Lunes. A Cere les eaux parurent mêlées de sang. On moissonna des épics sanglans dans les champs d'Antium. Au-dessus de la ville de Phalere, on vit le Ciel se fendre & s'entr'ouvrir, & une grande lumiere remplir ce grand vuide. A Preneste les Sorts s'appetisserent, & il en tomba un où on lut ce mot: *Mars prépare ses armes.*

Ces

Ces prodiges qui remplirent d'effroi la plûpart des esprits, n'étonnerent pas Flaminius. Il dit *qu'il ne souffriroit point que la guerre s'avançât jusqu'aux portes de Rome, & qu'il n'attendroit point à combattre pour elle au dedans de ses murailles, comme avoit fait autrefois Camillus.* Aussi-tôt il ordonna à ses troupes de se mettre en marche : comme il montoit à cheval, il arriva que sans aucune cause apparente, son cheval s'effaroucha, & le jetta par terre la tête la premiere. Cet accident ne le fit point changer de dessein ; il poursuivit Annibal qui avoit déja passé au-delà de son camp, & rangea son Armée en bataille près du Lac de Thrasymene.

Le chemin que tenoit Annibal entre ce Lac & la ville de Cortone, est fort étroit : il aboutit à une assez grande plaine bordée d'un côté par des montagnes, de l'autre par le Lac, & terminée par une colline. Annibal que la ruse n'abandonnoit jamais, profita habilement de cette situation. Il mit en bataille dans la plaine ses Africains & ses Espagnols, envoya ses Baleares & son armure legere derriere les montagnes, & plaça sa Cavalerie à couvert sous le côteau. Flaminius entre inconsidérément dans la plaine sans l'avoir fait reconnoître, va attaquer les troupes qu'il voit en bataille, sans se défier de celles qu'il ne voyoit point. On combattit de part & d'autre avec tant d'animosité & d'acharnement, qu'aucun des combattans ne sentit la violence d'un tremblement de terre qui se fit pendant le combat, & qui fut si terrible, que des villes entieres furent renversées, que les ri-

rivieres changerent leur cours, & que les montagnes furent entr'ouvertes & leurs fondemens découverts. Annibal ayant donné le signal, l'embuscade se leva & enveloppa les Romains, qui, attaqués de front, en queuë & par les flancs, se virent livrés à une cruelle boucherie. Flaminius après avoir fait des actions d'une force prodigieuse, & d'une audace encore plus étonnante, fut tué avec les plus braves de l'Armée. Plusieurs périrent dans le Lac où ils avoient cherché leur salut. Il y eut plus de quinze mille morts sur la place, & quinze mille prisonniers. Annibal ne perdit que quinze cens hommes & la plûpart Gaulois. Son premier soin fut de faire chercher parmi les morts le corps de Flaminius pour l'enterrer avec tous les honneurs dûs à son courage; mais il fut impossible de le trouver, & l'on ne sut point ce qu'il étoit devenu. La nouvelle de cette défaite jetta la consternation dans Rome. Cette consternation fut même extrêmement augmentée trois jours après par la nouvelle qu'un corps de quatre mille chevaux, que Servilius avoit envoyé au secours de son Collegue, sous la conduite de Centronius, avoit été défait, & pris par Maharbal. Alors le trouble & l'effroi furent si grands, que personne ne pouvoit ni donner ni prendre conseil. Mais ils convinrent tous que leur unique ressource étoit la Dictature; qu'il falloit choisir un homme capable de l'exercer avec autant de courage que d'autorité, & qu'il n'y avoit que le seul Fabius Maximus en qui la grandeur d'ame & la gravité de moeurs répondissent à la dignité & à la ma-

majesté de cette charge. Il fut donc nommé Dictateur, & il choisit pour Général de la Cavalerie L. Minucius.

D'abord il travailla à se rendre les Dieux favorables par des voeux & par des sacrifices. Après avoir représenté au Peuple que la défaite de Thrasymene ne venoit point de la lâcheté des Soldats, mais de la négligence de leur Général, & du mépris qu'il avoit eu pour les auspices, il les exhorta à ne pas craindre leurs ennemis, à honorer les Dieux & à desarmer leur colere, en quoi faisant il ne cherchoit pas à remplir leur esprit de superstitions, mais à rassurer par la pieté leur courage, & à dissiper leurs craintes par une ferme confiance dans la protection du Ciel.

Alors les Decemvirs eurent ordre de consulter les Livres Saints, qu'ils appellent *les Livres des Sibylles*. Ils rapporterent *que le vœu qu'on avoit fait à Mars, n'avoit pas été fait selon les cérémonies requises ; qu'il falloit le renouveller & l'augmenter ; qu'on devoit vouër à Jupiter les grands Jeux, & consacrer un Temple à Venus Erycine, & un autre à la Déesse qui préside au bon esprit. Qu'il falloit faire des prieres publiques, & étaler dans les Temples les Lits avec les Statuës des Dieux ; qu'enfin on devoit vouër le Printemps sacré, si leurs armes étoient heureuses, & que la République fût rétablie dans l'état où elle étoit avant la guerre.* Le Peuple fut consulté sur le premier article, le Peuple le ratifia, & tout fut exécuté.

A la Déesse Mens.

Annibal après le combat de Thrasymene, se mit en marche. Il arriva le dixiéme jour à la ville d'Adrie où il fit rafraîchir son Armée. Comme ses chevaux avoient passé l'Hy-

ver

ver à découvert, & qu'ils avoient beaucoup souffert par de longues marches & dans le passage des marais, ils avoient contracté une espece de galle & de farcin qui les avoient mis hors d'état de servir; il les guérit, en les faisant laver plusieurs fois le jour avec du vin vieux qu'il avoit en abondance. Cette particularité ne m'a pas parû indigne d'être rapportée dans une Vie, puisque Polybe l'a jugée digne de l'Histoire. Homere même a crû orner sa Poësie, en décrivant legerement les soins qu'Andromaque avoit des chevaux d'Hector. Annibal approcha de Spolete qu'il esperoit de prendre facilement; mais elle fit une résistance si opiniâtre, qu'il fut obligé de se retirer avec une grande perte. Cela lui fit concevoir quelle devoit être la force des Romains, puisqu'une de leurs moindres Colonies avoit eu l'audace de s'opposer à ses armes victorieuses. Une chose encore qui l'étonna & qui le remplit d'admiration, ce fut de voir que bien qu'il eût remporté trois grandes victoires, aucune des villes de leurs Alliés ne lui ouvrit ses portes & n'embrassa son parti.

Iliade, Livre VIII.

Il entra dans les terres de Picenum, païs abondant en toutes sortes de fruits, & rempli de richesses. Après qu'il y eut fait rafraîchir ses troupes il alla faire le dégât dans le païs des Marses, des Marrucins, des Pelignes, & autour d'Arpi & de Lucerie frontiere de la Pouille. Delà il passa dans les terres des Samnites, fourragea tout le territoire de Benevent, prit la ville de Telesie; enfin il n'oublia rien pour tâcher d'irriter le Dictateur, & de l'obliger à en venir à un combat par la honte de souffrir tant d'indignités, & le pillage de tant de vil-

villes ſes alliées. Mais rien ne fut capable d'ébranler Fabius & de lui faire abandonner la réſolution qu'il avoit priſe de ne point combattre, & de miner la vigueur de l'Armée d'Annibal par la longueur du tems, de la réduire à la derniere diſette par ſon abondance, & de conſumer le petit nombre de ſes troupes par ſes nombreuſes Legions.

Dans cette vûë il campoit toûjours ſur les hauteurs dans les lieux les plus inacceſſibles. Il ne bougeoit quand Annibal ſe tenoit en repos; & quand Annibal marchoit, il le ſuivoit & le côtoyoit, paroiſſant toûjours aux environs ſur le haut des montagnes dans une diſtance aſſez grande pour ne pouvoir être forcé à combattre malgré lui, & auſſi aſſez commode pour faire craindre aux ennemis qu'il n'attendoit que le moment favorable pour les attaquer & les prendre à ſon avantage.

Cette conduite le décria dans ſon camp & dans Rome même. On l'appelloit communément le Pedagogue d'Annibal; & Minucius ſe moquant ouvertement de ſes campemens, alloit diſant, *que leur Dictateur leur choiſiſſoit au moins de beaux Theatres pour leur faire voir commodément les ravages & les incendies de l'Italie.* Et il demandoit aux amis de Fabius, *ſi ſe défiant de la Terre, comme d'un poſte peu ſûr, il n'iroit pas camper dans le Ciel avec ſon Armée, ou ſi c'étoit pour ſe dérober aux ennemis qu'il alloit ſe cachant dans les brouillards & dans les nuës.*

Ces railleries rapportées à Fabius, ne l'émûrent point: il dit, *que quand on ne craignoit que pour ſa patrie, on craignoit ſans honte; que s'il s'étonnoit pour l'opinion des hommes &* *qu'il*

qu'il se laissât abbattre par leurs calomnies, ce seroit alors qu'il se montreroit indigne de ce commandement sans bornes qu'on lui avoit confié, & l'Esclave de ceux dont il devoit être le Maître.

Annibal fut le seul qui jugea bien de l'habileté de Fabius, & qui comprit qu'il attaquoit Annibal avec les ruses & les artifices d'Annibal. Il passa dans la Campanie, esperant de se rendre maître de Capouë. Là il tomba dans une grande méprise. Il ordonna à un guide de le mener à Casinum; parce qu'en occupant ce poste il fermeroit le chemin aux Romains, & les empêcheroit de secourir leurs Alliés. Mais comme les Carthaginois prononçoient mal les mots Latins, Annibal prononça la seconde syllabe de *Casinum* en traînant : ce qui fit que le guide entendit *Casilinum*, & qu'il le mena au travers du païs d'Allipha, de Calalia, & de Calenum dans le territoire de Stellate. Annibal se voyant enfermé entre des montagnes & des rivieres, appella le guide, & lui demanda où il l'avoit mené. Le guide lui répondit qu'il l'avoit mené à Casilinum. Alors Annibal connoissant l'erreur du guide, le fit mettre en croix, & le punit de la faute qu'il avoit faite lui-même. Cependant il fortifia son camp, & envoya dans les terres de Falerne Maharbal avec sa Cavalerie. Maharbal fit le dégât jusqu'à Sinuesse. Annibal alla camper sur le fleuve du Vulturne; & mit en feu le plus beau païs de l'Italie. Fabius le suivoit toûjours, campé sur les sommets du mont Massique; & pour fermer le retour à Annibal, il fit occuper par des troupes le mont Callicula, mit une bonne garnison dans Casilinum, &

& envoya Hostilius Mancinus avec quatre cens chevaux reconnoître l'Ennemi. Mancinus tomba d'abord sur quelques Numides répandus dans la Campagne, en tua une partie: mais s'étant engagé trop avant contre les ordres de son Général, il est poussé & tué avec la plûpart de ses Cavaliers par Cartalon Général de la Cavalerie Carthaginoise. Ceux qui échapperent, arriverent à Cates, & par des chemins impraticables ils se rendirent auprès de Fabius, qui ce jour-là même fut joint par Minucius envoyé pour occuper le poste de Terracine, & pour empêcher Annibal de passer dans le territoire de Rome comme il *auroit fait, s'il avoit* trouvé la voye Appienne *sans défense.*

Le Dictateur & le Général de la Cavalerie ayant joint leurs Armées, vont camper sur le chemin par où Annibal devoit passer. Ce Général étoit campé à deux milles des Romains, qu'il harcela avec sa Cavalerie legere. Il y eut là un combat où il perdit huit cens hommes, & les Romains n'en perdirent que deux cens. L'Hyver approchoit: Annibal qui voyoit que la retraite par Casilinum lui étoit fermée, & qu'il seroit réduit à hyverner entre les rochers de Formies, les sables de Lixternum & d'affreux étangs, où il ne pourroit subsister, imagina ce stratagême. Il ordonna que l'on prît deux mille bœufs de ceux qu'on avoit enlevés, qu'on leur attachât à chaque corne une torche faite de sarmens & de brossailles seches, & qu'à l'entrée de la nuit sur un signal qu'il feroit donner, on allumât ces torches, & qu'on chassât ces bœufs vers les sommets des montagnes.

Pendant qu'on prépare tout ce qui eſt néceſſaire pour l'exécution de cet ordre, il met ſon Armée en bataille ſur la brune, & la fait avancer à petits pas. Ces bœufs, tandis que le feu qu'ils portoient à leurs cornes fut petit, & ne brûla que les torches, marchoient lentement vers les montagnes. Les paſteurs & les bouviers qui gardoient les troupeaux ſur les collines, étoient émerveillés de voir ces feux qui éclairoient tous les environs, & ils penſoient que c'étoit une Armée qui marchoit en bel ordre à la clarté des flambeaux. Mais ſitôt que les cornes brûlées dans la racine, porterent le feu juſqu'au vif, & que les bœufs agités par la douleur & ſecouant leurs têtes, ſe furent tout couverts de flammes les uns les autres, alors ils ne garderent plus de rang ni de route certaine; effarouchés & pleins de rage, ils ſe mirent à courir comme furieux à travers ces montagnes la tête & la queuë enflammées, & mettant tout en feu ſur leur chemin. Ce fut un terrible ſpectacle pour ceux qui gardoient les détroits; car ces torches leur paroiſſoient des flambeaux portés par des hommes. Ils s'effrayent & ſe troublent, penſant que les ennemis viennent les aſſaillir & les enfermer de tous côtés. Pas un n'a le courage de garder ſon poſte, ils s'enfuyent tous vers leur camp, & abandonnent les paſſages. L'Infanterie legere d'Annibal s'en ſaiſit en même tems, & donne le loiſir au reſte de l'Armée de défiler ſans crainte & ſans danger avec tout le gros butin qu'elle traînoit avec elle.

Fabius ſentit dès la nuit même que c'étoit une ruſe d'Annibal: car quelques-uns de ces bœufs s'étant écartés, étoient tombés entre ſes

mains;

mains ; mais parce qu'il craignoit quelque embuſcade, il ſe contenta de tenir toute la nuit ſes troupes ſous les armes : & à la pointe du jour il tomba ſur les derniers bataillons de cette Infanterie legere qui avoit été envoyée pour occuper les hauteurs. Ces bataillons ſont mis en desordre. Annibal s'en étant apperçu, fit paſſer du front à la queuë quelques troupes d'Eſpagnols accoûtumés à gravir ſur les rochers, & ſur les montagnes. Ces Eſpagnols chargerent ſi à propos les Romains peſamment armés, qu'ils en tuerent un fort grand nombre, & obligerent Fabius à ſe retirer.

Cette nouvelle portée à Rome donna plus de priſe à la cabale qui s'étoit formée contre lui & plus de force à la calomnie. On tira encore un nouveau prétexte de le décrier, ſur ce qu'Annibal mettant tout en feu aux environs, avoit ordonné qu'on épargnât les terres de Fabius, & y avoit mis lui-même des Gardes, afin que ce menagement parût la recompenſe d'un Traité fait avec lui contre les interêts de Rome. Cependant Fabius rappellé à Rome pour les ſacrifices, laiſſa ſon Armée à Minucius, & ne ſe contenta pas de lui ordonner comme ſon Dictateur, de ne combattre en aucune maniere, il prit encore la voye du conſeil comme ſon ami, & eut même recours aux prieres. *Minucius*, lui dit-il, *ne vous fiez pas tant à la Fortune qu'au conſeil : imitez plutôt ma conduite que celle de Sempronius & celle de Flaminius ; & ne penſez pas que nous n'ayons rien fait, puisque nous avons amuſé l'ennemi pendant tout l'Eté. Les Medecins avancent ſouvent plus par le repos que par le travail & par les remedes. Ce n'eſt pas un petit avan-*

tage que d'avoir cessé d'être vaincu par un ennemi toûjours vainqueur, & que d'avoir respiré après tant de pertes.

Cependant Annibal étoit campé devant la ville de Gerunlum qu'il avoit prise, & où il avoit fait son magasin. Minucius, qui avoit marché par le haut des montagnes où il étoit en sûreté, descendit dans la plaine, & campa dans les terres de Larinum sur une colline appellée Celete, épiant l'occasion de tomber sur les fourrageurs d'Annibal, ou d'attaquer son camp affoibli par leur absence. En effet quelques jours après, Annibal ayant envoyé au fourrage la troisième partie de son Armée, Minucius avec sa Cavalerie & son armure legere, tombe sur les fourrageurs, en fait un grand carnage, & les pousse jusques dans leur camp. Annibal sorti de ses retranchemens, le repousse, & l'auroit entierement défait, sans l'arrivée de Numerius-Decimus un des principaux des Samnites, qui menoit aux Romains huit mille hommes de pied, & cinq cens chevaux. Annibal voyant paroître à son dos cette troupe, crut que c'étoit Fabius lui-même qui revenoit de Rome avec un nouveau renfort; & craignant quelque embûche, il se retira. Minucius le suivit, & avec le secours de Numerius il prit deux Châteaux à sa vuë. Il y eut en cette occasion six mille Carthaginois tués & près de cinq mille Romains.

Aussi-tôt on envoya à Rome la nouvelle de cet avantage, qu'on exageroit en des termes fort pompeux dans des Lettres plus remplies de vanité que de verité. Rome nageoit dans la joye, & on ne parloit par-tout que de cet exploit de Minucius. Fabius seul disoit

qu'il

qu'il ne falloit pas croire si facilement ces premiers bruits ; qu'on devoit se défier de ces Lettres, & que quand même tout ce qu'elles annonçoient seroit vrai, il ne craignoit rien tant que la bonne fortune de Minucius. Metilius, Tribun du Peuple & proche parent de Minucius, crioit au contraire que *c'étoit une chose insupportable que le Dictateur n'eût pas seulement empêché les troupes de profiter des occasions de rendre quelque grand service pendant qu'il étoit à l'Armée, mais qu'absent même il fit tous ses efforts pour contredire & décréditer une action glorieusement exécutée. Qu'il ne traînoit la guerre en longueur que pour satisfaire son ambition, & pour avoir seul plus long-tems un empire absolu & à Rome & à l'Armée. Qu'il avoit retenu comme en prison le Général de la Cavalerie pour l'empêcher de voir l'ennemi, & de faire quelque action d'éclat ; qu'il n'avoit pas plutôt quitté le camp, que ses troupes délivrées de cette dure captivité, étoient sorties de leurs retranchemens, & avoient mis l'ennemi en fuite. Que si le Peuple Romain avoit encore son ancien courage, il lui proposeroit hardiment de dépouiller Fabius de la Dictature ; mais qu'il se contentoit de faire une proposition plus douce & de demander qu'on lui égalât le Général de la Cavalerie, en le nommant second Dictateur.*

Tite-Live assûre que Fabius n'assista point à ces Assemblées ; parce qu'il ne se trouvoit pas assez patient, ni assez populaire pour répondre avec douceur. Il se contenta de dire en plein Senat, *qu'il alloit partir pour châtier la temerité de Minucius qui avoit combattu contre ses ordres, & qu'en peu de jours il feroit voir que ce n'est pas la fortune qu'il faut considerer*

dans un Général, mais le bon ſens & la bonne conduite ; que pour lui il tenoit à plus grande gloire d'avoir conſervé ſon Armée ſans aucun échec dans des tems ſi terribles, que d'avoir tué en bataille pluſieurs milliers d'ennemis.

Il partit la nuit ſuivante, & en chemin il reçut des Lettres qui lui apprirent que Minucius avoit été créé ſecond Dictateur. Il reçut cette nouvelle avec cette fermeté d'ame qui lui avoit fait ſoûtenir avec tant de magnanimité toutes les calomnies que l'on avoit ſemées contre lui ; bien ſûr que les Romains en lui égalant Minucius en autorité, n'avoient pû le lui égaler en capacité & en habileté pour commander des Armées.

Etant arrivé au camp, il trouva Minucius plein de fierté & d'arrogance. Ils s'abouchérent tous deux. Minucius lui propoſa de commander chacun leur jour ; ou s'il l'aimoit mieux, de partager le commandement pour un plus long terme. Fabius qui vit ſagement que par ce partage toute la fortune de Rome ſeroit au pouvoir de la temerité de ſon Collegue, dit qu'il ne partageroit point avec lui le tems du commandement ; mais qu'il partageroit l'Armée : afin que ne pouvant conſerver le tout, il conſervât au moins ce qui ſeroit ſous ſes ordres.

Annibal informé de tout par ſes eſpions & par des rendus, ſentit une double joye : car d'un côté il voyoit l'un des Dictateurs affoibli de moitié ; l'autre il le voyoit libre, & en état de s'abandonner à ſa folle temerité qui lui offriroit quelque occaſion favorable dont il profiteroit ſans beaucoup de peine. Cela arriva plutôt qu'il n'avoit eſperé.

Mi-

Minucius alla camper dans un lieu ſeparé à quinze cens pas de Fabius. Entre ſon Armée & celle d'Annibal, il y avoit une petite colline, dont il n'étoit pas bien difficile de ſe rendre maître, & qui étant occupée, pouvoit fournir à une Armée un camp très-commode & très-ſûr. La plaine d'alentour à la voir de loin, paroiſſoit toute unie; parce qu'elle étoit nuë & entierement découverte: mais elle avoit pourtant en divers endroits des ravins, des cavernes, & autres creux aſſez profonds. Voilà pourquoi Annibal ne voulut pas ſe ſaiſir de cette hauteur à la dérobée: mais il la laiſſa comme une amorce pour attirer l'ennemi au combat.

Dès qu'il eut vû que Minucius s'étoit ſeparé de Fabius, il jetta la nuit dans ces creux & dans ces ravins, cinq cens chevaux & cinq mille hommes d'Infanterie. Le lendemain dès que le jour fut aſſez grand, il envoya à la vuë de l'Armée ennemie un petit détachement s'emparer de ce poſte, pour engager l'ennemi à le diſputer.

Cela réuſſit comme il l'avoit prévu. Minucius détacha d'abord ſon Infanterie legere; il la fit ſoûtenir par ſa Cavalerie, & enfin voyant qu'Annibal marchoit lui-même au ſecours de ceux qui étoient ſur le côteau, il s'avança contre lui avec toutes ſes forces, & attaqua vigoureuſement ceux qui combattoient ſur la hauteur. Le combat fut fort opiniâtre, & la victoire long-tems douteuſe, juſqu'à ce qu'Annibal voyant que Minucius avoit donné dans le piege, & qu'il prêtoit le dos aux troupes qu'il avoit miſes en embuſcade, qui pouvoient le prendre en queuë, il leur donna le ſignal.

Elles se levent brusquement, & jettant de grands cris, elles fondent de tous côtés sur les Romains avec tant de furie, qu'elles renversent & taillent en piéces les derniers rangs, & jettent dans les autres un desordre & un effroi qu'on ne sauroit décrire. Pas un n'osa faire ferme, ni soûtenir la vuë de l'ennemi, tout prit la fuite.

Fabius qui avoit prévû ce qui arriveroit, tenoit ses Legions sous les armes en attendant le succès du combat qu'il regardoit lui-même de dessus une hauteur qui étoit près de son camp. Voyant donc l'extrémité où les Romains étoient réduits, il marcha à leur secours, arracha la victoire aux ennemis, & les mit en fuite. Annibal voyant la fortune changée, fit cesser le combat, commanda aux trompettes de sonner la retraite, & ramena ses troupes dans son camp, disant à ses amis qui étoient autour de lui: *Ne vous l'avois-je pas bien dit très-souvent, que le gros nuage qui étoit sur ces montagnes creveroit enfin, & verseroit sur nous quelque grand orage?*

Après le combat Minucius assembla son Armée; & après lui avoir fait un beau discours, & commandé qu'on levât les aigles, il marcha vers le camp de Fabius, fit planter devant lui les enseignes, l'appella son pere, & lui dit: Mon Dictateur, *Je vous ai appellé à bon droit mon pere, parce qu'il n'y a point de nom plus venerable que je puisse vous donner, quoique l'obligation que je vous ai, soit beaucoup plus grande que celle que j'ai à celui qui m'a donné le jour; car je ne lui dois que la vie moi seul, au lieu qu'avec la vie je vous dois aussi le salut de tous ces vaillans hommes. Je casse donc &*

j'abr-

J'abroge dès ce moment le decret du Peuple, dont j'ai été plûtôt surchargé qu'honoré, & je me remets sous vos ordres. Je vous rends vos Enseignes & vos Legions. Je vous supplie seulement qu'appaisé envers moi, vous me conserviez le titre & le rang de Général de votre Cavalerie, & que vous conserviez à tous ces Officiers le grade qu'ils ont eu jusqu'ici. Tout le camp fut rempli d'allegresse, & on ne voyoit par-tout que des larmes que la joye & la tendresse faisoient verser.

L'action de Fabius est grande; mais celle de Minucius ne l'est pas moins. Je ne sai même si les sages ne la trouveront pas plus grande encore. On a vû assez souvent des Généraux sauver une Armée défaite, & redonner la victoire aux vaincus; mais il est rare de voir un Général orgueilleux & superbe, dépouiller son amour-propre, renoncer à un grand commandement, avouer hautement qu'il est incapable de commander, & qu'il doit obéir à celui à qui il a voulu s'égaler, & même se préferer. Fabius partage sa gloire avec ses troupes, & Minucius ne doit la sienne qu'à lui seul. Fabius a vaincu dans un combat ordinaire, & où il n'y a rien de surnaturel; & Minucius est sorti vainqueur d'un combat qui paroît au-dessus des forces humaines.

Avant que de passer plus avant, il est juste de faire honneur à la magnanimité des Romains. Les Napolitains leur envoyent des Ambassadeurs pour présenter au Senat quarante coupes d'or, & pour lui offrir tous leurs biens qu'ils étoient prêts de sacrifier pour leur service. Le Senat les refuse, & ne prend qu'une seule coupe, & encore choisit-il celle qui étoit

du moindre poids. Peu de jours après, il témoigna la même générosité aux Ambassadeurs de Pastum qui lui présentoient aussi grand nombre de coupes d'or.

On créa à Rome de nouveaux Consuls. On nomma Paul-Emile & Varron. On leva quatre nouvelles Legions, & on assembla une Armée de quatre-vingt-huit mille combattans. Cette excessive levée jetta les gens sages dans une très-grande crainte; parce qu'ils ne voyoient aucune ressource pour Rome, si elle perdoit une si nombreuse jeunesse qui étoit la fleur & l'élite des Romains.

Cependant de nouveaux prodiges avoient plongé Rome dans d'extrêmes allarmes. A Rome & à Aricia il étoit tombé une pluye de pierres. Dans le païs des Sabins, des Statuës avoient paru toutes degoutantes de sang. A Cere une fontaine avoit rendu des eaux chaudes, & près du Champ de Mars il y eut plusieurs hommes tués de la foudre. Les Livres des Sibylles furent consultés; on expia ces prodiges selon les regles prescrites, & on se prépara au départ. Varron tint des propos pleins de ferocité & d'insolence. Il dit, *Que la guerre que les Nobles avoient attirée en Italie, n'en sortiroit jamais, quand même on auroit plusieurs Généraux comme Fabius; que pour lui il la termineroit le jour même qu'il verroit l'ennemi.* Son Collegue Paul-Emile parla plus sagement, mais moins agréablement pour le Peuple. Il dit, *Qu'il s'étonnoit comment un Général avant que d'avoir vû son Armée & celle des ennemis, & que d'avoir examiné la situation & la nature des lieux, étant encore au milieu de Rome, pouvoit savoir ce qu'il auroit à faire quand il auroit*

roit les armes à la main, & annoncer le jour où il combattroit en bataille rangée. Pour moi, ajoûta-t-il, *je suis persuadé que les hommes prennent conseil des choses, & non pas les choses des hommes. Je souhaite de tout mon cœur que ce que l'on entreprendra avec précaution & avec prudence, ait un heureux succès. La temerité est toûjours insensée, & elle a été malheureuse jusqu'à ce jour.*

Par ces paroles Emilius fit assez connoître qu'il préfereroit des conseils sûrs aux conseils précipités; & Fabius pour le confirmer dans cette resolution, lui parla en ces termes: *Paul Emile, si vous aviez un Collegue semblable à vous, ou si vous étiez semblable à votre Collegue, je m'épargnerois la peine de vous parler. Car deux bons Consuls n'auroient pas besoin de mes avis, & deux mauvais ne daigneroient pas les entendre. Mais connoissant le caractere de votre Collegue & le vôtre, je parle à vous seul. Vous vous trompez infiniment, Paul Emile, si vous croyez avoir moins à combattre contre Varron que contre Annibal. Je ne sai même si Varron n'est pas pour vous un ennemi plus redoutable. Vous n'aurez affaire à Annibal que dans le combat; au lieu que vous aurez à faire à Varron en tout tems & en tous lieux. Vous combattrez Annibal avec vos Legions, & c'est avec vos Legions que Varron vous combattra. S'il va livrer bataille en arrivant comme il nous en menace, ou je suis très-mal-habile dans l'Art militaire, & j'ignore absolument la nature de la guerre que nous avons sur les bras, & le caractere de cet ennemi, ou il y aura bien-tôt un lieu que notre défaite rendra encore plus célèbre que le Lac de Thrasymene. Croyez-moi, la seule ma-*

maniere pour combattre Annibal avec succès, c'est celle que j'ai suivie. Les mêmes raisons qui m'ont déterminé, subsistent encore, & subsisteront toûjours pendant que les choses seront au même état. Nous faisons la guerre en Italie & nous sommes environnés de Citoyens & d'Alliés fideles qui nous fournissent & nous fourniront toujours des hommes, des chevaux, & des convois. Annibal au contraire combat dans un païs ennemi. Il est éloigné de sa patrie; il n'a la paix ni sur la terre ni sur la mer. Aucune de nos villes ne l'a reçu, & il ne voit rien qu'il puisse dire à lui. Il ne vit que de rapines au jour la journée. Il ne lui reste pas la troisième partie des troupes qu'il a amenées d'Espagne. Douterez-vous donc que nous ne venions facilement à bout d'un homme qui déperit, qui se consume tous les jours, & qui n'a ni argent, ni convois, ni recruës? Varron & Annibal auront les mêmes vuës. Ils demanderont le combat avec le même empressement. Varron, parce qu'il ne connoit pas assez ses forces, & Annibal parce qu'il connoit trop sa foiblesse. Il faut que vous résistiez à ces deux ennemis, & vous leur résisterez si vous demeurez toujours ferme contre les rumeurs & contre les bruits de la Renommée, & si vous n'êtes ému ni de la vaine gloire de votre Collegue, ni de la fausse infamie dont on voudra vous couvrir. On voit assez souvent la verité souffrir quelque éclipse; mais elle n'est jamais entierement éteinte, & elle perce enfin les nuages qui la cachoient. Celui qui méprise la gloire, en trouve enfin une veritable & solide. Souffrez qu'on vous appelle timide, lent, paresseux, & méchant Capitaine. J'aime mieux que vous soyez craint par un ennemi sage, que loué par des amis insensés. Quand

vous

vous oserez tout, Annibal vous méprisera, & il vous craindra quand vous n'entreprendrez rien qu'avec sagesse & avec prudence. Ce n'est pas que je veuille que vous demeuriez les bras croisés sans rien faire; je veux que ce soit la raison, non la fortune, qui guide toutes vos actions & tous vos desseins. Soyez toûjours maître de toutes vos démarches, toûjours armé, & toûjours attentif à ce qui se passera, afin que vous puissiez profiter de toutes les occasions favorables, sans en donner aucune à votre ennemi. Quand vous ne précipiterez rien, vous verrez clair par-tout & vous serez en sûreté. La précipitation est toûjours imprudente. Paul-Emile répondit: *Fabius, je ne vois pas quelles forces & quelle autorité je pourrai avoir contre un Collègue seditieux & temeraire. Mais je suivrai vos avis & je n'oublierai rien pour vous paroître sage Capitaine, plutôt à vous seul, que de le paroître à tous les autres qui voudroient me forcer à prendre un autre parti.*

Les Consuls étant arrivés à l'Armée, Annibal en fut ravi; car il étoit réduit à l'extrémité, n'ayant plus de vivres que pour dix jours. Ses Espagnols pensoient déja à aller se rendre aux Romains, & lui-même il avoit déja résolu d'abandonner ses gens de pied & de s'enfuir en Gaule avec sa Cavalerie. La seule folie de Varron le tira de ce mauvais pas; la fortune ayant servi sa temerité dès le lendemain de son arrivée. C'est la coûtume des Romains, que les Consuls commandent l'Armée chacun leur jour. Varron n'eut pas plutôt le commandement, qu'il décampa malgré son Collegue, & s'approcha des ennemis. Annibal alla à sa rencontre avec sa Cavalerie & son armure legere,

& l'attaqua vivement. Il y eut là un grand combat qui dura jusqu'à la nuit. Annibal eut du desavantage, parce que le corps de bataille n'avoit rien qui le soûtînt, & que les Romains avoient mêlé dans le leur des Cohortes de leur armure legere qui servirent fort utilement. Annibal perdit dix-sept cens hommes, & les Romains n'en perdirent pas plus de cent.

Ce succès acheva de perdre Varron en lui remplissant la tête d'une telle opinion de lui-même, qu'il regardoit déja Annibal comme vaincu. Il alla camper sur la riviere d'Aufide près du bourg de Cannes, & le lendemain dès la pointe du jour il fit exposer le signal de la bataille. D'abord les Carthaginois furent épouvantés de voir l'audace de ce nouveau Capitaine, & le grand nombre de ses troupes qui surpassoient les leurs de plus de la moitié. Mais Annibal leur commanda de prendre leurs armes, & alla à cheval avec une petite suite sur une éminence d'où il voyoit les ennemis déja en bataille. Là un de ceux qui le suivoient, nommé Giscon, homme d'aussi grande consideration que lui, s'étant approché, lui dit d'un air effrayé *que le nombre des ennemis lui paroissoit fort étonnant*. Annibal fronçant le sourcil, lui répondit : *Mais il y a une chose plus étonnante encore, Giscon, & à laquelle tu ne prends pas garde*. Giscon lui demanda ce que c'étoit. *C'est*, dit Annibal, *que dans ce prodigieux nombre d'hommes il n'y en a pas un seul qui s'appelle Giscon comme toi*. Tout le monde se prit à rire, & cette plaisanterie fit plus que n'auroit fait la harangue la plus pathétique, elle redonna le courage & la confiance aux Carthaginois qui se persuaderent que leur

Général n'auroit pas plaisanté à la vuë d'un si grand peril, s'il n'avoit bien vu qu'il pouvoit sûrement mépriser ses ennemis.

Varron avoit quatre-vingt mille hommes de pied & six mille chevaux. Il mit son Armée en bataille, prit pour lui l'aîle gauche, donna la droite à Paul-Emile, & fit commander le corps de bataille par M. Servilius & Cn. Attilius qui avoient été Consuls l'année précédente.

Annibal ayant passé l'Aufide, se mit aussi en bataille. Il avoit quarante mille hommes de pied & dix mille chevaux. Asdrubal commandoit l'aîle droite, Hannon la gauche, & lui il se plaça au corps de bataille avec son frere Magon. L'Armée Romaine étoit tournée vers le midi & les Carthaginois vers le Septentrion.

Annibal dut le succès de cette grande journée à deux ruses qu'il employa. La premiere pour gagner l'avantage du poste; car il trouva moyen de faire que son Armée tournât le dos à un vent impetueux & brûlant qui soufloit alors, & qui élevant de cette campagne rase & sablonneuse une poussiere embrasée, la portoit par dessus les bataillons des Carthaginois dans les yeux des Romains, qui ne pouvant la soûtenir, étoient obligés de tourner la tête & de rompre leurs rangs.

La seconde fut dans l'ordonnance de ses troupes: car ayant mis dans les aîles ce qu'il avoit de meilleur, il se plaça avec tout ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu, & le disposa de maniere que le corps de bataille s'avançoit en pointe, & débordoit extrêmement les deux aîles. En même tems il ordonna aux aîles, que lorsque les Romains auroient enfoncé

cé

cé ce front, & que le pouſſant vivement, ils l'auroient renverſé au-delà de leur ligne juſqu'au centre, elles enfonçaſſent brusquement des deux côtés, & enveloppaſſent ainſi l'ennemi en le prenant par les flancs & par derriere. Ce fut ce qui contribua davantage au grand carnage qu'on fit des Romains : car le front n'eut pas plutôt plié, & les Romains n'eurent pas plutôt enfoncé ce corps de bataille, de maniere qu'au lieu d'une pointe il préſentoit un croiſſant, que les Officiers des troupes choiſies firent fermer l'ouverture du croiſſant par les deux aîles ; ce qui expoſa à la boucherie tous ceux qui ne purent prendre la fuite avant que d'être enveloppés.

Il arriva à la Cavalerie des Romains un autre accident imprévu & très-funeſte. Paul-Emile fut jetté à terre par ſon cheval qui vraiſemblablement avoit été bleſſé. Les Cavaliers qui étoient autour de lui, mirent d'abord pied à terre pour aller à ſon ſecours. Toute la Cavalerie s'étant apperçuë de ce mouvement, crut que c'étoit un ordre ; c'eſt pourquoi ils quitterent leurs chevaux, & combattirent à pié. Ce que voyant Annibal, il s'écria : *Je les aime mieux de cette maniere, que ſi on me les livroit pieds & poings liés.*

Une troiſième ruſe d'Annibal acheva la perte des Romains. Pendant le combat il envoya cinq cens Numides ſe rendre aux Romains. Les Conſuls les reçurent, & les firent paſſer à la queuë des troupes. Mais ces Numides voyant les Romains preſſés de tous côtés, prirent dans le champ de bataille des boucliers & des armes, ſe jettent ſur eux en les prenant par les derrieres, & en font un carnage horrible.

Var-

Varron se sauva à cheval dans Venuse avec peu de gens, & Paul-Emile entraîné par l'impetueux torrent de cette déroute, tout couvert de blessures, & l'ame encore plus pénétrée de douleur, s'assit sur une pierre. La quantité de sang qui lui ensanglantoit tout le visage, l'avoit si fort défiguré qu'il n'étoit pas reconnoissable, & que ses amis & ses Domestiques passoient près de lui sans s'arrêter. Il n'y eut que Cornelius-Lentulus, jeune homme de Maison Patricienne, qui l'ayant reconnu, s'approcha, mit pied à terre, lui offrit son cheval, le pressant de s'en servir, & de se conserver pour ses Citoyens, qui avoient alors plus besoin que jamais d'un bon Consul.

Paul-Emile rejetta ses prieres, le força de remonter à cheval malgré les larmes qu'il versoit en abondance, & quand il le vit remonté, il mit sa main dans la sienne, & en se soulevant un peu, il lui dit : *Lentulus, tu rapporteras à Fabius, & tu lui seras témoin que Paul-Emile a suivi ses conseils jusqu'à la fin, & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui a donnée ; mais qu'il avoit été vaincu premierement par son Collegue, & ensuite par Annibal.* Ces paroles finies, il le congedia, se jetta parmi la foule qu'on massacroit, & fut tué avec les autres.

Voilà quel fut le succès de la journée de Cannes. Les amis d'Annibal lui conseilloient de donner le reste du jour & la nuit suivante pour faire reposer ses troupes ; mais Maharbal Général de la Cavalerie s'y opposoit. Il dit à Annibal : *Il ne faut pas perdre un moment. Et afin que vous connoissiez toute la consequence du com-*

combat que vous venez de gagner, en cinq jours vous souperez au Capitole ; suivez-moi seulement, je vais m'avancer avec la Cavalerie ; afin que les Romains vous voyent à leurs portes avant que d'avoir même soupçonné que vous avez dessein d'y marcher. Annibal lui répondit *qu'il falloit du tems pour déliberer sur une entreprise si importante.* Alors Maharbal lui dit ce mot qui a été si célèbre : *Annibal, les Dieux n'accordent pas toutes leurs faveurs à un même homme ; vous savez vaincre, mais vous ne savez pas profiter de la victoire.*

Le lendemain Annibal alla attaquer les deux camps qui se rendirent plutôt qu'il n'avoit esperé, & où il fit encore dix mille prisonniers.

Cependant on étoit à Rome dans la derniere consternation. Fabius proposa dans une Assemblée, d'envoyer quelques Cavaliers pour apprendre des fugitifs des nouvelles veritables de tout ce qui s'étoit passé, & dont on ne savoit encore rien de certain, & pour découvrir ce que faisoit Annibal, & les desseins qu'il pouvoit former.

Sur ces entrefaites arrive un courier de Varron, qui rend au Senat une Lettre, par laquelle le Consul leur apprend, que l'Armée a été défaite, & Paul-Emile tué. Que lui il étoit à Venuse où il rassembloit le débris de ce terrible naufrage. Qu'il avoit déja rassemblé dix mille hommes, & qu'Annibal étoit dans Cannes, où il s'amusoit à rassembler son butin, & à supputer la rançon des soldats, plutôt en marchand, qu'en vainqueur & en grand Capitaine.

Toutes les maisons particulieres apprirent

par-

par-là leur perte, & le deuil fut si grand dans toute la ville, qu'on remit le ſacrifice annuel que l'on faiſoit à Cerès; parce que ce ſacrifice ne pouvoit être fait par des perſonnes en deuil, & que dans toute la ville il n'y avoit pas une femme qui en fût exempte. Et afin que tous les autres ſacrifices publics & particuliers ne fuſſent pas interrompus, on ordonna que tout deuil ſeroit fini en trente jours. Comme dans les grands malheurs les eſprits abbattus tournent en prodige les choſes les plus ordinaires, l'effroi de Rome fut augmenté par l'accident de deux Veſtales Opinia & Floronia, qui s'étant laiſſé corrompre, l'une fut enterrée toute vive à la porte Colline, & l'autre ſe tua elle-même; & le Corrupteur de Floronia fut battu de verges juſqu'à la mort par le Souverain-Pontife.

Fabius Pictor fut envoyé à Delphes conſulter l'Oracle, pour ſavoir par quelles prieres & par quels ſacrifices ils pourroient appaiſer les Dieux, & quelle ſeroit la fin de toutes leurs miſeres. On conſulta les Livres ſacrés, & par leur ordre on fit des ſacrifices extraordinaires. On enterra tout vivans un Gaulois & une Gauloiſe, un Grec & une Grecque dans le Marché aux bœufs, où l'on avoit déja fait un pareil ſacrifice peu conforme à l'eſprit Romain. Mais que ne peut la ſuperſtition ſur le peuple, qui dans ſes calamitez attend bien plutôt ſon ſalut de tout ce qui eſt extraordinaire & inſenſé, que de ce qui eſt ordinaire & conforme à la raiſon & à la ſageſſe!

Il n'y a point de Peuple qui n'eût été accablé ſous de ſi grandes ruïnes. Voilà quatre grandes batailles perduës; voilà l'Italie preſque entie-

entiere livrée à Annibal ; comment les Romains se tireront-ils de cet abîme ? La plus grande & la plus sûre ressource des Etats, c'est la magnanimité, la constance, & la sagesse des conseils. C'est par-là que ce Peuple qui pouvoit à peine esperer de conserver une petite partie de son Empire, non seulement le conserva entier ; mais se rendit encore maître de toute la Terre. Dans cette extrêmité les Romains conserverent un courage si fier, si invincible, & si superieur à tous les revers de la Fortune, que personne n'osa seulement proposer de faire la paix, & que quand Varron s'en retourna à Rome après cette malheureuse journée, le Senat & tous les autres Ordres allerent au-devant de lui pour lui faire honneur, & pour le remercier de ce qu'il n'avoit pas desesperé de la République. Quelle grandeur dans cette démarche, & que ne doit-on pas attendre d'un Peuple qui pense si noblement ? Si un pareil malheur fût arrivé à un Général Carthaginois, il n'y auroit pas eu pour lui assez de supplices.

Annibal après cette grande victoire étoit passé de la Pouille dans le païs des Samnites, & delà dans le païs des Hirpins, où il se rendit maître de la ville de Compse par intelligence ; & comme une ville maritime lui étoit nécessaire pour ses desseins, il s'approcha de Naples pour l'attaquer. Il plaça ses Numides dans des ravins & dans des chemins creux, & fit passer devant la Place quelques troupes chargées de butin. Les Napolitains voyant ces troupes en petit nombre marcher en desordre, firent une sortie avec leur Cavalerie. Ces troupes se laisserent pousser pour attirer l'ennemi

dans l'embuscade. Il y eut là un combat où les principaux des Napolitains furent tués, ou pris. Annibal s'étant approché des murailles, & voyant que leur hauteur ne lui permettoit pas de brusquer la Place, se retira, & tourna sa marche vers Capouë. La dissension regnoit dans la ville. Les uns vouloient qu'on ouvrît les portes à Annibal, & les autres faisoient leurs efforts pour l'empêcher. Ils disoient même que si l'on recevoit la garnison Carthaginoise, il falloit la passer au fil de l'épée, & laver par-là le crime d'avoir abandonné avec une si noire infidelité leurs parens & leurs Alliés. L'avis le plus mauvais l'emporta : Annibal fut reçu dans Capouë. Là il fut dans le plus grand danger qu'il eût couru de sa vie. Il étoit logé dans la maison de Stenius & de Pacavius, les principaux & les plus riches de la ville. Pacavius avoit un fils nommé Parolla, qui avoit toûjours été du parti opposé à Annibal. Il l'avoit enfin retiré, & avoit fait sa paix plus par ses prieres que par ses justifications. Annibal l'avoit même prié à souper avec son pere Pacavius, Stenius & Jubellius Taureas, homme d'une grande réputation dans les Troupes. On se mit à table en plein jour. Pacavius s'étant levé de table, son fils le suivit, le tira en particulier, & lui dit : *Je vais vous découvrir un dessein que j'ai formé, & qui non seulement nous procurera le pardon de notre crime, mais élevera notre Nation à un plus grand crédit & à une plus grande fortune.* Le Pere étant étonné, & ne sachant quel étoit ce grand dessein, le fils rejette sa robe, lui découvre son épée, & lui dit : *Je vais sceller un nouveau Traité avec les Romains par le sang d'Anni-*

nibal, & j'ai voulu vous en avertir, afin que vous vous retiriez si vous ne voulez pas être présent à cette exécution. A ces mots Pacavius saisi de frayeur, *Ah!* mon fils, lui dit-il, *par tous les droits qui unissent les enfans aux peres, je te conjure de ne pas commettre à mes yeux un si noir attentat qui va t'exposer à ce qu'il y a de plus horrible. Il n'y a que peu d'heures que nous avons donné notre foi à Annibal avec tous les sermens dont les Dieux ont été témoins. Il nous a appellé à sa table, & nous armerons notre main contre lui? Tu vas ensanglanter cette table où tu as été reçu, & immoler ton hôte. J'aurai donc pû fléchir Annibal pour mon fils, & je ne pourrai fléchir mon fils pour Annibal? N'y-a-t-il rien de sacré pour toi, & foules-tu aux pieds la pieté & la Religion? Ose les plus grands attentats, si en nous couvrant d'opprobre ils ne nous font pas périr. Mais quoi, mon fils, tu vas seul attaquer Annibal? Que deviendront tous ces braves Guerriers & ces Gardes qui l'environnent, & qui ont toûjours les yeux attachez sur lui? Se laisseront-ils desarmer par ta folie? Les bras leur tomberont-ils de peur? Cet Annibal dont les Armées les plus aguerries ne peuvent soûtenir les regards, & qui fait trembler Rome même, tu le soûtiendras seul? Mais je veux que tout autre secours lui manque, avant que d'aller jusqu'à lui, il faut que tu perces ce corps dont je le couvrirai. Voilà le seul chemin que tu as à prendre: au nom des Dieux, mon fils, renonce à ton dessein plutôt que d'aller succomber malheureusement dans cette salle. Que mes prieres ayent autant de force sur toi pour Annibal, qu'elles en ont eu sur Annibal pour toi.* En finissant ces mots, il voit ce jeune hom-

homme s'attendrir & fondre en larmes. Il l'embrassa, & le baisant tendrement, il ne le quitta point qu'il ne l'eût obligé à jetter son épée. Il la jetta par-dessus les murs du Jardin, & rentra dans la salle.

Le lendemain Annibal reçu dans le Senat, tint des propos très-gracieux, remercia les Capouans de ce qu'ils avoient préferé son amitié à l'alliance des Romains, & entre autres magnifiques promesses qu'il leur fit, il les assûra que Capouë seroit bien-tôt la capitale de toute l'Italie, & que les Romains lui seroient soûmis, comme tous les autres Peuples.

Pendant que ces choses se passent en Italie, Magon dépêché par son frere Annibal, arrive à Carthage; on lui donne audience. Il étale en termes magnifiques les exploits d'Annibal. Il dit *qu'il a vaincu cinq Consuls Romains, un Dictateur, & un Général de la Cavalerie; qu'il leur avoit tué deux cens mille hommes, & fait cinquante mille prisonniers; qu'il étoit maître de presque toute l'Italie, & qu'il falloit rendre graces aux Dieux pour tant de victoires.* En même tems il fait verser à terre les anneaux de tous les Chevaliers qui avoient été tués. Beaucoup d'Auteurs assûrent qu'il y en avoit trois boisseaux & demi. Mais ceux qui parlent avec plus de vraisemblance, n'en mettent qu'un. Il ajoûta que plus on voyoit la guerre près d'être heureusement finie, plus on devoit faire ses efforts pour secourir Annibal. Qu'il falloit lui envoyer un renfort de troupes, du bled, & de l'argent, pour ne pas laisser périr des soldats qui avoient rendu de si grands services.

Ce discours de Magon ayant rempli de joye

& d'esperance tous les esprits, Himilcon qui étoit de la faction d'Annibal, crut avoir trouvé une occasion favorable de confondre Hannon qui étoit de la faction contraire, & qui s'étoit toûjours opposé à cette guerre. Lui adressant donc la parole; *Eh bien, Hannon,* lui dit-il, *êtes-vous encore affligé de cette guerre que nous avons entreprise contre les Romains? Ordonnez qu'on leur livre Annibal, & défendez qu'on rende aux Dieux les graces que nous leur devons. Introduisons dans notre Senat un Senateur Romain, pour obéir à ses ordres.* Alors Hannon dit: *J'aurois volontiers gardé le silence, pour ne pas troubler votre joye par des discours importuns & peu agréables; mais puisque Himilcon m'interpelle, je me défendrai. Mon silence me feroit paroître superbe, ou timide & bas, & il sembleroit que j'oublierois votre liberté ou la mienne. Je suis affligé de cette guerre, & je ne cesserai d'accuser notre Général, tout victorieux qu'il est, que quand je verrai cette guerre finie à des conditions supportables. Il n'y a qu'une nouvelle paix qui puisse me consoler de l'ancienne paix que nous avons rompuë. Les nouvelles que Magon nous annonce avec tant de faste, peuvent être agréables à Himilcon, & aux autres Satellites d'Annibal. Elles ne peuvent l'être pour moi qu'en ce que, si nous profitons de notre fortune presente, elles pourront nous procurer une paix raisonnable. Mais si nous laissons échapper cette occasion, où nous pouvons plutôt donner la paix que la recevoir, je crains bien que cette joye trop excessive ne soit vaine. Encore quelle est-elle cette joye, & sur quoi est-elle fondée? Annibal nous mande:* J'ai défait les Armées des Romains; envoyez-moi

de

de nouveaux soldats. *Que demanderiez-vous davantage, Annibal, si vous étiez vaincu?* J'ai pris les deux camps des ennemis, où j'ai trouvé un riche butin, & des provisions infinies, envoyez-moi des convois de bled & d'argent. *Quelles demandes nous feriez-vous donc si vous aviez perdu votre camp? Mais vous, Himilcon, ou vous Magon, souffrez que je vous interroge à mon tour. Vous dites que l'Armée Romaine a été entierement défaite à la bataille de Cannes, & que toute l'Italie est revoltée. Y a-t-il quelque Peuple Latin qui se soit rendu à nous? Des trente-cinq Tribus dont le Peuple Romain est composé, y-a-il un seul homme qui se soit retiré vers Annibal? Vous n'oserez le dire. Il ne nous reste donc encore que trop d'ennemis sur les bras. Quelle esperance raisonnable peut donc concevoir cette multitude que je vois si remplie de joye? Vous n'en savez rien, dites-vous: cela est pourtant aisé à savoir. Quels Ambassadeurs les Romains ont-ils envoyé à Annibal pour traiter de la paix? Vous mande-t-on que le nom de paix ait été seulement prononcé dans Rome? Vous avouez que non. Nous avons donc la guerre aussi entiere que le premier jour qu'Annibal passa en Italie. Nous sommes ici plusieurs qui nous souvenons des grands succès que nous eumes dans la premiere guerre, vainqueurs sur terre & sur mer avant le Consulat de Lutatius & de Postumius. Sous ce Consulat nous fumes vaincus aux Isles Egéates. Si aujourd'hui la Fortune toûjours inconstante vient à changer de même, ce que les Dieux veuillent empêcher, quand nous serons vaincus, osez-vous vous flatter d'une paix que personne ne vous offre quand nous sommes vainqueurs? Pour moi, si l'on me consulte, s'il faut*

offrir ou recevoir la paix, je ſuis tout prêt à dire mon avis. Mais ſi vous ne me conſultez que ſur les demandes de Magon, je ne crois nullement à propos d'envoyer de nouveaux ſecours à une Armée qui ſe dit victorieuſe. Et ſi elle nous abuſe par de fauſſes eſperances, je ſuis encore moins d'avis de les envoyer.

Ce diſcours d'Hannon ne toucha preſque perſonne; car outre qu'il étoit décrédité par l'ancienne animoſité d'Himilcon contre Annibal, tous les eſprits étoient ſi aveuglez par la joye, qu'on refuſoit d'entendre tout ce qui pouvoit la combattre ou la diminuer, & ils ſe flattoient tous que pour peu qu'ils vouluſſent faire d'effort, la guerre ſeroit bien-tôt glorieuſement finie, par l'entiere défaite des Romains. On envoya à Annibal un renfort de quatre mille Numides, & quarante Elephans, avec des ſommes conſidérables.

Cependant à Rome on avoit créé un Dictateur M. Junius, & nommé Tib. Sempronius Gracchus Général de la Cavalerie. On fit de nouvelles levées, dont on compoſa quatre Legions & mille chevaux. On enrolla la jeuneſſe au-deſſus de dix-ſept ans. Pour les armer, on prit les armes qui étoient conſacrées dans les Temples ou reſervées dans les Portiques publics, & on acheta huit mille Eſclaves. On eût pû racheter les priſonniers à meilleur marché, mais on aima mieux cette milice que de reprendre des Soldats, qui, les armes à la main, avoient mieux aimé devenir la proye de l'ennemi, que de ſe ſauver par leur courage.

Annibal ayant aſſemblé ſes priſonniers, renvoya les Alliés ſans rançon, & dit aux Ro-
mains,

mains, *qu'il n'avoit point avec eux une guerre qui ne pût finir que par la mort; qu'il ne combattoit que pour la gloire & pour l'Empire. Que ses peres avoient cedé à la vertu Romaine, & qu'il tâchoit de les réduire à leur tour à ceder à sa fortune & à sa vertu. Qu'il leur permettoit de se racheter; que le Cavalier donneroit cinq cens drachmes, le Fantassin trois cens, & l'Esclave cent.* Et il leur permit de choisir parmi eux dix hommes pour les envoyer au Senat, n'exigea d'eux d'autre gage que leur serment, & envoya avec eux un Officier Carthaginois nommé Carthalon.

Ces dix prisonniers étant sortis du camp, il y en eut un qui indigne du nom Romain, pour se dégager de son serment, y rentra comme s'il y avoit oublié quelque chose, & rejoignit ses camarades avant la nuit. Quand on apprit à Rome qu'ils arrivoient, le Dictateur envoya un Licteur au-devant de Carthalon lui ordonner de sortir avant la nuit des terres de Rome. On donna audience à ces prisonniers. Les avis furent partagés dans le Senat, mais enfin l'avis de T. Manlius Torquatus l'emporta; le Senat répondit qu'on ne racheteroit point les prisonniers, & les renvoya. Celui qui étoit rentré dans le camp, s'étoit déja retiré dans sa maison, comme quitte de son serment par sa supercherie. Cela ayant éclaté, l'affaire fut portée au Senat, & tout d'une voix on ordonna qu'il seroit repris & renvoyé à Annibal.

Pour reprendre le fil de notre histoire, Annibal maître de Capouë, s'approcha de Nole. Il n'y fit d'abord aucun acte d'hostilité, parce qu'il esperoit qu'elle se rendroit volontaire-

ment. En effet le Peuple qui craignoit le ravage de ses terres, & qui ne voyoit aucun secours, étoit porté à ouvrir ses portes. Mais le Senat voyant qu'il étoit difficile de résister à la multitude, fit semblant d'entrer dans ses vûës & d'être tout prêt à embrasser le parti d'Annibal. Mais il représenta qu'avant que de renoncer à leur ancienne alliance avec les Romains, il falloit savoir les conditions qu'Annibal voudroit leur imposer. Par ce moyen il gagna du tems, & envoya secretement à Marcellus qui étoit à Casilinum, lui apprendre l'état où il se trouvoit, & l'impossibilité qu'il y avoit à retenir le Peuple, s'il n'étoit promptement secouru. Marcellus après avoir loué le Senat, lui ordonna de gagner du tems jusqu'à son arrivée, part de Casilinum, passe le Vulturne & s'approche de Nole. Annibal se retire, prend sa marche vers la Mer inferieure, & s'approche de Naples pour tâcher encore de la gagner : car cette ville maritime lui donnoit un passage sûr pour ses convois d'Afrique. Mais voyant que les Napolitains avoient appellé M. Junius Silanus, & ayant été refusé à Naples, il alla à Nucerie, la prit par famine, la brûla, & se rapprocha de Nole. Il y avoit dans cette Place un jeune homme nommé L. Bandius, d'une des plus nobles familles & très-brave. Après la bataille de Cannes il avoit été trouvé tout couvert de blessures au milieu d'un monceau de morts. Annibal l'avoit fait panser & l'avoit renvoyé comblé de présens. Ce jeune homme pour lui marquer sa reconnoissance, ne cherchoit que l'occasion de lui livrer la Place. Marcellus, averti de son dessein, vit qu'il falloit ou le punir, ou se l'attacher;

cher;

cher ; il prit le dernier parti, & l'ayant fait venir, il lui dit : *Il est aisé de juger que tu as ici beaucoup d'envieux, puisqu'aucun de tes Citoyens ne m'a parlé des grandes actions que tu as faites. Mais quand un brave homme a porté les armes dans un camp Romain, sa valeur ne peut être cachée. Plusieurs Officiers avec lesquels tu as fait des campagnes, m'ont dit ce que tu ès, & tous les grands périls ausquels tu t'ès exposé pour le salut & pour la gloire de Rome. Ils m'ont rapporté qu'à la bataille de Cannes, tu ne cessas de combattre, qu'après qu'accablé par le nombre, tu fus tombé presque sans vie sur un monceau de morts. Redouble, s'il se peut, ton courage. Tu me trouveras toûjours prêt à te combler d'honneurs & de présens. Et plus tu seras assidu auprès de moi, plus tu t'appercevras que ton attachement te sera glorieux & utile.* En même tems il lui fait donner un beau cheval de bataille, cinq cens drachmes, & ordonna à ses Licteurs de le laisser entrer chez lui aussi souvent qu'il le voudroit. Par cette générosité il gagna tellement ce jeune homme, qu'il n'y eut point d'allié, qui par la suite servît les Romains avec plus de fidelité & de zèle.

Nole qui voyoit Annibal à ses portes, en étoit encore plus portée à la revolte. Marcellus entra dans la Place avec ses troupes. Les deux Armées étoient tous les jours en bataille ; celle de Marcellus dans la Place, & celle d'Annibal devant ses portes ; il y avoit souvent de petits combats avec differens succès. Marcellus fut averti par Bandius, que toutes les nuits ceux de Nole avoient des pourparlers avec les Carthaginois ; qu'ils avoient résolu que

dès qu'il seroit sorti avec ses troupes pour marcher aux ennemis, ils pilleroient ses bagages, lui fermeroient leurs portes, & recevroient Annibal. Cet avis fit que Marcellus se hâta d'en venir à un combat. Il range ses troupes en bataille dans la ville même, vis-à-vis des trois portes qui regardoient le camp ennemi. Il place le bagage à la queuë, & fait publier à son de trompe des défenses à tous les habitans de paroître sur les murailles. Cette solitude trompa Annibal, qui voyant les murailles desertes, ne douta point qu'il n'y eût une grande sédition dans la ville, & plein de confiance il s'en approchoit avec moins d'ordre & de précaution. Dans ce moment Marcellus commande qu'on ouvre la porte qui est devant lui, & sortant avec sa meilleure Cavalerie, il charge de front l'ennemi & l'enfonce. Un moment après on ouvre une seconde porte, l'Infanterie sort rapidement avec de grands cris, & comme Annibal veut partager ses troupes pour faire tête à ces derniers, on ouvre la troisiéme porte, tout le reste des troupes Romaines sort en même tems & tombe sur les ennemis étonnés de cette sortie imprévûë, & qui se défendoient mollement contre les premiers à cause de ceux qui en second lieu leur étoient tombés sur les bras. Ce fut en cette occasion que les troupes d'Annibal plierent pour la premiere fois, & qu'elles se laisserent pousser jusques dans leur camp, avec beaucoup de frayeur & avec une grande perte. Car on dit qu'Annibal perdit plus de cinq mille hommes, & que les Romains n'en perdirent que cinq cens.

An-

Annibal desespérant de se rendre maître de Nole, marche à Acerres. Après avoir tout tenté inutilement pour la porter à lui ouvrir ses portes, il en forme le siége. Les habitans qui avoient plus de courage que de forces, l'abandonnent la nuit ; Annibal la pille & la brûle, & mene son Armée à Casilinum. Il envoye devant ses Getuliens sous la conduite d'un Officier nommé Isalca, qui s'étant approché de la Place, tâcha d'abord d'enfoncer les portes. Dans ce moment la garnison de Casilinum fait une furieuse sortie, où elle tuë beaucoup de monde. Maharbal arrive au secours d'Isalca avec un gros corps de troupes, & est aussi repoussé. Annibal plante son camp devant la Place, & l'assiége dans toutes les formes. Il employe les galeries à clayes & les mines. Les assiégés n'oublient rien de tout ce que l'Art ordonne contre ces attaques. Ils se défendent contre ces galeries par des ouvrages qu'ils leur opposent, & font des contremines. Annibal honteux de cette longue résistance, laisse quelques troupes pour bloquer seulement la ville, & va hyverner à Capouë. Ce séjour fut funeste à Annibal ; & fait voir qu'Homere connoissoit bien les dangers de la volupté, lorsqu'il feint que Minerve donne à Diomede ce conseil très-sage : *Gardez-vous de combattre contre ces immortels, si ce n'est contre la seule fille de Jupiter, contre la belle Venus ; si elle se hazarde à venir dans les combats, tirez hardiment sur elle sans la ménager.* Iliade, Livre V.

Tous les maux & tous les travaux de la guerre, n'avoient pû vaincre les Carthaginois, & ils furent vaincus par les délices & par les voluptés de Capouë. Ce ne furent pendant l'Hy-

l'Hyver que feftins, que bains, que débauches avec les femmes, & qu'une molle oiſiveté que l'habitude rend tous les jours plus charmante & par-là plus invincible. Les plus habiles dans le métier de la guerre, trouverent cette derniere faute d'Annibal beaucoup plus grande que la premiere, lorſqu'après la bataille de Cannes il n'avoit pas marché contre Rome. Car cette premiere faute auroit pû ne faire que differer ſa victoire, au lieu que la derniere avoit entierement abbattu & lié ſes forces, & l'avoit mis hors d'état de pouvoir vaincre. Auſſi quand il ſortit de Capouë à la fin de l'Hyver, on auroit crû que c'étoit une autre Armée. Il n'y avoit plus aucun ombre de l'ancienne diſcipline, & quand il fallut camper & reprendre ſes travaux militaires, ſes ſoldats n'avoient plus ni force ni courage; la plûpart abandonnerent même leurs drapeaux; & l'idée pleine de leurs maîtreſſes qu'ils venoient de quitter, ils retournerent à Capouë pour jouïr de leur commerce. On rapporte qu'Annibal dit en cette occaſion, que juſques-là il avoit eu une Armée d'hommes, mais qu'il n'avoit plus qu'une Armée de femmes. Cependant le blocus avoit réduit Caſilinum à une diſette extrême. Gracchus qui étoit campé près delà avec un corps de troupes pendant que le Dictateur étoit allé à Rome pour les Auſpices, apprenoit tous les jours que les habitans ne pouvant ſupporter la famine, ſe précipitoient des toits, ou montoient ſur les murailles, & offroient leurs corps ſans armes aux traits des aſſiégeans. Il étoit d'autant plus affligé de leur état, qu'il ne pouvoit y apporter aucun remede. Car d'un côté de vouloir mener en plein
jour

jour des convois dans la Place, cela ne se pouvoit sans combat, & le Dictateur lui avoit défendu absolument de combattre; de l'autre côté il n'étoit pas possible d'y en faire passer secretement, tant toutes les avenuës étoient exactement gardées. Enfin voici l'expedient qu'il imagina: Il remplit de bled plusieurs tonneaux, & après avoir fait avertir les Casilins, il abandonna la nuit ces tonneaux au courant de la riviere qui les portoit dans la Place avant le point du jour. Cela fut repeté le lendemain, & le jour d'après, avec le même bonheur. Mais le troisiéme jour, la riviere enflée par les pluyes se déborda, & le courant poussa ces tonneaux par le travers sur la rive où étoient les ennemis qui les apperçûrent parmi les saules & les roseaux. Cela fut rapporté à Annibal, qui ordonna que l'on veillât avec plus de soin à empêcher que la riviere ne portât aucun secours aux assiégés. Les Romains ne se rebuterent point; ils jetterent dans le fleuve une grande quantité de noix, que les courans portoient dans la ville, & que l'on ramassoit avec des clayes. Mais enfin la famine devint si grande, qu'on mangeoit les cuirs & les couvertures des boucliers après les avoir fait bouillir, qu'on se nourrissoit des rats, & de tous les autres animaux les plus étranges, & des herbes & des racines qu'on alloit chercher au pied des murs & des masures. Comme les Carthaginois avoient labouré autour de la ville tout le terroir qui pouvoit porter de l'herbe, les assiégez y semerent une grande quantité de graine de raves; ce que voyant Annibal: *Eh quoi*, dit-il, *je serai donc réduit à demeurer devant cette Place jusqu'à ce que ces raves soient*

venuës? Cela le disposa à écouter des propositions. Il fut convenu que les Casilins rendroient la Place, & qu'ils retireroient leurs prisonniers moyennant sept onces d'or pour chaque homme libre. Annibal mit dans la Place une garnison de sept cens hommes pour la défendre, si les Romains l'attaquoient après que son Armée seroit partie.

Delà il alla attaquer Petelie, qui envoya demander du secours aux Romains. Le Senat répondit qu'il n'étoit pas en état de secourir des alliés si éloignés; qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner & à pourvoir à leur salut comme ils le jugeroient nécessaire. Ces pauvres malheureux accablés de douleur, prirent le parti de se défendre. Ils resisterent quelques mois, mais enfin plus affoiblis par la famine que par le fer ennemi, ils furent emportés d'assaut par Himilcon qui commandoit au siége.

Annibal maître de Petelie, alla attaquer Consenze qui se rendit en peu de jours.

Sur ces entrefaites, Philippe fils de Demetrius II. envoya des Ambassadeurs à Annibal pour faire alliance avec lui; ces Ambassadeurs éviterent les ports de Brunduse & de Tarente où il y avoit des Escadres de vaisseaux Romains, & allerent descendre au Cap de Lacinium à six milles de Crotone. Mais en traversant la Pouille pour arriver à Capouë, ils tomberent au milieu des garnisons Romaines, & ils furent menés au Préteur M. Valerius Levinus qui étoit campé près de Nucerie. Là Xénophane Chef de l'Ambassade dit hardiment, & avec une perfidie plus digne d'un Carthaginois que d'un Ambassadeur des Macedoniens, *qu'il étoit envoyé par Philippe pour traiter amitié*

cié & alliance avec les Romains, & pour leur offrir toutes ses forces. Mais que ses instructions ne devoient être communiquées qu'au Senat & au Peuple. Levinus ravi de l'Alliance d'un Roi si puissant, reçut cet ennemi comme un allié, lui donna une escorte pour l'accompagner, pour lui montrer les chemins les plus sûrs, & pour lui faire voir les lieux que tenoient les Romains, & ceux qu'occupoient les Carthaginois. Xenophane traversant la Campanie au milieu des garnisons Romaines, ne se vit pas plûtôt près du camp d'Annibal, qu'il s'y jetta, & fit avec lui son Traité qui portoit, que Philippe envoyeroit à son secours une Flotte qui seroit au moins de deux cens vaisseaux; qu'il ravageroit les côtes, & que la guerre finie, Rome & l'Italie entiere seroient la proye d'Annibal avec tout le butin; & que l'Italie étant subjuguée, ils navigeroient en Grece & feroient la guerre aux Rois que Philippe voudroit attaquer: que toutes les villes du Continent, & les Isles qui étoient à la bienséance des Macedoniens, seroient le partage de ce Prince.

Ce Traité signé, Annibal envoya des Ambassadeurs à Philippe pour le faire ratifier. Ces Ambassadeurs étant arrivés à Lacinium, où étoit le vaisseau qui avoit porté les Macedoniens, s'embarquerent. Mais dans leur route ils furent apperçûs par la Flotte des Romains qui gardoit les côtes de la Calabre. Valerius Flaccus qui la commandoit, envoya quelques vaisseaux legers après eux. Leur vaisseau fit tous les efforts possibles pour échapper, mais n'ayant pû en venir à bout, ils se rendirent. Xenophane sans s'étonner continua son men-

ſonge, & dit qu'il étoit envoyé aux Romains par Philippe ; qu'il étoit arrivé en toute ſûreté au camp de Levinus, & qu'il n'avoit pû traverſer la Campanie à cauſe des garniſons des ennemis. Mais leurs habits Carthaginois les ayant rendu ſuſpects, & eux-mêmes s'étant coupés dans leurs réponſes, ils furent ſeparés. Les menaces les obligerent enfin à avouer la verité. On trouva les Lettres qu'Annibal écrivoit à Philippe, & le Traité qui avoit été conclu. On jugea donc à propos de les envoyer au Senat, ou aux Conſuls. On les mit ſeparément ſur cinq vaiſſeaux que commandoit Valerius Antias, à qui l'on ordonna d'empêcher qu'ils n'euſſent enſemble aucune communication.

Cependant les peuples de la Campanie, qui étoient dans les interêts d'Annibal, entreprirent de ſe rendre maîtres de Cumes pour la lui livrer. Mais ne pouvant eſperer d'y réuſſir par la force, ils eurent recours à la ruſe. Ils avoient accoutumé de faire toutes les années un ſacrifice dans la ville d'Hames, qui eſt à trois milles de Cumes. Quelques jours avant la fête ils envoyerent avertir les Cumains qu'un tel jour le Senat de la Campanie ſe rendroit à Hames pour y célébrer les ſacrifices, & prier le Senat de Cumes, de s'y trouver pour déliberer avec eux ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Les Cumains ſe douterent de la fraude, mais comme ils eſperoient d'en tirer avantage, ils accepterent le rendez-vous. Ils envoyent d'abord des Députez au Conſul Sempronius Gracchus pour lui donner avis de tout ce qui ſe paſſoit, & pour lui apprendre que la Fête ſeroit dans trois jours, & que tout le Senat

nat de la Campanie feroit à Hames avec des troupes. Sempronius profitant de cet avis, ordonne aux Cumains de retirer dans leur ville tous les biens de la Campagne ; & de fe tenir renfermés dans leurs murailles : la veille de la Fête il s'approcha de Cumes avec fon Armée. Déja l'Affemblée étoit formée à Hames. Marius Alfius qui étoit le fouverain Magiftrat, campoit près delà avec un corps de quatorze mille hommes. Il étoit bien plus occupé à préparer les facrifices & à affurer le fuccès de fa rufe, qu'à fortifier fon camp, & qu'à fe mettre à couvert de toute furprife. On fit à Hames des facrifices pendant trois jours, & le dernier jour la Fête devoit finir par une veille que l'on faifoit à l'honneur des Dieux. Sempronius jugea que c'étoit le tems le plus propre pour l'execution de fon deffein. Il ordonne à fes troupes de repaître fur la dixième heure du jour, & de fe repofer jufqu'à l'entrée de la nuit ; à la premiere veille il fe met en marche, arrive à Hames fur le minuit, trouve le camp fort negligé, tout le monde étant occupé à cette veille religieufe ; entre par toutes les portes, & furprend les uns endormis, & les autres qui revenoient fans armes après la veille finie. Il leur tua plus de deux mille hommes avec leur Général Marius Alfius, & ne perdit pas plus de cent des fiens. Il leur prit trente-quatre Enfeignes ; & s'en retourna la nuit même à Cumes, craignant Annibal qui étoit campé fur le mont Tifate au-deffus de Capouë.

En effet Annibal n'eut pas plutôt appris cet échec, qu'il partit pour arriver promptement à Hames, dans l'esperance qu'il furprendroit cet-

te Armée victorieuſe, qui n'étoit compoſée que de nouvelles milices & d'Eſclaves ; & qu'il la trouveroit occupée à dépouiller les morts & à ramaſſer le butin. Mais il ſe trompa ; il trouva le camp vuide, & toutes les ruës jonchées de morts. La plupart de ſes Officiers le preſſoient d'aller incontinent à Cumes & de l'attaquer. Mais comme ſes Soldats n'avoient apporté que leurs armes, il s'en retourna à ſon camp de Capouë, & dès le lendemain, touché des prieres des peuples de la Campanie, il partit pour ce ſiége, & après avoir ravagé tous les environs, il campa à mille pas des murailles. Sempronius n'oublia rien pour ſe bien défendre. Annibal battoit la Place avec une haute Tour qu'il avoit élevée. Sempronius en éleva ſur ſes murailles une plus haute, & jetta tant de feu ſur celle de l'ennemi, qu'il l'embraſa. Ceux qui la défendoient, étoient obligés de ſe précipiter pour éviter les flammes. Sempronius profitant de ce deſordre, ſort par deux portes, renverſe les ennemis, & les pouſſe juſques dans leur camp ; de ſorte qu'Annibal étoit plutôt aſſiégé qu'aſſiégeant. Il périt dans cette occaſion treize cens Carthaginois. Il y en eut cinquante-neuf de pris, & avant que les troupes d'Annibal puſſent revenir de leur frayeur, Sempronius fit ſonner la retraite, & rentra dans ſa Place.

Annibal eſperant que ce ſuccès donneroit au Conſul l'audace d'en venir à un combat, ſe préſenta en bataille devant les murailles ; mais voyant que perſonne ne ſortoit, & que le Conſul ne vouloit rien hazarder temerairement, il ſe retira à Capouë.

Sur ces entrefaites, les cinq vaiſſeaux qui

 por-

portoient à Rome les Ambassadeurs des Macedoniens & des Carthaginois, passerent devant Cumes. Sempronius détache quelques vaisseaux pour les reconnoître. Ceux qui conduisoient ces Ambassadeurs, ayant appris que le Consul étoit à Cumes, y aborderent pour lui remettre leurs prisonniers. Sempronius ayant lû les Lettres de Philippe & d'Annibal, les envoya au Senat par terre, & ordonna que l'on conduisît les prisonniers par mer. Le Senat ayant lû ces Lettres & vû le Traité, se trouva dans un grand étonnement; car lorsqu'ils ne pouvoient qu'à peine résister aux Carthaginois, ils voyoient qu'ils alloient encore avoir les Macedoniens sur les bras. Leur courage les soûtint en cette rencontre: ils donnerent tous les ordres, & prirent toutes les mesures necessaires pour empêcher Philippe de sortir de ses Etats.

Fabius Maximus passe le Vulturne, reprend quelques Places qui avoient quitté l'alliance des Romains, va camper au-dessus du Vesuve entre Capouë & le camp d'Annibal, & envoye Marcellus à Nole pour contenir cette Place, où le peuple ne cherchoit que l'occasion de se rendre à Annibal. De-là ce Proconsul faisoit tous les jours des courses dans les terres des Hirpins & des Samnites où il mettoit tout à feu & à sang. Les Samnites envoyent des Députés à Annibal lui représenter leur état, & combien il lui étoit honteux après tant de batailles gagnées, de laisser perir ses Alliés lorsqu'il pouvoit les sauver, en leur envoyant seulement une partie de ses Numides. Annibal leur répondit *qu'il alloit mener ses troupes dans les terres des Alliés des Romains, pour attirer sur*

lui

lui l'ennemi & les en délivrer. Il ajoûta ; *que si la bataille de Thrasymene avoit été effacée par la bataille de Cannes, il feroit bien-tôt en sorte que cette derniere seroit effâcée par une victoire plus signalée & plus éclatante.* Le lendemain laissant dans son camp quelques troupes pour le garder, il marche à Nole avec le reste de son Armée. Là il fut joint par Hannon qui lui amena le renfort & les Elephans qu'on lui avoit envoyés d'Afrique. D'abord il essaya d'ébranler la fidelité de Nole, mais n'ayant pû y réussir, il enveloppa la Place comme pour donner un assaut général. Marcellus fit une furieuse sortie & renversa tout ce qui osa lui faire tête, jusqu'à ce qu'un grand orage vint separer les combattans.

Deux jours après, Annibal envoya une partie de son Armée fourrager tous les environs. Marcellus profitant de cette occasion, sort à la tête de ses troupes, & va l'attaquer brusquement. Après un combat fort rude, les Carthaginois furent battus. Marcellus leur tua plus de cinq mille hommes & quatre Elephans, fit six cens prisonniers, prit dix-huit Enseignes, & deux Elephans ; & après le combat près de treize cens Cavaliers Espagnols ou Numides vinrent se rendre à lui, & lui furent toujours fidéles ; il n'y eut pas mille morts de son côté.

Après cet échec, Annibal envoya Hannon dans le païs des Bruttiens avec les troupes qu'il lui avoit amenées, alla hyverner dans la Pouille, & campa autour d'Arpi. Il y eut là divers combats pendant l'Hyver. Annibal pressé par les instantes prieres des Peuples de la Campanie de s'approcher de Capoue que les Romains menaçoient d'attaquer, leva son camp d'Arpi,

&

& alla se loger dans son ancien camp de Tifate au-dessus de Capouë. De-là il descendit au Lac d'Averne, comme pour y faire un sacrifice; mais en effet pour tâcher d'attirer Putéoles dans son parti.

Pendant qu'il étoit là, il arriva dans son camp cinq jeunes hommes des plus nobles de Tarente, qui avoient été pris à la bataille de Thrasymene, & à celle de Cannes, qu'Annibal avoit renvoyés sans rançon. Ces jeunes gens pour lui témoigner leur reconnoissance, avoient porté la plus grande partie de la jeunesse de Tarente à préferer son alliance à celle des Romains; ils lui dirent qu'ils venoient de leur part le prier de s'approcher de Tarente avec son Armée, & l'assurer qu'on ne l'auroit pas plutôt apperçu de dessus les murailles, que la Place lui ouvriroit ses portes. Annibal souhaitoit avec passion de se voir maître de Tarente, ville très-puissante & très-riche, & d'ailleurs ville maritime, qui ouvroit à Philippe un port assuré s'il vouloit passer en Italie, Brunduse étant au pouvoir des Romains. Annibal après avoir achevé son sacrifice, fit le dégât dans toutes les terres de Cumes jusqu'au Cap de Misene, & tomba sur Putéoles pour la surprendre. Mais la Place étoit forte & par la Nature & par l'Art, & il y avoit une garnison de six mille hommes. Annibal ayant tâté la Place pendant trois jours sans aucun effet, alla ravager les terres de Naples, & s'approcha de Nole pour profiter de la disposition du Peuple qui étoit entierement pour lui. Mais Marcellus prévint & empêcha les effets de cette bonne disposition, en y envoyant six mille hommes de pied & trois cens chevaux.

Cependant le Conſul Fabius s'approche de Caſilinum où il y avoit garniſon Carthaginoiſe, pour tâcher de ſurprendre cette Place & de s'en emparer. Dans le même tems Hannon vient du païs des Bruttiens avec un gros corps d'Infanterie & de Cavalerie pour ſe rendre maître de Benevent, & Tiberius Gracchus y arrive de Lucerie, & entre dans la Place. Il eſt informé qu'Hannon eſt campé à trois milles de-là ſur le fleuve Calore, & qu'il fait le dégât aux environs. Il ſort de Benevent, s'avance jusqu'à mille pas d'Hannon, aſſemble ſes troupes, les harangue, & promet la liberté à tous ceux qui lui apporteroient la tête d'un ennemi. Cette promeſſe qui devoit lui aſſurer la victoire, penſa la lui ravir d'entre les mains. Car ſes Soldats après avoir fait un grand carnage, s'amuſerent à couper les têtes des Carthaginois, & ceſſerent de combattre. Les Tribuns ayant rapporté cela à Gracchus, il fit publier qu'on jettât les têtes, que l'on continuât le combat, & que l'on n'eſperât de liberté, ſi ce jour-là l'ennemi n'étoit défait & mis en fuite. Cela enflamma tellement le courage des troupes, qu'elles ſe jetterent ſur l'ennemi, en firent un grand meurtre, & le pouſſerent dans ſon camp, où ils entrerent avec lui. Dans ces retranchemens le combat recommença avec une nouvelle furie, & devint encore plus ſanglant. De toute l'Armée d'Hannon il ne ſe ſauva pas deux mille hommes, la plupart Cavalerie, qui prirent la fuite avec leur Général. Tout le reſte fut tué ou fait priſonnier, & on prit trente-huit Enſeignes. Gracchus ne perdit pas deux mille hommes, il donna la liberté à tous les Soldats ſans diſtinction.

tinction. Il ne laissa pas d'en punir quatre mille qui avoient mal fait leur devoir. Mais pour ne pas ternir par une trop grande severité une si heureuse journée, il se contenta d'ordonner, que pendant toutes leurs campagnes, ils ne pourroient jamais repaître que debout, excepté en cas de maladie. Les troupes victorieuses toutes chargées de butin, rentrerent dans Benevent, en dansant & en folâtrant. On eût dit que c'étoient des gens qui, un jour de fête, revenoient d'un festin, & non d'une grande bataille.

Cependant Annibal après avoir fourragé les terres de Naples, s'étoit rapproché de Nole. A son approche, Marcellus rappella Pomponius qui étoit avec un corps de troupes au-dessus de Suessule, & se prépara à marcher à l'ennemi. Dans ce dessein il fit sortir la nuit Claude Neron avec la Cavalerie par la porte opposée au chemin par où Annibal venoit à lui, & lui ordonna de faire un grand circuit, de suivre la marche d'Annibal, & de tomber sur lui par les derrieres, dès qu'il verroit le combat engagé. On ne sait si Neron s'égara la nuit, ou s'il n'eut pas assez de tems pour executer cet ordre. Mais s'il fût arrivé à point nommé, Annibal étoit entierement défait.

Marcellus seul l'avoit déja battu, mais n'ayant pas assez de Cavalerie, il n'osa le poursuivre & fit sonner la retraite. Annibal perdit plus de deux mille hommes, & les Romains n'en perdirent que quatre cens. Neron après avoir inutilement fatigué ses troupes sans avoir vu l'ennemi, rentra le soir dans Nole. Marcellus lui fit une severe reprimande, & lui dit qu'il n'avoit tenu qu'à lui que les Romains n'eus-

n'eussent rendu ce jour-là à Annibal l'échec qu'ils avoient reçu à la bataille de Cannes. Le lendemain il se présenta encore en bataille: mais Annibal se tint dans son camp, avouant par-là sa défaite; & deux jours après, desabusé de l'esperance de se rendre maître de Nole, il décampa la nuit, & s'approcha de Tarente où il avoit des intelligences qui lui promettoient un plus heureux succès. Il planta son camp à mille pas de la Place, & voyant qu'on ne faisoit rien de tout ce qu'on lui avoit fait esperer; après avoir attendu inutilement quelques jours, il décampa & alla à Salapie qu'il remplit de toute sorte de provisions, comme un lieu où il pourroit hyverner commodément, & sans s'éloigner de Tarente, dont il esperoit que le Peuple lui ouvriroit enfin les portes. Son esperance ne fut pas vaine. Treize jeunes hommes des plus nobles familles, à la tête desquels étoient Nicon & Philemene, entreprirent de lui livrer la Place; & voici comment la trame fut conduite. Avant que de rien commencer, ils voulurent s'aboucher avec Annibal. Ils sortent donc de Tarente la nuit sous prétexte d'aller à la chasse, car ils étoient grands chasseurs. Quand ils furent assez près du camp d'Annibal, ils demeurerent cachés dans les bois; & Nicon & Philemene s'étant approchés des Gardes avancées, furent pris & menés à Annibal; ils lui communiquerent leur dessein, & Annibal les renvoya comblés de louanges, & plus encore de promesses. Et afin qu'ils pussent plus facilement gagner la confiance de leurs Citoyens, il leur permit d'emmener avec eux quelques troupeaux qui paissoient assez loin du camp. Les Tarentins ra-

vis

vis de cette proye qui fournissoit abondamment & à leurs sacrifices & à leurs festins, louerent leur fidelité, & s'accoûtumerent à les voir sortir sans entrer dans aucune défiance. Ils repeterent cela plusieurs jours, & ils rentroient dans la Place toujours chargés de butin & de gibier, dont ils faisoient part au Gouverneur & aux Officiers qui étoient aux portes. Dans une de ces sorties ils conclurent leur Traité avec Annibal. Les conditions furent, que les Tarentins demeureroient libres, qu'ils conserveroient leurs loix & leurs privileges, qu'ils ne seroient obligés à aucun tribut, & qu'ils ne recevroient aucune garnison que de leur consentement.

Quand Philemene eut si bien gagné la confiance des Gardes des portes, qu'ils le laissoient entrer à toute heure au premier coup de sifflet, Annibal jugea qu'il pouvoit executer son entreprise. Il choisit dans ses troupes dix mille hommes les plus déterminés & les plus dispos, tant Cavalerie qu'Infanterie, leur fait prendre des vivres pour quatre jours, & à la quatrième veille de la nuit il se met en marche & va camper à quinze milles de Tarente. On étoit convenu que pendant qu'il iroit gagner la porte Temenide, Philemene se présenteroit à l'autre porte, par laquelle il avoit accoûtumé d'entrer. Cela fut executé. A l'entrée de la nuit Annibal se met en marche, & sur le minuit il arrive à la porte Temenide dans un grand silence. Nicon qui étoit resté dans la Place avec les autres conjurés, s'approche de cette porte, trouve les Gardes endormis, les poignarde, & ouvre la porte. Annibal entre avec son Infanterie, & laisse dehors

hors sa Cavalerie, qui consistoit en deux mille chevaux, afin qu'il pût avoir un secours tout prêt s'il paroissoit quelque ennemi, ou s'il arrivoit quelque autre chose qu'on n'auroit pas prévuë. Philemene de son côté suivi de deux mille Africains, se présente à l'autre porte avec un grand Sanglier qu'Annibal lui avoit fourni. Au prémier signal le Garde lui ouvre le guichet. Philemene qui tenoit un bout de la Civiere sur laquelle étoit le Sanglier, entre avec un chasseur homme de main, & deux jeunes hommes qui tenoient l'autre bout de la Civiere. Pendant que le Garde admire la grandeur du Sanglier, Philemene le perce de son épieu. Trente Africains qui marchoient les premiers, entrent après eux, & ouvrent la grande porte. Les troupes qui les suivoient, entrent en même tems, & étant arrivées à la Place, elles se joignent à Annibal qui étoit en bataille.

Le lendemain Annibal fit publier à son de trompe, que tous les Tarentins se rendissent sans armes à la Place. Là il leur fit un discours qui fut suivi des acclamations de toute l'Assemblée, leur ordonna de se retirer dans leurs maisons, & d'écrire chacun sur leur porte *Tarentins*, avec défenses sur peine de la vie d'écrire ce mot sur aucune porte des maisons des Romains.

La ville étant prise de cette maniere, il restoit encore la Citadelle qui étoit très-forte, où le Commandant Romain C. Livius s'étoit retiré avec tous les Tarentins qui avoient suivi son parti. Annibal pour assurer sa ville contre la Garnison Romaine, creusa devant la Citadelle un grand fossé qu'il accompagna d'un rempart garni de palissades. Les Romains firent

rent une furieuse sortie sur les travailleurs. Il y eut là un grand combat, où les Romains perdirent beaucoup de monde.

Annibal après avoir fortifié la ville, y laissa une forte garnison, & alla camper à cinq milles sur le fleuve du Galese que la plupart des Auteurs nomment *Eurotas*, du nom de la riviere de Lacedemone; parce que les Tarentins étant Colonie des Lacedemoniens, ont conservé beaucoup de noms de Lacedemone, & les ont donnés à differens lieux de leur païs.

Pendant qu'Annibal se prépare à faire le siége de la Citadelle, il arriva par mer aux Romains un grand secours de Metaponte, qui fit perdre aux Carthaginois l'esperance de se rendre maîtres de la Citadelle par la force, & qui releva si fort le courage des Romains, qu'ils firent la nuit même une sortie où ils renverserent ou brûlerent les ouvrages des ennemis.

Annibal assembla les principaux de Tarente, & leur dit *qu'il ne voyoit aucun moyen de forcer la Citadelle pendant que les ennemis seroient maîtres de la mer. Que s'il pouvoit avoir des vaisseaux pour leur couper les convois, & tout autre secours, il les réduiroit bientôt à se retirer où à se rendre.* Les Tarentins tomboient d'accord de tout ce qu'il disoit. Mais ils lui représentoient qu'il falloit renoncer à toute esperance d'avoir des vaisseaux, à moins qu'on ne fît venir la Flotte qui étoit en Sicile, ce qui étoit impraticable, & qu'il étoit également impossible de faire passer dans la haute mer les vaisseaux qu'ils avoient dans un petit Golfe: car comment ces vaisseaux pourroient-ils sor-

ſortir pendant que la Citadelle étoit maîtreſſe du port?

Annibal répondit : *Ce que la Nature ſemble rendre impoſſible, devient ſouvent facile par l'Art & par les bons conſeils. Heureuſement votre ville eſt ſituée dans la plaine, elle eſt traverſée par de grandes ruës. Il y en a une très-large qui aboutit à la Place le long du mur entre la Citadelle & la ville, & qui mene depuis le port jusqu'à la mer. Je ferai voiturer par charroi vos vaiſſeaux par ce chemin au côté de la ville, qui regarde le midi, & je vous rendrai maîtres de la mer ſans beaucoup de peine.*

Les Tarentins admirerent cette invention & crurent qu'il n'y avoit rien d'impoſſible à ſon eſprit & à ſon courage. On prepara les chariots & les machines neceſſaires pour ce transport, & en peu de jours ces vaiſſeaux firent le tour de la Citadelle, parurent à l'ancre devant le port, & ôterent aux aſſiegés toute esperance de ſecours. Annibal après avoir encore fortifié la garniſon de la ville, ſe retira avec le reſte de ſes troupes dans ſon camp qui étoit à trois journées de Tarente, & y paſſa tranquillement l'Hyver.

Cependant les deux Conſuls Fulvius Flaccus & Appius Pulcer étoient dans le païs des Samnites, & ſe préparoient à faire le ſiége de Capouë. Les Capouans preſſés déja par la famine, députent à Annibal, pour le prier de leur envoyer du bled, avant que les Conſuls arrivent avec leurs Legions, & que tous les chemins ſoient occupés par les troupes Romaines. Annibal ordonne à Hannon de paſſer du païs des Bruttiens dans la Campanie, & d'envoyer à Capouë des Convois avec des

escortes suffisantes. Hannon se met en état d'exécuter cet ordre. Les Consuls en étant avertis, Fulvius se rend la nuit à Benevent avec son Armée. Il apprend là qu'Hannon est allé avec la plus grande partie de ses troupes pour ramasser le bled qu'on avoit serré pendant l'Eté, & qu'il a déja assemblé deux mille chariots pour un grand Convoi. Il ordonne à ses soldats de se tenir prêts pour la nuit suivante. Ils partent sur la quatriéme veille, laissant à Benevent tous les bagages, & arrivent avant le point du jour devant le camp des Carthaginois, qu'ils attaquent avec furie. Les Carthaginois font une si vigoureuse défense, que le Consul se préparoit à se retirer. Mais Vibius qui commandoit une Cohorte de Peligniens, ayant pris l'Etendard à son Enseigne, le jette dans le camp avec des exécrations horribles contre lui-même & contre sa troupe, si on laisse cet Etendard au pouvoir des ennemis, & en même tems il se lance dans les retranchemens. D'un autre côté T. Pedanius qui étoit le premier des Centurions ayant aussi arraché l'Etendard à son Enseigne, *Cet Etendard*, dit-il, *& le Centurion vont être bien-tôt dans le camp. Me suive qui voudra empêcher que les ennemis n'en demeurent les maîtres.* Il le jette & s'élance au-delà des palissades & du fossé; sa Compagnie se jette après lui, & toute la Legion le suit. Cela donna une si grande émulation à tous les soldats & ralluma tellement leur courage, qu'ils se jetterent en foule sur les retranchemens, & les forcerent. Il y en eut beaucoup de blessés à cette attaque, mais ils n'en étoient que plus animés, ceux même dont le sang qu'ils

perdoient, épuisoit entierement les forces, faisoient de nouveaux efforts pour aller au moins mourir dans les retranchemens. Le camp étant forcé, ce ne fut plus un combat, ce fut un carnage horrible. Les Romains tuerent plus de six mille hommes, firent plus de sept mille prisonniers, prirent tous les fourrageurs, tous les chariots, & toutes les bêtes de somme, & emporterent un très-grand butin.

Capouë apprit cet échec le jour même, & envoya de nouveaux Députés à Annibal lui annoncer que les deux Consuls étoient à Benevent, à une journée d'elle, que la guerre étoit à ses portes; & que s'il ne la secouroit promptement, elle alloit tomber au pouvoir des Romains. Annibal répondit qu'il auroit soin de sa conservation, & envoya avec ses Députés deux mille chevaux, afin qu'avec ce secours les Capouans pussent empêcher le pillage de leurs terres.

Les deux Consuls persuadés que, s'ils se rendoient maîtres d'une ville aussi riche que Capouë, ils rendroient leur Consulat célèbre, & effaceroient la honte dont le nom Romain étoit couvert pour avoir laissé pendant trois ans sa désertion impunie, partent de Benevent pour aller faire ce siege. Avant leur départ ils font venir à Benevent Sempronius Gracchus avec la Cavalerie & l'armure legere, afin que si Annibal vouloit tenter le secours de Capouë, comme il le feroit sans doute, ce Proconsul pût s'y opposer avec ce corps de troupes, & ils lui ordonnent d'établir un Commandant sur les Legions qu'il laisseroit dans la Lucanie. Le sort de ce

Pro-

Proconsul & les signes qui l'annoncerent, méritent d'être rapportés. Avant son départ de la Lucanie il fit un grand sacrifice; le sacrifice achevé, deux serpens se glisserent secretement & devorerent le foye de la victime. Les Aruspices étonnés de ce prodige, ordonnerent que le sacrifice fût recommencé. La seconde victime ne fut pas plutôt immolée, que les mêmes serpens revinrent & devorerent le foye. La même chose arriva une troisiéme fois, & les serpens se retirerent. Les Aruspices assûrerent que ce prodige menaçoit le Proconsul, & l'avertissoit de se précautionner contre des traîtres qui étoient cachés, & contre leurs pernicieux desseins. Mais nulle prévoyance ne put détourner le destin de Gracchus. Il y avoit dans la Lucanie un Officier nommé Flavius qui étoit à la tête du parti demeuré fidéle aux Romains, & cette année-là il étoit Préteur. Ce traître voulant se faire un mérite auprès d'Annibal, & attirer sa faveur par quelque grand service, crut que ce n'étoit pas assez pour lui de passer dans son camp, & d'y entraîner les Lucaniens, il voulut encore sceller son Traité par le sang de son Général qui étoit même son hôte. Il va trouver Magon dans le païs des Bruttiens, & s'abouche secretement avec lui. Magon lui promet que s'il lui livre le Général, les Lucaniens auroient amitié & alliance avec Annibal, seroient libres, & conserveroient leurs privileges & leurs Loix. Flavius le mene dans le lieu qu'il avoit choisi, & où l'on pouvoit cacher un grand nombre de troupes. Le jour de l'exécution venu, ce traître va dans la tente de Gracchus & lui dit *qu'il avoit fait*

une entreprise très-importante, mais qu'il ne pouvoit l'achever sans lui, qu'il avoit porté les Lucaniens rebelles à rentrer dans leur devoir, sur ce qu'ils voyoient eux-mêmes que les Romains étoient revenus du grand échec qu'il avoient reçu à la journée de Cannes, & qu'au contraire les forces des Carthaginois déperissoient tous les jours. Qu'il leur avoit représenté que les Romains ne seroient pas implacables, & qu'il n'y avoit jamais eu de Nation si portée & si prompte à pardonner. Combien de fois leurs ancêtres avoient-ils éprouvé cette humanité & cette clemence dans leur rebellion? Que les Lucaniens déja persuadés par ses paroles, ne demandoient qu'à entendre les mêmes choses de sa bouche pour avoir ce gage de sa foi; qu'il leur avoit marqué un lieu peu éloigné du camp Romain où ils ne manqueroient pas de se rendre, & que l'affaire seroit concluë en peu de mots.

Gracchus ne se doutant d'aucune fraude, sort de son camp avec ses Licteurs, & un petit nombre de Cavaliers, suit ce traître & se précipite dans l'embuscade. Tout d'un coup les Lucaniens se levent, Flavius se met à leur tête, ils l'enveloppent & l'accablent de traits. Gracchus descend de cheval, exhorte sa petite troupe à honorer par leur courage le seul parti qui leur restoit, & de vendre cherement leur vie. Il leur ordonne de ne s'attacher qu'à Flavius pour punir sa perfidie, & leur dit que celui qui envoyera cette victime devant lui dans les Enfers, acquerra une gloire immortelle, & se procurera la seule consolation qu'il puisse avoir dans sa mort. En même tems il entortille sa cotte d'armes autour de son bras gauche, car ils n'avoient point apporté

porté de boucliers, & se jette au milieu des ennemis. Le combat fut plus long & plus opiniâtré qu'on ne devoit l'attendre d'un si petit nombre. Les Carthaginois font tous leurs efforts pour le prendre en vie, mais aux grands coups de main qu'il faisoit pour joindre Flavius, ils virent bien-tôt qu'ils ne pouvoient l'épargner, sans s'exposer à perdre beaucoup de monde; ils l'accablent de traits, Gracchus tombe sans vie. Magon fait enlever son corps & l'envoye jetter devant la tente d'Annibal avec ses faisceaux. Annibal ordonne qu'on éleve un grand bucher devant le camp, on y place le mort, toute l'Armée fait des courses tout autour, les Espagnols dansant chacun à la maniere de leur païs, on célèbre ses funerailles avec beaucoup de magnificence, & on les accompagne de grands éloges.

Annibal s'approche ensuite de Capouë, & trois jours après il se met en bataille & attaque les Romains. Pendant le combat, on voit arriver l'Armée de Gracchus conduite par son Questeur. Les deux partis crurent que c'étoit un secours qui venoit à leur ennemi, ce qui les obligea à se séparer.

La nuit suivante les Consuls, pour éloigner Annibal de Capouë, firent semblant d'abandonner le siege, & prirent leur marche, Fulvius vers les terres de Cumes, & Claude vers la Lucanie. Annibal informé de leur départ dès le matin, ne sait d'abord lequel il doit suivre. Enfin il se détermine à se mettre aux trousses de Claude. Mais Claude ayant amené Annibal où il vouloit, tourne tout court, & prenant un autre chemin, il retourne devant Capouë. Annibal trompé de cette ma-

niere, se console en profitant d'une occasion favorable que la Fortune lui offrit. Il y avoit à Rome un Officier nommé Centenius Psenula qui avoit achevé ses campagnes, Capitaine de la premiere Compagnie des Triaires, & qui s'étoit rendu célèbre par sa force & par son courage. Il se fait introduire dans le Senat par le Préteur P. Cornelius Sylla. Il dit aux Senateurs *qu'il avoit une grande connoissance des lieux, & de l'ennemi, & que s'ils vouloient lui donner seulement cinq mille hommes, il leur promettoit que bien-tôt il leur rendroit un service signalé, & qu'il se serviroit contre Annibal des mêmes ruses dont Annibal s'étoit si heureusement servi contre leurs troupes.* Cette promesse fut aussi follement cruë, que follement faite. Car quelle folie à un simple Capitaine de se croire capable de s'opposer à Annibal, comme si les qualités d'un soldat étoient celles d'un grand Capitaine, & quelle folie aux Romains de croire l'affaire douteuse entre Annibal & ce Capitaine, entre une Armée composée de vieux soldats aguerris, commandée par un Général de cette réputation, & une Armée presque toute composée de milices levées tumultuairement, & qui même manquoit d'armes? Au lieu de cinq mille hommes, les Senateurs lui en donnerent huit mille, Romains ou alliés, & en chemin il ramassa un pareil nombre de volontaires. Il arriva bien-tôt dans le lieu où Annibal avoit suivi Claude. Dès que les deux Armées furent en présence, elles se mirent en bataille. Le combat dura plus de deux heures, & plus qu'on ne devoit attendre d'une si grande inégalité. Centenius voyant ses troupes mal menées,

niées, & ne voulant ni trahir sa réputation, ni survivre à un malheur où il avoit engagé les Romains par sa folle temerité, prit le seul parti digne de son courage, il se jetta au milieu des ennemis & se fit tuer; son Armée est passée au fil de l'épée, il n'en échappa pas deux mille hommes.

Cependant les Consuls pressent le siége de Capouë, & n'oublient rien de ce qui peut en assûrer le succès. Annibal, averti que les troupes qui étoient aux ordres du Préteur Cn. Fulvius, après avoir repris quelques Places qui avoient abandonné l'alliance des Romains, enflées de ce succès, & chargées de butin, vivoient dans une grande licence, & qu'il n'y avoit ni ordre ni discipline dans leur camp, & voyant une belle occasion de profiter de l'incapacité de Fulvius, comme il avoit déja fait de celle de Centenius, il mena son Armée dans la Pouille. Fulvius étoit campé près d'Herdonia. Dès que ses troupes eurent appris l'approche d'Annibal, elles furent sur le point d'arracher leurs Enseignes & de marcher à lui sans attendre l'ordre du Préteur. On eut beaucoup de peine à les retenir & à calmer leur impatience. La nuit suivante on rapporta à Annibal qu'il y avoit un grand mouvement & un grand tumulte dans le camp ennemi, & que les Soldats pressoient Fulvius de prendre les armes. Sur cet avis il fait cacher trois mille de ses meilleurs soldats dans des bois & dans des buissons, leur donne ordre de se lever de leur embuscade au premier signal qu'il donneroit, envoye Magon avec deux mille chevaux occuper tous les chemins par où les ennemis pouvoient prendre la fui-

te, & met son Armée en bataille à la pointe du jour. Fulvius ne refuse pas le combat. Mais la même témérité qui le fit sortir de ses retranchemens, présida à son ordonnance de bataille; il la rangea avec tant d'incapacité, que ses troupes ne purent soûtenir le premier choc des Carthaginois; & pour lui il imita bien la folie de Centenius, mais il n'imita pas son courage: car dès que ses troupes eurent commencé à lâcher le pied, il prit un cheval, & s'enfuit avec deux cens Cavaliers qui le suivirent. Toute son Armée fut taillée en piéces; de dix-huit mille hommes il ne s'en sauva pas deux mille.

Les nouvelles de ces deux grandes pertes étant portées à Rome, toute la ville fut remplie de deuil & d'effroi. Mais comme son courage étoit invincible, elle se rassura bientôt & donna tous les ordres nécessaires. Les Consuls qui étoient devant Capouë, envoyerent ordre à Neron, qui avoit un camp à Suessule, de venir les joindre avec ses troupes, & de ne laisser à Suessule qu'une Garnison suffisante pour maintenir ce poste. Il y eut ainsi trois Armées devant la Place. On commença à l'envelopper d'un double fossé, & d'une palissade avec des Forts d'espace en espace. Les assiégés firent plusieurs sorties pour renverser les travaux, mais ils furent continués avec tant de succès, que les assiégés furent obligés de se tenir renfermés dans leurs murailles.

Annibal qui ne voyoit aucun jour à rien tenter pour le secours de Capouë, étoit parti d'Herdonia, & s'étoit rapproché de Tarente dans l'esperance qu'il se rendroit maître de la

Ci-

Citadelle ou par la force ou par la ruse. Mais n'ayant pû y réussir, il avoit marché à Brunduse pour tâcher de le surprendre. Pendant qu'il perdoit là son tems, il reçut les Députés de Capouë, qui lui représenterent le malheureux état où ils étoient réduits, & qui le presserent de leur donner un prompt secours. Annibal leur répondit, *qu'il avoit déja fait lever le siége de Capouë; qu'il alloit marcher contre les Consuls, & qu'ils n'attendroient pas son arrivée.*

A Rome on créa de nouveaux Consuls, & on prolongea le commandement à Fulvius & à Claude, qui étoient devant Capouë, dont le siége alloit fort lentement, la Place étant plus resserrée que pressée. Annibal se trouvoit dans un grand embarras. Il ne savoit s'il devoit continuer le siége de la Citadelle de Tarente, ou marcher au secours de Capouë. Enfin il prit ce dernier parti: car il vit que cette Place ne pouvoit résister long-tems, & que sa prise entraînoit la désertion de toutes les villes qui avoient abandonné les Romains pour se rendre à lui. Il laisse donc ses gros bagages dans le païs des Bruttiens; & avec ses troupes pesamment armées, & l'élite de sa Cavalerie & de son Infanterie, & trente-trois Elephans il entre dans la Campanie, & va camper sur le mont Tifate au-dessus de Capouë. Dès le lendemain il trouve moyen d'avertir les assiégés de son arrivée, & leur ordonne que lorsqu'il attaquera les Romains, ils sortent de leur côté par toutes les portes. Cela fut exécuté. Il y eut là un furieux combat, où le Proconsul Claude fut blessé. Les Espagnols & les Numides entrent dans le

camp des Romains avec leurs Elephans qui y causent un grand desordre, renversent les tentes, & remplissent tout d'effroi. Annibal profitant de ce desordre, a recours à la ruse. Comme il avoit dans ses troupes des gens qui parloient fort bien la Langue Latine, il en envoya quelques-uns parmi les ennemis avec ordre de crier à haute voix, *que les Consuls voyant leurs camps perdus, leur ordonnoient de se retirer sur les montagnes voisines*; mais cette ruse fut découverte dans le moment & détruite par le grand meurtre que les Romains firent des Carthaginois. Annibal fut rechassé & les assiégés renfermés dans leurs murailles. Les Carthaginois perdirent huit mille hommes & quinze Enseignes, & du côté des assiégés, il y eut dix-huit Enseignes prises & trois mille hommes tués.

Annibal desesperant donc de forcer le camp des Romains, & de délivrer Capouë, & craignant d'ailleurs que les nouveaux Consuls ne vinssent par les derrieres l'assiéger lui-même, ou lui couper du moins ses convois, résolut de se retirer. Mais il étoit combattu sur le parti qu'il devoit prendre. Capouë est prise s'il s'en éloigne, & ses alliés vont l'abandonner. Dans cette extrêmité il se détermine en grand Capitaine: il ne voit d'autre ressource pour lui que de marcher à Rome avec toutes ses forces. Car il obligera les Proconsuls, ou à lever le siége pour venir au secours de la Capitale de l'Empire, ou à se partager; & ce partage les affoiblissant tous deux, lui livrera quelque occasion favorable de faire un grand coup contre le Consul qui marchera à Rome, ou mettra les Campaniens en état d'a-

voir bon marché de celui qui sera demeuré devant Capouë pour continuer le siége. Il fait prendre à ses troupes des vivres pour dix jours, & passe le Vulturne. Mais avant son départ, il oblige à force de présens un Numide des plus déterminés à se hazarder de traverser le camp ennemi, & à tenter de porter aux assiégés ses Lettres, par lesquelles il leur mandoit *qu'il marchoit à Rome pour attirer après lui les Proconsuls. Qu'ils ne perdissent donc point courage, bien sûrs qu'en tenant encore quelques jours, ils acquerroient une gloire immortelle, & se procureroient une entiere liberté.*

Le Proconsul Fulvius averti du dessein d'Annibal par un transfuge, écrit sur le champ au Senat qui s'assemble d'abord sur cette terrible nouvelle. Là Cornelius Asina fut d'avis d'écrire aux Proconsuls pour leur ordonner de lever le siége, & de venir défendre Rome. Mais Fabius Maximus s'opposa à cet avis. Il trouvoit que ce seroit une honte horrible de lever le siége, & de se laisser tellement effrayer par les menaces d'Annibal, que l'on reglât toutes ses démarches sur le premier mouvement de cet ennemi. *Quoi,* dit-il, *celui qui, vainqueur à la bataille de Cannes, n'a osé regarder Rome, repoussé de Capouë, aura l'audace de s'en approcher? Ce n'est pas là son dessein. Il ne pense nullement à entreprendre le siége de Rome; son unique but est de faire lever celui de Capouë. Rassûrez-vous. Jupiter témoin des Traités violés, défendra Rome avec les seules troupes qui restent dans ses murailles.* Valerius Flaccus prit un milieu entre ces deux avis; il dit *qu'il falloit rappeller un des deux Proconsuls, & laisser l'autre continuer*

le siége, & cet avis fut suivi. Fulvius qui devoit marcher, parce que son Collegue étoit retenu dans le camp par sa blessure, choisit dans les trois Armées quinze mille hommes de pied & mille chevaux & passa le Vulturne.

Annibal arrivé à Fregelles sur le fleuve du Liris, trouve que les Fregellaniens ont rompu le pont pour retarder sa marche. Fulvius avoit aussi été retardé de son côté au passage du Vulturne, parce qu'Annibal avoit brûlé tous les batteaux qui étoient sur cette riviere; mais ayant assemblé des radeaux avec beaucoup de diligence, il avoit passé ce fleuve & continué son chemin.

Les Fregellaniens n'eurent pas plûtôt vû Annibal, qu'ils dépêcherent un courier, qui ayant marché tout le jour & toute la nuit, arriva à Rome, & y annonça la terrible nouvelle de l'approche d'Annibal. Tout est rempli d'effroi. Toutes les maisons retentissent de cris & de lamentations. Les ruës sont pleines de femmes qui toutes échevelées, vont remplir les Temples, où elles balayent les Autels avec leurs cheveux, & se mettant à genoux & levant les mains au Ciel, elles prient les Dieux d'arracher Rome à un si cruel ennemi, & de les délivrer elles & leurs enfans des épouvantables malheurs qui les menacent.

Dans ce moment on apprend que le Proconsul Fulvius arrive de Capouë avec une Armée, & comme son pouvoir cesseroit dès qu'il seroit à Rome à cause de la présence des Consuls, le Senat ordonna que le commandement lui seroit continué, & qu'il auroit le

même

même pouvoir que les Consuls. Fulvius entre par la porte Capene, traverse Rome & va camper entre la porte Esquiline & la porte Colline.

Annibal après avoir fait le dégât sur son passage, va camper sur l'Anio à trois milles de Rome, & à la tête de deux mille chevaux, il s'avance jusqu'à la porte Colline près du Temple d'Hercule, & reconnoît la Place. Fulvius ne crut pas devoir le laisser ainsi approcher des murailles avec tant de securité & d'audace; il envoye contre lui quelque Cavalerie, qui après un assez long combat, l'oblige à se retirer.

Le lendemain Annibal passe l'Anio avec toute son Armée, & se met en bataille. Fulvius & les Consuls ne refusent pas le combat. Cette journée va décider de la fortune de l'Empire, & Rome va être le prix du vainqueur. Le signal n'est pas plûtôt donné, que voilà une horrible pluye mêlée de grêle & de vents impetueux. Les deux Armées ne peuvent y résister, & sont forcées de rentrer dans leurs retranchemens, pouvant à peine conserver leurs armes. Le lendemain elles se remettent en bataille, un nouvel orage aussi violent les separe, & elles ne sont pas plûtôt retirées, qu'une admirable serenité succede à cette furieuse tempête. Les Carthaginois superstitieux prennent cet accident pour un effet de la colere des Dieux, & Annibal dit: *Après la bataille de Cannes mon imprudence m'empêcha de me rendre maître de Rome, & aujourd'hui c'est la fortune ennemie qui me l'arrache des mains.*

Deux choses rabattirent encore son coura-

 ge

ge & ses esperances. La premiere, c'est que dans le tems même qu'il tenoit Rome assiégée, les Romains envoyoient un nouveau renfort en Espagne ; & la seconde, qu'ayant fait publier la vente des comptoirs des Banquiers qui étoient à la Place Romaine, il ne s'étoit pas présenté un seul acheteur, & que les Romains n'eurent pas plûtôt mis à l'encan les terres qu'occupoient ses troupes, qu'on ne pouvoit suffire à recevoir les encheres. Quel Peuple que le Peuple Romain ! Et les Dieux pouvoient-ils refuser leur secours à des hommes qui joignoient à un si grand courage, une confiance si entiere dans leur protection ; à des hommes qui menacés de perdre l'Italie, continuoient la guerre en Sicile, en Sardaigne, en Espagne, & qui assiégés dans leur Capitale, livroient de grands combats devant ses murailles, & envoyoient de nouveaux renforts en Espagne ?

Cette magnanimité & cette constance firent renoncer Annibal au vain espoir de se rendre maître de Rome. Il leva son camp, & retourna dans la Campanie. Le Proconsul Fulvius reprend en même tems le chemin de Capouë.

Comme Annibal ne tentoit plus rien pour secourir cette Place, les Capouans assemblerent leur Senat. On jugera de leur desespoir par l'avis que proposa Vibius Virius, un des principaux Citoyens & celui qui avoit été le premier auteur de leur revolte. Sur ce que le plus grand nombre représentoit que dans l'extrêmité où ils étoient réduits, & n'ayant plus aucune esperance de secours, ils n'avoient d'autre parti à prendre que d'envoyer des Députés

aux

aux Généraux Romains pour convenir d'une Capitulation ; Vibius fit un long discours où il dit entre autres choses : *Tout ce que nous avons attenté contre Rome, doit nous faire desesperer de notre pardon. Les Romains encore plus irrités contre Capouë que contre Carthage, nous feront souffrir tout ce qu'il y a de plus cruel ; pour moi, je suis résolu de me dérober à leur fureur par une mort honnête & douce. Je ne subirai ni la honte du triomphe, ni l'infamie du supplice qui nous est préparé. Ceux qui auront le même courage, n'ont qu'à venir chez moi. J'ai fait préparer un grand festin, où après que nous nous serons remplis de vin & de viande, on nous présentera à tous à la ronde une coupe que je boirai le premier, & qui nous délivrera de la terrible nécessité de voir, d'entendre, & de souffrir toutes les choses atroces qui nous attendent. L'ennemi ne sera pas même maître de notre corps : car j'ai ordonné qu'on éleve devant ma porte un grand bucher où l'on nous jettera dès que nous serons expirés, & qui sera tout l'appareil de nos funerailles. C'est le seul chemin honnête & libre qui nous reste pour courir à la mort. Les Romains seront forcés d'admirer notre courage, & Annibal de rougir d'avoir abandonné des Alliés si fidéles & si dignes d'être secourus.* Ce discours de Vibius fut reçu avec plus d'applaudissement qu'on ne témoigna de résolution à lui obéir. Il n'y eut que vingt-sept Senateurs qui le suivirent, & qui s'étant mis à table avec lui, bûrent la coupe. Après s'être embrassés, & s'être dit les derniers adieux, en déplorant leur malheureux sort & celui de leur patrie, les uns resterent dans la salle du festin pour être brulés tous ensemble sur

sur le même bucher, & les autres se retirerent chez eux. Les viandes dont ils s'étoient remplis, affoiblirent la force du venin, ils résisterent le reste de la nuit, & une partie du lendemain : mais ils eurent tous le bonheur d'expirer avant que la Place fût renduë.

Le lendemain les assiégés livrent aux Romains la porte de Jupiter, & le Lieutenant C. Fulvius entre avec une Legion & deux aîles de Cavalerie. On punit les principaux Auteurs de la rebellion. La plûpart vouloient que l'on rasât la ville, mais on se contenta de lui ôter ses Loix & ses Privileges ; on la priva du droit de s'assembler & de faire aucune délibération publique, & on résolut qu'on y envoyeroit de Rome toutes les années un Magistrat pour y rendre la Justice au nom des Romains.

Cet exemple fit perdre courage à la plûpart des autres villes qui avoient embrassé le parti des Carthaginois : car Annibal ne pouvant les tenir en bride par des garnisons, ce qui auroit épuisé toute son Armée, les abandonna après les avoir saccagées, & elles se rendirent aux Romains.

Cependant la Citadelle de Tarente étoit fort pressée par la disette, car elle ne pouvoit recevoir des vivres que de la Sicile ; & une Flotte de vingt vaisseaux commandée par Démocrate, croisoit sur cette mer pour couper les convois. Quintius, homme d'une naissance obscure, mais qui s'étoit rendu célèbre à la guerre par plusieurs grandes actions, ayant assemblé à Rhege un pareil nombre de vaisseaux, menoit un convoi à la Citadelle. Ces deux

deux Flottes s'étant rencontrées, donnerent un furieux combat. On en vint d'abord à l'abordage. Le combat le plus remarquable se passa entre le vaisseau de Quintius & celui de Nico qui commandoit un vaisseau Tarentin. Celui-ci ayant percé d'un coup de lance Quintius qui combattoit sur la prouë avec beaucoup de valeur, saute dans son vaisseau & chasse les Romains de la prouë. Ceux de la pouppe se défendent encore & font tous leurs efforts pour le repousser. Mais un vaisseau Tarentin s'étant approché, le vaisseau Romain pressé par la pouppe & par la prouë, fut pris, les autres vaisseaux prirent la fuite & le convoi fut dissipé.

Cet échec que les Romains reçurent par mer, fut compensé par un avantage qu'ils remporterent sur terre. La ville de Tarente avoit envoyé au fourrage quatre mille hommes qui s'étoient répandus dans la campagne. Livius, qui commandoit dans la Citadelle, fit sortir contre eux deux mille hommes sous les ordres d'un brave Officier nommé Perssius, qui battit les fourageurs, & en tua un grand nombre, les autres se retirerent dans la ville avec précipitation, de peur qu'elle ne fût prise, & ils n'emporterent aucun fourrage.

Le Consul Marcellus après s'être rendu maître de Salapie par la trahison de Blasius, un des principaux de cette Place, étoit passé dans le païs des Samnites, où il prit de force les villes de Maronée & de Meles, & trois mille hommes qu'Annibal y avoit mis en garnison. Il avoit fait un grand butin, & il avoit trouvé dans ces Places deux cens quarante mil-

le

le mesures de bled, & cent dix mille mesures d'orge.

La joye de ce grand succès fut bien-tôt troublée par ce qui arriva à Herdonée. Le Proconsul Cn. Fulvius s'en étoit approché dans l'esperance qu'elle se rendroit bien-tôt, car il savoit qu'elle n'étoit plus ferme dans le parti d'Annibal, depuis qu'il s'étoit retiré dans le païs des Bruttiens après la perte de Salapie. Cette confiance l'avoit empêché d'en presser le siége, quoiqu'elle ne fût ni forte d'assiete ni pourvuë d'une bonne garnison, & faisoit qu'il vivoit avec beaucoup de négligence & sans aucune discipline.

Annibal averti par ses Espions, part du païs des Bruttiens, marche à grandes journées à Herdonée pour prevenir le bruit de son approche, & pour surprendre le Proconsul, & se presente en bataille devant lui. Fulvius qui lui étoit fort inférieur en prudence & en forces, mais qui l'égaloit en audace, ne refuse pas le combat, & range ses troupes à la hâte. Annibal avant que de charger, donne ordre à sa Cavalerie que lorsqu'elle verra le combat engagé avec l'Infanterie, elle tourne les ennemis, & qu'une partie attaque leur camp, & que l'autre partie leur donne en queuë. Cela fut executé. Les Romains qui avoient déja perdu beaucoup de monde, n'eurent pas plutôt entendu à leur dos les cris de ceux qui étoient entrés dans leur camp, & de ceux qui les pressoient par les derrieres, qu'ils prirent la fuite. Fulvius fut tué avec onze Tribuns, & treize mille hommes de ses meilleures troupes, & le camp fut pris. Marcellus qui étoit dans le pays des Samnites, reçut les débris de

cette

cette Armée, & écrivit au Senat la grande perte qu'on avoit faite à Herdonée, & il finit sa Lettre par ces paroles: *C'est moi qui ai arrêté la fureur d'Annibal après la bataille de Cannes, je vais marcher à lui, & en peu de jours je rabattrai la joye excessive que lui donne ce succès.*

Annibal qui savoit quHerdonée avoit été sur le point de se rendre aux Romains, & qui ne doutoit point qu'elle n'abandonnât son parti dès qu'il se seroit retiré, fit passer ses habitans à Thuries & à Metaponte, la brûla, & fit mourir les principaux qui avoient eu des conferences secretes avec Fulvius.

Marcellus pour accomplir la grande promesse qu'il venoit de faire au Senat, passe dans la Lucanie, & va camper près de la ville de Numistron, à la vuë d'Annibal, qui occupoit les hauteurs; & pour marquer une plus grande confiance, il se mit en bataille le premier. Annibal s'y met aussi de son côté. Il y eut là un grand combat qui dura depuis la troisième heure jusqu'à la nuit avec un égal avantage; la nuit separa les combattans. Le lendemain à la pointe du jour Marcellus sort de ses retranchemens, se remet en bataille parmi des monceaux de morts, y demeure la plus grande partie du jour, & voyant qu'Annibal ne paroît point, il dépouille les morts des ennemis & fait brûler les siens.

La nuit suivante Annibal leva son camp avec un grand silence, & tira vers la Pouille. Le lendemain dès que le jour eut découvert sa fuite, Marcellus laissa à Numistron ses blessés avec un détachement, se mit à ses trousses & l'atteignit près de Venuse. Ils camperent là

en-

en presence quelques jours, & il y eut plusieurs rencontres qui furent plutôt des escarmouches que des combats. Les deux Armées passerent dans la Pouille sans aucun combat qui mérite d'être rapporté. Annibal décampoit la nuit pour chercher quelque endroit propre à une embuscade; mais Marcellus évita tous ses piéges: car il ne le suivoit qu'en plein jour, & ne marchoit que par les lieux qu'il avoit fait reconnoître.

Cependant les Romains envoyent à la Citadelle de Tarente un grand convoi de vivres & un renfort de mille hommes.

Dans le même tems Valerius Messala qui commandoit la Flotte, eut ordre de passer en Afrique avec cinquante vaisseaux pour y faire le dégât, pour s'éclaircir de ce que faisoient les Carthaginois, & des desseins qu'ils pouvoient former. Messala aborde près d'Utique, fait une descente, ravage toutes les terres des environs, enleve un grand nombre de Carthaginois, fait un grand butin, & retourne à Lilybée le troisième jour après qu'il en étoit parti. Par le rapport des prisonniers, on apprit que Massinissa fils de Gala, jeune homme d'une grande valeur, avoit assemblé cinq mille Numides; qu'il faisoit de nouvelles levées par toute l'Afrique pour les envoyer en Espagne à Asdrubal, afin qu'il allât joindre Annibal en Italie avec une grosse Armée, comme la victoire dépendant de cette jonction, & que d'ailleurs on preparoit une grande Flotte qui passeroit bien-tôt en Sicile.

Ces nouvelles épouvanterent extrêmement le Senat: car l'Italie pouvant à peine résister à Annibal seul, que deviendroit-elle si Asdrubal

l'avoit

l'avoit joint? Cette frayeur redoubla leurs soins & leur vigilance. Sans attendre le tems des Comices, on nomma Consuls Fabius Maximus pour la cinquième fois, & Qu. Fulvius Flaccus pour la quatrième. Et on continua à Marcellus le commandement de son Armée. Fabius eut ordre de marcher à Tarente pour en faire le siége, & Fulvius fut destiné à passer dans le païs des Bruttiens. On prit dans le Temple de Saturne tout l'or du vingtième qui y étoit gardé pour les dernieres extrémités. Il s'y en trouva quatre mille livres pesant. On en donna cinq cens livres aux Consuls & aux Proconsuls. On en remit cent livres de plus à Fabius pour la Citadelle de Tarente, & on employa le reste à habiller les troupes qui faisoient la guerre en Espagne avec beaucoup de succès.

Les Consuls avant que de partir de Rome, travaillerent à expier les prodiges qui venoient d'arriver en differens lieux. Sur le mont d'Albe la Statuë de Jupiter, & l'arbre qui étoit près du Temple; A Ostie le Lac; A Capouë les murailles de la ville & le Temple de la Fortune; A Sinuesse le mur & la porte avoient été frappés de la foudre; le Lac d'Albe avoit paru tout de sang, & à Rome au dedans du Sanctuaire du Temple de la Fortune, une petite Statuë qui étoit sur la couronne de la Déesse, lui étoit tombée sur les mains. A Privernum un bœuf avoit parlé, & un vautour s'étoit rabattu dans une boutique au milieu de la Place toute remplie de monde; & à Sinuesse il étoit né un Androgyne & un enfant qui avoit la tête d'un Elephant, & il avoit plu du lait. Pour l'expiation de ces prodiges, on immola

mola les plus grandes victimes, on ordonna un jour de prieres publiques dans tous les Temples, & on célébra les Jeux en l'honneur d'Apollon.

Les Consuls partirent ensuite. Fulvius partit le premier & marcha à Capouë. Fabius le suivit peu de jours après, & l'ayant joint il lui remontra de quelle importance il étoit qu'il occupât Annibal, pendant que de son côté il feroit le siége de Tarente. Que si on pouvoit lui enlever cette Place, il n'auroit plus de retraite sûre en Italie, & seroit obligé de l'abandonner. Il écrivit la même chose à Marcellus qui se mit en campagne dès que le Printems fut venu, & alla rencontrer Annibal qui étoit devant Canuse, & qui sollicitoit cette Place d'abandonner les Romains. Annibal averti de son approche, leve son camp, & se rétire dans des lieux couverts, Marcellus le suit, & campant toujours à sa vuë, il paroît tous les matins en bataille devant lui. Annibal se contentoit d'engager de legers combats, & évitoit d'en venir à une bataille générale, mais il y fut attiré malgré lui : car Marcellus l'ayant joint dans une grande plaine, tomba sur ses troupes qui travailloient à se retrancher. Annibal fit soûtenir ses travailleurs, & enfin le combat devint général, & comme la nuit approchoit, les deux Armées se retirerent avec un égal avantage, & se retrancherent à la hâte dans leur camp. Le lendemain à la pointe du jour Marcellus parut en bataille. Annibal étonné & affligé, assemble ses troupes & leur dit : *Le souvenir de la bataille de Thrasymene & de celle de Cannes doit animer votre courage, & vous porter à faire tous vos efforts pour reprimer*

la

la ferocité de cet ennemi, qui ne nous donne le tems ni de camper, ni de faire tranquillement une marche. Tous les matins le Soleil levé éclaire son audace, & le trouve déja armé. Après tant de batailles gagnées il ne nous est pas permis de respirer, & dans le sein même de la Victoire nous ne pouvons jouir d'aucun repos. Il faut chasser cet homme, ou vous résoudre à ne voir point de fin à vos travaux. Reveillez donc votre courage, & déployez aujourd'hui toute votre valeur dans ce dernier combat pour vous assurer le fruit de tous les autres.

Les Carthaginois enflammés par ces exhortations, & honteux d'avoir tous les jours l'ennemi sur les bras sans aucun relâche, chargent avec furie; on combattit deux heures avec beaucoup d'acharnement. Enfin l'aîle droite des Romains & les troupes d'élite vivement pressées, lâchent le pied. Marcellus pour les soûtenir, fait passer sa dix-huitième Legion de la queuë à la premiere ligne; comme cette premiere ligne cede sa place en desordre & que la Legion s'avance mollement & avec lenteur, Annibal profite de leur trouble, redouble ses efforts & répand par-tout la terreur & la fuite. Les Romains perdirent en cette occasion deux mille sept cens hommes tant Citoyens qu'Alliés, quatre Centurions, deux Tribuns de Soldats & six Enseignes.

Marcellus rentré dans son camp, fit à ses troupes un discours terrible; il leur dit *qu'il voyoit bien devant lui des armes Romaines & des corps d'hommes, mais qu'il ne voyoit pas un Romain.* Ce mot les piqua vivement, & les affligea plus que leur défaite. Ils jettent tous de grands cris, & le prient avec larmes de leur

leur pardonner leur malheur & d'éprouver encore leur courage. *Je l'éprouverai aussi*, leur dit-il, *& dès demain je vous ramenerai au combat, afin que vous deviez votre pardon à votre victoire.* Il fait donner de l'orge aux Cohortes qui avoient abandonné leurs Enseignes, condamne les Centurions qui les avoient perduës, à se tenir debout tout le jour sans ceinture, l'épée à la main, leur ordonne de se ranger le lendemain sous leurs drapeaux, & congedie l'Assemblée. Ils avouent tous que sa colere est juste, & que dans toute l'Armée Romaine, ils n'ont vû d'homme que leur Général.

Le lendemain ils se trouvent tous à l'ordre. Marcellus les louë de leur ardeur, & leur dit qu'il va mettre à la premiere ligne les troupes qui avoient fui & les Cohortes qui avoient perdu leurs Enseignes, afin qu'elles lavent leur honte dans le sang ennemi. Il leur déclare qu'il faut vaincre ou mourir, & *qu'il n'y a point de pardon pour eux, si Rome ne reçoit plutôt la nouvelle de leur victoire que celle de leur fuite.* Il leur ordonne d'aller repaître, afin que leurs forces puissent suffire à un long combat, & les met ensuite en bataille. Quand cela fut rapporté à Annibal, il s'écria: *Nous avons donc à faire à un ennemi qui ne peut supporter ni la bonne ni la mauvaise fortune. Quand il a vaincu, il poursuit vivement les vaincus, & quand il est vaincu lui-même, il revient au combat & dispute aux vainqueurs la victoire.* Il sort de ses retranchemens & ordonne aux Trompettes de sonner la charge. On se bat avec encore plus d'acharnement que la journée precedente; les Carthaginois n'oubliant rien pour assurer la gloire qu'ils avoient remportée, & les Romains

faisant

faiſant les plus grands efforts pour effacer leur honte. Le combat eſt long-tems douteux. Annibal qui voit la Fortune balancer, fait avancer ſes Elephans à la premiere ligne ; ces animaux jettent d'abord la terreur & le desordre dans les premiers rangs. La fuite auroit été générale, ſi un des Tribuns nommé Decimius Flavius ayant pris l'Enſeigne d'une des premieres Compagnies, & ordonné à cette Compagnie de le ſuivre, ne ſe fût porté dans l'endroit où ces Elephans cauſoient le plus grand deſordre. Là il enfonça la hante de ſon Enſeigne dans le corps du premier Elephant. Ses Soldats lancent leurs épieux ſur ces animaux, qui ſe ſentant presque tous bleſſés, car il n'y avoit point de coup perdu, ſe jettent ſur leurs troupes & mettent en déroute des corps entiers. En même tems l'Infanterie Romaine charge impetueuſement ces corps que le paſſage de ces Elephans avoit dérangés, & les renverſe. Marcellus profite de ce moment & lâche ſur eux ſa Cavalerie, qui acheve la défaite. On pourſuivit l'ennemi jusques dans ſon camp, où l'on fit un grand meurtre. Annibal perdit huit mille hommes & cinq Elephans, & les Romains en perdirent trois mille. Mais de ces derniers, il n'y en eut presque pas un qui ne ſortît bleſſé de ce combat. Ce qui donna le tems à Annibal de ſe retirer la nuit. Marcellus ne ſe trouva pas en état de le pourſuivre à cauſe du grand nombre de ſes bleſſés, il ſe retira à petites journées, & alla paſſer l'Eté dans la ville de Venuſe pour refaire ſes troupes.

Cependant Fabius après avoir pris d'aſſaut la ville de Mandurie, & fait quatre mille pri-

ſonniers, étoit campé devant Tarente. Ce ſiége auroit été long & difficile, ſans une intelligence qu'il eut dans la Place & qui lui en facilita la priſe, comme nous l'avons écrit dans ſa Vie. La ville fut pillée, on y prit treize mille Eſclaves, une quantité prodigieuſe d'argent monnoyé ou en maſſe, quatre-vingt-ſept mille livres peſant d'or, & presque autant de Statuës & de Tableaux que Marcellus en avoit pris à *Syracuſe*. Mais Fabius uſa avec plus de magnanimité de ce dernier butin que n'avoit fait Marcellus: car le Greffier lui ayant envoyé demander ce qu'il vouloit qu'on fît des Statuës des Dieux, qui étoient toutes d'une grandeur prodigieuſe, & en poſture de combattans, il dit: *Laiſſons aux Tarentins leurs Dieux irrités.* Annibal avoit marché nuit & jour pour ſecourir la Place, & comme on lui rapporta qu'elle étoit priſe, il dit: *Les Romains ont donc auſſi leur Annibal?* Mais pour ne pas paroître avoir pris la fuite, il campa à cinq milles de Fabius, & après s'être tenu là quelques jours, il ſe retira à Metapont, où il eut recours à ſes ruſes ordinaires. Il ſuppoſa des Lettres des principaux de la Place, qui mandoient à Fabius que s'il s'approchoit, ils ſe rendroient à lui & lui livreroient la garniſon Carthaginoiſe. Fabius trompé par ces Lettres, leur marqua le jour qu'il y arriveroit. Annibal ravi que Fabius même donnât dans ſes piéges, place ſon embuſcade devant Metapont. Mais Fabius avant ſon départ ayant conſulté les Auſpices, les oiſeaux le refuſerent par deux fois, & à l'inſpection des entrailles de la victime qu'il immola, l'Aruſpice l'avertit de prendre garde à lui, & l'aſſura qu'il étoit menacé de

de quelques embûches. Comme cela lui avoit fait perdre du tems, Annibal voyant qu'il n'étoit pas venu le jour qu'il avoit marqué, lui envoya les mêmes Metapontins avec de nouvelles Lettres qui le pressoient de se hâter. Ces Envoyés furent arrêtés sur l'heure, on les menaça de les appliquer à la question, & ils découvrirent l'embuscade.

L'année suivante Marcellus fut nommé Consul pour la cinquième fois, & on lui donna pour Collegue T. Quintius Crispinus. Ce dernier passa dans la Lucanie pour faire le siége de Locres; mais il abandonna le siége pour aller joindre Marcellus sur la nouvelle qu'Annibal s'étoit approché de Lacinium. Les deux Consuls s'étant joints, camperent separément entre Venuse & Bantia à trois milles l'un de l'autre. Annibal qui ne se voyoit pas en état de hazarder une bataille contre les deux Consuls, voulut devoir à la ruse ce qu'il desesperoit d'obtenir par la force, & cherchoit un moyen de dresser quelque embuscade. Il en trouva bien-tôt l'occasion. Les Consuls croyant que le reste de l'Eté se passeroit en quelques legers combats, resolurent de faire reprendre le siége de Locres. Ils envoyerent ordre à L. Cincius d'y passer de la Sicile avec sa Flotte, & afin qu'on l'assiegeât aussi par terre, ils ordonnerent qu'un détachement de la garnison de Tarente y marcheroit pour le joindre.

Annibal averti de ces mesures, envoya occuper le chemin de Tarente. Il cacha trois mille chevaux & deux mille hommes de pied sous le côteau de Petelie. Le détachement de Tarente étant tombé dans l'embuscade, on

leur tua deux mille hommes ſur la place, on fit douze cens priſonniers, le reſte ſe ſauva par des lieux couverts & rentra dans Tarente. Cela tranſporta Marcellus, & irrita ſon impatience pour le combat. Il marche avec toutes ſes troupes & s'approche de l'ennemi. La qualité qu'Homere attribuë à Ulyſſe par préference & pour le diſtinguer des autres Généraux, en l'appellant *fecond en ſtratagêmes & en ruſes*, eſt la qualité dominante d'Annibal. Il n'a pas plutôt dreſſé une embuſcade à ſon ennemi, qu'il lui en prepare une nouvelle.

Πολυμήχανος.

Entre les deux Armées il y avoit un tertre élevé aſſez fort d'aſſiette, plein de bois & de broſſailles qui des deux côtés cachoient des trous & des ravins, d'où couloient beaucoup de fontaines & de ruiſſeaux. Les Romains s'étonnoient comment Annibal étant arrivé le premier, n'avoit pas occupé un ſi bon poſte, & l'avoit laiſſé en proye à ſes ennemis. Mais ſi ce lieu avoit paru propre à Annibal pour y loger des troupes, il lui avoit paru plus propre encore à placer des embûches & il aima mieux s'en ſervir à cet uſage ; il le laiſſa donc là comme un appas pour attirer l'ennemi. Il remplit la nuit les bois & les ravins de gens de trait & de Lanciers Numides, ne doutant point que la commodité de ce poſte n'attirât bien-tôt les Romains.

Il ne ſe trompa pas dans ſa conjecture. Dans toute l'Armée Romaine ce ne fut qu'un cri qu'il falloit s'emparer de ce tertre ou du moins y élever un Fort; de peur que ſi Annibal l'occupoit le premier, ils n'euſſent toujours l'ennemi ſur leur tête. Marcellus touché de ces diſcours, dit à Criſpinus : *Que n'allons-nous*

re-

reconnoître ce poste avec quelques chevaux ? Sur le lieu nous verrons mieux ce que nous devons faire. En même tems il ordonna au Devin de faire des sacrifices. La premiere victime immolée, le Devin fit voir à Marcellus le foye sans tête. On en immola une seconde, la tête du foye parut grossie considerablement, & toutes les autres parties parurent très-fraîches & très-bien conditionnées ; de sorte que les craintes qu'avoit donné la premiere victime, paroissoient effacées & surmontées par les grandes esperances que donnoit la seconde. Mais les Devins en jugerent autrement. Ils assurerent que cela ne faisoit que les allarmer davantage : car des signes très-favorables & très-heureux survenant après des signes très-malheureux & très-funestes, ce changement subit est suspect, & doit être regardé comme une marque de la colere des Dieux ; l'évenement justifia leurs craintes.

Marcellus sort du camp & mene avec lui son Collegue Crispinus, son fils Marcellus & Manlius Tribuns des Soldats, L. Arennius & M. Aulius deux Généraux des Alliés, & quelque deux cens vingt chevaux, tous Toscans, excepté quarante Fregellaniens qu'il avoit toujours trouvé fidèles & affectionnés, & qui en toute occasion lui avoient donné des marques de leur courage.

Tout l'espace entre les retranchemens des Romains & la Colline étoit découvert. Dès que les Consuls se furent avancés, Annibal les fit couper par les derrieres, & les Numides qui étoient en embuscade s'étant levés en même tems, selon l'ordre qu'ils avoient reçu, cette petite troupe se trouva enveloppée. Les

Consuls ne pouvant gagner la Colline occupée par l'ennemi, n'attendirent leur salut que de leur courage, & combattirent en desesperés. Les Toscans prirent d'abord la fuite. Les Fregellaniens seuls soûtenoient encore le combat avec beaucoup de valeur; mais enfin voyant le Consul Crispinus dangereusement blessé, & le Consul Marcellus percé d'une lance & tombé mort aux pieds de son cheval, ils enleverent le jeune Marcellus qui étoit dangereusement blessé, & se sauverent à bride abattuë dans leur camp.

Jamais il n'étoit arrivé aux Romains un pareil desastre, car jamais ils n'avoient perdu, non pas même dans les plus grandes batailles, les deux Consuls, & ici les deux Consuls perirent non dans un combat, mais dans une escarmouche comme de simples avanturiers, laissant la République comme orpheline. Grand exemple, qui apprend aux Généraux à ne pas se commettre avec si peu de précaution, & à ne pas commettre avec eux le salut des Peuples qui leur est confié.

Annibal ayant sû que Marcellus avoit été tué, se transporta à l'heure même sur le champ de bataille, & se tenant auprès du mort, il considera long-tems avec admiration sa bonne mine, sa taille, sa force, sans laisser échapper aucune parole insolente, & sans donner la moindre marque de joye de se voir défait d'un ennemi si redoutable: mais seulement étonné d'une mort si étrange & si peu digne d'un homme comme lui qui avoit plus de soixante ans, & dont tant de grandes & glorieuses actions avoient nourri & fortifié l'experience. Il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ses Lettres,

&

& après avoir enseveli magnifiquement son corps, & l'avoir couvert d'étoffes precieuses, il le fit brûler, recueillit ses cendres, les enferma dans une urne d'argent, sur laquelle il mit une courònne d'or, & les envoya à son fils qui la fit enterrer avec beaucoup de magnificence.

Crispinus effrayé de la mort de son Collegue, & affoibli par ses blessures, dont il mourut à la fin de l'année, profita de la nuit, se retira sur les montagnes voisines, & mit son camp en sûreté. Les deux Généraux tournerent toute leur application, l'un à trouver quelque nouvelle ruse, & l'autre à l'éviter. Crispinus écrivit d'abord à toutes les villes voisines pour les avertir qu'Annibal étoit maître du cachet de Marcellus, & qu'ils ne devoient ajoûter nulle foi aux Lettres qui seroient écrites en son nom. Les couriers étoient à peine arrivés, qu'on reçut à Salapie des Lettres qu'Annibal avoit écrites sous le nom de Marcellus, par lesquelles il les informoit qu'il arriveroit la nuit suivante à leurs portes, & leur mandoit de se tenir prêts à obéir à ses ordres. Les Salapiens heureusement avertis, connurent la fraude, & se preparerent à en profiter. Sur la quatrième veille de la nuit, Annibal arrive devant Salapie. A la tête étoient les Transfuges Romains, qui, parlant Latin, appellent les Gardes, leur disent que le Consul est là, & qu'ils n'ont qu'à ouvrir la porte. Les Gardes levent la herse. Les Transfuges se jettent en foule dans la Place. Dès qu'il en fut entré environ six cens, les Salapiens abattent la herse, & font main-basse sur ceux qui sont entrés. Annibal déçu par sa propre faute, &

tombé dans le piége qu'il avoit tendu, s'en retourne tout confus & marche à Locres pour en faire lever le siege. Magon qui commandoit dans la Place, ayant appris la mort de Marcellus, ne douta point qu'il ne pût la défendre & la garder. A l'approche d'Annibal il fait une furieuse sortie sur les Romains, qui, après avoir soûtenu long-tems le combat, enfin effrayés par l'arrivée des Numides, prirent la fuite, & se jetterent dans leurs vaisseaux.

Le Consul Crispinus informé qu'Annibal marchoit vers le païs des Bruttiens, ordonna au jeune Marcellus de mener à Venuse l'Armée que commandoit son pere, & lui avec ses Legions il se retira à Capouë, pouvant à peine souffrir l'agitation de la litiere à cause de ses blessures.

Le même Eté Valerius passa de Sicile en Afrique avec une Flotte de cent vaisseaux, fit une descente à Clupea, ravagea tous les environs, & ayant appris que les Carthaginois venoient à lui avec quatre-vingt-trois vaisseaux, il se rembarqua promptement, & alla à leur rencontre, les battit, leur prit dix-huit vaisseaux, dissipa le reste, & retourna à Lilybée avec un grand butin.

Cependant les deux Armées Romaines étoient demeurées sans Chef presque en presence de l'ennemi, & on recevoit des nouvelles qu'Asdrubal se préparoit à passer les Alpes avec de grandes forces pour se joindre à Annibal; & que comme il portoit avec lui de grosses sommes pour acheter des secours, on ne doutoit point que les Gaulois attirés par cet appas, ne marchassent sous ses Enseignes. On créa donc de nouveaux Consuls, & on nomma

ma Claude Neron & M. Livius pour la seconde fois. Claude Neron eut ordre de marcher dans la Lucanie, & dans le païs des Bruttiens contre Annibal; & afin que M. Livius s'opposât au passage d'Asdrubal, on lui décerna la Gaule.

Avant que les Consuls partissent de Rome, on ordonna des sacrifices pour expier des prodiges qui étoient arrivés. A Vejes il étoit tombé une pluye de pierres; à Minturnes le Temple de Jupiter, & le Bois de Marica avoient été frappés de la foudre, & on avoit vu près de la porte un ruisseau de sang. La foudre avoit aussi frappé la muraille & la porte de la ville d'Atella. A Capouë un Loup étoit entré dans la ville, & avoit déchiré la sentinelle. Mais le prodige le plus terrible, ce fut un enfant qui nâquit à Frusinone aussi grand qu'un enfant de quatre ans, & qui n'étoit pas si étonnant par sa grandeur, que parce qu'il étoit sans sexe. Les Aruspices appellés de la Toscane déclarerent que c'étoit un prodige des plus funestes, & qu'il falloit empêcher qu'il ne souillât la terre. On l'enferma tout vivant dans un coffre, & on alla le jetter dans la mer.

Tous ces prodiges furent expiés par des sacrifices de neuf jours, & par une procession de vingt-sept jeunes filles, qui traverserent la ville en dansant & en chantant un Cantique composé par le Poëte Livius Andronicus. Elles étoient précédées par deux Genisses blanches & par deux Statuës de Junon faites de bois de Cyprès, & suivies par les Decemvirs couronnés de branches de laurier, & vêtus de leurs robes bordées de pourpre. Cette pro-

cession arrivée en bel ordre dans le Temple de Junon, les deux Genisses furent immolées par les Decemvirs, & on plaça les deux Statuës dans le Temple.

Quand toutes ces cérémonies pour appaiser les Dieux, furent finies, les Consuls s'appliquerent à faire de nouvelles levées avec plus de soin & plus de vigueur qu'on n'avoit jamais fait, & on n'eut égard à aucun privilege: car on reçut des Lettres du Préteur L. Porcius qui mandoit qu'Asdrubal passoit les Alpes, & qu'il y avoit un corps de huit mille Liguriens en armes, tout prêts à se joindre à lui. Cette nouvelle obligea les Consuls à partir pour se rendre dans leurs Provinces & y arrêter chacun l'ennemi de son côté, afin qu'ils ne pussent se joindre. Et c'est à quoi servit très-utilement l'opinion où étoit Annibal, qui, se souvenant de toutes les peines qu'il avoit euës à passer ces montagnes, & des divers combats qu'il avoit été forcé de livrer pendant cinq mois de marche, étoit persuadé que son frere Asdrubal n'arriveroit pas si-tôt en Italie, & dans cette pensée il quitta plus tard ses quartiers d'Hyver. Mais Asdrubal trouva plus de facilité qu'il n'avoit cru; car outre que les Alpes étoient ouvertes depuis son passage, les esprits s'étant apprivoisés pendant les douze années qu'avoit duré cette guerre, & n'étant plus si effarouchés de la vuë des Etrangers, les Peuples d'Auvergne, les Gaulois, & tous les Montagnards reçurent Asdrubal à bras ouverts, & grossirent ses troupes. Mais le siege de Plaisance, auquel il s'attacha mal à propos & sans succès, lui fit perdre tout le fruit de sa diligence.

Pen-

Pendant que Claude Neron marche à grandes journées, Annibal qui menoit son Armée par le païs des Salentins, est attaqué par Hostilius Tubulus, qui, tombant sur lui avec quelques Cohortes legeres, lui tua quatre mille hommes, & prit huit drapeaux. Annibal se retire la nuit dans le païs des Bruttiens. Claude Neron s'avance dans celui des Salentins, & Hostilius le joint à Venuse avec ses troupes. Là on choisit dans les deux Armées quarante-deux mille hommes de pied, & cinq cens chevaux, que Claude Neron mene contre Annibal, & Hostilius conduit le reste à Capouë.

Annibal leve tous les quartiers qu'il avoit dans le païs des Bruttiens, & s'approche de la ville de Grumentum dans la Lucanie. Le Consul Neron y arrive presque dans le même tems de Venuse, & campe à cinq cens pas de l'ennemi. Pendant quelques jours il y eut plusieurs escarmouches dans la plaine qui séparoit les deux Armées, & enfin on en vint à un combat général, où Annibal fut battu & perdit huit mille hommes, neuf Enseignes, & six Elephans tués ou pris. Neron ne perdit que cinq cens hommes tant Romains qu'Alliés. Le lendemain Annibal se tenant renfermé dans son camp, Neron recueillit les dépouilles des ennemis qui avoient été tués, & fit brûler ses morts.

Quelques jours après, Annibal fit allumer pendant la nuit quantité de feux dans la partie de son camp qui regardoit le camp des Romains, & laissant quelques troupes Numides aux portes & le long des retranchemens, sur la troisiéme veille de la nuit il marcha vers la Pouille, & à la pointe du jour il fut rejoint

par ses Numides. Au lever du Soleil, Neron étonné du silence qui regnoit dans le camp ennemi, ne voyant plus paroître les Numides qu'on avoit vûs le matin, envoya deux Cavaliers le reconnoître; ayant appris qu'il étoit abandonné, il y entra, & après avoir donné à ses soldats le tems de le piller, il fit sonner la retraite avant la nuit. Le lendemain il se mit aux trousses d'Annibal, & après deux marches forcées, il le joignit près de Venuse, l'attaqua en arrivant, & lui tua deux mille hommes.

Annibal marcha nuit & jour par le chemin des montagnes pour n'être pas forcé à combattre, & arriva à Metapont; où ayant joint les troupes de Magon aux siennes, il retourna par le même chemin à Venuse, & s'avança jusqu'à Canuse sans s'arrêter.

Cependant Asdrubal forcé d'abandonner le siége de Plaisance, avoit dépêché quatre Cavaliers Gaulois & deux Cavaliers Numides avec des Lettres pour Annibal. Ces Cavaliers ayant traversé toute l'Italie au milieu de tant de postes ennemis, tomberent près de Tarente entre les mains de quelques fourrageurs Romains qui les menerent à Q. Claudius qui commandoit dans Tarente. Ils furent interrogés, & la peur des tourmens les ayant obligés de dire la verité, ils déclarerent qu'ils portoient à Annibal des Lettres d'Asdrubal son frere. On les remit avec leurs Lettres cachetées entre les mains de L. Verginius Tribun des soldats, qui les mena au Consul Neron.

Ces Lettres ayant été lûës devant lui, & les prisonniers interrogés, il pensa que le tems ne demandoit pas qu'on observât rigidement les regles, & que chaque Consul se tînt dans

les bornes de son département pour ne faire la guerre qu'à l'ennemi contre lequel le Senat l'avoit destiné ; qu'il falloit oser quelque chose d'extraordinaire & d'inopiné, qui étant entrepris, causeroit d'abord autant de terreur parmi les Citoyens que parmi les ennemis, & qui étant heureusement exécuté, convertiroit la terreur des Romains en une grande joye. Il écrit donc au Senat ce qu'il a projetté, leur marque les mesures qu'ils doivent prendre, & envoye des ordres dans tous les lieux par où il doit mener son Armée, qu'on ait à faire trouver sur son chemin les vivres nécessaires, & les chevaux & les voitures pour soulager ceux qui seroient fatigués. Après ces précautions il choisit dans son Armée six mille hommes de pied & mille chevaux ; & laissant son camp sous les ordres de son Lieutenant Q. Catius, il se mit en marche sans bruit comme pour aller dans la Lucanie, & tout d'un coup il tourne à gauche vers le Picentin.

Cette nouvelle répanduë à Rome, y causa autant de consternation & d'allarme qu'en avoit causé deux ans auparavant l'arrivée d'Annibal devant ses portes. On ne savoit si on devoit louer ou blâmer cette marche de Neron, & ce qui est très-injuste, il paroissoit qu'on n'en jugeroit que par le succès. *Voilà donc*, disoit-on, *le camp Romain laissé sans Chef en présence de l'ennemi, & d'un ennemi comme Annibal, & avec une Armée dont on a emmené toute la force & toute la fleur; le voilà sans autre sûreté que l'erreur même d'Annibal, qui ignore que le Consul est parti avec la meilleure partie de ses troupes. Que deviendra-t-on, s'il vient enfin à être desabusé, & qu'il*

prenne le parti, ou de se mettre avec toute son Armée à poursuivre le Consul qui ne marche qu'avec sept mille hommes, ou de tomber sur son camp qui lui est abandonné? Cela est accompagné de beaucoup d'autres reflexions que la terreur leur inspire.

Quand le Consul se vit assez avancé, il crut qu'il pouvoit sûrement découvrir son dessein à ses soldats. Il leur parle donc en peu de mots, & leur dit *que jamais Général n'avoit formé de projet plus hardi & plus téméraire en apparence, & plus sûr en effet que le sien; qu'il les menoit à une victoire sûre, car ils alloient joindre une Armée assez forte pour résister seule même à Annibal; que quelque petit que fût le renfort qu'ils lui amenoient, il feroit assurément pancher la balance, & que la nouvelle de l'arrivée de l'autre Consul, ne laisseroit pas un seul moment la victoire douteuse; qu'à la guerre la rénommée fait tout, & que la moindre chose arrivée de surcroît suffit pour jetter dans les esprits la terreur ou la confiance, & qu'ils auroient seuls la gloire de ce grand exploit. Car pour l'ordinaire c'est le renfort amené à propos, qui paroît avoir tout entraîné, & on lui impute les plus grands succès, sans que personne les lui dispute. Vous voyez vous-même*, ajoûta-t-il, *de quelle foule, de quelle admiration, & de quelle faveur votre marche est accompagnée.*

En effet tous les chemins étoient remplis d'une affluence d'hommes & de femmes, qui venoient de tous les environs, qui faisoient retentir les airs de bénédictions, de voeux & de louanges, qui les appelloient *le soûtien de la République, & les Liberateurs de Rome & de l'Empire*, & qui publioient que leur salut & leur

leur liberté étoient en leurs mains, & qu'ils ne les attendoient que de leur courage. *Que les Dieux benissent votre marche*, lui disoient-ils, *afin que comme nous vous accompagnons aujourd'hui pleins d'inquiétude, nous puissions en peu de jours courir pleins de joye au-devant de vous pour vous feliciter de votre victoire.* En même tems chacun les pressoit avec de grandes instances de prendre plûtôt de lui que des autres tout ce dont ils avoient besoin, sans les épargner. Cette liberalité, ou plûtôt cette prodigalité des Peuples fut combattuë par la moderation des soldats, qui ne voulurent que ce dont ils ne pouvoient se passer. Pour faire plus de diligence ils repaissoient sous leurs Enseignes, & marchoient jour & nuit sans donner à leur repos que ce que la nature demandoit nécessairement.

Livius étoit campé devant la ville de Sene à cinq cens pas d'Asdrubal. Neron s'arrêta sous quelques montagnes, & envoya lui donner avis de son arrivée, & lui demander s'il vouloit qu'il entrât dans son camp en plein jour ou la nuit. Livius jugea à propos que ce fût la nuit; & pour n'être pas obligé d'étendre son camp, ce qui auroit découvert l'arrivée du Consul, il envoya un ordre que chaque Tribun logeât un Tribun, chaque Centurion un Centurion, que chaque Cavalier prît avec lui un Cavalier, & chaque Fantassin un Fantassin. Ces troupes étant entrées la nuit avec un grand silence, il y eut dès le lendemain un grand Conseil, où le plus grand nombre fut d'avis que Neron devoit donner à ses troupes fatiguées le tems de se refaire, & prendre quelques jours pour reconnoître l'ennemi.

Neron

Neron s'opposa à cet avis avec beaucoup de force, & dit qu'il ne falloit pas par le retardement rendre vain & téméraire un dessein que la diligence avoit rendu sûr; qu'on pouvoit défaire l'Armée d'Asdrubal, & regagner la Pouille avant qu'Annibal se fût reconnu; qu'il falloit donc se mettre en bataille sur l'heure même, donner le signal du combat, & profiter de l'erreur des deux Généraux Carthaginois, en les empêchant l'un de s'appercevoir qu'il avoit à faire à un moindre nombre d'ennemis qu'il ne pensoit, & l'autre à un plus grand.

Le Conseil fini, on arbore le signal du combat. Asdrubal se met aussi en bataille devant ses retranchemens, mais avant que de faire sonner la charge, il s'avance avec quelques chevaux pour reconnoître la posture de l'ennemi. Là il remarque de vieux boucliers qu'il n'avoit pas encore vûs, il voit des chevaux plus maigres, & il lui paroît que le nombre des ennemis est fort augmenté. Cela lui est suspect. Il soupçonne ce qui en est, fait battre la retraite & envoye quelques Cavaliers à la riviere où les Romains allerent abreuver leurs chevaux, afin qu'ils tâchent de faire quelque prisonnier, ou qu'au moins ils rapportent s'ils n'ont pas vû des visages plus brûlés comme de gens qui ne font que d'arriver après une longue marche. En même tems il en envoye d'autres faire le tour du camp de Livius pour voir s'il n'est point augmenté, & si on y donne le signal une seule fois, ou deux fois.

Les coureurs lui ayant fait leur rapport, ce qui contribua le plus à le tromper, c'est l'assûrance

rance que le camp n'avoit pas plus d'étenduë qu'auparavant. Mais d'un autre côté ce qui confirma & qui augmenta même ses soupçons, ce fut ce qu'on lui dit que dans le camp du Préteur Porcius, on ne battoit le signal qu'une fois, & que dans celui de Livius on le battoit deux fois. Cela lui fit juger que les deux Consuls étoient dans ce dernier camp. Ne pouvant donc concevoir comment cela avoit pû se faire, ni démêler les diverses pensées que ses craintes lui suggeroient, il fit éteindre les feux dans son camp la nuit suivante, & sur la premiere veille il ordonna qu'on marchât pour gagner le Metaure qu'il avoit dessein de passer. Mais le lendemain il fut joint d'abord par Neron avec la Cavalerie, ensuite par Porcius qui menoit l'armure legere, & enfin par Livius à la tête de l'Infanterie toute prête à combattre.

Les deux Armées étant donc en présence, les Romains se mirent d'abord en bataille. Neron prit l'aîle droite, Livius se plaça à la gauche, & Porcius eut le corps de bataille. Asdrubal ordonna son Armée de cette maniere : Il mit ses Elephans devant son corps de bataille, donna aux Gaulois l'aîle gauche où ils étoient protegés par une colline; il se plaça à l'aîle droite avec ses Espagnols, & rangea ses Liguriens au corps de bataille derriere ses Elephans.

Le combat commença entre l'aîle gauche des Romains commandée par Livius, & l'aîle droite des Carthaginois commandée par Asdrubal, & il fut très-sanglant de part & d'autre; car les deux corps de bataille y furent mêlés. Neron qui étoit à la droite, ayant tenté de gagner

gagner la colline qui partageoit la gauche des ennemis, pour tomber de-là sur les Gaulois de cette aîle, & n'ayant pû en venir à bout, prit quelques cohortes, & les menant derriere son corps de bataille, il alla tomber par sa gauche sur la droite où étoit Asdrubal. Cela décida de la victoire, ce fut une boucherie horrible. Les Carthaginois pris de front, en queuë & en flanc, furent enfin obligés de ceder. Asdrubal donna des marques d'une valeur héroïque; toûjours exposé au plus grand péril, il soûtient ceux qui combattent, & rallume le courage de ceux qui sont fatigués ou rebutés, ramene à la charge ceux qui ont plié, & rétablit par-tout le combat. Mais enfin voyant que la Fortune se déclare pour l'ennemi, il dédaigne de survivre à une si grande Armée qui a suivi sa réputation, & poussant son cheval au milieu d'une Cohorte Romaine, il meurt en combattant comme devoit mourir un fils d'Amilcar, & le frere d'Annibal. Jamais les Romains n'avoient tué tant d'ennemis dans un seul combat. Il y eut cinquante-six mille hommes de tués du côté d'Asdrubal, cinq mille quatre cens de pris. Quatre mille Romains qui étoient prisonniers dans le camp des Carthaginois, furent délivrés. Cet échec des Carthaginois à ce combat du Metaure, égale celui des Romains à la bataille de Cannes. Cette victoire ne laissa pas de coûter cher au vainqueur. Il perdit près de huit mille hommes tant Romains qu'Alliés. Neanmoins Polybe écrit, que du côté d'Asdrubal il ne demeura que dix mille hommes tant Carthaginois que Gaulois, & que les Romains n'en perdirent que deux mille. Mais il

faut

faut nécessairement qu'il y ait une faute de nombre dans ce texte de Polybe; & une marque sûre de cette erreur, c'est que le lendemain quelques coureurs ayant rapporté à Livius, qu'un corps de Liguriens & de Gaulois échapés du combat, se retiroit sans Chef, & qu'une seule troupe de Cavalerie suffiroit pour le défaire, répondit, *Souffrons qu'il reste quelques couriers qui aillent annoncer la nouvelle de notre victoire.* Ce mot seroit ridicule, s'il n'y avoit eû que dix mille hommes tués du côté des Carthaginois.

La nuit suivante, Neron partit & s'en retourna dans la Pouille avec une diligence plus grande que celle qu'il avoit faite pour venir; car le sixiéme jour il arriva dans son camp. On ne conçoit pas comment Annibal put ignorer si long-tems son absence. La faute qu'il fit en cette occasion paroît encore plus grande que celle qu'il avoit faite à la bataille de Cannes; car il pouvoit facilement enlever le camp de Neron, dont on avoit amené toute la force, se mettre ensuite avec toute son Armée aux trousses du Consul, qui avec sept mille hommes n'auroit pas fait une longue resistance, & s'étant joint avec son frere Asdrubal, il est visible que tous deux ils auroient défait l'autre Consul Livius, qui n'auroit pû tenir contre ces deux Armées, & contre deux Généraux de cette réputation; ainsi l'Italie étoit perduë & la guerre finie. Mais quelque Dieu favorable aux Romains détourna la pensée d'Annibal de tout ce qui auroit pû le desabuser & l'instruire.

La nouvelle de la défaite d'Asdrubal causa dans Rome une joye d'autant plus grande,

que l'entreprise de Neron avoit paru très-hardie, & l'évenement très-douteux. On ordonna des prieres publiques de trois jours, & pendant ces trois jours tous les Temples furent remplis d'une foule d'hommes & de femmes, qui avec leurs enfans remercioient les Dieux de cette protection toute-puissante qui les avoit arrachés à la cruelle servitude dont ils étoient menacés.

Neron en arrivant dans son camp, fit jetter dans celui d'Annibal la tête d'Asdrubal qu'il avoit apportée, fit paroître devant ses retranchemens plusieurs Africains chargés de chaînes, & en envoya deux à Annibal pour lui apprendre tout ce qui s'étoit passé. Annibal frappé de ce malheur public & domestique, dit : *Je reconnois le malheureux sort de Carthage*, & levant son camp & tous ses quartiers, il se retira dans le païs des Bruttiens, où il emmena avec lui tous ceux de Metapont & les Lucaniens qui étoient sous son obéïssance.

Sur la fin de l'Eté le Senat ordonna au Consul Livius de revenir à Rome avec son Armée, & envoya ordre en même tems à Neron l'autre Consul de s'y rendre aussi; mais seul sans ses Legions pour faire tête à Annibal. Les deux Consuls arriverent le même jour à Preneste, & de-là à Rome au milieu d'une foule innombrable qui étoit sortie au-devant d'eux, & qui s'empressoit pour les saluer, & pour toucher ces mains victorieuses qui avoient sauvé la République & redonné à l'Italie ses beaux jours, en écartant les épaisses ténèbres dont elle étoit couverte.

Ils furent introduits dans le Senat assemblé au

au Temple de Bellone. Là après avoir rendu compte de tout ce qu'ils avoient fait, ils demanderent qu'on remerciât les Dieux en leur nom, & qu'on leur décernât le Triomphe; ce qui leur fut accordé. Voici comment on regla l'ordre & la maniere de leur Triomphe. Comme cette grande action s'étoit passée dans la Province de Livius, que le jour du combat c'étoit Livius qui avoit les Auspices, & que ses troupes étoient à Rome, on ordonna qu'il triompheroit sur un char à quatre chevaux suivi de ses troupes; & que son Collegue Neron ne triompheroit qu'à cheval & sans aucunes troupes. Cette difference, bien loin de diminuer la gloire de Neron, servoit à l'augmenter. Tout le monde fut charmé de voir que celui qui étoit supérieur en mérite, cedoit à son Collegue le plus grand honneur; & on relevoit d'autant plus le service qu'il venoit de rendre. *C'est lui*, disoit-on, *qui en six jours a traversé à cheval toute l'étenduë de l'Italie & a défait Asdrubal; c'est lui qui a combattu en même tems les deux Généraux ennemis, l'un dans la Pouille par la seule terreur de son nom, & l'autre en personne dans la Gaule. Que son Collegue triomphe donc comme l'on voudra sur un char à plusieurs chevaux, le véritable triomphe c'est celui que l'on voit passer sur un seul cheval, & quand même Neron ne triompheroit qu'à pied, il seroit toûjours plus célèbre & par la gloire qu'il a acquise par ce grand exploit, & par celle qu'il mérite par sa modestie.* Comme c'est la coûtume des Romains d'accompagner les Triomphateurs avec des chansons toutes remplies de brocards, on remarqua qu'il y en eut beaucoup plus sur Neron que sur son Collegue.

J'ai

J'ai quitté un moment Annibal pour rapporter une chose mémorable & singuliere, qui fait voir que les grands hommes n'ont qu'à se reposer de leur gloire sur le jugement public, qui les dédommage toûjours avantageusement de ce que leurs Supérieurs ou leur modestie leur font perdre.

On nomma de nouveaux Consuls pour l'année suivante, & on élut L. Veturius Philo, & Q. Cæcilius Metellus, qui eurent ordre d'aller contre Annibal dans le païs des Bruttiens. Mais ils n'entreprirent rien contre lui dans toute leur année. Annibal consterné de l'échec qu'il avoit reçu, ne donna lieu à aucune occasion, & les deux Consuls ne jugerent pas à propos de l'inquiéter, ce qui est pour lui un très-grand éloge; en effet quelle idée ne falloit-il pas qu'ils eussent de lui seul, puisqu'ils n'osoient l'attaquer, lors même que toutes ses affaires alloient en décadence, & que tout paroissoit lui être contraire? Aussi ne sauroit-on dire, si Annibal n'étoit pas plus grand & plus admirable dans l'adversité que dans la prosperité. Car faisant la guerre dans un païs ennemi, loin de sa patrie, & avec une Armée composée d'un ramas de toutes les Nations, qui n'avoient ni les mêmes Loix, ni les mêmes Coûtumes, ni le même langage, ni les mêmes sacrifices, ni presque les mêmes Dieux, de les avoir contenuës pendant tant d'années & de les avoir tenuës si obéissantes & si bien unies, que jamais il ne se soit élevé le moindre mouvement entre elles, ni la moindre revolte contre leur Général, sur-tout après tant de pertes, & lorsque les convois & l'argent pour leur solde manquoient absolument, & que chas-

chassées du reste de l'Italie, elles étoient poussées à l'extrêmité du païs des Bruttiens, c'est un sujet digne de l'admiration de tous les hommes.

Les Romains, dont tant de pertes n'avoient pû abattre le courage, ranimés par ces grands succès, prirent toutes les mesures que la magnanimité & le courage pouvoient suggerer, pour achever de chasser Annibal de l'Italie.

Quand Homere décrit la déroute des Troyens poussez par Achille, il la met devant nos yeux par cette comparaison : *Comme on voit des Legions de Sauterelles chassées d'une Campagne par la violence du feu qu'on allume de toutes parts, se retirer vers un fleuve, & si le feu les poursuit toûjours, s'ensevelir dans ses ondes, on voit de même les Troyens chassés par le divin fils de Pelée se précipiter dans les eaux profondes du Xanthe avec leurs chars & leurs chevaux.* Cette image représente parfaitement la fuite des Carthaginois, qui chassés de tous côtés par les Legions Romaines, se retirent à l'extrêmité de l'Italie tout prêts à se jetter dans leurs vaisseaux pour regagner l'Afrique.

Iliad. Liv. XXI. au commencement.

Scipion nommé Consul malgré sa grande jeunesse, eut ordre de passer en Sicile, & Licinius Crassus qu'on lui avoit donné pour Collegue, fut envoyé dans le païs des Bruttiens. Mais l'Eté il s'éleva une si grande peste dans le camp des Romains & dans celui des Carthaginois, & ces derniers furent de plus si abattus par la famine qui se joignit à la peste, que ni les uns ni les autres ne furent en état de rien entreprendre de considérable. Ce n'étoit plus

plus tant une guerre que des courses de partis qui sortoient plutôt pour piller que pour combattre. La Garnison Romaine qui étoit à Rhege, profita de ce tems-là pour recouvrer la ville de Locres qui avoit embrassé le parti d'Annibal. Sur quelque intelligence qu'elle avoit dans la Place, elle s'approcha de nuit d'une de ses deux Citadelles, escalada ses murailles, & s'en empara après un grand meurtre. La Garnison Carthaginoise qui la défendoit, se retira dans l'autre Citadelle. Annibal en étant averti, & voyant de quelle importance il étoit pour lui de conserver cette Place, marcha au secours, & fit toûs ses efforts pour reprendre la Citadelle qu'il avoit perduë. Cette nouvelle portée à Scipion en Sicile, il partit sans differer avec une Flotte & entra dans la Place avant le coucher du Soleil. Annibal avoit déja appliqué les échelles. Les Romains ranimés par l'arrivée de Scipion, font une furieuse sortie. Annibal sachant que Scipion étoit présent, fit sonner la retraite, & la garnison abandonna l'autre Citadelle, & le suivit. Scipion punit les principaux auteurs de la revolte, laissa dans la Place Pleminius pour Commandant, & s'en retourna à Messine.

Pendant que ces choses se passoient, les Romains allarmés de ce que cette année-là il étoit tombé plusieurs fois une pluye de pierres, consulterent les Livres des Sibylles où ils trouverent cette prophetie : *Que comme un ennemi étranger avoit porté la guerre en Italie, le seul moyen de le vaincre & de l'en chasser, c'étoit de faire venir de Pessinonte la Déesse qu'on appelloit la Mere Idéene.* On consulta l'Oracle de

de Delphes qui répondit conformément à la prophétie : *Qu'ils obtiendroient cette Déesse par le moyen du Roi Attalus, & que lorsqu'ils l'auroient conduite à Rome, il falloit la faire recevoir par le plus homme de bien de la ville.* On envoya des Ambassadeurs à Pergame au Roi Attalus qui les mena à Pessinonte, & leur fit délivrer une pierre que les Phrygiens adoroient comme la Mere des Dieux. Ces Ambassadeurs dépêchent à Rome Valerius Falto pour leur annoncer l'arrivée de la Déesse.

Cependant on élit à Rome de nouveaux Consuls, & on nomme Cornelius Cethegus & Sempronius Tuditanus. On décerne la Toscane à Cornelius, & les Bruttiens à Sempronius. Alors on reçoit à Rome la nouvelle que la Déesse est déja à Terracine; & voilà le Senat très-embarrassé à choisir le plus homme de bien pour la recevoir. Tous les principaux aspiroient à cet honneur, & préferoient la gloire d'être choisis à tous les honneurs & à tous les commandemens qui pourroient leur être accordés par le Senat & par le Peuple. Enfin le choix tomba sur P. Scipion, fils de Cneus qui avoit été tué en Espagne, jeune homme qui n'étoit pas encore en âge d'être Questeur. Quelle gloire pour un homme de cet âge, de remporter le prix de la sagesse dans une ville pleine de personnages recommandables par leur vertu!

Scipion s'étant rendu à Ostie avec les principales Dames de la ville qui furent nommées pour cette honorable commission, s'avança en pleine mer, reçut la Déesse des mains des Prêtres qui la conduisoient, & la remit entre les mains de ces Dames, qui se relayant, la

porterent à Rome & la placerent dans le Temple de la Victoire. Toute la ville étoit sortie au-devant; dans les ruës où elle devoit passer, il y avoit des encensoirs à toutes les portes, l'air étoit embaumé de l'encens qu'on y brûloit, & retentissoit d'acclamations & de prieres. On la conjuroit de venir de son bon gré habiter la ville de Rome & de lui être favorable. Cette procession entra à Rome le quatorze d'Avril. Ce jour-là fut une fête solemnelle, & on célébra des Jeux qui furent appellés *Megalesia*.

Les Romains qui avoient déja recouvré la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, & chassé Annibal de presque toutes les Places qu'il occupoit en Italie, exécuterent le grand dessein qu'ils avoient déja formé, de faire passer Scipion en Afrique malgré l'opposition de Fabius Maximus, qui n'oublioit rien pour l'empêcher, qui protestoit que c'étoit la ruine sûre de l'Italie; & qui alloit criant dans les Conseils & dans les Assemblées du Peuple: *Qu'il ne suffisoit pas à Scipion de fuir Annibal, s'il n'emmenoit encore toutes les forces qui leur restoient en Italie; repaissant la jeunesse de vaines esperances, en leur persuadant d'abandonner leurs peres, leurs femmes, leurs enfans, & leur ville, aux portes de laquelle il voyoit un puissant ennemi jusques-là toûjours invincible.*

Malgré cette opposition Scipion partit, passa à Carthage, & transporta dans le sein de cette ville ennemie la guerre qu'elle avoit osé porter jusqu'aux murailles de Rome.

Le Consul Sempronius qui marchoit vers le païs des Bruttiens, eut une rencontre avec Annibal sur les terres de Crotone. Ce ne fut

pas

pas une bataille, mais un combat tumultueux fait par des troupes ſeparées. Le Conſul fut battu, perdit douze cens hommes & ſe retira avec précipitation dans ſon camp, où les ennemis n'oſerent le ſuivre.

La nuit ſuivante il envoya ordre à Licinius qui commandoit près de-là un corps de troupes, de lui amener ſes Legions. Les deux Armées étant jointes, Sempronius donna une grande bataille à Annibal, & avant que de commencer la charge, il adreſſa ſes prieres à la Fortune appellée *Primigenia*, & lui voua un Temple ſi elle lui accordoit la victoire. La Déeſſe agréa ſon vœu, les Carthaginois furent battus & mis en fuite. On leur tua quatre mille hommes, on fit trois cens priſonniers & on prit onze Enſeignes. Annibal déconcerté par cet échec, retira ſon Armée & la mena à Crotone. Le Conſul profitant de ſa retraite, attaqua la ville de Clampetia & la prit d'aſſaut. Toutes les autres villes moins conſidérables ſe rendirent volontairement.

L'année ſuivante eut pour Conſuls Cn. Servilius Cœpio, & C. Servilius. Magon frere d'Annibal, qui étoit paſſé dans les Gaules avec des troupes pour ſe joindre à Annibal, & qui avoit fait ſoulever preſque toute la Toſcane, fut battu & fort bleſſé dans un combat que lui donnerent Quintilius Varus & le Proconſul M. Cornelius.

Scipion ne fut pas plutôt paſſé en Afrique, que Rome retentit du bruit de ſes glorieux exploits & de ſes victoires, qui obligerent les Carthaginois à envoyer à Annibal & à Magon des Deputés, pour leur ordonner d'abandon-

ner l'Italie & de venir au secours de leur Patrie déja réduite à l'extrêmité.

Quand Annibal reçut ces ordres, il venoit encore d'être battu à Crotone par le Consul C. Servilius. On ne comprend point comment ce combat a échappé à la diligence des Historiens. Valerius Antias est le seul qui en parle, & qui assure que les Carthaginois perdirent cinq mille hommes en cette occasion. Toutes ces grandes pertes avoient si peu abattu le courage d'Annibal, qu'ayant entendu les ordres que ces Députés lui apportoient, il en fremit de rage jusqu'à verser des larmes. *Il y a long-tems*, dit-il, *qu'on me rappellé par des voyes détournées en refusant de m'envoyer des recruës & de l'argent. Aujourd'hui on me rappelle par des ordres formels. Annibal n'est point vaincu par les Romains qu'il a si souvent battus & mis en fuite; il ne l'est que par l'envie & par l'opposition opiniâtre du Senat de Carthage. Ce ne sera pas tant Scipion qui se rejouira & qui s'enorgueillira du retour plein de honte auquel je suis forcé, que Hannon qui n'ayant pû abbattre ma maison par d'autres voyes, a trouvé moyen de l'accabler sous les ruines de Carthage.*

Annibal sans differer un moment, fit embarquer son Armée. Avant son départ il fit passer au fil de l'épée quelques troupes du païs qui avoient refusé de le suivre, & qui s'étoient refugiées dans le Temple de Junon Lacinienne. La sainteté de cet asyle ne put les sauver de sa fureur; & pour laisser un monument durable de ses actions, il éleva dans ce Temple un autel, sur lequel il fit graver une magnifique inscription où tous ses exploits furent

rent détaillés en Lettres Grecques & Puniques.

Jamais homme n'a marqué tant de douleur en quittant sa patrie pour aller en exil, qu'Annibal en témoigna quand il quitta cette terre ennemie. Et ce qui est encore plus singulier, les Romains ne furent pas plus affligés de l'arrivée des Carthaginois en Italie, qu'ils le furent de leur départ, & ils se plaignoient de leurs Généraux qui ne les avoient pas retenus selon les ordres qu'ils leur en avoient donnés: car ils craignoient l'issuë d'une guerre, dont tout l'effort alloit tomber sur une seule Armée & sur un seul Chef. *C'est la scene qui est changée*, disoient-ils, *& non pas le danger. Fabius Maximus, ce grand Personnage qui vient de mourir, a prédit mille fois le grand combat qui se prepare. Il a publié & avec raison, qu'Annibal seroit plus redoutable dans son propre païs qu'il ne l'avoit été aux portes de Rome. Ce ne sera ni un Syphax homme d'une barbarie sans conduite, ni un Asdrubal qui ne fait que fuir, ni une Armée ramassée à la hâte & composée de païsans mal armés, que Scipion aura à combattre: Il aura en tête Annibal né presque dans le camp de son pere, dont la valeur a été si célèbre, Annibal nourri & élevé dans les armes dès son enfance, parvenu à commander en chef avant que d'être devenu homme, qui a vieilli dans le sein de la Victoire, & qui a rempli des monumens de ses grandes actions les Espagnes, les Gaules & toute l'Italie, depuis les Alpes jusqu'à la mer; qui mene une Armée endurcie à souffrir ce qui avant lui paroissoit au-dessus des forces humaines, une Armée cent fois teinte du sang Romain, & qui remporte des dépouilles sans nombre. Scipion*

pion trouvera devant lui dans le combat une infinité de Chefs qui ont tué de leurs mains nos Généraux, & parcouru en vainqueurs nos camps & nos villes. Aujourd'hui tous nos Magistrats ensemble ne font point porter devant eux tant de faisceaux qu'Annibal en pourroit faire marcher devant lui, s'il produisoit tous ceux qu'il a gagnez par le meurtre de nos Capitaines.

Après toutes ces tristes reflexions, la peur d'offenser les Dieux par leur ingratitude, les porta à ordonner des fêtes & des sacrifices, pour les remercier de ce qu'ils se voyoient possesseurs de l'Italie après seize années d'une si cruelle guerre.

Cependant Annibal porté par un vent favorable, approchoit du rivage d'Afrique. Il ordonna à un matelot de monter au haut du mât pour reconnoître l'endroit où ils alloient prendre terre. Le matelot étant monté, lui cria que la prouë étoit tournée vers un lieu où il y avoit un tombeau ruiné. Annibal regardant cela comme un présage funeste, lui commanda de passer outre, & alla descendre à la petite Leptis, d'où il mena son Armée à Adrumette, & après l'avoir laissé reposer quelques jours, il marcha en diligence à Zama, qui est à cinq journées de Carthage. Là ayant appris les grands progrès que Scipion avoit déja faits, & ne voyant aucune apparence de pouvoir rétablir les affaires par les armes, il envoya demander une conference à Scipion qui ne la refusa point. On convient d'un lieu entre les deux camps ; & les deux Généraux avec une troupe d'élite qu'ils laissent à une égale distance, s'avancent au milieu suivis chacun de leur Truchemant.

An-

Annibal parla le premier, & par un long discours il tâcha de porter Scipion à accorder la paix aux Carthaginois : *Scipion*, lui dit-il, *souvenez-vous de l'inconstance de la Fortune qui renverse souvent ceux qu'elle a le plus élevés, & qui, ayant beaucoup de pouvoir sur toutes les choses humaines, le déploye avec plus d'insolence dans les affaires de la guerre. Il ne faut pas en aller chercher des exemples bien loin, ni dans les anciennes Histoires, vous en voyez un bien sensible devant vos yeux. Je suis cet Annibal, qui après la bataille de Cannes m'étant rendu maître de presque toute l'Italie, portai mes armes victorieuses jusqu'aux portes de Rome, & campai à cinq milles de vos murailles. Là je m'arrêtai pour déliberer ce que je devois faire de vous & de votre pàtrie. Et aujourd'hui je me vois en Afrique, moi Africain reduit à venir vous demander la paix à vous Romain, & traiter avec vous de mon salut & de celui de Carthage. Si vous considerez bien ce grand revers, vous compterez moins sur vos prosperités presentes, & pour ne pas vous exposer à perdre le nom que vous avez acquis dans une si florissante jeunesse, vous accepterez nos offres & vous nous accorderez la paix. La Sicile, la Sardaigne & les Espagnes seront au Peuple Romain, sans que nous puissions jamais les repeter par nos armes. Toutes les Isles qui sont entre l'Italie & l'Afrique vous demeureront. Qu'est-ce que la guerre pourra vous donner davantage ? En faisant par ce Traité la sûreté des Carthaginois, vous assurerez votre gloire & celle du nom Romain.*

Scipion répondit à Annibal par un long discours, dont la fin fut : *Que ce n'étoit pas au vaincu à faire le partage du vainqueur, & qu'il*

falloit que les Carthaginois se remissent entierement à la discretion des Romains, ou que dès le lendemain on decidât par les armes, laquelle des deux villes de Rome ou de Carthage seroit la maîtresse du Monde, & donneroit la Loi à toutes les Nations.

Après cette conference ils se retirerent chacun dans leur camp, & le lendemain à la pointe du jour ils mirent leurs troupes en bataille, avec tant de capacité & d'art, que, comme dit Homere, si Mars & Bellone avoient parcouru les deux Armées, & visité tous les rangs, ils n'auroient pû y trouver la moindre chose à reprendre. Scipion lui-même donna de grands éloges à la disposition qu'avoit fait Annibal.

Le combat fut long, fort opiniâtré, & diversifié par des accidens étranges & singuliers: mais enfin la victoire se declara pour les Romains. Les Carthaginois perdirent vingt mille hommes tués sur la place. On fit autant de prisonniers, & on leur prit cent trente-trois Enseignes & onze Elephans. Scipion ne perdit pas plus de quinze cens hommes. Annibal après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre du plus grand Capitaine, se retira à Adrumette & de-là à Carthage où il declara en pleine Assemblée, qu'il n'y avoit pour eux de ressource que dans la paix.

Il y eut sur cela plusieurs Assemblées. On envoya par deux fois à Scipion des Députés en état de supplians. Scipion leur dicta les conditions qu'il leur imposoit, & leur ordonna d'aller les declarer à Carthage. La lecture en étant faite, Giscon qui avoit toujours été opposé à Annibal, voulut empêcher le Peuple de

de les recevoir, & il étoit favorablement écouté de la multitude. Annibal indigné de cette opposition si imprudente, & qui alloit achever l'entiere ruïne des Carthaginois, s'approcha de lui, le prit par le corps, & le tira par force de la Tribune. Cette action violente faite dans une ville libre, parut très-insolente, & excita un grand murmure dans l'Assemblée. Annibal étonné de cette liberté du Peuple, que la guerre ne connoissoit point, dit pour calmer les esprits : *Je suis sorti de Carthage à l'âge de neuf ans ; j'y suis revenu trente-six ans après ; je crois savoir passablement l'art de la guerre, ses Loix & ses usages, dont la Fortune tant publique que particuliere m'a instruit depuis mon enfance ; mais j'ignore les Loix, les mœurs & les Coûtumes de vos Assemblées de ville, & c'est à vous à me les enseigner.* Ainsi ayant excusé son imprudence, il fit un long discours pour faire voir que la paix qu'on leur offroit, n'étoit point injuste ; que ses conditions étoient même plus douces qu'ils ne devoient l'esperer dans l'état où ils se trouvoient, & qu'elle étoit necessaire.

Les Députés qu'on avoit envoyés à Rome, étant revenus avec la ratification du Traité, lorsqu'il fut question de faire le premier payement des dix mille talens qui avoient été imposés, & qu'ils devoient payer en cinquante années deux cens talens par an ; voilà toute l'Assemblée qui se met à pleurer & à jetter de grands cris. Annibal s'étant pris à rire, Asdrubal surnommé Hœdus lui en fit un crime ; il dit qu'il étoit étonnant qu'il pût rire dans ce deuil public, lorsque tout le monde fondoit en larmes, lui sur-tout qui étoit la cause de

tous ces pleurs. Annibal repoussa cette insulte par des paroles pleines de sens : *Ces ris que vous blâmez*, dit-il, *ne sont point si fort hors de saison que vos larmes impertinentes. Quand on nous a ôté nos armes, qu'on a brûlé nos vaisseaux, qu'on nous a interdit toute guerre étrangere, c'étoit alors qu'il falloit pleurer : car voilà le coup mortel qu'on nous a porté. Mais nous ne sentons des maux publics que ce qui touche nos fortunes particulieres, & rien ne nous afflige que la perte de notre argent. Quand on a dépouillé Carthage, & qu'on l'a mise toute nuë & sans armes au milieu de ces Nations d'Afrique toutes armées, personne n'a gémi, personne n'a versé une seule larme ; & aujourd'hui parce qu'il faut que chacun contribuë au premier payement du Tribut qui a été imposé, vous pleurez tous comme dans des funerailles publiques. Ah que je crains que vous sentiez bien-tôt que vous avez pleuré pour des maux très-legers !*

Tite-Live assure qu'il y a des Auteurs qui ont écrit, que d'abord après la bataille Annibal s'embarqua pour aller à la Cour d'Antiochus. Cela étoit fondé apparemment sur ce que Scipion ayant fait demander aux Carthaginois qu'on lui livrât Annibal, les Carthaginois repondirent qu'Annibal n'étoit plus en Afrique. Mais c'étoit un mensonge : car Annibal après la ratification du Traité de paix & le départ de Scipion, demeura encore six années à Carthage jusqu'au Consulat de Caton & de L. Valerius Flaccus. Ce ne fut que cette année-là, que, pour se dérober à la haine de ses Citoyens qu'il avoit offensés par des nouveautés qu'il avoit introduites, & encore plus pour éviter d'être livré aux Romains qui avoient en-

envoyé des Ambaſſadeurs à Carthage le demander, ſur ce qu'on avoit appris à Rome qu'il s'étoit lié avec Antiochus, & qu'il avoit fait un Traité avec lui pour leur faire la guerre, il réſolut de s'évader. Mais comme il étoit obſervé, il uſa d'une grande prudence. Le jour qu'il avoit pris pour ſa fuite, il fut tout le jour à la Place publique pour éloigner tout ſoupçon de ſon deſſein. A l'entrée de la nuit il ſortit ſecretement ſuivi ſeulement de deux de ſes domeſtiques, & ſe rendit dans un lieu où il avoit fait preparer des chevaux. Là il monta à cheval & fit tant de diligence, que le lendemain matin il arriva à la Tour qui porte ſon nom, & qui eſt ſur le bord de la mer entre Acholla & Thapſe. Il y avoit là un vaiſſeau tout prêt ſur lequel il paſſa le jour même à l'Isle de Cereina, où il trouva pluſieurs vaiſſeaux chargés de marchandiſes. Dès qu'il fut deſcendu, les Marchands & les Patrons allerent en foule pour le ſaluer. Comme un autre Ulyſſe, il leur fit une fauſſe confidence, & leur dit que Carthage l'envoyoit Ambaſſadeur à Tyr. Mais craignant que quelqu'un de ces vaiſſeaux ne partît la nuit & n'allât annoncer à Thapſe ou à Acholla qu'on l'avoit laiſſé à Cereina, il fit preparer un ſacrifice & un grand repas auquel il pria tous ces Marchands & ces Pilotes ; & afin qu'on pût ſouper à l'ombre, car on étoit alors au cœur de l'Eté, il ſe ſervit des voiles & des mâts de quelques vaiſſeaux, & fit une tente fort ſpatieuſe ſur le rivage. La chere fut auſſi grande que l'avoit pû permettre le peu de tems qu'on avoit eu pour ſe preparer. On but juſques bien avant dans la nuit. Annibal trouvant un

moment favorable pour se dérober sans être vû, fit voile & arriva heureusement à Tyr, où il fut reçu par les Fondateurs de Carthage comme dans une autre patrie. Il n'y séjourna que peu de jours, & navigea à Antioche. Il trouva que le Roi en étoit parti, & il apprit que son fils étoit à Daphné où il célébroit des Jeux solemnels. Il alla l'y trouver. Le jeune Prince le reçut avec beaucoup de politesse. Il ne s'arrêta point, & alla à Ephese où il trouva Antiochus encore incertain & flottant sur la guerre contre les Romains. Son arrivée acheva de le déterminer. Pendant qu'il fut à Ephese, il arriva une avanture qui mérite d'être rapportée.

Les Ephesiens avoient chez eux un Philosophe Peripateticien nommé Phormion, pour lequel ils avoient une estime très-singuliere. Ils crurent ne pouvoir mieux regaler Annibal qu'en lui faisant entendre leur Philosophe. Ils lui proposerent d'aller à son auditoire : ce qu'Annibal accepta très-volontiers. Ils le menent donc avec un grand concours de Peuple. Phormion fit un discours de plusieurs heures sur le devoir du Général d'Armée & sur tout l'Art de la guerre. Les Ephesiens charmés, demanderent à Annibal ce qu'il pensoit de ce Personnage. Annibal s'expliquant assez mal en Grec, mais avec une franchise digne de lui, dit : *Qu'il avoit bien vû en sa vie des vieillards radotter, mais qu'il n'avoit jamais vû un plus parfait radotteur que leur Philosophe.* En effet quelle arrogance, ou plutôt quelle démence & quelle démangeaison de parler dans ce Grec, qui n'avoit jamais vû l'ennemi, ni même un camp, qui toute sa vie avoit été éloigné de tou-

toute fonction publique, de se mêler de parler de l'Art de la guerre devant Annibal, qui avoit disputé tant d'années l'Empire aux Romains vainqueurs de toute la Terre?

Antiochus faisoit toute sorte d'honneurs à Annibal, comme au Capitaine le plus propre à lui procurer de grands succès dans la guerre qu'il meditoit, & il avoit avec lui de frequentes conferences. Annibal fidéle à la haine qu'il avoit jurée aux Romains, le pressoit de porter la guerre en Italie, qui lui fourniroit les convois necessaires pour la subsistance de ses troupes & des recruës dont il avoit besoin. Il lui representoit que s'il donnoit le tems aux Romains de faire la guerre hors de l'Italie, il n'y avoit point de Roi, point de Nation qui pût leur resister. Il lui demandoit cent vaisseaux couverts, dix mille hommes de pied & mille chevaux, & l'assuroit qu'avec cette Flotte il passeroit en Afrique, & feroit revolter les Carthaginois, ou que s'ils refusoient de l'écouter, il passeroit en Italie, & y exciteroit quelque guerre contre les Romains.

Antiochus admirant ses grandes vuës, donna les mains à tout. Annibal avant que de rien entreprendre, crut qu'il étoit necessaire de preparer les esprits de ses Citoyens. Pour cet effet il se servit d'un certain Ariston de Tyr, qui étoit alors à Ephese, & dont il avoit éprouvé l'habileté & l'adresse dans plusieurs emplois dont il l'avoit chargé. Il le prend en particulier, lui explique tout ce qu'il meditoit, & l'envoye à Carthage. Il n'osa le charger de Lettres, de peur qu'étant interceptées, elles ne découvrissent tout ce qu'il tramoit. Mais il lui donna ses ordres, lui nomma ceux avec

lesquels il devoit s'aboucher, & l'instruisit de plusieurs secrets qui feroient connoître à ses amis qu'il venoit de sa part, & qui lui tiendroient lieu de Lettres de créance.

Ariston ne fut pas plutôt arrivé à Carthage, que les ennemis d'Annibal se douterent de la commission dont il étoit chargé. On ne s'entretenoit d'autre chose & en public & en particulier. Enfin on porta la chose au Senat, & sur le rapport qui fut fait, Ariston eut ordre de comparoître. Il se défendit d'abord assez bien ; & la principale de ses défenses fut qu'il n'avoit porté aucune Lettre à aucun des Citoyens. Mais il n'alleguoit nulle bonne raison sur le sujet de son voyage ; aussi fut-il très-embarrassé à repondre au reproche qu'on lui fit, qu'il n'avoit eû des conferences qu'avec les amis d'Annibal. Sur celà il s'éleve un grand tumulte parmi les Senateurs. Les uns veulent qu'on le traite en espion & qu'on l'envoye à Rome ; & les autres crient que de traiter ainsi un étranger sans aucune preuve, c'étoit donner un exemple pernicieux, qui auroit de terribles conseqüences : car on traiteroit de même les Carthaginois & à Tyr & dans les autres lieux où ils alloient pour leur commerce. L'affaire fut remise au lendemain ; mais Ariston qui craignoit les suites, s'embarqua secretement la nuit même, après avoir affiché au haut du Tribunal un Placard où il declaroit, *qu'il n'avoit eu aucun ordre de traiter avec aucun particulier ; mais qu'il avoit été envoyé pour traiter avec le Senat.* Ce Placard plein de malice étoit fait à deux fins ; l'une pour rendre les principaux de la Noblesse suspects au Senat, & pour rendre le Senat suspect au

au Peuple ; l'autre pour donner des ſoupçons aux Romains & pour les irriter contre Carthage.

Le lendemain les Magiſtrats appellés *Suffetes* s'étant aſſemblés, ils trouverent ce Placard, le lurent, & trouvant le crime averé, ils jugerent à propos d'envoyer des Ambaſſadeurs à Rome declarer tout ce qui s'étoit paſſé. Ces Ambaſſadeurs ayant été entendus, le Senat ſe trouva dans de grandes allarmes, & craignit que Rome n'eût inceſſamment la guerre avec Antiochus & avec les Carthaginois. Mais ce qui augmenta ſes ſoupçons contre ces derniers, c'eſt que bien loin qu'il y eût eu des avis pour envoyer Ariſton à Rome, non ſeulement ils ne les avoient pas ſuivis, ils ne l'avoient pas même retenu, & ne l'avoient pas empêché de prendre la fuite.

Les Romains envoyerent à Epheſe deux Ambaſſadeurs, P. Sulpicius & P. Villius, chargés d'inſtructions ſecretes, & d'un ordre de paſſer à Pergame à la Cour d'Eumenes qui ne demandoit qu'une occaſion de faire la guerre à Antiochus. Sulpicius demeura malade à Pergame, & Villius arriva à Epheſe dans le tems qu'Antiochus étoit occupé à la guerre de Piſidie.

Les Courtiſans de ce Prince, jaloux d'Annibal, & qui craignoient qu'il ne s'élevât à leur préjudice au premier degré d'autorité & de credit, l'avoient déja rendu très-ſuſpect. Antiochus ne ſe ſervoit plus de lui, & ne l'appelloit plus à ſes Conſeils. Cette mauvaiſe diſpoſition fut encore augmentée par l'arrivée de Villius qui eut de frequentes conferences avec Annibal ; ce qui ralluma les ſoupçons d'Antiochus

chus & fortifia les impressions que ses Courtisans lui avoient déja données.

L'Historien Claudius, qui a traduit en Latin les Annales Grecques d'Acilius, & qui les a suivies, écrit que pendant qu'Antiochus étoit dans la Pisidie, Scipion l'Africain se trouva à Ephese, qu'il y vit souvent Annibal, & qu'un jour qu'il s'entretenoit avec lui, la conversation étant tombée sur les Généraux d'Armée, Scipion lui demanda *quel étoit le Capitaine qu'il preferoit à tous les autres*. Annibal répondit *Alexandre : Et le second*, continua Scipion ; *C'est Pyrrhus sans contredit*, repliqua Annibal. *Et le troisième*, reprit Scipion ; *C'est moi*, repartit Annibal sans balancer ; que sur cela Scipion se prit à rire, & lui dit : *Que seroit-ce donc si vous m'aviez vaincu ? Oh*, répondit Annibal, *si je vous avois vaincu, je me mettrois avant Alexandre, avant Pyrrhus, & avant tous les autres.* Scipion fut agréablement flatté de cette réponse fine, & de cette politesse peu attenduë du Carthaginois, qui ne l'avoit point compris parmi les Généraux, comme le jugeant infiniment superieur à tous les autres, & hors de toute comparaison.

Antiochus ayant appris que les Ambassadeurs des Romains arrivoient, quitta la Pisidie, & arriva à Apamée. Villius partit d'Ephese, & alla l'y joindre. Ils eurent là quelques conferences qui furent interrompuës par la mort d'Antiochus fils aîné du Roi, jeune Prince d'une grande esperance, & qui avoit déja donné des marques qu'il seroit un jour un grand Roi, c'est-à-dire, un Roi juste. Toute la Cour fut plongée dans le deuil, & l'affliction du Roi parut d'autant plus grande, qu'elle

étoit

étoit feinte : car il fut soupçonné d'avoir fait empoisonner son fils pour se défaire d'un héritier qui talonnoit de trop près sa vieillesse, & qu'il accusoit à faux d'attendre avec trop d'impatience sa succession. Le Palais fut fermé pendant plusieurs jours, & Villius pour n'être pas incommode au Prince, alla à Pergame, d'où il se rendit peu de tems après à Ephese avec Sulpicius qu'il trouva guéri. Le Roi y arriva peu de jours après. Il y eut là plusieurs conferences qui n'aboutirent à rien, & les Ambassadeurs furent obligés de s'en retourner à Rome sans avoir rien conclu de tout ce que portoient leurs instructions.

Après leur départ, Antiochus assembla un grand Conseil pour déliberer sur la guerre contre les Romains. Là chacun se piqua d'autant plus de s'emporter contre eux, que c'étoit faire sa cour au Prince. Les uns relevent l'insolence des demandes de ce Peuple ambitieux qui pretendoit donner la Loi à Antiochus, au plus grand Roi de l'Asie, comme il la donnoit à Nabis après l'avoir vaincu. Les autres disent que veritablement les deux Places que les Romains demandoient, n'étoient pas bien considerables pour un aussi grand Roi qu'Antiochus, mais que c'étoit un essai qu'ils faisoient ; qu'Antiochus ne se seroit pas plutôt relâché, qu'ils en demanderoient de plus importantes, & que c'étoit toujours la coûtume de commencer par de petites choses, pour en exiger ensuite de plus grandes & de plus injustes. Il y avoit dans ce Conseil un certain Alexandre d'Acarnanie, qui avoit été un des principaux amis de Philippe, & qui l'avoit quitté pour s'attacher à Antiochus, comme à

un Roi plus puissant, & plus en état de recompenser ses services. Il avoit acquis beaucoup de credit auprès du Roi qui l'admettoit à ses Conseils les plus secrets, comme un homme qui connoissoit la Grece, & qui étoit parfaitement instruit des affaires des Romains. Quand ce fut à lui à parler, il dit *qu'il n'étoit pas question de déliberer si l'on feroit la guerre, mais qu'il s'agissoit de decider & où & comment on la feroit; qu'il promettoit une victoire sûre à Antiochus, s'il passoit en Europe, & s'il s'établissoit dans quelque coin de la Grece, comme dans une Place d'armes; qu'il trouveroit les Etoliens déja armés; que Nabis ne manqueroit pas de faire soulever tout le Peloponese, & que le signal ne seroit pas plutôt donné, que Philippe accourroit du fond de la Macedoine; qu'il se souvenoit combien de fois il avoit entendu ce Prince demander aux Dieux d'avoir seulement le secours d'Antiochus; & qu'enfin il ne falloit pas user de remise, mais faire passer incessamment Annibal en Afrique pour y occuper les Romains.*

Annibal n'assistoit pas à ces Conseils, parce qu'il étoit suspect au Prince, & il n'avoit plus aucune considération à la Cour. D'abord il supporta cet affront sans se plaindre, mais enfin il crut devoir à sa gloire de se justifier, & de demander au Roi même la cause de son changement à son égard, sur-tout la conjoncture lui paroissant favorable. Il entre donc dans le Conseil & demande au Roi le sujet de ses froideurs, & l'ayant entendu de sa bouche, il lui dit : *Antiochus, je n'étois qu'un enfant lorsque mon pere Amilcar m'approcha de l'autel sur lequel il faisoit un sacrifice, & me força à faire un serment inviolable que je serois*

tou-

toûjours l'ennemi des Romains. C'est ce serment qui m'a obligé à leur faire la guerre pendant trente-six années sans aucun relâche. C'est ce serment qui m'a chassé de ma patrie, & qui m'a jetté dans vos Etats; & c'est ce même serment qui, si vous trompez mes esperances & que vous trahissiez votre gloire, me portera à aller partout où il y aura des armes & des troupes, & à courir les terres & les mers pour chercher des ennemis de Rome. C'est pourquoi si quelques-uns de vos Courtisans veulent s'élever en me calomniant auprès de vous, je les avertis de bâtir leur fortune sur tout autre que sur Annibal. Je hais les Romains & j'en suis haï. Mon Pere Amilcar & tous les Dieux sont témoins de cette verité. Si vous pensez donc serieusement à faire la guerre aux Romains à qui j'ai voué une haine implacable, servez-vous de moi comme du meilleur & du plus fidéle ami que vous puissiez avoir. Mais si vous faites la paix avec eux, aujourd'hui même je me déclare votre ennemi & je chercherai tous les moyens de vous faire à vous & à eux le plus de maux qu'il me sera possible.

Ces paroles pleines de sincerité & de force, prononcées avec beaucoup de feu, ne toucherent pas seulement le Roi, elles dissiperent tous ses soupçons & le porterent à redonner à Annibal toute sa confiance; Annibal fut mieux que jamais dans son esprit, & la guerre fut résoluë.

On ne parloit à Rome que des menaces d'Antiochus; mais les Romains n'avoient contre lui d'autres préparatifs que leur courage. Enfin avertis de sa marche, ils levent de nouvelles Legions, assemblent le secours des Al-

fiés, & envoyent des troupes dans tous les postes les plus exposés pour s'opposer à cet orage qui venoit fondre sur eux. Les nouveaux prodiges que l'on annonçoit de toutes parts, augmentoient encore leurs allarmes. Dans le Picenum une Chévre avoit eu six Chevreaux d'une portée; à Aretium il étoit né un enfant qui n'avoit qu'une main; à Amiterne il avoit plû de la terre; à Formies la porte & les murailles de la ville avoient été frappées de la foudre; à Rome le Tibre s'étoit débordé, & avoit fait de grands ravages; & du haut du Capitole il s'étoit détaché un grand rocher qui étoit tombé dans un quartier de la ville, & y avoit accablé plusieurs personnes, & cela, sans que l'on eût senti la moindre secousse d'un tremblement de terre, ni le moindre vent. Et ce qui les effrayoit encore plus que tout le reste, dans les terres du Consul Domitius, un bœuf avoit prononcé ces paroles: *Roma, cave tibi. Rome, prens garde à toi.* On fit des prieres publiques pour expier ces prodiges & pour appaiser la colere du Ciel, & les Aruspices ordonnerent que l'on gardât & que l'on nourrît avec beaucoup de soin le bœuf qui avoit parlé.

La réconciliation d'Annibal avec Antiochus bien loin d'appaiser l'envie, n'avoit fait que l'enflammer davantage : car l'envie devient toûjours d'autant plus forte, qu'on se sent plus incapable d'égaler ceux qui en sont l'objet. Quand il fut question de faire passer Annibal en Afrique avec les vaisseaux qu'il avoit demandés & que le Roi lui avoit promis, il s'éleva dans le Conseil de grandes contestations. Thoas qui étoit un des premiers de l'Etolie & un

un des plus grands flatteurs du Roi, fut celui qui s'y opposa le plus vivement, & qui parla avec le plus de force. Il soûtint *que l'on ne devoit point faire ce détachement de la Flotte, & que quand même on le feroit, Annibal étoit l'homme du monde à qui il en falloit le moins confier le commandement; que c'étoit un banni, & de plus un Carthaginois, à qui ou l'état présent des affaires, ou la legereté de son esprit suggeroient mille differens desseins. Que si l'on avoit quelque heureux succès sous sa conduite, il en retireroit seul toute la gloire, sans qu'Antiochus en eût la moindre part; & que si l'on finissoit heureusement cette guerre, comment pouvoit-on esperer qu'Annibal se resoudroit à vivre soumis à un Roi étranger, lui qui n'avoit pû souffrir sa patrie? Un homme qui dans sa jeunesse a porté son ambition & ses esperances jusqu'à se promettre l'empire de l'Univers, souffrira-t-il patiemment un Maître dans sa vieillesse? En un mot,* ajoûta-t-il, *Antiochus n'a que faire d'Annibal pour Général. Il peut le mener avec lui & se servir de ses Conseils; le fruit que l'on tirera de cet esprit n'étant que leger, pourra être utile sans être à charge. Mais si on lui donne le Commandement, il n'y a que malheurs à attendre ou de son infidelité ou de son audace.*

Antiochus touché de ce discours, renonça au dessein très-sage qu'il avoit fait d'abord d'envoyer Annibal avec une Flotte, & ne pensa plus qu'à passer en Grece sans differer. Dès ce moment, Annibal n'eut plus aucune part aux affaires; mais peu de tems après, le Roi étant passé de Chalcis à Demétriade pour déliberer sur la maniere dont il devoit se conduire pour attirer les Thessaliens dans son par-

parti, il appella Annibal au Conseil. Annibal parla avec beaucoup de sens, & dit : *Il ne faut pas tant se mettre en peine de gagner les Thessaliens que leur propre foiblesse portera toujours à faire la cour à ceux qui seront à leurs portes. Ce qu'il y a de plus important & de plus pressé, c'est d'attirer le Roi Philippe dans votre Alliance. Si nous avons Philippe, nous aurons les Etoliens & les Athamanes. Que s'il refuse d'écouter nos Ambassadeurs & de se joindre à nous, il faudra prendre des mesures pour l'empêcher de se joindre aux ennemis. Votre fils Seleucus est à Lysimachie ; il n'aura qu'à s'avancer par la Thrace avec ses troupes & à ravager les environs de la Macédoine. Par ce moyen il le mettra hors d'état de donner du secours aux Romains & le forcera à veiller à la conservation de son propre païs. Voilà ce que je pense sur Philippe. Pour ce qui est de toute la conduite de cette guerre, vous savez ce que j'en ai pensé dès le commencement. Si vous m'aviez cru, les Romains n'apprendroient pas présentement que vous avez pris Chalcis & forcé ce boulevart de l'Europe, mais ils apprendroient que la Toscane, la Ligurie & la Gaule en deçà des Alpes sont toutes en feu, & ce qui seroit pour eux le plus terrible, ils apprendroient qu'Annibal est au milieu de l'Italie. Je suis donc encore d'avis, que vous rassembliez toutes vos forces de terre & de mer ; que vous fassiez suivre votre Flotte par des vaisseaux de charge remplis de bons Convois ; que vous partagiez cette Flotte, que vous en placiez la moitié à Corcyre pour fermer ce passage aux Romains, & que de l'autre moitié vous en bordiez les côtes d'Italie qui regardent la Sardaigne & l'Afrique ; & vous avec votre Armée de ter-*

terre, vous vous tiendrez à Byllis, d'où vous dominerez sur la Grece & sur l'Italie, & tiendrez en échec les Romains, qui vous verront en état de passer dans l'une ou dans l'autre à la premiere occasion favorable qu'ils vous donneront. Voilà mon avis; si je ne mérite pas d'être crû sur toute sorte de guerres, les malheurs & les succès que j'ai eus en Italie, me rendent au moins digne de l'être sur la guerre contre les Romains. Si vous prenez ce parti, je vous servirai avec autant de fidelité que de zele. Je prie les Dieux de faire prosperer le conseil qui vous aura paru le meilleur.

Cet avis d'Annibal fut plus approuvé que suivi. La seule chose que fit Antiochus, c'est qu'il envoya Polyxenidas pour faire venir d'Asie sa Flotte & ses troupes de terre; mais tout ce qui arriva bientôt après, le força d'admirer Annibal non simplement comme un homme d'un grand sens, mais comme un Prophéte qui avoit prévû & prédit tout ce qui étoit arrivé.

La guerre étant finie en Grece par la victoire que les Romains venoient de remporter aux Thermopyles & par la prise d'Heraclée, & d'autres places qu'occupoient les Etoliens, Antiochus qui ne voyoit plus de ressource pour lui en Grece, abandonna l'Europe & passa à Ephése où il se croyoit en sûreté, abusé par ses flatteurs qui l'assûroient que jamais les Romains ne viendroient le chercher en Asie. Annibal fut le seul qui osa combattre cette securité du Roi; il lui dit en plein Conseil: *Antiochus, bien loin de douter que les Romains viennent vous chercher en Asie, je suis sûr qu'ils y viendront très-promptement, & je*

suis

suis surpris qu'ils n'y soient déja. Je connois leur maniere. Ils ne donnent jamais ni repos ni trêve ni aux vaincus ni aux vainqueurs. Le passage est bien plus facile & plus court de Grece en Asie qu'il ne l'étoit d'Italie en Grece, & Antiochus est pour eux un objet bien plus pressant que ne l'étoient les Etoliens. Les Romains ne sont pas moins forts sur mer que sur terre. Ils ont depuis long-tems une Flotte au Cap de Malée, & j'apprens qu'il en arrive une autre avec un nouveau Commandant. C'est pourquoi, Antiochus, cessez de vous repaître de vaines esperances, & de vous flatter que vous aurez la paix. Bien-tôt vous serez forcé de disputer aux Romains l'Asie dans l'Asie même, & il n'y a point là de milieu; il faut ou que vous leur ravissiez l'Empire & l'esperance de se rendre Maîtres de l'Univers, ou que vous perdiez votre Royaume.

L'évenement justifia bien-tôt cette prophétie & augmenta l'admiration que l'on avoit pour Annibal. Antiochus renonçant aux promesses de ses flatteurs, l'envoya en Syrie pour faire venir les vaisseaux de Cilicie, & donna ordre à Polyxenidas de radouber ceux qui avoient été maltraités dans le dernier combat, & d'en faire bâtir de nouveaux.

Bien-tôt après il y eut un second combat entre la Flotte du Roi & celle de Rhodes, près de la ville de Side sur la côte de la Pamphylie. Eudamus commandoit la Flotte des Rhodiens composée de trente-deux vaisseaux à quatre rangs de rames & de trois à trois rangs, & s'étoit placé à l'aîle droite pour être opposé à Annibal qui commandoit la gauche

che de la Flotte d'Antiochus, composée de trente-sept vaisseaux dont il y en avoit quatre à six rangs de rames & trois à sept rangs. Annibal ayant pris le large, avoit enveloppé Eudames qui étoit venu sur lui avec cinq gros vaisseaux, & alloit s'en rendre maître, lorsque l'aîle gauche des Rhodiens après avoir battu l'aîle droite d'Antiochus commandée par Apollonius un des principaux de sa Cour, vint lui arracher des mains la victoire.

La même année il y eut un troisième combat à Myonnése entre la Flotte d'Antiochus commandée par Polyxenidas, & la Flotte des Romains & des Rhodiens. On ne voit point qu'Annibal se soit trouvé à ce combat qui fut plus considérable que les deux autres, par le nombre des vaisseaux qui combattirent, par la forme du combat qui fut très-divers, & par la perte qu'Antiochus y fit de tous ses vaisseaux qui furent tous pris ou coulés à fond. Antiochus chassé de la mer, retira sa garnison de Lysimachie, gagna Sardis, & après avoir inutilement envoyé faire des propositions de paix par Heraclide de Byzance, il passa dans la Magnesie où il assembla toutes ses forces, & s'y retrancha.

Les Romains commandés par Scipion l'Asiatique, dont Scipion l'Africain son frere avoit bien voulu être le Lieutenant, l'y suivirent, & se mirent en bataille devant lui. Antiochus sortit de ses retranchemens & mit toute sa fortune au hazard d'une seule journée. La bataille fut long-tems disputée & fort sanglante. Antiochus prit la fuite après avoir perdu cinquante mille hommes de pied, quatre mille

chevaux, un grand nombre de prisonniers & quinze Elephans. On peut inferer d'un passage de Tite-Live, qu'Annibal fut à ce combat.

Antiochus vaincu, & n'ayant d'autre ressource que la paix, envoya la demander par des Ambassadeurs qui ayant obtenu audience du Consul, dirent: *Romains, nous n'avons autre chose à vous dire qu'à vous demander à vous-mêmes par quels moyens nous pourrons expier la faute d'Antiochus, & obtenir de nos vainqueurs le pardon & la paix. Jusqu'ici avec une magnanimité digne de Rome, vous avez pardonné aux Peuples & aux Rois que vous avez vaincus. A plus forte raison devez-vous témoigner aujourd'hui la même magnanimité & la même clémence dans cette victoire qui vous rend les Maîtres du Monde. N'ayant plus d'ennemis à combattre, il ne vous reste que d'épargner le genre humain, & d'en avoir soin comme les Dieux mêmes.*

Scipion voulut que son frere l'Africain répondît à ces Ambassadeurs. Il leur expliqua donc les conditions ausquelles ils pouvoient obtenir la paix, & une des principales fut qu'attendu que les Romains ne pouvoient jamais esperer de paix sûre par-tout où seroit Annibal, il falloit avant toutes choses qu'Antiochus leur livrât cet ennemi. Annibal informé de cette réponse, & voyant bien qu'Antiochus n'étoit pas en état de rien refuser aux Romains, se déroba la nuit. Il fut long-tems errant de côté & d'autre. Il y a eu des Auteurs qui ont écrit qu'il se retira d'abord en Créte chez les Gortyniens, & que ne sachant comment sauver son or & son argent, il imagina

gina cette ruse digne d'un Carthaginois : Il remplit des pots de terre des piéces de cuivre qu'il avoit fait dorer, & les mit en dépôt dans le Temple de Diane, & il mit son or & son argent dans des statuës de bronze creuses qu'il laissa nonchalamment dans sa cour pour tromper les Gortyniens par cette feinte négligence. Mais cette tradition me paroît fort mal appuyée & fort incertaine. Il y a plus d'apparence de vérité dans celle qu'ont suivie ceux qui ont écrit, qu'après la défaite d'Antiochus, Annibal se retira auprès d'Artaxe ou Artaxerxe Roi d'Armenie, & qu'étant à sa Cour, il lui donna plusieurs conseils & plusieurs instructions très-utiles. Entre autres on rapporte, qu'ayant remarqué une heureuse situation dans un païs très-agréable & très-fertile, dont on ne profitoit point, & dont on ne faisoit aucun compte, il y traça le plan d'une ville ; qu'ayant mené Artaxe sur les lieux, il le lui montra, & que le Roi ravi, le pria de vouloir conduire lui-même l'ouvrage. Ce qu'il fit & en peu de tems. On vit là une grande & belle ville qui fut appellée Artaxate du nom du Roi, & déclarée la Capitale de l'Armenie.

Annibal se déroba du camp d'Antiochus l'an de Rome 563. & il se retira à la Cour de Prusias Roi de Bithynie sept ans après, l'an 570. Il est étonnant que les six dernieres années de la vie d'un si grand Personnage, qui avoit rempli la Terre du bruit de son nom & sur qui la Terre entiere avoit les yeux, soient entierement ignorées, & que l'on n'en sache rien de certain. On écrit qu'il fut très-bien reçu à la Cour de Prusias, & que le Roi ravi de l'avoir,

le fit Général de son Armée. Annibal le servit très-utilement dans la guerre qu'il avoit contre Eumenes Roi de Pergame, & allié des Romains. On raconte un stratagême assez nouveau dont il se servit dans un combat naval. Il fit remplir de serpens plusieurs cruches de terre, & pendant que l'on étoit aux mains, il les jetta dans les vaisseaux des ennemis qui ayant à se défendre en même tems contre ces serpens & contre les vaisseaux qu'ils avoient en tête, furent battus.

Tout ce que l'on sait de plus certain, c'est qu'Annibal renonçant à toute esperance de se relever, vivoit assez loin de la Cour dans une retraite qu'il s'étoit faite près du rivage de la mer. Là comme il se doutoit bien que les Romains ne le laisseroient pas en repos, & qu'ils l'envoyeroient demander à Prusias dont il connoissoit la timidité & la foiblesse, il avoit pratiqué sous terre sept conduits qui partant de sa maison, & prenant tous de differens côtés, alloient aboutir fort loin par des issuës imperceptibles, & pouvoient lui donner le moyen de s'échapper en cas de nécessité. Ses craintes ne furent pas vaines. Flaminius fut envoyé par les Romains à la Cour de Prusias pour moyenner un accommodement entre Eumenes & lui. Mais on prétend que dans ses instructions il y avoit un article secret qui lui ordonnoit de demander à Prusias la mort d'Annibal.

Prusias n'oublia rien pour adoucir Flaminius, & pour sauver son ami, son suppliant & son hôte; mais Flaminius fut infléxible & Prusias fut forcé d'obéir. Il envoya des Gardes environner la maison d'Annibal, de maniere

qu'il

qu'il ne pouvoit sortir sans être pris. Il voulut se sauver par le soûterrain le plus caché, mais ayant trouvé que l'issuë en étoit aussi gardée, il eut recours à la mort comme à l'asyle le plus sûr & le seul inviolable ; il prit du poison qu'il portoit toujours avec lui pour une derniere nécessité, & avant que de l'avaller il dit : *Délivrons les Romains de leur inquiétude & de leur frayeur. Ils trouvent trop long & trop dangereux d'attendre la mort naturelle d'un vieillard qu'ils haïssent. Flaminius ne remportera pas une grande gloire d'avoir atterré un ennemi trahi & desarmé ; & ce seul jour va faire voir combien les mœurs des Romains sont changées. Leurs Peres envoyerent avertir Pyrrhus leur ennemi qui avoit les armes à la main & une puissante Armée en Italie, de prendre garde à lui parce qu'on vouloit l'empoisonner, & eux ils envoyent des Ambassadeurs à Prusias pour le presser de faire mourir par le plus grand des forfaits son hôte, qui est sans défense & à sa merci.*

Ainsi mourut Annibal. Il s'étoit toûjours flatté qu'il retourneroit à Carthage, qu'il y finiroit ses jours, & qu'il seroit enterré dans le sein de sa patrie. Il sembloit que cela lui étoit promis par un ancien Oracle qui portoit : *La terre Libysse engloutira le corps d'Annibal.* On ne doutoit point que l'Oracle ne parlât de la Libye & qu'il ne lui prédît qu'il seroit enterré à Carthage ; mais il faut toûjours se défier des Oracles qui paroissent trop clairs. Le sens qui paroît d'abord si évident, n'est presque jamais leur sens véritable. Un Oracle doit être obscur. Annibal fut enterré dans ce coin de la Bithynie qu'il avoit choisi pour sa retraite, où il y avoit une petite bourgade appel-

lée Libyſſe, ainſi l'Oracle fut éclairci & juſtifié.

Ceux qui ont voulu laver les Romains de la honte d'une pourſuite ſi odieuſe, ont écrit qu'ils n'ignoroient pas ſa retraite, mais qu'ils faiſoient ſemblant de l'ignorer, le mépriſant à cauſe de ſa foibleſſe & de ſa vieilleſſe; & que lorſque la nouvelle de ſa mort fut portée à Rome, le Senat fut très-fâché que Flaminius eût fait mourir Annibal de ſa ſeule autorité & ſans en avoir reçu aucun ordre, ſeulement par une convoitiſe outrée de gloire, pour remporter dans tous les âges le grand titre d'Auteur de la mort d'Annibal. Mais cela n'eſt nullement vraiſemblable par trois raiſons.

La premiere, que Flaminius n'étoit pas ſeul Ambaſſadeur. On avoit envoyé avec lui Scipion l'Aſiatique & Scipion Naſica. Or il n'y a nulle apparence que ſi Flaminius eût voulu entreprendre de ſon chef une action ſi cruelle, ſi atroce & ſi honteuſe pour Rome, les deux Scipions ne s'y fuſſent pas oppoſés. Ils ſe ſeroient ſouvenus en cette occaſion de la magnanimité de Scipion l'Africain, qui après avoir défait en Afrique cet ennemi juſques-là invincible, & encore ſi redoutable, ne le chaſſa point de ſon païs, ne le demanda point à ſes Citoyens, & dans les conditions de paix qu'il lui accorda, il ne propoſa rien contre lui, & n'inſulta point à ſon infortune.

La ſeconde, c'eſt que ſi Flaminius avoit agi ſans ordre, le Senat n'auroit pas manqué de le punir, d'avoir imprimé au nom Romain une ſi horrible tache.

Et la troiſiéme enfin, c'eſt que ce n'étoit nul-

nullement la vieilleſſe d'Annibal qui devoit raſſurer les Romains: car il n'avoit que ſoixante-quatre ans quand il mourut; & à cet âge il étoit encore en état de ſe faire redouter s'il eût trouvé les occaſions de ſacrifier à ſa haine. Auſſi cette action de Flaminius n'étoit-elle pas blâmée de tout le monde: on trouvoit des gens qui la louoient, & qui diſoient *qu'Annibal pendant qu'il vivoit, étoit un feu caché qui n'attendoit que quelqu'un qui le ſoufflât; que ce n'étoit ni ſon corps ni ſon bras qui étoient à craindre, mais que c'étoit ſa grande capacité & ſon expérience jointes à cette animoſité naturelle & à cette haine inveterée qu'il avoit contre les Romains, & dont la caducité ne diminuë jamais la violence: car le naturel perſevere & domine toûjours dans les mœurs; que la Fortune ne demeure pas toûjours la même, & que changeant continuellement, elle invite par de nouvelles eſperances à de nouvelles entrepriſes ceux qui par la haine qu'ils nous portent, n'ont jamais ceſſé de nous faire la guerre dans leur cœur.* Combien d'exemples l'Hiſtoire ne préſente-t-elle pas de gens qui après avoir été abattus par la Fortune, ſe ſont relevés de leurs défaites, & ſe ſont remontrés formidables à leurs ennemis?

Il n'eſt pas vrai même qu'Annibal fût ſi abbattu qu'on n'en pût encore rien craindre. Il avoit un grand Roi pour ami. Il tiroit de lui de groſſes penſions, & il avoit de grandes relations avec la Flotte & avec la Cavalerie & l'Infanterie de ce Prince.

Il y a donc bien de l'apparence, & pluſieurs Auteurs même l'aſſûrent, que Flaminius ne fit pas cette action de ſa ſeule autorité, & que

les Romains ſuivirent en cette occaſion les maximes de la plus exacte Politique, qui veut qu'on ne laiſſe rien au pouvoir de la Fortune autant qu'on le peut, & que pour une plus grande ſûreté on outre les précautions de la plus timide prévoyance.

Mais ſi jamais les Romains avoient pû ou dû ſe relâcher de cette regle trop cruelle, on peut aſſûrer que c'étoit en cette occaſion. Tout étoit ſoumis. Les Romains vainqueurs de la Terre entiere, pouvoient-ils craindre un homme ſeul? Quand même ils auroient trouvé une plus grande ſûreté dans ſa mort, il eſt certain qu'ils auroient trouvé une plus grande gloire à le mépriſer & à le laiſſer vivre.

Fin de la Vie d'Annibal.




ENÉE.



ENÉE.



ON peut à juste titre mettre Enée à la tête des Héros Romains. Les Historiens de Rome l'ont toûjours regardé comme le fondateur de cette premiere ville du Monde, parce qu'il érigea un petit Empire dans cette partie de l'Italie où elle fut bâtie dans la suite par des hommes qui étoient presque tous descendus de lui & de ses compagnons. On peut donc dire avec vérité, que l'Histoire Romaine commence par lui. Tout ce que nous avons avant son tems, doit être compté pour rien : les anciens Auteurs ne nous ont conservé de ces siécles reculés qu'un petit nombre de faits historiques, encore sont-ils tellement mêlés de fables, qu'il n'est pas facile de separer la vérité d'avec les faussetés qu'on y a ajoûtées mal à propos.

Il faut avouer qu'il en est à peu près de même de l'Histoire d'Enée. La premiere partie de sa Vie est extrêmement stérile ; on y voit par-tout un trop grand mêlange de fables, à travers lesquelles il n'est pas possible de recon-

noître la vérité. Mais les Historiens Romains ont fait de plus exactes recherches sur les dernieres actions de ce Héros, & nous en ont donné un détail plus particulier : nous trouvons même dans leurs Ecrits plusieurs faits racontés avec plus d'exactitude & de clarté qu'on n'auroit pû l'attendre du siécle où vivoit Enée ; quoi que dans la plûpart de ces faits on ne voye ordinairement que les premieres lueurs de la fidélité de l'Histoire.

La Maison des Rois de Troye [1] d'où Enée étoit descendu, tiroit son origine des Dieux fabuleux de l'Antiquité. Assaracus arriere-petit-fils de Dardanus qui fut le premier de cette famille, étoit un Prince cadet de cette Maison. Pendant qu'Ilus son frere aîné regnoit à Troye, ville alors nouvellement bâtie, il demeura dans la Province de Dardanie où s'étoit d'abord établi Dardanus qui lui avoit donné son nom. Assaracus laissa cette Principauté à ses descendans. Anchise son petit-fils, fut pere d'Enée. La réputation de celui-ci fut si grande, que selon la coûtume de ces tems-là, il falloit en quelque sorte qu'on le regardât comme un homme extraordinaire & descendu de quelque Divinité. Tout le monde sait que Venus fut la Déesse que les Auteurs des fables lui choisirent pour mere. Peut-être la beauté de sa mere réelle donna-t-elle occasion à ce choix. L'Auteur qui s'amusa autrefois à rechercher [2] quelle étoit la véritable mere d'Enée, & qui publia un Traité sous ce titre, fut juste-

1. *Homere. Iliad.* 20. 23. *Apollodor.* *l.* 3. 11. *Diod. Sic.* *l.* 4. *pag.* 191.
2. *Didymus*, *Sen.* *Ep.* 88.

justement exposé à la raillerie du public, & ce fut avec raison qu'on se mocqua de la vanité de son entreprise.

Tout ce que nous savons de l'éducation d'Enée, c'est qu'il eut pour Gouverneur le fameux Chiron, [3] sous lequel la plûpart des grands hommes de ce tems-là furent élevés. Enée apprit de lui tous les exercices qui peuvent contribuer à former un Héros. Il paroît qu'entre ces exercices, celui de la chasse étoit le principal. Après s'être formé sous un si habile Maître, Enée épousa Créuse, qui étoit, dit-on, fille de Priam dernier Roi de Troye. Il vêcut plusieurs années en Dardanie où il jouït d'une longue paix, aussi-bien que tout le Royaume.

L'injustice & la violence de Paris mirent fin à la félicité publique. Ce Prince étoit un des fils de Priam. Il s'embarqua avec une nombreuse suite, & après de longs voyages, il arriva enfin à la Cour de Sparte. Menelas Roi de cette ville le reçut avec la derniere politesse & lui donna l'hospitalité. Paris lui marqua sa reconnoissance en entrant dans une intrigue avec la Reine. Helene, Princesse d'une rare beauté, mais beaucoup moins célèbre pour sa vertu, se montra si peu cruelle envers Paris, que ce jeune Prince profitant de l'absence de Menelas que des affaires nécessaires avoient appellé ailleurs, la fit embarquer sur sa Flotte & la mena à Troye. Une entreprise si inouïe répandit l'allarme par toute la Grece, & on se souleva contre le ravisseur. D'abord les Grecs envoyerent des Am-

3. *Xenoph. Cyneget. c. 1. §. 2.*

Ambassadeurs à Troye pour redemander Helene: Mais la faction du jeune Prince étant la plus forte, ils ne furent point écoutés. Sur ce refus ils unirent toutes leurs forces pour se faire justice eux-mêmes; & afin de pousser la guerre avec plus de vigueur, ils donnerent le commandement de toute l'Armée à Agamemnon Roi d'Argos & de Mycenes, qui étoit frere du Prince dont Paris avoit enlevé la femme.

Une guerre entreprise pour de si justes raisons, ne pouvoit manquer d'avoir un heureux succès. Enée en prévit les tristes suites, & commença à craindre que le crime de Paris [4] n'entraînât la ruïne totale du Royaume de Priam. Il eut le courage de se déclarer contre le ravisseur, & pressa vivement pour qu'on rendît Helene, quoiqu'il sût bien qu'une probité si hors de saison devoit lui attirer les ressentimens du parti contraire, qui étoit le plus puissant. Cependant l'injustice de son Prince ne rallentit point en lui l'amour de la patrie & le zèle du bien public. Ne pouvant se resoudre à rester tranquille tandis que les Troyens étoient menacés par les Grecs d'une ruïne prochaine, pour des crimes qu'ils n'avoient point commis; quand il vit que la guerre étoit inévitable, il prit volontiers les armes & se joignit aux autres pour défendre la liberté. Il protesta néanmoins dans plusieurs occasions qu'il ne désiroit rien tant que de voir cette guerre heureusement terminée. Sa Province étoit située proche de la mer. Les Grecs en ravagerent une partie dès qu'ils furent:

4 *Liv. l. 1. c. 11.*

rent entrés sur les terres des Troyens. Enée s'opposa de toutes ses forces à leurs entreprises, & n'abandonna jamais la cause commune. Mais ils étoient en trop grand nombre, & il n'étoit pas possible qu'il resistât long-tems à une si puissante Armée [5]. Il prit donc avec lui toutes les forces qu'il put lever, & les mena à la capitale, qui fut assiegée bien-tôt après.

La longueur du siege procura à Enée mille occasions de se distinguer. Hector étoit le seul entre les Troyens [6] à qui on pût le comparer; & si ce Prince avoit quelqu'avantage sur Enée du côté de la valeur, Enée l'emportoit sur lui du côté de la prudence. L'Histoire nous apprend qu'on avoit accoutumé d'appeller Hector le Bras, & Enée l'Ame de Troye, & que les Grecs déclarerent en plusieurs occasions que la prudence d'Enée étoit un plus grand obstacle à leurs desseins que le courage & la fureur d'Hector.

Homere est le plus ancien Auteur qui ait parlé d'Enée; c'est de lui seul que nous pouvons apprendre quelque chose de son caractére & de ce qu'il fit pendant le siege de Troye. Il ne paroît pas que ce Poëte ait eu aucun interêt de flatter sa mémoire. Ainsi le portrait qu'il nous en fait dans son Iliade, est sans doute fondé sur la vérité. Ce portrait est extrêmement à l'avantage d'Enée [7]. Homere le met beaucoup au-dessus de tous les Troyens, si on en excepte Hector auquel il le joint souvent

5. *Homere Iliad. 20. v. 90.*
6. *Philostr. Heroic. in Ænea.*
7. *Iliad. 6. v. 79 & 80. & alibi.*

vent comme son égal en valeur & en prudence. Il releve son mérite, lorsqu'il nous le représente en même tems comme le plus aimé du Peuple [8] & comme le plus constant objet de la haine d'une injuste [9] Cour, où chaque nouvelle preuve qu'il donnoit de son mérite, ne faisoit que l'exposer à de nouveaux mepris. Il le fait combattre [10] en même tems contre plusieurs des plus célébres Capitaines Grecs, comme un Heros capable de tenir contre plus d'un ennemi à la fois; & quand il le fait venir aux mains avec Achille [11] & Diomede les deux plus grands Heros de la Grece, quoiqu'il se croye obligé de donner l'honneur de la victoire à ses Compatriotes, il ne nous représente pas Enée comme prenant honteusement la fuite, mais il fait venir des Dieux à son secours, & par ce moyen il rend justice en même tems & à la valeur des Grecs & à la pieté du Troyen, qui lui attiroit la protection non seulement des Dieux qui favorisoient la cause des Troyens, mais encore de ceux qui étoient ennemis de sa Patrie.

L'Histoire du siege de Troye est assez connue; tout le monde sait quel en fut l'évenement. Après avoir tenu dix ans, la ville fut prise par une trahison que les Historiens rapportent diversement. Le Roi, la famille royale, la plûpart des Citoyens & des Alliés de Troye, furent ou tués ou faits esclaves. Enée perdit Créuse dans la confusion & le desordre que

8. *Iliad.* 5. v. 467. & 11. v. 57.
9. *Il.* 13. v. 460 & 461.
10. *Il.* 5. & 13. &c.
11. *Il.* 5. & 20.

que causa la prise de cette ville. On la chercha parmi les morts & parmi les prisonniers sans pouvoir la trouver. Le bruit se répandit que les Déesses Venus & Cybele l'avoient sauvée de la ruïne commune [12] & la retenoient à leur service. On le crut dans la suite, & il ne fut plus permis d'en douter. Enée lui-même échappa à la ruïne de sa Patrie : il n'étoit pas juste en effet qu'il fût enveloppé dans la ruïne de Troye, lui qui n'avoit point eu de part au crime de cette ville.

Les Grecs s'étant rendu maîtres de la basse ville, Enée [13] en fut assez-tôt averti pour s'emparer de la Citadelle de Pergame avec la plus grande partie des troupes qu'il commandoit. C'étoit une Place des plus fortes. Les Troyens y avoient transporté des richesses immenses pour les mettre à couvert des dangers ordinaires d'un siege. Ils y avoient aussi retiré leurs Dieux Penates, c'est-à-dire, leurs Dieux domestiques, les Dieux protecteurs de Troye : ces Dieux étoient la plus précieuse partie des Trésors qu'on conservoit dans cette Forteresse. Plusieurs Auteurs [14] assurent outre cela, qu'on y gardoit le *Palladium*, fameuse statuë de Pallas qui devoit préserver les Troyens d'une ruïne totale tant qu'ils la posséderoient.

A peine y étoit-il entré, que les Grecs animés par leurs premiers succès & regardant déja les Troyens comme vaincus, y coururent précipi-

12. *Pausan. l.* 10. *c.* 28.
13. *Dion. Halicarn. l.* 1. *p.* 28 *&* 29.
14. *Pausan. l.* 2. *c.* 23. *Enée est représenté sur plusieurs médailles emportant de Troye le* Palladium.

cipitamment pour le forcer à se rendre. Il ne lui fut pas difficile de repousser [15] leurs premieres attaques. Connoissant parfaitement les avenues de la Citadelle, il faisoit de tems en tems des sorties, & recevoit toujours quelques nouveaux renforts de troupes, qui échappées à la fureur des Grecs, venoient se joindre à lui par des routes secretes & inconnues aux assiegeans. Avec ces secours il arrêta quelque tems la fougue des vainqueurs, & empêcha que la Place ne fût prise d'emblée. Mais jugeant qu'il lui seroit impossible de faire une longue resistance quand les Grecs l'attaqueroient en regle, il résolut enfin de se retirer. Il mit d'abord à couvert les enfans, les femmes, & les vieillards; il les fit sortir par des portes de derriere, & leur donna une bonne escorte pour les conduire au Mont Ida, dont quelques endroits étoient naturellement inaccessibles. Dégagé de cet embarras, il resta dans la Citadelle avec l'élite de ses troupes, où il fit toujours bonne contenance pour faciliter la retraite de ceux qu'il avoit envoyés devant, tandis que l'ennemi occupé à donner l'assaut, étoit moins attentif à ce qui se passoit ailleurs. Enfin Neoptoleme ayant forcé une partie de la muraille, Enée prit avec lui son pere, ses enfans, les Dieux Penates, le *Palladium*, & tout ce qu'il put enlever des richesses immenses qu'on avoit retirées dans la Citadelle, & sortit par une porte de derriere.

Pendant ce tems-là les Grecs s'emparerent du reste de la ville & de la Citadelle, & tout occu-

15. Dion. Halic.

occupés au pillage, ils donnerent aux fuyards le moyen de s'évader en toute sureté. Enée & les siens trouverent en chemin ceux qu'ils avoient envoyés devant avec une escorte; ils se joignirent tous en un seul corps, & s'emparerent des postes les plus avantageux du Mont Ida. Les habitans de Dardanie apperçurent à la faveur de la nuit les tourbillons de flammes qui s'élevoient de l'embrasement de leur Métropole; ils comprirent par-là que les Grecs s'en étoient emparés, & vinrent joindre les autres sur la montagne. Les Peuples d'Ophrynie & de quelques autres villes Troyennes, prirent le même parti par amour de la liberté; de sorte qu'en très-peu de tems il s'assembla une nombreuse Armée sur la montagne. Enée à la tête de presque tous les Troyens qui avoient échappé à la ruïne générale de leur Nation, resolut de demeurer avec eux sur le Mont Ida jusqu'à ce que l'ennemi eût mis à la voile. Il esperoit qu'après le départ des Grecs il pourroit reparer les ruïnes de Troye, ou du moins s'établir dans la Troade aux environs de cette ville.

Cependant, après avoir pillé & saccagé la ville de Troye, porté la désolation dans toutes les Places du Royaume, & partagé le butin & les prisonniers, les Grecs voulurent mettre le comble à leurs victoires par la défaite de ceux qui avoient gagné les hauteurs. Au lieu de s'en retourner comme Enée s'y étoit attendu, ils se disposerent à attaquer le Mont Ida, & à forcer ceux qui s'y étoient refugiés. Mais Enée, qui étoit bien éloigné de vouloir s'engager dans de nouveaux combats, prévint le malheur qui le menaçoit. Il leur envoya des

He-

Herauts pour les conjurer de ne point reduire ses troupes à la dure nécessité de combattre jusqu'au dernier soupir & de vendre cherement leur vie. Les Grecs ennuyés d'une si longue guerre, ne souhaitoient rien tant que de la voir terminée pour s'en retourner dans leur Patrie. Ils reçurent favorablement l'Ambassade, & on fit un Traité à ces conditions: Qu'Enée livreroit aux Grecs les Places fortes dont il étoit en possession; que dans un certain tems marqué par le Traité, il sortiroit de la Troade avec tous ceux qu'il commandoit ou qui étoient sous sa protection: Que les Grecs de leur côté donneroient aux Troyens un libre passage tant par mer que par terre, sans leur faire aucun mal en leurs personnes ou en leurs biens. Les Troyens accepterent ces conditions, persuadés que c'étoit le meilleur parti qu'ils pussent prendre dans la situation où ils se trouvoient alors.

Enée avoit beaucoup d'enfans de sa femme Créuse. Il envoya Ascagne l'aîné de ses fils en Phrygie avec quelques troupes Phrygiennes. Ce jeune Prince s'y établit dans un Canton appellé Dascylitis, où étoit le Lac Ascanien. Plusieurs années après que les Grecs furent partis, il retourna à Troye. Un petit nombre de Troyens qui avoient échappé à la fureur des Grecs parce qu'ils étoient dispersés dans differens endroits du pays, l'y accompagnerent. Il regna dans son petit Royaume, & le laissa à sa posterité, mais beaucoup plus étendu qu'il n'avoit été dans son commencement. Enée prit avec lui ses autres enfans, son pere, & les images des Dieux; & dès qu'il eut équippé une Flotte & que la saison le permit, il mit à la

la voile pour aller chercher un nouvel établissement où il pût être plus heureux qu'il n'avoit été dans sa Patrie.

Voilà ce que l'Histoire nous apprend de plus particulier, de plus exact, & de plus vrai sur la fuite d'Enée après la ruine de Troye. D'autres Auteurs [16] attribuent uniquement sa delivrance à sa pieté. C'est un fait constant dans l'Histoire & généralement reçu, que tandis que les autres Troyens s'échappoient des mains des vainqueurs, chacun étant chargé de ses plus riches trésors, on vit Enée porter son pere & les images des Dieux; que les Grecs surpris d'une pieté dont on avoit si peu d'exemples, se firent un scrupule de le troubler dans sa retraite, & que par respect pour lui ils épargnerent même ceux qui le suivoient.

Il y a des Auteurs qui parlent tout autrement de la difference de son sort & de celui du reste des Troyens. Ils l'attribuent [17] à ce qu'il s'étoit joint aux Antenorides pour livrer la ville aux Grecs; & selon eux, son salut fut la recompense de sa trahison. L'autorité de ceux qui rapportent ce conte, n'est pas assez grande pour nous obliger à les en croire sur leur parole. D'ailleurs la plupart des Historiens qui ont écrit après eux, n'ont pas jugé à propos de les suivre & de noircir la reputation d'un Prince qui dans tout le reste de ses actions connues ne fit jamais rien qui puisse donner quelque vraisemblance à un crime si énor-

16. *Aurel. Vict. Or. Urb. Rom. c. 9. Sophocles ap. Dion. l. 1. c. 30. Ælian. l. 3. c. 22. Diod. Sic. Exc. Vales. l. 6. p. 223. Xenoph. Cyneg. c. 1. §. 15.*

17. *Lutat. ap. Aur. Vict. c. 9. Menecrates ap. Dion. Halic. l. 1. c. 40.*

énorme. Il paroît que cette fable n'a point d'autre fondement que la haine que Paris & ceux de sa faction avoient contre lui ; haine si marquée, qu'il en ressentit des effets qui auroient pu porter une ame moins noble que la sienne à quelque espece de vengeance. Mais il est plus raisonnable de croire que leur injustice l'excita à faire des actions qui lui attirerent de plus en plus leur haine sans qu'il la méritât, que de supposer qu'il se soit livré à des ressentimens qui auroient ruiné pour jamais sa reputation, & justifié les plus affreuses accusations de ses ennemis. D'ailleurs l'inclination qu'il avoit toujours temoignée pour conclure une paix stable avec les Grecs & pour leur rendre Helene, ne pouvoit-elle pas les engager par un motif de reconnoissance à lui accorder plus facilement des conditions qu'ils n'accorderent qu'à lui, & à Antenor dont la famille est accusée d'avoir livré la ville par de meilleures autorités que celles qui attribuent à Enée une si noire trahison?

Si les anciens Auteurs sont si differens dans ce qu'ils disent de la façon dont Enée se sauva de l'embrasement de Troye, ils le sont encore plus dans ce qu'ils rapportent de ses voyages. La Thrace, la Macedoine, l'Arcadie, la Phrygie même, disputent à l'Italie l'honneur d'avoir fixé ce Heros. Dans chacun de ces pays ; & dans plusieurs autres que je passe sous silence, non seulement on a des preuves qu'il y a vêcu, mais on montre des tombeaux qui font voir qu'il y est mort ; & quelques-unes de ces Provinces ont un Auteur ou deux qui appuyent leurs pretentions. Il n'est pas fort difficile de rendre raison de ces differen-

tes traditions & de les accorder ensemble. Enée laissa un de ses fils en Phrygie ; il maria quelques-unes de ses filles en Arcadie ; il passa par la Thrace, il y bâtit une ville qu'il appella de son nom ; & fit un assez long sejour dans plusieurs autres pays. La plupart de ces Provinces conserverent des monumens de son arrivée : il y en eut même plusieurs qui après sa mort lui érigerent des tombeaux ; marques de respect & de veneration qui étoient fort en usage dans ces tems-là. Quoique son corps ne fût pas renfermé dans tous ces tombeaux, les descendans de ceux qui les lui avoient érigés, ne laisserent pas d'en profiter en supposant qu'Enée s'étoit établi parmi eux. Leurs Auteurs, s'il s'en trouvoit quelques-uns parmi eux, n'avoient garde de manquer de faire honneur à leur pays ; & peut-être un petit nombre d'autres Ecrivains de moindre marque, par une folle démangeaison de faire des decouvertes ou de contredire les opinions déja reçuës, eurent-ils la presomption d'inserer leurs fables dans les Histoires qu'ils composoient. Mais ces Traditions incertaines ne doivent pas être mises en parallele avec celles des Romains & des Italiens, qui sont & plus constantes & plus anciennes, & qui ont été confirmées par tous les Auteurs de l'Histoire de Rome, aussi bien que par les meilleurs Auteurs Grecs.

Il est vrai que quelques-uns assurent qu'Enée resta en Phrygie. Ils s'appuyent sur un passage d'Homere qu'ils croyent si positif qu'il n'y a rien à répondre. Il est dans le vingtième livre de son Iliade [18], où Neptune, après avoir deli-

18. *Iliad.* 20. *v.* 306, 307 *&* 308.

delivré Enée qui étoit en danger de perdre la vie dans un combat inégal avec Achille, fait cette prediction.

Ἤδη γὰρ Πριάμου γενέην ἤχθηρε Κρονίων,
Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει,
Καὶ παῖδες παίδων τοί κεν μετόπισθε γένωνται.

„ Le fils de Saturne hait la maison de Priam: „ cependant le courageux Enée regnera sur „ les Troyens, lui & ses enfans, & les enfans „ de ses enfans qui naîtront dans la suite.

J'avouë qu'il me paroît un peu surprenant qu'on regarde cette prediction comme une preuve si decisive. En effet (& c'est la remarque que fait Denys [19] d'Halicarnasse) Enée ne pouvoit-il pas gouverner les Troyens en Italie, comme les Romains assurent qu'il le fit, de même qu'il les avoit gouvernés en Phrygie? On sait qu'il laissa son fils en Phrygie; que ce fils y érigea un petit Royaume des ruines de Troye, & qu'il le laissa à ses enfans. Cela suffit pour expliquer la prediction de Neptune, s'il la faut necessairement rapporter au païs & non aux habitans de Troye, quoique les termes dont se sert le Poëte, ne fassent mention que des Troyens, & non du territoire de Troye.

Enée après avoir passé l'Hellespont, débarqua en Thrace, à un port appellé Pallene. Ce fait est rapporté non seulement par les Historiens qui le font venir [20] en Italie, mais encore par d'autres. Les naturels du pays étoient d'an-

19. *L.* 1. *p.* 34. *Voyez Strabon l.* 13. *p.* 418.
20. *Dion. l.* 1. *p.* 31. *Aur. Vict. c.* 9. *Conon narrat.* 46.

d'anciens Alliés des Troyens, & pendant le siege ils avoient envoyé quelques troupes à leur secours. Ils reçurent Enée avec beaucoup d'amitié, & il passa tout l'Hyver dans ce pays. Il y bâtit un Temple à Venus, & une ville qu'il appella de son nom *Enea*. De Pallene il mit à la voile au Printems, & laissa dans la nouvelle ville ceux d'entre les Troyens qui n'étoient point en état de soutenir les fatigues d'un plus long voyage, ou qui pour d'autres raisons ne vouloient pas aller plus loin. Leurs descendans y demeurerent jusqu'au regne de Cassandre, qui lorsqu'on bâtit Thessalonique, les y fit [21] transporter.

Je ne m'arrêterai point ici à parler de tous les voyages d'Enée; un si long détail feroit ennuyeux. Il suffit de dire en général qu'il employa l'Eté à côtoyer le long de la Grece & d'une partie de l'Italie; que de tems en tems il descendoit à terre, & qu'il laissa des monumens de son arrivée dans plusieurs pays, érigeant des Temples dans un endroit, debarquant & établissant quelques-uns de ses compagnons dans un autre, ou enterrant ceux qui étoient morts sur sa Flotte, & leur dressant de superbes tombeaux. A la fin de l'année il arriva en Sicile, & prit terre dans la partie Occidentale de cette Isle près de Drepane.

Il trouva quelques Troyens deja établis dans cette Isle. Laomedon pere de Priam, Prince decrié dans l'Histoire pour ses injustices & ses cruautés, étant irrité contre un Troyen de la premiere condition, le persecuta jusqu'à l'extrê-

[21] *Dion. Halicarn. pag.* 32 *&* 33. *Thucyd. l.* 6. *Aurel. Victor. c.* 9 *&* 10.

trêmité & le fit mourir injustement. Ce Seigneur avoit plusieurs enfans. Laomedon les fit assassiner avec lui, de peur qu'un jour ils n'entreprissent de vanger sa mort. Le Tyran ne porta pas la barbarie jusqu'à faire égorger ses filles; il se contenta de les mettre entre les mains de quelques Marchands étrangers, qu'il chargea de les transporter dans un païs éloigné où il n'eût rien à craindre de leur ressentiment. Un jeune Sicilien de condition qui s'étoit embarqué dans le même vaisseau, conçut de l'inclination pour une d'entr'elles; il la prit avec lui dans son païs, l'épousa, & en eut un fils qu'il nomma Egeste. Tandis que Priam étoit sur le thrône, Egeste qui étoit devenu grand & qui avoit perdu ses parens, eut la curiosité d'aller voir le païs où sa mere étoit née. Il y fut pendant tout le tems que dura le Siége. Quand la ville fut prise, il se sauva avec Elyme & un petit nombre de compagnons, dans trois vaisseaux Grecs, qui avoient échoüé au commencement de l'expedition, & qui arriverent heureusement aux côtes de la Sicile sa Patrie.

La joye qu'eut Enée de rencontrer cette colonie de Troyens, le fit determiner à passer l'Hyver en Sicile. Il temoigna beaucoup d'amitié à Egeste & à Elyme; il leur bâtit deux villes, qu'il appella de leur nom, Elyma & Egesta; & il érigea un Temple de Venus dans chacune. Au Printems il se remit en mer, & laissa une partie de ses compagnons dans les deux villes qu'il avoit bâties. La plupart étoient ennuyés des fatigues inseparables d'une vie inconstante; leur patience étoit épuisée; ils n'envisageoient qu'avec peine les travaux d'une

d'une plus longue course, & n'aspiroient qu'à une paisible retraite. Enée la leur procura dans ces nouveaux établissemens, & par ce moyen il les dedommagea des peines qu'ils avoient essuyées dans leurs voyages. Il eut peut-être des raisons indispensables de laisser ce detachement en Sicile. Car la plupart des Historiens rapportent que les Troyennes ennuyées de traverser les mers, brûlerent une partie de sa Flotte, & que faute de vaisseaux, quelques-uns de ses compagnons ne pouvoient plus se rembarquer.

Enée fit voile pour la seconde fois vers les côtes d'Italie, à travers la Mer Tyrrhenienne. Il vint d'abord mouiller au port de Palinure, & ensuite en d'autres [22] endroits. Enfin vers le milieu de l'Eté, deux ans entiers après la prise de Troye, il arriva à Laurente. Resolu d'y borner ses voyages, il fit debarquer [23] toutes ses troupes. On dit qu'elles ne montoient pas à plus de six cens hommes. Ce nombre ne paroîtra point déraisonnable, si l'on considere que pendant ses voyages il avoit dispersé en differens endroits la plupart de ses compagnons. Il se campa dans un lieu qui est environ à quatre stades de la mer [24], & qui depuis ce tems-là s'est appellé Troye.

Plusieurs raisons nous portent à croire qu'Enée s'établit [25] dans ce Canton. L'opinion qui paroit la plus généralement suivie, est que les Troyens

22. *Dion. l.* 1. *pag.* 39.
23. *L. Cassius Hemina ap. Jul. Solin.*
24. *Liv. l.* 1. *c.* 1. *Dion. l.* 1. *p.* 33.
25. *Dion. Halic. l.* 1. *p.* 34. *&* 35. *Aur. Vict. c.* 11. *&* 12. *Strab. l.* 13. *p.* 418. *Dion. Cass. ap. Schol. in Lycophr. v.* 1240. *Varro Rer. Divinar. l.* 2. *ap. Serv. ad Æn.* 8. *v.* 43.

Troyens avoient reçu une réponse de l'Oracle qui leur ordonnoit de se fixer dans l'endroit où il leur arriveroit de manger leurs tables; qu'étant à manger à la hâte sur le bord de la mer, ils se servirent de leurs pains en forme de tables; qu'après avoir mangé les viandes, ils mangerent aussi les croutes de pain sur lesquelles ils les avoient mises; qu'un d'entr'eux, soit Anchise, soit quelqu'autre Troyen, s'écria, *Nous mangeons aussi nos tables*: que sur cela il s'éleva un grand bruit par tout le camp; & que se rappellant l'Oracle ils ne douterent plus qu'il n'eût eu en vuë ce qui venoit d'arriver. Enée persuadé que l'Oracle étoit accompli, ordonna des sacrifices solemnels, fit porter à terre les images des Dieux, & érigea des autels avec une prompte devotion. Au milieu de la solemnité des sacrifices, une truye qu'on vouloit immoler, rompit ses liens, quoique pleine & prête à faire ses petits, & s'échappa de l'autel sans qu'on pût l'arrêter. Enée dans ce moment se souvint d'un autre ordre qu'il avoit reçu des Dieux; c'étoit de prendre un animal pour guide & de bâtir une ville dans le lieu où il s'arrêteroit. Là-dessus il défendit qu'on ramenât la truye à l'autel; il la suivit lui-même avec quelques-uns de ses compagnons, mais d'un peu loin, de peur de l'effaroucher par trop de bruit & de la détourner de la voye marquée par les destins. La truye s'éloigna de la mer d'environ vingt-quatre stades, & gagna une colline où elle s'arrêta de lassitude. L'Oracle paroissoit entierement accompli, mais le lieu étoit peu propre pour bâtir une ville. On dit qu'Enée se trouva fort embarassé sur le parti qu'il avoit à prendre. D'un côté il ne vou-

vouloit pas desobéir aux Dieux : mais de l'autre il ne pouvoit se resoudre à fixer sa demeure dans un endroit peu avantageux, éloigné de la mer, & où il ne pouvoit esperer ni les commodités ni les agrémens de la vie. Tandis qu'il étoit occupé de cette pensée, les Dieux Penates qu'il avoit apportés de Troye, lui apparurent en songe ; ils lui ordonnerent de bâtir au plutôt une ville dans l'endroit même où il étoit, & de ne pas s'abandonner à son irrésolution ; ils le consolerent en lui donnant des assurances qu'il alloit jetter les fondemens d'un vaste Empire, que les destins portoient que les Troyens passeroient un jour d'un état modique à la fortune la plus florissante ; que pour le present ils devoient se contenter de cette demeure où ils travailleroient pour un bonheur à venir ; & qu'après autant d'années que la truye feroit de petits, leurs enfans bâtiroient dans ce même canton une autre ville plus grande & plus considerable. Le lendemain la truye mit bas trente petits : Enée les immola aux Dieux Penates avec leur mere ; & trente ans après, on bâtit Albe, qui fut par elle-même une ville célèbre, mais plus célèbre encore en ce qu'elle fut la mere de Rome la premiere ville du Monde.

Ce fait est rapporté avec quelques legeres differences par les plus célèbres Auteurs qui ont parlé de l'arrivée d'Enée en Italie, & on dit qu'il est confirmé en partie par d'anciens Monumens. Mais il y a des Auteurs [26] qui ne paroissent pas persuadés de la verité de ces faits qui ont un air si fabuleux, cherchent d'autres raisons

26. *Plutarque, Vie de Romulus, Polyen. l. 8. c. 25. §. 2.*

raisons de l'établissement d'Enée. En effet, s'il est vrai, comme le rapportent plusieurs Historiens dignes de foi, que les Dames Troyennes brûlerent tous ses vaisseaux dès qu'il fut débarqué sur les côtes de l'Italie, il n'est pas besoin de faire intervenir les Dieux dans une action qui étoit necessaire, quand même les Dieux ne l'auroient pas prédite.

Ce qu'il y a de certain [27], c'est qu'Enée resolut de fixer sa demeure dans ce canton. Il ordonna aux Troyens de venir camper sur la colline où la truye s'étoit arrêtée, il mit ses Dieux dans une petite chapelle qu'il fit ériger exprès pour eux, & sans differer plus long-tems il commença à bâtir une ville. Mais après un si long voyage, ses compagnons n'avoient, pour ainsi dire, que leurs armes. Il leur falloit des vivres, des instrumens, des materiaux pour bâtir leur ville & pour la fortifier. Ils furent donc obligés de faire des courses sur les terres voisines, & d'enlever du fer, du bois, de la pierre, des grains, & les outils des laboureurs; ce qui ne pouvoit manquer d'irriter contr'eux les anciens habitans du païs.

Cette partie de l'Italie où Enée débarqua, étoit occupée par des Peuples qu'on appelloit Aborigenes. On est partagé de sentimens sur leur origine [28]; l'opinion la plus probable est celle de quelques Auteurs qui croyent que c'étoit une colonie des Pelasgiens. Ces Aborigenes faisoient d'abord une Nation peu nombreuse, mais avec le tems leur puissance s'étoit

27. *Dion. Halic. p.* 35. *&* 36. *Liv. l.* 1. *c.* 1.
28. *Dion. Halicarn. l.* 1. *p.* 8. *&* 12.

toit augmentée, & ils étoient devenus formidables à leurs voisins. Latinus étoit leur Roi dans le tems qu'Enée aborda en Italie. Il faisoit alors la guerre aux Rutules, Peuples dont la capitale étoit Ardée, ville située environ à cent soixante stades de l'endroit où Rome fut bâtie dans la suite. Tandis qu'il marchoit contr'eux, il reçut avis qu'un inconnu, à la tête d'une Armée d'étrangers, avoit debarqué sur ses terres, & que ce nouvel usurpateur ravageoit toute la côte. Cette nouvelle jetta l'allarme dans l'esprit de Latinus ; il changea de dessein, & tourna toutes ses forces contre le danger qui lui parut le plus pressant.

On ne sait pas avec certitude [29] si les Aborigenes & les Troyens en vinrent aux mains. Plusieurs Auteurs disent qu'il y eut quelques combats entr'eux, & que ce ne fut qu'après que Latinus eut été vaincu dans une bataille, qu'il consentit à faire la paix & une alliance avec Enée : mais le sentiment, le plus reçu, est qu'il n'y eut [30] point d'action. Selon ce dernier sentiment, Latinus fut surpris de voir que les Troyens étoient armés à la Grecque, qu'ils gardoient exactement leurs rangs, & qu'ils l'attendoient de pied ferme. Il n'y avoit pas moyen d'attaquer, avec des troupes grossieres & mal disciplinées, un ennemi qui faisoit si bonne contenance. C'est pourquoi, lorsque les deux Armées furent sur le point de se livrer bataille, il envoya des Herauts pour demander une entrevuë avec le Prince étranger.

On

29. *Liv. l. 1. c. 1. Dion. ap. Schol. in Lyc.*
30. *Liv. ibid. Dion. l. 1. p. 36 & 37. Aur. Vict. c. 13.*

On lui accorda sa demande sur le champ. Il commença par se plaindre des actes d'hostilité qu'on avoit exercés dans son païs. Il pria Enée de lui dire qui il étoit, quelles étoient ses pretentions, & pourquoi il pilloit les terres d'un Prince qui ne lui avoit jamais fait aucun tort: Qu'il ne pouvoit ignorer qu'il étoit contre le droit des gens de porter la guerre chez des Peuples dont on n'avoit aucun sujet de se plaindre, & qu'il devoit être encore moins surpris qu'on s'unît de tous côtés pour repousser la violence; que s'il avoit eu besoin de quelque chose, il l'auroit obtenu de bonne grace s'il l'avoit demandé, mais qu'il étoit contre toutes les regles de la justice & de l'humanité, d'employer les voyes de fait contre des Peuples disposés d'ailleurs à lui faire plaisir: qu'au reste un procedé si irregulier n'avoit pas si fort indisposé les Latins contre lui, qu'ils ne fussent encore prêts d'en venir à un accommodement, & de lui accorder ce qu'il avoit voulu usurper par les armes.

Enée répondit avec moderation aux plaintes de Latinus. „ Nous sommes, lui dit-il, Troyens de Nation, & nous venons d'une ville „ assez connuë chez les Grecs, qui l'ont dé„ truite après dix ans de siege. Depuis la rui„ ne de notre patrie, errans de tous côtés „ nous cherchons un nouvel établissement: „ c'est par l'ordre des Dieux que nous som„ mes venus ici; il n'y a que ce païs qui doi„ ve nous servir de port après tant de courses. „ Nous n'avons point de mauvaises intentions; „ c'est uniquement l'extrême necessité qui „ nous a obligés à commettre quelques actes „ de violence envers vos Sujets. Mais si nous

„ avons

„ avons moins écouté les raisons de bienséance
„ que nos propres besoins, nous en avons un
„ regret sensible, & nous sommes prêts à re-
„ parer le tort que nous vous avons pû faire.
„ Nos corps, nos bras, nos armes sont à
„ vous ; vous pouvez en disposer. Endurcis
„ aux travaux, accoûtumés aux fatigues de la
„ guerre, intrepides dans les dangers, si vous
„ voulez nous recevoir dans votre alliance,
„ nous defendrons vos terres du pillage, &
„ nous nous joindrons volontiers à vos Sujets
„ pour faire des conquêtes sur vos ennemis.
„ Nous vous conjurons donc d'oublier le pas-
„ sé, & d'être persuadés que la necessité y a
„ eu plus de part que le dessein de vous of-
„ fenser : il n'est point de fautes plus pardon-
„ nables que celles qui sont involontaires ; &
„ dans l'état de supplians où nous nous presen-
„ tons aujourd'hui, il ne seroit pas juste de
„ nous traiter avec la derniere rigueur. Sa-
„ chez au reste que si nous vous faisons répa-
„ ration de nos fautes, & si nous vous de-
„ mandons avec tant de soumission un peu de
„ terrain où nous puissions nous établir, c'est
„ une soumission où la crainte n'a point de
„ part : nous avons soûtenu des guerres plus
„ terribles que celle qui nous menace aujour-
„ d'hui ; & si vous refusez d'écouter nos de-
„ mandes justes & moderées, après avoir prié
„ les Dieux & les Genies tutelaires de votre
„ Royaume de nous pardonner des maux que
„ nous ne causerons qu'à la derniere contrain-
„ te, nous nous défendrons jusqu'à l'extrêmi-
„ té, si vous nous attaquez les premiers.

Le Roi des Latins écouta Enée avec beaucoup de joie, & lui fit cette réponse obli-

 geante.

geante. „ J'estime les gens de cœur, j'ai „ compassion des malheureux, & je ne souhaite rien tant que de trouver l'occasion de „ vous procurer une meilleure destinée. Si „ j'étois convaincu que vous ne fussiez venus „ ici que pour y chercher une demeure, & „ que contens d'une portion de mes terres „ vous voulussiez jouïr en bons amis de ce „ que je vous cederois, sans entreprendre sur „ ma Couronne, votre salut m'en deviendroit „ plus cher. Si vous êtes veritablement dans „ cette disposition, jurons-nous une fidélité „ mutuelle, & que nos sermens soient le „ nœud de notre alliance : je vous promets „ tout ce que vous pouvez raisonnablement „ souhaiter de nous, & j'accepte votre secours dans la guerre où je suis maintenant „ engagé contre les Rutules.

Rien ne pouvoit faire plus de plaisir au Prince Troyen qu'une réponse si favorable. Il accepta les offres de Latinus ; on fit une alliance entre les deux Nations, on la confirma par des sermens solemnels, & on conclut un Traité à ces conditions : que les Aborigenes donneroient aux Troyens autant de terres qu'ils en demandoient, savoir, environ quarante stades autour & de chaque côté de la colline, où ils avoient commencé à bâtir une nouvelle ville ; que les Troyens de leur côté se joindroient aux Aborigenes dans la presente guerre pour servir sous leurs étendards par-tout où l'on auroit besoin de leur secours, & que les deux Peuples s'aideroient mutuellement de conseils & de services en tout & par-tout.

Les conditions acceptées de part & d'autre, ils donnerent réciproquement leurs enfans pour

ôta-

ôtages[31]; & les Troyens laissant leur ville imparfaite, se joignirent aux Aborigenes contre les Rutules. Latinus jouït bien-tôt des avantages de sa nouvelle alliance. Il avoit été vaincu auparavant dans differens combats. Mais dans cette derniere campagne la fortune l'accompagna par-tout. Il défit les Rutules en plusieurs occasions, prit leurs villes, & courut de victoire en victoire avec une rapidité surprenante; de sorte qu'on peut dire que la guerre fut presqu'aussi-tôt terminée que commencée. Après une si heureuse campagne, les deux Nations s'attacherent avec une égale ardeur à achever les travaux des Troyens[32], qui étoient demeurés imparfaits.

La guerre des Rutules avoit donné au Roi des occasions de connoître parfaitement Enée, & de faire avec lui une étroite amitié. Cette connoissance lui fit comprendre combien il étoit de son interêt en toutes façons de se l'assurer pour ami. Latinus avoit une fille unique, nommée Lavinie. Il avoit contracté quelques engagemens de la marier à Turnus, Prince qui étoit neveu ou du moins parent de la Reine Amate. Mais il crut que le merite du Prince Troyen pouvoit le dispenser de garder trop religieusement ses promesses; & nonobstant toutes les oppositions que fit la Reine en faveur du Prince son parent, il maria sa fille à Enée. Cette alliance étoit si honorable & si avantageuse au Troyen, qu'il crut ne pouvoir se dispenser d'en temoigner une vive re-

31. *Dion. Halic. pag.* 36 *&* 37; *Strab. l.* 5. *p.* 158.
32. *Aurel. Victor. c.* 10, 12 *&* 13; *Dion. Halicarn. l.* 1. *pag.* 37; *Cato apud Serv. Æn.* 1.

reconnoiſſance. Il donna donc le nom de la Princeſſe à la ville qu'il venoit de bâtir, & elle fut appellée Lavinium.

Les deux premieres années qu'il regna en Italie ſur les Troyens, furent employées à bâtir cette ville, à l'orner de Temples [33] & d'édifices publics, & à mettre la derniere main à ces ouvrages. Il vêcut enſuite une année dans une paix parfaite, joüiſſant de la réputation qu'il s'étoit acquiſe, & donnant à ſes Sujets le repos dont ils avoient beſoin pour ſe remettre de leurs longues fatigues. Mais la quatrième année de ſon regne il ſe trouva engagé avec Latinus ſon beau-pere dans une nouvelle guerre contre les Rutules.

Turnus rival d'Enée avoit reſſenti vivement l'affront que lui avoit fait Latinus [34] en préferant un homme entierement étranger à un Allié, à un proche parent, au préjudice même des engagemens ſolemnels. La Reine entra dans ſes ſentimens, on ſavoit à la Cour qu'elle étoit entêtée de Turnus & qu'elle l'aimoit beaucoup : ainſi il continuoit toujours à vivre à la Cour de Latinus, où il avoit le même crédit qu'auparavant. Mais pendant ce temslà il tramoit ſourdement contre Latinus, & fit ſi bien qu'il excita les Rutules à un ſoulevement général. Quand ils furent prêts à commencer la revolte, il quitta la Cour par l'avis de la Reine ; il fut ſuivi de pluſieurs Latins qui étoient dans ſes interêts ; & menant avec lui un corps conſiderable de troupes qu'il commanman-

33. *Dion. l. 1. c. 39.*

34. *Dion. Halicarn. l. 1. c. 39 ; Liv. l. 1. c. 2 ; Aurel. Vict. c. 13 ; Strab. l. 5. pag. 158.*

mandoit, il se mit à la tête des Rutules. Il fit d'abord irruption sur le territoire d'Enée & des Troyens, qui n'étoit pas d'une grande étenduë. Enée joignit ses forces avec celles de son beau-pere, & marcha sans differer pour presenter la bataille aux ennemis. Cette guerre fut sanglante de part & d'autre. Il se donna un rude combat, dans lequel Latinus fut tué avec plusieurs autres personnes de marque. Enée & les siens ne se decouragerent point; ils continuerent le combat avec vigueur, Enée tua de sa main le Général des ennemis & remporta une victoire complete.

La mort du Roi [35] diminua beaucoup la joye de cette victoire; ses Sujets qui l'aimoient fort, en parurent inconsolables. Enée lui succeda sur le thrône des Aborigenes sans aucune opposition; car la Reine son ennemie declarée, s'étoit étranglée sur la nouvelle de la mort de Turnus. Devenu Roi des deux Nations il s'attira l'amitié du Peuple, en ordonnant que tous ses Sujets, soit Troyens, soit Italiens, s'appelleroient du nom commun de Latins. Une Ordonnance si sage fit assez connoître qu'il aimoit tous ses Sujets également, & qu'il ne vouloit point qu'il y eût de distinction entre les anciens & les nouveaux. Il mit tous ses soins à unir les deux Nations. Le Peuple seconda les intentions du Prince. Les Latins & les Troyens s'allierent par des mariages, ils se communiquerent les uns aux autres le droit de bourgeoisie; de sorte que peu à peu ils n'eurent plus que les mêmes Loix, la mê-

35. *Aurel. Victor. c.* 13; *Dion. Halic. l.* 1. *pag.* 38 *&* 39; *Liv. l.* 1. *c.* 2.

même Religion, le même Culte, les mêmes cérémonies, & que leur union fut si parfaite que la suite des tems ne put mettre la division parmi eux. Enée regna trois ans en paix. La derniere de ces trois années, son pere Anchise mourut [36] dans un âge très-avancé, & il lui rendit les derniers devoirs.

Après la mort d'Anchise, Enée non content des avantages qu'il avoit déja remportés sur les Rutules, resolut d'achever [37] la conquête de cette Nation rebelle. Cette entreprise lui suscita un plus dangereux adversaire, & lui coûta la vie. Les Rutules par un dernier effort, rassemblerent des troupes de toutes leurs villes, & toujours convaincus qu'ils n'étoient pas en état par eux-mêmes de resister aux forces des Latins & des Troyens réunis ensemble, ils engagerent Mezence dans leurs interêts. Mezence étoit Roi des Etruriens, la plus puissante Nation de toute cette partie de l'Italie. Il avoit toujours regardé d'un œil jaloux l'Empire d'Enée; il étoit au comble de sa joye de trouver un pretexte pour ruïner dès ses commencemens une puissance qui ne pouvoit manquer de lui devenir bien-tôt formidable. Dans cette disposition il écouta favorablement la demande des Rutules, & se mit à la tête d'une nombreuse Armée, qui jointe à la leur, étoit si superieure à celle des ennemis, qu'il regardoit déja Enée comme vaincu. Avant que de se mettre en marche, il engagea les Rutules à lui promettre qu'ils lui cederoient entierement

36. *Dion. Halicarn. l.* 1. *pag.* 40.
37. *Aurel. Victor.* c. 14. ; *Liv. l.* 1. c. 2. ; *Dion. Halicarnass. l.* 2.

ment tout ce qu'on gagneroit ſur les Latins. Ils lui accorderent tout ce qu'il demanda ; parce qu'ils n'étoient pas en état de le lui refuſer.

Enée n'avoit point de plus ſûr moyen pour reſiſter à des forces ſi inégales, que de ſe jetter dans Lavinium ; mais d'un autre côté il crut qu'il ne ſe feroit pas d'honneur s'il paroiſſoit ſaiſi de crainte. Il fit donc porter dans cette ville tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoûtenir un ſiége ; il donna à ſon fils Euryleon, qui dans la ſuite fut plus connu ſous le nom d'Aſcagne, quelques troupes pour la défendre, & avec le reſte de ſon Armée il alla préſenter la bataille aux ennemis. On ſe battit des deux côtés avec une ardeur incroyable : la nuit termina le combat, & la perte parut égale de part & d'autre. Mais le lendemain on connut que la fortune de ce jour avoit été plus favorable aux Toſcans qu'aux Latins, en ce que ceux-ci avoient perdu Enée.

Lorſque les Latins furent retirés dans leur camp, ils trouverent qu'il leur manquoit Enée, c'eſt-à-dire, leur Roi & leur Général. Toutes leurs recherches furent inutiles, on ne put jamais trouver ſon corps. Les uns crurent qu'il avoit été enlevé & mis au rang des Dieux ; les autres (& c'eſt le ſentiment le plus probable) qu'il étoit tombé dans le fleuve du Numicius, ſur les bords duquel s'étoit donnée la bataille, ſans que perſonne en eût rien vû, à cauſe de l'obſcurité de la nuit & de la confuſion de la retraite. Quelques perſonnes pieuſes croyant que cette fin étoit trop peu honorable pour un ſi grand Heros, ſe perſua-

derent comme une verité certaine, qu'il avoit été enlevé au Ciel, où il avoit mérité une place par la valeur dont il avoit donné des marques si éclatantes dans la derniere bataille. Il y en eut même qui assurerent qu'ils l'y avoient vû monter. On dit qu'Ascagne son fils fut de ce nombre; il étoit de son intérêt d'appuyer & de favoriser cette créance. Quoi qu'il en soit, on lui rendit les honneurs divins, & on lui érigea un Temple sur les bords du fleuve, avec cette inscription : „ Au Jupiter pere „ de la Patrie, qui gouverne & regle le cours „ du Numicius". Enée mourut la quatriéme année de son regne sur les Latins [38], qui étoit la huitiéme de la prise de Troye.

Cependant Mezence poursuivit avec vigueur l'avantage que lui donnoit la mort d'Enée, & assiégea si étroitement Ascagne son successeur dans Lavinium, qu'il lui fut impossible de recevoir le secours qu'il attendoit des autres villes Latines. Ascagne réduit à une si fâcheuse extrêmité, proposa de conclure un Traité sous les conditions qu'il crut les plus convenables pour les deux Nations. Enflé de son bonheur Mezence rejetta les propositions d'Ascagne, offrant de son côté d'autres conditions de paix, mais des conditions extrêmement déraisonnables; entr'autres choses il exigeoit que tout le vin qu'on recueilloit dans le païs des Latins, fût envoyé en Etrurie comme un tribut annuel. De si dures conditions ne pouvoient manquer de revolter les assiégés; ils résolurent de se défendre jusqu'à l'extrêmité

38. *Aur. Vict. c. 15. Dion. l. 1. Macrob. Sat. l. 3. c. 5.*

trêmité & d'engager les Dieux dans leur cause. Ils firent même un Décret par lequel ils consacrerent à Jupiter le produit de leurs vignes ; ce fut l'avis de leur Roi. Ascagne leur conseilla en même tems d'attendre l'occasion favorable d'une nuit obscure pour faire une sortie, & tomber sur l'ennemi. Les assiégeans qui étoient campés dans une situation avantageuse, & qui se tenoient comme assurés de la victoire, étoient peu sur leurs gardes contre un ennemi qu'ils méprisoient.

Ascagne & les siens reprirent un nouveau courage ; ils s'exhorterent les uns les autres à la constance & à la valeur, & conjurerent les Dieux de favoriser leur entreprise. Aussi-tôt qu'ils trouverent l'occasion qu'ils attendoient, ils sortirent de la ville, & attaquerent le quartier des retranchemens où étoit Lausus fils de Mezence, qui commandoit la fleur de la jeunesse Etrurienne ; ils y donnerent l'assaut si brusquement qu'ils y entrerent sans beaucoup de peine. Pendant qu'ils prenoient ce poste, la lueur des flambeaux & les cris des mourans jetterent la terreur parmi les troupes qui étoient campées dans la plaine. Le desordre & la confusion se répandirent par-tout. Le trouble redoubloit à chaque moment ; les soldats ne gardoient plus ni ordre ni rangs ; la crainte jointe avec l'horreur des ténèbres leur faisoit croire que leur perte étoit assurée ; ils ne songeoient qu'à abandonner le plat-païs pour se sauver sur les montagnes, & sans écouter la voix de leurs Chefs, ils mettoient toute leur esperance dans la fuite. Les Latins qui avoient déja emporté un des retranchemens des ennemis, pousserent plus loin leur avan-

avantage; ils pourſuivirent les Fuyards à toute outrance, & en firent une horrible boucherie. Les ennemis ne penſoient plus à ſe défendre; ils ne connoiſſoient pas même le danger où ils étoient. Ils couroient çà & là à l'avanture; les uns tomboient dans des précipices, les autres ſe jettoient dans des ravins, dans des cavernes d'où ils ne pouvoient ſe retirer, & y attendoient la mort ou la ſervitude: Pour ſurcroît de malheur, pluſieurs ne pouvant reconnoître leurs camarades au milieu des ténèbres, s'entretuoient comme ennemis, & augmentoient par ce carnage la défaite de leurs troupes. Le jeune Prince périt dans ce combat. Mezence qui s'étoit emparé d'une colline avec un petit nombre de ſoldats, n'eut pas plûtôt appris la nouvelle de la mort de ſon fils, qu'il la regarda comme une punition de ſon inſolence. La deroute de ſon Armée & la mort de Lauſus, le jetterent dans un ſi grand embarras, que ne ſachant quel parti prendre, il envoya ſans differer des Ambaſſadeurs à Lavinium pour demander la paix. Aſcagne perſuada aux ſiens d'uſer de leur victoire avec moderation. Mezence obtint ce qu'il demandoit, on lui accorda la paix à des conditions raiſonnables, & il ſe retira avec les troupes qui lui reſtoient. Depuis ce tems-là il mit bas toute inimitié, & vêcut dans une ſi parfaite intelligence avec les Latins, qu'ils n'avoient point de meilleur ami ni de plus fidéle allié.

Enée en mourant laiſſa la Reine enceinte 39. Dans les premiers troubles que ſa mort cauſa par

39. *Dion. Hal. l. 1. Aur. Vict. c. 16. Serv. ad Æn. l. 6.*

par tout le Royaume, elle s'enfuit dans les bois, & confia sa destinée à la fidélité d'un certain Tyrrhenus qui avoit été Intendant des Bergers de son pere, & qui prenoit toujours soin des troupeaux du Roi. Elle continua à y vivre après qu'Ascagne fut monté sur le Thrône, craignant la haine que les beaux-fils ont ordinairement pour leurs belles-meres. L'Intendant des Bergers la reçut, & en prit un soin particulier. Il lui bâtit une cabane connuë de peu de personnes, & lui garda un secret inviolable. Dans sa retraite elle se délivra d'un fils, qu'elle appella *Silvius* parce qu'il étoit né dans les bois, & *Enée* du nom de son pere. Tout cela n'étoit connu que de peu de personnes, qui garderent inviolablement le secret. Cependant les Latins firent de grandes recherches de Lavinie; ils furent même assez injustes envers leur Roi pour l'accuser d'avoir fait mourir secrettement cette Princesse. Ses protestations les plus solemnelles furent une foible défense contre leurs soupçons. Ils le menaçoient de se soulever ouvertement, & sa vie même eût été en grand danger, si Tyrrhenus n'eût fait sortir la Reine de sa retraite pour la représenter au Peuple. Ascagne traita honorablement Lavinie. Mais voyant qu'elle étoit fort aimée du Peuple, pour prévenir à coup sûr toutes disputes, il lui abandonna la ville de Lavinium, & en bâtit une nouvelle beaucoup plus grande, où il transfera une partie des habitans de Lavinium & tous ceux d'entre les Latins qui voulurent s'y établir. Il l'appella Albe, & la surnomma La Longue; ses successeurs y regnerent pendant une longue suite de siécles.

Après la mort de ce Prince [40], Enée Silvius monta sur le Thrône ; mais ce ne fut pas sans contestation de la part d'Iule fils aîné d'Ascagne qui prétendoit que le Royaume de son pere lui appartenoit. C'étoit au Peuple à terminer ce different. Il décida en faveur du fils d'Enée & de Lavinie qui avoit apporté le Royaume pour dot. Treize Princes descendus en droite ligne de Silvius, se succederent sur le Thrône des Latins. Romulus fondateur de Rome, étoit petit-fils du dernier. Il mourut sans enfans, & cette branche de la famille d'Enée fut éteinte en lui. Pour dédommager Iule de la préference qu'on avoit donnée à Silvius son Competiteur, on l'honora du souverain Sacerdoce, dignité préferable à la Royauté, parce qu'elle est exempte de craintes & d'inquiétudes. Elle passa à sa posterité, & ses descendans la possederent pendant une longue suite de siécles. Jules Cesar qui rapportoit son origine à ce Prince, joignit à la Prêtrise tout l'Empire Romain. Cet Empire demeura dans sa famille jusqu'à la mort de Neron, qui fut le dernier de cette Maison.

40, *Dion. Halicarn. Aurel. Victor. c. 17.*



TUL-


TULLUS
HOSTILIUS.



TULLUS HOSTILIUS.

LES Hostilius [1] étoient une ancienne & illustre famille de Medullie, ville bâtie par les Albains & dont Romulus avoit fait une colonie Romaine après l'avoir reduite sous son obéïssance. Tullus Hostilius [2], ou comme d'autres l'appellent, Hostius Hostilius, alla dans ce tems-là s'établir à Rome, & y transporta tous ses effets qui étoient très-considérables. Il étoit brave de sa personne, & aimoit la profession des armes. C'étoit la meilleure recommandation qu'il pût avoir auprès d'un Prince qui étoit naturellement guerrier & qui estimoit infiniment tous les hommes de ce caractére. Il servit sous Romulus dans les guerres qu'il eut avec les Peuples voisins, & se distingua particulierement dans celles dont l'enlevement des Sabines fut suivi. Quelques Auteurs [3] nous apprennent qu'au siege de Fidenes, il entra le premier dans la ville; & que sur cette preuve de

1. *Dion. Halicarn. pag.* 101. *Edit. Rob. Steph.*
2. *Liv. l.* 1. *c.* 12. *Plin. l.* 16. *c.* 5.
3. *Pline.*

de valeur il fut couronné par Romulus. Mais d'autres, & en plus grand nombre, disent [4] qu'il périt dans les guerres des Sabins, à un combat qui se donna dans la ville. Il épousa Hersilie fille d'un Sabin [5] de distinction : c'est la même qui dans la suite s'employa avec tant de succès à terminer la guerre entre ses compatriotes & les Romains. Il fut enterré [6] dans la Place publique de Rome. Les deux Rois, Romulus & Tatius, lui érigerent un superbe tombeau, qui fut un monument de son rare mérite.

Il ne laissa qu'un fils [7] qui fut le pere de Tullus Hostilius troisiéme Roi des Romains. Les Auteurs [8] qui disent que ce Prince étoit de basse naissance, qu'il n'avoit point eu d'éducation, qu'il étoit né pauvre, & que ce ne fut qu'à travers mille difficultés qu'il parvint d'abord à un état de grandeur & enfin à la couronne, se sont sans doute trompés. Car il paroît certain qu'il descendoit d'une famille noble, [9] & qu'il étoit si riche qu'on le distingua des autres Rois de Rome par cette épithete. D'ailleurs, d'autres Historiens nous apprennent [10] qu'il s'étoit signalé dans la guerre avant que d'être élu Roi, & que la réputation qu'il

4. *Liv. & Dion. Plutarq. Vie de Romulus.*
5. *Dion. Plut.*
6. *Dion. pag.* 102.
7. *Dion. l.* 2.
8. *Valer. Max. l.* 3. *c.* 4.
9. *Horat. l.* 4. *Ode* 7.

Nos ubi decidimus
Quò pius Æneas, quò Tullus dives, & Ancus,
Pulvis & umbra sumus.

10. *Flor. l.* 1. *c.* 3. *Aur. Vict. in Tull. Host.*

qu'il s'étoit acquise par sa valeur, fut une des principales raisons qui porterent le Peuple à fixer son choix sur lui. Si cela est vrai, il falloit qu'il eût donné des preuves de son courage dans des guerres que d'autres Peuples d'Italie avoient euës ensemble, puisque tous les Historiens conviennent que le regne de son prédecesseur fut un regne de paix, & qu'à peine il étoit né avant la mort de Romulus. Mais il est parlé [11] des guerres des Sabins comme étant celles où Tullus Hostilius avoit signalé sa valeur. Ainsi il y a apparence que ces Historiens l'ont confondu avec son ayeul, par une ignorance qui ne peut être que très-pardonnable dans l'obscurité des premiers siecles de Rome. D'où il faut conclure que ce fut principalement à la reputation de ses Ancêtres, à son crédit, à sa naissance & à sa fortune qu'il dut son élection.

Mais, soit qu'il eût déja donné quelques preuves de son courage avant son élection, soit qu'il n'en eût point encore donné, il est certain qu'il attendoit avec impatience l'occasion de le faire. Il méprisoit souverainement le caractére pacifique de son prédecesseur [12]; il n'estimoit point les établissemens, les Loix, les Ordonnances qu'il avoit faites: il avoit même plus d'inclination [13] pour la guerre que Romulus. Dès qu'il fut monté sur le Thrône & que le Peuple & les augures eurent confirmé son élection, il fit une action mémorable qui lui gagna les cœurs des pauvres & des artisans.

11. *Aur. Vict.*
12. *Liv. l. 1. c. 22.*
13. *Dion.*

tisans. Les deux Rois ses prédecesseurs avoient joui d'une vaste étenduë de terres fertiles & abondantes, dont ils avoient employé les revenus aux frais des sacrifices & à la magnificence de leur table. Romulus, en établissant sa nouvelle ville, se les étoit reservées pour lui & pour ses successeurs. Ces terres n'appartenoient point au public; elles faisoient le domaine particulier des Rois. Tullus qui étoit riche par lui-même & dont le patrimoine étoit plus que suffisant pour la dépense des sacrifices & pour celle de sa maison, crut qu'il n'en avoit pas besoin pour soûtenir sa dignité. Il renonça à tout le droit qu'il pouvoit y avoir, & il permit aux pauvres Citoyens qui n'avoient aucun fond de terres, de les partager entr'eux. Par cette liberalité il soulagea ceux qui étoient dans l'indigence, & les mit en état de n'être plus obligés à servir les autres pour gagner leur vie.

De si beaux commencemens ne pouvoient manquer de lui gagner l'affection de ses Sujets & de les disposer à le servir avec zèle dans les guerres qu'il entreprenoit. Il ne fut pas long-tems sans trouver l'occasion d'exercer sa valeur & d'éprouver combien les Romains étoient portés à exécuter ses ordres & à le secourir dans toutes les occasions. Cluilius [14] étoit alors Dictateur d'Albe. C'étoit un homme haut & ambitieux, qui ne voyoit qu'avec impatience la prospérité des Romains dont la puissance s'augmentoit de jour en jour. Dominé par la jalousie si naturelle aux esprits ambitieux, il conçut le détestable dessein d'allumer

14. *Dion. l.* 3.

cher le flambeau de la guerre entre les deux Nations. Il fit plusieurs tentatives pour inspirer aux Albains la même haine qu'il avoit contre Rome: mais il ne put y réussir d'abord. Il falloit quelque prétexte, ou juste ou apparent, pour brouiller deux Peuples qui étoient unis par les liens de la parenté. Cluilius mit tout en œuvre pour en faire naître. Il engagea sous main quelques-uns des plus pauvres & des plus déterminés d'entre les Albains, à piller les terres du Peuple Romain, & leur promit l'impunité de tous les actes d'hostilité qu'ils commettroient. C'étoit le moyen le plus sûr pour faire réussir ses desseins. Il savoit que les Romains n'étoient pas d'humeur à souffrir qu'on fît le dégât sur leurs terres, & qu'ils prendroient infailliblement les armes pour se défendre; ce qui lui fourniroit un prétexte de les faire passer dans l'esprit du Peuple pour d'injustes aggresseurs. Une troupe d'Albains qui ne cherchoient qu'à s'enrichir du bien de leurs voisins, profiterent de la permission que Cluilius leur avoit donnée; ils entrerent sur les terres de Rome, & les désolerent par leurs brigandages. Les Romains ne purent souffrir une insulte si manifeste. Ils prirent les armes pour défendre leurs campagnes, & s'étant mis à poursuivre les pillards, ils en tuerent un grand nombre; ils entrerent même sur les terres des Albains, & après avoir recouvré le butin qu'on leur avoit enlevé, ils s'en retournerent chez eux avec les effets qu'ils avoient perdus, & peut-être même avec ceux de leurs ennemis. Le Dictateur qui n'attendoit que cette occasion, convoqua une Assemblée du Peuple. Il y fit venir les blessés, & les parens

rens de ceux qui avoient été tués ou faits prisonniers dans les differentes escarmouches ; & grossissant encore le mal, il détermina les Albains à envoyer des Ambassadeurs aux Romains pour demander justice, ou pour leur déclarer la guerre s'ils ne leur donnoient une entiere satisfaction.

Du tems de Romulus [15] il s'étoit fait une convention entre le Peuple Romain & celui d'Albe, que si dans la suite une des deux Nations avoit quelque sujet de se plaindre, elle s'adresseroit à l'autre pour avoir justice, & que si on ne faisoit droit sur ses plaintes, elle se vengeroit par les armes. Les Ambassadeurs étant arrivés à Rome, Tullus à qui on avoit donné avis de ce qui se passoit, resolut de prévenir les Albains, afin qu'on fût en droit de rejetter sur eux l'infraction de l'alliance qui avoit été faite entre la Métropole & sa Colonie. Il chargea quelques-uns de ses amis de recevoir chez eux les Ambassadeurs d'Albe, & de les traiter avec beaucoup de politesse & d'amitié, tandis que sous prétexte de quelques affaires pressantes, il differoit toûjours de leur donner audience jusqu'à ce qu'il eût pris de justes mesures. En même tems il envoya à Albe quelques-uns des plus illustres Citoyens, accompagnés de Herauts d'armes, pour demander justice du dégât qu'on avoit fait sur les terres du Peuple Romain. Ces Députés avoient ordre de faire diligence, & d'insister pour avoir une prompte réponse. Etant arrivés à Albe, ils trouverent Cluilius au milieu du Peuple assemblé dans la Place publique,

15. *Dion. pag.* 103 *&* 104. *Liv. l.* 1.

que. Ils exposerent le sujet de leur députation, & demanderent justice de l'infraction que les Albains avoient faite au Traité d'alliance. Les Albains les reçurent assez mal, & leur reprochant que les Romains étoient eux-mêmes les violateurs de l'alliance, ils les renvoyerent. Le Chef de l'Ambassade ne les trouvant pas disposés à donner au Peuple Romain la satisfaction qu'il demandoit, leur dit qu'on voyoit bien qu'ils ne cherchoient qu'à éluder, & que puisqu'au lieu d'écouter les plaintes qu'on leur faisoit, ils menaçoient de la guerre, il la leur déclaroit lui-même au nom du Peuple Romain, à commencer dans trente jours. Pendant ce tems-là Tullus avoit soin que les Envoyés d'Albe fussent reçus avec toute la civilité possible, ce n'étoient que festins, divertissemens, & visites des principales familles de Rome. C'est ainsi qu'il les amusoit, differant toujours de leur donner audience, jusqu'à ce qu'il fût informé du succès qu'avoient eu ses Ambassadeurs à Albe. Quand les Envoyés de Rome furent de retour & qu'ils eurent fait le rapport de ce qui s'étoit passé dans leur négociation, il manda les Ambassadeurs des Albains & leur donna audience. Ceux-ci lui exposerent les ordres dont ils étoient chargés, & menacerent de déclarer la guerre si on ne leur accordoit ce qu'ils demandoient. „ Je me suis plaint avant „ vous, leur dit Tullus; & je n'ai rien obtenu „ de ce qui est ordonné par le Traité d'allian- „ ce. Ainsi il est évident que vous avez été „ les premiers à en violer les articles. Allez „ donc dire à ceux qui vous ont envoyés, que „ puisqu'ils n'ont donné aucune satisfaction à „ mes Ambassadeurs & qu'ils les ont si mal

„ reçus, je leur déclare une guerre qui ne
„ peut être que très-juste, puisque j'y suis
„ contraint. Fassent les Dieux, témoins de
„ notre alliance, que tous les malheurs de cet-
„ te guerre retombent sur ceux qui en sont les
„ Auteurs"!

Sur ces sujets de mécontentement, les deux Nations [16] firent les préparatifs nécessaires, & on se mit en campagne sans differer. Les Albains s'y mirent les premiers, & leurs troupes s'avancerent sur les terres du Peuple Romain. Le lieu où ils assirent leur camp, fut appellé dans la suite *Fossa Cluilia*, du nom de Cluilius leur Général. Les Romains se posterent à quelque distance du camp des Albains, dans l'endroit le plus avantageux qu'ils purent trouver. Cluilius s'étoit flatté qu'il engageroit facilement les siens à attaquer les Romains dans leurs retranchemens. Mais quand les deux Armées furent en présence, & qu'elles eurent remarqué qu'elles étoient à peu près égales en nombre, également bien équippées, également fournies de toutes les choses nécessaires pour une longue campagne, l'ardeur qu'elles avoient fait paroître d'abord pour le combat, commença à se rallentir, & chaque Général songea moins à engager une action, qu'à se tenir sur la défensive & à se fortifier de plus en plus dans son camp. Déja l'Officier & le soldat murmuroient contre les Commandans, & se plaignoient de ce qu'on passoit le tems à de legeres esmarmouches. Le Chef des Albains qui étoit le premier moteur de la guerre, ennuyé d'une si longue inaction, résolut de sortir de

16. *Dion. l. 3; Liv. l. 1. c. 23.*

de ses lignes, pour attirer l'ennemi au combat, ou pour l'attaquer dans son camp s'il refusoit le défi. Le jour étoit marqué pour en venir aux mains, & il avoit fait tous les préparatifs nécessaires. Mais s'étant retiré dans sa tente pour y passer la nuit environné de sa garde ordinaire, le lendemain matin on le trouva mort, sans qu'il parût sur son corps aucune marque ou de blessure ou de poison.

Un accident de cette nature [17], parut d'autant plus surprenant, qu'il n'avoit été précedé d'aucune indisposition sur laquelle on pût le rejetter. Il fit beaucoup d'impression sur les esprits, & donna matiere à plusieurs réflexions. Les esprits accoutumés à attribuer à la Providence tout ce qui se passe dans ce monde, furent persuadés que sa mort étoit un effet de la colere des Dieux, parce que contre toute justice & sans aucune nécessité il avoit allumé le flambeau de la division entre la ville d'Albe & sa Colonie; c'est ce que croyoient les plus pieux, mais particulierement les Romains: Tullus eut soin de les entretenir dans cette opinion. Ceux au contraire qui avoient regardé la guerre comme un moyen de s'enrichir & qui par sa mort se voyoient privés des plus grands avantages, n'attribuoient un accident si imprévu, qu'à l'envie, à la jalousie, aux embuches des hommes, & prétendoient que quelqu'ennemi caché l'avoit fait mourir par un poison secret dont il étoit difficile de s'appercevoir; tel étoit le sentiment de la plûpart des Albains. D'autres disoient qu'accablé de chagrin il s'étoit lui-même ôté la

17. *Dion. l.* 3.

la vie, deſeſperant de ſe tirer avec honneur d'une guerre qu'il avoit ſuſcitée : mais on ne voyoit ſur ſon corps aucune apparence ni de violence ni de poiſon. D'autres enfin qui n'étoient prévenus ni par l'amour ni par la crainte, n'attribuoient ſa mort ni à la colere des Dieux, ni aux embuches des hommes, mais à la néceſſité de la nature & au deſtin qui a fixé le nombre de nos jours dès le premier inſtant de notre naiſſance : ces derniers jugeoient plus ſainement & étoient en plus grand nombre.

18 Tullus ne laiſſa pas échapper une occaſion ſi favorable. Profitant de la conſternation générale que la mort de Cluilius avoit jetté par toute l'Armée ennemie, il paſſa au-delà du camp des Albains, & marcha avec ſes troupes ſur les terres de la ville d'Albe. A la place de Cluilius, l'Armée Albaine élut pour Dictateur Metius Fufetius. C'étoit un homme entierement indigne d'un poſte ſi élevé, auſſi peu capable de conduire la guerre que de maintenir la paix, n'ayant ni courage, ni conſtance, ni ſincerité, ni bonne foi ; un homme enfin qui ſembloit deſtiné à cauſer la ruïne de ſa Patrie. Dans les commencemens il avoit paru plus ardent qu'aucun autre à ſemer la diviſion entre les deux villes, & ce fut pour cette raiſon qu'on lui donna le commandement de toutes les forces de la République. Dès qu'il fut revêtu de l'autorité ſouveraine, il ſe mit aux trouſſes de l'Armée Romaine, & la pourſuivit ſur les terres d'Albe où elle étoit entrée. Mais quand il eut vû de plus près l'état des affaires, il

18. *Liv. l. 1. c. 23.*

il changea de sentiment, & ne chercha qu'à temporiser, sur-tout lorsqu'il eut appris que les Albains n'avoient plus tant d'ardeur pour le combat, que les entrailles des victimes ne lui promettoient pas une heureuse réussite, & que les deux villes étoient menacées d'une guerre étrangere, si elles ne se réunissoient promptement contre leurs ennemis communs par une paix solide & durable. Metius n'avoit ni assez de courage pour surmonter tant de difficultés, ni assez de prudence pour les prévenir. Du tems de Romulus, les Veiens & les Fidenates avoient fait la guerre aux Romains pour leur disputer la primauté. Vaincus & défaits dans plusieurs combats & dépouillés d'une partie de leurs terres, ils avoient été contraints de ceder, & de se soumettre aux vainqueurs. Ensuite ils avoient joui d'une paix profonde sous le regne de Numa, & leurs villes étoient devenues très-florissantes. Cette prosperité les rendoit plus fiers & ranimoit leur courage; de sorte qu'ils ne cherchoient qu'à recouvrer leur liberté & à secouer le joug de la domination Romaine. Jusqu'alors ils avoient dissimulé le dessein qu'ils avoient de se revolter. Mais la proximité des deux Armées, qui n'étoient campées qu'à deux ou trois heures de Fidenes, donna occasion de le faire éclater. Les Chefs de la conspiration envoyerent des ordres pressans à tous ceux qui étoient en état de porter les armes, de s'assembler à Fidenes, & d'y entrer les uns après les autres & à petit bruit, de peur de donner quelque soupçon. Leur intention étoit d'épier le moment favorable que les Romains & les Albains seroient sortis de leurs retranchemens pour se livrer bataille; ce

 qu'on

qu'on attendoit de jour en jour. Quelques espions postés dans les montagnes devoient en avertir par un signal dont on étoit convenu. Les mesures étoient prises pour arriver au champ de bataille vers la fin de l'action, & il y avoit ordre de tomber également sur les vainqueurs & sur les vaincus. Tel étoit le projet des conjurés ; s'il eût réussi, ils se seroient facilement défait & des Romains & des Albains.

Si les Albains eussent eu la temerité de hazarder contre l'Armée Romaine un combat décisif, rien n'eût empêché que les embuches de leurs ennemis communs ne fussent demeurées cachées [19] & que les deux Armées n'eussent été taillées en piéces. Mais tandis qu'on differoit d'en venir aux mains, la conjuration fut éventée & le projet déconcerté. Fufetius averti de ce qui se passoit à Fidenes, en fut allarmé, & fit tous ses efforts pour porter les esprits à la paix. Tullus qui avoit aussi été informé de la conjuration par quelques Fidenates, ne balança point à écouter les propositions que lui fit le Général des Albains. Les deux Chefs se rendirent dans la plaine qui étoit entre les deux camps, & après s'être fait les civilités ordinaires, l'Albain parla en ces termes :
» Depuis que ma Patrie m'a honoré du titre
» de Dictateur, j'ai examiné le sujet de nos
» divisions, & il m'a paru si frivole & si le-
» ger, que je n'ai point balancé à blâmer la
» conduite des Albains aussi bien que la vô-
» tre : plus je suis entré dans cet examen,
» plus j'ai condamné notre desunion & plus
» j'ai

19. *Dion. pag.* 106 & 108.

„ j'ai compris qu'elle ne peut que nous faire
„ tort aux uns & aux autres. Ces pensées
„ moderant l'ardeur qui me portoit d'abord à
„ vous presenter la bataille, j'ai temporisé jus-
„ qu'à present, dans l'espérance que vous fe-
„ riez quelques avances pour conclure la paix.
„ Mais pendant que nous tardons & que nous
„ attendons à qui fera le premier pas pour ter-
„ miner cette guerre à des conditions raison-
„ nables, la nécessité plus forte que les con-
„ seils & les raisonnemens humains nous obli-
„ ge à nous réconcilier malgré nous. Il n'est
„ plus tems de reculer. Les Fidenates nos
„ ennemis communs profitent de nos divisions
„ & conspirent contre nous. C'est un feu ra-
„ pide, c'est un torrent impetueux qui va
„ nous ruïner de fond en comble si nous ne
„ nous reconcilions. J'en suis informé de bon-
„ ne part, & je vous en donne avis; écoutez
„ quelles sont les embuches qu'ils nous dres-
„ sent, & comment j'ai découvert leurs per-
„ nicieux desseins ". Aussi-tôt il fit lire par un de ses gens les Lettres qu'il avoit reçuës de quelques Fidenates, & en même tems il fit paroître devant toute l'Assemblée celui qui les avoit apportées. La lecture faite, l'étonnement fut général, & le Dictateur continua son discours. „ Vous voyez, dit-il, Romains,
„ ce qui m'a engagé à vous faire les premieres
„ propositions de paix. C'est à vous mainte-
„ nant d'examiner si pour quelques troupeaux
„ qu'on vous a enlevés, il est plus de votre
„ intérêt de continuer une guerre injuste où
„ votre perte est inévitable, que de vous réu-
„ nir avec vos parens & vos fondateurs con-
„ tre l'ennemi commun. Mais il est inutile

„ de vous faire de plus vives instances ; je
„ vous croi trop raisonnables pour ne pas sa-
„ crifier vos inimitiés aux intérêts des deux
„ Nations. Il ne s'agit plus que de voir à
„ quelles conditions on peut faire la paix. Il
„ me paroît que l'accommodement le plus
„ honorable que puissent faire des amis & des
„ parens, est de se pardonner réciproquement
„ les injures qu'on a reçuës de part & d'autre.
„ Cependant, Tullus, si vous aimez mieux
„ qu'on livre les auteurs des injures pour être
„ punis, je vous déclare que les Albains sont
„ prêts à y consentir & à faire cesser tout su-
„ jet de plainte. Si vous avez quelqu'autre
„ moyen plus juste & plus raisonnable, vous
„ nous ferez plaisir de nous le communiquer.

Le Roi des Romains qui avoit été informé en même tems que le Dictateur de la conspiration des Fidenates & des Veiens, & qui étoit convaincu que les Romains n'avoient pas moins d'intérêt que les Albains à conclure une paix solide & durable, lui fit cette réponse.

„ Nous savons, Fufetius, que le danger dont
„ nous sommes menacés, seroit inévitable, si
„ nous étions obligés de terminer cette guerre
„ par un combat. Nous avons été informés
„ comme vous des pieges secrets que nous
„ dressent nos ennemis communs. Toujours
„ en garde contre les embuches qu'ils nous
„ tendent, & bien resolus de nous vanger de
„ leur perfidie, nous avons le même empres-
„ sement que vous de terminer amiablement
„ tous nos differens. Ensevelissons donc dans
„ un éternel oubli toutes nos plaintes, toutes
„ nos querelles, puisque vous le voulez. Mais
„ il ne suffit pas de remedier à nos inimitiés

„ pre-

,, presentes ; il faut prendre de justes mesures
,, afin de n'avoir plus aucun demêlé à l'ave-
,, nir. Car tandis que vous nous envierez des
,, avantages que nous n'avons acquis qu'avec
,, beaucoup de peines & de dangers, tandis
,, que nous aurons sujet de nous défier de vous
,, & que nous vous regarderons comme des
,, ennemis secrets contre lesquels nous serons
,, continuellement en garde, il n'y aura point
,, de paix solide, point de veritable amitié ni
,, d'intelligence entre les deux Nations. Mais
,, comment leverons-nous ces obstacles qui
,, s'opposent à la stabilité de notre alliance ?
,, Ce ne sera certainement pas par les clauses
,, que nous insererons dans le Traité, ni par
,, les sermens les plus solemnels ; ces precau-
,, tions sont aussi foibles qu'elles sont faciles.
,, Le seul moyen qui nous reste, est donc de
,, n'avoir plus que la même fortune & les mê-
,, mes intérêts. Pour parvenir à cette union,
,, il faut que les Romains fassent part aux Al-
,, bains de tous les biens dont ils jouïssent au-
,, jourd'hui & de ceux dont ils pourront jouir
,, dans la suite ; il faut d'un autre côté que les
,, Albains recevant avec reconnoissance les of-
,, fres que nous leur faisons, viennent tous s'é-
,, tablir à Rome, ou du moins la plus grande
,, partie. Les Sabins & plusieurs Etruriens
,, l'ont fait, & ne s'en sont pas repentis. Pou-
,, vez-vous refuser de suivre leur exemple,
,, vous qui êtes nos amis, nos Alliés, nos pa-
,, rens, nos fondateurs ? Si cependant vous ne
,, pouvez vous résoudre à quitter votre Patrie
,, pour venir à Rome, du moins établissons
,, un Conseil public qui jugera des intérêts de
,, l'une & de l'autre ville, & donnons l'auto-

 ,, rité

„ rité souveraine à celle des deux qui est la
„ plus puissante & la plus en état de faire du
„ bien à l'autre. Tel est mon avis ; & je suis
„ persuadé que si vous le voulez suivre, nous
„ verrons regner entre nous une paix solide ;
„ une union parfaite, une amitié qui ne sera
„ point sujette au changement. Sans cela n'es-
„ perez pas que nous puissions jamais nous ac-
„ corder ; deux villes également puissantes,
„ telles que sont aujourd'hui Albe & Rome,
„ seront toujours jalouses l'une de l'autre.

Tullus ayant parlé de la sorte, le Dictateur demanda du tems pour déliberer ; il sortit de l'Assemblée, convoqua le Conseil des Albains, mit l'affaire en déliberation, & après avoir recueilli les suffrages, il s'adressa au Roi des Romains, & lui tint ce discours. „ Non, Tul-
„ lus, nous ne pouvons nous résoudre à aban-
„ donner notre Patrie, nos Temples, nos mai-
„ sons. Mais nous approuvons fort votre der-
„ niere proposition, qui est d'établir un Con-
„ seil des deux Nations, & de ceder l'autorité
„ souveraine à l'une des deux villes : faisons
„ entrer, si vous le voulez, ces conditions
„ dans le Traité de paix, & retranchons par
„ ce moyen tout sujet de division ". La difficulté étoit de savoir qui de Rome ou d'Albe auroit le commandement ; on disputa sur la préference, & chacun fit valoir ses raisons.
„ C'est à nous, dit le Dictateur, qu'il appar-
„ tient de commander. Le Droit naturel &
„ commun à tous les hommes, veut que ceux
„ qui ont donné l'origine à une Nation, ayent
„ la Souveraineté sur elle. Or Rome a été
„ fondée par une colonie d'Albains, & c'est
„ ce qui nous donne de légitimes prétentions

„ sur

„ sur vous. D'ailleurs les Albains, quoique
„ beaucoup plus anciens que vous, sont encore aujourd'hui tels qu'ils étoient lorsqu'Albe fut bâtie ; ils sont sans mêlange d'étrangers, & n'ont jamais accordé le droit de Bourgeoisie qu'à des Grecs & à des Latins.
„ Rome au contraire est un composé de toutes sortes de Nations, d'Etruriens, de Sabins, de Barbares, de Vagabonds, qui autrefois n'avoient point de demeure fixe ; & aujourd'hui il n'y reste qu'un fort petit nombre de nos descendans. Si donc nous vous cedions l'Empire, il faudroit que les Grecs obéïssent aux Barbares, les naturels du païs à des étrangers, les anciens aux nouveaux venus, le sang le plus pur à un sang mêlé.
„ Enfin une troisième raison qui justifie nos prétentions, c'est qu'Albe a encore aujourd'hui les mêmes Loix, les mêmes Coutumes, la même Constitution, la même forme de Gouvernement qu'elle avoit d'abord. Rome au contraire, qui est une ville nouvellement bâtie, & composée de toutes sortes de Nations, n'a pû parvenir à cette police exacte, à ce bel ordre, à cette discipline qui ne peut être le fruit que d'une longue suite d'années. Or peut-on disconvenir qu'une République qui joint à une longue expérience une Constitution parfaite, ne doive commander à celle qui manque d'expérience, & qui n'a que la division, le trouble, & la foiblesse en partage ?

Telles étoient les raisons sur lesquelles le Dictateur appuyoit le droit que les Albains prétendoient avoir à la Souveraineté. Mais Tullus les détruisit sans peine, & fit valoir celles

des Romains. „ Les droits de la Nature, dit-
„ il, & le mérite des Ancêtres, nous sont
„ communs avec vous, puisque nous descen-
„ dons des mêmes peres. Mais vous dites que
„ les Colonies doivent obéir à leurs Fonda-
„ teurs, & que c'est une Loi dont il n'est pas
„ permis de se dispenser. Y pensez-vous, Al-
„ bains? Ne savez-vous pas que Lacedemone
„ prétend commander non seulement aux au-
„ tres Grecs, mais encore aux Doriens dont
„ elle tire son origine? Et vous-mêmes qui
„ êtes une Colonie des Laviniens, reconnois-
„ sez-vous vos Fondateurs pour vos Maîtres?
„ En faut-il davantage pour détruire la pre-
„ miere raison que vous avez fait valoir avec
„ tant de confiance? Vous faites en second
„ lieu une comparaison odieuse de nos deux
„ villes, & vous prétendez que la République
„ d'Albe a toujours conservé sa noblesse, tan-
„ dis que Rome a corrompu & alteré la sien-
„ ne par le mêlange d'un sang étranger. Il
„ faut donc vous desabuser sur ce point, &
„ vous faire voir que vous avez tort d'alleguer
„ en votre faveur une si foible raison. Nous
„ ne rougissons point d'avoir accordé le droit
„ de Bourgeoisie à tous ceux qui ont voulu s'é-
„ tablir à Rome, au contraire nous en faisons
„ gloire. Les Atheniens nous en ont donné
„ l'exemple; & c'est par une conduite si sage
„ qu'ils se sont fait tant d'honneur parmi les
„ Grecs & qu'ils ont rendu leur ville si floris-
„ sante. A Rome nous donnons le comman-
„ dement, les charges, les honneurs de la
„ Magistrature, non pas à ceux qui possedent
„ de grands biens ou qui peuvent montrer une
„ longue suite d'ancêtres nés dans le pays,
„ mais

„ mais à ceux qui en ſont dignes ; c'eſt dans
„ la vertu que nous faiſons conſiſter le méri-
„ te, & non dans les avantages exterieurs, tels
„ que ſont la naiſſance & les richeſſes. C'eſt
„ par cette conduite que vous blâmez, c'eſt
„ par cette douceur envers les étrangers, que
„ Rome ſi petite dans ſes commencemens, eſt
„ parvenuë à l'Empire que les Nations voiſi-
„ nes n'oſent aujourd'hui nous diſputer. Albe
„ au contraire, cette ville autrefois ſi riche,
„ ſi floriſſante, & ſi fiere, ſe trouve aujour-
„ d'hui réduite à un fort petit nombre de fa-
„ milles, tandis que par les maximes que vous
„ blâmez, la République Romaine qui dans
„ ſon origine étoit ſi peu de choſe, eſt deve-
„ nuë plus puiſſante que les autres Républi-
„ ques d'Italie. Ce qui doit décider de la pré-
„ ference d'une Nation ſur une autre, c'eſt la
„ force dans la guerre, c'eſt la prudence dans
„ les conſeils ; qualités que vous devez reſpec-
„ ter dans les Romains. Ce n'eſt point par
„ oſtentation que je le dis : j'en appelle à l'ex-
„ périence, & j'en prends à témoins pluſieurs
„ villes Latines qui ſont vos Colonies ; elles
„ ne vous ont abandonnés pour ſe joindre à
„ nous, que parce que nous ſommes en état
„ de faire du bien à nos amis & de nuire à
„ nos ennemis, ce qu'on ne peut ni attendre
„ ni craindre de vous. J'aurois encore d'au-
„ tres raiſons à oppoſer à vos prétendus droits :
„ mais comme vous êtes nos parties, vous
„ voudriez encore y répondre, & nos con-
„ teſtations ne finiroient jamais.

Il n'y avoit pas d'apparence qu'une affaire ſi importante pût ſe décider par des raiſonnemens. Les parties intereſſées en furent bien-

tôt convaincuës, & chercherent d'autres voyes d'accommodement. On proposa de décider le differend par les armes. Cet avis fut généralement approuvé. Mais on n'étoit pas d'accord sur le nombre des combattans. Tullus vouloit qu'on choisît de part & d'autre les deux plus braves qu'on pourroit trouver dans chacune des deux Armées, & qu'on leur remît la décision du sort des deux Nations. Il prétendoit même que dans une affaire de cette importance, nul autre que lui ne devoit être chargé de défendre les interêts de la Patrie, & il invitoit le Général des Albains à un combat singulier. Pour piquer de générosité le Dictateur, il lui représentoit que ce seroit un honneur aux Chefs des deux Nations de combattre pour l'Empire, & qu'en pareille occasion s'il étoit glorieux de vaincre, il ne pouvoit être honteux d'être vaincu. En même tems il lui apportoit l'exemple des fameux Généraux & de plusieurs Rois qui avoient exposé leurs vies pour le salut de leurs Républiques, persuadés qu'ils se fussent rendu indignes des honneurs dont ils étoient revêtus, s'ils n'eussent participé autant & plus que les autres aux périls de la guerre. Fufetius qui ne se sentoit pas assez de valeur pour se mesurer contre Tullus, consentoit que le differend se décidât par un petit nombre de combattans, mais il n'étoit point d'avis que ce fût par un duel. Il disoit qu'il étoit glorieux à des Généraux d'Armée de se battre seul à seul lorsqu'il y alloit de leur autorité & de leur interêt particulier, mais que quand il s'agissoit de décider de l'Empire entre deux villes rivales, non seulement un combat singulier n'étoit pas necessaire,

mais

mais qu'il ne pouvoit tourner qu'à la honte du vainqueur & du vaincu. Il concluoit qu'il falloit choisir de chaque côté trois champions pour combattre à la vuë des deux Armées ; & pour donner plus d'autorité à son sentiment, il ajoûtoit que le nombre de trois étoit un nombre très-propre pour vuider toutes sortes de contestations, parce qu'il comprend un commencement, un milieu, & une fin. Cet avis ayant été approuvé, on vit aussi-tôt naître une noble émulation dans les deux camps. Chacun s'offroit à l'envi pour partager la gloire du combat. Tout ce qu'il y avoit de plus distingué par la noblesse, par la valeur, par la force, soit parmi les Soldats, soit entre les Officiers, demandoit avec empressement d'être choisi le premier. Mais le destin y avoit pourvû, & la nature avoit fait naître à Rome & à Albe six jeunes champions d'illustres familles, bien faits de leurs personnes, & d'une taille avantageuse.

Sequinius Citoyen d'Albe avoit eu deux filles jumelles. Il les avoit mariées en un même jour, l'une à un Citoyen Romain nommé Horace, l'autre à un Albain appellé Curiace. Elles devinrent enceintes toutes deux dans le même tems, & à leurs premieres couches elles mirent au monde chacune trois jumeaux. Les peres de ces enfans regardant leur naissance comme un heureux presage pour leur famille & pour leur Patrie, les éleverent tous avec beaucoup de soin. Ils avoient de la force, du courage, de la grandeur d'ame, & parmi toute la jeunesse des deux villes il n'y avoit personne de plus accompli. Ce fut sur ces jeunes gens que Fufetius & Tullus jetterent les yeux

yeux pour leur confier le ſort des deux Nations. Il ne reſtoit plus qu'une difficulté ; c'étoit de ſavoir ſi les liens de la parenté & de l'amitié ne rallentiroient point leur courage, & s'ils voudroient ſe battre enſemble. Le Dictateur ſonda les diſpoſitions des Curiaces, & ils ne balancerent point à ſe devouer pour leur Patrie. Tullus fit la même choſe à l'égard des Horaces. Ils lui temoignerent qu'ils étoient très-ſenſibles à l'honneur qu'on leur faiſoit de les choiſir pour décider de l'Empire, mais qu'ayant encore leur pere, ils n'étoient pas les maîtres de leurs perſonnes, & qu'ils ne pouvoient rien faire ſans ſon aveu ; qu'ainſi ils le prioient de leur accorder un moment pour le conſulter avant que de lui rendre une réponſe déciſive. Tullus charmé de leur reſpect filial, leur donna de grandes louanges, & leur dit qu'il approuvoit fort qu'ils ne s'engageaſſent à rien qu'ils n'euſſent obtenu le conſentement de celui qui leur avoit donné la vie. Ils partirent dans le moment, & lorſqu'ils furent arrivés chez leur pere, ils lui rapporterent ce que Tullus leur avoit dit & la réponſe qu'ils lui avoient faite. Horace transporté de joye, leva les mains au Ciel, & ayant embraſſé tendrement ſes trois fils : „ Allez, leur dit-il, gé„ néreux enfans, je vous donne mon conſen„ tement ; allez porter à Tullus une réponſe „ digne de vous.

On choiſit pour le champ de bataille une large plaine [20] où les deux Armées puſſent voir l'action. Elle ſeparoit les terres Romaines de celles des Albains. L'espace qu'on laiſſa aux com-

20. *Dion. pag.* 115 ; *Liv. l.* 1. *c.* 24.

combattans étoit de trois ou quatre ſtades. Le jour qui devoit aſſurer l'Empire à l'une des deux villes, on commença par immoler des victimes; & tandis qu'elles brûloient ſur les autels, les Romains & les Albains firent ſerment qu'ils s'en tiendroient à ce qui ſeroit décidé par le combat, & qu'ils garderoient inviolablement les conditions du Traité, eux & leurs deſcendans. La cérémonie des ſacrifices étant achevée, les troupes mirent bas les armes, & ſortirent de leurs retranchemens pour voir le combat. Le Dictateur fit avancer les Curiaces, & Tullus les Horaces. Ils étoient tous revêtus de belles armes, & ornés comme des victimes deſtinées à la mort. Ils s'approchent d'abord, & ayant mis leurs épées entre les mains de leurs écuyers, ils courent s'embraſſer, ils ſe ſaluent par les termes les plus tendres, & s'arroſent mutuellement de leurs pleurs. Un ſpectacle ſi touchant tire des larmes aux ſpectateurs, ils accuſent leurs Généraux de cruauté, & ſe reprochent à eux-mêmes d'avoir obligé des parens à s'égorger les uns les autres pour les interêts publics, tandis qu'ils auroient pû ſans conſéquence donner à d'autres une ſi triſte commiſſion. Après les embraſſemens réciproques, les Horaces & les Curiaces reprennent leurs armes des mains de leurs écuyers, & les ayant fait retirer, ils ſe poſtent l'un contre l'autre ſelon leur âge, & commencent le combat.

Juſqu'à ce moment les deux Armées avoient été tranquilles, & un profond ſilence regnoit par tous les rangs. Mais dès qu'on les vit aux mains, on entendit de part & d'autre un grand bruit mêlé d'acclamations, de vœux, d'exhorta-

tations, d'applaudissemens, de gemissemens, & l'air retentissoit de leurs cris militaires. Tantôt les combattans cédoient à leurs adversaires & sembloient lâcher pié, tantôt ils retournoient à la charge & prenoient le dessus; & cette alternative tenoit les esprits suspendus entre la crainte & l'esperance. Ils se battirent long-tems sans que la victoire se declarât; l'égalité de leurs forces, la bonté de leurs armes défensives qui les couvroient depuis la tête jusqu'aux piés, la rendoient difficile, & retardoient la décision. L'aîné des Albains étant aux prises avec son adversaire, lui fit plusieurs blessures, & lui porta enfin un dernier coup dont il tomba mort sur la place. Un des deux Horaces qui étoit accouru pour soûtenir son frere, fond sur le vainqueur, & après lui avoir porté plusieurs coups & en avoir reçu lui-même, il lui enfonce son épée dans la gorge & le renverse par terre. Déja les Romains reprenoient courage, & la joye des Albains commençoit à se dissiper, lorsqu'un revers de fortune replongea les Romains dans leur premier abbattement. L'Albain irrité par la mort de son frere, attaque le Romain qui en étoit l'auteur. Acharnés l'un contre l'autre, ils se percent réciproquement de plusieurs coups. Le Romain en reçoit un qui penetre jusqu'aux entrailles. Se sentant blessé à mort il fait les derniers efforts; il glisse son épée sous le bouclier de son ennemi, lui coupe le jarret, & tombe mort à ses piés. L'Albain tout boiteux qu'il étoit, se soutint encore quelque tems. Il s'appuye sur son bouclier, & va joindre son frere qui étoit aux prises avec le seul Romain qui restoit. Celui-ci attaqué par devant & par der-

derriere, & desesperant de pouvoir tenir contre deux adversaires qui l'envéloppoient, resolut de partager leurs forces, afin de les combattre avec plus d'avantage. Il crut qu'il y réussiroit en prenant la fuite, & qu'un des Curiaces ne s'aidant que d'une jambe, il ne seroit poursuivi que par un de ses ennemis. Plein de cette esperance il lâche pié, & se met à courir de toutes ses forces. L'artifice lui réussit. Celui des deux Curiaces qui n'étoit point encore blessé dangereusement, le poursuit de près, tandis que l'autre reste loin derriere. Alors les Albains poussent des cris de joye; ils encouragent leurs Champions, ils leur applaudissent, & veulent déja les couronner comme vainqueurs. Les Romains au contraire consternés & abbattus, déplorent leur sort, & se plaignent de la lâcheté de leur combattant. Au milieu des plus tristes regrets d'une part & des plus douces acclamations de l'autre, Horace se retourne contre son ennemi, & sans lui laisser le tems de se mettre en garde, il lui décharge un coup si terrible qu'il lui coupe le bras dont il tenoit son épée; & à l'instant il lui porte un autre coup & le renverse sur la place. Delà il revient contre le dernier des Albains qui étoit déja à demi mort: il l'acheve sans résistance, & met le comble à sa victoire. Voilà, je croi, ce que l'on dit de plus probable de ce combat; quoique le plus grand nombre des Historiens rapportent que deux des Horaces furent tués d'abord, & que le troisième qui restoit [21], voyant qu'il avoit

21. *Voyez Liv. Flor. l.* 1. *c.* 3.; *Plutarque Paral. pag.* 309; *Aug. de Civ. Dei l.* 3, *c.* 14.

avoit seul à combattre les trois Albains qui étoient tous blessez, prit la fuite, & qu'ayant par cet artifice partagé leurs forces, il les défit l'un après l'autre.

Les Romains reçurent leur Champion avec d'autant plus d'applaudissemens, que le desespoir où il les avoit jettés par sa fuite simulée, augmentoit la joye de sa victoire. Après avoir depouillé ses cousins [22], il courut promptement à Rome pour annoncer à son pere la nouvelle de son triomphe. Mais il étoit homme, & il falloit qu'il éprouvât qu'il n'est point dans cette vie de felicité parfaite. La fortune qui venoit de l'élever au plus haut point de gloire, le précipita le même jour dans le plus grand de tous les malheurs par un horrible parricide. A peine étoit-il arrivé aux portes de la ville, qu'au milieu d'une foule de peuple de toutes les conditions il apperçoit sa sœur qui venoit au-devant de lui. Il crut que c'étoit l'empressement de le complimenter sur sa victoire & d'apprendre les circonstances du combat, qui l'avoit fait passer par dessus les regles de la bienséance qui obligent une jeune fille à se tenir toujours sous les yeux de ses parens. Mais il se trompoit : c'étoit l'amour qu'elle avoit pour un des Curiaces, à qui son pere l'avoit promise en mariage, qui lui inspiroit la hardiesse de sortir ainsi contre sa coûtume & de se mêler avec une populace inconnuë. Parmi les dépouilles dont son frere étoit chargé, elle reconnoit une cotte d'armes qu'elle avoit travaillée elle-même avec sa mere, & dont elle avoit fait present à son futur époux.

A

22. *Liv. l.* 1. *c.* 25; *Dion. l.* 3. *pag.* 116 & 117.

A la vue de cette cotte d'armes teinte du ſang de celui qu'elle aimoit, elle déchire ſes habits, elle ſe frappe la poitrine, elle répand des torrens de larmes, & appelle ſon couſin; l'air retentit de ſes gemiſſemens. Après avoir pleuré la mort de l'Albain qu'elle aimoit, elle arrête ſes yeux ſur ſon frere, & lui fait les reproches les plus ſanglans. Horace trop fier de ſa victoire, animé par les careſſes de ſon Roi & par les applaudiſſemens & les congratulations de ſa Patrie, ne peut ſouffrir un traitement ſi peu attendu. Il entre en fureur, & ſe tournant vers ſa ſœur : „ Ingrate, lui dit-il, ennemie „ jurée de tes freres ! Va joindre celui que tu „ préferes à ton bonheur & à ta Patrie. Puiſſe „ toute Romaine qui oſe pleurer un ennemi, „ avoir le même ſort & périr d'une mort auſſi „ tragique " ! En diſant cela, il lui paſſe ſon épée au travers du corps, & tandis qu'elle ſe roule dans ſon ſang, plein d'une indifference ſauvage il va du même pas à la maiſon de ſon pere.

Les Romains de ces premiers ſiecles avoient tant d'horreur des mauvais cœurs, leurs mœurs étoient ſi ſeveres & ſi rigides, on peut dire même ſi farouches, qu'à les comparer avec les nôtres elles pourroient paſſer pour barbares & feroces. Horace le pere, digne d'un tel fils, reçut le vainqueur & le parricide avec des tranſports de joye qu'on ne peut exprimer. Ayant appris la mort de ſa fille, loin d'y paroître ſenſible, il trouva qu'elle avoit mérité un ſi triſte ſort, & que ſon fils s'étoit comporté en toutes choſes comme un zèlé Citoyen. Il ne permit pas même qu'on apportât ſon corps dans ſa maiſon, ni qu'on l'enterrât

dans

dans le tombeau de ses peres ; le corps resta étendu sur la place où elle avoit été tuée, & les passans le couvrirent de terre & de pierres comme un cadavre abandonné. On peut juger par-là de la severité de ce Romain. Mais ce que je vais dire en est une preuve encore plus convaincante. Insensible aux malheurs de sa maison & uniquement occupé du triomphe de sa Patrie, ce jour-là même il fit des sacrifices d'actions de graces, & invita ses parens, ses amis, & les plus illustres Citoyens à un superbe festin, où tout se passa dans une joye extraordinaire. Pour parler sincerement de la grandeur Romaine, je dirai en passant que ce caractere n'a en soi rien d'aimable, & même rien d'humain. Un amour pour la Patrie, un zèle pour le bien public, qui porte à de pareils excès, cesse d'être louable ; & de la plus recommandable de toutes les vertus, il dégenere en une parfaite barbarie. Nous trouvons dans les premiers siecles de Rome plusieurs exemples de cette nature, mais je n'en connois aucun qui soit aussi choquant que celui-là.

Les deux Armées passerent [23] d'une maniere bien differente la nuit d'après le combat des Horaces & des Curiaces. Les Romains occupés à faire des sacrifices pour remercier les Dieux de la victoire qu'ils avoient remportée, étoient au comble de leur bonheur, & ne pensoient qu'à se réjouir. Les Albains au contraire accablés de tristesse, & condamnant ouvertement la conduite de leur Dictateur, passerent

23. *Dion. l. 3. pag. 118.*

ſerent cette ſoirée ſans prendre de nourriture & ſans pourvoir à leurs beſoins. Les uns & les autres enterrerent leurs combattans dans le lieu même où ils avoient été tués : leurs tombeaux y ont ſubſiſté pendant pluſieurs ſiecles, & l'Hiſtorien Romain [24] nous aſſure qu'il les avoit vûs. Le lendemain Tullus aſſembla les Albains, & leur fit un diſcours très-obligeant : il leur promit qu'il ne leur commanderoit rien de dur ni de fâcheux, qu'il prendroit également les intérêts des deux Nations, qu'il auroit toujours égard aux droits de leur parenté, qu'il ne feroit aucun changement à la conſtitution de leur République, qu'il conſerveroit Fufetius dans la dignité dont il étoit revêtu, & qu'il n'uſeroit jamais du pouvoir que la fortune avoit donné à la ville de Rome, que pour le bien & l'avantage des uns & des autres : ce diſcours ne contribua pas peu à ſoulager leurs peines & leurs chagrins. Enſuite il fit décamper ſon Armée pour retourner à Rome, où il reçut les honneurs du triomphe par un Decret du Senat.

La joye de cette ſolemnité fut beaucoup diminuée par la rencontre qu'il fit d'Horace, que quelques-uns des premiers de la ville lui amenerent pour lui demander juſtice du ſang de ſa ſœur dont il s'étoit ſouillé. L'accuſation fut vive, & ſoutenuë de fortes raiſons. On cita les Loix qui défendoient de tuer : elles étoient formelles ; & à les ſuivre à la rigueur, Horace méritoit la mort. Cependant Tullus n'avoit nullement envie de prononcer ; dans le cas dont

24. *Liv. l. 1. c. 25.*

dont il s'agissoit, il étoit dangereux de faire justice. D'un côté il ne pouvoit absoudre un criminel qui convenoit qu'il avoit tué sa sœur pour un sujet qui selon les Loix ne méritoit point la mort; & il craignoit que s'il mollissoit en cette occasion, il n'attirât sur lui-même & sur la famille Royale quelque malediction. Mais d'un autre côté il n'osoit condamner comme Parricide celui qui s'étoit exposé à la mort pour la gloire de la Patrie. Dans cet embarras il lui vint en pensée de renvoyer l'accusé aux Duumvirs, qui étoient des Juges établis pour ces sortes de causes. Les Duumvirs suivirent les Loix à la rigueur, & le condamnerent sur le champ. Horace, par le conseil de Tullus, en appella au Peuple. Son pere plaida sa cause avec vehemence. Il soûtint que l'action que son fils avoit faite, ne devoit point passer pour un meurtre, mais pour une juste vengeance; qu'il étoit le pere de l'accusé & de celle pour qui on demandoit justice; que le malheur, s'il y en avoit, le regardoit lui seul; qu'il étoit le Juge le plus competent des affaires de sa maison, & que s'il eût cru son fils coupable, il l'eût lui-même condamné & puni de son autorité paternelle, avant qu'il fût cité au Tribunal des Duumvirs ou à celui du Peuple: que sa fille par les indignes reproches qu'elle avoit faits à un frere victorieux, à un liberateur de la Patrie, à celui qui avoit assuré aux Romains la puissance souveraine, s'étoit attiré le juste châtiment qu'elle avoit eu; qu'il l'auroit lui-même punie de mort si son fils ne l'avoit pas fait; que ce fils avoit agi en cela comme son Député, comme dépositaire de son pouvoir paternel, & qu'il ne pouvoit être re-
pris

pris de justice pour tout ce qu'il avoit fait en ce caractere contre une fille qui avoit mérité la plus rigoureuse punition. Mais le merite du fils & les services importans qu'il avoit rendus à la République faisoient infiniment plus en sa faveur que tout ce que son pere pouvoit dire. Pendant que ses accusateurs pressoient ses Juges de le condamner à mort, & lors même que sa sentence étoit déja prononcée, il étoit aussi tranquille que s'il se fût agi d'une chose indifferente. Le Peuple regardoit avec admiration cet illustre vainqueur, il avoit toujours presens les grands avantages que son courage invincible lui avoit procurés, il se representoit en même tems ceux qu'il pouvoit s'en promettre dans la suite, & il avoit honte d'avoir si long-tems balancé à le renvoyer absous. Enfin toute l'Assemblée confirma le Jugement que le pere avoit prononcé, & Horace, quelqu'enorme que fût son crime, fut declaré innocent.

Cependant Tullus [25] ne crut pas que dans une ville qui faisoit profession de craindre les Dieux, ce Jugement des hommes suffît pour calmer des esprits inviolablement attachés aux principes de la Religion; un parricide étoit un trop grand crime pour que le coupable ne subît pas au moins quelque espece de punition. Il fit donc venir les Pontifes, & leur ordonna d'appaiser la colere des Dieux & des Genies, en expiant le criminel par toutes les épreuves & par toutes les purifications que prescrivoient les Loix pour les homicides involontaires.

Les

25. *Dion. l. 3. pag. 119.*

Les Pontifes érigerent deux autels, l'un à Junon protectrice des sœurs, l'autre à Janus qui fut surnommé Curiace. Ils firent faire à Horace certaines ceremonies sur ces autels; & afin que l'expiation fût parfaite & qu'il n'y manquât rien, il passa sous le joug la tête couverte [26]. Il fut ordonné qu'on conserveroit ce joug à perpetuité, & que quand il auroit besoin de réparations, elles se feroient aux dépens du public. On l'appella *Tigillum Sororium* [27], *La Solive de la sœur*. Il consistoit en deux morceaux de bois plantés tout droits en terre à quelque distance l'un de l'autre, & traversés d'un troisième qui étoit appuyé sur leurs bouts d'enhaut. Horace le pere fut obligé de payer les frais de l'expiation, mais on lui donna du Trésor public la somme qu'il falloit pour cela. On fit à cette occasion une Loi par laquelle il fut ordonné que quand un pere auroit trois fils jumeaux, ils seroient élevés aux dépens du public.

Tullus mit un an entier à faire des préparatifs de guerre pour punir les Veiens & les Fidenates. Accusés d'avoir dressé des embuches aux Romains & aux Albains, il les avoit fait sommer de comparoître à Rome pour se justifier de ce crime. Mais se connoissant coupables, au lieu d'obéir ils avoient pris les armes, levé des troupes, fermé leurs portes, & s'étoient revoltés ouvertement. D'abord on envoya des Ambassadeurs à Fidenes pour leur demander quel étoit le sujet de leur revolte: ils répondirent qu'ils n'avoient plus de

me-

26. *Liv. l.* 1. *c.* 26.
27. *Liv. l.* 1.

mesures à garder à l'égard des Romains; qu'ils avoient juré fidélité & soumission à Romulus, mais que sa mort les avoit délivrés du joug de l'obéissance. Sur cette réponse, Tullus arma toutes les forces de la République, & fit venir des secours des villes alliées. Le plus considerable fut celui que lui amenerent les Albains. L'injure ne les regardoit pas moins que le Peuple Romain, & depuis le combat des Horaces & des Curiaces ils étoient obligés de suivre les étendarts de la ville de Rome dont ils étoient Alliés & Sujets. Tullus avoit continué Metius dans sa Dictature qui ne devoit être qu'annuelle. Comptant entierement sur son zèle & sur son attachement aux interêts de la République, il lui donnoit d'illustres témoignages de son estime & lui communiquoit tous ses desseins. Mais cet ingrat ne paya toutes ces caresses que de la plus noire ingratitude. Accusé par ses Citoyens d'avoir mal conduit les affaires dans la derniere guerre, soupçonné de trahison parce que depuis près de trois ans il joüissoit de la Dictature par concession, & déja ennuyé de dependre d'une puissance superieure, il conçut la resolution la plus impie & la plus detestable. Il députa secretement vers les ennemis du Peuple Romain qui balançoient encore à se revolter, les exhorta à secouer au plutôt le joug de l'obéissance, & leur promit que lorsqu'on donneroit la bataille, il tourneroit toutes ses forces contre les Romains. Ses menées furent si secretes, que quand on se mit en campagne on n'en avoit pas le moindre soupçon.

Les préparatifs de guerre étant faits, Tullus fit marcher ses troupes sans se défier de rien.

Après avoir passé le Teverone [28], il alla se camper à la vuë de Fidenes, où il trouva les ennemis rangés en bataille devant la ville. Le premier jour il demeura tranquille dans son camp. Mais le lendemain il assembla le Conseil de guerre, & tout le monde étant d'avis qu'il falloit au plutôt attaquer l'ennemi, il fit publier qu'on livreroit bataille le jour suivant. Jusque-là Fufetius avoit toujours tenu son dessein caché, sans en rien decouvrir à la plupart de ses amis. Mais quand il vit que le tems pressoit, il assembla les principaux Officiers Albains, & leur dit, que Tullus lui avoit marqué son poste au pié de la montagne, & qu'il lui avoit donné le commandement d'une des aîles : qu'il se retireroit au commencement du combat sur le haut de cette montagne, & que là il attendroit en toute sûreté jusqu'à ce que la victoire se declarât d'un côté ou de l'autre : que si les Romains consternés par la desertion de l'Armée Albaine, pensoient plutôt à fuir qu'à faire une vigoureuse resistance, ce qui probablement ne manqueroit pas d'arriver, pour lors il tomberoit sur eux, & que profitant de l'avantage du lieu il couvriroit la plaine de morts & acheveroit de les defaire : que si au contraire les Romains par une espece de miracle & contre ses esperances, venoient à gagner le dessus, il se joindroit à eux pour avoir part à leur victoire, & qu'il leur feroit entendre qu'il ne se seroit retiré sur les hauteurs avec les troupes qu'il commandoit, que dans le dessein d'investir les Fidenates & leurs Al-

28. *Liv. l. 1. ch. 27; Dion. l. 3. pag. 120.*

Alliés ; & qu'on pourroit d'autant moins le soupçonner d'infidélité, que ses actions se trouveroient d'accord avec ses paroles : que de quelque côté que la victoire se déclarât, il étoit sûr de partager avec les vainqueurs la bonne fortune de cette journée ; & que si les Romains, malgré sa desertion, défaisoient l'Armée ennemie, il attendroit une autre occasion pour secouer le joug de leur obéissance. Ce projet étoit également lâche & impie. Cependant les Officiers de l'Armée Albaine y donnerent les mains, tant ils avoient d'envie de secouer leur nouveau joug & de recouvrer leur ancienne liberté ! Ils promirent donc au Dictateur qu'ils suivroient ses ordres en toutes choses ; & après s'être engagés par les sermens les plus solemnels à garder un secret inviolable, l'Assemblée se retira.

Le lendemain au lever du Soleil les Fidenates & leurs Alliés sortirent de leurs retranchemens & se rangerent en bataille. Les Romains de leur côté firent la même chose. Tullus commandoit l'aîle gauche de l'Armée Romaine ; il se posta contre les Veiens qui faisoient l'aîle droite de l'Armée ennemie. Metius & ses Albains étoient à l'aîle droite, postés contre les Fidenates à côté de la montagne. Quand les deux Armées furent en presence, avant qu'on en vînt à la portée du trait, les Albains se separant du reste des Alliés, gagnerent peu à peu la montagne sans rompre leurs rangs. Les Fidenates qui s'en apperçurent, ne douterent point que ce ne fût là l'execution des promesses que le Dictateur leur avoit faites : l'esperance d'un prompt secours animant leur courage, ils attaquent l'aîle droite de l'Ar-

mée Romaine, & cherchent à l'envelopper. Les Romains qui se voyent abandonnés, restent immobiles sans avoir le courage de se défendre. Cependant leur aîle gauche combattoit avec succès, & Tullus qui étoit à la tête avec l'élite de la Cavalerie, se signaloit dans la mêlée, lorsqu'un Cavalier étant accouru à bride abbatuë : „ Notre aîle droite, s'écria-„ t-il, ne peut plus résister, les Albains aban-„ donnent leur poste, & se retirent sur les „ hauteurs ; les Fidenates vont nous envelop-„ per ". A cette nouvelle les Romains prirent l'épouvante, & se croyoient deja investis. Tullus lui-même en fut ébranlé [29] d'abord. Quelques Auteurs disent que dans cette occasion il fit vœu de bâtir des Temples à la Pâleur & à la Peur. Mais il revint bien-tôt de son épouvante, & par une presence d'esprit qu'on ne peut assez admirer, il appella à haute voix celui qui lui avoit apporté cette nouvelle [30] & lui reprochant sa timidité : „ Romains, „ dit-il, la victoire est à nous ; les Albains se „ sont emparés de la montagne, c'est par „ mon ordre qu'ils l'ont fait ; ils vont investir „ les Fidenates & les charger en queue : ayez „ soin de partager avec eux la gloire de cette „ journée ". En disant cela, il marche contre les ennemis, qui avoient entendu une partie de son discours & qui en étoient allarmés. Il ordonne en même tems à sa Cavalerie de lever les piques [31] pour cacher à son Infanterie

29. *Liv. l.* 1.

30. *Polyæn. l.* 8. *c.* 5 ; *Frontin. l.* 7. *c.* 7 ; *Valer. Maxim. l.* 7. *c.* 4. *Ex.* 2.

31. *Liv. l.* 1.

de la retraite des Albains. La Cavalerie Romaine animée par la voix de son Roi, se jette brusquement sur les ennemis. Les Fidenates à leur tour prennent l'allarme, & craignent que Fufetius ne les ait trahis, parce qu'ils ne lui voyent faire aucun mouvement pour attaquer les Romains. Tullus les enfonce, & les met en fuite. Il les poursuit d'abord ; mais voyant qu'il n'avoit plus rien à craindre de leur part, & qu'ils étoient hors d'état de se rallier, il se tourne contre les Veiens qui demeuroient encore fermes dans leur poste. L'Infanterie donne une rude attaque, & la Cavalerie fait des prodiges de valeur. Les Veiens soutiennent le premier choc : mais à la fin, ils suivent l'exemple de leurs Alliés, & cherchent leur salut dans la fuite. Tullus les pousse dans le Tibre, plusieurs y périssent au milieu des flots. Pour augmenter la déroute & le carnage, il envoye une partie de sa Cavalerie après les fuyards, & revient avec le gros de son Armée attaquer leur camp ; il s'en rend maître sans beaucoup de peine.

Quand le Dictateur [32] qui s'étoit retiré sur la montagne, vit que Tullus avoit remporté la victoire, il descendit dans la plaine, & pour faire croire aux Romains qu'il avoit fait son devoir, il se mit à poursuivre les fuyards, & en défit un grand nombre. Tullus qui avoit penetré ses desseins & qui étoit convaincu de sa lâcheté, n'eut pas moins d'horreur de cette seconde trahison que de la premiere. Il résolut d'en faire une punition exemplaire. Mais cet-

L 4

32. *Dion. l.* 3. *pag.* 123. & 124.

cette résolution n'empêcha pas qu'il ne reçût avec une joye exterieure les complimens que lui fit Fufetius sur la victoire qu'il venoit de remporter. Il fit semblant d'être persuadé qu'il ne s'étoit retiré sur les hauteurs qu'à bonne intention, & loua publiquement sa prudence. Il lui envoya même une partie de sa Cavalerie, & le pria de donner encore une derniere preuve de son zèle en poursuivant & taillant en piéces les Fidenates qui étoient dispersés dans la campagne & qui n'avoient pas encore pû se retirer sous leurs murailles. Le Dictateur pleinement persuadé que Tullus l'honoroit de sa confiance & qu'il n'avoit rien découvert de ses pernicieux desseins, parcourut la plaine, & fit main basse sur tout ce qu'il rencontra. Sur le soir il revint au camp des Romains, où il passa la nuit avec les autres dans de grandes réjouïssances. Tullus pendant ce tems-là étoit dans le camp des Veiens. Il y resta jusqu'à la premiere veille, & ayant interrogé les plus considerables d'entre les prisonniers de guerre sur les auteurs de la revolte, il apprit d'eux que Metius avoit été un des plus ardens, & que l'esperance qu'il avoit donnée aux Alliés de les secourir, étoit un des principaux motifs qui leur avoient fait lever l'étendard. Il ne lui manquoit que ces dépositions pour être entierement certain de la perfidie du Dictateur. Aussi-tôt qu'il en eut toutes les preuves qu'il pouvoit désirer, il monta à cheval avec un petit nombre de ses amis les plus affidés, & s'en alla droit à Rome.

Avant qu'il fût minuit il fit assembler les Senateurs, & leur découvrit la trahison des Albains. Dans une affaire de cette importance

il

il ne voulut pas qu'ils l'en crussent sur sa parole ; il fit comparoître les prisonniers de guerre qui l'en avoient informé, & leur raconta en même tems de quel stratagême il s'étoit servi pour déconcerter les mesures des Fidenates & de leurs Alliés. Il conclut enfin en leur disant qu'après avoir heureusement terminé une guerre où la République avoit couru de si grands dangers, il leur laissoit à déliberer de quel supplice on puniroit les traîtres, & par quels moyens on pourroit à l'avenir se précautionner contre les entreprises d'une ville dont on avoit tout à craindre. Il n'y avoit point de doute que les coupables ne méritassent les châtimens les plus rigoureux. Mais la difficulté étoit de savoir quelles mesures il falloit prendre pour les punir. Oter la vie au Dictateur & aux principaux Officiers des troupes Albaines par des voyes secrettes & par un jugement particulier, la chose ne paroissoit pas possible ; le nombre des coupables étoit trop grand. Les condamner par un jugement authentique & les faire punir publiquement, ç'auroit été une entreprise dangereuse ; les Albains ne l'auroient pas souffert sans prendre les armes, & Rome se seroit attiré une nouvelle guerre de la part des Fidenates, des Etruriens & de leurs Alliés. Tullus voyant les Senateurs dans l'embarras, leur presenta un moyen qu'il croyoit aussi sûr que facile ; on l'approuva d'une voix unanime ; & il fut suivi dans tous ses points.

Il n'y avoit que quarante stades de Rome à Fidenes ; Tullus & ceux de sa suite étant bien montés, firent ce chemin en très-peu de tems, & arriverent au camp avant que le jour

parût. Le Roi fait venir Horace, le seul qui restoit des trois freres jumeaux qui avoient combattu contre les Curiaces : il lui donne l'élite de la Cavalerie & de l'Infanterie, & l'envoye à Albe, avec ordre de raser cette ville jusqu'aux fondemens, sans épargner aucun édifice, excepté les Temples, & lui défend de maltraiter personne, de faire aucune insulte, & de piller les Citoyens. Après avoir donné ces ordres, il assemble les Tribuns & autres Officiers généraux de l'Armée Romaine; il les informe du crime des Albains, leur expose l'Arrêt du Senat, & leur commande de se tenir auprès de sa personne pour lui servir de gardes. A peine avoit-il donné les ordres necessaires, que Metius vint lui faire de nouveaux complimens sur sa victoire. Tullus les reçut avec un visage gai, il le combla de louanges, & s'étendit beaucoup sur la valeur des Albains. „ Les services que vous nous avez rendus, „ ajoûta-t-il, sont trop importans; ce seroit „ une espece de crime de ne les pas recom- „ penser : faites-moi donc donner une liste „ des principaux Officiers qui se sont distin- „ gués dans le combat, afin que je reconnoisse „ leurs services ". Fufetius écrivit sur le champ le nom des principaux Officiers de l'Armée Albaine, & les presenta au Roi; il n'oublia pas ses fidéles amis, les complices de sa trahison.

Tullus muni de cette liste [33], convoqua une Assemblée, & ordonna selon la coûtume, que chacun s'y rendît sans armes. Il fit mettre le Dic-

33. *Liv. l. 1. c. 28. Dion. l. 3. p.* 125, 126 *&* 127.

Dictateur & les principaux Officiers des Albains sur le Tribunal où il étoit lui-même; il plaça les autres Albains après eux, ensuite le reste des Alliés, & les fit tous investir par les Romains dont les plus braves & les plus résolus étoient armés de poignards ou d'épées cachées sous leurs habits. Quand il se vit maître de ses ennemis, en sorte qu'ils ne pouvoient plus échapper, il se leva de son Tribunal & parla en ces termes. „ Romains & Alliés, leur dit-il, graces aux Dieux nous nous „ sommes vengés des Fidenates qui ont osé „ se soulever contre nous; & ceux qu'ils avoient engagés dans leur ligue, ont aussi „ payé la peine qu'ils méritoient. Après un „ succès si heureux il est tems de punir nos „ autres ennemis, je veux dire ces Alliés perfides, ces infames traîtres qui ont fait des „ complots odieux avec nos ennemis pour „ nous perdre sans ressource. Ces faux amis, „ beaucoup plus dangereux que des ennemis „ déclarés, méritent sans doute un plus rigoureux châtiment. Il est aisé de prendre „ de justes précautions contre les embuches „ de ceux-ci; on repousse la force par la „ force quand on est attaqué: mais lorsqu'un „ ennemi se cache sous les apparences d'une „ amitié feinte, on est moins sur ses gardes, „ & prévenu que l'on est en sa faveur on ne „ se défie point de ses artifices. Ces faux „ amis, Romains, sont ceux qu'Albe a envoyés à notre secours, & qui sous prétexte „ de nous aider, ont travaillé à notre perte „ de concert avec les Fidenates & les Veiens. „ Ils avoient fait une ligue secrete avec nos „ ennemis communs, ils leur avoient promis

„ de

„ de tourner leurs armes contre nous dans le „ fort du combat ; & dans ce dessein, quand „ les deux Armées se sont approchées pour en „ venir aux mains, quittant le poste que je „ leur avois marqué, ils ont gagné la monta- „ gne voisine. Si leur entreprise eût réussi, „ investis en même tems par les Fidenates & „ les Veiens & par nos perfides Alliés, nous „ étions perdus sans ressource ; le fruit de tou- „ tes les peines que nous nous sommes don- „ nées pour établir notre empire, disparoissoit „ en un seul jour. Mais leurs mauvais desseins „ ont échoué, & c'est l'effet d'une protection „ particuliere des Dieux, à qui nous sommes „ redevables de nos succès. Maintenant donc „ que nous sommes hors de danger, ne man- „ querions-nous pas à ce que nous nous de- „ vons à nous-mêmes, si nous ne punissions „ rigoureusement ces traîtres qui ont violé la „ foi des Traités & la religion de leurs ser- „ mens. Je sai, Albains, tout ce que vous „ pouvez apporter pour votre défense ; je croi „ que la multitude n'a point eu connoissance „ de ce que Metius tramoit contre nous : je „ suis même persuadé qu'entre les principaux „ Officiers il n'y en a que très-peu qui soient „ complices de la trahison. Mais quand mê- „ me vous auriez tous conçu depuis long-tems „ le dessein de nous perdre, les liens de la „ parenté nous engageroient par bienséance & „ par une espece de nécessité à vous pardon- „ ner le passé. Cependant il est bon que nous „ prenions des mesures pour l'avenir, de peur „ que les Magistrats qui vous gouvernent, ne „ vous engagent encore, soit par leur autori- „ té, soit par séduction & par surprise, à tra-

„ mer

„ mer quelque chose contre nous. Sachez donc „ que j'ai assemblé cette nuit les Senateurs, & „ qu'il a été arrêté par un Décret, qu'on rasera votre ville jusqu'aux fondemens, sans „ épargner aucun édifice, soit public, soit „ particulier, excepté les Temples ; que tous „ les habitans d'Albe seront transferés à Rome, mais qu'on ne leur ôtera ni leurs héritages, ni leurs esclaves ou autres biens ; „ qu'on distribuera les terres du public aux „ Albains qui n'ont point d'héritage, excepté „ celles dont les revenus sont destinés pour la „ dépense des sacrifices ; que je suis chargé de „ marquer les quartiers de Rome où vous devez bâtir, & de fournir aux plus pauvres „ d'entre vous les materiaux & autres choses „ nécessaires ; qu'on doit incorporer le Peuple „ d'Albe dans nos Tribus & dans nos Curies, „ & recevoir vos plus nobles familles dans „ notre Sénat & au nombre des Patriciens : „ mais que pour Metius & les complices de „ sa trahison, nous en ferons une justice „ exemplaire, & que par leur supplice nous „ apprendrons à la posterité la plus reculée à „ respecter la religion des sermens & à craindre les Dieux qui en sont les témoins.

Les Albains entendirent ce discours avec une surprise extrême, mais dans des sentimens bien differens. Tout ce qu'il y avoit de pauvres parmi eux, y applaudirent par des acclamations, fort contens de changer d'état, & de transferer leur demeure dans une ville où on leur promettoit de leur donner des terres en proprieté. D'un autre côté les nobles & les riches étoient inconsolables ; la seule pensée d'abandonner leur Patrie & les maisons de

 leurs

leurs Ancêtres pour aller s'établir dans une ville étrangere, où ils ne pouvoient s'attendre ni à jouir des mêmes honneurs ni à trouver les mêmes commodités de la vie, leur faisoit horreur & les jettoit dans l'abbattement: mais ils n'osoient rien dire, & dans l'état présent des affaires, ils n'avoient point d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Cette difference de sentimens excita quelques murmures, mais Tullus y mit fin, & fit faire silence. Assuré des dispositions de la multitude, il dit à Metius de défendre sa cause s'il avoit quelques raisons à apporter pour sa justification. Mais le Dictateur confus & troublé par les remords de sa conscience, n'avoit rien à repliquer à ses accusateurs & aux témoins qui déposoient contre lui. Il dit seulement qu'il n'avoit rien fait que par des ordres secrets; qu'avant que de se mettre en campagne, le Senat d'Albe lui avoit dit de prendre les mesures nécessaires pour se soustraire à la domination Romaine; & que s'il étoit coupable, toute la Nation l'étoit aussi. En même tems il conjura les Albains de ne le point abandonner dans un péril où il n'étoit tombé que pour avoir voulu rétablir leur puissance; qu'ils ne devoient pas souffrir qu'on renversât leur Patrie, qu'on demolît leur ville, ni qu'on traînât au supplice les plus illustres Citoyens qui n'avoient point d'autre crime que d'avoir cherché à secouer le joug d'une domination étrangere. Les Albains furent extrêmement touchés de ce discours. Quelques-uns commençoient déja à sortir de l'Assemblée pour courir aux armes. Mais les Romains qui les avoient investis, tirerent leurs épées au premier signal qu'on leur

don-

donna, & la terreur ſe répandit par-tout. Alors Tullus ſe leva ; & tout enflammé de colere : „ Albains, leur dit-il, il n'eſt plus tems de „ vous revolter, il n'eſt plus tems de courir „ aux armes ; non, il n'eſt plus en votre pou- „ voir de trahir vos Alliés, ni de défendre „ ceux qui nous ont trahis dans le dernier „ combat. Si vous oſez ſeulement remuer, „ ceux-ci, leur dit-il en montrant les Ro- „ mains, vont faire main baſſe ſur vous. Ac- „ ceptez donc les propoſitions que je vous „ fais, acceptez-les avec reconnoiſſance, & „ profitez de votre bonheur : déja Albe n'eſt „ plus ; Horace eſt parti ce matin pour la ruï- „ ner de fond en comble, & pour en transfe- „ rer les habitans à Rome ; l'affaire va ſe con- „ ſommer, ſi elle ne l'eſt pas déja. Prenez „ donc le parti d'obéir, & ne courez point à „ votre perte ; Rome dans la ſuite ſera votre „ Patrie comme la nôtre. Pour Metius qui „ a tâché de nous ſurprendre par la plus noire „ perfidie, & qui eſt encore aſſez hardi pour „ vous exciter à la revolte, c'eſt un fourbe, „ c'eſt un mauvais eſprit ; il ſera puni comme „ il le mérite ; & ſi quelqu'un oſe ſonger à le „ défendre, il participera à ſa punition de mê- „ me qu'à ſon crime.

A ces mots les rebelles ſaiſis de crainte, rentrerent dans leur devoir, & ſe ſoumirent au vainqueur. Fufetius étoit le ſeul qui ſe livroit aux tranſports de ſa colere ; la rage & le deſeſpoir dans le cœur, il crioit à l'injuſtice, & reclamoit la foi des Traités, quoiqu'il fût atteint & convaincu d'en être lui-même l'infracteur. Cependant Tullus ordonna aux Licteurs de ſe ſaiſir de lui ; ils lui dechirerent ſes

ha-

habits, & le battirent de verges jusqu'à ce qu'il fût tout en sang : ensuite il fut attaché par les piés & par les mains à des chevaux, qui poussés vers differens côtés, le mirent en piéces à la vûë de toute l'Armée. Il y a quelque chose dans ce genre de supplice, qui paroît d'abord très-choquant. Les Auteurs Romains, lorsqu'ils rapportent cette Histoire, défendent la réputation de leur Patrie aux dépens de leurs Rois. C'est le premier & le dernier [34] exemple que nous ayons d'un pareil genre de mort parmi un Peuple qui s'est toûjours fait remarquer au-dessus des autres par la douceur des punitions qu'il a exercées. Il n'y a qu'une seule chose qui puisse diminuer la barbarie de cette action : c'est le crime dont elle fut la punition ; crime le plus noir & le plus abominable qui se soit jamais commis, crime que tous les siecles & toutes les Nations sont convenus de distinguer entre tous les crimes capitaux par les plus affreux supplices. Le Poëte Romain a employé tout l'art de la Poësie à décrire la mort de Metius ; il a judicieusement pesé son crime, il en a envisagé toute l'énormité, il nous le dépeint sous les couleurs les plus frappantes, il le repete même deux fois dans le peu de lignes où il fait la description du supplice de ce traître :

[35] *Haud procul inde citæ Metium in diversa quadrigæ*
Distulerant (At tu dictis, Albane, maneres)
Raptabatque viri mendacis viscera Tullus
Per sylvam, & sparsi rorabant sanguine vepres.

Par

34. Voyez *Liv. l.* 1. *c.* 28.

35. *Virgil. Æn. l.* 8. *v.* 642 ; Voyez *Servius sur cet endroit*, & *A. Gell. l.* 20. *c.* 1.

Pas loin de-là, quatre chevaux vigoureux, poussés vers differens côtés, écarteloient Metius (ce malheureux Dictateur des Albains n'eût pas été ainsi traité s'il eût gardé la foi & la Religion des sermens !) & Tullus traînoit les entrailles de ce perfide à travers le bois, ensorte qu'on voyoit son sang dégoûter des ronces & des buissons. Ainsi finit Fufetius par la mort la plus honteuse & la plus tragique. Après cela, Tullus établit des Tribunaux pour juger les complices [36] de sa trahison, & ils furent tous condamnés à mort selon les Loix portées contre les traîtres.

Pendant [37] ce tems-là Horace que Tullus avoit envoyé pour détruire la ville d'Albe, s'y rendit en diligence, & trouvant les portes ouvertes & les remparts sans sentinelles, il s'en empara. Il fit aussi-tôt assembler le Peuple, & après lui avoir rapporté ce qui s'étoit passé dans le combat & le danger où avoit été l'Armée Romaine par la trahison du Dictateur, il lui lut le Décret du Senat. Les Albains eurent recours aux prieres & aux supplications, & demanderent instamment qu'on leur accordât quelque tems pour envoyer une Ambassade à Rome ; mais ce fut inutilement. Horace sans leur accorder aucun délai, fit démolir les murailles, raser les maisons & autres édifices tant publics que particuliers, & conduisit à Rome tous les Citoyens de cette malheureuse ville, leur laissant emporter leurs meubles & autres effets. Tullus qui étoit de retour, les reçut avec toutes sortes de marques

36. *Dion. l. 3. pag. 128.*
37. *Liv. l. 1. c. 29. Dion. l. 3.*

ques d'humanité & de bienveillance : il les incorpora dans les Tribus & dans les Curies Romaines ; il leur fit bâtir des maisons dans les quartiers de la ville qu'ils choisirent eux-mêmes pour y établir leur demeure ; il donna une juste portion des terres du public à ceux qui jusqu'alors avoient été obligés de travailler pour gagner leur vie ; il associa au Senat quelques-unes de leurs plus nobles familles ; enfin il leur rendit tous les bons offices qu'ils pouvoient esperer, & n'oublia rien pour les rendre contens de leur condition présente. Ce fut à cette occasion qu'on ajoûta le Mont Celius [38] à la ville de Rome ; Tullus lui-même y bâtit un palais, & y alla demeurer. Il ajoûta aussi de nouvelles compagnies de Cavalerie Albaine à celles qu'il avoit déja ; il recruta d'Albains ses anciennes Legions, & en fit quelques nouvelles. Telle fut la destinée d'Albe, ville bâtie par Ascagne fils d'Enée & de Créuse. Elle avoit subsisté quatre cens quatre-vingt-sept ans : pendant cette longue suite d'années, elle étoit devenue très-florissante par ses richesses, par la multitude de ses habitans, par l'étendue de sa puissance : elle avoit fondé trente villes des Latins par ses colonies, & fut enfin détruite par la derniere de toutes.

Tullus [39] employa l'hyver à mettre le bon ordre dans Rome, & à regler les affaires du gouvernement. Au commencement du Printems il mit son Armée en campagne, & marcha contre les Fidenates. Ces Peuples ne reçurent

38. *Liv. l.* 1. *c.* 30. *Dion. l.* 3. *p.* 104.
39. *Dion. p.* 128.

curent aucun secours de leurs Alliés. Il leur vint seulement des villes voisines quelques troupes soudoyées, avec lesquelles ils eurent la témérité de sortir de leurs murailles pour attaquer les Romains. Mais ils furent battus à platte coûture, & repoussez dans leur ville avec beaucoup de perte. Tullus mit le siege devant cette Place, & le pressa si vivement, que reduits à la derniere extrêmité ils offrirent de se rendre à discretion. Maître de Fidenes, il voulut qu'on lui livrât les auteurs de la revolte, & il les fit punir de mort. Sa vengeance n'alla pas plus loin; il pardonna aux autres, remit la ville en liberté & dans la possession de ses biens, sans rien changer à la forme de son Gouvernement ni aux privileges dont elle avoit joui jusqu'alors. Après cette expédition il retourna à Rome, où il reçut pour la seconde fois les honneurs du triomphe.

Cette guerre étant terminée, il en eut une autre [40] à soutenir contre les Sabins. De tous les Peuples voisins de Rome, ils étoient les plus considérables en richesses & en puissance après les Etruriens. Ils attaquerent Rome dans sa premiere origine, & après une longue guerre toujours douteuse, ils firent la paix à des conditions qui leur étoient honorables, mais qui furent encore plus avantageuses aux Romains. A l'occasion de cette paix il y en eut un grand nombre qui allerent s'établir dans la nouvelle ville; un de leurs Rois y alla aussi, & partagea la puissance souveraine avec Romulus; ils donnerent même pour second Roi

à

40. *Liv. l. 1. c. 30; Dion. l. 3. p. 128.*

à la ville de Rome le célèbre Numa Pompilius qui étoit de Cures ville des Sabins & qui fut le successeur de Romulus. Une alliance si étroite & si ancienne devoit les unir pour toujours avec Rome. Cependant ils ne voyoient qu'avec jalousie le prodigieux accroissement de sa puissance par la destruction d'Albe, une prosperité si rapide les inquiétoit, & ils ne cherchoient qu'un prétexte pour lui déclarer la guerre. Dans ces dispositions ils trouverent bien-tôt l'occasion de lever l'étendard. Il y avoit un fameux Temple à l'usage des Sabins & des Latins, situé sur les terres des Sabins. Il étoit consacré à la Déesse Feronia que les Grecs appellent Proserpine. Dans certains jours de fêtes il s'y trouvoit une grande affluence de Peuples de toutes les villes des Latins & des Sabins, les uns pour accomplir leurs vœux & pour offrir des sacrifices, les autres, comme les Marchands, les Artisans, les Laboureurs, pour faire commerce; c'étoit une des plus belles foires de toute l'Italie. Quelques Marchands Romains étant allés à cette solemnité, les Sabins les arrêterent, & les mirent dans les fers après leur avoir pris leur argent & leurs effets. On envoya des Ambassadeurs pour demander justice de cette insulte. Mais les Sabins, sous prétexte de represailles, ne voulurent ni rendre l'argent ni relâcher les prisonniers, parce que les Romains avoient donné retraite à des Fugitifs qu'on avoit exilés du païs des Sabins, & qu'ils leur avoient ouvert un Asyle sacré.

Sur ces plaintes réciproques la guerre s'alluma entre les deux Nations. Les Sabins solliciterent fortement les villes Etruriennes de leur

en-

envoyer des ſecours, mais elles refuſerent conſtamment de s'engager dans cette guerre. Il fallut donc qu'ils ſe contentaſſent de leurs troupes domeſtiques; ils en leverent autant qu'ils pûrent, & y joignirent un grand nombre de volontaires qui vinrent des villes voiſines leur offrir leurs ſervices. Les Romains avoient auſſi des troupes très-nombreuſes, & ne demandoient qu'à en venir aux mains. Dès que les deux Armées furent en préſence, on livra bataille. L'ardeur fut égale des deux côtés, & la nuit termina le combat ſans que la victoire ſe déclarât. Le nombre des morts & des bleſſés, tant du côté des Romains que de celui des Sabins, fut ſi conſidérable, que les jours ſuivans ils n'oſerent haſarder un ſecond combat. Ils decamperent les uns & les autres dans le même tems, comme ſi c'eût été de concert, & s'en retournerent dans leurs villes.

Le reſte de l'année ſe paſſa ſans qu'on fît rien de mémorable. Mais l'année ſuivante on ſe remit en campagne avec des forces plus nombreuſes qu'auparavant. Il y eut une action générale proche d'Erete, ville ſituée environ à cent ſept ſtades [41] de Rome. Le ſuccès de ce combat fut long-tems douteux. Mais Tullus leva les mains au ciel, & fit vœu que s'il en ſortoit victorieux, il inſtitueroit en l'honneur de Saturne & de Rhea une fête qui ſe célébreroit tous les ans; c'eſt cette fête que les Romains ſolemniſoient après avoir fait la moiſſon: il fit vœu auſſi dans cette même occaſion d'augmenter de moitié le nombre des Saliens.

Ani-

41. *Dion. l.* 3.

Animés par l'exemple de leur Prince les Romains reprirent de nouvelles forces, & comptant que les Dieux feconderoient leurs efforts, ils tomberent comme des troupes toutes fraiches fur les ennemis déja épuifés de fatigues. La face du combat changea bien-tôt. Les Sabins s'ébranlerent, & leurs Officiers furent les premiers à prendre la fuite pour fe retirer dans leur camp. Les Romains à leurs trouffes les menerent battant jufqu'à leurs lignes, où ils trouverent une vigoureufe réfiftance; ils furent fous les armes toute la nuit, s'acharnerent à forcer le camp, & le prirent enfin au point du jour. L'Armée victorieufe pilla les terres des ennemis fans aucune réfiftance, & chargée de butin & des dépouilles des Sabins elle s'en retourna quand elle n'eut plus d'ennemis à combattre. Tullus reçut alors pour la troifième fois les honneurs du triomphe.

La perte de cette bataille avoit convaincu les Sabins qu'ils étoient trop foibles par eux-mêmes pour tenir contre l'Armée Romaine, & que tant qu'ils n'auroient point de fecours de leurs Alliés, ils ne feroient jamais en état de faire la guerre à une Nation fi puiffante. Dans cette perfuafion ils réfolurent de ne point reprendre les armes qu'il ne fe préfentât une occafion favorable, & en attendant ils envoyerent des Ambaffadeurs à Rome pour demander la paix. Tullus la leur accorda à certaines conditions, dont les principales furent qu'ils rendroient les déferteurs & les prifonniers qu'ils avoient faits dans leurs courfes; qu'ils reftitueroient auffi les beftiaux & autres effets qu'ils avoient enlevés, & que pour entiere fatisfaction ils payeroient une amende pecuniaire telle

que

que le Senat l'ordonneroit. Les Sabins se soumirent à ces conditions sans hésiter; le Traité fut confirmé par des sermens solemnels, & ils en mirent les articles dans leurs Temples. La paix concluë, ils demeurerent tranquilles, & garderent religieusement leurs Traités jusqu'à ce qu'ils crussent pouvoir les violer impunément, ce qui arriva bien-tôt.

Quinze ans après la destruction d'Albe [42], Tullus envoya des Ambassadeurs aux trente villes Latines qui avoient été bâties par des Colonies de cette ville & qui l'avoient toujours regardée comme leur Souveraine, pour leur dire que Rome avoit succedé à tous ses droits & qu'elle attendoit d'elles le même respect & la même soumission. Il n'étoit pas difficile de prouver que Rome avoit & par ses conquêtes & par les Traités le droit que Tullus prétendoit lui avoir été cedé par les Albains : mais les villes Latines ne paroissoient pas dans la disposition de le reconnoître. Elles ne firent point de réponse aux Ambassadeurs : mais il se tint à Ferente une Assemblée de Députés de toutes les villes, où il fut décidé qu'on ne rendroit point aux Romains le respect qu'ils exigeoient. En conséquence de cette résolution, on élut deux Généraux, & on leva une nombreuse Armée.

Tandis que Tullus levoit des troupes & faisoit des préparatifs de guerre pour réduire les villes Latines, les Sabins violant la foi des Traités, prirent les armes, sans se mettre en peine de chercher du moins quelque prétexte pour colorer leur soulevement. Les conjonctures

42. *Dion. l. 3. p. 130.*

tures leur paroissoient favorables, & ils comptoient de retirer avec usure l'argent que les Romains leur avoient fait payer par le dernier Traité. Ils sortirent d'abord en petit nombre, & firent quelque dégât sur les frontieres. Peu à peu ils s'enhardirent, & s'attrouperent en plus grand nombre. Enfin voyant que leurs premieres tentatives avoient réussi, & qu'il ne s'étoit presenté personne pour les repousser, ils conçurent un si grand mépris pour les Romains, qu'ils formerent le projet de porter leurs armes jusqu'à Rome. Dans ce dessein ils leverent des troupes de tous côtés, & solliciterent les Latins à se joindre à eux. Mais avec toutes leurs intrigues ils ne purent engager cette Nation dans leur alliance, ni en obtenir les secours dont ils avoient besoin. Tullus informé de leurs menées, les prévint, & conclut une trêve avec les villes Latines, pour se mettre en campagne contre les infracteurs du Traité. Il arma toutes les forces de la République, qui étoient augmentées de moitié depuis que les Albains avoient été transferés à Rome, & fit venir des villes alliées autant de troupes qu'elles purent lui en fournir. A la tête d'une Armée si puissante, & telle que Rome n'en avoit jamais eu depuis sa fondation, il se mit en marche, & alla au-devant des Sabins, qui étoient campés auprès d'un Bois appellé *Silva Malitiosa*, la Forêt des malfaicteurs. Il ne laissa reposer ses troupes qu'une nuit, & le lendemain matin il attaqua les ennemis. On se battit long-tems avec un égal avantage. Mais sur le soir les Sabins ne pouvant plus tenir contre la Cavalerie Romaine qui avoit été considérablement augmentée par celle

celle des Albains, se laisserent enfoncer, & on en fit un horrible carnage. Les Romains profiterent de leurs dépouilles, pillerent leur camp, ravagerent leurs terres, & chargés de butin ils s'en retournerent triomphans. Tel fut le succès de cette guerre.

La trêve que Tullus avoit faite avec les Latins étant expirée, il reprit les armes, & commença une nouvelle guerre. Elle dura cinq ans; mais elle ne fut point sanglante, & il ne s'y passa rien de mémorable. On ne vit point de nombreuses Armées rangées en bataille pour repandre le sang, il n'y eut point de villes prises d'assaut ou reduites sous l'esclavage, ni de combats en forme. Ce fut une guerre à l'ancienne maniere, où l'on garda toujours beaucoup de modération, sans jamais porter les choses à la rigueur. On se contentoit de part & d'autre de faire tous les ans des courses dans les campagnes vers le tems de la moisson, on enlevoit les grains & on s'en retournoit chez soi, & à la fin de l'année on échangeoit les prisonniers. De toutes les villes Latines, Medullie fut la seule qui souffrit dans cette guerre. Sous le regne de Romulus les Romains y avoient envoyé une colonie, & depuis ce tems-là elle avoit toujours été soumise. Pour s'être soustraite à l'obéissance & avoir refusé de reconnoître la Souveraineté de Rome, Tullus l'assiegea, quoique sa famille fût originaire de cette ville; il en vint facilement à bout, & la fit si bien rentrer dans le devoir [43], qu'elle ne songea plus

à

43. *Denys d'Halicarn. dit seulement ἵνα μηδὲν νεωτερίζῃ.*

à se revolter dans la suite. Quant aux autres villes, soit des Latins, soit des Romains, il ne leur arriva pendant tout ce tems-là aucun des malheurs si ordinaires dans la guerre. La paix en fut d'autant plus facile à faire, les esprits n'étant point aigris, & s'y portant d'eux-mêmes.

Rome étoit dans sa splendeur, & avoit porté sa puissance à un très-haut dégré [44], lorsque le Peuple commença à être épouvanté par le bruit qu'on fit courir qu'il arrivoit d'étranges prodiges sur une montagne qui étoit proche des ruïnes d'Albe. On disoit qu'on avoit entendu sur le haut de la montagne des voix terribles & effrayantes, qui ordonnoient aux Albains de sacrifier à la maniere de leurs Ancêtres & de leur païs, ce qu'ils avoient négligé de faire depuis qu'ils s'étoient incorporés parmi les Romains & qu'ils avoient embrassé leurs cérémonies. On assûroit aussi qu'il avoit plu des pierres vers le même endroit. Ces contes ne trouverent que trop de créance. Les Aruspices eux-mêmes les accréditerent en ordonnant des sacrifices de neuf jours, qu'on réïteroit sans cesse, comme remarque Tite-Live, toutes les fois que le prodige recommençoit. Peu de tems après, la peste fit d'affreux ravages dans la ville, & acheva d'abbattre les esprits. On crut que les Dieux irrités de ce qu'on négligeoit d'observer les cérémonies instituées par Numa, avoient envoyé ce fleau dans leur colere; & le Roi même qui avoit rejetté la plûpart de ces céré-

44. Liv. l. 1. c. 31.

rémonies, fut forcé de consentir à leur rétablissement.

Tullus ne survêcut pas long-tems à ce changement des affaires, qui, après une si longue suite de prosperités ne pouvoit que l'abbattre & le chagriner. La trente-deuxiéme année de son regne, le feu prit à son palais. On ne put jamais savoir comment. Quoi qu'il en soit, il y fut brulé lui-même, avec sa femme, ses enfans, & toute sa maison. Quelques-uns disent, & c'est l'opinion la plus commune, que ce Prince étant tombé malade, donna dans les superstitions [45] qu'il avoit condamnées jusqu'alors; qu'il voulut faire quelques-unes des plus sacrées & des plus redoutables cérémonies de Numa, par lesquelles il croyoit pouvoir faire descendre sur ses sacrifices *Jupiter Elicius* & d'autres Dieux; mais qu'il n'observa pas les cérémonies dans toutes les règles, & qu'au lieu de faire descendre les Dieux sur ses sacrifices, il attira sur son palais le tonnerre & les éclairs, qui le consumerent lui & toute sa maison. Ce prétendu fait, auquel il paroit que toute la posterité a ajoûté foi, n'eut pas autant de crédit dans le tems de la mort de Tullus. D'autres, & en plus grand nombre, attribuerent cet embrasement [46] à ses ennemis, & en rejetterent tout le crime sur Ancus Marcius qui fut son successeur. Marcius petit-fils de Numa, ne pouvoit se resoudre à mener une vie privée. Il avoit beaucoup de crédit & de réputation, par rapport à son ayeul

auquel

45. *Dion. l. 3; Liv. l. 1; Plut. in Numâ; Plin. l. 28. c. 4. après Pison, & l. 2. c. 54; Val. Max. l. 9. c. 3.* [illegible]

46. *Dion. l. 3.*

auquel on étoit persuadé qu'il ressembloit. Il voyoit que Tullus avoit des enfans, qu'il leur destinoit la Couronne, & qu'à sa mort ils ne manqueroient pas de s'en emparer. C'est pour cela que depuis long-tems il dressoit des piéges au Roi, & qu'il cherchoit les moyens de se frayer un chemin à la Couronne par la perte de ceux qui étoient un obstacle à son ambition. Il avoit beaucoup d'amis parmi les Romains; le Roi même l'honoroit de sa confiance, & lui facilitoit, sans le savoir, les occasions d'exécuter ses projets. Un jour que Tullus se disposoit à faire dans son Palais certains sacrifices où il ne vouloit avoir pour témoins que sa famille, il s'éleva une tempête affreuse, qui couvrit l'air de ténèbres si épaisses, que les Gardes qui étoient devant le vestibule, abandonnerent leur poste. Marcius trouvant les portes ouvertes, profita de l'occasion : il se glissa dans le Palais, avec ses complices, armés de poignards qu'ils cachoient sous leurs habits; il assassina le Roi, ses enfans, & toute sa famille; & après avoir mis le feu de tous côtés, il se retira sans être apperçu. Cependant le bruit se répandit que c'étoit Marcius qui avoit tué le Roi & mis le feu à son Palais. Mais comme on n'en avoit que des conjectures sans aucune preuve réelle, & qu'Ancus monta sur le Thrône après la mort de Tullus, ce bruit se dissipa peu à peu & on n'y pensa plus. Après tout, il est assez vraisemblable que le feu prit au Palais par le tonnerre ou par quelqu'autre accident, sans que ni la vengeance des Dieux ni les embuches des hommes y eussent aucune part.

Telle

Telle fut la fin malheureuſe de ce Prince, qui ſans doute en méritoit une meilleure. Tullus étoit né pour remporter des victoires & pour faire des conquêtes, c'étoit un Prince d'un rare mérite, mais plus propre à accroître ſa puiſſance & celle de la République qu'à rendre ſon Peuple heureux, toûjours prêt à faire la guerre, intrepide dans les combats, prudent dans les dangers, d'une conduite enfin & d'une valeur à être preſque ſûr du ſuccès dans toutes ſes entrepriſes. Jamais il ne fit la guerre qu'après une mûre déliberation: mais quand il l'avoit commencée, il la pourſuivoit avec une conſtance à l'épreuve juſqu'à ce qu'il eût réduit ſes ennemis. On peut dire qu'il ſurpaſſa la plûpart des Princes belliqueux, en ce que ſon ambition naturelle, le déſir de la gloire, & l'ardeur avec laquelle il couroit de conquête en conquête, ne lui firent jamais commettre d'injuſtices, & quoiqu'il eût toûjours les armes à la main, nous ne voyons point qu'il ait entrepris aucune guerre ſur des prétextes frivoles ou déraiſonnables. Mais d'un autre côté il faut avouer qu'il n'avoit pas beaucoup de Religion, & qu'il témoigna toûjours trop d'averſion pour les cérémonies inſtituées par Numa. C'eſt ce qui lui attira un ſi grand nombre d'ennemis, & ce qui lui fit perdre preſqu'entierement l'affection de ſes Sujets, du moins dans les dernieres années de ſon regne. Fatigués par de continuelles guerres & ne reſpirant qu'après les douceurs de la paix, ils parurent peu affligés lorſqu'ils apprirent ſa mort.

Les Romains lui choiſirent un ſucceſſeur d'un caractére entierement different, & qui

avoit autant d'inclination pour la paix que Tullus en avoit eu d'aversion. Mais ils furent extrêmement trompés dans ce choix, & bientôt ils regretterent la perte de Tullus. L'esprit de Numa & son caractére pacifique pouvoient avoir leurs avantages dans le premier siecle de la fondation de Rome, lorsque la puissance de cette ville n'étoit pas encore assez grande pour donner de la jalousie aux Peuples voisins, & que ces Peuples ne cherchoient point l'occasion d'arrêter ses progrès. Mais il étoit entierement hors de saison dans Ancus Marcius. Rome avoit considérablement étendu son Empire, elle étoit devenue formidable à ses voisins par les conquêtes de Tullus, & les petites Républiques des environs avoient trop d'interêt à affoiblir le pouvoir d'un Peuple dont la prosperité leur donnoit de l'ombrage, pour ne pas profiter de l'occasion sous le regne d'un Prince qui à l'exemple de Numa son ayeul, ne cherchoit qu'à mettre dans Rome la police & la reforme, à rétablir le culte Divin, & à passer le reste de ses jours dans la paix & dans la tranquillité. A peine eut-il achevé d'établir le bon ordre dans ses Etats, que la plûpart de ces petites Républiques armerent contre Rome, persuadées que l'éloignement qu'Ancus avoit pour la guerre, venoit d'un défaut de courage ou d'experience. Il fut donc obligé, quelqu'inclination qu'il eût pour la paix & pour la tranquillité, de passer tout le tems de son regne dans des guerres nécessaires & indispensables. Il en eut entr'autres quelques-unes qui furent plus difficiles qu'elles n'auroient été si Tullus eût vécu plus long-tems. Les troupes que son prédécesseur

avoit

avoit formées & disciplinées, combattoient avec succès, & repoussoient toûjours avec avantage ceux qui faisoient irruption sur les terres de la République: mais à peine avoit-on donné la chasse aux premiers aggresseurs, qu'il s'en présentoit d'autres; de sorte que ce fut une grande gloire pour Ancus d'avoir conservé au milieu de tant de fatigues & de dangers les conquêtes de son prédécesseur.





ARISTOMENE.



ON a remarqué avec raiſon, que ceux qui ont écrit l'Hiſtoire de quelques-uns des grands hommes de l'Antiquité, leur ont ſouvent fait un tort qui ne ſe peut exprimer, en les repréſentant beaucoup plus grands qu'ils n'étoient. En effet, loin de s'en laiſſer impoſer à l'avantage du Heros, la poſterité a refuſé toute créance aux vérités mêmes, à cauſe des fauſſetés avec leſquelles elles ſe trouvoient mêlées; & ſur la moindre difficulté qu'il y avoit à diſcerner le vrai du faux, on a plutôt pris le parti de douter de tout, que de ſe donner les peines néceſſaires pour faire un Jugement plus exact. Cette façon de penſer eſt plus commune & plus aiſée que raiſonnable. Nous ſuppoſons comme une choſe reconnue de tout le monde, que les grands hommes dont nous ne nous ſentons point portés à imiter les vertus, étoient beaucoup moins éminens qu'ils ne l'étoient réellement; & pour flatter cette injuſte diſpoſition, nous ſommes ravis que leurs exploits fabuleux qui ſont en effet inimitables, nous

nous ayent donné un prétexte de revoquer en doute ces glorieuses actions que nous pourrions imiter & qui devroient nous servir d'exemples. Ces reflexions s'offrent naturellement à un Auteur qui écrit la Vie d'Aristomene le Messenien.

Le siecle dans lequel vivoit Aristomene, étoit un siecle historique, mais peu éloigné de ces siecles qu'on appelle à juste titre *Siecles Fabuleux*. Ce que l'Histoire nous apprend de sa vie & de ses actions, nous le devons presque entierement à ses Compatriotes. La Messenie n'étoit pas fertile en grands hommes. De tous ceux à qui elle avoit donné naissance, Aristomene étoit presque le seul dont la réputation fût universellement reconnue. C'est pourquoi les Messeniens qui n'avoient point d'autres Heros à qui ils pussent partager leurs louanges, devoient être fort tentés de les réunir toutes dans son portrait, & de l'égaler du moins au plus grand nombre des Heros que les autres Peuples pouvoient se vanter d'avoir eus parmi eux. Ils n'ont pas été néanmoins si extravagans qu'on auroit pu le croire. La Fable n'est pas souvent mêlée avec l'Histoire dans leurs Ecrits; & il faudroit être extrêmement porté au Scepticisme pour ne pas croire que dans tout ce qu'ils rapportent, il y a autant de vrai qu'il en faut pour nous convaincre qu'Aristomene étoit réellement un très-grand homme.

Les Messeniens étoient extraordinaires dans leur conduite & dans leur façon de penser, du moins quant à une chose. Ils ne se faisoient point un plaisir de croire que leur Liberateur fût fils de quelque Dieu, de quelque Genie,

ou [1] Démon ; bien differens en cela des autres Peuples de la Grece. La Fable disoit que sa mere avoit été honorée des faveurs d'un Dieu sous la forme d'un Dragon. Bien loin d'autoriser cette fable, ils la rejettoient expressément ; & dans le culte qu'ils rendoient à sa memoire, ils ne le qualifioient point autrement que l'illustre fils de Nicomede & de Nicotelée. Or Nicomede & sa femme étoient Messeniens, & avoient toujours mené une vie privée, quoiqu'ils fussent d'une famille qui étoit royale [2] avant la ruïne de leur Patrie, & qu'ils descendissent indubitablement d'Hercule. Il y a beaucoup de bon-sens dans cette prétendue humilité. Les Messeniens faisoient par-là un plus grand éloge de leur Patrie. Aristomene étoit mortel, fils d'un homme mortel. Il avoit fait néanmoins de ces grandes actions pour lesquelles d'autres Heros avoient été regardés généralement comme étant de la race des Dieux. Le regarder comme mortel, c'étoit faire l'éloge de sa Patrie, sans lui faire deshonneur à lui-même.

La Messenie, c'est-à-dire, la partie du Peloponnese la plus occidentale, & en même tems la plus méridionale, étoit un très-beau païs. Lorsque les Heraclides [3] partagerent le Peloponnese au sort, ce Canton étoit regardé comme beaucoup meilleur que les autres ; de sorte que Cresphonte le premier Roi de Messenie de cette famille, se l'assura à lui-même par

1. *Pausan. Messen. c.* 14.
2. *Pausan. Ibid. c.* 15.
3. *Pausan. Mess. c.* 3 ; *Diod. Sic. l.* 15 ; *Olymp.* 3, *an.* 4 ; *Apollod. l.* 2. *c.* 6. 8. 4.

par une imposture, au préjudice des fils de son frere, qui auroient dû avoir un sort égal au sien, & qui là-dessus furent faits conjointement Rois de Sparte. La fraude fut découverte, mais trop tard; & depuis ce tems-là les deux Peuples eurent toujours une haine mortelle l'un contre l'autre. Enfin ils se déclarerent une guerre ouverte [4], qui dura très-long-tems, qui se fit avec une grande fureur de part & d'autre, & qui se termina ensuite par la conquête de la Messenie. Les Lacédémoniens furent toujours regardés comme de rigoureux maîtres [5]. Ils obligerent les Messeniens qui restoient dans le païs, à faire serment que jamais ils ne se revolteroient contr'eux; en second lieu ils les condamnerent à apporter tous les ans à Sparte la moitié des fruits & des grains qu'ils recueilleroient sur leurs terres, & cela par forme de tribut; troisiémement, & c'est ce qu'il y avoit de plus rude & de plus humiliant, ils exigerent d'eux qu'à l'avenir ils assisteroient tous sans distinction, hommes & femmes, en habits de deuil aux funerailles des Rois de Sparte & à celles des Magistrats.

Aristomene étoit né dans le tems que sa patrie gemissoit dans un état si miserable. Ainsi il n'étoit pas surprenant qu'il trouvât un grand nombre de Messeniens résolus de mourir généreusement avec lui pour la cause de la liberté, plutôt que de vivre dans un si malheureux esclavage. Sa qualité lui facilita les moyens d'engager ses Compatriotes dans ses sentimens, &

4. *Pausan. Messen. c. 4-7. 3; Just. l. 3. c. 4 & 5.*
5. *Pausan. Messen. c. 14; Ælian. Var. Hist. l. 6. c. 1.*

& leur inspira une parfaite deference pour tout ce qu'il désiroit. Quand la résolution de se revolter fut prise, il commença par envoyer aux Argiens & aux Arcadiens [6] quelques personnes qu'il honoroit de sa confiance & qu'il croyoit capables de bien conduire une negociation. Ces Peuples avoient été autrefois Alliés des Messeniens. Ils les avoient secourus dans leur derniere guerre qui avoit eu un si malheureux succès. Ils étoient toujours dans la disposition de prendre les armes contre les Spartiates qui étoient de très-mauvais voisins; ils se préparoient même dans ce tems-là à leur faire la guerre. Ils reçurent donc avec joye la nouvelle du dessein des Messeniens, & leur promirent de les secourir en toutes manieres.

Sur ces assurances [7], Aristomene éclata par une guerre ouverte, & commença à faire des actes d'hostilité. Il se livra un combat la premiere année de la guerre, à Deres petit village de la Messenie. Aristomene n'avoit point encore reçu de secours de ses Alliés, les Lacédémoniens n'avoient point non plus de troupes auxiliaires; leurs forces étoient assez égales, & le succès du combat le fut aussi. On dit que dans cette journée Aristomene fit des choses qui passent toute créance, & qu'aussi-tôt après sa petite Armée l'élut pour Roi; mais il refusa modestement cet honneur, & prit seulement la qualité de Général, avec les pouvoirs qui en étoient une suite, c'est-à-dire, l'autorité absoluë dans les affaires qui concer-

noient

6. *Pausan. Mess. c.* 15.
7. *Pausan. Mess. c.* 15.

noient la guerre. Il étoit persuadé que dans la guerre tout dépend des commencemens, & qu'il faut d'abord faire une vigoureuse resistance, & même quelque coup d'éclat, pour se rendre formidable à ses ennemis. Dans ce dessein il va à Sparte, il y entre de nuit, il attache de sa main un bouclier au Temple de Minerve Chalciœcos (ainsi surnommée parce qu'elle avoit chez les Spartiates un Temple dont presque tous les embellissemens étoient d'Airain), avec une inscription qui portoit que ce bouclier avoit été consacré à la Déesse par Aristomene, des dépouilles remportées sur Lacedémone. Cette action eut le succès qu'il s'en étoit promis. Les Lacédémoniens commencerent à redouter un ennemi si hardi, & il eut soin que leur crainte ne fût pas sans fondement.

Il est incertain[8] s'il eut quelque part à une action qui auroit mérité de grandes louanges, si elle n'avoit pas été aussi impie que hardie. Deux jeunes Messeniens d'Andanie, ville où commença la revolte, où Aristomene étoit né, & où il avoit été élevé, tous deux d'une vigoureuse constitution, tous deux bien-faits & d'une beauté plus qu'ordinaire, alloient souvent à la petite guerre sur les terres de Sparte, d'où ils rapportoient toûjours quelque butin: l'un s'appelloit Panorme, & l'autre Gonippus. Un jour que les Lacédémoniens célébroient dans leur camp la fête des Dioscures, c'est-à-dire, de Castor & Pollux, & qu'après avoir fait des sacrifices aux Dieux, toute l'Armée étoit en joye & ne pensoit qu'aux

8. *Polyæn. l. 2. c. 33. §. 4.*

qu'aux divertissemens, les deux jeunes Messeniens, vêtus de blanc, avec le manteau de pourpre sur leurs épaules, une pique à la main, & superbement montés, allerent se présenter au milieu des Spartiates. On ne douta point que ce ne fussent les Dioscures eux-mêmes, qui par une faveur extraordinaire venoient prendre part aux réjoüissances de cette solemnité. On les reçut avec respect, on se prosterna devant eux, on leur adressa des voeux & des prieres. Mais ces deux jeunes guerriers ayant laissé approcher les Lacédémoniens, firent aussi-tôt main basse sur eux, en tuerent & blesserent un grand nombre à coups de piques; & après avoir ainsi violé la solemnité la plus sacrée, avant que les Spartiates fussent revenus de leur surprise, ils sortirent de leur camp, & s'en retournerent à Andanie sans qu'il leur arrivât le moindre mal. Quelques Auteurs [9] disent qu'Aristomene étoit un des Messeniens qui firent une action si impie. Mais je croi qu'ils ont écrit cela un peu inconsidérément. Quoi qu'il en soit, il est probable qu'il les encouragea à exécuter ce dessein également impie & temeraire. L'entreprise étoit hardie, elle en convenoit mieux à son genie & à son caractere. Il est vrai qu'on y remarque une impieté visible envers les Divinités de Sparte: mais est-ce-là une raison suffisante pour assurer qu'il l'eût desapprouvée?

Aussi-tôt après [10], les Lacédémoniens consultant l'Oracle de Delphes sur le succès de leurs

9. *Polyaen.*
10. *Pausf. Mess.*

leurs armes, il leur fut ordonné de faire venir d'Athenes un Général pour commander dans cette guerre. Ils envoyerent des Ambassadeurs à cette ville pour lui demander un de ses Citoyens qui pût les aider de ses conseils. Les Atheniens, qui ne vouloient ni desobéir à l'Oracle, ni contribuer à accroître une puissance qui étoit déja plus grande qu'ils ne l'auroient souhaité, furent assez embarrassés. Ils avoient parmi eux un Maître d'école nommé [11] Tyrtée. C'étoit un homme aussi méprisable par sa condition que par sa figure. Il étoit boiteux, & ne passoit pas pour un grand esprit. Il est vrai qu'il se mêloit de Poësie: mais ses vers ne servoient qu'à diminuer sa réputation, & qu'à le faire passer pour un fou. Ce fut là l'homme qu'ils jugerent à propos de donner aux Lacédémoniens, persuadés qu'il n'y en avoit point de moins propre à les aider dans la guerre où ils étoient engagés. Mais ils se trompoient extrêmement. Ce nouveau Général ne fut pas plûtôt arrivé à Sparte, qu'il se mit à faire des vers. Il prit la Valeur pour son sujet; il traita des actions des anciens Heros; il rappella dans l'esprit des Spartiates les belles actions de leurs Ancêtres, & leur fit voir qu'il étoit honteux pour eux d'être descendus de si grands hommes & de se laisser abbattre par la peur à la vûë d'une guerre qui les menaçoit. Il s'en falloit plus de moitié que les Lacédémoniens ne fussent aussi polis qu'ils étoient braves & courageux. Les Elegies de Tyrtée furent autant admirées à Sparte qu'elles avoient été

11. *Just.* l. 3. c. 5. Strab. l. 8. p. 250. Diog. Laërt. l. 2. c. 43.

été méprisées à Athenes. Peut-être aussi l'admiration que témoignoient les Lacédémoniens lorsqu'il les leur recitoit, contribua-t-elle à polir son genie, à lui donner une certaine élevation, & à le faire écrire mieux qu'il n'avoit fait auparavant. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils commencerent à le regarder comme un homme inspiré, & que les vers qu'il recitoit en toutes sortes d'occasions, tantôt aux Rois, aux Magistrats, & aux Nobles, tantôt au Peuple & aux Citoyens de moyenne condition, leur inspirerent plus efficacement la valeur, que n'auroient fait probablement les Commandans les plus braves & les plus experimentés que les Atheniens auroient pû leur envoyer. Mais avant que de reconnoître l'autorité de leur nouveau Général, [12] ils jugerent à propos de le faire Citoyen de Sparte, afin qu'il ne fût pas dit dans les siécles futurs que jamais ils eussent eu besoin de Généraux d'un autre païs pour conduire leurs Armées, ce qui ne leur auroit pas fait d'honneur.

On continua donc la guerre avec une égale vigueur [13] de part & d'autre. L'année suivante on mit de nombreuses Armées en campagne. Les Lacédémoniens & les Messeniens avoient reçu le renfort qu'ils attendoient de la part de leurs Alliés. Il étoit venu aux Messeniens de puissans secours d'Argos, de Sicyone, d'Elide, d'Arcadie; & quelques-uns de leurs compatriotes dont les Ancêtres avoient quitté leur païs après la prise d'Ithome, étoient revenus se joindre à eux. Les Alliés de Lacé-

12. *Plut. Lac. Apophth. p.* 230. *Edit. Francof.*
13. *Pauf. c.* 15.

cédémone étoient les Corinthiens & les Lepreates, mais ces derniers étoient venus en petit nombre. Les deux Armées se rencontrerent à un village appellé *Le Monument du Sanglier*, parce qu'Hercule fit, dit-on, un Traité avec les fils de Nelée, & que ce fut là qu'ils promirent de l'observer en jurant sur les entrailles d'un Sanglier. Aristomene [14] avoit auprès de lui quatre-vingts jeunes Messeniens, qui lui servoient comme de Gardes; il les avoit choisis lui-même, & ils combattoient toûjours auprès de sa personne. A la tête de cette brave troupe il chargea cette partie de l'Armée des Spartiates où Anaxandre un de leurs Rois combattoit en personne: Elle étoit composée de ce qu'il y avoit de plus braves Lacédémoniens. La résistance fut opiniâtre, & le combat dura plusieurs heures. Enfin les Spartiates commencerent à plier. En même tems Aristomene donna ordre à une autre partie de son Armée d'achever de les enfoncer, & de les poursuivre. Pour lui, à la tête de sa troupe d'élite il tomba sur d'autres corps qui tenoient encore ferme dans leurs postes. Il y trouva moins de résistance, & en peu de tems il mit toute l'Armée des Lacédémoniens en deroute. On dit qu'il les poursuivit jusqu'à un poirier sauvage qui étoit au milieu de la plaine. Theoclus qui étoit un Devin qu'il gardoit toûjours auprès de sa personne, lui dit de ne pas passer outre, parce que les Dioscures, c'est-à-dire, Castor & Pollux, protecteurs de la ville de Sparte qui leur avoit donné

14. *Pausf. Mess. c.* 16.

né naissance, s'étoient autrefois reposés sous cet arbre. Aristomene se laissa emporter à son ardeur : il avança inconsidérément ; il perdit son bouclier, & pendant qu'il le cherchoit, les Lacédémoniens lui échapperent. Cependant il retrouva enfin son bouclier ; & dans la suite il le consacra au Temple de Trophonius à Lebadée, où on l'a pû voir pendant plusieurs siécles : Pausanias dit qu'il l'y avoit vû lui-même, & qu'il étoit remarquable par la figure d'une aigle éployée, qui de ses aîles en embrassoit les deux extrêmités.

Après cette victoire, Aristomene se rendit à Andanie. Il y entra en triomphe. Les femmes & les vierges allerent au-devant de lui : elles joncherent de fleurs le chemin par où il devoit passer, & chantoient un Distique dans lequel il y avoit plus de verité que de Poësie ; il a été conservé à la posterité, & étoit conçu à peu près en ces termes :

» Aristomene victorieux dans la glorieuse
» plaine de Stenyclere, a mis en fuite les La-
» cédémoniens, & les a poursuivis jusqu'au
» haut de la montagne ».

D'un autre côté les Lacédémoniens furent si découragés, qu'ils vouloient absolument faire la paix à quelque prix que ce fût. Tyrtée eut besoin de toute sa Poësie pour les empêcher de se livrer au desespoir. Il fut obligé de faire de nouvelles Elegies pour relever leur courage abbattu : elles eurent à la fin leur succès ordinaire ; & pour montrer qu'il étoit propre à autre chose qu'à faire des vers, il remplaça les Soldats qui avoient été tués dans le combat, en enrôlant autant d'Hilotes, qu'il

incor-

incorpora au nombre [15] des Citoyens de Sparte, & ausquels il fit épouser les veuves des Lacédémoniens qui avoient péri dans la derniere action.

Aristomene ne fut pas long-tems oisif. Un soir prenant avec lui sa Garde, qui, comme nous avons dit, étoit toute composée de braves & jeunes soldats, & quelques-unes des meilleures troupes des Messeniens, il se met en marche, & va attaquer une ville de la Laconie, qu'Homere appelle Pharé, & que les Lacédémoniens & les Peuples d'alentour nommoient Phares. La garnison étant surprise, ne fait qu'une foible résistance. Il pille la ville, & en enleve un butin considérable. Mais comme il s'en retournoit avec sa proye, un gros de Lacédémoniens commandés par Anaxandre, tomba sur son arriere-garde. Aristomene se met en défense; il les charge, & les oblige bien-tôt à prendre la fuite. Il fut blessé à la cuisse d'un coup de javelot lorsqu'il se disposoit à profiter de son avantage; ce qui l'obligea à revenir sur ses pas, mais sans avoir rien perdu de sa proye. Les Messeniens disent qu'il avoit dessein d'aller attaquer Sparte même: mais une vision dans laquelle Helene & les Dioscures lui apparurent, le détourna de cette entreprise. Il en fit bien-tôt une autre qui étoit d'une plus grande conséquence qu'elle n'étoit dangereuse. En passant par Caryes il trouva toutes les filles des plus riches & des plus nobles du païs, qui s'étoient assemblées pour célébrer une fête de Diane. Il les prit, & les mena jusqu'à un village de

15. *Just. l. 2. c. 5.*

la Messenie où il fut obligé de passer la nuit. Les ayant mises sous la garde de quelques Messeniens de sa troupe, il alla se reposer. Pendant qu'il dormoit, quelques jeunes soldats échauffés par le vin, attenterent à l'honneur de leurs prisonnieres. Elles firent grand bruit; Aristomene se reveilla, il courut à leur secours: mais ni sa présence, ni toutes les raisons qu'il put alleguer, n'eurent pas tant de force que la passion brutale qui portoit sa soldatesque à de pareilles extravagances. Il entra dans une espéce de fureur; & en ayant tué de sa propre main quelques-uns des plus coupables, il arrêta l'emportement des autres. Ensuite il mena toutes les Caryatides à Andanie; après quoi il les rendit à leurs parens pour une grosse rançon, sans qu'aucune eût été deshonorée.

Faire la guerre à des femmes, c'est une chose qui n'a jamais passé pour honorable. Aristomene fit une seconde entreprise de cette nature,[16] mais elle servit à le convaincre qu'il étoit peu sûr & même dangereux d'attaquer celles de Sparte. Il y a dans la Laconie un certain lieu nommé Egile. C'est un gros bourg, ou une espéce de ville sans murailles & sans fortifications. Ce lieu étoit célèbre à cause d'un Temple de Cerès fort ancien & où l'on s'assembloit très-frequemment. Aristomene sut que quelques femmes du païs s'y étoient assemblées un certain jour solemnel pour offrir des sacrifices à la Déesse. Il résolut de les enlever, & dans ce dessein il se mit en marche avec sa troupe. Mais ces femmes

16. *Pauf. Mess. c. 17.*

mes appellant Cerès à leur secours, se défendirent courageusement, les unes avec des couteaux, les autres avec des broches dont on se servoit pour faire rôtir les victimes; d'autres avec des torches ardentes, ou autres armes que leur fournit l'appareil du sacrifice; de sorte qu'elles blesserent plusieurs des Messeniens, & forcerent le reste à se retirer. Aristomene lui-même blessé, terrassé, & assommé à coups de torches, fut fait prisonnier. C'en étoit fait de lui, il eût perdu la vie, & la Messenie eût été reduite dans une honteuse servitude, si la Prêtresse Archidamie n'eût eu plus de tendresse que ses compagnes. On dit qu'il y avoit un peu d'amour dans sa compassion. Quoi qu'il en soit, elle le mit en liberté la nuit suivante. Elle en fut quitte pour dire aux autres qu'il s'étoit délié lui-même en brûlant les cordes avec lesquelles il étoit attaché, & qu'après cela il ne lui avoit pas été difficile de trouver moyen de s'enfuir. On l'en crut sur sa parole, & plusieurs Auteurs [87] rapportent qu'en effet il s'échappa de cette maniere.

Cependant les moyens qu'employoient les Spartiates pour faire la guerre, étoient encore beaucoup plus inexcusables que ceux dont Aristomene s'étoit servi. Aristocrate étoit Roi des Arcadiens; il étoit aussi leur Général, & commandoit un gros corps de troupes qu'ils avoient envoyé au secours des Messeniens. Les Lacédémoniens tenterent toutes sortes de voyes pour le corrompre, & ils en vinrent à

bout

87. *Plin. l. 11. c. 70. Edit. Hard. Polyan. l. 2. c. 33. S. 3.*

bout à force d'argent. Quand les Armées furent en présence & sur le point de livrer bataille dans un lieu qu'on appelle le Grand Fossé, il prit ses Officiers à part, il feignit d'être dans une grande perplexité, leur dit que les entrailles des victimes ne lui promettoient rien de bon, & qu'ils alloient combattre dans un lieu fort desavantageux où leur perte étoit inévitable; il leur exaggera les suites funestes de la perte de la bataille, & leur fit entendre qu'il leur seroit impossible de fuir après qu'on auroit livré le combat; enfin il ajoûta qu'il leur donneroit un signal, & qu'alors ils eussent à le suivre avec toutes leurs troupes. Il leur tint parole, & dès que le combat fut engagé, il fit retirer tous ses Arcadiens, laissant l'aîle gauche & le centre de l'Armée des Messeniens tout dégarnis & à découvert. Les Messeniens qui ne s'attendoient à rien moins, furent dans la derniere consternation. Au lieu d'attaquer les ennemis, ils couroient après les Arcadiens, tantôt les conjurant les larmes aux yeux de ne point abandonner leurs Alliés dans cette extrêmité, tantôt les chargeant d'injures & les appellant traîtres & perfides. Mais tout cela fut inutile: bientôt ils furent investis de toutes parts, & les Lacédémoniens remporterent une victoire plus facile que glorieuse. Aristomene fut le seul qui à la tête de ses Gardes qui ne composoient qu'un très-petit corps, fit une vigoureuse résistance: il soûtint l'effort des ennemis; & dans l'endroit où il combattoit, la fortune de cette journée demeura incertaine durant quelque tems. Mais que pouvoit faire un si petit nombre contre une Armée entiere? De nouvelles troupes vinrent fon-

fondre sur lui, ses plus braves Officiers tomberent morts à ses côtés, & il fut enfin obligé de ceder. Il se retira néanmoins en assez bon ordre avec le peu de troupes qui lui restoient.

Après la bataille du Grand Fossé, Aristomene recueillit ce qu'il put du débris de son Armée, & persuada aux Messeniens [18] d'abandonner Andanie avec tout le païs de terre ferme. Ils suivirent son conseil, & se retirerent à Ira, Château presqu'imprenable, & situé sur le haut d'une montagne, d'où ils trouverent aussi les moyens d'avoir communication avec la mer. Aussi-tôt les Lacédémoniens les y assiegerent, croyant emporter ce poste d'emblée. Mais ils trouverent des obstacles ausquels ils ne s'étoient nullement attendus, & demeurerent plus d'onze ans devant la Place. Aristomene avoit ramassé un corps de trois cens hommes. A la tête de cette troupe il faisoit souvent des courses sur les terres de Sparte, & même sur celles des Messeniens, ne mettant plus de difference entre les unes & les autres. Il enlevoit tout ce qu'il trouvoit, bled, vin, bétail, meubles, esclaves. Les Lacédémoniens ne trouverent point d'autre moyen pour arrêter ce pillage continuel, que de faire une Ordonnance par laquelle ils defendirent d'ensemencer les terres de la Messenie & les frontieres de la Laconie. Mais le remede fut pire que le mal; car les terres n'étant plus ensemencées, il s'ensuivit une disette de grains, & la disette causa bientôt une sédition, le Peuple manquant de

18. Pausan. l. 4. c. 18.

de tout, & les riches ne pouvant se résoudre à perdre le revenu de leurs terres. Cette émeute fournit à Tyrtée un nouveau sujet pour exercer sa veine; il se remit à écrire, & ne cessa de reciter des vers jusqu'à ce qu'enfin il eût calmé les seditieux, en leur inspirant la généreuse résolution de continuer la guerre avec une nouvelle vigueur, & de supporter avec patience un mal nécessaire.

Pendant que le Poëte ranimoit le courage des Lacédémoniens, Aristomene sortit un soir avec sa troupe. Il marche toute la nuit avec une diligence incroyable; il arrive aux portes d'Amycles à la pointe du jour; il surprend la ville, il la pille; & chargé de butin, il revient à Ira avant que les Spartiates envoyés pour le lui enlever, puissent le joindre. Mais il continua ces courses trop long-tems, & il n'étoit pas possible qu'il les fît toujours avec le même succès. Un jour qu'il alloit en parti, il fut surpris par un gros détachement des ennemis qui s'étoit posté en embuscade. Ce détachement faisoit plus de la moitié de l'Armée des Lacédémoniens, & étoit commandé par les deux Rois. La partie n'étoit pas égale: mais il n'y avoit pas moyen de reculer. Aristomene combattit comme un Lion; & quoique sa troupe fût beaucoup moins nombreuse que le détachement, il tenta de s'ouvrir un passage à travers l'Armée ennemie. Mais après avoir reçu plusieurs blessures, il fut atteint d'un coup de pierre à la tête, perdit entierement connoissance, & tomba comme mort. Les Lacédémoniens le voyant terrassé, se jetterent sur lui & le prirent. Cinquante hommes de sa troupe eurent le même sort, &

& furent faits prisonniers. On les conduisit tous à Sparte avec leur Général ; & après quelques déliberations, il fut résolu qu'ils seroient jettés dans la Ceada [19]. C'est le nom d'un gouffre ou fosse profonde où l'on avoit coutume de précipiter ceux qui étoient condamnés à mort pour les crimes les plus noirs ; supplice à peu près semblable à celui dont on punissoit à Rome les plus grands criminels, en les précipitant du haut de la roche Tarpeïenne. Les autres Messeniens furent brisés par leur chûte, & pas un n'en rechappa. Il ne falloit pas moins qu'un miracle pour préserver Aristomene du même sort. La Providence en fit un en sa faveur ; & le même Dieu qui l'avoit sauvé tant de fois, le sauva encore celle-ci, par l'avanture la plus surprenante dont on eût jamais ouï parler.

Quelques Auteurs rapportent [20] qu'au moment qu'il fut jetté dans la Ceada, une aigle recevant son corps, le descendit doucement sur ses aîles éployées, jusqu'au fond du précipice ; de sorte qu'il ne fut ni estropié ni blessé. D'autres disent [21] qu'on le jetta dans la fosse tout armé, au lieu que tous les autres y furent précipités desarmés ; que l'air soûtint un peu son bouclier, & que sa chûte en fut plus lente & plus douce. Il est certain qu'il y avoit une aigle gravée sur son [22] bouclier, d'ailleurs quelques Auteurs rapportent qu'il fut jetté tout armé dans le précipice : C'est ce qui paroît avoir donné occasion à d'autres de dire qu'une aigle

19. *Plin. l.* 11. *c.* 70; *Polyæn. l.* 2. *c.* 31.
20. *Pausan. Messen. c.* 18.
21. *Polyan. l.* 2. *c.* 31.
22. *Pausan. Messen. c.* 16.

aigle vola à son secours, & rendit sa chûte & plus lente & plus douce, en le soûtenant sur ses aîles. Quoi qu'il en soit, on convient qu'il arriva au fond du précipice sans être estropié ni même blessé dangereusement. Il y resta deux jours étendu parmi les corps de ses compagnons, enveloppé dans ses habits, & attendant la mort avec une constance héroïque. Le troisiéme jour il entendit du bruit; il découvrit son visage; & regardant de tous côtés à la faveur d'un peu de jour, il entrevit un renard qui cherchoit les cadavres. Il attend patiemment que cet animal s'approche de lui. Dès qu'il le voit à sa portée, il le saisit d'une main; & de l'autre, toutes les fois que cet animal se tourne pour le mordre, il lui présente son habit à la gueule pour se garantir lui-même. Il le suit sans lâcher prise, il se laisse conduire par-tout où il trouve un chemin large & facile; & dans les endroits où le passage est plus étroit, il se laisse traîner. Il arrive enfin à une ouverture qui donnoit un peu plus de lumiere, mais qui n'avoit de largeur qu'autant qu'il en falloit pour que le renard y passât. La lumiere qu'il apperçoit, lui inspire un nouveau courage. Il lâche son guide & le laisse en liberté. Le renard grimpe & se sauve par l'ouverture: Aristomene profite de son exemple; il rappelle toutes ses forces; il élargit le trou avec ses mains, & s'ouvre enfin un passage pour sortir du précipice. Aussi-tôt qu'il se voit délivré, il prend le chemin d'Ira; il fait la plus prompte diligence que ses forces lui permettent; il y arrive enfin, & les Messeniens le reçoivent avec des transports de joye inexprimables.

Ariſtomene ne fut pas plûtôt rentré dans le château d'Ira, que quelques transfuges en porterent la nouvelle à Sparte [23]. D'abord les Lacédémoniens ne la trouverent pas plus probable que ſi l'on leur eût dit qu'un mort fût reſſuſcité. Mais quelques jours après ils en furent pleinement perſuadés, Ariſtomene leur ayant appris lui-même ce qui en étoit. Il ſut par ſes coureurs que les Corinthiens avoient envoyé quelques renforts à l'Armée des Lacédémoniens qui étoit devant le château d'Ira; il apprit en même tems la route que ces troupes avoient priſe, & que n'obſervant aucune diſcipline dans leur marche, elles campoient à l'avanture, ſans poſer ni corps de garde, ni ſentinelles. Il va ſe poſter en embuſcade ſur leur chemin, il les attaque bruſquement durant la nuit, les taille preſque tous en piéces, leur tue quatre de leurs principaux Officiers, pille leur camp, & retourne à Ira chargé de butin. Il n'y avoit qu'Ariſtomene qui eût pû faire un coup ſi hardi. A cette nouvelle les Lacédémoniens furent ſaiſis d'horreur & d'étonnement. Il n'en falloit pas moins pour leur perſuader qu'il vivoit.

A ſon retour il fit à Jupiter Ithomate un ſacrifice appellé Hecatomphonie; c'étoit un ſacrifice de cent victimes, & perſonne n'avoit droit de l'offrir qu'après avoir tué de ſa main cent ennemis dans un combat [24]. On dit qu'il fit trois fois en ſa vie cette ſorte de ſacrifice: la premiere après la bataille qui ſe donna au Monument du Sanglier; la ſeconde après avoir défait

23. *Pauſan. Meſſen. c.* 19.
24. *Plin. l.* 11. *c.* 70; *Pauſan. Meſſen. c.* 19.

défait les Corinthiens dans l'occasion dont je viens de parler ; & la troisiéme après plusieurs excursions qu'il avoit faites avec un grand succès & où il avoit taillé en piéces un grand nombre d'ennemis. Plutarque dans la Vie de Romulus (après avoir cité les Auteurs Romains, qui pour relever la gloire de ce Prince, disent que dans un combat où il périt 14000 hommes du côté des ennemis, il en tua lui-même plus de 7000) remarque que les Messeniens donnent aussi un peu trop dans le merveilleux, lorsqu'ils rapportent que leur Général avoit tué de sa propre main 300 Spartiates. Pour moi j'avouë que je ne suis point du tout convaincu de la justesse de cette remarque. Ce que rapportent les Romains, est entierement fabuleux. Mais je ne voi pas la moindre ressemblance entre cette fable inventée à plaisir, & ce que les Messeniens racontent de leur Heros. Qu'un homme tel qu'Aristomene, d'une valeur & d'une intrepidité connues, dans une guerre de près de vingt ans, dans une guerre pleine d'actions, ait tué lui-même trois cens hommes aux ennemis, il n'y a rien en cela que de probable. Si l'on revoque en doute ces sortes de faits, il n'y a presque rien de certain dans l'Histoire. On peut dire aussi que quand Aristomene faisoit ces sortes de sacrifices, qui donnoient à entendre qu'il avoit tué trois cens Spartiates, quoi qu'en effet il n'en eût pas tué de sa main un si grand nombre, c'étoit un trait de politique & de prudence d'un Général habile, qui employoit toutes sortes de moyens pour décourager l'ennemi & pour animer les siens dans une guerre si inégale. Mais comme le fait

fait n'eſt pas incroyable, il n'y a nulle néceſſité d'avoir recours à de pareils artifices. Saint Clement d'Alexandrie a amplifié cette Hiſtoire, en diſant qu'Ariſtomene ſacrifia 300 Lacédémoniens, entr'autres Theopompe Roi de Sparte, Prince qui malheureuſement étoit mort avant qu'Ariſtomene fût né. C'eſt un conte fait à plaiſir & qui n'a pas la moindre apparence de probabilité. Mais cela n'empêche pas qu'il n'ait été fidélement copié par Euſebe & autres Apologiſtes de la Religion Chrétienne, tant anciens que modernes.

La fête des Hyacinthia approchoit; les Lacédémoniens ſe diſpoſoient à la célébrer, & pour cet effet ils firent une trêve de quarante jours avec les Meſſeniens. Pendant ce tems-là quelques Archers Cretois qui étoient venus au ſecours des Spartiates, ne ſe crurent pas obligés de s'abſtenir de tout acte d'hoſtilité. Ils faiſoient des courſes continuelles ſur les terres des Meſſeniens, & ne ceſſoient de ravager les environs du Mont Ira. Dans une de ces courſes ils trouverent un plus gros butin qu'ils n'avoient eſperé; ce fut Ariſtomene. Sur la foi d'une trêve jurée ſolemnellement de part & d'autre, il s'étoit malheureuſement écarté. Sept Archers Crétois le trouvant ſeul, le prirent, & lui lierent les pieds & les mains. Auſſi-tôt deux de la bande ſe détachent pour porter à Sparte l'agréable nouvelle de la priſe d'Ariſtomene. Les autres gardent leur priſonnier, & le conduiſent à une cabane d'un village de la Meſſenie; car ce fut le ſoir qu'ils le prirent, & ils étoient trop loin des terres de la Laconie pour y arriver cette nuit. La chaumiere où ils le conduiſirent étoit habitée

par une veuve qui avoit sa fille avec elle. La nuit précedente cette fille avoit eu un songe extraordinaire. Elle avoit rêvé qu'elle voyoit des loups qui lui amenoient un lion enchaîné, auquel on avoit arraché les griffes, qu'elle l'avoit delié, & lui avoit donné des ongles dont il s'étoit servi dans le moment pour dechirer en piéces ceux qui le gardoient. Elle se souvint de ce songe lorsque les Archers Cretois eurent amené Aristomene dans sa maison; & quand elle eut appris son nom, ne doutant point que le songe qu'elle avoit eu, ne fût prophetique, elle résolut de faire tout ce qu'elle pourroit pour l'accomplir. Elle observe attentivement les yeux du prisonnier, & comprend au moindre signe ce qu'il souhaite qu'elle fasse. Elle va tirer du vin, elle en verse largement aux Cretois, & les fait boire jusqu'à ce qu'ils s'endorment. Alors elle prend l'épée de celui qui dormoit le plus profondément, elle en coupe les couroyes dont ils avoient lié leur prisonnier; c'étoient les couroyes de leurs carquois. Ensuite elle donne l'épée à Aristomene, & sur le champ il égorge les cinq Cretois qui l'avoient pris. Pour marquer sa reconnoissance à sa liberatrice, il la mene avec lui à Ira, & la marie à son fils Gorgus qui avoit environ dix-huit ans.

Il y avoit alors onze ans que le siége duroit; le terme fatal approchoit [25], & l'onzième année du siége d'Ira devoit être la derniere. Après la déroute des Messeniens au Grand Fossé, Aristomene & Theoclus allerent à Del-

25. Pausan. Messen. c. 20.

Delphes pour consulter l'Oracle sur le sort de leur Patrie. La Pythie leur répondit en ces termes.

Εὖς τε τράγος πίνησι Νέδης ἑλικόρροον ὕδωρ,
Οὐκ ἔτι Μεσσήνην ῥύομαι, σχεδόθεν γὰρ ὄλεθρος.

„ Quand un bouc alteré boira de l'eau de „ la riviere de Neda, je ne conserverai plus „ Messene; car alors sa ruïne sera proche.

La riviere de Neda a sa source au Mont Lycée; elle prend son cours par l'Arcadie; puis se repliant, pour ainsi dire, sur elle-même, elle coule vers la Messenie, & la separe de l'Elide. Les Messeniens trompés par l'ambiguïté de l'Oracle, mirent toute leur attention à empêcher que les boucs ne bussent de l'eau de la Neda: mais le Dieu entendoit toute autre chose. Vers ce tems-là le Devin Theoclus se promenant sur les bords de la riviere, vit un figuier sauvage, qui au lieu de pousser en haut, s'étoit plié du côté de la riviere, & panchoit tellement sur l'eau que quelques-unes de ses branches y touchoient. Il faut savoir que le mot Grec τράγος qui signifie *un bouc*, signifioit aussi chez les Messeniens *un figuier sauvage*. Or c'étoit là le mot dont l'Oracle s'étoit servi dans sa réponse. Le Devin ayant donc remarqué le figuier sauvage qui panchoit sur la Neda, comprit que ce que l'on entendoit d'un bouc, devoit peut-être s'entendre de cet arbre; d'où il jugea que la prédiction étoit accomplie, & que le moment fatal de la ruïne de la Messenie étoit très-proche. Il va trouver Aristomene, il le mene sur le lieu, il lui montre le figuier, lui dit ce qui

lui est venu en pensée, & lui développe le sens de l'Oracle. Aristomene n'eut pas de peine à le croire, & dès-lors il commença à se préparer à un sort qu'il regardoit déja comme inévitable.

Les Messeniens [26] avoient certains gages sacrez qui leur étoient venus de main en main de l'Antiquité la plus reculée : ils étoient persuadés que la durée de leur Etat dépendoit de la conservation de ces précieux gages, & que la ruïne ou le salut de leur Patrie y étoient attachés ; de sorte que s'ils les laissoient perdre, ils étoient eux-mêmes perdus sans ressource & sans aucune espérance de pouvoir jamais se rétablir, & qu'au contraire s'ils avoient soin de les conserver, quelque bas qu'ils tombassent, ils devoient certainement se relever un jour & refleurir plus que jamais. Aristomene prit en une nuit ces gages sacrés ; & les portant à Ithome, autrefois ville capitale de la Messenie, mais qui avoit été ruïnée dans la premiere guerre des Spartiates, il les cacha sous terre dans l'endroit le plus désert qu'il put trouver ; puis s'adressant à Jupiter Ithomate & à toutes les Divinités Tutelaires de la Messenie, il leur confia ce sacré dépôt, la derniere & l'unique espérance de sa Patrie qui étoit menacée d'une ruïne prochaine.

Les Messeniens n'étoient pas assiegés fort étroitement dans Ira. Ils étoient encore maîtres non seulement de cette ville, mais encore de tous les environs, c'est-à-dire, de toute la vallée depuis le pied de la montagne jusqu'à la

26. *Pausan. Messen. c.* 20.

la riviere de Neda ; quelques-uns même habitoient dans des maisons qui étoient hors des portes de la ville. Mais il étoit arrêté qu'ils périroient, comme autrefois les Troyens, par un adultere. Un esclave d'Emperamus, homme distingué parmi les Spartiates, avoit coûtume d'amener tous les jours les troupeaux de son maître boire à la riviere. Un jour il rencontra la femme d'un Messenien qui demeuroit hors des portes de la ville, & qui alloit chercher de l'eau vis-à-vis de l'endroit où il faisoit boire ses troupeaux. Il entra avec elle en une conversation familiere, en devint amoureux, & sut si bien profiter de l'occasion, qu'elle lui permit de la venir voir les nuits que son mari feroit la garde. Car tous les Citoyens tour à tour gardoient la Citadelle, de crainte que l'ennemi n'entrât dans la ville par cet endroit. Les fortifications en avoient été faites à la hâte, & il n'y avoit ni corps de garde ni aucun endroit où la garnison pût se mettre à couvert quand il tomboit de la pluye. Une nuit que le mari de cette femme étoit de garde, il tomba une pluye affreuse, & il fit un tems fort rude. Le Général étant alors absent, les Sentinelles négligerent leur devoir, & abandonnerent leurs postes avec d'autant plus de confiance qu'il n'y avoit pas d'apparence que les ennemis entreprissent rien pendant une nuit si pluvieuse. Aristomene avoit fait marché avec un Cephallenien, qui étoit son hôte & son ami, pour fournir aux Messeniens du bled & les autres provisions nécessaires. Le Cephallenien avoit été enlevé depuis quelques jours par une troupe de Lacédémoniens comme il venoit à Ira. Aristomene in-

formé du malheur qui étoit arrivé à son ami, vouloit le délivrer à quelque prix que ce fût. Il sortit de la ville, il attaqua le parti qui l'avoit enlevé, & l'ayant enfin délivré, il le conduisit à Ira avec toutes les provisions qu'il avoit avec lui : mais en rendant service à son ami, il fut blessé lui-même dans le combat. Cette blessure l'obligeoit à rester chez lui, & le mettoit hors d'état de faire sa ronde à l'ordinaire. Les Soldats qui étoient en faction dans la Citadelle, crurent que pour ces deux raisons, & à cause que leur Général étoit absent & parce qu'il ne paroissoit pas qu'il y eût rien à craindre de la part de l'ennemi, ils pouvoient abandonner leurs postes & se retirer chez eux. Le mari de cette Messenienne qui avoit une intrigue avec l'esclave d'Emperamus, étoit du nombre de ceux qui devoient faire la garde cette nuit, & le galant de sa femme s'étoit rendu auprès d'elle cette même nuit, selon sa coûtume. Le Messenien abandonnant son poste, revient à sa maison, il frappe à la porte : sa femme surprise d'un si prompt retour, cache son amant du mieux qu'elle peut ; elle court au-devant de son mari, elle le reçoit avec de grandes démonstrations de joye ; elle fait semblant d'être agréablement surprise d'un retour si prompt, & lui demande par quel heureux hazard il revient si-tôt. Le mari qui ne se défie de rien, lui en dit la raison ; qu'il n'a fait que suivre l'exemple de ses Camarades ; qu'ils se sont tous retirés chez eux ; & qu'il n'y a rien à craindre pour la Citadelle, attendu le mauvais tems & l'obscurité de la nuit. Cependant l'esclave d'Emperamus entendoit tout ; il n'eut pas plutôt

tôt appris que la Citadelle n'étoit point gardée, que se dérobant à la hâte, il courut promptement au camp pour en donner avis. Les deux Rois étoient alors absens, Emperamus tenoit leur place & commandoit les assiégeans. L'esclave s'adresse à lui; il lui apprend que le moment de prendre Ira est venu, que la Citadelle est abandonnée, que les assiégés se sont retirés dans leurs maisons; qu'il seroit très-imprudent de négliger une occasion si favorable, qui peut-être ne se représenteroit jamais; & qu'enfin il avoit appris de la bouche même d'un des Messeniens que les assiégés se croyoient en sureté & n'étoient point sur leurs gardes.

L'obscurité de la nuit & l'orage affreux qui continuoit toujours [27], favoriserent l'entreprise des Lacédémoniens. Les chemins étoient impraticables à cause de la pluye & des ténèbres. Leur courage cependant & l'espérance prochaine d'emporter une Place qui les tenoit depuis si long-tems, leur firent surmonter toutes les difficultés. Ils arrivent au pied des murailles, les uns y appliquent des échelles, les autres grimpent ou s'élancent, & ils entrent dans la Citadelle sans trouver aucune opposition de la part des Messeniens. Gorgus fils d'Aristomene fut le premier qui s'apperçut qu'ils étoient entrés dans la ville. Son pere, tout blessé qu'il étoit, sortit de sa maison, & fit tout ce qu'il put pour encourager les Citoyens: mais ils étoient si troublés & dans un si grand desordre, qu'il ne fut pas possible de les ras-

27. Pausan. Messen. c. 21.

rassembler & d'en former un corps considérable. Ils combattoient néanmoins, non pas tous ensemble ni en bataille rangée, mais par troupes & en se servant de toutes les armes que le hazard leur présentoit. Aristomene fut toute la nuit sur pied. A la tête d'une petite troupe qu'il avoit ramassée au hazard, il soutenoit l'effort des ennemis, il couroit par la ville, il exhortoit les Messeniens à faire leur devoir en braves gens, & par ses cris il tâchoit de reveiller ceux qui ignoroient encore que l'ennemi s'étoit emparé de la Citadelle & que tout étoit dans la confusion. Mais tous ses efforts étoient inutiles; c'étoit en vain qu'il exhortoit les Messeniens; à peine entendoient-ils ses ordres, & ils les executoient encore moins: ils n'avoient pû ni demander ni prendre le mot du Guet; & s'ils allumoient un flambeau ou quelque brandon, le vent & la pluye l'éteignoient aussi-tôt. D'un autre côté les Lacédémoniens qui ne connoissoient point les lieux & qui craignoient Aristomene, se contentoient de conserver les postes dont ils s'étoient emparés. Ainsi la nuit se passa sans qu'il se fît rien de considérable de part ni d'autre.

Lorsque le jour parut, Aristomene n'oublia rien pour irriter le desespoir des siens; il les exhortoit à faire leurs derniers efforts pour sauver leur Patrie & chasser l'ennemi. Ses discours eurent tout l'effet qu'il pouvoit en attendre. Les Messeniens se raniment, ils se jettent en desesperés au travers des ennemis, & vendent cherement leurs vies. Les femmes de leur côté montent au haut de leurs maisons pour lancer des pierres & des tuiles

sur

sur l'ennemi. Elles auroient voulu monter sur les toits pour les renverser sur les Lacédémoniens. Mais la tempête étoit si violente & l'orage si affreux qu'elles ne pouvoient tenir contre. Enfin elles descendent, elles prennent les armes, elles fondent sur les Lacédémoniens, & raniment les hommes autant par leur exemple que par leurs paroles. Mais l'orage qui continuoit toujours, le bruit épouvantable du tonnerre, les éclairs dont ils étoient continuellement éblouïs & qui étoient encore plus terribles pendant le jour qu'ils n'avoient paru pendant la nuit, étoient des obstacles qu'ils ne pouvoient vaincre. Les Spartiates au contraire tiroient un bon augure de ce qu'il tonnoit à leur droite; leur Devin les assuroit que c'étoit un heureux présage, & que Jupiter se déclaroit pour eux: tout cela ne contribuoit pas peu à leur inspirer une nouvelle ardeur. Ils étoient fort superieurs en nombre: mais ils croyoient qu'il étoit beaucoup plus prudent de fatiguer l'ennemi par de légeres escarmouches, que de l'attaquer brusquement & de le pousser à outrance. Ils se reposoient tour à tour, & il leur venoit continuellement de nouveaux renforts de leur camp: au lieu que les Messeniens n'avoient ni repos, ni relâche, ni le tems de prendre de la nourriture; de sorte que tout contribuoit à les accabler, & qu'ils étoient à demi morts de froid, de faim, & de soif. Leurs femmes épuisées de fatigue, étoient aussi aux abois; & peu accoûtumées à porter les armes & à combattre, il n'étoit pas possible qu'elles resistassent plus long-tems.

Il y avoit trois jours que les Messeniens combattoient ou qu'ils étoient sous les armes, lorsque Theoclus prenant Aristomene à part : „ A quoi bon, lui dit-il, nous donner tant de „ peines ? Il faut que notre Patrie succombe : „ il y auroit une espéce d'impieté à s'opposer „ plus long-tems à ce que le Ciel a ordonné. „ Je renonce donc à une vie qui ne peut plus „ être ni utile ni nécessaire à la Messenie. „ Pour vous, Aristomene, ayez soin de vous „ conserver pour vos Citoyens ; veillez sur les „ ruïnes de votre Patrie ; & tant que vous vi„ vrez, ne souffrez pas que Sparte jouïsse „ tranquillement des fruits d'une victoire trop „ facile ". Ayant ainsi parlé, il se jette tête baissée au milieu des ennemis, suivi de quelques autres ; il combat comme un lion ; il tue, il renverse tout ce qui lui resiste ; mais à la fin, mortellement blessé, il tombe & rend le dernier soupir. Aristomene fait sonner la retraite, & rassemble les Messeniens : il leur commande de mettre leurs femmes & leurs enfans au milieu de leurs bataillons ; il donne la conduite de l'arriere-garde à Gorgus son fils, & se mettant lui-même à la tête de ses troupes, il leur fait comprendre par quelque signe qu'il veut s'ouvrir un passage à travers les ennemis pour sortir de la ville. Les Lacédémoniens le voyant determiné à périr, s'ouvrirent eux-mêmes pour le laisser passer, persuadés qu'il étoit plus à propos de faire, pour ainsi dire, un pont à un ennemi forcené, que de le porter par une trop opiniâtre resistance à des entreprises qui auroient pû avoir des suites fatales.

Les

Les Arcadiens [28] n'eurent pas plutôt reçu la nouvelle de la prise d'Ira, qu'ils déclarerent à leur Roi qu'ils vouloient marcher contre les Lacédémoniens, resolus de sauver leurs Alliés ou de périr avec eux. Aristocrate vivoit encore, & étoit toujours dans les intérêts de Sparte. S'étant laissé gagner par des présens, il refusa de mener les Arcadiens au secours des Messeniens, en leur disant qu'ils n'avoient plus d'Alliés à secourir, & qu'ils avoient tous été ensevelis sous les ruïnes de leur ville. Peu de tems après ils furent mieux informés ; & ayant appris qu'à la verité les Messeniens avoient été obligés d'abandonner Ira, mais qu'ils avoient échappé pour la plupart aux ennemis, ils envoyerent d'abord leur principale Noblesse, puis ils se mirent tous en marche pour aller joindre au Mont Lycée les généreux fugitifs. Ils leur firent toutes sortes de bons traitemens, leur offrant de les distribuer dans leurs villes & de leur donner une partie de leurs terres [29] : ils donnerent même dès-lors leurs filles en mariage à quelques jeunes Messeniens qui n'étoient point encore mariés.

Il n'étoit pas possible à Aristomene de demeurer tranquille après la ruïne de sa Patrie. Il fit choix de cinq cens Messeniens qu'il connoissoit pour gens déterminés à tout entreprendre, & qui comptoient leurs vies pour rien lorsqu'il s'agissoit de se vanger. Ensuite il assembla les Arcadiens avec leur Roi ; car il ne le connoissoit pas encore pour un traître, & ne le soupçonnoit point d'autre crime que de

lâ-

28. *Pausan. Messen. c.* 22.
29. *Polyb. l.* 4. *c.* 33

lâcheté. Il demande à ses braves s'ils sont déterminés à mourir avec lui pour vanger leur patrie, & en présence des Arcadiens & d'Aristocrate il leur fait part de son dessein. „ Actuellement, leur dit-il, les Lacédémo„ niens tout occupés de leur nouvelle conquê„ te, ne pensent qu'à piller les richesses que „ nous avons laissées à Ira. Profitons de l'oc„ casion, & dès ce soir partons pour aller at„ taquer Sparte ". Trois cens Arcadiens lui offrirent volontiers leur secours, & voulurent partager la gloire de l'entreprise. Mais on fut obligé de differer l'execution, parce que les entrailles des victimes ne promettoient pas un heureux succès. Pendant ce tems-là Aristocrate découvrit aux Lacédémoniens le dessein d'Aristomene. Mais on reconnut bien-tôt sa trahison. Car l'esclave qu'il avoit depêché à Sparte pour informer Anaxandre de ce qui se passoit, fut arrêté à son retour par les Arcadiens qui tenoient leur Roi pour suspect. On le fouilla, & on lui trouva une Lettre d'Anaxandre, qu'on fit lire & examiner dans une Assemblée de la Nation. Le Roi de Sparte y remercioit le Roi d'Arcadie des anciens services qu'il avoit rendus aux Lacédémoniens, & l'assuroit qu'il pouvoit compter sur leur reconnoissance pour le dernier service qu'il venoit de leur rendre, aussi bien que pour les bons offices qu'il leur avoit rendus auparavant. Il appuyoit beaucoup sur l'importance de la derniere découverte, & parloit de la perfidie de ce malheureux Prince dans les termes les plus clairs.

La justice des Arcadiens fut tout-à-fait prompte & expéditive. Sans déliberer plus long-

long-tems, ils resolurent de lapider leur Roi, & exhorterent les Messeniens à se joindre à eux pour cette execution. Ceux-ci se tournerent vers Aristomene, comme attendant ses ordres. Mais les yeux baissés contre terre, il se contentoit de verser des larmes, & ne leur répondoit rien. Les Arcadiens furent donc eux-mêmes les executeurs de leur Sentence [30]; & après qu'ils eurent lapidé Aristocrate & jetté son corps hors de leurs terres sans sépulture, ils érigerent une colonne dans le Temple de Jupiter Lycéen, avec cette inscription:

„ Les Rois parjures [31] sont punis tôt ou tard
„ avec l'aide de Jupiter. On a enfin découvert la perfidie de celui qui a trahi Messene.
„ Tant il est difficile à un homme parjure d'échapper à la vengeance des Dieux! Grand
„ Jupiter, louanges & actions de graces vous
„ soient renduës: protegez l'Arcadie.

Telle fut la fin malheureuse d'Aristocrate; & tels étoient les principes d'un Peuple généreux, qui ne s'étoit point laissé corrompre par de fausses subtilités, qui n'obéissoit point en esclave, & qui ignoroit toute autre puissance que celle qui étoit dirigée & limitée par les Loix. Il faut avouer néeanmoins que, si ce que rapporte Polybe est vrai, qui est que non contens d'avoir lapidé Aristocrate, ils firent aussi mourir toute sa famille, la vengeance fut peut-être poussée un peu trop loin.

Sur la nouvelle de la prise d'Ira, les habitans de Pylos, de Mothone, & de quelques au-

30. *Plutarque de serâ num. vindictâ*, pag. 458; *Polybe* l. 4. c. 33.
31. *Pausan. & Polybe.*

autres ports de mer de la Messenie [32], abandonnerent leur Patrie ; & s'étant embarqués, ils passerent à Cyllene qui étoit un port des Eléens. De-là ils envoyerent prier leurs Compatriotes qui étoient en Arcadie, de se joindre à eux pour aller chercher de nouvelles terres, & conjurer Aristomene de vouloir bien être leur Chef dans cette expédition. Aristomene leur fit réponse qu'il étoit dans la résolution d'employer le reste de ses jours à combattre contre les Tyrans de sa Patrie, & qu'il espe-roit faire encore bien de la peine à Sparte: mais il leur donna pour Chefs Manticlus, fils de Theoclus, jeune homme d'un grand courage & qui promettoit beaucoup, & Gorgus son fils. Vers ce tems-là, Evergetidas son beau-frere vint se joindre à lui. Quand il eut appris le dessein qu'avoit eu Aristomene d'aller surprendre la ville de Sparte, & que la perfidie d'Aristocrate avoit fait échouer cette entreprise, il en eut beaucoup de chagrin. Il prit avec lui cinquante Messeniens qui s'offrirent d'eux-mêmes à le suivre dans ses expéditions ; il les méne à Ira, il attaque les Lacédémoniens qui étoient toujours occupés à piller & saccager la ville, il en fait un horrible carnage, & meurt glorieusement les armes à la main avec tous ses compagnons. Le reste des Messeniens allerent joindre leurs Compatriotes à Cyllene. Là Aristomene remit toute son autorité entre les mains des nouveaux Généraux qu'il leur avoit donnés. Il accorda en même tems une permission générale à tous ses Sol-

32. *Pausan. Messen. c.* 23.

Soldats d'aller avec eux chercher un nouvel établissement ; & la plupart userent de cette permission, de sorte qu'il n'en resta presque point en Arcadie, à la reserve des vieillards, & de quelques miserables qui n'avoient pas de quoi faire les frais du voyage. Ainsi finit par la prise d'Ira la seconde guerre des Messeniens avec les Spartiates, Autosthene étant Archonte à Athenes, la premiere année de la vingt-huitième Olympiade.

La Flotte des Messeniens passa l'Hyver à Cyllene ; & les Eléens leur fournirent généreusement de l'argent avec toutes les provisions nécessaires. La belle saison du Printems étant venue, il fut question de savoir où l'on iroit. On tint conseil là-dessus, & les sentimens des Généraux furent partagés. Gorgus, héritier de la haine de son pere contre Sparte, étoit d'avis qu'on n'allât pas plus loin que Zacynthe : „ Nous y serons, disoit-il, à portée d'inquie„ ter toute la côte maritime de la Laconie ". Manticlus au contraire croyoit qu'il n'étoit plus tems de penser à troubler les Lacédémoniens : „ Il faut, disoit-il, oublier tous les maux qu'ils „ nous ont faits ; nous ne sommes plus en état „ de leur nuire, tout ce que nous pourrions „ entreprendre contr'eux dans la suite, servi„ roit plutôt à rendre notre condition plus „ mauvaise, qu'à causer quelque dommage à „ nos ennemis : allons donc droit en Sardai„ gne ; c'est une belle & grande Isle qui nous „ fournira abondamment toutes les choses né„ cessaires à la vie ". Tandis que la dispute duroit encore & que chacun s'échauffoit pour faire valoir son avis, Anaxilas Monarque de Rhégium, dont les Ancêtres étoient Messe-

niens & s'étoient établis dans ce pays après que leur Patrie eut été ruïnée pour la premiere fois dans la premiere guerre de Sparte, les envoya prier de lui donner quelque secours. Il étoit en guerre avec les Zancléens, Peuples établis dans cette partie de la Sicile qui étoit précisément vis-à-vis du territoire qu'il occupoit. La guerre étoit très-sanglante; & comme il n'avoit point de Flotte à lui, l'avantage n'étoit pas toujours de son côté. Il promit donc aux Messeniens qu'il leur céderoit tout ce qu'ils pourroient gagner sur les Zancléens, qu'il leur aideroit même à faire la conquête de leurs terres, & qu'il leur en feroit présent; & pour les faire entrer plus efficacement dans ses vuës, il leur envoya une description du païs qu'il s'agissoit de conquérir.

Les Messeniens accepterent la proposition d'Anaxilas, & furent d'avis d'entreprendre l'expédition. Ils firent voile à Rhegium, prirent ce Monarque sur leur Flotte avec toutes ses troupes, & les débarquerent en Sicile. Là il se donna plusieurs combats. Anaxilas défit les Zancléens sur mer, & les Messeniens les battirent sur terre. Bientôt après on les assiegea & par mer & par terre. Le siege fut poussé vivement; & lorsqu'ils virent que l'ennemi avoit déja abbattu une grande partie de leurs murailles, ils se refugierent dans les Temples & aux pieds des autels où ils se tinrent en qualité de supplians. Anaxilas étoit d'avis qu'on les passât au fil de l'épée, & qu'on vendît les autres à l'encan avec leurs femmes & leurs enfans. Mais les Généraux des Messeniens s'opposerent à cette barbarie, & prierent Anaxilas de ne pas les obliger à traiter des Grecs
com-

comme les Lacédémoniens les avoient traitez eux-mêmes. L'asyle fut donc respecté ; on leur accorda la vie à tous ; & on fit un Traité avec eux : on permit à tous ceux qui ne vouloient point quitter leur Patrie, de rester dans la ville sous le gouvernement des vainqueurs ; mais Zancle changea de nom, & les Messeniens l'appellerent Messene [33], en mémoire de leur ancienne Patrie.

Aristomene [34] après le départ de ses Compatriotes, maria sa sœur, & deux de ses filles qui avoient atteint l'âge nubile, aux plus éminens du pays où il demeuroit. Bientôt après, les Dieux donnerent un mari à la troisième. Damagete Roi d'Ialyse qui étoit une ville de l'Isle de Rhodes, alla en personne à Delphes pour consulter l'Oracle sur le choix d'une femme. La Prêtresse lui ordonna d'épouser la fille du plus brave homme, du plus noble, & du plus distingué qu'il y eût dans la Grece. Aristomene étoit dans le même tems à Delphes pour ses affaires particulieres. Le Prince Rhodien qui avoit ouï parler de son rare mérite, comprit facilement qu'il n'avoit pas besoin de chercher plus loin, & qu'il n'y avoit point d'homme dans toute la Grece qui fût comparable à Aristomene. Il lui demande sa fille, & il l'obtient. Ensuite il s'en retourne à Rhodes, menant avec lui & le pere & la fille. Mais Aristomene ne put pas y rester longtems. Il se disposa à faire un voyage à Sardes capitale de Lydie, qui étoit en ce tems-là gouvernée par Ardys fils de Gygès. Son dessein étoit

33. *Aujourd'hui* Messine.
34. *Pausan. Messen. c.* 24.

étoit d'aller de là à Ecbatane, à la Cour de Phraorte, Roi de Medie. Mais une maladie dont il fut pris & qui l'emporta en peu de tems, mit obstacle à tous ses desseins. Damagete son gendre lui érigea un superbe monument, & les Rhodiens ne témoignerent pas moins d'empressement à lui rendre les honneurs qu'il méritoit.

Il me semble que c'est là le récit le plus probable de la mort d'Aristomene. Mais il y en a un autre, que nous trouvons dans plusieurs Auteurs [35], & qui est beaucoup plus commun. On dit qu'après s'être plusieurs fois échappé miraculeusement des mains des Lacédémoniens, il fut enfin repris & mis à mort, qu'on l'ouvrit tout vivant, & qu'on trouva son cœur tout velu. Quoique nous ne connoissions pas les premiers Auteurs de ce récit, ou plutôt de cette fable, & que nous n'en puissions rien dire de particulier, il y a néanmoins beaucoup de raisons qui nous empêchent de la croire. Ceux qui ont écrit le plus exactement l'Histoire des guerres des Messeniens & la Vie d'Aristomene, ne parlent point de ce fait : d'un autre côté, ceux qui en parlent, sont d'une réputation inferieure à celle des premiers, ils font des fautes intolerables dans ce qu'ils disent, & il semble qu'ils n'ont rapporté ce prétendu fait, que parce qu'il contient quelque chose d'extraordinaire & de singulier, sans se donner la peine d'en examiner la verité ou la fausseté. Il est vrai que ceux qui le rapportent, citent des Auteurs plus anciens

35. *Pline*, *l.* 11. *c.* 70. *dit* qu'on l'ouvrit tout vivant; *Valer. Maxim. l.* 1. *c.* 8; *Steph. de Urb. V. Andania.*

ciens [36] afin de lui donner quelqu'apparence de verité. Mais il eſt certain que les anciens Auteurs ſur le témoignage deſquels ils prétendent s'appuyer, n'ont jamais rien écrit de ſemblable : & c'eſt ce qui nous donne lieu de croire que quelques-uns de ceux qui ont parlé de ce fait extraordinaire, ſentoient eux-mêmes qu'ils rapportoient une fable.

Ariſtomene étoit brave de ſa perſonne, bon Soldat, excellent Général, bien fait de corps, & d'un genie ſuperieur, propre à former les plus vaſtes projets & à executer les plus grandes entrepriſes; il ſupportoit aiſément les fatigues, il étoit hardi & entreprenant, peut-être même temeraire; mais la prodigieuſe inégalité de ſes forces le mettoit dans la néceſſité de tout hazarder & de tout entreprendre. Cette même inégalité rend excuſable la hardieſſe avec laquelle il expoſoit ſi fort & ſi ſouvent une vie d'où dépendoient le ſuccès de la guerre & le ſalut de tant de Citoyens. Cette raiſon ſeule eſt l'apologie de pluſieurs autres de ſes actions où il ſemble qu'il y avoit quelque choſe de bas : par exemple, il faiſoit quelquefois la guerre à des femmes, il alloit en parti, il pilloit, il ravageoit le païs ennemi, parce que n'ayant pas aſſez de troupes, il n'étoit pas toujours en état de livrer bataille & de reſiſter à une Armée entiere. Mais il ne paroît pas avoir été fort religieux; & quoiqu'on puiſſe dire

36. *Steph.* cite *Herodote*, qui n'a jamais parlé d'*Ariſtomene*, & *Rhianus* que *Pauſanias* ſuit expreſſément, mais ſans parler de cette fable. *Ariſtomene* étoit le Heros du Poëme de *Rhianus*, & il n'eſt nullement croyable qu'il l'eût fait mourir ſi miſerablement.

dire qu'il est probable qu'il n'eut aucune part à l'action des deux jeunes Messeniens qui sous la forme de Castor & de Pollux allerent dans le camp des Lacédémoniens troubler leurs ceremonies les plus sacrées, il est certain que l'on voit quelque chose d'impie dans celle qu'il fit en attaquant les femmes & les Prêtresses dans le tems qu'elles étoient occupées au service des Déesses. Son amour pour la Patrie, son zèle pour la liberté qui étoit le mobile de toutes ses actions & qui ne l'abandonna jamais jusqu'aux derniers momens de sa vie, doivent couvrir bien des fautes. Si les portraits que nous avons de lui ne sont pas extrêmement flattés, & si ce que les Historiens rapportent de ses actions est bien vrai, on peut dire que si parmi les anciens Heros il y en a plusieurs qui ayent mieux réussi dans les guerres qu'ils ont entreprises, il y en a peu qui ayent merité de plus heureux succès; & si d'autres ont entrepris de délivrer leur Patrie avec une meilleure fortune, à peine s'en trouve-t-il un seul qui ait eu autant de difficultés à surmonter, qui ait été plus accablé d'affaires, ou qui ait fait paroître plus de grandeur d'ame lors même qu'il succomboit.

Sa mort assûra aux Lacedémoniens les conquêtes qui leur avoient tant couté [37]. Maîtres de la Messenie, ils en partagerent les terres entr'eux, & pendant presque trois siécles ils traiterent comme des esclaves publics le peu d'habitans qui y étoient restez. Après que les Thebains eurent remporté à Leuctres une gran-

37. *Pausan. Messen. c.* 24, 25, 26 & 27; *Diod. Sic. l.* 25.

grande & mémorable victoire ſur les Lacédémoniens, Epaminondas héritier de la haine d'Ariſtomene contre Sparte, auſſi célèbre par ſa valeur que ce généreux défenſeur de la Patrie, mais plus heureux que lui dans ſes entrepriſes, réſolut de rétablir les Meſſeniens dans leur païs & de les délivrer de l'eſclavage. Il envoya de tous côtés, en Italie, en Sicile, & même chez les Evesperites jusqu'au fond des deſerts de la Libye, pour inviter ces malheureux exilés à revenir dans le Peloponneſe. Il leur bâtit une ville qu'il appella Meſſène, & les y établit ſous d'heureux auſpices. On recouvra les gages ſacrés qu'Ariſtomene avoit cachés, & on les plaça dans la nouvelle ville. Ils conſiſtoient en des lames de plomb fort minces, qui formoient une eſpéce de rouleau, & ſur lesquelles étoit écrit tout ce qui concernoit le culte & les céremonies des grandes Déeſſes. On dit que l'endroit où ils étoient cachés, fut découvert à Epaminondas dans un ſonge. Les os d'Ariſtomene [38] furent rapportés dans ſa Patrie par un ordre de l'Oracle de Delphes, & on les enterra dans la nouvelle ville. Les Meſſeniens lui ſacrifioient un taureau avec des céremonies particulieres. Ils attachoient la victime à une colonne qui étoit auprès de ſon tombeau. Si à force de ſe débattre le taureau déplaçoit la colonne, c'étoit une marque que la victime étoit agréable, & ils en tiroient un bon augure : ſi au contraire il laiſſoit la colonne en l'état où elle étoit ſans la remuer & la déplacer, ils ſe croyoient menacés de quelque malheur.

Ce

38. *Pauſan. Meſſ. c. 32.*

Ce fut ainsi que les Messeniens revinrent dans le Peloponnese, & qu'ils recouvrerent & leur Patrie & leur liberté, deux cens quatre-vingt dix-sept ans après [39] la prise d'Ira, Dyscinete étant Archonte à Athenes, la troisième année de la cent deuxième Olympiade. Après cela ils y vêcurent en paix pendant plusieurs années. Ils repousserent avec succès les fréquentes attaques des Lacédémoniens; ils échapperent à la ruïne commune, & à l'échec que toute la Grece reçut dans la bataille de Cheronée; ils se joignirent à la République des Achéens, qui les délivrerent de la Tyrannie de Nabis le Spartiate qui avoit surpris la ville de Messene. Ils eurent un peu après une guerre assez malheureuse avec les Achéens, firent prisonnier Philopœmen Général de leurs ennemis, & le mirent à mort. Les Auteurs de cette action ayant été punis, ils rentrerent dans l'alliance des Achéens, & bien-tôt après ils furent réduits avec eux & avec toute la Grece sous la puissance des Romains.

39. *Pausanias Mess.* c. 27, 28 & 29. *Plutarque in Philopœmen.*



TAR-




TARQUIN
L'ANCIEN.



TARQUIN L'ANCIEN.

L'Histoire de Tarquin l'Ancien est un exemple remarquable du pouvoir qu'on attribue ordinairement à la fortune sur les choses humaines ; pouvoir dont elle se plaît souvent à donner des marques, en faisant réussir certains évenemens par les moyens qui paroissent les moins propres à les produire. Le bannissement de son pere qui fut chassé d'une ville où il tenoit un des premiers rangs, les disgraces qu'il eut dans le païs de sa naissance, son exclusion de toutes les charges & dignités de sa Patrie, furent autant de pas qui le conduisirent à la Couronne. Mais d'un autre côté toute sa grandeur & toute sa prudence ne purent le garantir d'une fin aussi imprevûë & aussi surprenante que l'avoit été son élevation.

Les Bacchiades dont ce Roi descendoit, furent pendant plusieurs siecles [1] la famille royale de Corinthe. A la fin ils devinrent si nombreux & si puissans, qu'à la mort d'un de leurs Princes ils se trouverent en état de changer

1. *Herod. L. 5; Pausf. Cor.*

ger la Monarchie en une espece d'Aristocratie. Comme ils étoient plus de deux cens, ils retinrent pour eux toute l'autorité du Gouvernement, & tous les ans ils élisoient un Magistrat souverain qu'ils prenoient toûjours d'entr'eux. Sur-tout ils avoient grand soin de ne se jamais allier par les mariages que dans les familles les uns des autres. Mais après s'être assuré, à ce qu'ils croyoient, une tyrannie stable & perpetuelle *; ils s'abandonnerent à l'oisiveté, au luxe, à la débauche; ce qui les conduisit enfin à leur ruïne. Un des Bacchiades avoit une fille qui étoit très-difforme. Il la maria à un Corinthien d'une autre famille & d'une condition fort au-dessous de la sienne. Cypsele nâquit de ce mariage. Dans son enfance les parens de sa mere entreprirent sur sa vie : mais il leur échappa par une espece de miracle. Quand il fut grand, il résolut de se vanger, & sut si bien conduire ses entreprises qu'il se rendit maître de Corinthe. Ce fut un des meilleurs Tyrans de l'Antiquité. Il gouverna son Peuple avec tant de douceur, que quelque tems après son avenement à la Couronne, il se vit en état de se passer de gardes & de se maintenir par lui-même dans la puissance souveraine, sans rien craindre de la part de ses Sujets.

Il fut néanmoins obligé au commencement de son regne d'user d'une grande severité envers les Bacchiades. Il ne pouvoit pas s'attendre à avoir ni repos, ni joye, ni sûreté, jusqu'à ce qu'il les eût entierement extirpés ou chassés de la ville; ce qu'il fit en effet par la mort

* Ælian. V. Hist. l. 1. c. 29.

mort de quelques-uns & par le bannissement des autres, n'en laissant aucun à Corinthe, excepté ceux qui étoient dans le mépris, pauvres, & réduits à la derniere misere. Demarate fut du nombre des exilés [3]. C'étoit un gros Marchand; il faisoit son principal commerce sur les côtes de Toscane, & comme il avoit un grand nombre de correspondans dans ce païs, ce fut là qu'il se retira. Ses richesses étoient considérables; il avoit à sa suite un grand nombre d'esclaves, de domestiques, de cliens [4], & d'amis: il prit même avec lui plusieurs ouvriers & artisans de Grece qu'il mena en Etrurie; de sorte qu'il fit fleurir en Italie quelques-uns des Arts de son païs, qui auparavant n'y avoient été connus que très-imparfaitement.

Tarquinie étoit alors une des principales villes de la Toscane. Demarate s'y établit, & peu de tems après il s'y maria fort avantageusement. Il eut deux fils de ce mariage, ausquels il donna des noms Etruriens, à l'un le nom d'Aruns, & à l'autre celui de Lucumon. Il les maria tous deux dans les meilleures familles du païs. Mais l'aîné mourut quelque tems après, dans la fleur de son âge, laissant sa femme enceinte. Demarate eut tant de chagrin de la mort de son fils aîné, qu'il en mourut. Il ne lui survêcut pas même assez long-tems pour être certain de la grossesse de sa belle-fille; de sorte qu'il laissa Lucumon seul héritier de ses biens. Le fils Posthume d'Aruns

3. *Dion. Hal. l.* 3. *p.* 137; *Liv. l.* 1. *c.* 34.
4. *Strab. l.* 5. *p.* 152.

rius [5] nâquit donc sans biens, sans patrimoine, & dépourvû de toutes choses; ce qui lui fit donner le surnom d'Egerius, c'est-à-dire, pauvre.

Seul héritier de tant de biens, Lucumon se prévalut de sa bonne fortune, & voulut faire une figure qui répondît à ses richesses. Il avoit eu une très-bonne éducation, Demarate ayant eu soin de les faire instruire son frere & lui dans toutes les Sciences & de la Tyrrhenie où il s'étoit établi & de la Grece d'où il avoit été banni. Il croyoit avoir toutes les qualités nécessaires pour remplir une des premieres charges de Tarquinie & pour entrer dans le gouvernement de la République. Il les avoit en effet: mais ses Compatriotes au lieu de lui rendre justice, le rebuterent indignement. Ils étoient si mauvais politiques, qu'ils ne pouvoient souffrir le mérite d'un homme qu'ils regardoient comme étranger. Ils affectoient même d'ignorer ou de mépriser ses excellentes qualités, & ils traitoient comme le dernier des hommes celui qui méritoit une des premieres places de la ville. Lucumon souffrit avec peine cet affront, & sa femme le confirmoit dans ses ressentimens.

Tanaquil étoit d'une [6] des plus nobles familles de Tarquinie: mais son cœur étoit beaucoup au-dessus de sa naissance & de son sexe; la fierté & l'ambition faisoient son caractere distinctif. Ces qualités néanmoins étoient accompagnées d'une prudence mâle, qui sembloit lui assurer la fortune à laquelle elle aspiroit.

5. *Dion. Hal. l. 3. p.* 139.
6. *Liv. l.* 1. *c.* 34.

roit. Une femme de ce caractere pouvoit-elle se résoudre à mener une vie privée? Elle avoit épousé un homme riche, dans l'espérance que par ce mariage elle s'éleveroit encore au-dessus de sa condition; & cependant elle se voyoit au-dessous de l'état pour lequel elle étoit née. Le mérite de son mari étoit un obstacle à son élevation : on l'avoit exclus de toutes les charges par jalousie, & il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût jamais y parvenir. Lucumon devoit être assez disposé par lui-même à sortir de Tarquinie, & sa femme naturellement ambitieuse n'avoit garde de manquer de l'entretenir dans cette pensée.
„ Sortons, lui disoit-elle, de ce païs ingrat:
„ abandonnons une ville qui n'est pas digne
„ de vous. Puisque votre mérite est si mal
„ récompensé à Tarquinie, je renonce vo-
„ lontiers à l'amour que j'ai naturellement
„ pour le lieu de ma naissance. Je veux vous
„ accompagner dans votre généreux exil. Je
„ serai pleinement récompensée du sacrifice
„ que je fais aujourd'hui, en partageant avec
„ vous les honneurs où vous ne pouvez man-
„ quer de parvenir. On reçoit à Rome tous
„ les étrangers, on leur accorde avec bonté
„ le droit de Bourgeoisie, & la vertu y est
„ honorée. Cette ville florissante connoît trop
„ bien ses interêts pour ne pas récompenser le
„ mérite par-tout où il se trouve. Les Ro-
„ mains ne cherchent qu'à combler d'hon-
„ neurs les hommes illustres qui se retirent
„ chez eux. Ils leur donnent le commande-
„ ment de leurs Armées, ils les reçoivent dans
„ le Senat, le Thrône même leur est ouvert.
„ Numa dont la mémoire est respectée à Ro-

„ me au-dessus de celle de tous leurs autres
„ Princes, étoit un étranger ; & le Roi qui
„ les gouverne aujourd'hui, n'est tout au plus
„ qu'à moitié Romain.

Lucumon l'écoutoit [7] avec plaisir ; & comme il avoit beaucoup moins d'habitudes à Tarquinie & moins d'attachement pour cette ville que Tanaquil dont toute la famille en étoit originaire, il ne fut pas long-tems à se déterminer à en sortir. Outre sa femme, il prit avec lui quelques-uns de ses amis ; un grand nombre d'esclaves, de domestiques, & tous ses effets, & s'en alla droit à Rome. Quand il fut arrivé au Janicule d'où l'on commence à appercevoir la ville de Rome en venant de Tyrrhenie, une aigle fondant tout d'un coup sur sa tête, lui enleva son chapeau, & après avoir voltigé autour du chariot où étoit Lucumon, elle s'élança si haut qu'on la perdit de vûë. Un moment après elle reparut, & lui remit son chapeau sur la tête dans le même état où il étoit auparavant. Alors Tanaquil qui avoit été élevée dans la connoissance des auspices, embrassa son mari, & lui donna de bonnes esperances, en l'assûrant qu'un jour il seroit assis sur le Thrône de la ville où ils alloient entrer ; que si les règles de l'art des Augures qu'elle avoit appris dans son païs, étoient certaines, elle ne pouvoit pas se tromper ; qu'au reste c'étoit à lui de travailler à se rendre digne de la Couronne, & qu'il ne devoit rien oublier pour mériter l'estime des Romains, afin qu'ils exécutassent en sa faveur les ordres du Destin, & qu'ils le forçassent pour ainsi

7. *Dion. Hal. Liv.*

ainsi dire à accepter la Royauté. Ces heureux présages le remplirent de joye, & fondé sur les prédictions de Tanaquil, il pensa serieusement à se rendre digne des honneurs qui lui étoient destinés. Il s'arrêta aux portes de la ville pour remercier les Dieux des augures favorables qu'ils lui avoient envoyés, & après ces actions de graces il entra dans Rome avec une joye proportionnée à la grandeur de la dignité qui lui étoit promise.

Ancus Marcius étoit alors Roi de Rome. Il étoit petit-fils de Numa, marchoit sur les traces de son ayeul, & lui ressembloit de caractére. Sous le regne de son prédecesseur on avoit négligé les cérémonies religieuses instituées par Numa, & la plûpart des Romains s'appliquant uniquement aux exercices de la guerre, n'avoient cherché qu'à s'enrichir des dépouilles des ennemis. Ancus à son avenement à la Couronne, assembla le Peuple, & l'exhorta à reprendre les exercices de la Religion comme du tems de Numa. Il étoit pieux comme son ayeul maternel, & aimoit la Religion. Il n'aimoit pas moins la paix, & ses Sujets avoient conçu de grandes espérances de jouïr sous son regne de la même tranquillité dont ils avoient goûté les douceurs sous celui de Numa dont la mémoire leur étoit chere. Les villes voisines mirent obstacle à ses bonnes intentions, & trouverent des prétextes pour recommencer la guerre. Elles se promettoient un heureux succès de toutes leurs entreprises, parce qu'elles savoient que Marcius n'étoit pas d'un caractére guerrier. Mais elles y furent trompées. Si Ancus aimoit la paix, il n'en étoit pas pour cela moins capable

de faire la guerre quand il s'y voyoit contraint; d'ailleurs il avoit de bonnes troupes, bien disciplinées par son prédecesseur, accoûtumées à vaincre, & animées par une suite constante d'heureux succès. Les Latins persuadés que l'éloignement qu'il avoit pour la guerre, venoit d'un défaut de courage ou de peu d'expérience, firent le dégât sur les terres des Romains. Il leur envoya une Ambassade pour les sommer de rendre tout ce qu'ils avoient enlevé; & sur leur refus, il assiégea la ville de Politorie & en transfera les habitans à Rome: Il prit aussi les villes de Tellêne & de Fidene. Après la prise de ces places, les Romains & les Latins se battirent en deux differentes occasions. Dans la premiere, l'action dura longtems sans que la victoire se déclarât, & les deux Armées se retirerent avec un égal avantage: mais dans la seconde les Romains gagnerent la bataille, & poursuivirent les ennemis jusque dans leur camp. On continua dans la suite à faire des actes d'hostilité, & l'on en vint souvent à des escarmouches, où les Romains eurent presque toûjours l'avantage, parce qu'ils avoient posté des troupes en embuscade sous le commandement de Tarquin le Tyrrhenien. Ancus n'avoit d'abord pris les armes que pour se défendre: Mais quand il se vit victorieux, il poussa son avantage, & la fortune l'accompagna toûjours; de sorte qu'après les Latins, il fit sentir sa puissance aux Fidenates, aux Veiens, & aux Sabins. Son regne fut donc troublé par de frequentes guerres, mais il ne fut pas malheureux; & l'on peut dire que quoiqu'il ne procurât point à ses Sujets autant de tranquillité & de repos qu'il le dé-

déroit, les troubles ne furent pas assez grands: ni leurs infortunes assez considérables pour les impatienter.

Ce fut sous le regne de ce Prince que Lucumon vint à Rome. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il demanda à parler au Roi; il lui dit qui il étoit, qu'il venoit à Rome pour y établir sa demeure; qu'il apportoit avec lui toutes les richesses que son pere lui avoit laissées, & que comme ces biens étoient trop considérables pour un Sujet, il lui en faisoit offre, tant pour ses dépenses particulieres que pour les besoins de la République. Un pareil compliment ne pouvoit être que très-agréable: Marcius le reçut avec beaucoup d'amitié, lui & tous ceux de sa suite; il lui permit de choisir tel quartier de la ville qu'il lui plairoit pour y bâtir, & lui donna une portion considérable des terres du public. Lucumon pour se conformer aux manieres des Romains, changea son nom en celui de Lucius, & de la ville où il étoit né il prit le surnom de Tarquin. Dans la suite on l'appella toûjours de ce dernier nom; & dans les siécles suivans, pour le distinguer de son petit-fils, on lui donna le surnom de *Priscus*, c'est-à-dire, l'*Ancien*. Il est assez probable que sa femme changea aussi son nom en celui de *Caia Cæcilia*. Mais ce fait est contesté, & il est certain que les Historiens l'appellent ordinairement *Tanaquil*.

On suppose ordinairement que Tarquin vint à Rome vers la huitiéme année du regne d'Ancus, quoique quelques Auteurs croyent qu'il y vint plûtôt. En effet, nous voyons dans l'Histoire qu'immédiatement après la huitiéme an-

née de Marcius, il commandoit déja quelques garnisons Romaines sur les frontieres des Latins. Les Romains étoient alors en guerre avec les villes Latines. Tarquin qu'ils avoient mis à la tête d'une partie de leurs troupes, faisoit de continuelles excursions dans tout le païs des ennemis, & les tourmentoit beaucoup ; il avoit soin en même tems d'empêcher que les Latins ne fissent aucun dégât considérable sur les terres Romaines. Ces belles actions lui acquirent une si grande réputation, que l'année suivante il fut fait Général de la Cavalerie dans la guerre contre les Sabins.

Marcius informé par ses espions & par quelques déserteurs, que les ennemis avoient envoyé la plus grande partie de leur Armée dans les campagnes pour les ravager, & qu'il n'étoit resté qu'une foible garnison dans leur camp, ordonna à Tarquin d'aller avec la Cavalerie attaquer les pillars. Pendant ce tems-là il courut lui-même à la tête de son Infanterie au camp des Sabins, & le força dès la premiere attaque. Les Sabins voyant que la Cavalerie Romaine venoit fondre sur eux, abandonnerent tout leur butin, & ne penserent qu'à se retirer en bon ordre dans leurs retranchemens. Quand ils y furent arrivés, l'ennemi s'en étant emparé ils tâcherent de s'enfuir dans les bois & dans les montagnes. Mais Tarquin à la tête de sa Cavalerie legere, ne leur en donna pas le tems ; il les poursuivit si vivement qu'il n'y en eut que très-peu qui échapperent. Cette déroute obligea les Sabins à envoyer une Ambassade à Rome pour demander la paix, qu'on leur accorda sans peine. Nous ne savons point d'au-

d'autres particularités des actions que fit Tarquin dans la guerre avant son avenement à la Couronne. L'Histoire nous apprend seulement en général, qu'il se distingua par ses exploits dans toutes les occasions.

Les Historiens ont pris plus de plaisir à nous informer de sa conduite dans la ville. Il gagna bien-tôt les bonnes graces du Roi par les secours d'argent qu'il lui fournissoit à propos, soit pour ses dépenses particulieres, soit pour les frais de la guerre. Marcius le fit Patricien, Senateur & enfin premier Ministre: Mais la faveur dont le Prince l'honoroit, ne diminuoit rien de l'estime & de l'affection de la Noblesse & du Peuple. Sa douceur, sa politesse, ses liberalités, ses manieres prévenantes, & les bons offices qu'il rendoit volontiers à toutes sortes de personnes, lui attachoient les grands & les petits. Jamais homme ne prit plus de plaisir à faire du bien. Ses liberalités n'avoient point de bornes. Il prodiguoit son argent & pour les besoins de l'Etat & pour ceux des particuliers. Il cherchoit toutes les occasions de servir les Citoyens, il les prévenoit même dans leurs besoins, de sorte qu'on lui avoit double obligation des bons offices qu'il rendoit. Un de ses premiers soins étoit d'éviter toute apparence d'orgueil, de fierté, de hauteur; plus il se voyoit élevé, plus il étoit modeste, & tout le monde étoit persuadé qu'il n'étoit le Favori du Roi que parce qu'il n'avoit en vûë que le bien public. Il gagnoit l'amitié des Nobles & des Sénateurs par ses politesses, celle du simple Peuple par des faveurs réelles, par sa douceur, par son affabilité, & par ses promesses

obligeantes qu'il ne manquoit jamais d'exécuter. Il ne faut donc pas s'étonner si à la mort d'Ancus, qui ne laissoit que deux fils qui étoient en bas âge, il fut élû Roi avec l'applaudissement de toute la ville.

Je sai que l'Historien Romain rapporte les moyens par lesquels Tarquin parvint à la Couronne, d'une façon très-injurieuse à sa mémoire. Il dit qu'Ancus avoit nommé Tarquin pour tuteur de ses enfans : mais que celui-ci abusa du pouvoir qu'il avoit sur eux ; qu'il les fit sortir de la ville, sous prétexte de les envoyer à la chasse, vers le tems que se devoient tenir les Assemblées pour l'élection d'un Roi ; qu'alors il fit un discours au Peuple par lequel il lui demanda la Couronne d'une maniere tout-à-fait insinuante, & qu'en effet il fut aussi-tôt élu. Mais le silence de Denys d'Halicarnasse, Historien exact & diligent, est pour moi d'un grand poids contre ce prétendu fait qui n'a par lui-même aucune probabilité. C'est faire injure à la sagesse de Tarquin & à celle des Romains, que de supposer ou que l'un craignît la concurrence de deux jeunes enfans, ou que les autres pensassent à les élire : un homme d'une réputation aussi bien établie & d'une vertu aussi connue, n'avoit pas besoin de pareils artifices pour parvenir au Thrône.

La premiere action qu'il fit après son élection, étoit très-juste, & décéloit en même tems un grand Politique. La ville de Rome avoit été aggrandie sous chacun de ses prédecesseurs, mais le nombre des Sénateurs étoit toûjours le même que du tems de Romulus. Il n'étoit pas raisonnable qu'on ne fît point de

augmen-

changement dans le Senat à proportion que le nombre des Citoyens s'augmentoit, ni qu'une constitution faite dans les commencemens d'une ville encore foible & peu étenduë, empêchât tant de gens de mérite d'avoir part à des honneurs qui ne leur étoient pas moins dûs qu'aux anciens Patriciens, puisqu'ils avoient contribué à les augmenter. C'est ce qui porta le Roi à choisir cent nouveaux Senateurs parmi les Plebeiens qui s'étoient signalés ou par leur valeur dans la guerre, ou par leur prudence dans la paix. Mais outre les raisons publiques qui l'engageoient à faire cette promotion, il y trouvoit aussi son intérêt particulier. Par ce moyen le Senat étoit augmenté d'un tiers, & l'autorité du Roi en devenoit d'autant plus grande qu'il n'étoit pas probable que ceux qui lui avoient des obligations personelles, voulussent s'opposer à ses intentions. Nous ne voyons pas néanmoins qu'il ait abusé de sa puissance pour engager ses Sujets dans des desseins & des entreprises injustes. On applaudit au choix qu'il avoit fait de ces nouveaux Senateurs, & on les distingua des autres par le nom de *Patres Minorum Gentium*.

Il fit aussi une autre action, qu'on peut appeller un acte de devotion, & par laquelle il gagna de plus en plus l'affection du Peuple. Les Vierges Vestales pour qui les Romains avoient une extrême vénération, se trouvoient trop fatiguées des cérémonies publiques & des sacrifices qu'elles étoient obligées de faire. Pour rendre leur fardeau plus leger, Tarquin en ajoûta deux aux quatre que Numa avoit instituées. Ce nombre parut suffisant, & jamais

mais on ne l'augmenta dans la suite. Il eut le chagrin de se voir obligé d'en punir une. C'étoit Pinaria, fille de Publius; elle se trouva coupable de quelque faute considérable contre la chasteté, & fut enterrée toute vive. On dit que ce fut lui qui détermina ce genre de punition & toutes les formalités qu'on y observoit. Quelques Historiens assûrent qu'il en reçut des ordres exprès dans un songe, & il est très-probable qu'il n'étoit pas fâché qu'on le crût ainsi.

Aussi-tôt après ces differentes institutions, il fut obligé de faire la guerre aux Apiolains. Apiole étoit une ville considérable dans le païs des Latins. Les habitans de cette ville, suivant une façon de penser qui paroît n'avoir été que trop commune dans ce tems-là, ne se croyoient obligés à garder les Traités qu'ils avoient faits avec les Romains, que tant que vivoit le Prince avec lequel ils les avoient conclus. Sur ce principe, à la premiere nouvelle de la mort d'Ancus ils entrerent sur les terres des Romains, & en emporterent un gros butin. Comme il y avoit beaucoup d'apparence que plusieurs autres villes ne manqueroient pas d'imiter leur conduite si elle demeuroit impunie, Tarquin résolut de châtier cette insolence avec la derniere severité. Il leva une Armée, entra dans leur païs, & le ravagea à son tour. Les Apiolains ayant enfin reçu quelques troupes auxiliaires des autres villes Latines, prirent le parti de hazarder une bataille: mais ils furent défaits. Ils en hazarderent ensuite une seconde, & n'y ayant pas eu un meilleur succès que dans la premiere, ils furent contraints de se retirer dans leur ville, où Tarquin les assiégea.

gea. Il pressa le siége avec une vigueur extraordinaire. Comme les forces des Romains étoient beaucoup plus nombreuses que celles de la ville, elles donnoient des assauts continuels ; & roulant tour à tour, elles avoient le tems de se reposer, tandis que les assiégés n'avoient aucun relâche ni jour ni nuit, étant obligés de combattre sans cesse pour repousser les assiégeans. La ville fut emportée d'assaut, & la plûpart des Apiolains périrent dans les combats. Quelques autres, mais en petit nombre, rendirent les armes, & on leur laissa la vie : mais on les mena tous à Rome avec leurs femmes & leurs enfans, & ils furent réduits en servitude ou vendus. La ville fut mise au pillage, puis réduite en cendres, & on en rasa les murailles jusqu'aux fondemens. Tarquin en punissant ces Peuples avec tant de severité, de même que dans la suite il punit en pareil cas ceux de Cornicule, agissoit plûtôt comme un Juge qui exécute une sentence contre des traîtres & des rebelles opiniâtres, que comme un Prince engagé dans une guerre contre un ennemi qui a de l'honneur & qui se conduit selon les règles; & quelque dur que paroisse le traitement qu'il leur fit, on ne peut pas dire qu'il fût injuste. La conduite differente qu'il tint à l'égard des Crustumeriens & d'autres Peuples, dont le crime étoit le même, mais dont sa soumission le desarma, fit assez voir que la cruauté n'avoit point eu de part à la punition exemplaire des Apiolains & des Corniculains.

Crustumerie étoit originairement une colonie des Latins, mais depuis le regne de Romulus elle avoit toûjours été soumise aux Romains.

mains. Tarquin étant parvenu à la Couronne, les Crustumeriens se révolterent, dans l'espérance d'être secourus par les Latins. Le Roi leva une Armée formidable, marcha contr'eux, & aucune des villes Latines ne leur ayant envoyé du secours, ils furent obligés de se rendre à la merci des Romains. Quand l'Armée approcha de leurs murailles, ils ouvrirent leurs portes, & envoyerent à Tarquin les plus vénérables de leurs Citoyens pour lui rendre la ville & pour implorer sa clemence. Tarquin les traita avec plus de douceur qu'ils n'avoient esperé; il n'en mit pas un seul à mort, se contentant d'imposer une amende à quelques-uns qui étoient notoirement les plus coupables & auteurs de la revolte; quant aux autres, il les laissa dans leur premier état, sans leur ôter aucun de leurs privileges. Mais pour empêcher qu'ils ne remuassent à l'avenir, il mit dans la ville une garnison Romaine; & par ce moyen il s'assura de leur fidelité. Les Nomentins eurent le même sort. Se fiant sur le secours des villes Latines, ils prirent les armes, & se mirent à ravager les terres des Romains. Tarquin marcha contr'eux pour les faire rentrer dans leur devoir. Le secours qu'ils attendoient, tardant trop à venir, & n'étant pas en état par eux-mêmes de résister à l'Armée Romaine, ils se soumirent comme avoient fait les Crustumeriens, & furent traités avec la même douceur.

Les habitans de Collatie eurent aussi la témérité de se soulever contre les Romains. Tarquin, après avoir réduit Nomente, marcha contr'eux. Ils comptoient tellement sur leurs forces, qu'ils sortirent à sa rencontre.

Mais

Mais ils furent punis de leur révolte, & sans en venir à une action générale, Tarquin les défit dans plusieurs escarmouches; de sorte que convaincus de leur propre foiblesse, ils se refugierent dans l'enceinte de leurs murs. Ils envoyerent demander des troupes aux villes Latines : mais comme ces secours tardoient trop, & que le Roi pressoit vivement le siége, ils furent enfin obligés de se rendre à la discretion du vainqueur. L'Historien Romain nous donne la formule dont on se servit en cette occasion. Par cette formule les habitans de Collatie se donnent au Roi & au Peuple Romain, eux & leur ville, leurs terres, eaux, Temples, & biens, & généralement toutes choses, tant divines qu'humaines. Ils ne furent pas traités si doucement que les Nomentins & les Crustumeriens. Tarquin les desarma tous ; il leur imposa une amende pécuniaire; & pour les contenir dans le devoir, il mit dans la ville une garnison Romaine, sous le commandement d'Egerius son neveu, auquel il donna la Souveraineté de cette place pour toute sa vie, ce qui lui tint lieu de la part de la succession de son pere dont les circonstances malheureuses de sa naissance l'avoient privé. Egerius établi à perpetuité Gouverneur de Collatie, prit le surnom de Collatinus que ses descendans porterent après lui.

Après la réduction de Collatie, Tarquin tourna ses armes contre Cornicule, qui étoit une autre ville des Latins. Il commença par ravager les terres, sans trouver d'opposition; & quand il vit qu'il ne venoit point de troupes pour défendre le païs, il s'approcha de la ville. Il fit d'abord plusieurs tentatives pour en-

engager les habitans à faire amitié avec lui à des conditions raisonnables. Mais ils regarderent ces offres comme des marques de foiblesse, & ne voulurent point entendre parler de paix. Leur ville étoit bien fortifiée, leurs affaires étoient en bon état, & ils comptoient sur les secours qu'ils attendoient de toutes parts. C'est ce qui les détermina à rejetter toute proposition & à se laisser assiéger. Tarquin fit donc ranger son Armée autour de la ville, & leur donna l'assaut. Il trouva d'abord une vigoureuse résistance, & perdit beaucoup de monde dans les fréquentes attaques. Les assiégés firent plusieurs sorties qui leur réussirent : mais leurs réussites mêmes les épuisoient. Enfin accablés de fatigues, ils commencerent à se diviser. Les uns vouloient qu'on se rendît, & les autres qu'on tînt ferme jusqu'à la derniere extrêmité ; & quoique ce dernier avis l'emportât, la discorde les mettoit de plus en plus hors d'état de se défendre. Tarquin sut en profiter ; il redoubla les assauts, & la ville fut emportée de force. Cette conquête fut très-sanglante. Tout ce qu'il y avoit de braves Citoyens périt les armes à la main. Les lâches & la populace survêcurent à la ruïne de leur Patrie, mais on les vendit comme esclaves avec leurs femmes & leurs enfans. Leur ville fut pillée, & réduite en cendres.

Les Latins irrités de la rigueur avec laquelle Tarquin avoit traité la ville de Cornicule, & étonnés du succès de ses armes, résolurent de joindre toutes leurs forces contre un si dangereux voisin. Dans ce dessein ils leverent une nombreuse Armée ; ils se jetterent sur les meilleures terres des Romains ; & après les avoir

ra-

ravagées, ils se retirerent chargés de butin dans une forteresse qu'ils avoient bâtie pour leur sûreté. Tarquin de son côté alla à leur rencontre avec ses plus lestes troupes, & n'ayant pû les attirer au combat, il fut obligé de se jetter sur leurs terres pour leur rendre la pareille. Les differentes courses qu'il y fit, eurent l'effet qu'il en attendoit, & les Latins ne reculerent plus. Il se donna une action générale auprès de Fidenes, où il périt beaucoup de monde de part & d'autre. Les Romains cependant demeurerent maîtres du champ de bataille. La nuit les empêcha de remporter une victoire complette, & facilita aux ennemis les moyens d'abandonner leur camp pour se retirer dans leurs villes.

Après cette victoire, le Roi envoya à toutes les villes separément, pour leur offrir la paix à des conditions raisonnables. Elles reçurent ses Envoyés bien differemment. Quelques-uns considerant le traitement qu'il avoit fait aux villes qui lui avoient résisté jusqu'à l'extrêmité, & la clemence dont il avoit usé envers celles qui s'étoient renduës par Capitulation, crurent qu'il étoit dangereux d'irriter un Conquérant que la Victoire accompagnoit par-tout. Les Fidenates furent les premiers qui se soumirent; les habitans de Camerie firent la même chose, & quelques autres villes moins considérables, avec plusieurs châteaux, suivirent leur exemple. Les autres Latins voyant que la plûpart des villes avoient abandonné la cause commune, en furent fort allarmés; & pour empêcher que la contagion ne se répandît plus loin, ils convoquerent promptement une Assemblée de la Nation à Ferente, pour

pour déliberer sur les moyens d'arrêter les conquêtes des Romains. Là il fut résolu que chaque ville fourniroit autant de troupes qu'elle pourroit pour défendre la liberté de la Patrie contre les entreprises de Rome, & qu'on enverroit des Ambassadeurs aux Peuples voisins, particulierement aux Etruriens & aux Sabins, pour leur demander des secours. Les Sabins promirent que dès qu'ils sauroient que les troupes Latines auroient commencé à ravager les terres des Romains, ils prendroient les armes de leur côté; & que pour faire diversion ils fourageroient les terres voisines. Quant aux Etruriens, ils furent partagés de sentimens. La plûpart étoient d'avis de ne prendre aucune part à cette guerre. Il n'y eut que cinq de leurs villes qui s'engagerent à envoyer des troupes au secours des Latins, savoir Clusium, Arezzo, Volaterre, Russelle, & Vetulone.

Ranimés par cette espérance, les Latins leverent dans toutes leurs villes autant de troupes qu'elles pouvoient leur en fournir, & s'étant joints à celles que les Etruriens leur avoient envoyées, ils fondirent sur les terres de Rome. Dans le même tems les Sabins qui leur avoient promis leur secours, entrerent dans le païs voisin pour y faire le dégât. Tarquin qui pendant leurs préparatifs avoit levé une nombreuse Armée, étoit tout prêt à se remettre en campagne. Mais ayant fait réflexion que ce seroit affoiblir ses troupes que de les partager en deux corps, il resolut de laisser faire aux Sabins tout le mal qu'ils pourroient, & de marcher à la tête de toutes ses forces contre les Latins & les Etruriens. Quand les deux

Ar-

Armées furent en présence, elles s'observerent pendant quelques jours sans oser hazarder une action générale. Mais de tems en tems la Cavalerie légere se détachoit de part & d'autre, & livroit quelquefois des combats très-sanglans. Les troupes enfin se lasserent de ces escarmouches, & on en vint bien-tôt à une action générale. Les escarmoucheurs s'étant animés au combat, ceux qui étoient restés dans les retranchemens, en sortirent d'abord en petit nombre pour secourir les leurs, & tous enfin se trouverent engagés dans une bataille. Les deux Armées presqu'égales en nombre tant pour la Cavalerie que pour l'Infanterie, se disputerent la victoire avec une valeur incroyable; tous les Soldats également exercés dans le métier de la guerre, & également animés les uns contre les autres, étoient persuadés que cette journée devoit décider du salut & de la liberté des deux Nations. L'action dura tout le reste du jour, & la nuit étant venuë on se separa sans savoir de quel côté étoit l'avantage. Mais le lendemain la differente contenance des deux Armées fit assez voir pour qui la victoire s'étoit déclarée. Car Tarquin pour montrer qu'il étoit prêt à livrer un second combat, fit avancer ses troupes dans la plaine, où il les retint quelque tems rangées en bataille. Les Latins au contraire n'osoient remuer ni sortir de leurs lignes. Quand il vit qu'ils ne faisoient aucun mouvement, il fit enterrer honorablement ses morts & dépouiller ceux des ennemis, après quoi il rentra dans son camp avec un air triomphant.

Quelques jours après, les Latins ayant reçu des Etruriens un nouveau renfort, hazarderent une

une seconde bataille. Elle fut beaucoup plus sanglante que la premiere. D'abord les Romains plierent, & leur aîle gauche fut mise en desordre. Mais Tarquin qui combattoit avec succès à l'aîle droite, étant informé que ses troupes avoient lâché pied, courut à leur secours avec les meilleurs escadrons de sa Cavalerie. Il attaque l'ennemi avec fureur, & jette la terreur par tous les rangs. En même tems l'Infanterie Romaine revient de sa premiere épouvante, elle se rallie, met à son tour les ennemis en déroute, & les taille en pieces sans leur donner de quartier. Le Roi laisse le corps de son Armée pour achever la victoire, & ordonne cependant à son Infanterie de le suivre au petit pas en ordre de bataille. Il court lui-même à bride abbattue au camp des Latins avec sa Cavalerie, il y arrive avant que les fuyars y ayent porté la nouvelle de leur défaite, & le prend du premier assaut. D'un côté les fuyars y accourent en foule, & de l'autre la Garnison en sort pour se jetter dans la plaine. Les Romains tombent sur les uns & sur les autres, & en font une sanglante boucherie. Les uns meurent les armes à la main, les autres poussés & culbutés dans leurs lignes, périssent miserablement. Quelques-uns, mais en petit nombre, échappent à la mort, & se rendent à la merci du vainqueur. De l'aveu de toutes les troupes, on fut redevable à Tarquin du succès de cette journée. Il trouva de grosses sommes d'argent dans le camp des Latins & quantité d'autres effets; il s'en reserva une partie, & abandonna le reste au pillage.

Après une expédition si glorieuse, il marcha contre

contre les villes des Latins, resolu d'emporter de force celles qui refuseroient de se soumettre. Mais il ne fut point obligé de les assieger. Elles eurent toutes recours à sa clemence, & n'employant pour armes que les prieres, elles lui demanderent la paix à telles conditions qu'il voudroit, & lui ouvrirent leurs portes. Tarquin dans cette occasion donna des marques de sa moderation & de sa clemence. Il ne fit mourir personne, il ne condamna aucun Citoyen ni à l'exil ni à l'amende; il ne changea rien à leurs Loix, à leur Gouvernement, à leurs Privileges; & sans leur faire payer de contributions, il leur laissa la joüissance entiere de leurs terres & autres biens. Il leur ordonna seulement de rendre aux Romains les transfuges & les prisonniers sans rançon, de remettre à leurs maîtres tous les esclaves qu'ils avoient enlevés dans leurs courses, de restituer ou payer aux gens de la campagne ce qu'ils leur avoient emporté, en un mot de reparer tous les torts qu'ils avoient faits sur les terres de la République; leur promettant que s'ils remplissoient exactement ces conditions, ils seroient toûjours amis & Alliés des Romains, pourvû que dans la suite ils les regardassent comme leurs protecteurs, qu'ils eussent toûjours une parfaite déference pour leurs ordres, & que jamais ils n'entrassent dans aucune intrigue contre leurs interêts.

La guerre des Latins étant si heureusement & si glorieusement terminée, Tarquin revint à Rome, & y reçut les honneurs du Triomphe. Il ajoûta plusieurs choses aux ornemens & à la pompe de cette solemnité. L'Histoire nous

apprend qu'il reçut les honneurs du Triomphe en robe d'or; & quelques Auteurs d'une autorité plus douteuse, disent qu'il les reçut dans un char d'or. Quoi qu'il en soit, il ajoûta tant de nouveaux ornemens à la magnificence du Triomphe, qu'il y a des Auteurs qui disent qu'il fut le premier qui institua cette auguste cérémonie. Il célébra aussi des Jeux avec une pompe & une dépense qui jusqu'alors avoient été inconnues à Rome. Les dépouilles qu'il avoit enlevées aux ennemis, étoient plus que suffisantes pour fournir à toutes ces dépenses. Ce fut à cette occasion qu'il fit bâtir le grand Cirque entre le Mont Palatin & le Mont Aventin. Avant ce tems-là, tous les spectateurs qui assistoient à ces sortes de solemnités étoient debout. Tarquin fut le premier qui fit faire autour de ce Cirque des sieges couverts, qu'il partagea en trente parties, assignant à chaque Curie ses places particulieres, afin que tout le monde fût assis en son rang. Dans le tems que Denys d'Halicarnasse étoit à Rome, ce Cirque avoit trois stades & demi de longueur, sur quatre Plethres ou arpens de largeur, & il y tenoit 150000 hommes fort à l'aise. Mais il n'étoit pas si grand du tems de Tarquin; on l'avoit augmenté depuis son regne, & on y avoit ajoûté beaucoup d'ornemens. Les Jeux que ce Prince fit célébrer pour le divertissement du Peuple, consistoient principalement en courses de chevaux & en lutteurs qu'il avoit fait venir d'Etrurie. Depuis ce tems-là ces Jeux se célébrerent tous les ans, & on les appella les Jeux Romains ou les Grands Jeux.

Tarquin fit en même tems orner le Forum Re-

Romanum, c'eſt-à-dire, la Place publique de Rome, où l'on rendoit la Juſtice, où ſe faiſoient les Aſſemblées, & où l'on traitoit des affaires; il fit bâtir des boutiques & plûſieurs autres édifices autour de cette Place. Mais ce qu'il fit de plus important, c'eſt qu'il rétablit les murs de Rome, qui auparavant n'étoient que de pierres brutes, mal polies, poſées les unes ſur les autres ſans aucun art. Quelque fabuleux que ſoit ce que l'on dit de Remus, ſavoir, qu'il franchit d'un ſaut les murs dont ſon frere avoit fortifié ſa nouvelle ville, il eſt certain que ſes fortifications étoient peu de choſe. Quand on ajoûta une nouvelle colline à la ville de Rome, on la fortifia de murailles. Mais ces murailles étoient faites à la hâte; de ſorte qu'elles n'étoient pas aſſez fortes pour mettre la ville en ſûreté; & d'ailleurs elles étoient ſi mal bâties qu'elles ne ſervoient pas même d'ornement. Tarquin crut qu'il ne pouvoit mieux occuper le Peuple qu'à fortifier toute la ville de nouvelles murailles de pierres de taille quarrées. Mais à peine eut-il fait commencer l'ouvrage, qu'il fut obligé de l'interrompre à l'occaſion des excurſions que faiſoient les Sabins ſur les terres de la République.

Cette Nation ſavoit combien elle avoit offenſé les Romains, & que Tarquin ne differoit à ſe venger que pour le faire plus ſûrement. C'eſt pourquoi elle reſolut de le prévenir, & fit paſſer le Teverone à ſon Armée avant que les Romains euſſent des troupes en campagne. Mais Tarquin avoit fait des préparatifs de loin; & quelque diligence que fiſſent les ennemis, il fut auſſi-tôt prêt qu'eux.

Les deux Armées se rencontrerent sur les frontieres, & en vinrent aux mains. Le combat fut très-sanglant, & dura jusqu'à la nuit sans que la victoire se déclarât. Les jours suivans ils ne sortirent point de leurs lignes ni les uns ni les autres. Au contraire ils reculerent leurs camps, & à la fin chacun se retira comme de concert, sans piller le païs ennemi. Car le Général des Sabins & le Roi des Romains avoient le même dessein de mettre sur pié une Armée plus nombreuse pour rentrer en campagne au commencement du Printems.

Les deux Nations ayant fait de nouveaux préparatifs, recommencerent leurs hostilités dès que la belle saison fut venuë. Les Sabins qui avoient reçu des Etruriens un renfort considerable, parurent les premiers en campagne. Ils vinrent se poster près de Fidenes, au confluent du Teverone & du Tibre, où ils établirent deux camps sur une même ligne. Le lit commun des deux fleuves étoit entre deux. Mais ils y firent un pont de bois sur des batteaux pour avoir communication de l'un à l'autre; de sorte que ce n'étoit, pour ainsi dire, qu'un seul & même camp. Sur la nouvelle de leur marche, Tarquin se mit aussi en campagne avec son Armée, & alla se camper auprès du Teverone, un peu au-dessus des Sabins. Il se saisit d'une colline où il n'étoit pas possible aux ennemis de l'attaquer, & à la faveur de ce poste avantageux il differa de livrer bataille jusqu'à ce qu'il fût sûr du succès. Quelqu'envie qu'eussent les deux Armées d'en venir aux mains, il n'y eut cependant aucune action générale. Mais Tarquin sans donner bataille, ruïna entierement les affaires des Sabins

bins par un ſtratagême qui eſt un des plus remarquables de l'Antiquité. Voici de quelle maniere il s'y prit. Il jetta ſur le Teverone, auprès duquel il s'étoit campé, quantité de petits batteaux, qu'il remplit de poix, de ſouffre, de bois ſec, & d'autres matieres combuſtibles ; & vers la quatrième veille il y fit mettre le feu & les laiſſa aller au courant de l'eau. Le vent favoriſant ſon deſſein, ces brulots gagnerent bien-tôt le pont, & y causérent un grand embraſement. Les Sabins apperçoivent des tourbillons de flamme, ils accourent au pont, & font tous leurs efforts pour arrêter l'incendie. Pendant ce tems-là Tarquin fait marcher ſon Armée en ordre de bataille, attaque un des deux camps qui étoit du même côté de la riviere que ſes troupes, & s'en empare d'autant plus facilement que la plûpart des ennemis l'avoient abandonné pour courir au feu. Tandis que cela ſe paſſoit, un détachement de l'Armée Romaine, que le Roi avoit envoyé la nuit d'auparavant, & qui avoit paſſé le fleuve, partie ſur des batteaux, partie ſur des radeaux, ſortit de ſon embuſcade dès qu'il vit le pont en feu, & ſe rendit maître de l'autre camp avec la même facilité. Les Sabins qui s'étoient mis en défenſe, furent taillés en piéces par les Romains ; d'autres ſe jetterent dans le fleuve pour ſe ſauver à la nage, mais ne pouvant réſiſter à la rapidité de ſon cours, ils furent engloutis ; & la plûpart de ceux qui étoient allés éteindre l'incendie du pont, périrent miſerablement par le feu. On fit auſſi un grand nombre de priſonniers ; & afin qu'il ne manquât rien à la gloire de cette

journée, les Romains perdirent très-peu de monde.

On dit qu'on apprit à Rome cette importante victoire par les armes des ennemis qu'on vit flotter sur le fleuve, avant que personne pût y en porter la nouvelle. Le Roi envoya à la ville les dépouilles qu'il avoit enlevées dans les deux camps. On les mit toutes en pile, & on en fit un sacrifice au Dieu Vulcain, à qui Tarquin les avoit vouées en cas que ses entreprises eussent un heureux succès. Le Roi profitant de sa victoire, continua à ravager les terres des ennemis, tandis que la terreur de ses armes étoit répandue parmi eux. Les Sabins qui avoient perdu leurs meilleures troupes dans la derniere action, mirent sur pied une nouvelle Armée. Elle n'étoit composée que de Soldats sans expérience & peu aguerris. Ils oserent néanmoins hazarder une bataille; mais ils eurent le succès qu'ils devoient attendre de l'inégalité de leurs forces. Après cette déroute, reconnoissant leur foiblesse & leur témerité, ils envoyerent des Ambassadeurs à Rome, & demanderent une trêve; on la leur accorda pour six ans.

Tarquin ayant terminé cette guerre, reçut les honneurs du Triomphe: mais il ne jouit pas long-tems de la paix. Dans les batailles précedentes on avoit fait un grand nombre de prisonniers sur les Etruriens. Ils envoyerent des Ambassadeurs à Rome pour demander qu'on les leur rendît. Tarquin ne jugea pas à propos d'accorder cette faveur à une Nation qui paroissoit toujours portée à se déclarer contre Rome. Sur son refus, il se tint une Assemblée

blée solemnelle des Etats du païs, où il fut resolu que toutes les villes d'Etrurie s'uniroient ensemble pour faire la guerre à l'ennemi commun, & que ceux qui ne voudroient pas entrer dans cette ligue, seroient déclarés rebelles & déchus des droits de l'alliance. En vertu de cette Ordonnance ils prirent tous les armes, & on vit bien-tôt une nombreuse Armée sur pied. D'abord ils passerent le Tibre, & vinrent se camper à la vuë de Fidenes. Cette ville ne les arrêta pas long-tems. Elle étoit agitée d'une sédition, & ils surent profiter de l'occasion pour s'en rendre maîtres par intelligence. Ensuite ils pillerent les terres des Romains sans trouver de résistance. Ils en enleverent un grand nombre de prisonniers ; & laissant une forte garnison dans Fidenes, ils s'en retournerent chargés de butin.

Tarquin attendit que les ennemis eussent jetté leur premier feu, & laissa piller les terres des Romains. Mais l'année suivante, il arma toutes ses forces domestiques, fit venir des villes alliées autant de troupes qu'elles purent lui en fournir, & dès le commencement du Printems il ouvrit la campagne avant que les Etruriens pussent s'assembler de toutes leurs villes. Comme son Armée étoit très-nombreuse, il la partagea en deux corps. Il se mit lui-même à la tête du premier qui étoit composé de troupes Romaines, & marcha contre les villes des Tyrrheniens. Le second comprenoit les Alliés, Latins pour la plûpart, dont il donna le commandement à Egerius son neveu, avec ordre d'aller bloquer Fidenes. Les Alliés mirent donc le siege devant cette ville. Mais comme ils se croyoient superieurs en nombre

& que pour cette raiſon ils mépriſoient les ennemis, ils ſe camperent dans un lieu peu ſûr, & n'eurent pas aſſez de ſoin de ſe bien retrancher. Cette negligence leur couta cher, & peu s'en fallut qu'ils ne fuſſent défaits à platte couture; car la Garniſon de Fidenes qui avoit fait venir ſecretement des ſecours d'Etrurie, fit ſur eux une ſortie ſi à propos, que du premier effort elle emporta leurs retranchemens qui étoient mal gardés, & que tombant ſur les fourageurs elle en fit un grand carnage.

Pendant ce tems-là, le Roi à la tête de l'Armée Romaine entra ſur les terres des Veiens, & y fit le dégât, jusqu'à ce que les Etruriens fuſſent venus à leur ſecours, & qu'il les eût attirés à un combat dont le ſuccès fut entierement à ſon avantage. Après ce combat, les Veiens s'étant retirés dans leurs murailles, les campagnes lui furent ouvertes; il les parcourut ſans trouver de réſiſtance, y fit un grand nombre de priſonniers, & avant la fin du Printems il s'en retourna à Rome chargé de butin. Ce païs étant très-riche & très-abondant, il réſolut enfin d'en tirer ce qui lui étoit néceſſaire pour faire ſubſiſter & pour entretenir ſon Armée. Il y fit trois courſes conſécutives, & déſola tellement les terres les plus fertiles qu'il mit ces pauvres Peuples hors d'état de recueillir ni bled, ni vin, ni fruits pendant trois ans. Il ravagea de la même maniere les campagnes de Céré, qui étoit une des plus grandes villes, des plus peuplées, & des plus riches de l'Etrurie. Il en ſortit des troupes pour défendre les terres, mais elles furent battues & obligées de ſe retirer ſous leurs murailles. Les Romains s'étant rendu maîtres de

ces

ces campagnes qui fournissoient abondamment à toutes les nécessités de la vie, y vêcurent plusieurs jours aux dépens de l'ennemi; & quand il fut tems de se retirer, ils en emporterent tout ce qu'ils purent. De si heureux succès animerent Tarquin à poursuivre ses conquêtes. Il marcha vers Fidenes dans le dessein d'en chasser la garnison & de punir severement ceux qui avoient livré la ville aux Etruriens. La garnison fit une sortie pour l'empêcher d'en faire le siege. Mais les Romains la défirent dans un combat, & prirent la ville d'assaut. Quelques-uns des Citoyens qui s'étoient distingués dans la revolte, furent décollés, & d'autres moins coupables furent ou bannis à perpetuité ou condamnés à de grosses amendes. Le Roi donna tous les biens des coupables à ceux de l'ancienne colonie Romaine qui lui avoient toujours été fidéles, ou il les distribua à la nouvelle garnison qu'il y laissoit.

Nous n'avons pas beaucoup de particularités d'une guerre si glorieuse & à Tarquin & à la ville de Rome. Nous savons seulement en général qu'elle fut très-fatale aux Etruriens, & qu'après avoir duré neuf ans, elle se termina par la bataille d'Erete dans le païs des Sabins. Les Etruriens avoient pris leur marche par cette ville, sur la parole qu'on leur avoit donnée que les Sabins leur fourniroient quelques secours, parce que la trêve de six ans qu'ils avoient obtenue de Tarquin, étoit expirée, & qu'ils n'avoient rien tant à cœur que de reparer leurs pertes. Ils comptoient d'autant plus sur ces secours que les villes Sabines pouvoient leur donner une florissante jeunesse, qui avoit

eu le tems de croître & de se fortifier pendant la trêve. Mais leurs esperances s'évanouïrent. Car il ne leur vint point de secours, excepté quelques volontaires à qui ils donnoient une grosse paye. D'ailleurs l'Armée Romaine ayant fait prompte diligence, parut beaucoup plûtôt qu'ils ne s'y attendoient, & il fallut en venir aux mains. Les Romains remporterent en cette journée une victoire complete, qui leur couta peu de monde. Les Etruriens au contraire y firent des pertes irreparables. La plupart se défendirent jusqu'à l'extrémité, & resterent sur le champ de bataille; les autres cherchant à s'échapper par des routes inconnues, tomberent dans des défilés impraticables, où il ne leur restoit point d'autre ressource que de se laisser tailler en piéces ou de se rendre à la discrétion du vainqueur. Cette affreuse déroute leur fit perdre toute esperance, sur-tout lorsqu'ils virent que d'une si nombreuse Armée, il ne revenoit presque personne. Les Chefs de la Nation informés que Tarquin se préparoit à continuer la guerre, prirent un parti que la prudence seule pouvoit leur suggerer. Ils convoquerent les Etats généraux, & il fut resolu qu'on demanderoit la paix. Aussi-tôt on envoya à Rome une Ambassade composée des personnes les plus distinguées de chaque ville & par leur âge & par leur rang, avec plein pouvoir de conclure un Traité aux conditions qu'il plairoit au Roi.

La nouvelle de la victoire que Tarquin venoit de remporter, étant arrivée à Rome, le Senat & le Peuple d'un commun consentement lui décernerent les honneurs du Triomphe.

phe. Il étoit de retour, & avoit déja fait son entrée triomphante, lorsque les Députez des villes d'Etrurie arriverent. Il les reçut avec beaucoup d'humanité; il écouta même avec patience un long discours dans lequel ils s'étendirent sur la moderation & la clemence dont ils tâchoient de lui inspirer les sentimens, & sur les anciennes alliances qui les unissoient avec les Romains. Quand ils eurent fini, il leur dit qu'il n'avoit qu'une question à leur faire, savoir, s'ils venoient disputer avec lui de l'égalité, & si les villes qui les avoient envoyés, se regardoient encore comme Souveraines & indépendantes, ou si elles se reconnoissoient vaincuës & vouloient se soumettre au Vainqueur? Les Ambassadeurs déclarerent hautement qu'ils venoient pour lui remettre leurs villes, & qu'ils se trouveroient trop heureux de recevoir la paix aux conditions qu'il voudroit. Tarquin ravi de les voir soumis: „ Ecoutez, maintenant, leur dit-il, à quelles „ conditions je vous accorde la paix, & de „ quelle maniere je veux récompenser votre „ soumission. Mon dessein n'est point de faire mourir, ni d'exiler, ni de dépouiller de „ ses biens aucun des Etruriens. Je laisse à „ toutes vos villes la liberté de vivre selon „ leurs Loix & de garder leur ancienne forme „ de Gouvernement, sans les obliger ni à recevoir garnison ni à payer aucun tribut. „ Pour récompense de toutes ces graces, je „ ne demande qu'une seule chose que je croi „ que vous ne devez pas me refuser, c'est „ que vous me reconnoissiez pour votre Souverain; je puis bien l'être malgré vous, tant „ que je serai le plus fort; mais j'aime mieux

„ que vous m'accordiez ce titre de bonne
„ grace, que de le prendre sans votre consen-
„ tement. Allez porter cette nouvelle à vos
„ villes, je vous promets une suspension de
„ tout acte d'hostilité jusqu'à ce que vous so-
„ yez de retour.

Sur ces promesses, les Ambassadeurs partirent pour porter en Etrurie les propositions du Roi. Quelques jours après, non seulement ils lui rapporterent pour réponse que leurs villes le reconnoissoient pour leur Souverain, mais ils lui présenterent toutes les marques de Souveraineté dont leurs Rois étoient revêtus; elles consistoient en une Couronne d'or, un Thrône d'ivoire, un Sceptre au bout duquel il y avoit une aigle, & en de riches habits Royaux tels qu'en portoient les Rois de Perse & de Lydie. On croit aussi généralement qu'ils lui présenterent en même tems douze faisceaux, avec autant de haches, dont chacune appartenoit au Roi ou Souverain Magistrat de chaque ville, & qu'on donnoit toutes à un seul & même Général d'Armée dans toutes les expéditions que les villes d'Etrurie entreprenoient en commun. Mais ce fait n'est pas si certain que les autres; car quelques Auteurs disent que longtems avant le regne de Tarquin on portoit douze haches devant les Rois, & que dès le tems de la fondation de Rome Romulus avoit pris cette coûtume des Etruriens. Si nous en croyons les Historiens Romains, Tarquin ne se servit pas de ces marques d'honneur aussitôt qu'il les eut reçuës, quoiqu'elles convinssent fort à son caractere. Il demanda auparavant au Senat & au Peuple s'il pouvoit en faire usage, & sur leur consentement il commença

mença dès-lors & continua le reste de sa vie à porter une Couronne d'or, un habit de pourpre bigarré de diverses couleurs, un Sceptre d'ivoire, à s'asseoir sur un Thrône aussi d'ivoire, & à faire marcher devant lui douze Licteurs avec des haches & des faisceaux lorsqu'il paroissoit en public ou qu'il rendoit la Justice. Les Rois qui lui succederent, se servirent des mêmes ornemens. Les Consuls qu'on créoit tous les ans après qu'on eut chassé les Rois, les conserverent tous, excepté la Couronne & la robe de diverses couleurs, qu'on leur retrancha comme des ornemens odieux & contraires à la Liberté. Cependant on ne leur ôta pas pour toujours ces deux dernieres marques de la puissance souveraine, puisque quand le Senat leur avoit décerné les honneurs du Triomphe pour quelque grande victoire remportée sur les ennemis, ils paroissoient en public avec tout cet appareil de la Royauté.

La guerre des Etruriens étant heureusement terminée, il ne restoit plus que les Sabins qui disputassent aux Romains la superiorité. C'étoit une Nation belliqueuse, riche, puissante, & fameuse par sa haine hereditaire contre Rome. Tarquin avoit envie de les réduire, comme il avoit réduit les autres Peuples voisins. Il ne lui fut pas difficile de trouver un prétexte pour leur déclarer la guerre. Il les somma de lui livrer ceux qui avoient engagé les Etruriens à entrer sur les terres de Rome en leur promettant de faire soulever les villes Sabines en leur faveur. Les Sabins ne purent se résoudre à livrer leurs meilleurs Citoyens, car c'étoient les plus éminens de chaque ville qui avoient ainsi attiré les Etruriens sur les terres

des Romains ; & pour ne pas donner à Tarquin le tems de les prevénir, ils se mirent au plus vite en campagne. D'abord ils passerent le Teverone sans trouver de résistance, & ravagerent les campagnes en toute sûreté. Le Roi mit sur pied la fleur de la jeunesse Romaine, & marcha à grandes journées pour attaquer les fourageurs. Il les trouva dispersés au pillage, en tua un grand nombre, & leur ayant enlevé leur butin, il alla se camper à la vuë de leurs lignes. Il laissa passer quelques jours, jusqu'à ce que le reste de son Armée & les troupes auxiliaires qu'il attendoit, vinssent le joindre ; après quoi il sortit dans la plaine pour engager le combat. Les Sabins sans s'étonner de l'ardeur que les Romains faisoient paroître, sortirent aussi de leurs retranchemens. Ils ne cédoient à leurs ennemis ni en nombre ni en valeur. Ils se battirent avec un courage extraordinaire, tant qu'ils n'eurent à soutenir que ceux qui étoient rangés en bataille devant eux. Mais quand ils virent qu'un corps de troupes toutes fraiches venoit en bon ordre les charger en queue, ils abandonnerent leurs rangs & prirent la fuite. Ces nouvelles troupes étoient composées de la fleur de la Cavalerie & de l'Infanterie Romaine ; Tarquin la nuit précedente les avoit placées en embuscade dans un poste avantageux, avec ordre d'attaquer l'ennemi par derriere quand le combat seroit engagé. Les Sabins les voyant venir à eux, furent tellement saisis d'épouvante, qu'ils perdirent courage & n'eurent plus la force de se défendre. Ils firent néanmoins quelques efforts pour s'enfuir. Mais la Cavalerie Romaine leur ferma le passage & les investit de toutes parts.

Il ne s'en sauva qu'un très-petit nombre qui se retirerènt dans quelques villes voisines ; les autres furent taillés en piéces, ou faits prisonniers. Ceux qui étoient restés dans le camp pour le garder, furent si consternés de cette affreuse déroute, que sans oser même se mettre en défense, ils se livrerent aux ennemis & leur abandonnerent leurs retranchemens.

Cette perte néanmoins les irrita beaucoup plus qu'elle ne les abbattit. Persuadés que la victoire qu'on avoit remportée sur eux, étoit plûtôt l'effet de l'artifice que de la force & du courage, ils se flattoient de mieux réussir dans la suite & d'étonner les Romains par leur valeur. Dans cette espérance, ils leverent une Armée plus nombreuse que la premiere, & élurent un Général d'une grande réputation & d'une expérience consommée. Tarquin résolut de les prévenir à son tour ; il rassembla ses troupes en diligence, & passa le Teverone avant que les ennemis pussent se joindre en un corps. Sur la nouvelle de sa marche, le Général des Sabins prend une partie de ses troupes, & va au-devant de lui. Comme il se sentoit trop foible pour hazarder une bataille, il se campe à la vûë des Romains sur une colline haute & escarpée, où il étoit presque certain qu'on ne pourroit pas le forcer à combattre ; de là il envoyoit continuellement des partis pour harceler les fourageurs & pour empêcher les Romains de faire des courses dans la campagne. Il y eut de fréquentes escarmouches de la Cavalerie & de l'Infanterie légere, mais le Général des Sabins évita toûjours une action générale, & quelques tentatives qu'on fît,

fit, il ne fut pas possible de l'y attirer. Tarquin ennuyé de ces retardemens, résolut de forcer le camp des ennemis. Il leur livra plusieurs assauts; mais le poste étant trop difficile à emporter, il prit le parti de leur couper les vivres afin de les réduire par la famine. Il mit des troupes dans toutes les avenues, pour les empêcher de sortir dans la campagne, & d'aller chercher du bois, du fourage, & autres provisions nécessaires; & par ce moyen il les réduisit à la derniere extrémité. Les Sabins ainsi réduits, prirent l'occasion d'une nuit obscure & orageuse pour décamper honteusement. Ils sortirent de leur poste sans beaucoup de perte; mais ils furent obligés d'abandonner leurs malades, leurs blessés, leurs chevaux, leurs tentes, & toutes leurs munitions de guerre. Le lendemain les Romains pillerent le camp, enleverent les tentes, les bêtes de charge, l'argent & autres effets, & revinrent à Rome, suivis d'un grand nombre de prisonniers.

La guerre des Sabins dura cinq ans sans discontinuer. Pendant ce tems-là, on ne cessa de faire des courses de part & d'autre pour ruiner le païs ennemi. Il se donna plusieurs combats entre les deux Nations; & la fortune se déclara tantôt pour les uns, tantôt pour les autres: mais si les Sabins remporterent quelquefois l'avantage dans les petits combats, les Romains gagnerent les plus grandes batailles & les victoires signalées. La derniere année les Sabins ayant résolu de faire un dernier effort, armerent tout ce qu'ils avoient d'hommes en état de porter les armes. Les Romains de leur côté mirent en campagne toutes leurs troupes,

cel-

celles des Etruriens, & généralement toutes les forces de leurs Sujets & de leurs Alliés. Le Général des Sabins divisa son Armée en deux corps qu'il posta dans deux differens camps. Tarquin partagea la sienne en trois : le Roi en personne commandoit les Romains; Aruns son neveu conduisoit les Etruriens ; & Servius Tullius son gendre, homme courageux & d'une prudence consommée, étoit à la tête des Latins & des autres Alliés. Tous les préparatifs étant faits de part & d'autre, on en vint aux mains. L'action commença du matin, & dura un jour entier. Mais à la fin les Romains remporterent la victoire, & ayant fait un grand carnage, ils prirent plusieurs prisonniers, & se saisirent des deux camps. Maîtres de la campagne ils ruïnerent tout le païs par le fer & par le feu, & sur la fin de l'Eté ils revinrent à Rome avec de grandes richesses.

Tarquin reçut alors pour la troisiéme fois les honneurs du Triomphe. Au Printems suivant il leva une nouvelle Armée, & se mit en campagne. Son dessein étoit d'assiéger quelques villes des Sabins, mais ils le prévinrent par une prompte soumission. Leur courage étoit tellement abbattu par leurs pertes précedentes, qu'ils ne pouvoient attendre d'une plus longue guerre que leur ruïne entiere & une honteuse servitude. Dans une si fâcheuse situation il ne leur restoit point d'autre parti que d'avoir recours à la clemence du Vainqueur qui leur étoit connuë ; ils le firent, & ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Ils envoyerent les principaux de chaque ville à Tarquin pour se rendre à lui & pour le prier de leur accorder la paix

à des conditions raisonnables. Le Roi ravi de pouvoir réduire cette Nation sans aucun danger, reçut favorablement l'Ambassade; il leur accorda la paix aux mêmes conditions qu'il l'avoit accordée auparavant aux Etruriens; & pour cimenter la nouvelle alliance, il leur renvoya tous leurs prisonniers sans rançon.

Toutes les guerres étant terminées, Tarquin reprit les travaux qu'il avoit interrompus. Il y exerça les Romains avec autant de peines & de fatigues qu'il les avoit exercés dans les travaux militaires, & le Peuple ne fut pas plus en repos dans la paix qu'il l'avoit été dans la guerre. D'abord il fit achever les murs & les fortifications de Rome. Ensuite il commença les immenses travaux de ces égouts par où les eaux & les immondices de la ville s'écoulent dans le fleuve; ouvrage qui dans le tems même de la plus grande splendeur de Rome, a toujours été regardé comme une des plus éclatantes preuves de sa magnificence. Ne croiroit-on pas, comme remarque judicieusement l'Historien Romain, que ce Prince prévoyoit dès-lors que Rome devoit être un jour la maîtresse du Monde, & que ce fut dans cette vuë qu'il l'orna d'Ouvrages si superbes? On creusa de vastes montagnes d'un bout à l'autre, & on détourna des rivieres de leurs lits pour faire ces magnifiques égouts, qui étoient si larges qu'on pouvoit y aller presque par-tout en batteau comme sur un grand fleuve. Une quantité prodigieuse de décombres & d'immondices, les maisons qui étoient tombées, les incendies, les tremblemens de terre, ruïnerent considérablement ces égouts dans l'espace de sept cens ans; ils étoient bouchés en plusieurs

en-

endroits, & les eaux ne pouvoient plus s'écouler. Agrippa étant Edile, on les fit nettoyer & reparer; on y fit même entrer sept nouvelles rivieres dont on détourna le cours; & la dépense de cet Ouvrage seul monta à mille talens. De-là on peut juger qu'il en couta prodigieusement pour les faire d'abord, & que ce fut un travail immense. Nous voyons dans plusieurs Auteurs que ceux qu'on y employoit, étoient tellement saisis d'horreur en considérant la difficulté de l'entreprise & les dangers qui en étoient inséparables, qu'il y en eut un grand nombre qui se tuerent eux-mêmes, & qu'on ne trouva point d'autre moyen pour arrêter une si pernicieuse manie que de crucifier les corps de ceux qui s'étoient défaits, afin qu'ils servissent d'exemple aux autres. On suppose que cela arriva sous le regne de Tarquin le jeune, qui continua les travaux que son ayeul avoit laissé imparfaits, & qui est noté d'infamie dans l'Histoire comme un Tyran qui se faisoit un plaisir de fatiguer & de consumer le Peuple par les travaux les plus serviles.

Vers le même tems, Tarquin entreprit un Ouvrage d'une autre nature. Ce fut de bâtir un Temple à Jupiter, à Junon & à Minerve, comme il s'y étoit obligé par un vœu dans la derniere bataille contre les Sabins. L'entreprise étoit digne d'un Prince si religieux. Comme il n'avoit point encore désigné de place pour l'édifice, il assembla les Augures & leur demanda leur avis. Ceux-ci consulterent les règles de leur Art, & lui dirent qu'ils ne voyoient point d'endroit qui pût être & plus agréable aux Dieux & plus propre pour un Tem-

Temple, que le mont Tarpeïen qui commandoit sur la Place publique. Mais il y avoit deux difficultés qui paroissoient invincibles. La colline étoit roide, escarpée, & presqu'inaccessible. D'ailleurs il y avoit déja plusieurs Autels & plusieurs petites Chapelles consacrées aux Dieux ; il auroit fallu les ôter pour faire place au nouvel édifice, & s'exposer à commettre un sacrilege. Cette derniere difficulté n'étoit pas la plus grande ; les Augures la leverent facilement. Ils résolurent de consulter les Dieux l'un après l'autre, & de ne point transporter leurs Autels qu'ils ne donnassent des marques visibles de leur consentement. Tous les autres Dieux ou Genies leur permirent d'ôter leurs Autels & de les mettre ailleurs. Il n'y eut que le Dieu Terme & la Jeunesse qui furent sourds à leurs prieres, & qui ne voulurent jamais ceder leurs places, quelques instances qu'on leur fît. On fut donc obligé d'enfermer leurs Autels dans l'enceinte du Temple ; l'un dans le vestibule de Minerve, l'autre dans le Temple même, proche le Sanctuaire. Les Augures conjecturerent de là que jamais les bornes de Rome ne changeroient, & que cette ville seroit toujours florissante ; prédictions qui se sont verifiées pendant une longue suite de siecles. L'autre difficulté étoit beaucoup plus importante. Le Roi cependant en vint à bout. On pratiqua par des travaux immenses un chemin plus facile pour monter au haut de la colline ; & en remplissant les creux & applanissant les éminences, on fit sur le mont Tarpeïen dont le sommet étoit inégal & escarpé, une grande Place assez unie pour y bâtir un vaste & magnifique Temple. Mais il n'eut

n'eut pas le bonheur de jetter les fondemens de l'édifice ; car il ne vêcut que quatre ans après avoir terminé la guerre des Sabins, & tout ce tems-là fut employé à faire la Place & les autres préparatifs.

De tous les Augures que Tarquin consulta sur cette pieuse entreprise, le principal & le plus célèbre étoit Attius Nevius ; ce fut lui qui désigna la place où l'on devoit bâtir le Temple, & qui prédit à cette occasion la durée de l'Empire Romain. Nevius étoit né en Etrurie, d'un homme de la campagne, qui gagnoit sa vie à labourer un petit champ. Son pere l'envoya à la ville pour apprendre les Lettres ; & quand il fut suffisamment instruit dans les Sciences communes, il le mit sous la discipline d'un Docteur Etrurien, sous lequel il fit de si grands progrès dans l'Art de deviner qu'il surpassa bien-tôt tous ses collegues. Nevius s'établit à Rome, & quoiqu'il ne fût pas Membre du College des Augures Romains, il s'y acquit tant de réputation, qu'il étoit continuellement consulté, non seulement par le Peuple, mais encore par les Augures. De si heureux succès lui inspirerent la hardiesse de s'opposer au Roi même dans une entreprise très-innocente. Tarquin étant obligé dans la guerre des Sabins d'augmenter sa Cavalerie, avoit dessein d'ajoûter trois nouvelles Centuries à celles que Romulus avoit établies d'abord, & vouloit leur faire porter son nom & ceux de deux de ses amis. Attius s'y opposa fortement, & appuyá son opposition de raisons plausibles : „ Romulus, lui dit-il, a donné „ des noms à ses Centuries, il en a fixé le „ nombre, & cet établissement a été confir-

„ mé

„ mé par des Augures ; il ne vous est donc
„ pas permis d'y rien ajoûter ni d'y rien chan-
„ ger sans consulter les oiseaux.

Tarquin, qui ne souffroit pas volontiers qu'on traversât ses desseins, ne pouvoit le pardonner à Nevius ; il ne cherchoit que l'occasion de le décrediter & de faire voir qu'il n'y avoit rien de certain dans sa Science. Un jour qu'il étoit sur son Tribunal, il fit venir Nevius en présence d'une nombreuse Assemblée, qu'il eut soin de prévenir sur le piege qu'il alloit lui tendre pour faire voir la vanité de son Art. Le Devin vient ; Tarquin le reçoit d'un air doux & honnête : „ Voici, lui dit-il, l'occa-
„ sion de donner des preuves de votre habi-
„ leté dans l'Art de deviner. Je roule un
„ grand dessein dans mon esprit, & je vou-
„ drois savoir si je puis l'executer. Allez donc
„ consulter les oiseaux, & revenez au plus
„ vite ". Le Devin part ; il revient peu après ; il dit au Roi que les auspices sont favorables, & que ce qu'il médite peut s'executer. Sur cette réponse Tarquin se prend à rire ; & tirant de dessous sa robe un rasoir & une pierre à aiguiser : „ Vous voilà, lui dit il, con-
„ vaincu d'imposture ; il est clair que votre
„ prétenduë Science n'est que fourberie, dès
„ que vous osez assûrer que je puis faire une
„ chose qui est évidemment impossible. Je
„ voulois savoir si d'un coup de rasoir je pour-
„ rois couper cette pierre en deux ; les oiseaux
„ que vous avez consultés, vous ont-ils mon-
„ tré que cela soit possible " ? Toute l'Assemblée applaudit par un éclat de rire, & se mocqua du Devin. Nevius sans s'étonner du bruit : „ Frappez, dit-il au Roi, frappez sur
„ la

„ la pierre : vous la couperez en deux, ou je „ suis prêt à tout souffrir ". Tarquin surpris de la confiance de l'Augure, donne un coup sur la pierre, & le rasoir la coupe en deux avec un morceau de la main qui la tenoit. Cette merveille étonne les spectateurs, il s'éleve un cri général, & on applaudit au Devin.

Confus d'avoir éprouvé à ses dépens la Science de l'Augure, Tarquin abandonna son dessein, & distribua sa nouvelle Cavalerie dans les anciens corps. Après cela il rendit à Nevius les plus grands respects, & tâcha de le gagner par toutes sortes de marques d'estime & d'amitié. Il lui érigea lui-même une statuë de bronze dans la Place publique, vers l'endroit où s'étoit operé le miracle, ou du moins il permit au Peuple de la lui ériger. Cette statuë étoit devant la chambre où se tenoient les Assemblées du Senat, où elle subsista pendant plusieurs siecles ; elle étoit au-dessous de la moyenne taille, & représentoit Nevius la tête couverte du pan de sa robe. On dit aussi que la pierre & le rasoir furent enterrés sous un Autel, pas loin de la statuë; mais ce fait n'est appuyé que sur une Tradition assez incertaine. Quoi qu'il en soit, le bruit du prodige qui étoit arrivé, se répandit par toute la ville. Nevius devint en même tems le plus célèbre & le plus illustre de tous les Augures. Mais dans le plus haut degré de sa gloire il disparut tout d'un coup ; & quelques recherches qu'on fît, on ne put jamais ni savoir ce qu'il étoit devenu, ni même retrouver son corps. Au reste, je ne voi rien en cela de si extraordinaire. Dans des siecles moins fameux pour les miracles,

cles, combien d'illuſtres Perſonnages qui avoient eu le malheur de deplaire aux Princes, ont eu le même ſort ? Dans le ſiecle même de Nevius où les miracles étoient ſi communs, il y eut des incrédules qui chercherent des cauſes naturelles de ſa mort. On ſoupçonna avec raiſon ſes Collegues de s'être défaits de lui par jalouſie. Le Roi lui-même fut accuſé par ſes ennemis d'avoir eu part à ſa mort, & il paroît que rien ne contribua plus à ſa perte que cette accuſation ; bel exemple qui fait voir combien il eſt dangereux d'être ſoupçonné d'avoir touché aux choſes ſacrées !

Tarquin étoit déja dans un âge fort avancé, & par un malheur commun à cet âge, il avoit perdu ſon fils unique, jeune Prince d'un rare mérite, qui avoit donné des preuves extraordinaires d'une valeur prématurée, & qui a treize ans ayant combattu ſeul à ſeul & tué un des ennemis, avoit mérité que le Roi ſon pere lui donnât la robe prétexte & la bulle, qui depuis ce tems-là furent les ornemens des enfans des Romains. Il eſt vrai que ce fils de Tarquin avoit laiſſé deux fils, mais ils étoient encore enfans. Le Roi qui ne pouvoit pas raiſonnablement ſe flatter de vivre jusqu'à ce qu'ils euſſent atteint l'âge viril, jetta les yeux ſur Servius Tullius ſon gendre pour en faire ſon ſucceſſeur, & commença à ſe ſervir de lui pour l'adminiſtration des affaires qu'il étoit hors d'état de gouverner lui ſeul. Les fils d'Ancus Marcius vivoient encore, & ſe flattoient toujours de ſucceder à Tarquin. L'occaſion de la mort de l'Augure qui avoit diſparu tout d'un coup, étoit trop favorable pour la laiſſer échapper. Ils ſurent en profiter

ter contre Tarquin & Servius, & ils commencerent à accuser le Roi de l'avoir fait tuer. „ Il est évident, disoient-ils, que dans „ le dessein qu'il avoit d'introduire des nou- „ veautés dans la République, il a voulu se „ défaire d'un homme qui s'opposoit cons- „ tamment à ses procedés arbitraires. Il n'a „ pris aucune part à la perte que faisoit le pu- „ blic, il n'a pas fait la moindre informa- „ tion, & n'a point interposé son autorité „ pour découvrir les Auteurs d'un crime si „ énorme; c'est une preuve que nul autre „ que lui n'en est l'Auteur. Il vit cependant, „ il regne, & les mains souillées du sang du „ Prophete il offre aux Dieux des sacrifices „ publics. N'est-il pas assez honteux pour „ nous qu'une ville fondée par un Heros qui „ a été mis au rang des Dieux, soit mainte- „ nant gouvernée par un tel Roi? Faut-il „ encore qu'après un étranger les Romains „ ayent pour Monarque un homme inconnu, „ un vil esclave! N'en doutez point, Ro- „ mains, Tarquin veut laisser la Couronne „ à Servius, il lui a déja donné toute l'au- „ torité, il ne lui manque plus que le titre „ de Roi".

Ces discours semés artificieusement par les partisans des Marcius, gens habiles & capables d'en imposer, firent quelque impression. D'abord ils les débitoient tout bas; ensuite devenus plus hardis & se croyant déja assez forts pour parler ouvertement, ils les débiterent dans la Place publique, & un jour ils voulurent chasser le Roi de son tribunal. Mais la vérité fut plus forte que leurs calomnies, &

jamais ils ne purent persuader au plus grand nombre de le déthrôner. Ils ne parloient pas moins contre Tullius que contre le Roi. Mais le crédit de ce Ministre étoit si bien établi, que tout ce qu'ils pouvoient dire, ne faisoit point d'impression. Quant à Tarquin, il fit lui-même son apologie devant le Peuple, & se justifia pleinement. Tullius son gendre ne lui fut pas inutile en cette occasion. Il prouva l'injustice & la fausseté des accusations qu'on faisoit contre lui; & comme il avoit beaucoup d'ascendant sur l'esprit des Romains, il excita la compassion & l'indignation du plus grand nombre, couvrit de confusion ceux qui calomnioient le Roi, & les fit chasser de la Place publique avec ignominie.

Les Marcius ayant échoué dans leur entreprise, employerent leurs amis pour se réconcilier. Tarquin sacrifia volontiers ses ressentimens au souvenir des obligations qu'il avoit à leur pere; & les croyant assez punis de leur témérité par la confusion qu'ils s'étoient attirée, il leur rendit son amitié. Cette feinte réconciliation dura trois ans, pendant lesquels ils continuerent comme auparavant à faire leur cour. Mais dès qu'ils trouverent l'occasion de satisfaire leur haine dont ils conservoient toûjours le venin dans le cœur, ils ne la laisserent pas échapper. Ils délibererent auparavant s'il falloit tuer le Roi ou Servius. Ils voyoient bien que s'ils laissoient vivre le Roi, ils ne pourroient échapper au supplice, & que son nom seul assureroit leur punition; ou qu'au moins il choisiroit entre les principaux Citoyens de Rome un autre gendre qui leur ôte-

ôteroit toute esperance de parvenir à la Couronne: au lieu que s'ils se défaisoient de Tarquin, Servius qui n'étoit qu'un homme privé, n'auroit jamais assez d'autorité pour les faire punir. Sur ces raisons ils se déterminent à faire tuer le Roi. Mais il n'étoit pas sûr pour eux de l'attaquer ouvertement : ils avoient déja tenté cette voye, & elle leur avoit mal réussi. Il fallut donc agir sous main & tenter des voyes secrettes. Cette résolution prise, ils assemblent les conjurés, ils en choisissent deux des plus déterminés, les habillent en païsans, & les envoyent au Palais en plein midi, armés de coignées, & bien instruits de ce qu'ils doivent faire. Ceux-ci arrivent devant le Palais en se querellant pour des torts prétendus; les termes les plus grossiers ne sont point épargnés; des injures ils passent bien-tôt aux coups, ils crient à pleine tête, & réclament la Justice du Roi : les autres conjurés déguisés aussi en païsans, entrent dans leur querelle, & s'offrent à rendre témoignage. Quelques Officiers du Roi sortent au bruit, & les menent devant lui. Il leur ordonne de parler, & leur demande quel est le sujet de leur querelle. Il s'agit, lui dirent-ils, de nos chevres; & en même tems ils continuent à se quereller, criant à pleine tête, parlant tous deux ensemble, sans rien dire qui revienne au sujet de leur contestation. Les spectateurs en rient, & personne n'a le moindre soupçon de leur dessein. Les gardes du Roi les obligent enfin à s'expliquer: Un des deux commence un ennuyeux discours; & tandis que le Roi l'écoute patiemment, l'autre lui décharge un coup

de coignée sur la tête; celui qui parloit lui donne en même tems un autre coup; & profitant tous deux de la surprise où l'on étoit, ils trouvent moyen de s'échapper de la salle où ils avoient fait le coup.

Tanaquil quoique troublée par ce coup imprévu, conserva néanmoins assez de présence d'esprit pour envoyer les Licteurs après les assassins, & pour faire fermer les portes du Palais. On se saisit de ces malheureux, on leur donna la question, & par la force des tourmens on les obligea à déclarer les Auteurs de la conjuration; ensuite on les punit de mort. Cependant elle fit porter le Roi dans sa chambre: mais un moment après il expira, dans la trente-huitiéme année de son regne, qui étoit la quatre-vingtiéme de son âge; Prince né pour la grandeur, qui avoit un esprit de Roi, un esprit de gouvernement dans un plus haut dégré qu'aucun de ses prédécesseurs. Il étoit d'un temperament vigoureux, il avoit encore un esprit actif & propre pour les affaires dans un âge très-avancé; brave de sa personne, mais plus célèbre encore par ses stratagemes que par les victoires qu'il remportoit en bataille rangée. Maître parfait dans l'Art de la guerre, il savoit si bien profiter de ses conquêtes, qu'elles tournoient toûjours à l'avantage du public. Il employoit tantôt la clemence, tantôt la rigueur; & jamais il ne se trompoit dans l'usage qu'il faisoit de l'une ou de l'autre. Jaloux de sa puissance, il aimoit la pompe, l'éclat, la domination, la magnificence, peut-être même jusqu'à l'excès; mais il n'entreprit jamais sur la liberté de son Peuple. S'il désiroit

roit des honneurs, il tâchoit d'y parvenir par des voyes douces & honnêtes, il les demandoit à ses Sujets, & ne vouloit les tenir que d'eux, presque toûjours sûr de les obtenir, mais toûjours disposé à souffrir patiemment un refus. L'esprit de politesse, de grandeur, & de magnificence, qu'il introduisit le premier à Rome, & qui lui acquit tant de réputation dans les siécles suivans, étoit le seul défaut qu'on trouvât en lui dans le siécle où il vivoit. Il est vrai que les ouvrages où il faisoit travailler le Peuple, n'étoient pas pour lui, mais pour l'ornement de Rome & pour l'avantage du public; rare exemple & trop peu suivi par les Princes: mais ils étoient trop grands, trop vastes, trop superbes pour la ville de Rome & pour ses habitans. Ces travaux d'ailleurs étoient trop difficiles, il y avoit trop de danger pour ceux qu'il y employoit, & il y employoit trop de monde; c'est ce qui excitoit de si grands murmures. Son successeur, Prince après Numa, le plus populaire qui jamais ait été sur le Thrône de Rome, interrompit prudemment ces superbes travaux & les laissa imparfaits: mais son petit-fils les fit continuer; & ce ne fut pas un des moindres crimes de son regne si détesté, d'avoir forcé le Peuple à reprendre un ouvrage si bas & si servile.

Tarquin ne laissa point d'enfans mâles. Il avoit eu un fils, qui étoit mort, & dont il lui restoit deux petits-fils. Le plus jeune fut dans la suite assassiné par son frere & par sa femme. L'aîné succeda à Servius: mais il ne parvint à la Couronne que par le meurtre & par

 usur-

usurpation ; crimes jusqu'alors inconnus à Rome. Cependant tous les crimes & toute la Tyrannie de ce Prince n'empêcherent pas que dans les siécles suivans les Romains ne respectassent la mémoire de Tarquin l'Ancien, surtout lorsqu'ils reconnurent qu'ils lui devoient aussi leur liberateur. Car il avoit deux filles, celle qu'il maria à Servius Tullius, & une autre qu'il donna à Junius pere du grand Brutus. Les obligations que Rome avoit à ce généreux liberateur de la Patrie, étoient plus que suffisantes pour assurer à Tarquin une vénération & une reconnoissance éternelles, quand même il n'auroit point eu d'autre mérite que d'être son grand-pere.

Tanaquil & Servius cacherent quelque tems la mort de Tarquin. On s'étoit saisi des assassins, on les avoit mis à la torture, & ils avoient avoué dans les tourmens que les Marcius les avoient engagés à assassiner le Roi. Après qu'on eut fait une punition exemplaire de ces malheureux, Servius agissant au nom du Roi, escorté de Gardes & precedé des Licteurs, parut dans la Place publique au milieu d'une nombreuse Assemblée, & cita les Marcius par un Heraut pour leur faire rendre compte de leur conduite. Ceux-ci ayant refusé de comparoître, il ne lui fut pas difficile de les faire condamner par contumace, eux & tous leurs adherans, à un exil perpetuel, & de faire confisquer tous leurs biens au profit du public. En vengeant ainsi la mort de son beau-pere, il mérita de lui succéder. Il le fit enterrer honorablement, lui marquant après sa mort, comme pendant sa vie, une vive reconnois-

sance,

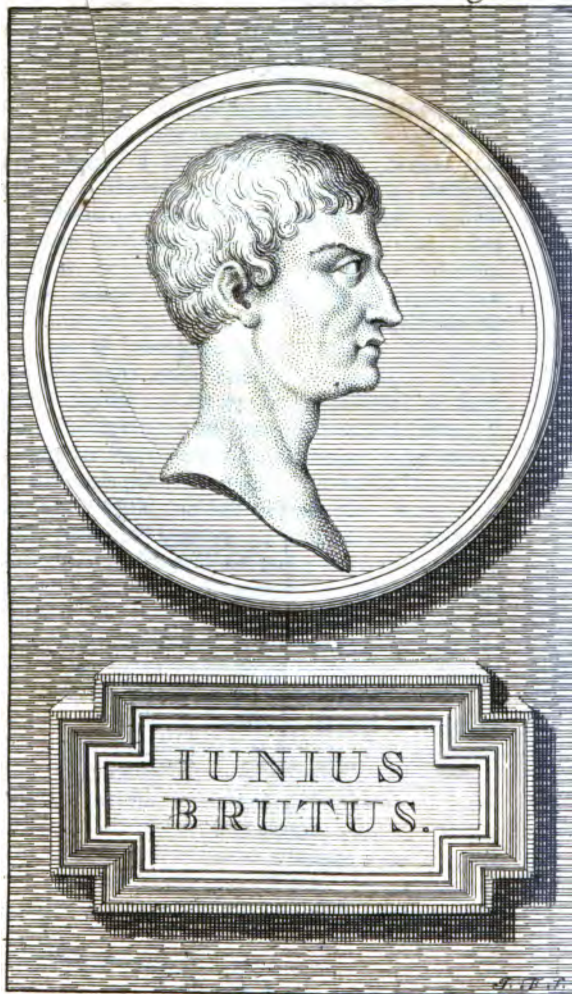
ſance, & donnant dans toutes les occaſions les preuves les plus éclatantes de la plus profonde vénération pour ſa mémoire. Tullius avoit deux filles, c'étoit tout ce qu'il avoit d'enfans; il les donna en mariage aux jeunes Tarquins. Prince malheureux dans ces dernieres marques de pieté! Une alliance ſi funeſte lui couta la vie, & à Rome la liberté.





L. JUNIUS BRUTUS.

DANS les Vies des Hommes Illustres qui se sont distingués en affranchissant leur Patrie du joug de la servitude, il ne faut pas s'attendre à trouver de ces faits rares & frappans qui font le plus grand agrément de l'Histoire. Ces Heros ont été généralement persécutés par la fortune; leur vie n'a été qu'un tissu de malheurs; souvent même une mort violente & précipitée a mis obstacle à l'exécution de leurs desseins: & c'est ce qui fait que les Historiens ne nous ont conservé la mémoire que d'un petit nombre de leurs actions. Il ne faut donc pas s'étonner si les Vies des fameux Conquerans qui mettoient toute leur gloire à réduire les hommes sous une dure servitude, sont ordinairement des sujets plus attirans. Elles sont pleines de faits qui charment & le Lecteur & l'Historien, & qui assurent à l'Auteur & à ses Ecrits l'admiration d'une posterité peu capable de faire de serieuses réflexions: Ce préjugé quoiqu'assez général, n'en est pas moins injuste. Un Thrasybule exilé & errant de tous côtés, un Brutus qui sous une folie apparente cache


IUNIUS
BRUTUS.

cache le plus grand rolle & les plus nobles desseins, sont dans leur humiliation même infiniment au-dessus d'un Philippe ou d'un César, lorsque par mille actions mémorables ils cherchent à détruire la liberté que les autres ont acquise à leur Patrie. Un homme qui estime la liberté, lorsqu'il considere les desseins du Monarque & du Conquerant, doit naturellement être en garde pour ne pas louer des actions qui conduisent à une fin si odieuse. Mais quand il s'agit de parler des généreux Défenseurs de la Patrie, il lui est difficile de ne pas se persuader que l'Histoire n'a point d'expressions assez énergiques pour les louer avec dignité; il est violemment tenté de faire leur Panégyrique au lieu d'écrire leurs Vies; il exaggere leurs vertus; il diminue leurs vices, il ne croit pas même qu'ils en ayent jamais eu aucun. Qu'il me soit permis de le dire, c'est une partialité que je ne puis excuser dans un Historien. Mais d'un autre côté je ne doute point que ceux qui aiment la liberté ne souhaitent, du moins autant que moi, qu'un caractére aussi aimable & aussi estimable que celui d'un Liberateur de la Patrie, soit autant exempt de taches qu'il le peut être.

Du côté de la naissance & de la fortune Lucius Junius Brutus [1] avoit tous les avantages qui peuvent se trouver réunis dans un Sujet. M. Junius son pere qui descendoit en ligne droite d'un des compagnons d'Enée, faisoit une figure considérable à Rome sous le regne de Tarquin l'Ancien, & étoit un des plus illustres de cette ville, tant par sa vertu, que par

1. *Dion. Hal. l. 4. p. 195.*

par ses richesses ; Tarquin qui connoissoit parfaitement le vrai mérite, l'avoit uni par les noeuds du mariage avec Tarquinia sa seconde fille, après avoir donné son aînée à Servius Tullius qu'il désignoit pour être son successeur. Brutus reçut une bonne éducation, & fut instruit dans toutes les Sciences des Romains. Comme il avoit beaucoup d'esprit & qu'il se portoit au bien, il y fit de grands progrès. Tarquin le Superbe [2] étant monté sur le Thrône par la mort de Tullius qu'il avoit fait assassiner, crut que pour sa sûreté il devoit commencer son regne par se défaire des plus distingués d'entre les Citoyens qui pouvoient le troubler dans la possession d'une Couronne dont il s'étoit emparé par des voyes si criminelles. M. Junius étoit allié du feu Roi, il étoit riche, il avoit du crédit, & haïssoit le vice ; il n'en falloit pas davantage pour lui faire perdre la vie. Le Tyran néanmoins eut la précaution de le faire assassiner secretement ; c'étoit le mari de sa tante, & il ne vouloit pas passer pour auteur de sa mort. Le fils aîné de Junius subit le même sort : ce jeune Romain étoit plein de sentimens, il paroissoit trop bien né pour laisser impunie la mort de son pere ; il falloit qu'il mourût pour la sûreté de l'Usurpateur.

L. Junius, lorsqu'il perdit son pere & son frere, étoit encore trop jeune [3] pour être formidable au Tyran. Cependant il comprit qu'il ne

2. *Dion. Liv. l.* 1. *c.* 56 ; *Val. Max.* 7. 5. 2, *& Aurel. Vict. c.* 10. in *Brut.* ne font mention que de la mort de son frere.

3. *Dion. Liv. Aur. Vict. Ovid. Fast.* 11. 717.

ne pouvoit mettre sa vie en sureté, qu'autant qu'il ne seroit point suspect & que Tarquin ne le croiroit point dangereux. Dans un âge où tout autre que lui eût à peine été capable de concevoir un pareil dessein, & encore moins de l'exécuter avec succès, il résolut de contrefaire l'insensé, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion favorable pour vanger sa Patrie & sa famille. Il en affecta l'air & en conserva si parfaitement les manieres, que tout le monde le croyoit véritablement stupide. C'est ce qui lui fit donner d'un consentement général le surnom de Brutus ; surnom qui en soi-même étoit réellement le plus honteux qu'on pût imaginer, mais qui devint dans la suite le plus honorable & le plus glorieux de toute l'Antiquité. Ce fut le seul rempart qu'il put trouver contre les fureurs d'un Tyran qui sacrifioit à son ambition tout ce qu'il y avoit de gens de mérite.

Le vice qui distinguoit Tarquin, étoit l'ambition & l'envie de dominer. Il fit voir pendant toute sa vie qu'il n'y avoit point de crime, quelque barbare qu'il fût, qu'il se fît scrupule de commettre pour acquérir une autorité absoluë ou pour se maintenir dans celle qu'il avoit acquise. Quand il ne s'agissoit point de la puissance souveraine, il n'étoit pas excessivement cruel ; il aimoit même assez à paroître débonnaire & à éviter les meurtres qu'il ne croyoit pas nécessaires pour sa sûreté. Persuadé que Brutus étoit véritablement hebeté & imbecille, il se contenta de s'emparer de ses biens*, ne lui en laissant qu'une très-petite par-

* *Liv. l. 1. c. 56 & 59. Dion. l. 4. p. 195 & 197.*

partie pour son entretien. Il sembloit que c'étoit une action de charité, de prendre soin du patrimoine d'un jeune homme qui étoit son proche parent & qu'on regardoit comme incapable d'administrer ses biens par lui-même. Après cela il lui permit de vivre à la Cour avec ses fils, non pas pour lui faire honneur en qualité de parent, comme il vouloit le persuader à ceux qui l'approchoient, mais pour servir de jouet à ces jeunes Princes qui prenoient plaisir à mille extravagances qu'il affectoit devant eux. Enfin il étoit si convaincu de la réalité de sa folie, qu'il le fit Commandant de ses Gardes du corps; preuve certaine qu'il ne l'appréhendoit pas, & qu'il ne le soupçonnoit d'aucun artifice.

Plusieurs années après [5], Tarquin fut obligé d'envoyer deux de ses fils, Aruns & Titus, pour consulter l'Oracle de Delphes. L'occasion de ce voyage fut une maladie contagieuse qui causoit d'étranges ravages & enlevoit un nombre prodigieux de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe; elle attaquoit sur-tout les femmes enceintes, & elles tomboient mortes avec leur fruit, sans que rien pût arrêter la violence du mal. On esperoit que les Dieux découvriroient la cause d'un fleau si terrible, & qu'ils feroient connoître les remedes qu'on pouvoit y apporter. Titus & Aruns obtinrent du Roi que Brutus allât avec eux pour leur servir de jouet & de divertissement parmi les fatigues d'un voyage si ennuyeux. Etant arrivés à Delphes, après avoir fait de magnifiques pré-

5. *Liv. l.* 1. *c.* 56; *Dion. l.* 4. *p.* 196; *Aur. Vict. c.* 10; *Ovid. Fast.* 11, 713; *Plin. l.* 15. *c.* 40; *Val. Max.* 7, 3, 2.

préfens au Dieu & reçu la réponſe de l'Oracle ſur le ſujet qui les amenoit, ils plaiſanterent fort ſur Brutus qui n'avoit offert qu'un bâton: mais ce bâton étoit creux; & il y avoit enfermé une baguette d'or; image, dit Tite-Live[6], du caractére de celui qui faiſoit ce préſent. Quand ils ſe furent acquittés de leur commiſſion, il leur prit envie de ſavoir à qui l'Empire des Romains étoit deſtiné. Le Dieu leur répondit que c'étoit à celui qui baiſeroit ſa mere le premier. Les fils de Tarquin qui ne comprenoient pas le ſens de cette réponſe, convinrent entr'eux de baiſer leur mere tous deux en même tems, afin de regner auſſi tous deux enſemble. Mais Brutus conſidérant que les Oracles en général étoient obſcurs, & que quand ils ſembloient préſenter un ſens clair & facile, ce ſens n'étoit preſque jamais le véritable, ſe laiſſa tomber exprès pour baiſer la Terre qui eſt notre mere commune. Si cette Hiſtoire eſt vraye, elle n'en paroît pas moins puerile; il ſemble même qu'elle ait été faite à plaiſir: mais les meilleurs Hiſtoriens que Rome ou le Monde entier ayent jamais connus, n'ont pas cru qu'entre toutes les actions de Brutus il y en eût aucune qui fût trop peu importante pour trouver place dans leurs Annales.

Cependant toute la prudence de Brutus auroit été inutile & n'auroit ſervi qu'à lui conſerver la vie qu'il n'eſtimoit qu'autant qu'elle pouvoit contribuer au bien de l'Etat, s'il ne ſe fût préſenté une occaſion favorable de déthrôner le Tyran. Quelque haï que fût Tarquin,

6. L. 1.

quin, il étoit encore plus craint. Il s'étoit défait des plus puissans d'entre les Romains ou par la mort ou par l'exil ; & s'il en restoit encore quelques-uns, ils se tenoient cachés & ne se connoissoient pas les uns les autres. Affermi de plus en plus sur le Thrône par les alliances qu'il avoit faites avec les Latins & autres Nations voisines, il regna en Tyran l'espace de vingt-cinq ans, & probablement il fût mort Roi s'il n'eût pas eu Sextus pour fils. Ce Prince étoit né avec un esprit de tyrannie, mais d'une tyrannie qui étoit à peine connuë dans ces premiers siécles de Rome, & que jamais les Nations les plus accoutumées à la servitude n'auroient pû souffrir long-tems ; rusé, fourbe, dissimulé, perfide, traître dès sa jeunesse, mais à un point où ne peuvent atteindre les plus grands scelerats lors même qu'ils ont blanchi dans le crime ; d'une ambition démesurée, d'un naturel farouche, capable des plus grandes cruautés, fougueux dans ses passions, sans foi & sans loi.

Le tems marqué pour la délivrance de Rome, étoit proche [7]. Tarquin cependant se croyoit paisible possesseur de la Couronne, & ne craignoit plus rien. Il faisoit alors la guerre aux Rutules, sous prétexte qu'ils avoient donné retraite aux Romains exilés ou fugitifs, & qu'ils s'employoient pour leur rétablissement. Mais la véritable raison qui le faisoit agir, c'est que leur République étoit florissante, & qu'ils habitoient un païs riche & abondant en toutes choses ; deux puissans motifs pour armer contr'eux un Tyran insatiable & dont l'ambition ne

7. Dion. Hal. l. 4. c. 57.

ne connoissoit point de bornes. On assiégeoit actuellement Ardée, la plus opulente ville de l'Italie. Tarquin s'étoit attendu à forcer cette place en peu de jours, mais il y fut trompé; les assiégés défendirent opiniâtrement leur liberté, & le siége fut long. Leur vigoureuse resistance, la durée de cette guerre qui fatiguoit extrêmement les troupes, & les impôts exorbitans qu'il faisoit payer aux Romains, avoient fort indisposé les esprits; de sorte qu'on étoit prêt à se revolter pour peu que quelqu'un commençât à lever l'étendard de la Rebellion. Un soir [8], tandis que le siége duroit encore, les fils de Tarquin souperent avec Collatinus, jeune Prince qui étoit leur parent, & qui descendoit d'Egerius neveu de Tarquin l'Ancien. Pendant le repas, la conversation tomba sur le sexe; chacun vanta sa femme, & épuisa toutes les expressions pour louer sa beauté. Enfin la dispute s'étant échauffée, Collatinus leur dit qu'une dispute de cette nature se décideroit beaucoup mieux par les faits: „ Nos femmes, ajoûta-„ t-il, ne sont pas loin d'ici, montons à che-„ val, allons leur rendre visite, & voyons „ comment elles supportent notre absence". Comme ils étoient tous échauffés de vin, ils accepterent la proposition. Ils montent à cheval, & arrivent à Rome au commencement de la nuit. Les fils de Tarquin trouvent leurs femmes en bonne compagnie, dans les festins, dans les jeux & les divertissemens; c'étoit ainsi qu'elles charmoient leurs ennuis, & que chacune

8. *Liv. l. 1. c. 57; Aur. Vict. c. 9; Ovid. Fast. lib. II, 721-760; Dion. in Exc. Val. pag. 574.*

cune se consoloit de l'absence de son mari. De-là, Collatin les mene à Collatie. La nuit étoit déja fort avancée lorsqu'ils y arriverent. Ils trouvent Lucrece occupée à filer avec ses femmes; sans atours & sans parure; mais d'une beauté charmante dans son négligé. Elle fut agréablement surprise de voir son mari; elle le reçut avec beaucoup de tendresse, & les Princes avec toute la politesse possible. Ils passerent le reste de la nuit à Collatie, & le lendemain matin ils s'en retournerent au camp avec Collatinus, lui cédant la victoire & admirant son bonheur.

Sextus ne s'en tint pas là [9]. Admirer les beautés de Lucrece, en être épris, & vouloir en jouïr, ce fut en lui la même chose. Quelques jours après il retourna à Collatie, n'ayant qu'un seul domestique avec lui. Il y fut reçu & traité avec tout le respect qui étoit dû à un Prince & à un parent. Comme il avoit conçu depuis quelque tems le dessein criminel d'attenter à l'honneur de Lucrece, il crut alors avoir la plus belle occasion de satisfaire ses desirs. S'étant retiré après le repas pour se coucher, tout occupé de son amour il passa une partie de la nuit sans fermer l'œil. Lorsqu'il croit tout le monde endormi, il se leve, il entre l'épée à la main dans la chambre de Lucrece, sans que ceux qui dormoient à la porte de l'appartement s'en apperçoivent; il va droit à son lit, elle s'éveille, elle demande qui c'est; Sextus se nomme, il lui défend sous peine de la

9. *Liv. l.* 1, *c.* 58; *Dion. Hal. l.* 4. *p.* 194; *Ovid. Fast.* 11, 761-812; *Diod. in Exc. Val. pag.* 253; *Dion. ibid. pag.* 574, 577; *Val. Max.* 6, 1, 1.

la vie de parler & d'appeller à son secours. L'ayant intimidée par ses menaces, il lui donne le choix ou d'une mort ignominieuse ou d'une vie comblée de bonheur. „ Si vous „ voulez, lui dit-il, condescendre à mes de„ sirs, je vous épouserai; tant que mon pere „ vivra, vous regnerez avec moi dans la ville „ qu'il m'a donnée, & après sa mort vous se„ rez maîtresse de Rome, du païs Latin, de „ l'Etrurie, & de toutes les autres Nations qui „ vivent sous ses Loix : je suis l'aîné de ses „ fils; en cette qualité sa Couronne m'est as„ surée, & personne ne peut me la disputer. „ Que si trop jalouse de votre honneur vous „ osez me resister, je vous tuë dans le mo„ ment; & pour couvrir votre mort d'une „ éternelle ignominie, je percerai de cette „ même épée un de vos domestiques, je met„ trai son corps auprès de vous, & je dirai „ par-tout que vous ayant surpris ensemble, „ j'ai lavé dans votre sang l'affront que vous „ faisiez à Collatinus mon cousin. Une mort „ si honteuse vous rendra éternellement infa„ me; & privée de la sepulture, vous serez „ à jamais un objet d'horreur ". Ces menaces mêlées de prieres & confirmées par serment, ne laisserent à Lucrece aucune espérance de lui échaper; elle céda enfin à la violence; & le lendemain matin le ravisseur triomphant s'en retourna au camp.

Aussi-tôt qu'il fut parti [10], Lucrece envoya un Exprès à Rome où son pere étoit Gouverneur, & un autre au camp devant Ardée où étoit

10. *Dion. l. 4. pag. 194 & 195; Liv. Ovid. Fast. II, 813-834.*

étoit ſon mari, pour leur dire de ſe rendre en diligence à Collatie, qu'il étoit arrivé une avanture des plus tragiques qui demandoit abſolument leur préſence, & qu'ils amenaſſent avec eux chacun un de leurs intimes amis. Collatinus prend avec lui Brutus, & Sp. Lucretius prend P. Valerius; ils ſe rendent promptement chez Lucrece; ils la trouvent ſeule, plongée dans la douleur, baignée de larmes, & toute occupée de ſon deſeſpoir. Elle ſe jette aux pieds de ſon pere & de ſon mari, elle embraſſe leurs genoux, & les arroſe de ſes pleurs ſans pouvoir dire une parole. Son pere la releve, il la preſſe, il la conjure de s'expliquer. „ J'ai recours à vous, leur „ dit-elle enfin, faites-moi juſtice du plus „ cruel affront que vous puiſſiez vous imagi- „ ner, vangez-moi d'un outrage plus honteux „ & plus inſupportable que la mort même". Surpris de ce diſcours, ils lui demandent quel eſt donc cet outrage & qui en eſt l'Auteur. Lucrece leur raconte ce qui s'étoit paſſé, & les conjure de s'armer à ſa défenſe. Ils lui promettent de la vanger; ils l'exhortent à ne pas s'abandonner au deſeſpoir, mais à ſe conſoler ſur ſon innocence. „ Non, leur dit- „ elle, jamais femme ne s'autoriſera de mon „ exemple pour ſurvivre à ſon honneur: je „ ſai que je ſuis innocente, mais afin qu'on „ en ſoit perſuadé & que vous rendiez juſti- „ ce à ma mémoire, je veux me punir „ moi-même comme ſi j'étois coupable". En diſant ces paroles, elle tire un poignard qu'elle avoit caché ſous ſa robe, elle ſe l'enfonce juſqu'au cœur, & tombe morte à leurs pieds.

Tandis que le pere & le mari de Lucrece [11] accablés de douleur, la tenoient entre leurs bras, Brutus tire de sa blessure le poignard tout fumant, & d'une voix plus qu'humaine: „ Je jure, dit-il, par ce sang le plus noble & „ le plus chaste qui fût au monde avant que „ Sextus, ce monstre abominable, digne fils „ du plus cruel de tous les Tyrans, l'eût des- „ honoré; je jure une éternelle inimitié con- „ tre Tarquin le superbe, contre sa femme „ impie & toute leur race maudite. Tant que „ j'aurai un souffle de vie, je les poursuivrai „ à feu & à sang; je ferai usage de toute la „ force que m'inspire une juste vengeance, je „ m'opposerai jusqu'au dernier soupir à la Ty- „ rannie, & jamais je ne souffrirai qu'aucun „ de cette Maison, ni même que qui que ce „ soit, regne sur les Romains. Grand Jupi- „ ter, Mars protecteur de Rome, & tous les „ Dieux, soyez témoins de mes sermens! Si „ jamais je deviens parjure, punissez-moi d'u- „ ne mort aussi violente que celle de Lucrece, „ mais d'une mort aussi honteuse que la sien- „ ne est glorieuse". Alors se tournant vers les autres que la surprise & la douleur avoient rendu muets: „ Balancez-vous encore, leur „ dit-il, à suivre mon exemple? Laissez aux „ femmes les cris, les larmes, les gemisse- „ mens; si vous êtes hommes, ne pensez qu'à „ vous venger, & cherchez les moyens les „ plus efficaces & les plus prompts pour y „ parvenir". Ayant parlé de la sorte, il don- ne le poignard à Collatinus, puis au pere de Lu-

11. *Liv. l.* 1. *c.* 59; *Dion. l.* 4. *pag.* 196 *&* 297; *Aur. Vict. c.* 9 *&* 10; *Ovid. Fast.* 11, 835-846.

Lucrece, & à Valerius; il les exhorte à s'engager par les mêmes fermens : ils le font; & une plus noble passion leur faisant oublier leurs douleurs, ils conjurent Brutus de leur servir de conseil & de guide dans leurs entreprises contre le Tyran, protestant qu'ils ne veulent se conduire que par lui, & que par-tout ils marcheront sur ses traces.

Brutus commence par leur rendre compte de sa conduite [12]; il les détrompe sur la stupidité qu'il avoit affectée jusqu'alors; il leur explique les raisons qu'il a eues de contrefaire l'insensé; il laisse, pour ainsi dire, tomber le masque; & se montrant à découvert, il leur fait voir que sous une folie apparente il cachoit un fond infini de sagesse. Il leur dit, que depuis long-tems il s'est principalement occupé à considérer quelle seroit la forme de Gouvernement la plus propre à rendre la ville de Rome heureuse, en cas qu'il se présentât quelque occasion de la délivrer de la Tyrannie sous laquelle elle gemissoit depuis tant d'années. „ Pouvons-nous, dit-il, imaginer une forme de „ Gouvernement plus avantageuse, que celle „ que Romulus, Numa, & leurs successeurs „ nous ont laissée? C'est à la faveur de leur „ sage Politique & de leurs Loix que Rome „ est devenuë si florissante & qu'elle a subjugué tant de Nations. Mais il faut remedier „ aux abus les plus ordinaires de la Royauté; „ abus qui la font souvent dégénérer en Ty„ rannie, & qui la rendent presque toujours „ odieuse. Premierement, si l'on ne consi-

„ dére

12. *Dion. Halic. l. 4. pag.* 197, 198, 199.

„ dére que le nom des choses, on desire quel-
„ quefois ce qui est nuisible, & on rejette ce
„ qui est utile. La Monarchie est de cette
„ nature; elle est bonne & utile, mais le nom
„ de Roi est odieux. Si vous m'en croyez,
„ nous exterminerons ce nom, & ceux qui
„ seront revêtus de l'autorité souveraine nous
„ ne les appellerons plus ni Monarques ni
„ Rois, mais nous leur donnerons un autre
„ nom plus modeste & plus populaire. En
„ second lieu, je croi qu'il n'est point expé-
„ dient que toute la puissance reside dans un
„ seul, mais qu'il faut la partager entre deux
„ personnes, à l'exemple des Lacédémoniens,
„ qui en usent ainsi depuis long-tems, & dont
„ l'Etat est devenu par cette sage Politique le
„ mieux reglé & le plus florissant de toute la
„ Grece. L'autorité royale ainsi partagée éga-
„ lement, les deux Magistrats qu'on en fera
„ dépositaires, seront moins en état d'en abu-
„ ser pour vexer leurs Sujets; ils s'observeront
„ mutuellement, ils auront un certain respect
„ l'un pour l'autre, & l'égalité de leurs pou-
„ voirs leur inspirera une noble émulation pour
„ la vertu. Mais toute puissance qui n'a point
„ de bornes, devient enfin insupportable &
„ dégénere en Tyrannie. Je voudrois donc
„ qu'on ne donnât l'autorité souveraine que
„ pour un an, comme font les Atheniens.
„ Pour retenir un esprit hautain dans les bor-
„ nes du devoir, il n'est point de moyen plus
„ sûr que de ne lui point donner le tems de
„ s'enivrer de sa grandeur; un Magistrat est
„ moins sujet à abuser de son autorité, quand
„ il sait que s'il commande aujourd'hui, il

„ obéira

„ obéira demain : avec ce temperament nous
„ jouïrons des avantages du Gouvernement
„ Monarchique sans en ressentir les inconve-
„ niens. Les marques d'honneur que nous a-
„ vons accordées à nos Rois, sont en trop
„ grand nombre ; il y en a même quelques-
„ unes qui choquent le Peuple. Je voudrois
„ qu'on en diminuât le faste, & qu'on en
„ abolît une partie, sur-tout ces Sceptres, ces
„ Couronnes d'or, ces robes de pourpre char-
„ gées de broderie, qu'il ne faudroit permet-
„ tre que dans certains jours de fêtes & dans
„ les pompes triomphales ; dès qu'on se servi-
„ roit rarement de ces ornemens, ils cesse-
„ roient d'être un objet odieux. Cependant
„ pour ne pas abolir entierement le nom de
„ la puissance royale introduit dans cette ville
„ par des Augures favorables & confirmé par
„ des signes de la volonté des Dieux, nous
„ pourrions avoir toujours un Roi parmi nous,
„ mais un Roi seulement de nom, un Roi
„ des choses sacrées, qui seroit revêtu de cet-
„ te dignité pour toute sa vie, mais qui n'au-
„ roit point d'autre emploi que l'intendance
„ des sacrifices, sans se mêler des affaires de la
„ guerre ou de l'Etat. Si vous approuvez ce
„ projet en général, on pourra dans la suite
„ vous l'expliquer plus en détail, & même y
„ reformer quelque chose. Mais il n'est pas
„ tems maintenant de l'executer : il faut atten-
„ dre que nous ayons secoué le joug des Ty-
„ rans ; entreprise dont nous viendrons facile-
„ ment à bout, si vous voulez suivre mes
„ conseils.

Ce discours de Brutus fut approuvé avec ac-
cla-

clamation. On prit le corps de Lucrece [13] tout ensanglanté, & on le porta dans la Place publique de Collatie; il étoit suivi de son pere & de son mari. Lucretius & Collatinus, avec toute l'éloquence naturelle que leur inspiroit leur affliction, firent le rapport de ce qui s'étoit passé, & tirerent les larmes des yeux de tout le Peuple. Pendant ce tems-là Brutus, étouffant, pour ainsi dire, tout sentiment de douleur & de tristesse, excitoit l'Assemblée à de plus nobles sentimens, & l'exhortoit à prendre les armes pour recouvrer la liberté & se venger des Tyrans. Toute la jeunesse de Collatie promit de le suivre, & la plûpart coururent aux armes. On laissa quelques Gardes aux portes de la ville pour empêcher qu'il n'en sortît personne qui pût donner avis au Tyran de ce qui se passoit; & le reste conduit par Brutus, accompagna le corps de Lucrece jusqu'à Rome.

Pendant que cette triste pompe passoit par les rues [14], il s'assembla une foule de Peuple, & Brutus envoya ses Herauts par toute la ville pour convoquer le reste à la Place publique. Il fait exposer le corps sur un lieu élevé devant la porte du Senat; il monte sur un Tribunal, d'où l'on avoit coûtume de haranguer, & d'où lui-même, comme Capitaine des Gardes, avoit souvent auparavant donné les ordres du Tyran. Son air & ses manieres le faisoient [15] assez connoître, & il n'étoit pas nécessaire

13. *Liv. l.* 1. *c.* 59.
14. *Dion. l.* 4. *pag.* 200; *Liv. l.* 1. *c.* 59; *Ovid. Fast.* II, 847.
15. *Dion. l.* 4. *p.* 200, 201, 202, 203.

ceſſaire qu'il avertît le Peuple que ſa folie n'avoit été que feinte. Cependant il commença par-là, & après avoir expliqué en peu de mots ſa conduite paſſée, il s'étendit ſur celle de Tarquin. Il remonta jusqu'aux crimes de ſa vie privée ; il rappella le triſte ſouvenir de ſes actions les plus criantes, de ſes adulteres avec la femme de ſon frere, du meurtre de ſa propre femme, de celui de ſon frere : qu'auſſi-tôt après ce double parricide, impatient de jouïr du fruit de ſes crimes, ſans même attendre que les buchers qui avoient conſumé ces infortunées victimes de ſa cruauté, fuſſent entierement éteints, il avoit fait paſſer cette infame adultere au lit de ſa ſœur, exemple jusqu'alors inconnu dans Rome & déteſté univerſellement de toutes les Nations. „ Quels crimes n'a-t-il pas commis à l'égard de ſon „ beau-pere & de ſa belle-mere ? le ſeul ſouvenir en fait horreur. Il fit maſſacrer ce „ bon Roi à qui il avoit de ſi grandes obligations, & aima mieux s'emparer du Thrône „ par la plus horrible barbarie, que d'attendre „ qu'il le pût poſſeder ſans crime par la mort „ de ce Prince déja fort avancé en âge. Il „ n'eut pas plus d'indulgence pour Tarquinie femme de Tullius : ſans reſpecter en elle une belle-mere & une tante qui lui avoit „ ſervi de mere, il la fit impitoyablement étrangler lorsqu'elle avoit à peine rendu les „ derniers devoirs au Roi ſon mari. Mais „ ſans m'arrêter à des crimes particuliers, „ comment eſt-il parvenu à la Royauté ? C'eſt „ par les armes, par la violence, par la conspiration d'une troupe de ſcelerats, comme „ un Uſurpateur. Depuis qu'il occupe le Thrô-

„ ne,

„ ne, par quelque voye qu'il y soit monté, „ quelle conduite a-t-il tenue ? S'est-il com„ porté en Roi ? Quels maux n'a-t-il pas fait „ souffrir aux Patriciens ? Les uns ont été as„ sassinés, les autres ont été bannis de Rome „ ou se sont condamnés eux-mêmes à l'exil „ pour éviter la cruauté du Tyran ; d'un grand „ nombre que nous étions, il n'en reste au„ jourd'hui que très-peu, encore sommes-nous „ dans l'humiliation, dans la pauvreté, dans „ l'abbaissement, de sorte que nos ennemis „ mêmes en seroient touchés. Et vous, Ple„ beiens, dans quelle situation êtes-vous ? Que „ sont devenues vos Loix ? Vous est-il permis „ de vous assembler ? Le Tyran vous traite„ t-il avec plus de ménagement que de vils „ esclaves ? Ne vous a-t-il pas condamnés aux „ plus rudes travaux, à tailler des pierres, à „ scier du bois, à porter des fardeaux, à re„ muer les plus sales immondices aux dépens „ de votre vie, sans vous donner un moment „ de relâche ? Ne verrons-nous donc jamais „ la fin de nos maux ? Jusqu'à quel tems souf„ frirons-nous ? Nos calamités, quelque gran„ des qu'elles soient, ne seroient pas tout-à„ fait intolerables si nous avions espérance de „ les voir finir à la mort du Tyran qui n'est „ pas fort éloignée. Mais quel avantage peut „ nous apporter sa mort, ou plutôt, ne se„ rions-nous pas encore pis, puisqu'au lieu „ d'un Tarquin, nous en aurions trois encore „ plus méchans que leur pere ? Si de particu„ lier il est devenu Tyran, s'il a exercé sur „ nous toutes sortes de cruautés quoiqu'il n'ait „ commencé que tard à se livrer au crime, „ que devons-nous attendre de ses enfans qui

„ ont été élevés dans une Cour où ils n'ont
„ jamais eu aucun exemple de vertu & où
„ ils se sont familiarisés avec la cruauté & la
„ violence ? Jugez par ce que vous voyez
„ maintenant, de quoi seront capables ces di-
„ gnes fils d'un pere qui est le plus cruel de
„ tous les Tyrans, & d'une mere qui a fait
„ passer son char sur le corps de son pere.
„ Les sacrés liens du mariage, les droits de
„ l'hospitalité respectés par les Nations les plus
„ Barbares, la qualité de fille de celui à qui
„ le Tyran avoit confié le gouvernement de
„ la ville en son absence, celle de femme d'un
„ proche parent, n'ont pu défendre Lucrece
„ contre la passion de Sextus ; elle a été con-
„ trainte de se soumettre comme une esclave
„ aux dernieres indignités, & ne pouvant sur-
„ vivre à son honneur elle s'est plongé le poi-
„ gnard dans le sein.

En parlant de la mort de Lucrece, trans-
porté d'une noble fureur : „ O la plus géné-
„ reuse de toutes les femmes, s'écria-t-il, ô
„ femme digne de notre admiration & de nos
„ louanges ! Vous nous avez abandonnés, Lu-
„ crece, vous vous êtes donné la mort. Ni
„ la foiblesse de votre sexe, ni les douceurs
„ de la vie, ni les agrémens de la jeunesse
„ & de la beauté, ni les prieres ni les larmes
„ de vos plus chers amis, n'ont pu vous faire
„ resoudre à survivre à votre honte. Après
„ un si bel exemple, Romains, nous qui som-
„ mes des hommes, sera-t-il dit que nous au-
„ rons moins de cœur qu'une femme ? Chaste
„ Lucrece, faites-nous part de votre courage.
„ Vous n'avez éprouvé qu'une seule nuit les
„ rigueurs de la Tyrannie par la violence que
„ Sex-

„ Sextus a faite à votre chasteté jusqu'alors in„ violable ; il n'en a pas fallu davantage pour „ vous faire préferer la mort à tous les char„ mes de la vie. Et nous qui gemissons de„ puis vingt-cinq ans sous la tyrannie de Tar„ quin, nous qui avons perdu notre liberté „ sans esperance de jamais rompre nos liens, „ esclaves, insensibles à nos maux, nous ne „ profiterons pas d'un si bel exemple, nous ne „ nous réveillerons pas de cette profonde lé„ targie, nous n'aurons pas la fermeté de „ prendre les mêmes sentimens ! Quand nous „ vous voyons, illustre Heroïne, nous est-il „ permis de nous appeller Romains ? Nous „ est-il même permis de nous appeller hom„ mes ? Pouvons-nous nous vanter de descen„ dre de ces Heros qui ont porté la terreur „ dans toutes les villes voisines, de ces Heros „ accoûtumés à vaincre, faits aux dangers, „ & qui ne redoutoient rien tant que le des„ honneur, nous qui avons si long-tems traîné „ une malheureuse vie dans une honteuse ser„ vitude ? Livrons-nous, Romains, à une gé„ néreuse confusion, & que la honte de notre „ stupidité nous porte à oser tout pour la re„ parer ! N'êtes-vous pas tous convaincus „ qu'une mort honorable est mille fois préfe„ rable à notre condition présente ? Mais ce „ n'est pas à la mort que je vous invite, c'est „ à la vie, c'est à la liberté, c'est à votre bon„ heur. Qu'avons-nous à craindre ? Le Ty„ ran est absent, la ville est à nous, elle est „ fournie de tout, les plus illustres du Senat „ sont à notre tête. Quel fond ne devons„ nous pas faire sur nos propres forces, sur „ notre grand nombre, sur notre expérience ?

„ Nos

„ Nos Alliés d'ailleurs ne nous laisseront pas
„ sans secours : s'ils n'osent se soulever tant
„ qu'ils ne voyent aucun mouvement de no-
„ tre part, dès que nous leverons l'étendard
„ ils viendront se joindre à nous; la Liberté a
„ trop de charmes pour ne pas trouver des dé-
„ fenseurs. Quant à l'Armée de Tarquin, nous
„ ne devons point la craindre. Elle est pleine
„ de Soldats qui ont souvent rougi d'employer
„ leurs armes à rendre les autres aussi misera-
„ bles qu'eux-mêmes. Ils ne sont pas moins
„ ennemis de la Tyrannie que nous, ils n'aspi-
„ rent pas moins à recouvrer leur liberté;
„ pour peu qu'ils voyent de jour à se tirer de
„ la servitude où la nécessité des tems les a
„ réduits, ils profiteront de l'occasion pour
„ secouer le joug, & tourneront avec joye
„ leurs armes contre le Tyran : si vous les ap-
„ pellez au secours de la Patrie par un Décret,
„ ni la crainte, ni l'esperance ne pourront les
„ retenir auprès des Tarquins. Que s'il s'en
„ trouve quelques-uns qui par leur mauvais
„ naturel ou par le malheur de leur éducation,
„ ayent du penchant pour la Tyrannie, ils ne
„ sont qu'en petit nombre, & quelque mé-
„ chans qu'ils soient, nous trouverons bien les
„ moyens de les réduire à la raison. Nous
„ avons entre les mains leurs femmes, leurs
„ enfans, leurs peres, qui leur sont plus chers
„ que la vie même : en leur promettant de
„ leur rendre ces gages précieux pourvû qu'ils
„ abandonnent les Tyrans, & en leur accor-
„ dant par un Décret solemnel une amnistie
„ générale, nous les attirerons infailliblement
„ dans notre parti. Sur-tout, Romains, met-
„ tons notre confiance dans les Dieux immor-
tels,

„ tels, vengeurs des meurtres, des ſacrileges,
„ des parricides; irrités contre Tarquin qui a
„ tant de fois ſouillé les Sacrifices, profané
„ les Temples & les Autels, ils ſeront pour
„ nous, & nous pouvons compter ſur leur ſe-
„ cours. Nous vous invoquons, Dieux tu-
„ telaires de Rome, nous vous invoquons a-
„ vec une ferme aſſurance que vous exaucerez
„ nos juſtes prieres: aidez-nous dans cette oc-
„ caſion favorable que vous nous préſentez
„ vous-mêmes; faites que nous ſoyons les
„ inſtrumens de votre Juſtice; donnez les plus
„ viſibles marques de votre faveur à une cauſe
„ qui mérite votre protection, inſpirez-nous
„ des ſentimens qui puiſſent nous rendre di-
„ gnes des benedictions que vous nous avez
„ préparées.

Le Peuple écouta ce diſcours de Brutus dans des diſpoſitions qu'il eſt plus facile de concevoir que d'exprimer [16]; la douleur, la colere, la rage, la honte, l'indignation, les deſirs ardens, l'eſpérance de ſe venger & de recouvrer la Liberté, mais une eſpérance chancelante & mêlée de doutes, ſe ſuccedoient tour à tour. Il n'eut pas plutôt ceſſé de parler, que réunis tous dans les mêmes ſentimens, ils s'écrierent d'une commune voix qu'il leur mît les armes à la main & qu'il les menât contre le Tyran. Brutus au comble de ſa joye, „ J'approuve, leur dit-il, votre géné-
„ reuſe réſolution. Mais avant que de l'exe-
„ cuter, il faut que vous confirmiez par vos
„ ſuffrages le Décret du Senat dont je vais
„ vous

16. *Dion. l. 4. pag. 203 & 204; Liv. l. 1. ch. 59 & 60.*

» vous faire part : ce Décret bannit de Rome
» & de toutes les terres de la République, les
» Tarquins, leur famille, & toute leur posté-
» rité, avec défense sous peine de la vie d'en-
» treprendre & même de parler de les réta-
» blir. Si vous êtes prêts d'y souscrire, reti-
» rez-vous chacun dans vos Curies pour don-
» ner vos suffrages, & que ce droit que nous
» vous rendons aujourd'hui, soit comme les
» prémices de votre Liberté ». Le Peuple se retira aussi-tôt, on recueillit les voix, & toutes les Curies opinerent à chasser les Tyrans. Alors Brutus proposa une nouvelle forme de Gouvernement, qui fut généralement approuvée. Sp. Lucretius fut fait Entreroi. Il renvoya le Peuple, avec ordre de se rendre incessamment sous les armes dans le Champ de Mars où se tenoient ordinairement les Comices. Dans cette Assemblée solemnelle, il nomma Brutus & Collatinus pour exercer l'autorité souveraine sous le nom de *Consuls*, titre qu'on étoit convenu de donner aux nouveaux Magistrats, comme étant chargés du soin des affaires publiques. Leur élection fut confirmée dans les mêmes Comices par les suffrages de chaque Centurie.

Pendant ce tems-là, Tarquin [17] reçut avis par des Couriers qui étoient sortis de la ville avant qu'on eût fermé les portes, que Brutus haranguoit le Peuple & sollicitoit les Romains à se mettre en liberté. Il part aussi-tôt du camp, sans en dire rien à personne, excepté ses fils & ses amis les plus affidez. Il court à tou-

17. *Liv. l. 1. ch. 60; Dion. l. 4. pag. 204 & 205.*

toute bride, & arrive à Rome, avec un petit nombre d'amis qui le suivoient. Il trouve les portes fermées, & les remparts garnis de troupes, qui lui refusent l'entrée, & qui lui annoncent l'Arrêt par lequel le Peuple l'a condamné à un bannissement perpetuel. Plein de rage & de desespoir, il rebrousse vers le camp plus vite qu'il n'étoit venu : Mais il y trouve toutes choses en aussi mauvais état qu'à la ville. Brutus s'y étoit transporté pendant qu'il étoit absent ; on l'y avoit reçu avec joye, & il n'avoit pas eu grand' peine à engager les troupes dans la cause commune de la Liberté. Tarquin exclus de toutes parts, se retira à Gabies avec ses fils qu'on avoit chassés du camp par le conseil de Brutus ; c'étoit dans cette ville qu'il avoit établi Roi Sextus [18] son fils aîné. L'impie Tullia étoit pour lors à Rome : après cette surprenante révolution, elle sortit de son Palais pour s'enfuir ; le Peuple la suivoit en foule par toutes les rues, la chargeant d'imprécations, & invoquant les Furies de ses parens contre cette fille dénaturée qui avoit mérité les plus cruels tourmens.

Brutus s'étant rendu maître [19] du Camp, fit une trêve de quinze ans avec les Ardéates, & ramena les troupes à Rome. Peu de jours après, les deux Consuls convoquerent une nouvelle Assemblée du Peuple. Brutus fit un discours sur la concorde, & par un second Décret il confirma l'Arrêt qui condamnoit les Tarquins à un exil perpetuel. Ce Décret étant passé

18. *Liv. l. 1. ch. 59.*

19. *Dion. l. 4 & 5. pag. 205. ; Liv. l. 2. c. 1. ; Plutarque in Pop.*

passé avec la même unanimité que le précedent, les Consuls jurerent devant les Autels, avec les plus grandes solemnités, tant pour eux, que pour leurs enfans & toute leur parenté, que jamais ils ne rappelleroient le Roi, ni ses enfans, ni leur posterité, qu'ils n'établiroient point de Rois à Rome, & qu'ils s'opposeroient de toutes leurs forces à tous ceux qui entreprendroient de rétablir l'autorité royale. Le Peuple suivit leur exemple, & s'engagea avec joye par les mêmes sermens.

En établissant une nouvelle forme de Gouvernement, les Liberateurs de la patrie [20] commencerent par la Religion. Comme les Rois Prédecesseurs de Tarquin avoient procuré de grands avantages à l'État, on étoit convenu de conserver dans Rome quelqu'image de la Royauté. Il fut donc ordonné aux Pontifes & aux Augures de choisir parmi les anciens celui qu'ils jugeroient le plus digne pour présider seulement aux sacrifices & aux cérémonies du Culte divin. On regla qu'il porteroit le nom de Roi des choses sacrées, mais qu'il borneroit ses soins à la Religion, sans se mêler ni des affaires civiles, ni du Gouvernement, ni des affaires militaires. Manius Papirius, de famille Patricienne, homme d'un mérite distingué, & respectable par son âge, fut le premier qu'on éleva à cette dignité. Quant aux affaires civiles, les Consuls crurent qu'ils ne pouvoient faire un plus grand plaisir au Peuple, que de rétablir les Loix équitables de Servius, dont la plûpart avoient été abolies par Tarquin.

Ils

20. *Dion. l. 5. pag. 205; Liv. l. 2. c. 2.*

Ils firent revivre celles qui regardoient les Contrats que les Plebeiens étoient obligés de passer avec la Noblesse. Ils ordonnerent qu'on renouvelleroit, tant à la ville qu'à la campagne, l'usage des sacrifices où tous ceux d'une même Tribu ou d'un même canton avoient coûtume de se trouver ; sacrifices institués pour entretenir l'amitié & l'union entre tous les Membres de la République. Enfin ils rendirent aux Plebeiens le droit de tenir des Assemblées pour les affaires les plus importantes, la liberté d'y donner leurs suffrages, & toute l'autorité que Servius leur avoit accordée. Tandis qu'ils employoient ainsi la puissance royale à rendre le Peuple heureux, afin que cette puissance fût moins odieuse ils firent un autre reglement, par lequel il fut arrêté que l'un des Consuls feroit porter devant lui les douze haches, & que l'autre seroit précedé de douze Licteurs qui porteroient des faisceaux sans haches, en sorte néanmoins que pour éviter toute superiorité ils auroient les haches tour à tour & chacun son mois. Une conduite si moderée étoit d'autant plus agréable aux Romains, qu'après de longues épreuves d'une rigoureuse servitude, ils jouïssoient des douceurs de leur ancienne liberté. Il s'en trouva néanmoins, même parmi les plus distingués, qui par des motifs d'avarice ou d'ambition, se liguerent pour trahir la ville, pour rappeller les Tyrans, & pour se défaire des Consuls.

Tarquin [21] chassé de ses Etats, demeura quelque tems à Gabies, où plusieurs Romains, moins

21. *Dion. l. 5. pag. 206.*

moins ſenſibles aux douceurs de la Liberté qu'aux avantages qu'ils ſe promettoient de la Tyrannie, allerent ſe joindre à lui & groſſir ſa faction. Du lieu de ſa retraite il envoya des Ambaſſadeurs aux villes des Latins pour les faire entrer dans ſes intérêts : mais ces Peuples inflexibles à ſes vives ſollicitations, ne purent ſe réſoudre à entreprendre pour l'amour d'un Tyran une guerre injuſte contre les Romains. Deſeſperant de réuſſir de ce côté-là, il alla à Tarquinie, ville où avoit autrefois demeuré ſon grand-pere, & il y fut bien reçu. A force de préſens qu'il répandit à pleines mains, il gagna les Citoyens, qui le préſenterent à toute la Nation. Il les fit ſouvenir des bienfaits dont ſon ayeul avoit comblé toutes les villes d'Etrurie, & de l'ancienne alliance qu'ils avoient faite avec lui : de-là paſſant à ſes malheurs, il leur fit une vive peinture de l'étrange revers de ſa fortune ; il les conjura de ne ſe pas rendre inſenſibles à l'état d'un Souverain qui étoit tombé en un ſeul jour du faîte de la grandeur, ſans appui, ſans ſecours, errant avec ſes trois fils, obligé d'implorer la protection de ceux qui avoient été autrefois ſes Sujets. Par ces diſcours accompagnés de larmes, il engagea les Etruriens à envoyer des Ambaſſadeurs à Rome. On choiſit pour cette Ambaſſade ceux qu'il nomma lui-même : il les inſtruiſit de tout ce qu'ils avoient à dire & de ce qu'ils devoient faire ; il leur donna même de grandes ſommes d'argent pour faciliter la réuſſite de leur négociation, & quelques Lettres que les compagnons de ſon exil écrivoient à leurs parens & à leurs amis pour les prier de travailler à leur rappel.

Les

Les Ambassadeurs [22] étant arrivés à Rome, le Senat leur donna audience. Ils demanderent un sauf-conduit pour le Roi, par lequel il lui fût permis de venir justifier sa conduite devant les Senateurs, & de paroître ensuite sous leur bon plaisir dans une Assemblée des Plebeiens, afin que s'il pouvoit les convaincre qu'il n'avoit rien fait qui méritât l'exil, ils le reconnussent pour leur Roi aux conditions qu'ils jugeroient à propos, ou que, s'ils avoient résolu d'abolir pour toûjours la puissance royale, il passât du moins le reste de sa vie avec sa famille, dans le lieu de sa naissance, en simple particulier & sans se mêler des affaires. Après s'être acquittés de leur commission, ils ajoûterent que la ville de Tarquinie demandoit cela aux Romains comme une chose qu'ils lui devoient en consideration de leur ancienne alliance avec elle; que le Droit des Gens ne permettoit pas de condamner personne sans l'entendre; que Tarquin les reconnoissoit pour Juges, & qu'ils ne hazarderoient rien en lui accordant la permission de venir lui-même défendre sa cause. Brutus les écoutoit avec une extrême impatience. Quand ils eurent fini leurs remontrances, il leur répondit en peu de mots, qu'il étoit inutile de solliciter le rappel des Tarquins, que les Romains les avoient déja condamnés par plusieurs Décrets à un exil perpetuel, qu'ils avoient fait serment de ne jamais les rappeller; & qu'ils ne souffriroient jamais qu'on les rétablît; qu'envain les Tarquiniens feroient de plus vives instances, & qu'ils n'ob-

22. *Dion. l. 5. pag. 206, 207 & 208; Plut. Vit. Pop. Liv. l. 2. c. 3.*

n'obtiendroient point de grace pour les Tyrans; qu'au reste s'ils demandoient quelqu'autre chose qu'on pût leur accorder sans violer les Loix & les engagemens qu'on avoit pris, ils trouveroient toûjours la ville de Rome disposée à leur faire plaisir.

Les Tarquiniens affecterent de paroître surpris de cette réponse, à laquelle néanmoins ils s'étoient attendus. „ Il est étonnant, dirent-„ ils, qu'étant venus vous présenter les sou-„ missions de votre Roi qui veut vous rendre „ compte de sa conduite, & que demandant „ comme une grace ce qui est du Droit des „ Gens, nous ne puissions rien obtenir. Mais „ puisque vous avez pris votre parti, nous „ n'insisterons pas davantage sur son rappel. „ Cependant nous avons ordre de notre ville „ de vous faire une autre priere, que ni vos „ Loix ni vos sermens ne peuvent vous dis-„ penser d'écouter. C'est de rendre à votre „ Prince les biens que possedoit son ayeul a-„ vant que de monter sur le Thrône. Ces „ biens ne vous appartiennent point. Tarquin „ l'Ancien ne les avoit point acquis parmi „ vous, & vous ne pouvez pas dire qu'ils „ soient le fruit de la violence & de l'injusti-„ ce. Rendez-les donc à votre Roi, puisqu'ils „ lui appartiennent. Tarquin dans son malheur „ se contentera de son Patrimoine; & pour „ ne pas vous être à charge, il ira s'établir „ dans quelqu'autre païs, où il pourra goûter „ les douceurs d'une vie tranquille ". Après ce discours ils se retirerent, & on délibera sur leur demande.

Brutus parla avec force contre cette requête. Il dit qu'il étoit d'avis qu'on retînt les biens

des

des Tarquins pour dédommager en quelque façon la République des maux qu'elle avoit soufferts sous une si longue Tyrannie ; que les Tarquins ne se contenteroient jamais d'une vie privée ; qu'ils se serviroient infailliblement des richesses qu'on leur restitueroit, pour ruiner la Patrie ; & que c'étoit le comble de la folie de vouloir fournir des armes à un Tyran. Mais Collatinus l'autre Consul fut d'un sentiment tout contraire : c'étoit un homme foible, élevé à la Cour, & qui ne connoissoit pas assez le prix de la Liberté ; on l'avoit élû Consul contre le sentiment de Brutus ; il n'avoit pour tout mérite que la qualité de mari de Lucrece ; & malgré l'affront que Sextus lui avoit fait, il n'étoit pas encore des plus déclarés ennemis des Tarquins. Il représenta que, si les Romains retenoient les biens du Roi, ils feroient deshonneur à leur cause ; qu'on croiroit qu'ils n'auroient banni les Tyrans, que pour s'emparer de leurs richesses ; qu'ils fourniroient aux Tarquins un prétexte légitime de prendre les armes pour rentrer en possession de leurs biens, & que par ce moyen ils leur procureroient peut-être de puissans secours pour remonter sur le Thrône : qu'au contraire si Tarquin vouloit leur faire la guerre après qu'on lui auroit rendu son Patrimoine, il lui seroit difficile de trouver des Alliés dans une si injuste entreprise.

Le Senat délibera pendant plusieurs jours sur la proposition des Ambassadeurs. On tint differentes séances sur cette affaire, sans savoir à quoi se déterminer ; & à la fin on résolut d'en remettre la décision au jugement du Peuple. Le Peuple assemblé, chaque Consul exposa ses

raisons & soutint son sentiment avec beaucoup de force. L'avis de Brutus étoit le plus conforme à la raison & le plus utile pour le bien public. Mais plusieurs trouvoient celui de Collatinus plus équitable & en même tems plus honorable; ils se flattoient même qu'en le suivant ils préviendroient une guerre qui les menaçoit. On balança long-tems la décision: enfin les Curies donnerent leurs suffrages, & on trouva que celles qui opinoient à rendre les biens aux Tarquins, l'emportoient d'une voix sur celles qui étoient d'avis qu'on les retînt.

On annonça cette décision [23] du Peuple aux Ambassadeurs. Ils firent de grands éloges des Romains sur ce qu'ils avoient préferé la justice à leurs intérêts, & sur le champ ils écrivirent à Tarquin qu'il envoyât des personnes sûres à qui on pût remettre les richesses qui lui appartenoient. Cependant ils restoient toûjours à Rome, sous prétexte qu'ils attendoient des voitures pour les transporter: mais c'étoit en effet pour examiner la situation des affaires, pour rendre les Lettres des exilés à leurs amis, & pour menager des intrigues en faveur du Tyran. Ils sonderent artificieusement les esprits, & n'oublierent rien pour les séduire, les uns par l'espérance d'une meilleure destinée; les autres à force d'argent. Ils trouverent que le Roi avoit à Rome un grand nombre d'amis qui n'attendoient que l'occasion pour se déclarer hautement. Plusieurs jeunes gens, particulierement des plus nobles familles, ne pouvoient

23. *Dion. l. 5. pag. 208; Plutarque Vit. Pop. Liv. l. 2. ch. 3.*

voient souffrir la severité du nouveau Gouvernement. Sous un Prince absolu les graces s'obtenoient plus aisément, les requêtes étoient plûtôt répondues. Un Roi connoissoit mieux dans quel cas il falloit user de severité, dans quelle occasion il falloit pardonner; il savoit distinguer à propos entre un ami & un ennemi; il pouvoit, quand il lui plaisoit, imposer silence à la justice, ou lui donner un tour favorable. Les Loix étoient sourdes & inexorables, plus avantageuses aux pauvres qu'aux riches. Il n'étoit ni agréable, ni sûr, de vivre sous un Gouvernement, qui sans avoir égard à la fragilité humaine, ne pardonnoit aucun dérangement, & sous lequel ceux même de la premiere condition ne trouvoient de protection que dans leur innocence. Tel étoit le sujet de leurs entretiens ordinaires depuis que Rome avoit secoué le joug de la Tyrannie. Ces favorables conjonctures faciliterent aux Ambassadeurs les moyens de former une conspiration. Les Chefs des Conjurés étoient les Vitellius dont la sœur avoit épousé Brutus, & les Aquilius neveux de Collatinus: ils avoient communiqué leur dessein à plusieurs autres jeunes gens des premieres familles, du nombre desquels étoient Titus & Tiberius fils de Brutus, qui s'étoient aussi engagés dans la conspiration.

Les Conjurés s'assembloient [24] ordinairement chez les Aquilius, dont le pere étoit mort; leur maison étoit retirée, & propre par conséquent à tenir ces Assemblées sécrettes. Les Am-

24. *Liv. l. 2. c. 4; Dion. l. 5, pag. 208 & 209; Plut. Vit. Pop.*

Ambaſſadeurs donnerent avis à Tarquin des meſures qu'ils avoient priſes pour menager ſon rétabliſſement. Il leur manda qu'il ſouhaitoit que les Chefs de la conſpiration lui écriviſſent en détail le nombre des Conjurés, leurs vues, leurs noms, leurs qualités, & qu'ils ſignaſſent leurs Lettres, afin que ſachant à qui il avoit obligation, il pût reconnoître leurs ſervices quand il ſeroit remonté ſur le Thrône. Jamais la Providence à laquelle les Romains ont été redevables de leurs prodigieux accroiſſemens, ne veilla plus viſiblement à leur conſervation que dans cette occaſion. Les Chefs des Conjurés furent aſſez dépourvus de ſens pour conſentir à tout ce que Tarquin leur demandoit. Un ſoir ils s'aſſemblerent au rendez-vous ordinaire pour lui donner ſatisfaction. Après le repas ils firent retirer les domeſtiques de la ſalle où ils avoient mangé. Là, ſe croyant ſans témoins, ils parlerent ouvertement de leurs projets, & écrivirent de leurs mains une Lettre à Tarquin, que les Aquilius furent chargés de remettre aux Ambaſſadeurs. Un de leurs gens, nommé Vindicius, qui avoit été fait eſclave à la priſe de Cénine & qui leur ſervoit d'Echanſon, eut quelque ſoupçon que ces fréquentes Aſſemblées ſe tenoient pour de mauvais deſſeins. Lorſqu'ils eurent renvoyé leurs domeſtiques, il ſe cacha dans un endroit d'où il pouvoit entendre leurs déliberations : il fut témoin de la réſolution qu'ils avoient priſe de faire tuer les Conſuls & de rétablir le Roi; réſolution qu'ils avoient confirmée par ſerment, & même, ſelon quelques Auteurs, par la plus horrible de toutes les cérémonies, qui conſiſtoit à boire du ſang d'un homme & à toucher

cher ses entrailles. Dès qu'il leur eut vû signer la Lettre au Roi, il sortit de la maison pour en avertir. Il n'ose cependant s'adresser aux Consuls, de peur que pour étouffer la conjuration où plusieurs personnes de leurs parens étoient impliqués, ils ne fissent mourir le dénonciateur. Il va droit chez P. Valerius, qui étoit un des quatre qui avoient le plus contribué à délivrer Rome de la Tyrannie, & lui dit tout ce qu'il a vû & entendu. Valerius s'assure de cet esclave, & le fait garder : il prend avec lui quelques-uns de ses gens & de ses amis, il se transporte dès le grand matin chez les Aquilius, il y entre sans peine, il se saisit de la Lettre & fait prendre les Conjurés.

Pendant ce tems-là les Consuls informés de ce qui s'étoit passé [25], montent sur leur Tribunal, & ordonnent qu'on leur amene les coupables. On les leur présente pieds & mains liés, on fait la lecture de leur Lettre, & on examine l'esclave. Tous les coupables étoient des meilleures familles de Rome. Cependant le Peuple n'avoit les yeux que sur les fils du Consul. Leur sort, quelque malheureux qu'il fût, ne méritoit point de compassion. L'Assemblée n'avoit aucun sentiment de tendresse pour des traîtres, pour des ingrats envers la Patrie, pour des enfans indignes d'un tel pere; il n'y avoit point de supplice assez grand pour eux. Mais si l'on n'étoit touché de compassion pour ces jeunes gens, on gemissoit sur le sort du Consul. Tout le Peuple joignit ses lar-

25. *Liv. l. 2. c. 5; Dion. l. 5. p. 209 & 210; Plut. Vit. Pop. Aur. Vict. c. 10; Flor. l. 1.*

larmes à celles des coupables, les uns vouloient qu'on leur pardonnât, les plus severes ne les condamnoient qu'à un bannissement. Brutus ayant fait faire silence, demanda à ses enfans s'ils avoient quelque chose à dire pour leur défense: il leur demanda la même chose jusqu'à trois fois; & voyant qu'ils ne répondoient rien, il prononça lui-même leur Sentence. Ensuite se tournant vers ses Officiers: „ Licteurs, dit-il, faites votre devoir ". Il fut témoin lui-même de l'exécution, il les vit battre de verges, il vit tomber leurs têtes sous les coups; seul insensible au supplice de ses enfans!

Après cette sanglante execution [26], on fit venir les Aquilius, & on leur permit de se justifier. N'ayant rien à dire pour leur défense, soit de leur propre mouvement, soit par le conseil de leurs amis, ils se jetterent aux pieds de leur oncle dans l'esperance d'obtenir la grace. Brutus donne ordre aux Licteurs de les mener au supplice. Collatinus arrête les Licteurs & leur défend de passer outre; il s'approche de son Collegue, il le prend en particulier, il le prie d'avoir compassion de ses neveux, il lui représente leur faute comme l'effet d'une jeunesse inconsidérée, il le conjure d'épargner leurs vies, & de souffrir qu'en cela seul il lui fasse violence, résolu de souscrire dans la suite à toutes ses décisions. Brutus étonné de son empressement à sauver des traîtres, refuse non seulement de leur pardonner ou de commuer la peine, mais encore de differer

26. *Dion. l. 5. pag.* 210.

ferer l'exécution. Collatinus voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir : „ Et moi, lui dit-il „ d'un ton de maître, puisque vous êtes si dur „ & si inexorable, j'absous les coupables par „ le pouvoir qui m'est commun avec vous. Il „ n'en sera pas ainsi, reprit Brutus tout en „ colere : ne vous y trompez pas, Collati- „ nus ; jamais de mon vivant vous n'aurez „ le pouvoir d'accorder l'impunité à des traî- „ tres ; & vous-même, avant qu'il soit peu, „ vous payerez la peine que mérite un pareil „ attentat.

Ayant ainsi parlé [47], il donne des gardes aux Aquilius, & convoque une Assemblée générale. En un instant la Place publique est remplie d'un nombre infini de Citoyens que la nouvelle du supplice des fils du Consul y avoit attirés de tous les quartiers de la ville. Brutus accompagné des principaux Senateurs, se leve au milieu de l'Assemblée, & leur parle en ces termes. „ Romains, votre trop grande facilité à consentir qu'on rendît aux Tyrans les „ biens qu'ils possédoient autrefois, a donné „ occasion à la plus dangereuse conspiration. „ Mes deux fils, les freres de ma femme, & „ d'autres jeunes gens des meilleures familles, „ s'étoient assemblés chez les Aquilius, & „ avoient fait complot de m'assassiner & de „ rappeller Tarquin. Quelque Dieu favorable „ nous a découvert leur pernicieuse entreprise „ par cet esclave que vous voyez, & on a ar- „ rêté les complices. Pour moi j'ai fait le „ devoir de Consul, j'ai ordonné qu'on punît „ mes

47. *Dion. l. 5. pag.* 210, 211 & 212.

„ mes deux fils du dernier supplice, j'ai été
„ moi-même spectateur de l'exécution, &
„ j'ai fait voir que je n'ai rien de plus cher que
„ le salut de la Patrie. Mais mon Collegue
„ arrête le cours de la Justice, il m'enleve les
„ Aquilius ses neveux, & il ose dire qu'il ne
„ souffrira jamais qu'ils subissent le même châ-
„ timent que mes enfans, quoiqu'ils ne soient
„ pas moins coupables. En voulant sauver les
„ Aquilius, n'accorde-t-il pas, autant qu'il
„ est en lui, l'impunité au reste des Conjurés?
„ Sous quel prétexte en effet pourroit-on les
„ condamner au supplice si l'on pardonnoit à
„ ceux-ci qui ont trempé dans le même cri-
„ me? Que pensez-vous, Romains, de son
„ procedé? Sont-ce-là des actions d'un Con-
„ sul devoué à la Patrie, ou d'une ame ven-
„ due aux Tyrans? Est-ce-là garder les ser-
„ mens qu'il a faits, ou se rendre coupable de
„ la plus noire perfidie? S'il insista si fort il y
„ a quelques jours pour faire rendre les biens
„ aux Tarquins, c'est qu'il aimeroit mieux
„ qu'ils pussent s'en servir pour nous faire la
„ guerre, que de nous les laisser pour les com-
„ battre par leurs propres armes. Que pré-
„ tend-il aujourd'hui en voulant absoudre ceux
„ qui se sont ligués pour rappeller les Tyrans,
„ sinon de gagner leurs bonnes graces par
„ cette trahison, afin que rétablis un jour sur
„ le Thrône, ils lui accordent tout ce qui
„ peut flatter son ambition? Allez, Collati-
„ nus, allez vous joindre aux Tarquins, vous
„ qui n'êtes ici que de corps, perfide Consul,
„ toûjours uni d'esprit à nos plus mortels en-
„ nemis. Esperez-vous donc que je vous épar-
„ gnerai, moi qui n'ai pas épargné mes pro-

„ pres

„ pres enfans ? Non, je n'aurai jamais aucun
„ ménagement pour vous, & afin de nous
„ mettre à couvert de vos pernicieuses intri-
„ gues, je vous dépose dès à présent. C'est à
„ vous, Romains, à voir maintenant ce que
„ vous voulez faire de cet indigne Magistrat;
„ c'est à vous à voir si vous voulez confirmer
„ l'Arrêt que j'ai prononcé: je vais vous assem-
„ bler par Centuries afin que vous donniez vos
„ suffrages. Je ne sai pas quel sera le résultat
„ de vos déliberations: mais je vous avertis
„ d'avance que jamais vous n'aurez pour Con-
„ suls Brutus & Collatinus ensemble, voyez
„ lequel des deux vous voulez conserver.

Collatinus voulut se justifier des crimes dont on l'accusoit; tantôt il reprochoit à son Collegue de tendre des pieges à son innocence, tantôt il demandoit grace pour ses neveux, tantôt il empêchoit qu'on n'allât aux voix. Mais plus il se donnoit de mouvemens, plus il aigrissoit les esprits, & plus le Peuple étoit impatient de donner ses suffrages pour le bannir. Dans la disposition où paroissoit l'Assemblée, Sp. Lucretius, homme populaire, craignit qu'on ne chassât honteusement son gendre. Comme il avoit beaucoup de crédit sur l'esprit du Peuple, il demanda la permission de parler, & elle lui fut accordée. Il s'adresse d'abord à Collatinus: il lui conseille de ne point s'entêter à conserver malgré les Citoyens une dignité qu'il ne tenoit que d'eux; que puisqu'ils la lui redemandoient, c'étoit à lui à s'en demettre de bonne grace; qu'il falloit ceder à la nécessité, & qu'il ne pouvoit mieux faire que de prévenir un Décret de bannissement en se retirant dans une autre ville jusqu'à ce que les trou-

troubles fussent appaisés. Ensuite se tournant vers Brutus, il le conjura de ne point augmenter le malheur de son Collegue, de lui épargner l'infamie d'une déposition forcée & d'un exil involontaire, de lui donner le tems de transporter ses meubles & ses effets, & de lui faire présent de quelque somme du Trésor public, afin que cette liberalité lui servît de consolation dans sa disgrace.

Les deux Consuls & toute l'Assemblée applaudirent à ces sages conseils. Collatinus se demit du Consulat, & promit de sortir incessamment de Rome. Brutus ne put lui refuser des marques publiques de son estime. Il lui parla avec douceur, il loua la généreuse résolution qu'il avoit prise de sacrifier ses interêts à ceux de la République : il l'exhorta à regarder son exil, non comme un bannissement forcé, mais comme une absence volontaire que l'état présent des affaires demandoit absolument de lui; que tout éloigné qu'il seroit de Rome, il devoit toûjours l'aimer comme sa Patrie, sans jamais entrer dans aucune liaison avec ceux qui cherchoient sa ruïne; & qu'enfin on se flattoit que quoiqu'uni de corps avec ceux qui lui accorderoient l'hospitalité, il ne cesseroit d'être d'esprit & de cœur avec ses Citoyens : que dans cette assûrance & pour reconnoître les obligations que la République lui avoit, il lui promettoit au nom des Romains un présent de vingt talens, ausquels il en ajoûtoit cinq autres de son bien. Le Peuple approuva le discours du Consul; & Collatinus, sans différer plus long-tems, se retira à Lavinium, où il passa tranquillement le reste de ses jours,

jours, & mourut dans une extrême vieillesse.

Après cela Brutus [28] qui ne vouloit pas qu'on pût lui reprocher de n'avoir déposé son Collegue que pour gouverner lui seul, convoqua une nouvelle Assemblée du Peuple dans le Champ de Mars. Valerius y fut élu Consul. Il étoit Sabin d'origine; c'étoit un homme recommandable par mille belles qualités, mais admirable sur-tout par sa frugalité; il avoit un fond de sagesse dont il donna des preuves dans plusieurs occasions: son zèle pour le bien public le rendoit digne de la Magistrature. Son élection fit plaisir à Brutus qui avoit toûjours désiré de l'avoir pour Collegue. Etant parfaitement d'accord avec le nouveau Consul, Brutus fit punir de mort le reste des Conjurés. L'esclave [29] qui avoit découvert la conspiration, fut récompensé de cet important service; les Consuls lui accorderent la liberté, il fut mis au nombre des Citoyens Romains, & reçut pour gratification une somme considérable du Trésor public; il s'appelloit *Vindicius* ou *Vindex*; & c'est, dit-on, de son nom que la cérémonie par laquelle on tiroit un esclave de l'état de servitude, fut dans la suite appellée *Vindicta.* Par respect pour le Droit des Gens on renvoya les Ambassadeurs [30] des Tarquiniens sans leur faire aucun mal, quoique par leur trahison ils eussent perdu leur qualité sacrée, & par conséquent tout droit de franchise.

Le

28. *Dion. l. 5. pag. 212; Plutarque Vit. Pop.*
29. *Liv. l. 2. c. 5; Plut. in Pop. Dion. l. 5. p. 212.*
30. *Liv. l. 2. c. 4.*

Le premier acte public que firent les nouveaux Consuls, fut d'augmenter le Senat [31], qui avoit été presque entierement épuisé par les sanglantes & tyranniques exécutions de Tarquin ; ils remplirent l'ancien nombre de trois cens Senateurs, en incorporant les principaux d'entre les Plebeiens dans l'ordre des Patriciens. Les biens du Roi furent partagés entre le petit Peuple, ou selon d'autres, on les lui abandonna à piller, & chacun en prit ce qu'il voulut. On détruisit aussi le Palais. La recolte d'un champ qui avoit été consacré à Mars, mais dont le Tyran s'étoit emparé par une usurpation sacrilege & qu'il avoit fait semer cette année, fut jettée dans le Tibre; les Consuls avoient défendu qu'on l'emportât dans les greniers, ou qu'on en reservât la moindre portion ; c'étoit un grain impur, un fruit digne d'horreur, un objet de l'exécration publique. Comme l'eau étoit alors très-basse, le grain, les gerbes & la paille qu'on y avoit jettés, s'amasserent ensemble, & formerent avec la vase & le limon une petite Isle appellée *Insula Sacra :* cette Isle s'étant aggrandie dans la suite, on y fit plusieurs beaux édifices, & entr'autres de superbes Temples. Les Consuls après cela publierent un ordre par lequel ils accordoient une amnistie générale à tous les Citoyens qui avoient suivi le Roi : on leur donnoit vingt jours pour se rendre à Rome, s'ils vouloient obtenir le pardon de leurs crimes; & faute d'y revenir dans le tems marqué, on les condamnoit à un bannissement perpetuel, &

31. *Liv. l. 2. c. 1; Dion. l. 5. p. 213; Plut. in Pop.*

& leurs biens étoient déclarés confiscables au profit de la République.

Pendant ce tems-là on eut avis [32] que les Tarquiniens & les Veiens s'étoient déclarés ouvertement pour le Roi, qu'ils levoient une nombreuse Armée pour le rétablir par la force; que la plûpart des villes d'Etrurie le favorisoient secretement, qu'elles avoient permis à leurs Sujets de s'enrôler sous ses étendards; & qu'un grand nombre de volontaires, attirés par les amis des Tarquins ou par l'apas d'une grosse paye, se rangeoient sous ses enseignes. Sur cette nouvelle, les Consuls ayant levé autant de troupes qu'ils en purent trouver, les exerçoient tous les jours hors de la ville; & quand ils apprirent que les ennemis étoient en campagne, ils marcherent à leur rencontre. Les deux Armées étoient à peu près égales en nombre, elles avoient l'une & l'autre la même ardeur pour le combat. Dès qu'elles furent en présence, avant même que l'Infanterie eût pris son quartier dans le camp, il y eut une legere escarmouche. Peu de tems après on se rangea en bataille dans le même ordre. Valerius commandoit l'aîle droite des Romains, & étoit opposé aux Veiens; Brutus à la tête de l'aîle gauche étoit posté contre les Tarquiniens commandés par Aruns, fils du Roi Tarquin. Lorsqu'on fut prêt d'en venir aux mains, ce jeune Prince appercevant Brutus, poussa son cheval à travers les escadrons, & s'approcha si près des Romains qu'on pouvoit aisément le reconnoître & l'entendre: Là il vomit mille in-

32. *Liv. l.* 2. c. 6; *Dion. l.* 5. *pag.* 213. & 214; *Plutarque in Pop.*

injures contre le Conful ; il le traite de bête feroce, de bourreau fouillé du fang de fes propres fils, de lâche, de timide ; & fort enfin des rangs pour l'attaquer. Brutus pouffe fon cheval à toutes jambes, & va, malgré les remontrances de fes amis, fe jetter entre les bras d'une mort certaine. Tous deux tranfportés de rage, ils n'envifagent que la vengeance, fans penfer au péril ; ils fe jettent l'un fur l'autre, ils fe percent mutuellement de leurs lances ; leurs chevaux s'entrechoquent, fe cabrent, & les renverfent fur la pouffiere ; le fang coule de leurs bleffures, & leurs ames trouvant un libre paffage abandonnent leurs corps.

Ainfi finit Brutus, le fecond & le principal fondateur de Rome. Si l'on en excepte fa derniere action dans laquelle il s'expofa trop témerairement, toute fa vie eft le plus parfait modelle qu'un bon Citoyen, un Magiftrat, un zèlé défenfeur de la Patrie, puiffent fe propofer à imiter. Il étoit à l'épreuve de tout, il ofoit tout, il entreprenoit tout, il facrifioit tout pour fa Patrie. Une des preuves les plus convaincantes de fa prudence admirable, c'eft que Rome fut long-tems libre, grande, & floriffante, fous le gouvernement dont il jetta les fondemens ; & on ne peut pas douter raifonnablement, que fi les changemens des fiécles fuivans fe fuffent faits avec autant de jugement, la Liberté Romaine n'eût duré beaucoup plus long-tems, ou que du moins elle n'eût pas été fi facilement détruite. Dans le caractére de Brutus on remarque au fouverain degré cette dureté, cette rudeffe qui étoit fi naturelle aux anciens Romains. Il étoit rigide & févére, mais il n'exerça fa feverité que fur les

les ennemis de la République & de la Liberté. Ses passions étoient naturellement violentes, mais il savoit leur lâcher la bride ou les moderer selon que l'intérêt de la Patrie le demandoit. Lorsque changé en un autre homme, & transporté, pour ainsi dire, hors de lui-même, il harangue le Peuple, qu'il lui rend compte de cette glorieuse folie sous laquelle il avoit si long-tems caché la plus rare prudence, & qu'il l'exhorte à recouvrer sa Liberté; lorsqu'il paroit si vehement, si emporté, si acharné à la ruïne d'un indigne Collegue pour prévenir celle de la République : il n'est pas moins grand que quand il souffre avec une extrême patience les railleries & les insultes d'un Tyran qui avoit fait assassiner son pere & son frere, jusqu'à ce qu'il trouve une occasion favorable pour se venger lui-même & pour venger Rome en même tems; ou lorsque maître des mouvemens de son cœur, renonçant aux sentimens de la nature & à la tendresse paternelle, il prononce la sentence de mort contre ses deux fils l'unique ressource de sa maison, & qu'il est lui-même témoin & spectateur de l'execution.

Il est fâcheux qu'il se trouve aujourd'hui des personnes qui condamnent comme feroce la derniere action dont je viens de parler. Pour moi je croi qu'elle n'a pas besoin d'apologie, & qu'elle mérite au contraire les plus grands éloges. Il est certain que l'intérêt de la Patrie & toutes les règles de la bonne Politique demandoient de Brutus cette généreuse execution. Il étoit de la derniere conséquence pour maintenir & pour affermir la nouvelle forme du Gouvernement, de convaincre le Peuple

 par

par un exemple si éclatant & par une si severe punition, que les crimes odieux, dès qu'ils étoient contre la Patrie, ne pouvoient échapper aux plus rigoureux châtimens, & qu'on n'avoit aucun égard à la condition des coupables. Si l'on eût épargné les Junius, les Romains n'auroient-ils pas eu raison de croire qu'ils n'avoient fait que changer de Tyrans? Un pardon accordé mal à propos, une compassion mal placée, une grace hors de saison, auroient attiré de nouvelles conspirations, & Brutus auroit fait dans l'Histoire le même Personnage qu'y fait aujourd'hui son Collegue.

Ce n'est que depuis que le monde a appris ce que c'est que la Servitude, qu'on a disputé sur le mérite de cette action. Tandis que Rome conserva la Liberté que Brutus lui avoit acquise, la mémoire de ce Heros fut toujours respectée & toujours inviolable. Dans ces heureux tems jamais Poëte [33] n'osa supposer que la vaine gloire, l'ostentation, l'envie de s'attirer des louanges, eussent eu part à la punition exemplaire qu'il fit faire de tous les coupables sans en excepter ses propres fils : jamais Philosophe ne douta [34] que l'action la plus vantée dans l'Histoire, & qui a toujours été regardée com-

33. *Virgil. Æneid. 6. v. 822.*

Infelix! utcumque ferent ea fata nepotes,
Vincet amor patriæ, laudumque immensa cupido.

Pere infortuné! pour maintenir la Liberté il mettra à mort ses deux fils, sans se mettre en peine que la postérité blâme cette conduite, pourvû que l'amour de la Patrie l'emporte dans son cœur, & qu'il se procure par là une gloire immortelle.

34. *Plutarque* dans la Vie de *Publius Valerius.*

comme la preuve la plus éclatante qu'un Magiſtrat puiſſe donner de ſon amour pour la Patrie, ne vînt plutôt d'un courage heroïque, d'un cœur tout devoué aux intérêts de l'Etat, & d'une ame toute divine, que d'un cœur brutal, d'un naturel ſauvage, & d'une ame feroce. Ceux qui vêcurent immédiatement après l'établiſſement de la nouvelle forme de Gouvernement & qui eurent le bonheur d'en goûter les douceurs, crurent qu'ils ne pouvoient jamais trop honorer leur liberateur.

Les deux Armées voyant leurs Chefs ſans vie, jettent un cri effroyable; le combat s'engage, & on fait de part & d'autre des prodiges de valeur. D'un côté l'aîle droite des Romains commandée par le Conſul Valerius, enfonce les Veiens, & les repouſſe jusque dans leur camp avec un horrible carnage. De l'autre les Etruriens animés par Titus & Sextus fils de Tarquin, ébranlent l'aîle gauche de l'Armée Romaine, la mettent en deſordre, & la menent battant jusque dans ſes lignes; ils oſent même attaquer le camp, mais le corps de reſerve fait une vigoureuſe réſiſtance, & les oblige de ſe refugier dans leurs retranchemens avec beaucoup de perte. L'Armée ennemie s'étant retirée pendant la nuit [35], Valerius retourna à Rome, & y fit ſon entrée en triomphe. Les plus diſtingués d'entre les Chevaliers portoient devant lui le corps de Brutus ſur leurs épaules, orné de couronnes qui étoient autant de trophées de ſa valeur. Le Senat & le Peuple allerent au-devant de l'Armée,

35. *Liv. l. 2. ch. 7; Plutarque Vit. Pop. Dion. l. 5. pag. 215.*

mée, fondant en larmes, & portant néanmoins toutes sortes de rafraichissemens pour les troupes. Le lendemain on célébra les funerailles de Brutus avec beaucoup d'appareil & de pompe; & le Consul ayant assemblé le Peuple, fit du haut de la Tribune l'Oraison funebre de son Collegue. Les Dames Romaines porterent le deuil du vengeur de leur honneur, un an entier, comme pour un pere. Peu de tems après, on lui érigea [36] une statue dans le Capitole, avec un poignard à la main.

On prétend que Brutus ne laissa [37] point d'enfans, ni garçons, ni filles. Les meilleurs Historiens conviennent en effet qu'il n'en eut jamais d'autres que ceux qu'il fit décoller. Il est vrai qu'il y avoit à Rome une famille qu'on appelloit les Junius, qui se disoient descendus de ce Brutus. Mais ce qui prouve la vanité de leurs prétentions, c'est qu'ils étoient de famille Plebeïenne, & qu'ils n'eurent point d'autres charges que celles d'Edile & de Tribun, les seules que les Loix permissent au Peuple d'exercer, le Consulat n'étant que pour les Patriciens. Brutus le jeune, qui délivra Rome avec autant de valeur & de courage que le premier, quoi qu'avec un succès bien different, étoit de cette derniere Maison. Digne héritier de l'esprit de l'ancien Brutus dont il portoit le nom, il n'avoit pas besoin de le compter au nombre de ses ancêtres: il se rendit assez illustre d'ailleurs, & fut si grand par lui-même, que l'honneur de descendre du premier Brutus, qui auroit été si avantageux à tout autre, n'auroit fait que la moindre partie de son éloge.

36. *Plutarque in Marc. Bruto.*
37. *Dion. l. 5. pag. 216.*

G E-

Tom: X. Pag: 415.



GELON.



GELON.

A Peine trouvons-nous, non seulement parmi les Grecs, mais encore parmi les Barbares, un seul exemple d'une Nation qui ait autant de fois perdu sa Liberté, & souffert autant de maux, que les Siciliens sous leurs Tyrans. Ils secouerent souvent le joug de la servitude; & quand ils n'étoient pas en état de le faire par eux-mêmes, ils en furent plus d'une fois délivrés par les Nations voisines. Mais leur Liberté ne manquoit jamais d'être accompagnée de factions & de divisions. Ainsi il étoit toujours facile à un homme artificieux & plein d'ambition, de ruiner les uns & les autres, & de les réduire sous l'esclavage, en se mettant à la tête d'un des deux partis: & comme il y avoit toujours parmi eux des esprits remuans & entreprenans à qui il ne manquoit ni le pouvoir ni la volonté de profiter de leur foiblesse, il ne faut pas s'étonner si toute leur Histoire n'est qu'une suite de longues Tyrannies, où l'on ne voit que de très-courts intervalles de Liberté.

Rien ne peut excuser la stupidité de ces Peu-

ples. S'ils ne furent pas toujours auſſi malheureux qu'ils le méritoient, s'ils furent gouvernez par quelques Tyrans d'un grand mérite & à qui ils avoient d'aſſez grandes obligations pour leur faire oublier presque ſans crime la perte de leur Liberté, il eſt certain néanmoins que la plûpart de ceux à qui ils ſe ſoumettoient ſi lâchement, étoient des hommes du plus noir caractére, & que les avantages que leur procuroient les premiers, n'étoient pas comparables aux maux qu'ils ſouffroient ſous ces grands ſcelerats, dont les regnes furent ſi durs & ſi cruels, que dans tous les ſiecles la Tyrannie Sicilienne a paſſé en proverbe. C'eſt une choſe reconnue de tout le monde, qu'entre tous ceux qui gouvernerent la Sicile, il n'y en eut aucun qui leur donnât moins de ſujet de ſe repentir de leur ſoumiſſion, que Gelon Tyran de Syracuſe. Jamais Prince ne repandit du haut du Thrône plus de graces ſur ſon Peuple; jamais Prince n'eut plus à cœur de faire oublier à ſes Sujets les voyes irregulieres par lesquelles il étoit parvenu à la couronne; & jamais Tyran, après s'être emparé de la puiſſance Souveraine par des moyens illegitimes, ne ſut mieux reparer ſa faute lorsqu'il en fut en poſſeſſion, puisqu'il mérita qu'un Peuple qui étoit né libre, l'affermît ſur le Thrône & le choiſît pour ſon Roi.

Gelon deſcendoit d'une famille originaire de l'Isle de Telos. Ses Ancêtres paſſerent en Sicile lorsque la ville de Gela [1] fut fondée par une Colonie qui étoit venue de Rhodes. Te-

lines

1. Herod. l. 7. ch. 153.

lines un de leurs descendans, étoit Prêtre des Divinités infernales. On dit que c'étoit un homme naturellement mou & peu capable de grands desseins. Cependant quelques Citoyens de Gela, qui dans une sédition avoient été chassés de la ville, l'ayant mis dans leurs interêts; quoiqu'il n'eût point de troupes, il entreprit de les rétablir dans leur Patrie, & il y réussit par la seule autorité que lui donnoit sa qualité de Sacrificateur. En reconnoissance d'un service si important, on lui confirma la dignité de Ministre des Dieux, & on la rendit hereditaire dans sa maison.

Dinomenes avoit quatre fils, Gelon, Hieron, Thrasybule, & Polyzele. Si l'Histoire qui suit, est véritable, & qu'elle n'ait pas été inventée après les évenemens qui y sont prédits, il paroît que c'étoit un homme qui avoit des sentimens élevés, & qu'il n'eut point de part aux crimes de ses enfans. On dit qu'il consulta l'Oracle [a] sur la fortune de ses fils, & que l'Oracle lui ayant répondu qu'il y en avoit trois qui deviendroient Tyrans, il s'écria dans un noble transport: *Grand Dieu! S'ils doivent être un jour si criminels, puissent-ils être aussi malheureux qu'ils seront élevés!* Que l'Oracle l'assura qu'ils auroient assez de traverses & de maux à souffrir pour rendre très-imparfaite la jouïssance de leur grandeur; & que la prédiction fut réellement accomplie par les continuelles maladies de deux d'entr'eux, & par le bannissement du troisième après un regne difficile & de courte durée.

Il

a. Plutarque de Pythag. Orac. pag. 403.

Il paroît que Gelon qui étoit le second des fils de Dinomenes, n'avoit pas eu une bonne éducation. Il est certain qu'il ne se piqua jamais de politesse, & que tant qu'il vécut, il eut quelque chose de rude dans ses manieres. Il n'avoit ni science ni érudition, & même il ne les estimoit pas dans les autres. Il étoit plus qu'indifferent pour les Arts les plus estimés des personnes polies. Un jour [3] qu'il étoit à un festin, on apporta une lyre, & selon l'usage de ce tems-là, on la présenta de main en main à tous les conviés. On la présenta aussi à Gelon à son tour, mais il la refusa: en même tems il demanda son cheval qu'il avoit fait venir, monta dessus, & le mania avec beaucoup d'adresse & de vigueur, témoignant un grand mépris pour les divertissemens de l'Assemblée, & donnant des preuves d'une habileté parfaite dans les exercices les plus dignes d'un homme de coeur.

Gelon [4] trouva bien-tôt une occasion favorable pour faire paroître son mérite. Hippocrate Tyran de Gela étoit un Prince qui avoit plusieurs bonnes qualités, mais la valeur & l'ambition faisoient sur-tout son caractére. Il augmenta considérablement l'Empire que son frere lui avoit laissé, & en peu de tems il se rendit maître des plus grandes villes de la Sicile, excepté Syracuse. Les habitans de cette ville mirent obstacle à ses conquêtes & en arrêterent le cours pour quelque tems, mais à la fin ils en augmenterent le nombre. D'abord Hippocrate défit leur Armée: & les Corin-

3. *Plutarque Apophtheg. pag. 175.*
4. *Herodote l. 7. ch. 154.*

rinthiens leur ayant envoyé des secours, il fit la paix avec eux : mais il ne la fit qu'en obligeant les Syracusains à lui abandonner la ville de Camarine, qu'ils avoient défenduë quelque tems contre lui. Gelon suivit toujours ce Prince dans ses expéditions ; il étoit auprès de sa personne dans tous les combats, & eut beaucoup de part à la gloire de ses conquêtes.

Le Tyran [5] ayant entrepris une nouvelle guerre, fut tué dans une bataille devant la ville d'Hybla. Il laissa deux fils, Euclide & Cleandre, qui voulurent succeder à leur pere & firent tous leurs efforts pour monter sur le Thrône. Mais les habitans de Gela, qui se croyoient en état de secouer le joug & qui trouvoient l'occasion de recouvrer leur liberté, refuserent de les reconnoître. Gelon se mit à la tête de quelques troupes, & réduisit bien-tôt les Citoyens à la soumission. Mais cette réussite lui ayant fait connoître son pouvoir, il résolut de ne pas laisser sa conquête à d'autres, & par une ingratitude qu'on ne peut excuser, il dépossеda les fils de son bienfaicteur, & se mit en possession de la Tyrannie.

Ce n'étoit là que le commencement de la bonne fortune [6] de Gelon. Il se présenta bientôt d'heureuses circonstances qui lui fournirent une occasion favorable pour augmenter sans crime la puissance dont il n'avoit encore jetté que les premiers fondemens. Quelques Syracusains des premiers de la ville avoient été ban-

5. *Herodote l. 7. ch. 155.*
6. *Herodote ibid.*

bannis par la faction du petit peuple & de plusieurs de leurs esclaves. Ils s'adresserent à Gelon ; & le prierent de les rétablir. Le Tyran prit volontiers leur parti, & à la tête de ses troupes il alla se présenter devant Syracuse. Mais il n'eut pas la peine de l'assiéger. Le peuple sortit au-devant de lui, & lui ayant remis les clefs de la ville, il se soumit à sa puissance. Aussi-tôt Gelon entra dans Syracuse ; & préferant cette ville à Gela, il y établit le Siége de son Empire.

Quand il se vit en possession de Syracuse, il négligea [7] le reste de ses Etats, & s'appliqua uniquement à agrandir, embellir, & fortifier cette importante Place. Quant à Gela qui étoit sa Patrie, il la céda à Hieron son frere : mais auparavant il en fit sortir plus de la moitié des habitans pour les transporter dans sa nouvelle conquête. La ville de Camarine eut un sort bien different ; il la fit entierement raser, & donna à tous les habitans un meilleur établissement, en les faisant Citoyens de Syracuse.

Gelon dans les guerres qu'il fit, eut toujours les mêmes vues, qui étoient d'agrandir cette ville, & de lui procurer toutes sortes d'avantages. Les Megariens s'étoient imprudemment soulevés contre Gelon, & lui avoient déclaré la guerre. Ces Peuples étoient une ancienne & puissante Colonie de Megare, ville de l'Attique [8], mais il s'en falloit beaucoup que leurs forces fussent assez grandes pour lui resister. Il les vainquit, il s'empara de leurs terres, assiegea

7. *Herodot. ibid. c.* 156.
8. *Thucyd. l.* 6 *pag.* 198.

siégea leur ville, & les força bien-tôt à se rendre. Dès qu'il fut maître de Mégare [9], il voulut engager les Citoyens à aller demeurer à Syracuse, & fit les plus belles offres à ceux qui voudroient s'y transferer; mais voyant qu'ils avoient tous beaucoup plus d'inclination à rester dans leur ville, il imposa un tribut excessif à Diognete leur Prince. Il voulut aussi lever un semblable tribut sur les habitans: mais ils n'étoient pas en état de fournir une si grosse somme, ou bien ils ne vouloient pas la payer; de sorte qu'ils accepterent les propositions qu'il leur avoit faites d'abord.

Je croi que c'est là ce qu'il y a de plus vraisemblable à l'égard du traitement que Gelon fit aux Megariens. Herodote dit que lorsqu'il eut réduit la ville sous sa puissance, il traita avec une extrême douceur les plus puissans & les plus riches Citoyens, qui ayant eu le plus de part à la guerre, s'attendoient aux plus rigoureux châtimens, & que pour comble de bienfaits il les établit avantageusement à Syracuse: que quant au petit peuple qui n'étoit point coupable, & qui par conséquent ne méritoit point de punition, il fut à la vérité conduit à Syracuse, mais qu'ensuite il fut vendu, réduit sous l'esclavage, & transporté hors de Sicile. Herodote ajoute que Gelon traita de la même maniere la Noblesse & le Peuple d'Eubée. Il attribuë la raison d'une injustice si manifeste à une certaine haine que Gelon avoit naturellement contre le Peuple, étant persuadé qu'il n'est pas facile à un Tyran de vivre

9. *Polyæn. l.* 27.

vivre tranquille au milieu d'une populace toûjours inquiete, toûjours prête à remuer, toûjours prête à troubler le bon ordre. Cette raison qui s'accorde si peu avec le caractére de Gelon, qui vouloit passer pour populaire & qui l'étoit en effet autant qu'aucun des Tyrans de l'Antiquité, suffit pour rendre suspects des faits de cette nature, sur-tout quand ils viennent d'un Auteur qui a coûtume de parler desavantageusement de ce Prince.

Quoique Gelon par les moyens que nous avons dit, eût prodigieusement accru & agrandi la ville de Syracuse, elle lui eut encore de plus grandes obligations du soin qu'il prit de réformer les mœurs de ses habitans. Les Syracusains étoient naturellement paresseux [10] & aimoient l'oisiveté; ils passoient leur tems dans de petits divertissemens, où la démangeaison de parler & de railler produisoit souvent des effets très-fâcheux. Gelon corrigea tous ces vices, du moins pour son tems. Pendant la plus grande partie de son regne il eut assez de guerres pour tenir ses Sujets dans un exercice continuel. Quand il avoit la paix, & que ses ennemis lui laissoient quelque repos, il faisoit sortir les Syracusains en grand nombre, & les occupoit à cultiver, labourer, & fumer les terres. Par ce moyen il prévenoit les pernicieuses suites de l'oisiveté, & rendoit son Peuple aussi remarquable par sa conduite modeste, par son industrie, par son application au travail, qu'il l'avoit été aupa-ravant

10. *Plut. Apophth. pag. 175. &c. De iis qui serò à numine puniuntur, pag. 551 & 552.*

ravant par les vices contraires. En même tems il faisoit cultiver un fonds qui ne demandoit que des soins pour devenir le plus fertile qui fût au monde. De sorte qu'il se vit bientôt [11] en état de faire aux Romains un généreux présent d'une grande quantité de bled, dans un tems où leur ville étoit presque ruïnée par la famine & par les séditions qui en sont une suite inévitable.

Une si grande attention à procurer le bien de ses Sujets, ne pouvoit manquer de lui concilier l'affection de tous ceux qui avoient assez d'esprit pour connoître leurs véritables interêts ; & cette attention jointe [12] à quelques autres actions de son regne, le fit regarder comme un Prince populaire, comme un Prince uniquement appliqué à rendre son Royaume florissant & son Peuple heureux. Dans quelques-unes des guerres qu'il entreprit, il eut besoin d'une plus grande somme d'argent que les Syracusains ne vouloient lui en fournir. Quand il la leur demanda, ils en murmurerent ; & au lieu de la lui accorder, ils exciterent du tumulte. Mais bien loin de leur témoigner qu'il étoit mécontent de leur conduite, & de leur faire sentir le poids de son autorité, il les pria seulement d'être plus traitables ; que son intention n'étoit que de leur emprunter cet argent, & qu'il le leur rendroit aussi-tôt que la guerre seroit terminée. Il tint parole, & ayant heureusement exécuté son entreprise, il leur rendit tout ce qu'ils lui avoient prêté.

Ce-

11. *Plutarque in Coriol. Dion. Halic. l. 8.*
12. *Plutarque Apophtheg. pag. 175.*

Cependant, tout bien considéré, il crut qu'il n'étoit pas de la bonne Politique de se rendre trop dépendant de la volonté d'un Peuple qui n'avoit pas grande réputation du côté de la constance. Il lui parut qu'une alliance stable avec un puissant voisin, ne contribueroit pas peu à le rendre maître absolu de ses Sujets & à lui procurer les sûretés dont il avoit besoin. Theron [13] Tyran d'Agrigente étoit un Prince d'une grande valeur & d'un mérite distingué. Il n'étoit gueres moins puissant que le Tyran de Syracuse, qui étoit sans contredit le plus puissant de toute la Sicile. Gelon fit avec lui une étroite alliance; & pour la confirmer il épousa Damarete sa fille, & lui fit épouser la fille de Polyzele son frere cadet. Par ce moyen il étoit plus en état de disposer de toutes les forces de la Sicile; & ce n'est pas sans raison que quelques Auteurs l'appellent non seulement le Tyran de Syracuse, mais encore celui de toute l'Isle.

Aux premiers Jeux Olympiques [14] qui se célébrerent après qu'il se fut rendu maître de Syracuse, c'est-à-dire, la troisiéme année de son regne, il remporta le prix à la course du chariot; honneur que les Tyrans de ce tems-là ne rougissoient point de disputer; honneur dont jouïrent aussi Theron son beau-pere & Hieron son frere. Plusieurs siecles après on voyoit encore à Olympie son chariot & sa statuë, ouvrages de Glaucias, avec cette inscription, *Le présent de Gelon, fils de Dinomenes,*

de

13. *Schol. Pind. Olymp.* 2. *init.*
14. *Pauf. l.* 7. *p.* 629.

de la ville de Gelon Il est tout-à-fait surprenant que l'Auteur qui parle de ce présent & de cette inscription, ait mieux aimé supposer qu'il y avoit un autre Gelon du même siecle & du même païs, dont le pere s'appelloit du même nom que le pere du Tyran, que de croire que le présent fût de lui; & cela sur la seule supposition que le Tyran se seroit appellé Syracusain, du nom de la ville où il avoit établi le Siege de sa Tyrannie. L'autre inscription étoit en effet & plus juste & plus modeste. L'usage étoit que les Conquerans se fissent connoître par le nom de la ville où ils étoient nez: il n'y avoit point de raison qui pût obliger Gelon à passer pardessus cette règle & à rappeller dans l'esprit des Grecs l'idée de sa Tyrannie, idée qui dans ce tems-là n'étoit pas si agréable qu'elle le fut dans la suite.

Peu de tems après ce que je viens de dire, Gelon [15] demanda du secours aux Grecs dans la guerre qu'il eut avec les Carthaginois, qui étoient les anciens ennemis, les ennemis héréditaires de la Sicile, & qui dans ce tems-là étoient très-puissans. Pour en obtenir plus facilement ce qu'il désiroit, il leur promit qu'il vengeroit la mort de Doricus, Prince Lacédémonien, sur les Egestains qui l'avoient assassiné, & qu'il aideroit aux Grecs à rendre libres les ports de mer pour l'avantage & la commodité de leur commerce. Toutes ces offres furent sans effet. Les Grecs qui croyoient Gelon déja assez grand, & qui ne

15. *Herod. l. 7. c. 158.*

ne vouloient point contribuer à augmenter sa puissance, reçurent assez mal ses Ambassadeurs, sans leur donner ni troupes ni aucune esperance. Mais Gelon n'eut pas besoin de leur secours; il se trouva assez fort par lui-même pour résister à ses ennemis, & eut un heureux succès dans tout ce qu'il entreprit.

Les Grecs furent bientôt [16] obligés de demander à Gelon la même grace qu'ils lui avoient refusée; & ce fut pour eux une grande mortification. Xerxès Roi de Perse, avoit mis sur pié une Armée innombrable: l'ambition qui lui étoit si naturelle, & l'impatience de venger la honte que son pere & toute la Nation avoient reçuë à la bataille de Marathon, la lui avoient fait lever. Déja il étoit en marche à la tête de cette prodigieuse multitude, & venoit fondre sur la Grece pour s'en emparer & pour la reduire sous une honteuse servitude. Toutes les forces que les Grecs pouvoient lever, n'avoient pas la moindre proportion avec celles de l'ennemi. C'étoit donc une nécessité pour eux, ou de se laisser écraser, ou de chercher des secours de toutes parts. Il n'y avoit point de Prince plus en état de les secourir, que Gelon; il étoit même le seul qui pût leur aider à repousser un ennemi si puissant. Les Lacédémoniens, les Athéniens, & les autres Grecs confederés lui envoyerent des Ambassadeurs pour l'informer du triste état où ils étoient, pour lui demander un puissant secours, & pour le con-

16. *Herod. ibid. c.* 157.

conjurer par sa gloire & par son propre interêt, de délivrer un païs qu'il devoit regarder comme sa Patrie, & dont la ruïne ne pouvoit manquer d'entraîner celle de son Royaume ou du moins d'y préparer les voyes.

Ils devoient bien s'attendre [17] que Gelon leur feroit quelques reproches sur la façon dont ils en avoient auparavant usé à son égard; il n'avoit en effet rien à craindre de leur remettre devant les yeux, qu'eux-mêmes qui pour-lors appréhendoient si fort l'invasion des Barbares, avoient refusé de le secourir contre ces mêmes Barbares. „ Grecs, „ leur dit-il, il n'a pas tenu à vous que tout „ ce que je possede aujourd'hui, n'ait passé il „ y a long-tems entre les mains des Perses; „ & maintenant qu'ils portent la guerre jus„ que dans votre païs & qu'ils s'adressent di„ rectement à vous, vous vous souvenez de „ Gelon. Mais je ne veux pas imiter une „ conduite qui m'a paru en vous si criminelle. „ Enfin, ajoûta-t-il, je suis prêt de vous „ envoyer deux cens vaisseaux, vingt mille „ hommes de pié, deux mille chevaux, & „ autant de chevaux legers, outre deux mille „ frondeurs & archers; je veux même vous „ les mener en personne. Mais je croi qu'il „ n'est que trop juste qu'en considération d'un „ si puissant secours, je sois déclaré Général „ de la Grece.

L'Ambassadeur de Sparte qui avoit eu bien de la peine à l'écouter jusqu'au bout [18], l'as-

17. *Herodote ibid. c. 158.*
18. *Herod. ibid. c. 159 & 160.*

l'assura que les Lacédémoniens, bien loin de demander son secours aux conditions qu'il proposoit, ne pourroient jamais se résoudre à l'accepter, à moins qu'on ne reconnût leur superiorité, dont ils avoient toujours été en possession dans les expéditions que les Grecs avoient entreprises. „ Ne nous parlez donc „ plus, ajouta-t-il, de vous céder le com- „ mandement. Si vous avez envie de secou- „ rir la Grece, il faut vous résoudre à servir „ sous nos enseignes: ou si vous ne voulez pas „ avoir les Lacédémoniens pour Comman- „ dans, nous ne voulons point de votre se- „ cours". Le Lacédémonien ayant parlé de la sorte avec chaleur, Gelon qui voyoit bien qu'on étoit fort éloigné de lui accorder sa demande, prit doucement la parole, & fit une autre proposition. „ Commandez, dit-il, „ Lacédémoniens, puisque vous voulez abso- „ lument commander. Il me semble que j'ai „ beaucoup plus de troupes & de vaisseaux „ que vous: mais je veux bien relâcher quel- „ que chose de mes droits pour vous faire „ plaisir. Je consens donc que vous com- „ mandiez sur terre, pourvû que vous me „ cédiez le commandement de l'Armée na- „ vale; ou si vous aimez mieux comman- „ der sur mer, je commanderai sur terre. „ C'est tout ce que je puis faire que de vous „ laisser le choix. Optez, ou ne comptez pas „ de m'avoir pour allié.

„ Ne vous y trompez pas, reprit l'Ambas- „ sadeur d'Athenes [19] transporté de colere „ ja-

19. *Herod. ibid. c.* 161.

„ jamais les Athéniens ne consentiront à l'al-
„ ternative que vous proposez. Ils ont tou-
„ jours été les plus puissans de toute la Grece
„ sur mer ; & s'ils ont reconnu les Lacédé-
„ moniens pour leurs superieurs dans quelques
„ guerres où tous les Grecs étoient interessés,
„ ils ne céderont jamais le droit de comman-
„ der sur mer si les Lacédémoniens se dé-
„ sistent de leurs prétentions ". A ces paroles Gelon sourit, & dit aux Ambassadeurs qu'il voyoit bien que les Grecs avoient assez de Commandans, mais qu'il craignoit qu'ils ne fussent en danger de manquer de Soldats.

C'est ainsi qu'Herodote raconte ce qui se passa dans l'Ambassade des Grecs vers le Tyran de Syracuse : & si l'on peut compter sur ce recit, il est certain que le zèle avec lequel les Ambassadeurs soutinrent l'honneur & la prééminence de leur Patrie, zèle très-louable par lui-même, les porta à des excès qui tenoient un peu de l'insolence ; Gelon n'auroit pas mérité beaucoup de blâme, s'il eût refusé de s'interesser à la fortune d'un Peuple qui ne l'auroit pas traité avec honnêteté & politesse dans le tems même qu'il lui demandoit du secours. Le même Historien ajoute que quand Xerxès eut passé l'Hellespont, Gelon donna [20] à un certain Cadmus trois vaisseaux avec de grosses sommes d'or & d'argent, & qu'il l'envoya à Delphes, avec ordre de ne parler que de paix, & d'observer cependant quel seroit l'évenement du combat, afin que si

20. *Herod. ibid. c.* 163 & 164.

si le Roi de Perse remportoit la victoire, il lui présentât les Trésors dont ses galeres étoient chargées, & qu'il lui rendît hommage au nom de son Prince, & qu'au contraire si les Grecs avoient le dessus, il revînt en Sicile avec ses Trésors, comme il fit lorsque les Grecs eurent gagné la victoire dans un combat naval & que Xerxès se fut retiré. Herodote reconnoît cependant que les Historiens de Sicile contredisent ces dernieres particularités; que, si on les croit, Gelon malgré la répugnance qu'il avoit à reconnoître les Lacédémoniens pour Chefs dans la guerre contre les Perses, promit de donner des secours aux Grecs, & qu'il leur auroit tenu parole, s'il n'en eût été empêché par une guerre qu'on lui déclara dans ses Etats, guerre aussi dangereuse dans ses commencemens que celle que les Grecs avoient avec le Perse, guerre enfin qui dans l'évenement fut aussi glorieuse pour lui que la leur le devint dans la suite. Il y a plusieurs raisons de croire que ce que disent les Siciliens est plus vrai que ce que rapporte Herodote, qui n'a été suivi en cela par aucun Auteur dont les Ecrits soient parvenus jusqu'à nous.

Ainsi, selon ces Auteurs, vers le même tems que Gelon reçut l'Ambassade des Grecs & qu'il promit de leur envoyer un puissant secours, les Carthaginois reçurent aussi [21] des Ambassadeurs de Perse & de Phenicie. Ces Ambassadeurs venoient leur apporter des ordres particuliers; premierement, qu'ils partissent

21. *Ephor. apud Schol. Pind. Pyth.* 1. *ad v.* ἑλλάδ' ἐξέλκων. *Diod. Sic. Olymp.* 75. 1. *p.* 252. *Edit. H. Steph.*

tissent incessamment avec la plus puissante Flotte qu'ils pourroient mettre en mer eux & leurs Alliés, pour attaquer les Grecs en Sicile; secondement, qu'après qu'ils auroient conquis cette Isle, qu'on supposoit qu'ils ne seroient pas long-tems à réduire, parce qu'ils avoient une Armée très-nombreuse, ils fissent voile vers le Peloponnese pour joindre la Flotte des Perses. Les Carthaginois reçurent avec joye des ordres si conformes à leur ambition & à la haine qu'ils avoient contre les Siciliens. Ils envoyerent de tous côtés pour lever des troupes; ils demanderent même du secours aux Etruriens, & ils en obtinrent. Herodote [22] dit aussi que les Isles de Sardaigne & de Corse, les Pheniciens, les Iberiens, & plusieurs autres Nations leur fournirent une partie des forces dont ils avoient besoin.

D'ailleurs ils étoient assurés d'un parti dans la Sicile même. Theron qui étoit Tyran d'Agrigente, ayant chassé Terille Tyran d'Himere de ses Etats, celui-ci se refugia à Carthage; & pour engager les Carthaginois dans sa cause, il leur promit non seulement qu'il les aideroit de tout le crédit & de toute la puissance qu'il avoit en Sicile, mais encore qu'il leur procureroit un secours considérable de la part d'Anaxilas Tyran de Rhegium qui étoit son gendre. Anaxilas pour convaincre les Carthaginois qu'il approuvoit & ratifioit tout ce que son beau-pere leur avoit promis en son nom, donna ses deux fils à Amilcar pour ôtages.

22. Herod. ibid. c. 165.

ges. Amilcar étoit un Prince qui avoit dans Carthage la réputation d'un grand Général; c'étoit outre cela le plus propre pour commander dans cette expédition [23], parce que sa mere étoit Sicilienne, & qu'il ne pouvoit manquer de trouver un grand nombre d'amis en Sicile.

Amilcar se mit donc à la tête d'une Armée de terre de trois cens mille [24] hommes, de deux mille vaisseaux longs, & de plus de 3000 vaisseaux de moindre grandeur qui portoient des munitions & des vivres. Aussitôt qu'il fut sorti de la mer de Libye, il s'éleva une violente tempête dans laquelle il perdit la plûpart des vaisseaux qui portoient sa Cavalerie & ses chariots. Ensuite il aborda à Panorme sans qu'il lui arrivât d'autre perte, & en trois jours de tems il débarqua toute son Armée. Le débarquement fait, il harangua ses Soldats, & leur dit que la guerre étoit déja finie; qu'il avoit extrêmement apprehendé que la mer se déclarant en faveur des Siciliens, ne combattît pour eux, & qu'elle ne les sauvât par cette voye qui étoit la seule qui fût possible. Il y fit un court séjour, jusqu'à ce qu'il eut reparé les pertes que sa Flotte avoit souffertes; après quoi il se mit en marche pour aller à Himere, & sa Flotte y fit voile en même tems.

Theron s'étoit jetté dans cette Place avec un gros corps de troupes. Aussi-tôt que les Carthaginois s'en furent approchés, il fit une sortie, & les attaqua avec vigueur. Les Siciliens,

23. *Herod. ibid. p.* 166.
24. *Diod. Sic. p.* 253.

ciliens ne réussirent point dans cette sortie, ils furent repoussés avec beaucoup de perte, & Amilcar assiégea la ville dans les règles. Il avoit deux camps, l'un pour son Armée de terre, l'autre pour ses grands vaisseaux qu'il avoit fait tirer à terre. Le camp où il avoit fait retirer sa Flotte, étoit environné d'un fossé & d'un mur de bois; celui de ses troupes de terre joignoit ce mur; de-là il s'étendoit jusqu'à quelques collines qui étoient proche, & du côté de la ville il étoit fortifié de retranchemens. Le Général Carthaginois fit après cela décharger tous les petits vaisseaux, & en envoya la plus grande partie chercher de nouvelles troupes en Libye & en Sardaigne. Alors il pressa le siége avec une extrême vigueur, défit la garnison dans toutes les sorties qu'elle osoit tenter, & réduisit bientôt les Himeriens au desespoir. Theron lui-même, lorsqu'il vit ses troupes dans un si pitoyable état, perdit entierement courage, & envoya à Syracuse les Lettres les plus pressantes pour demander à son gendre un prompt secours.

Gelon avoit déja fait de grands préparatifs pour donner à son beau-pere les secours dont il avoit besoin. Les Lettres qu'il reçut lui firent faire diligence, & il partit aussitôt à la tête de son Armée. On est partagé sur le nombre de ses troupes, & les Auteurs en parlent avec une grande varieté. Ceux qui les font monter le plus haut, disent qu'il mit en campagne cinquante mille hommes de pié.[25] & cinq

25. *Diod. Sic.*

cinq mille chevaux ; deſorte que quand on conſidére & la grande ſuperiorité des ennemis & l'heureux ſuccès qu'eut Gelon, on eſt porté à croire qu'il n'étoit pas poſſible qu'il réuſſît ſi bien avec ſi peu de troupes. Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-vraiſemblable que ceux qui ne lui donnent tout au plus que la troiſième ou quatrième partie de ce nombre, ſe ſont trompés groſſierement. Il fit marcher ſon Armée avec toute la diligence poſſible ; & quand il fut arrivé à Himere, ſa préſence inſpira aux aſſiégés un nouveau courage.

Gelon ne fruſtra pas leurs eſpérances. Il ſe campa auprès de la ville dans un poſte avantageux, & ayant fortifié ſon camp de maniere qu'il n'avoit rien à craindre des attaques de l'ennemi, il envoya toute ſa Cavalerie dans la campagne. Une partie des Carthaginois étoient alors occupés à piller le païs. Il étoit facile à des troupes Siciliennes qui connoiſſoient parfaitement les lieux, de ſurprendre des étrangers qui ne les attendoient point, & qui ne s'étoient nullement préparés à faire réſiſtance. Gelon en fit un grand carnage, avec peu de perte de ſon côté. Mais outre ceux qui furent tués, ſa Cavalerie fit dix mille priſonniers, qu'elle conduiſit à Himere.

Ces troupes qu'il défit ſi facilement, étoient ſans doute ce qu'il y avoit de plus foible dans l'Armée Carthaginoiſe ; & je ne voi pas qu'on puiſſe rapporter à une autre occaſion qu'à celle-ci ce que l'Hiſtoire nous apprend, qui eſt que Gelon ayant fait un grand nombre de priſonniers, en choiſit les plus foibles,

qui

qui étoient les auxiliaires, la plûpart hâlés & basanés & d'une mine très-méprisable [26], & les exposa tout nuds devant ses soldats, afin de leur inspirer du mépris pour leurs ennemis.

Il est certain que par ces heureux succès les habitans d'Himere [27] revinrent entierement de leur premiere frayeur, & qu'ils commencerent à concevoir un parfait mépris pour des troupes qu'ils avoient défaites si facilement. Gelon profitant de l'idée que les siens s'étoient formée de leurs ennemis, fit ouvrir quelques portes que Theron dans la premiere épouvante du Peuple avoit été obligé de faire condamner : il fit aussi plusieurs nouvelles portes dans les endroits des murailles les plus propres pour faire entrer les choses dont la ville pouvoit avoir besoin. Malgré ces avantages, il s'en falloit encore beaucoup que Gelon fût en état de livrer bataille à un ennemi qui lui étoit si superieur. Il attendoit avec impatience l'occasion d'entreprendre quelque chose à coup sûr, lorsque sa Cavalerie qu'il continuoit toûjours d'envoyer dans la campagne, lui amena un courier des Selinuntins, qui étoit chargé de quelques Lettres pour Amilcar, par lesquelles ils lui donnoient avis qu'ils ne manqueroient pas de lui envoyer la Cavalerie qu'il demandoit, précisément à tel jour qu'il leur avoit marqué. Gelon apprit aussi par la même voye, qu'Amilcar devoit employer ce jour-là avec sa Flotte à faire des sacrifices solemnels à Neptune. Il

26. *Frontin. L.* II.
27. *Diod. Sic.*

Il ne fut pas long-tems sans se déterminer en conséquence à user d'un stratageme dont il se promettoit un heureux succès, par la connoissance & l'occasion que lui donnoient ces Lettres interceptées.

Il envoya de bon matin [28] sa Cavalerie pour courir la campagne, afin qu'on pût la recevoir dans le camp comme venant de la part des Selinuntins. Elle avoit ordre, en cas qu'on l'y reçût, d'aller droit au quartier où le Général étoit occupé à faire des sacrifices, pour le tuer & mettre le feu aux vaisseaux. Gelon fit mettre toutes ses troupes sous les armes, & plaça dans certains postes des espions qui devoient lui donner un signal aussi-tôt qu'ils verroient la Cavalerie Sicilienne reçue dans le camp des ennemis. Ce projet lui réussit selon son espérance. La Cavalerie arriva au camp de la Flotte à soleil levant, les sentinelles l'y reçûrent comme venant de la part des Alliés; elle alla en diligence trouver le Général qui étoit déja occupé aux sacrifices, elle le tua, & dans la confusion qu'excita par tout le camp un coup si hardi, elle mit le feu aux vaisseaux sans aucune difficulté.

Pendant ce tems-là Gelon averti par le signal que lui donnerent ses espions, que la Cavalerie étoit dans le camp de la Flotte, fit sortir le reste de ses troupes, & y courut promptement. Les Pheniciens qui commandoient dans le quartier qu'il alla attaquer d'abord, sortirent de leurs lignes & vinrent

à

28. *Diod. Sic. p.* 254.

à sa rencontre. Comme ils ne savoient point encore qu'on avoit tué Amilcar & mis le feu à la Flotte, ils combattirent avec tant de courage que le succès de la bataille fut douteux pendant quelque tems. Mais bientôt après, la flâme que jettoient les vaisseaux embrasés, paroissant tout à coup, & quelques couriers étant venus avertir les Pheniciens de la mort de leur Général, la face du combat changea subitement, & les Carthaginois prirent la fuite de tous côtés. Gelon ne cherchoit pas tant à répandre le sang qu'à remporter la victoire. Mais considerant que les ennemis étoient en si grand nombre, que s'ils revenoient de leur premiere terreur & qu'ils eussent le tems de se rallier, il pourroit bien lui-même succomber sous les derniers efforts d'une si prodigieuse multitude, il commanda aux siens de ne faire aucun quartier.

Il périt dans ce combat au moins cent cinquante mille hommes. Le reste s'échappa sur une éminence, où ils se défendirent avec tant de valeur que les Siciliens ne purent les forcer. Mais ne trouvant point d'eau sur cette colline, bien-tôt ils furent obligés d'en descendre pour se livrer eux-mêmes à la discretion des vainqueurs.

Jamais il n'y eut de déroute plus complette, & jamais [29] jusqu'alors aucun Général Grec n'avoit tué plus de Barbares en un jour ou fait tant de prisonniers. Si l'on compare cette action avec celles de Platée & de Salamine, comme on l'a en effet comparée, on

29. *Diod. Sic.*

on trouvera que la victoire de l'une ou de l'autre de ces deux journées ne fut jamais si complette. Les Siciliens croient qu'on peut à juste titre mettre les stratagemes de leur Monarque en parallele avec ceux de Themistocle, & sa valeur avec celle de Pausanias; & qu'à bien examiner les caractéres de ces Généraux, le mérite de Gelon étoit de beaucoup superieur à celui de chacun des deux autres, & sa fortune à celle de tous les deux.

Ce qu'il y a de remarquable dans la déroute des Carthaginois, c'est que le même jour que Gelon remporta sur eux une si grande victoire, les Grecs défirent aussi les Perses. Mais il est un peu surprenant qu'on ne puisse pas savoir au juste si la bataille d'Himere se donna le même jour que celle de Salamine, ou le même jour que celle des Thermopyles. Les Auteurs Siciliens la rapportent au même jour que la bataille des Thermopyles, & Herodote [30] au même jour que le combat de Salamine. S'il falloit absolument se déterminer à suivre l'un de ces deux sentimens, on se déclareroit sans doute pour celui des Siciliens. Herodote est le plus ancien Historien que nous ayons, il a du être mieux informé que tout autre de ce qui s'étoit passé presque de son tems. Mais il est manifeste par les fautes qu'il a faites dans cette histoire, fautes que ses contemporains ont corrigées eux-mêmes: il est manifeste, dis-je, qu'il ne croyoit pas qu'il fût nécessaire de s'informer plus exactement de la vérité, ni que la chose en valût la peine, ou, ce

30. Herod. l. 7. c. 166.

ce qui eſt beaucoup plus blâmable, qu'il ne cherchoit pas à ſavoir la vérité & qu'il s'embaraſſoit peu de la ſuivre. Le récit des Siciliéns a du moins cet avantage, que Gelon paroît avoir plus long-tems ignoré le ſuccès des Grecs à Salamine, qu'on ne peut ſuppoſer qu'il l'eût ignoré s'il fût arrivé le même jour qu'il avoit vaincu les Carthaginois à Himere.

De tous les grands vaiſſeaux avec leſquels les Carthaginois avoient fait voile en Sicile [31], il n'y en eut que vingt qui échapperent à l'incendie. Ils ſervirent de retraite à un grand nombre de ſoldats qui s'étoient échappés du combat: mais étant trop chargés, ils périrent preſque tous dans une tempête; quelques-uns des vaincus, mais en petit nombre, ſe jetterent dans un long batteau, & arriverent à bon port à Carthage, avec la triſte nouvelle de la défaite de leur Armée. Un revers de fortune ſi peu attendu, déconcerta entierement les Carthaginois: la colere, l'indignation, & la peur ſe ſuccedoient dans leurs cœurs: hors d'état de réſiſter à Gelon s'il eût entrepris de faire voile en Afrique, ils trembloient pour la ville de Carthage, & toutes les nuits ils faiſoient la garde aux portes avec autant de ſoin que ſi le vainqueur eût déja été devant la ville.

Après avoir récompenſé la Cavalerie qui avoit tué Amilcar, & les autres ſoldats qui s'étoient diſtingués dans la bataille, Gelon reſerva les plus riches dépouilles pour les places

31. *Diod. Sic.*

cer dans quelques-uns des Temples de Syracuse ; il en fit mettre une partie dans ceux d'Himere, & le reste il le partagea à ses troupes, & à celles de ses Alliés, à proportion de leur nombre. Par cette distribution toute la Sicile profita des esclaves ; on les occupa tous à des travaux publics, & particulierement à bâtir. Les Agrigentins en eurent le plus ; car outre la part qu'ils devoient avoir au butin commun, ils firent prisonniers plusieurs Soldats, qui ayant pris la fuite après la perte de la bataille, s'étoient retirés sur leurs terres. Les Historiens assurent que quelques particuliers eurent pour leur part jusqu'à cinq cens esclaves. Leur ville s'en ressentit, aussi-bien que tout le païs des environs ; car ils y firent ajoûter quantité de bâtimens & d'ornemens de toute espéce par les mains de leurs ennemis.

Gelon ayant congedié ses Alliés, s'en retourna à Syracuse [32] avec ses troupes & les prisonniers qui lui étoient échus en partage. Il y fut suivi par des Ambassadeurs de plusieurs villes & de plusieurs Princes de Sicile, qui ayant embrassé le parti des ennemis, envoyoient alors demander pardon de leur crime & promettre pour l'avenir une parfaite obéïssance à Gelon en tout ce qu'il leur commanderoit. Il les reçut comme un Prince qui méritoit toute sa bonne fortune par la modération & par la douceur avec lesquelles il usoit de ses victoires. Bien-tôt après il trouva une occasion de faire paroître ces vertus dans tout leur lustre, lorsqu'il

32. *Diod. Sic. p.* 256.

qu'il lui vint de Carthage une Ambaſſade ſolemnelle.

Les Ambaſſadeurs Carthaginois s'adreſſerent à lui avec la plus parfaite ſoumiſſion, verſant des torrens de larmes, lui demandant la paix, & le conjurant de ne pas abuſer de ſon pouvoir pour achever la ruïne d'une ville infortunée qui n'étoit plus en état de ſe défendre. Il ne tenoit qu'à lui de pourſuivre ſa vengeance, il ne manquoit pas de raiſons pour la juſtifier. Cependant il n'en uſa point, au contraire il ne fit paroître que de la compaſſion pour les Carthaginois. La ſeule réparation qu'il leur demanda, fut qu'ils lui rendiſſent les frais de la guerre qui montoient à deux mille talens, & qu'ils bâtiſſent deux chapelles pour y mettre le Traité. A ces articles il en ajoûta un autre [33] qu'il regardoit comme auſſi important qu'aucun des deux premiers: cet article étoit que les Carthaginois aboliroient ces barbares ſacrifices de jeunes Gens, qu'ils avoient accoûtumé d'offrir à Saturne au moins une fois par an; bel exemple du plus noble amour & de la plus tendre affection pour le genre humain, & qui ſeul mérite toutes les louanges que la poſterité a ſi juſtement rendues à ſa mémoire!

Les Carthaginois qui s'étoient attendus à un plus rigoureux traitement, furent ſurpris de la douceur des conditions qu'il leur impoſoit, & firent toute la diligence poſſible pour exécuter le Traité. On crut que la Reine n'avoit

33. *Plut. Apophth. 175, & de his qui ſerò à num. puniuntur, p. 552.*

voit pas peu contribué à inspirer à Gelon la pensée de faire un usage si moderé de sa victoire. Les Ambassadeurs qui en étoient persuadés, lui apporterent pour présent une Couronne d'or de cent talens. Elle en fit faire une nouvelle monnoye, qui de son nom fut appellée *Damaretion*.

Après avoir règlé si heûreusement toutes choses dans ses Etats, Gelon se disposa à mettre une Flotte en mer pour secourir la Grece. Tout étoit prêt pour cette expédition, lorsqu'il arriva des vaisseaux de Corinthe, qui lui donnerent avis que les Perses avoient été défaits à Salamine, & que leur Roi étoit sorti de l'Europe avec la plûpart des troupes qui lui restoient. Ces nouvelles arrêterent l'exécution de son dessein. Mais avant que de congedier ses troupes, il les convoqua toutes à une Assemblée, avec ordre de s'y trouver sous les armes.

Quand elles furent ainsi assemblées [34], Gelon parut au milieu, non seulement sans armes, mais encore sans habit de guerre, n'ayant qu'une robe flottante & sans ceinture. Le Peuple étant surpris de le voir en cet état, il leur fit un long discours, dans lequel il leur rendit compte de toute sa vie, & particulierement de la conduite qu'il avoit tenuë envers les Syracusains. Il entra dans le détail des actions qu'il avoit faites en qualité de Général, il répondit à toutes les objections qu'on pouvoit lui faire, & à tout ce qu'il avoit entendu dire contre quelques-unes de ses

34. *Diod. Sic. p.* 256. *voyez Polyæn. Strat. l.* 27; *Ælian.* 13. 37. & 6. 11.

ſes actions ; qu'il étoit venu ſans armes & ſans défenſe dans cette Aſſemblée pour ſubir le plus rigoureux examen ; qu'il ſe livroit entre les mains de ſes Sujets ; qu'il ne demandoit point qu'on lui continuât la puiſſance dont il avoit joüi juſqu'alors ; qu'il ne ſouhaittoit pas même de joüir plus long-tems de la vie, s'ils croyoient que ſa dépoſition pût leur procurer quelqu'avantage.

Pour moi je croi que c'eſt là ce qu'il y a de plus vrai dans l'Hiſtoire de Gelon, que les Auteurs rapportent avec quelque varieté. Ce noble & généreux artifice eut tout le ſuccès que le Tyran en pouvoit attendre. Le Peuple revenu de ſon étonnement, fit une acclamation générale : il l'appella ſon Bienfaicteur, ſon Sauveur, ſon Liberateur, ſon Roi ; & le conjura de punir tous ſes ennemis comme il jugeroit à propos ; liberté dont il uſa en effet. Pour conſerver la mémoire de cette action, les Syracuſains lui érigerent une ſtatuë dans le Temple de Junon, où il étoit repréſenté avec cette robe flottante qu'il portoit lorſqu'il parut au milieu de ſes troupes aſſemblées.

Après cela Gelon [35] bâtit deux ſuperbes Temples des dépouilles des Carthaginois, l'un à Cerès, & l'autre à Proſerpine. Il fit faire auſſi de ces mêmes dépouilles un Trépié d'or de ſeize talens, & l'envoya au Temple de Delphes comme une marque de ſa reconnoiſſance envers le Dieu qui y étoit adoré.

Si l'inſcription ſuivante eſt véritable, il y eut plus d'un Trépié envoyé à Delphes au nom

35. Diod. Sic. p. 256.

nom de Gelon & de ses freres ; qui tous avoient eu grande part à l'heureux succès pour lequel ils rendoient graces au Dieu.

„ Gelon, Hieron, Polyzele, & Thra-„ sybule, race illustre de Dinomene [36], unis „ maintenant dans leur devotion comme au-„ trefois dans leurs grands exploits, offrent „ ces Trépiés à Apollon & aux Puissances „ protectrices de la Grece, après avoir vain-„ cu des Nations Barbares, & assuré la li-„ berté des Grecs par les puissans secours „ qu'ils leur ont fournis ".

Gelon commença à bâtir un Temple de Cerès au Mont Etna [37], mais la mort qui l'enleva deux ans après sa victoire, dans le tems où sa gloire étoit au plus haut degré, & lorsqu'il étoit le plus aimé de ses Sujets, l'empêcha d'achever cet édifice. Une des dernieres actions de sa vie fut de faire des Loix pour réprimer la magnificence & les dépenses excessives des funerailles parmi les Syracusains. Il donna lui-même l'exemple de ce qu'il avoit prescrit à ses Sujets, en ordonnant qu'on fît ses funerailles conformément aux nouveaux reglemens. Il fut long-tems malade d'une hydropisie ; & quand il vit qu'il approchoit de sa derniere heure, il fit Hieron son frere aîné son successeur.

Son corps fut enterré dans un champ de sa femme, qu'on appella dans la suite *les neuf Tours*, parce qu'on y bâtit neuf Tours d'une grandeur considérable. Ce champ étoit à deux cens stades de Syracuse. Toute la vil-le

36. *Schol. Pind. ad Pyth. l. 5.* τὸν ἐδείξαντ.
37. *Diod. Sic. Olymp.* 75. *an.* 3. *p.* 262.

le y suivit le corps de Gelon, & chacun voulut rendre ses derniers devoirs à la mémoire d'un Prince si généralement aimé. On lui érigea un superbe tombeau, & il fut honoré comme un Heros. Dans la suite les Carthaginois, par une basse vengeance, détruisirent le tombeau de leur vainqueur; & Agathocle lui enviant des vertus qu'il n'étoit pas disposé à imiter, fit raser les Tours qu'on lui avoit érigées. Mais les Siciliens n'avoient pas besoin de ces monumens pour conserver des sentimens de reconnoissance des obligations infinies qu'ils avoient à Gelon. Ils en donnerent des marques éclatantes dans le tems que Timoleon les délivra [38] de la Tyrannie de Denys le jeune. Quoique les maux que leurs Princes leur avoient fait souffrir, fussent encore tout recens, & qu'ils n'eussent jamais mieux connu le prix de la Liberté, ils abbatirent les statues de tous leurs autres Tyrans, & ne conserverent que celle de Gelon.

Timée nous apprend [39] que Gelon laissa sa femme Damarete à Polyzele son frere. Je ne sai si le silence de Diodore de Sicile n'est pas une plus forte preuve contre ce fait, que l'autorité de Timée n'est capable de l'établir. Quoi qu'il en soit, il est certain que Polyzele étoit un homme du premier mérite, que de tous les freres de Gelon il n'y en avoit aucun qui lui ressemblât plus que lui, & qu'il étoit tellement aimé à Syracuse, qu'Hieron ne pouvoit se croire en sûreté tandis qu'il vivoit. C'est

38. *Plut. in Timol.*
39. *Apud. Schol. in Pind. Olymp. 2. v. τῶν δὲ πραγμάτων. Diod. Sic. Olymp. 76. an. 1. p. 267.*

C'eſt pourquoi celui-ci lui donna une commiſſion, après avoir pris toutes les meſures néceſſaires pour qu'elle lui fût fatale. Mais Polyzele découvrit ſon deſſein, & ſe refugia auprès de Theron qui le protegea généreuſement & entreprit même à cette occaſion une guerre contre le Tyran. Cette guerre ne fut pas de longue durée, car les deux freres ſe reconcilierent bien-tôt.

Hieron étoit un Prince d'une grande réputation. Il fit la guerre en Sicile & en Italie avec beaucoup de ſuccès. Il remporta pluſieurs fois la victoire aux Jeux Olympiques & aux Jeux Iſthmiens. Mais ce qui le diſtingua plus particulierement des autres Tyrans, fut ſon amour pour les Sciences & la protection dont il honora les Savans. Sa Cour fut toûjours la retraite de tout ce qu'il y avoit de grands eſprits; & tant qu'on connoîtra les noms de Pindare & de Simonide, Hieron ſera connu comme le plus généreux protecteur des Muſes. Pindare ne ſe laſſe jamais de le louer; & ſi les éloges qu'il fait de ce Tyran étoient moins ſuſpects, il faudroit avouer qu'Hieron fut un plus grand & un meilleur Prince, non ſeulement que ſon frere, mais encore que la plûpart des Rois de l'Antiquité. L'Hiſtoire moins partiale à l'égard du mérite, rend juſtice à ſes freres, & nous apprend qu'Hieron étoit autant inferieur à Gelon en toute autre choſe, qu'il lui étoit ſuperieur en politeſſe [40]. Liberal envers les Auteurs, parce qu'il ſe flattoit que leurs plumes lui acquerroient

40. *Diod. Sic. pag.* 276, *Olymp.* 78. *an.* 3.

roient de la réputation & qu'il seroit immortalisé par leurs Ecrits, dans toute autre chose il se livroit à l'avarice qui lui étoit naturelle. Ce vice lui fit commettre plusieurs actions où l'injustice & la violence n'étoient que trop visibles : les Syracusains penserent souvent à s'en venger, & ce ne fut que le respect qu'ils avoient pour la mémoire de Gelon, qui conserva son frere sur le Thrône.

Cependant, quelque vénération qu'eût le Peuple pour la mémoire de Gelon [41], elle ne put tenir contre la Tyrannie de Thrasybule frere & successeur d'Hieron, qui n'avoit point d'autre qualité supportable qu'une valeur brutale & feroce. Thrasybule commença son regne par faire mourir & exiler quelques-uns des principaux Citoyens de Syracuse, dont il confisqua les biens à son profit, & prit à sa solde un corps considérable d'étrangers pour lui servir de gardes. D'abord on le chassa de la ville, & après quelques foibles efforts il se vit obligé de sortir de l'Isle même, avant que d'avoir achevé la premiere année de son regne.

La Liberté des Siciliens ne fut pas de longue durée. Ils souffrirent sous Agathocle & sous Denys tout ce qu'ils avoient apprehendé de la part de Thrasybule. Ce ne fut que deux siécles après cela qu'ils se trouverent heureux, lorsqu'ils eurent un Prince descendu de la famille de Gelon & héritier de ses vertus. Ils retrouverent dans Hieron ce qu'ils avoient perdu dans son prédecesseur ; &, si les

41. *Diod. Sic. p.* 277.

les malheurs de ſon tems, & la puiſſance de ſes voiſins qui s'étoit trop accrue, l'empêcherent de devenir plus grand, du moins il diſputa à Gelon la gloire d'être le meilleur Roi de Sicile.



CYRUS.



CYRUS.



CYRUS.



CEux qui sont portés à croire qu'il y a très-peu de faits certains dans l'Histoire, ne peuvent jamais trouver un exemple plus propre à les confirmer dans leur sentiment que la Vie de Cyrus. Les actions de cet illustre Conquerant sont une matiere si abondante, elles fournissent aux Ecrivains un si beau champ pour exercer leur Art, & ses successeurs eurent tant de part aux affaires de la Grece dans le tems même qu'elle abondoit en excellens Historiens, qu'à peine on peut croire qu'il nous manque une Histoire de ce Heròs aussi complette que certaine. Il est vrai que les Anciens ne nous ont pas laissés dans une entiere ignorance de ses conquêtes : mais l'ordre, le tems, les motifs de ses actions, sa naissance, sa famille, sa parenté & sa mort, sont presqu'aussi incertaines que celles des Heros les plus fabuleux. Herodote, Xenophon, & Ctesias qui vivoient tout au plus cent ans après la mort de Cyrus, nous ont donné chacun une ample Histoire de sa vie & de ses actions : mais il est étonnant combien ils sont dif-

differens l'un de l'autre. Ceux qui ſont venus après, ont ſuivi l'un ou l'autre de ces Auteurs: mais il paroît qu'ils ſe ſont conduits en cela plutôt par leur inclination que par la raiſon, & que dans une ſi grande obſcurité ils ont cru que leur fantaiſie étoit pour eux un guide ſuffiſant.

Herodote qui écrivoit un peu avant les deux autres, ſemble n'avoir eu en vuë que l'Hiſtoire de Perſe. S'il parle des autres Nations, ce n'eſt que par digreſſion & pour mettre dans un plus grand jour ce qu'il dit des Perſes. Court ſur tout autre ſujet, lorſqu'il s'agit des Princes qui ont gouverné le vaſte Empire de la Perſe, il deſcend dans le détail le plus particulier & le plus exact. Malheureuſement pour nous, toute ſon Hiſtoire eſt écrite d'une façon qui ne nous fournit que trop de raiſons de douter de ſa ſincerité. Herodote n'eſt pas ſeulement le pere des Hiſtoriens, il eſt auſſi le pere des Romans & des fables, & dans tous les ſiecles on l'a accuſé avec juſtice d'avoir employé les ornemens du plus beau ſtile & de la plus agréable maniere d'écrire, à embellir & à orner la fauſſeté. Il abandonne continuellement le vrai pour s'attacher au merveilleux; &, ſi les accuſations de Plutarque [1] ſont bien fondées, dans ſes derniers livres même, qui roulent ſur des choſes qu'il ne pouvoit ignorer, il s'eſt donné une liberté qui ne peut jamais être excuſée. L'Hiſtoire de la naiſſance & de l'éducation de Cyrus en particulier, eſt entiérement Romaneſque dans quelques-unes de

1. *Dans ſon Traité de la malignité d'Herodote.*

de ses parties, & celle de sa mort n'est pas plus vraisemblable. La singularité des fables qui auroit dû les rendre suspectes, a été justement la cause pourquoi les Historiens des siecles suivans les ont si généralement rapportées. Ces sortes d'Histoires fabuleuses ont je ne sai quoi de merveilleux qui flatte également la foiblesse du Lecteur & celle de l'Auteur; l'un prend plaisir à lire des choses qui le surprennent, l'autre est charmé de pouvoir exciter l'admiration dans l'esprit du Lecteur.

Xenophon étoit beaucoup plus à portée qu'Herodote de savoir les affaires des Perses. La part qu'il eut dans l'expédition du jeune Cyrus, & la glorieuse Retraite des dix mille Grecs qu'il conduisit avec tant de réputation à travers le Royaume des Perses, ne pouvoient manquer de l'instruire de plusieurs particularités, ou entiérement inconnues aux autres Historiens, ou que ceux-ci ne connoissoient qu'imparfaitement. D'ailleurs l'Histoire fut un peu reformée dans le long espace de tems qui s'écoula entre le siecle où Herodote écrivoit & celui où vivoit Xenophon. Thucydide fit voir qu'une relation pouvoit être agréable sans être fausse, & sur la lecture de ses Ecrits on fut pleinement convaincu que la vérité étoit une qualité nécessaire dans un Historien. Xenophon lui-même dans la continuation qu'il fit des Ouvrages de cet excellent Auteur, s'attacha inviolablement à la vérité, & jamais aucune Histoire n'a été écrite avec plus de fidélité apparente que les faits qu'il rapporte dans son Histoire de Grece & dans sa Retraite des dix mille. S'il eût écrit la Vie de Cyrus avec une fidélité aussi visible, la postérité auroit eu une

une parfaite connoiſſance des actions de ce fameux Conquerant, & il ne lui reſteroit rien à déſirer. Mais outre qu'il fait continuellement l'éloge de ſon Heros, il deſcend dans un trop grand détail, &, ſi j'oſe le dire, il eſt un peu ennuyeux dans les longues converſations & dans les longs entretiens qu'il lui fait faire. C'eſt pour cette raiſon qu'on a cru presque généralement que ſon intention n'étoit pas tant d'écrire une Hiſtoire véritable [a], que de donner dans le portrait de Cyrus qui eſt fait d'imagination & auquel il ne manque rien, un parfait modele pour tous les Princes des ſiecles ſuivans.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que ni Xenophon ni Herodote n'avoient pas la moitié des avantages qu'avoit Cteſias. C'étoit un Medecin qui avoit ſuivi Cyrus le jeune dans ſon expédition, auſſi-bien que Xenophon. Ayant été fait priſonnier dans la bataille où ſon maître perdit la vie & la couronne, il employa ſon Art & ſa Science à guérir une playe d'Artaxerxès, Roi de Perſe, Il y réuſſit, & ce ſuccès lui valut un établiſſement honorable à la Cour de Perſe, où il demeura dix-ſept ans auprès de la perſonne du Prince. Ce fut pendant ce tems-là qu'il écrivit l'Hiſtoire de Perſe. Soit que ſon long ſéjour dans l'Orient lui eût gâté le goût & qu'il fût devenu admirateur des fables qui y étoient ſi fort à la mode, ſoit qu'il aimât naturellement le faux, il eſt certain que les fables elles-mêmes ne furent jamais la moitié ſi fabuleuſes que ſes Hiſtoires.

Il

a. Voyez *Cic. ad Q. Frat. L. 1. Ep. 1. S. 8.*

Il semble qu'il n'ait suivi dans ses Ecrits d'autre guide que le merveilleux ; s'il trouve quelque chose d'extraordinaire ou de contraire à ce qu'ont dit les autres Historiens, il ne manque jamais de le rapporter. C'est ce qui fait qu'on le suit si peu dans son Histoire de Perse. Mais il paroît un peu étrange que dans ce qui regarde les Medes & les Assyriens, dont l'Histoire est plus ancienne, & où il pouvoit donner plus de liberté à son genie, il ait été si généralement suivi, & qu'on ait regardé comme un crime en fait d'Histoire de ne pas ajoûter foi à ce qu'il dit, & comme une infidélité inexcusable de douter des faits que rapporte un si fidéle Historien.

C'est donc principalement d'Herodote & de Xenophon que nous devons recueillir ce que nous avons à dire de Cyrus. Ce sont les seuls Auteurs sur lesquels on puisse s'appuyer, lorsqu'il s'agit de l'Histoire de ce Heros. Quand ils s'accordent ensemble sur un fait, comme il leur arrive souvent, il n'y a aucune raison de douter de ce qu'ils rapportent. Quand ils ne s'accordent pas, si c'est dans des choses purement indifferentes & qui ne tendent en aucune maniere à faire l'éloge de Cyrus, la raison veut qu'on suive plutôt Xenophon qu'Herodote, puisqu'on est sûr qu'il a été plus à portée de s'instruire de l'Histoire de Perse, & que ce qu'il en dit, approche moins du fabuleux. C'est de ce même Auteur qu'il faut prendre l'ordre des guerres de Cyrus qui paroît évidemment négligé dans Herodote ; c'est dans ses Ecrits qu'il faut chercher certaines additions néceſſaires à la vie de ce Conquerant, dont les autres Auteurs n'ont pas prétendu don-

donner une Hiſtoire complette. Quoiqu'il ne ſoit gueres poſſible de diſtinguer avec certitude dans les Ecrits de Xenophon tout ce qu'il a ajoûté pour embellir le portrait de ſon Heros d'avec ce qu'il avoit trouvé dans l'Hiſtoire, il n'eſt pas difficile néanmoins de le diſtinguer avec quelque probabilité; & ſi une Vie écrite de cette façon n'eſt pas abſolument vraye dans tous ſes points, elle eſt du moins la plus vraiſemblable qu'on puiſſe attendre lorsqu'il s'agit d'un Heros qui vivoit dans un ſiécle ſi éloigné.

Tous les Auteurs qui méritent quelque créance, conviennent [3] qu'Aſtyage, Roi des Medes, étoit l'ayeul de Cyrus le Grand. Ce Prince maria ſa fille Mandane à Cambyſe, Roi de Perſe. Il paroît que Cambyſe, quoique Roi, étoit ſoûmis au Roi des Medes, & qu'il rendoit quelqu'hommage à ce Prince qui étoit beaucoup plus puiſſant que lui. Mais ſa nobleſſe étoit aſſez conſidérable pour faire déſirer ſon alliance. Il étoit deſcendu d'Achemene, comme nous l'apprennent les Hiſtoriens [4] de Perſe; les Grecs au contraire, pour ſe faire honneur à eux-mêmes, diſent qu'il deſcendoit de Perſée. Cyrus étoit [5] né de ce mariage, & fut élevé d'une maniere convenable à ſa naiſſance. L'éducation qu'on donnoit en Perſe aux jeunes gens étoit tout-à-fait propre à former des Heros. Les Perſes du tems de

3. *Xenophon Cyrop. l. 1. c. 2. Cteſias Exc. Ph.* dit cependant le contraire.

4. *Herodote.*

5. *Xenophon ibid. Diod. Sic. in Exc. Peireſc. pag.* 237 *&* 238.

de Cyrus étoient aussi célèbres par leur sobrieté, qu'ils furent fameux par les vices contraires, lorsqu'après avoir ajoûté à leur domination le Royaume des Medes & ces vastes Monarchies que conquirent Cyrus & ses successeurs, ils s'abandonnerent à un luxe effrené. Les Spartiates n'étoient pas plus severes ni plus reguliers qu'eux. Il y avoit même beaucoup de ressemblance dans les constitutions de ces deux Nations. Mais dans la suite les Perses changerent entierement, & jamais on n'a vû une plus énorme difference entre deux Peuples quant aux moeurs & à la maniere de vivre, qu'il y en eut entr'eux & les Lacédémoniens.

Les Perses étoient partagés en quatre classes, savoir, la classe des enfans, celles des jeunes gens, des hommes faits, & des vieillards. Ils avoient une Place publique [6] divisée aussi en quatre parties pour les quatre differentes classes; & ils étoient obligés de s'y assembler dans certains jours & à certaines heures marquées. Chaque classe avoit douze Gouverneurs. Ceux qui présidoient entre les enfans, étoient choisis d'entre les vieillards, & les Gouverneurs de la classe des jeunes gens étoient pris ordinairement de celle des hommes faits. Ces derniers, de même que les vieillards, avoient des Présidens de leur propre classe. On enseignoit aux enfans, non pas les regles de la Grammaire, quoiqu'on ne les négligeât pas entierement, mais les regles les plus exactes de la Justice. Leurs Gouverneurs em-

6. Xenophon, l. 1, c. 2.

employoient la plûpart de leur tems à décider leurs petites querelles. Ils examinoient & jugeoient ceux qui étoient accuſés de vol, de violence, de fraude, de calomnie, & leur impoſoient des peines proportionnées à la nature de leurs crimes. Les punitions qu'ils impoſoient aux faux accuſateurs n'étoient pas les plus legeres. Ils abhorroient ſur-tout le vice de l'ingratitude, c'étoit le crime le plus odieux chez les Perſes : on accoûtumoit les enfans dès leurs premieres années à regarder les ingrats comme des hommes qui ne ſe ſoucioient ni des Dieux, ni de leur Patrie, ni de leurs amis, ni de leurs parens. Par ce moyen les jeunes Perſes ſe rendoient familiers les principes de la Morale la plus exacte, que les hommes chez les autres Nations apprennent avec tant de difficulté dans un âge avancé, & qu'ils ont tant de peine à pratiquer lorſqu'ils ont contracté des habitudes entierement contraires; ces principes leur devenoient pour ainſi dire naturels, & ils ne s'en écartoient presque jamais. En même tems qu'on leur donnoit de ſi bons préceptes de Morale, on s'appliquoit à les rendre modeſtes & temperans, à leur apprendre la ſoumiſſion aux Magiſtrats, & la ſobrieté dans le boire & le manger : l'exemple de leurs Gouverneurs n'y contribuoit pas moins que les préceptes : du pain, quelques herbes, & un peu d'eau faiſoient toutes les délices de leurs repas. Leurs principaux exercices conſiſtoient à tirer de l'arc & à lancer des dards. Telle étoit leur vie juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans; après quoi ils paſſoient dans la claſſe des jeunes hommes, où ils reſtoient dix ans, à compter du jour qu'ils ſortoient de l'enfance.

fance. Les jeunes hommes étoient occupez le jour à suivre & à servir les Magistrats ou le Roi, à executer leurs ordres, à chercher les criminels, à arrêter les voleurs, & à d'autres semblables emplois qui demandoient de la force & de l'expédition. La nuit ils couchoient autour du Palais & dans les Places publiques, & faisoient la garde dans la ville. Quand le Roi alloit à la chasse, ce qui arrivoit ordinairement une fois le mois, il y étoit suivi de la moitié des jeunes hommes. Pendant tout ce tems-là ils vivoient durement, & s'accoutumoient de bonne heure à soutenir les fatigues de la guerre, la chasse étant un exercice très-propre pour y former les jeunes gens. Dans la ville ils continuoient leurs exercices ordinaires, qui consistoient à tirer de l'arc & à lancer des dards; ils avoient même de tems en tems des Jeux publics, où l'on proposoit des prix pour les vainqueurs. Tels étoient leurs exercices pendant dix ans. Au bout des dix ans on les mettoit dans la classe des hommes faits. Ils continuoient dans cette classe à servir les Magistrats & à executer leurs ordres. Mais s'ils avoient les qualités nécessaires, ils devenoient bientôt Magistrats ou Gouverneurs des autres. S'il falloit aller à la guerre, ils quittoient les arcs & les javelots, & prenoient des armes propres à combattre de près. Ils demeuroient vingt-cinq ans dans cette classe, toujours occupés à des exercices honorables, mais laborieux. Leurs vingt-cinq ans faits & lorsqu'ils avoient plus de cinquante ans, ils passoient au rang des vieillards. Après cela ils n'alloient plus à la guerre & ne sortoient plus de leur païs, mais ils demeuroient chez eux

& passoient le reste de leur vie dans un repos honorable. Ils ne laissoient pas néanmoins de s'occuper à des exercices convenables à leur âge. Ils étoient Juges dans les causes, tant civiles que criminelles, & instruisoient les jeunes gens. Si quelqu'un, non-seulement de la classe des jeunes gens, mais encore des hommes faits, étoit accusé devant eux par les Chefs des Tribus; ils examinoient mûrement l'affaire, & s'ils le condamnoient, il étoit pour toute sa vie exclus des charges & dignités. C'étoit aussi à eux qu'il appartenoit d'élire les Magistrats. Ils étoient principalement attentifs à s'attirer & à se conserver les respects qui sont si justement dus à la vieillesse, mais qu'on lui rend si rarement. Le nombre des Perses du tems de Cyrus ne passoit pas six-vingt mille. Nul n'étoit exclus des honneurs & des charges publiques, même des plus élevées, excepté ceux qui ne s'étoient pas fait instruire par les Maîtres & par les Gouverneurs publics, ou qui ne s'étoient pas bien acquittés de leur devoir dans les differentes classes par où ils avoient passé.

Cyrus fut élevé [7] selon ces excellentes regles jusqu'à l'âge de douze ans. Il surpassoit tous les autres enfans, soit par la facilité avec laquelle il comprenoit & retenoit tout ce que les Gouverneurs lui montroient, soit par son adresse à faire les exercices. Quand il eut atteint sa douzième année, Astyage son grand-pere voulut voir sa fille, & lui manda de le venir trouver avec son fils. Elle le fit [8], & après

7. *Xenophon l.* 1. *c.* 3. §. 1.
8. *Xenophon l.* 1. *c.* 4. §. 1.

après avoir demeuré quelque tems à la Cour d'Astyage, elle s'en retourna auprès de Cambyse, laissant Cyrus en Medie. L'Histoire nous a conservé peu de chose des premieres années de la vie de Cyrus. Elle nous apprend seulement qu'il témoignoit une grande indifference & un grand mépris pour le luxe & la magnificence de la Cour de Medie [9], & que de tous les divertissemens qui y étoient en usage, il n'y avoit que la chasse qui lui fît plaisir. Il s'y occupoit souvent: & ce fut dans un si noble exercice qu'il donna les premieres preuves de cette valeur heroïque qu'il employa dans la suite à conquerir tout l'Orient.

A l'âge de quinze ou seize ans Cyrus commença à faire voir de quoi il étoit capable. Le fils du Roi d'Assyrie [10] étant sur le point de se marier, eut besoin d'un certain nombre de victimes pour les sacrifices qu'il étoit obligé de faire à la solemnité de ses nôces. Ce jeune Prince apprit qu'il y avoit quantité de bêtes sur les frontieres d'Assyrie & de Medie parce qu'on avoit long-tems négligé de leur donner la chasse à cause des guerres trop fréquentes entre les deux Nations; il résolut d'y aller & d'y rester quelque tems pour son plaisir. Dans ce dessein il assembla ses amis, & les engagea à être de la partie. Mais afin de s'assurer contre toutes sortes de dangers, il prit aussi avec lui une nombreuse suite de Gens de cheval & de Gens de pié, tous bien équippés; de sorte qu'il se vit à la tête d'une petite Armée. Quand il fut arrivé sur les frontieres où étoient ses For-

9. *Id. ibid.* §. 6. *&c.*
10. *Id. ibid.* §. 16 *&* 17.

Forteresses & ses Garnisons, il y soupa, & prit un peu de repos afin de commencer sa chasse le lendemain. On lui envoya de la ville la plus proche quelques détachemens de Cavalerie & d'Infanterie pour relever ses sentinelles. Renforcé de ces nouvelles troupes, il fit réflexion qu'il se feroit beaucoup plus d'honneur, si au lieu de s'amuser à la chasse des bêtes, il profitoit de l'occasion favorable pour ravager les frontieres des Medes & en enlever quelque butin. Il laissa ses Gens de pié rangés en bataille sur les frontieres, & s'avança avec sa Cavalerie vers les Forts & les Garnisons des Medes. Il garda auprès de lui la meilleure & la plus grande partie de ses troupes pour tenir les ennemis en échec & pour les empêcher de troubler ses divertissemens par leurs sorties, & envoya des détachemens de sa Cavalerie dans le païs ennemi, avec ordre de piller & de lui amener tout ce qu'on trouveroit.

Aussi-tôt qu'Astyage [11] fut informé que les Assyriens étoient entrés sur ses terres, il se mit à la tête de tout ce qu'il avoit de troupes autour de lui, & courut sur ses frontières pour repousser les pillars. Il prit avec lui Cyrus qui n'avoit pas encore dix-sept ans & qui fit en cette occasion son premier essai. Quand les Medes furent en présence des ennemis, ils les trouverent rangés en si bon ordre qu'ils ne parurent pas fort empressez pour les attaquer. Cyrus voyant leur ardeur rallentie, demanda au Roi son ayeul la permission de prendre un détachement de la Cavalerie pour fondre sur les

11. *Id. ibid.* §. 18-24.

les pillars, tandis qu'Astyage avec le reste feroit face aux troupes ennemies qui étoient rangées en bataille & qu'il les empêcheroit de sortir de leur poste pour secourir celles qui étoient dispersées au pillage. Le Roi y consentit, & Cyrus courut aussi-tôt attaquer les pillars, qui ne se sentant pas en état de résister, prirent la fuite & abandonnerent leur butin. Cyrus les poursuivit jusqu'au corps de Cavalerie que le Prince Assyrien commandoit en personne. Ces troupes qui étoient rangées en bon ordre, commencerent à s'ébranler pour secourir les leurs & pour arrêter ceux qui les poursuivoient. Mais Cyrus animé par son premier succès, continua toujours à les mener battant; & quoique son détachement se fût débandé dans la poursuite précipitée, les fugitifs s'étant jettés au milieu de leur Cavalerie qui s'étoit ébranlée pour les secourir, il résolut de charger aussi les troupes qui marchoient en rang & serrées. Il les enfonça avec une facilité incroyable. Astyage s'ébranla en même tems, & ne perdit point les ennemis de vue, étant toujours prêt à secourir son petit-fils partout où il auroit besoin de lui. Les Assyriens pressés de toutes parts, prirent la fuite & ne songerent plus à se défendre. Cyrus les poursuivit jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint leur Infanterie qu'ils avoient laissée sur les frontieres, & en fit un grand carnage. Il n'étoit pas en état d'attaquer un corps de troupes si considérable, & n'osa passer outre, de peur de tomber dans quelque embuscade. Il en avoit assez fait pour humilier les ennemis & pour déconcerter leurs projets.

Cambyse [12] apprit avec une joye extrême, la nouvelle de la valeur prématurée de son fils, & ne put souffrir plus long-tems son absence. Il écrivit à Astyage pour le prier de le lui renvoyer, afin qu'il se perfectionnât dans la connoissance des Loix des Perses. Astyage ne pouvoit le lui refuser, quelqu'envie qu'il eût de le retenir encore quelque tems auprès de lui. Cyrus étant retourné en Perse, passa encore un an dans la classe de ses compagnons, c'est-à-dire, dans la classe des enfans; il se soumit à toute leur discipline, & reprit ses anciens exercices dont il n'avoit jamais perdu le goût. Après cela il fut admis dans la [13] classe des jeunes Gens: il y resta dix ans selon la coûtume, & se distingua dans toutes les occasions. Il étoit entré [14] dans celle des hommes faits, lorsqu'il fut envoyé par son oncle à la guerre contre les Assyriens qui se termina par la conquête de toute l'Asie.

Astyage étant mort [15], Cyaxare son fils unique, frere de Mandane, mere de Cyrus, lui succeda sur le Thrône des Medes. Dès le commencement de son regne il fut menacé d'une longue guerre par les Assyriens. Le Roi d'Assyrie étoit un Prince également puissant & ambitieux. Il avoit déja conquis toute la Syrie; les Rois des Arabes & des Hyrcaniens étoient ses tributaires; il faisoit la guerre aux Bactriens, & il s'en promettoit un succès fatal à la Liberté de tous ses voisins, si les Medes ne

12. *Id. ibid.* §. 35.
13. *Xenophon l.* 1. *ch.* 5. §. 1.
14. *Id. ibid.* §. 4.
15. *Ibid.* §. 2.

ne mettoient point d'obſtacle à l'execution de ſes deſſeins. Pour rendre [16] tous leurs efforts inutiles, il envoya des Ambaſſadeurs à Créſus, Roi de Lydie, dans la Carie, dans la Paphlagonie, dans la Cilicie, dans la Phrygie, & dans l'Inde même, afin d'engager les Puiſſances de tous ces païs dans une guerre contre les Medes & les Perſes. Les Ambaſſadeurs avoient ordre de leur repréſenter que ces deux Nations très-puiſſantes par elles-mêmes, étoient unies par les mariages & par les plus étroites alliances; que cette union ne pouvoit manquer d'être pernicieuſe à tous leurs voiſins, ſi on ne penſoit de bonne heure à les affoiblir; qu'elles étoient déja trop fortes pour qu'un des Princes voiſins pût ſeul s'oppoſer à leurs entrepriſes; qu'enfin il étoit néceſſaire que pluſieurs Puiſſances fiſſent enſemble une alliance étroite pour leur réſiſter, & que c'étoit l'unique moyen de diminuer leurs forces & de détourner le péril dont on étoit menacé.

L'évenement fit voir que les ordres dont on avoit chargé ces Ambaſſadeurs, étoient fondés ſur la verité & ſur la juſtice. Pour rendre leurs raiſons plus efficaces, ils portoient avec eux des préſens qui gagnerent les Princes les plus opiniâtres, & les convainquirent de la néceſſité d'entrer dans l'alliance. Les Indiens furent les ſeuls qui ne voulurent point y acceder & qui parurent n'y prendre aucun intérêt. Tous les autres Princes & toutes les autres Nations chez qui on envoya, entrerent dans la ligue, & firent de ſi belles promeſſes qu'il n'y

16. *Ibid.* 5. 3.

n'y auroit pas eu lieu de douter du ſuccès ſi ces promeſſes euſſent été accomplies. Cyaxare [17] ayant appris qu'on formoit contre lui une puiſſante ligue, en fut épouvanté. Il envoya à Cambyſe ſon beau-frere pour le prier de le ſecourir de toutes ſes forces dans une guerre où il étoit lui-même ſi fort intereſſé. Il écrivit en même tems une Lettre à Cyrus, par laquelle il le conjuroit de s'employer pour être à la tête de toutes les forces que le Conſeil des Perſes jugeroit à propos de lui envoyer. Cyrus le fit, & le Conſeil le nomma Général des troupes qui devoient marcher au ſecours de la Medie [18]. Pour lever cette Armée, on lui permit de choiſir deux cens hommes d'entre les Homotimes, c'eſt-à-dire, d'entre les Gentils-hommes qui étoient tous égaux. Chacun de ces Gentils-hommes en choiſit quatre autres du même ordre, & on leur ordonna à tous de choiſir parmi le Peuple dix hommes armés de boucliers, dix frondeurs, & autant d'archers, ce qui fit un corps de trente mille hommes, ſans compter les mille Gentils-hommes. Cette Armée n'étoit pas fort nombreuſe, mais c'étoient tous hommes d'élite, qui valoient beaucoup mieux qu'un plus grand nombre de Soldats communs.

Cyrus trouva ſon oncle [19] déja en campagne à la tête de ſon Armée, qui, quoique très-nombreuſe, étoit de beaucoup inferieure à celle qu'on diſoit que ſes ennemis amenoient contre lui. Sur le bruit qui ſe répandit que les

17. *Id. ibid.* §. 4.
18. *Ibid.* §. 5.
19. *Xenophon l.* 2. *ch.* 1. §. 2.

les Assyriens avoient mis sur pié une Armée formidable [20], le Roi d'Armenie qui étoit obligé de payer tribut & d'envoyer des troupes aux Medes, ne fit ni l'un ni l'autre. Cyrus crut qu'il étoit important de ne pas laisser impunie une trahison si manifeste. Les ennemis n'étoient point encore assemblés, & il falloit un tems considérable pour réunir les forces de differentes Nations éloignées. Il résolut de profiter de ce tems-là, & de commencer la guerre par un acte de Justice exemplaire. Les Armeniens [21] n'avoient point de places fortes, mais ils avoient des montagnes presqu'inaccessibles. Ils pouvoient aisément s'y retirer à la premiere nouvelle d'une invasion, & il étoit impossible de les y forcer en aussi peu de tems qu'il en falloit pour que les troupes des Alliés s'assemblassent. Cyrus [22] fit publier qu'il vouloit faire une grande chasse sur les frontieres d'Armenie, tandis que Cyaxare s'avançoit lentement derriere lui avec son Armée, comme s'il n'eût eu d'autre intention que de visiter ses garnisons vers les frontieres d'Assyrie. Il prit avec lui un petit corps de Cavalerie, chassa pendant deux jours, & s'approcha de plus en plus des montagnes. Alors ayant appris que l'Armée de Cyaxare n'étoit pas loin de lui, il découvrit son dessein aux Officiers, & ordonna à un corps de troupes de marcher à petit bruit pour s'emparer des passages des montagnes. Ensuite [23] il envoya un Heraut au Roi d'Ar-

20. *Xenophon ch.* 4. §. 8.
21. *Ibid.* §. 9.
22. *Ibid.* §. 13.
23. *Ibid.* §. 18 & 19.

d'Armenie pour le sommer de payer le tribut & de fournir les troupes qu'il étoit obligé de donner ; & pendant ce tems-là il fit avancer son Armée. Le Roi [24] ayant appris que Cyrus en personne s'avançoit contre lui, envoya ses enfans & ses thrésors dans les montagnes, tandis qu'il levoit des troupes pour les suivre & pour les défendre. Mais ils tomberent tous entre les mains des ennemis, & pas un n'échappa. Le Roi surpris de cette nouvelle & ne sachant que faire, gagna vîte une montagne, où il fut aussi-tôt investi. Les troupes que Cyrus avoit envoyées dans les avenues des montagnes, étoient revenues se joindre à lui après avoir executé les ordres qu'il leur avoit donnés.

Après avoir rassemblé toutes ses forces dans la plaine [25], il envoya un Heraut pour sommer le Roi ou de combattre ou de se rendre. L'Armenien comprit qu'il n'étoit pas en état de résister. Il descendit de la montagne, mit bas les armes, & se rendit à la discrétion du vainqueur. Cyrus n'abusa point de la confiance [26] de ce Prince ; il se contenta de le condamner à payer le double du tribut qu'il payoit auparavant, & lui emprunta cent talens. Les Armeniens avoient alors une guerre dangereuse avec les Caldéens leurs ennemis héréditaires. Cyrus ayant appris cette nouvelle, ne leur demanda que la moitié de leur Armée, persuadé que le reste leur suffiroit pour défendre leur païs. En même tems il renvoya sans ran-

24. *Xenophon l.* 3. *ch.* 1. §. 1 *&* 2.
25. *Ibid.* §. 3.
26. *Ibid.* §. 19.

rançon la famille royale & tous ses autres prisonniers. Le Roi d'Armenie fut surpris d'un traitement si généreux ; il leva avec toute la diligence possible les forces que le vainqueur lui avoit demandées, & lui envoya le double de l'argent qu'il souhaitoit, avec de riches présens, tant pour Cyrus, que pour son Armée.

Les Caldéens [27] habitoient les païs montagneux de l'Armenie. C'étoient des Peuples naturellement courageux, mais grossiers & mal disciplinés. Leur maniere de faire la guerre, étoit de descendre de leurs montagnes dans les tems où les Armeniens se croyoient le plus en sureté, pour piller & ravager le plat païs ; & quand ils étoient fatigués de courir & de faire le dégât, ou en danger d'être forcés à combattre, ils se retiroient avec leur butin dans leurs Forteresses naturelles que les Armeniens avoient toujours trouvées imprenables. Cyrus s'étant informé de toutes ces choses [28], considera que s'il pouvoit se saisir de quelqu'important passage des montagnes où se retiroient les Caldéens, & y bâtir une Forteresse, il tiendroit en échec les Caldéens & les Armeniens en y laissant une bonne garnison. Dans ce dessein, dès que les troupes Armeniennes furent arrivées, il marcha droit aux Caldéens [29], & attaqua une de leurs plus fortes montagnes. Les ennemis n'y avoient laissé que peu de troupes. Ils avoient cru qu'il suffisoit de donner ordre à la garnison d'envoyer avertir dans les au-

27. *Ibid.* ch. 2. §. 1.
28. *Ibid.* §. 2.
29. *Ibid.* §. 3. 4. & 5.

autres places si on l'attaquoit, & de se défendre courageusement jusqu'à ce qu'il lui vînt du secours. La garnison suivit les ordres qu'elle avoit reçus. Elle envoya dans les autres places pour avertir qu'on venoit l'attaquer, & fit une sortie sur les Armeniens, qu'elle méprisoit comme trop foibles pour lui résister, & dont elle regardoit les dépouilles comme une proye assurée. Les Caldéens, selon leur coûtume, mirent les Armeniens en fuite, & les poursuivirent jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint les Perses. Ceux-ci ayant Cyrus à leur tête, reçurent les ennemis en bon ordre, soutinrent leur choc, & les ébranlerent à leur tour; ils en tuerent un grand nombre, & firent prisonniers la plûpart de ceux qui avoient échappé au carnage. Il leur fut facile après cela de se saisir des montagnes. Aussi-tôt que Cyrus y eut trouvé une place propre à bâtir, il commença 30 à la fortifier. Il traita les prisonniers avec beaucoup de douceur, & les envoya offrir la paix à leurs Compatriotes. Les Caldéens apprenant que les ennemis s'étoient emparés des plus fortes avenues de leurs montagnes & qu'ils les fortifioient contr'eux, consentirent à faire un Traité. Les conditions en furent très-raisonnables. Cyrus leur proposa de payer le même tribut que les Armeniens; il mit ces deux Nations de niveau en toutes choses, & les unit par la plus étroite alliance. La paix étant conclue, ils lui aiderent les uns & les autres à achever sa Forteresse, & il en prit un grand nombre à sa solde. Il laissa un Me-

30. *Ibid.* l. 6. 1. 1.

Mede [31] pour Gouverneur de la garnison, & s'en retourna vers Cyaxare [32] avec ses nouvelles forces & ses trésors. Après avoir donné un peu de repos à ses troupes, il fit irruption sur les terres d'Assyrie.

Cyrus marcha doucement & à petites journées avec le corps de son Armée [33], ayant envoyé sa Cavalerie de tous côtés pour ravager le païs. Peu de tems après, il eut avis que les Assyriens & leurs Alliés venoient à lui. Quand il fut arrivé proche l'Armée ennemie, il la trouva retirée dans un camp fortifié de retranchemens. Il fit marcher ses troupes en ordre de bataille pour en venir aux mains. Les Assyriens [34] n'attendirent pas qu'on les attaquât. Ils sortirent de leurs lignes, & commencerent le combat avec furie. Les Perses les laisserent tirer leurs fleches sans s'ébranler, mais les Assyriens tiroient de trop loin, & leur firent peu de mal. Les ennemis ayant jetté leur premier feu, Cyrus commanda à ses troupes d'avancer pour combattre de plus près. Les Perses obéirent, & commencerent l'action avec tant de chaleur qu'ils eurent bientôt enfoncé les ennemis. Ils les poursuivirent jusques dans leurs retranchemens, ils y firent même une brêche, & plusieurs y entrerent avec les fuyards. Le trouble & la confusion se répandirent bientôt par tout le camp. Mais les Princes qui commandoient l'Armée, ayant peu à peu rallié leurs troupes & s'étant mis à leur tête,

31. *Xenophon l.* 3. *ch.* 3. §. 1.
32. *Id. ibid.* §. 9-11.
33. §. 12.
34. *Ibid.* §. 26-30.

tête, Cyrus vit qu'il n'étoit pas à propos de tenter un second combat, & content de l'avantage qu'il avoit remporté, il fit sonner la retraite.

Cyrus [35] tint quelque tems ses troupes en ordre de bataille, pour voir si les ennemis oseroient se hazarder à sortir de leurs lignes. Mais ils avoient fait une perte trop considérable pour penser à livrer un autre combat; ils avoient perdu dans la bataille plusieurs Officiers généraux, & toutes les nuits il désertoit un grand nombre de Soldats. Dans de si fâcheuses conjonctures ils tinrent un Conseil de guerre de tous les Princes Alliés, & ils résolurent de ne pas demeurer plus long-tems exposés à une seconde attaque, persuadés que dans l'abbattement général où étoient leurs troupes, elle ne pouvoit manquer de leur être fatale. Leur résolution prise, cette même nuit ils abandonnerent le camp. Cyrus informé de leur marche, y entra le lendemain matin. Il y trouva [36] une grande quantité de provisions & une infinité de richesses. Il prit une partie de sa Cavalerie & quelques déserteurs Hyrcaniens, & poursuivit [37] les fuyards. Sur le bruit de sa marche ils précipiterent leur retraite, & fuirent en desordre. Cyrus les pressa de près, & augmenta le desordre & la confusion par l'horrible carnage qu'il en fit.

Après une si heureuse réussite, tout le païs ennemi lui fut [38] ouvert, & il y trouva un libre passage. Il resta long-tems en Assyrie sans

35. *Xenophon l. 4. ch. 1. §. 1-3.*
36. *Ibid. §. 4.*
37. *Ibid. ch. 2.*
38. *Xenoph. l. 4 & 5.*

sans qu'il se présentât personne pour le repousser. Un grand nombre d'Assyriens des premieres familles, ravis de trouver l'occasion de se venger de leur Prince qui les avoit beaucoup fait souffrir par sa dureté & par son humeur hautaine & cruelle, vinrent le trouver & se joignirent à lui. Il prit plusieurs Châteaux dans le païs ennemi, & marcha enfin vers Babylone même. Il défia [39] le Roi d'Assyrie à un combat singulier [40]; mais ce Prince loin d'accepter le défi, laissa son païs à la merci [41] des ennemis, & prenant avec lui de grandes sommes d'argent & ce qu'il y avoit de plus précieux parmi ses Trésors, il se retira à la Cour de Crésus Roi de Lydie. Cyrus prévit les suites que pouvoit avoir cette démarche, il en sentit les conséquences, & étant certain que l'Assyrien n'avoit envie que de lui susciter des ennemis plus formidables, au lieu de fatiguer ses troupes au siege de la Capitale il retourna vers les frontieres de Médie, d'où il étoit parti d'abord pour attaquer l'Assyrie. Là il disciplina son Armée, augmenta sa Cavalerie, & attendit que ses espions l'instruisissent des mouvemens des ennemis.

L'Assyrien ne pouvoit trouver un Allié plus puissant que Crésus. A un vaste Empire que ses Ancêtres lui avoient laissé, le Lydien avoit ajoûté de grandes conquêtes qu'il avoit faites par la force de ses armes. Il s'étoit rendu maître de toutes les villes que les Grecs avoient fondées en Asie; il avoit conquis la Ci-

39. *Xenoph. l. 5. c. 3. §. 4.*
40. *Ibid. l. 6. c. 1. §. 15.*
41. *Herod. l. 1. c. 26.*

Cilicie & la Phrygie, & se voyoit Souverain de presque toute l'Asie Mineure. Il étoit prodigieusement riche, & également ambitieux. C'étoit aussi un Prince très-religieux. Il consulta tous les Oracles des païs voisins qui avoient quelque réputation ; & comme celui de Delphes étoit le plus renommé, il y envoya des présens d'une valeur inestimable. L'Oracle ne fut pas méconnoissant, il fit des réponses favorables aux demandes de Crésus, mais des réponses générales, qui étoient susceptibles d'une double interprétation, & qui pouvoient mettre à couvert le crédit & l'autorité du Dieu s'il arrivoit que le Prince fût malheureux dans ses entreprises. Crésus n'avoit souffert de perte considérable dans la derniere ligue, que par rapport à sa réputation. Il vouloit s'en venger, & cette disposition facilita au Roi d'Assyrie les moyens de l'engager à faire une nouvelle alliance, plus forte que la premiere, contre celui qui l'avoit vaincu.

Crésus, avant que de s'engager dans l'alliance du Roi d'Assyrie, consulta son Oracle favori. Le Dieu lui répondit que quand il auroit passé le fleuve du Halys qui séparoit ses terres de la Cappadoce, il détruiroit un vaste Empire. Sur ces assurances, il se promettoit un succès infaillible, dont l'étendue de sa puissance sembloit lui répondre autant que les prédictions du Dieu de Delphes. Il fit entrer dans sa ligue tous les Grecs [42] de son obéissance, il envoya même à Sparte pour demander du secours. Les Egyptiens lui fournirent aussi en-

42. *Xenoph. l. 6. c. 2. §. 5.*

environ six-vingt mille hommes. Il se mit donc à la tête d'une nombreuse [43] Armée. Après avoir passé le fleuve du Halys, il alla se camper à Pterie; & de là il ravagea toutes les Provinces voisines.

Au bruit de la marche des ennemis, les troupes de Cyrus furent [44] d'abord un peu découragées; mais il les ranima par une harangue, où il leur fit voir qu'elles marchoient contre un ennemi qui étoit à moitié défait puisqu'il leur avoit tourné le dos dans la premiere bataille. Les richesses de Lydie étoient un puissant motif pour exciter leur valeur; & quand elles considéroient d'un côté qu'elles ne hazardoient rien & qu'elles n'avoient pour ainsi dire rien à perdre, & que de l'autre elles envisagoient ce qu'elles pouvoient gagner si elles remportoient la victoire, leur courage renaissoit, & elles témoignoient une extrême impatience de marcher aux ennemis. Cyrus laissa la troisiéme partie des Medes à Cyaxare, & se mit en marche avec le reste de ses troupes. Il envoya des Exprès aux Ioniens pour les solliciter à se revolter contre leur vainqueur [45]; mais ils furent mal reçus: les forces de Crésus étoient si grandes, que les Ioniens n'osoient faire aucune tentative pour recouvrer leur Liberté, dans un tems où tous leurs efforts n'auroient fait que tourner à leur honte & qu'appesantir le joug de leur servitude.

Dans la disposition où étoient les deux Armées,

43. *Herod. l. 1. c. 75.*
44. *Xenoph. ibid. §. 6.*
45. *Herodote.*

mées, elles ne pouvoient differer long-tems à en venir aux mains. La Cavalerie Lydienne étoit [46] très-nombreuse, mais Cyrus fut assez heureux pour faire servir ce grand nombre à son avantage. Il avoit plusieurs chameaux dans son Armée : il ordonna qu'on les rangeât contre la Cavalerie ennemie. Aussi-tôt que les chevaux des Lydiens virent ces chameaux à une certaine distance, ils rompirent leurs rangs, entrerent en fureur, renverserent les Cavaliers & les foulerent aux pieds, & repandirent par toute l'Armée une affreuse confusion, que Cyrus augmentoit encore en portant la terreur de ses armes par-tout où le desordre étoit le plus grand. L'Armée des Lydiens fut entierement défaite en peu de tems. Il n'y eut que les Egyptiens [47] qui se défendirent avec un noble courage. Abandonnés par leurs amis, ils se réunirent en un corps, & soûtinrent toute la fureur des vainqueurs. Cyrus fut touché de voir de si braves troupes devouées à la mort ; il leur envoya offrir des conditions honorables, s'ils vouloient mettre les armes bas & se rendre. Ils demanderent seulement qu'on ne les obligeât jamais à combattre contre Crésus, & promirent de servir les Perses contre tout autre ennemi. Cyrus consentit à ces conditions, & les prit tous à son service. Dans la suite ils s'établirent en Perse, où le Roi leur donna plusieurs villes,

46. *Xenophon. l. 7. c. 1. Herodote* dit que le succès du premier combat fut douteux, & donne une description de la seconde bataille très-semblable à celle que *Xenophon* fait de celle-ci, *l. 1. c. 20; Polyan. l. 7. c. 6. §. 7.*

47. *Xenoph. l. 7. c. 1. §. 16-21.*

les, dont leur posterité demeura en possession après eux.

Crésus rassembla les débris de son Armée [48], & se retira à Sardis. La plûpart des troupes des autres Nations s'en retournerent dans leurs païs, le Roi leur en ayant donné la permission après leur avoir fait promettre qu'elles reviendroient à son secours dans cinq mois. Le Prince Lydien fut extrêmement surpris lorsque Cyrus, au lieu de faire reposer ses troupes après la bataille, se mit en marche pour l'assieger dans sa Capitale. Il arma en diligence tout ce qu'il put lever de troupes dans les terres de son obéissance, & alla au-devant des Perses. Mais il fut défait sans beaucoup de résistance, & immédiatement après, le vainqueur mit le siege devant la ville. Crésus envoya des Ambassadeurs à ses Alliés pour leur demander un prompt secours [49]. Mais la ville de Sardis fut prise le quatorziéme jour du siege, avant que ses Alliés pussent la secourir. Cyrus voyant que cette place [50] étoit très-forte, l'attaqua par un endroit qu'on regardoit comme inaccessible & où l'on n'avoit presque point mis de troupes pour le défendre. Un soldat Perse vit un des soldats de la garnison qui ayant laissé tomber son casque, descendit, quoiqu'avec quelque difficulté, par cet endroit pour le ramasser, & remonta par le même chemin. Le lendemain il profita de cette découverte; il monta par le même endroit, & fut suivi d'abord par quelques Perses, ensuite par

48. *Xenoph. l.* 7. *c.* 2. *§.* 1; *Herodot. l.* 1. *c.* 77.
49. *Herodot. l.* 1. *c.* 81.
50. *Herodot. l.* 1. *c.* 84.

par un plus grand nombre. Ainsi fut prise la ville de Sardis. Cyrus avoit défendu de la piller. Mais nonobstant ses ordres, les soldats avides du butin coururent d'abord au pillage.

L'infortuné Prince [51] fut pris dans sa Capitale. Il étoit si fort abbatu de tristesse, qu'il se soucioit peu de la vie, & ne pensoit nullement à se mettre en sureté. Un soldat alloit le tuer sans le connoître, lorsqu'un de ses fils qui jusqu'alors avoit été muet, fit un si grand effort, que, sa langue se déliant dans le moment, il cria au Perse de ne pas tuer le Roi. Ces paroles sauverent la vie à Crésus; on se saisit de lui, & on le mena à Cyrus. Xenophon dit que Cyrus le reçut d'abord avec beaucoup d'humanité. Mais le plus grand nombre des Historiens rapportent sur l'autorité d'Herodote, qu'il ordonna qu'il fût brûlé vif avec quatorze jeunes Lydiens, soit pour les offrir, comme les premices de sa victoire, à quelque Dieu à qui il eût fait voeu de les sacrifier par une Religion barbare qui étoit peu en usage parmi les Anciens, ou peut-être, comme ajoute Herodote, pour voir s'il se présenteroit quelque Dieu pour délivrer un Prince qui étoit si célèbre par sa pieté. Quand Crésus [52] fut sur le bucher, quoiqu'il dût être tout occupé de son malheur, il se souvint du sage Athénien qui lui avoit dit qu'il n'y avoit point d'homme qu'on pût appeller heureux pendant qu'il vivoit, & par trois fois il appella So-

51. *Herod. l. 1. c. 86; Aul. Gell. l. 5; Valer. Max. l. 5. c. 4. Ex. 6.*

52. *Herodote; Plut. in Solone; Cic. de Fin. l. 3. c. 22.*

Solon à haute voix. Cyrus qui l'avoit entendu, ordonna à ses interprêtes de lui demander qui étoit celui qu'il appelloit. Ils s'approcherent du bucher pour lui parler, mais Crésus garda d'abord un profond silence. Enfin les interprêtes le pressant de répondre : „ J'appelle, dit-il, un homme pour qui j'ai une „ grande vénération, un Sage que je voudrois „ que tous les Rois pussent avoir toûjours au- „ près d'eux pour s'instruire par sa conversa- „ tion, & dont je préfererois la compagnie à „ tous les Trésors du monde. Solon Philoso- „ phe d'Athénes vint autrefois à ma Cour. Il „ vit ma gloire, mes richesses, & ma puissan- „ ce, dans le tems que j'étois au comble de „ la prospérité. Il en fit peu de cas, & avec „ une généreuse liberté il me fit voir la vani- „ té & l'incertitude de tous les biens qu'on „ peut posseder ici-bas. Je comprens main- „ tenant ce que me disoit ce grand Philoso- „ phe, & je l'éprouve par moi-même". Tandis qu'il parloit de la sorte, le feu étoit déja allumé. Cyrus ayant appris de ses interprêtes ce que Crésus leur avoit dit, se souvint qu'il étoit homme. La crainte d'être un jour puni de la rigueur avec laquelle il traitoit cet infortuné Prince, lui inspira des sentimens plus modérés. Il commanda qu'on éteignît le feu, & qu'on descendît du bûcher Crésus & les jeunes Lydiens. Le feu étoit déja trop allumé, & on fit de vains efforts pour en arrêter la violence. Mais le Ciel qui étoit serain, se couvrit tout d'un coup d'un nuage épais, & il tomba une grosse pluye qui fit ce que les Perses n'avoient pu faire. Cyrus demanda au Roi des Lydiens les raisons qui l'avoient engagé à dé-

déclarer la guerre aux Perses qui ne lui avoient jamais fait aucune injure. Crésus en rejetta tout le blâme sur sa malheureuse destinée, & sur le Dieu des Grecs qui l'avoit précipité dans sa ruïne lorsqu'il ne s'attendoit à rien moins. Cyrus prit cette réponse en bonne part; il ordonna qu'on lui ôtât ses fers, il le fit asseoir auprès de lui, & depuis ce tems-là il eut toûjours une grande vénération pour son prisonnier, lui demandant avis, & suivant ses conseils dans les affaires les plus importantes & les plus difficiles.

Crésus peu de tems après la prise de Sardis, lui donna un avis [53] dont il se trouva bien. Voyant les troupes de Cyrus empressées à piller la ville, il lui demanda la permission de parler, & Cyrus lui ordonna de dire librement ce qu'il pensoit. „ Seigneur, lui dit Crésus, „ que veut donc cette multitude de Gens de „ guerre, & pourquoi marquent-ils tant d'em„ pressement ? Ils ruïnent votre ville, lui ré„ pondit Cyrus, & pillent vos Trésors. Non, „ Seigneur, reprit Crésus, ce n'est pas ma „ ville qu'ils ruïnent, puisque je n'y ai plus „ rien ; dites plûtôt qu'ils pillent, emportent, „ & dissipent ce qui est à vous. Les Perses „ sont naturellement fiers, mais ils sont pau„ vres. Si vous leur abandonnez cette ville „ & que vous leur laissiez piller les Trésors „ qu'elle renferme, vous devez vous attendre „ que plus ils auront amassé de richesses, plus „ ils seront disposés à se révolter. Mettez „ donc des gardes à toutes les portes pour em„ pêcher

53. *Herodote l. 1. c. 88 & 89.*

„ pêcher vos troupes d'emporter un si riche „ butin. Ces Trésors, si vous voulez les con- „ server, sont un fonds sûr qui vous sera d'un „ grand secours le reste de votre regne. Si „ au contraire vous souffrez qu'on ruïne en- „ tierement la ville de Sardis, vous y perdrez „ vous seul, & vous sentirez un jour la gran- „ deur de cette perte". Cyrus écouta ce discours avec joye, il approuva l'avis que Crésus lui donnoit, il lui en témoigna même sa reconnoissance, & fit cesser le pillage. Pour recouvrer une partie du butin que ses troupes avoient déja enlevé, il plaça, suivant l'avis de Crésus, quelques gardes aux portes, qui empêcherent les soldats d'emporter hors de la ville ce qu'ils avoient pris, afin d'en consacrer la dixiéme partie à quelque Dieu.

Aussi-tôt que les Ioniens & les Eoliens [54] eurent appris que Cyrus avoit conquis la Lydie, ils lui envoyerent des Ambassadeurs pour le prier de les recevoir au nombre de ses Sujets aux mêmes conditions que Crésus leur avoit accordées. Mais comme ils avoient auparavant refusé ses offres, il ne se crut pas obligé d'accepter les leurs. Il fit seulement une exception en faveur des Milesiens. Les autres Ioniens s'assemblerent pour lever des troupes, afin d'être en état de se défendre si on les attaquoit. Ils députerent même à Sparte pour demander du secours. Mais les Lacédémoniens [55] ne purent se résoudre à entreprendre une guerre contre un Prince si puissant. Ils lui envoyerent, seulement pour la forme, un Ambassa-

54. *Herodot. l. 1. c. 141.*
55. *Herodot. l. 1. c. 152 & 153.*

baſſadeur pour lui dire de leur part de ne pas faire de mal à aucune ville Grecque, que Sparte ne le ſouffriroit point, & qu'elle regarderoit l'injure qu'il feroit à toute autre ville Grecque comme faite à elle-même. Cyrus fut ſurpris du diſcours que lui tint l'Ambaſſadeur, il mépriſa ſa fierté inſolente, & lui dit que ſi les Dieux lui conſervoient la vie & qu'il eût le tems, il donneroit aux Lacédémoniens matiere à parler, non des maux de leurs Alliés, mais de leurs propres malheurs. Regardant la conquête des Ioniens comme une entrepriſe trop peu conſidérable pour l'occuper lui-même, il en laiſſa le ſoin au Gouverneur qu'il avoit établi à Sardis, & ſe mit en marche avec ſon Armée pour retourner en Orient.

Il n'étoit pas encore loin de Sardis [56] lorſque les Lydiens ſe révolterent. Pactyas qui étoit d'une des premieres familles de Lydie, étoit à leur tête. Cyrus lui avoit confié la garde des Tréſors qu'il avoit trouvés dans cette ville opulente. Ces Tréſors contenoient des richeſſes immenſes. Pactyas en employa une partie à ſoudoyer des troupes auxiliaires, outre les Lydiens à qui il avoit fait prendre les armes; & avec ces ſecours il aſſiégea le Gouverneur dans la capitale. Cyrus fut extrêmement irrité lorſqu'il apprit que les Lydiens avoient abuſé de ſa clemence. Sa colere eût ſans doute été fatale à toute la Nation, ſi Créſus ne ſe fût trouvé auprès de lui pour l'appaiſer. „ Seigneur, lui dit cet illuſtre priſonnier, tour- „ nez toute votre vengeance contre ceux qui „ ont

56. *Herodot. ibid. c.* 154-156.

„ ont été les premiers Auteurs de la revolte. „ Pactyas à qui vous avez confié la garde des „ Trésors, est la cause des troubles qui vous „ irritent si justement; il a commis le crime; „ qu'il en reçoive la punition. Quant aux „ Lydiens, contentez-vous de les mettre hors „ d'état de se soulever à l'avenir. Envoyez „ quelqu'un pour leur défendre d'avoir des ar„ mes, & pour leur ordonner de porter des „ habits magnifiques & sans ceinture, de „ chausser des brodequins, de faire apprendre „ à leurs enfans à jouer des instrumens, à „ chanter, & à se livrer à toutes sortes de dé„ bauches. Vous verrez bien-tôt des hommes „ changez en femmes, & vous n'aurez plus à „ craindre, ni vous, ni vos Successeurs, qu'ils „ ne se revoltent dans la suite". Cyrus naturellement porté à la clemence, suivit volontiers le conseil de Crésus. Il fit venir Mazares, & l'envoya en Lydie avec de nouvelles troupes pour exécuter ses ordres. Quand Pactyas vit que ces troupes approchoient de Sardis, il prit l'épouvante, & son Armée se dispersa bien-tôt. Mazares fit savoir aux Lydiens les ordres de Cyrus. Ils furent obligés de se soumettre à tout [57], & en peu de tems ils se plongerent tellement dans la mollesse que jamais ils ne s'en releverent; de sorte qu'on peut dire qu'ils se rendirent plus remarquables par leur vie effeminée qu'ils n'avoient jamais été par leur grandeur.

Mazares fit la guerre aux Peuples des côtes maritimes qui avoient aidé Pactyas dans sa revolte;

57. *Herodote l. 1. c. 157. Polyæn. l. 7. c. 6. §. 4; Justin. l. 1. c. 7.*

volte ; il fit des courses dans toute la vaste plaine qu'arrose le Meandre, & subjugua les Prieniens [58] & les Magnesiens. Mais il tomba malade au commencement de cette guerre, & mourut sans la pouvoir terminer. Il eut pour successeur le fameux Harpage [59], qui continua son entreprise & qui acheva en peu de tems la conquête de l'Ionie. Les Cariens furent aussi subjugués sans beaucoup de résistance. Les forces que Cyrus envoya contr'eux, les trouverent divisés en plusieurs factions & acharnés les uns contre les autres. Au lieu de s'unir tous ensemble contre l'ennemi commun, chaque faction en particulier envoya solliciter l'Armée des Perses de lui donner du secours pour réduire ses adversaires. Le Général leur donna à tous de bonnes espérances. Quand ils l'eurent reçu dans leur ville, il ne fit usage de sa puissance que pour leur avantage commun, en mettant fin à leur division. Il se fit même tellement aimer de tous, que lorsque Cyrus lui envoya demander s'il avoit besoin d'un plus grand nombre de Gens de guerre pour achever ou pour assurer sa conquête, il fit réponse qu'il n'avoit pas même besoin des troupes qu'il avoit actuellement ; & lorsqu'il fut rappellé de Carie, les habitans du païs envoyerent demander en grace à Cyrus de le continuer dans son Gouvernement.

Pendant ce tems-là Cyrus, après avoir subjugué le Royaume de Phrygie par ses Lieute-

58. *Herodote l. 1. c. 60.*

59. Voyez dans *Herodote* les particularités de cette guerre ; *Xenoph. l. 7. c. 4. S. 1-4.*

tenans [60], continua en personne la conquête de la haute Asie. Il prit avec lui des troupes des differentes Nations qu'il avoit réduites sous son obéïssance, non pas de toutes, mais seulement de celles dont il avoit sujet de croire qu'elles ne lui étoient soumises que par contrainte, & qu'elles profiteroient volontiers de l'occasion de se revolter si elle se présentoit, & il eut soin de ne leur donner pour armes que des frondes. Avec ces troupes [61] il conquit la Phrygie superieure, la Cappadoce, & l'Arabie. Nous n'avons point de Relation particuliere de ce qui se passa dans cette guerre. Le grand nombre des victoires de Cyrus a fait négliger aux Historiens de rapporter les plus aisées; Herodote [62] dit expressément que c'est pour cette raison qu'il les a passées sous silence. Il n'y a que celles qui lui couterent plus de peines, & qui furent accompagnées de circonstances plus considérables, qui ont été rapportées un peu plus au long. Cyrus arma quarante mille Cavaliers Perses avec les armes des Nations qu'il avoit subjuguées, & de la Cavalerie qu'il prit sur elles il augmenta considérablement ses anciennes troupes. Après cela il marcha contre Babylone avec une Armée presqu'innombrable.

Herodote [63] parle d'une action de Cyrus, qui ne lui fait pas d'honneur si elle est vraye. En marchant vers Babylone, lorsqu'il fut arrivé à la riviere de Gyndes, il fit de vains efforts

60. *Xenophon l. 7. ch. 4. §. 5.*
61. *Ibid. §. 9.*
62. *Herodot. l. 1. c. 177.*
63. *Id. ibid. c. 189.*

efforts pour la paſſer, elle n'étoit point guéable. Tandis qu'il attendoit quelques batteaux, un de ces chevaux blancs qu'on appelle ſacrés, ſauta bruſquement à l'eau pour gagner l'autre côté; mais la rapidité du fleuve l'emporta & il fut englouti dans les eaux. Cyrus fut ſi irrité de cette perte, qu'il dit publiquement qu'il le rendroit ſi petit que dans la ſuite on le pourroit paſſer ſans ſe mouiller les genoux. Pour effectuer cette importante menace, il occupa toute ſon Armée pendant tout l'Eté à faire trois cens ſoixante canaux pour partager le fleuve en autant de lits, & le Printems ſuivant il continua ſa marche vers Babylone. Les plus grands hommes ſont [64] capables des actions les plus petites; & quoique celle-ci s'accorde peu avec le reſte de la vie de Cyrus, nous n'aurions aucun prétexte pour la revoquer en doute, ſi elle étoit rapportée par un Auteur plus digne de foi qu'Herodote, d'après qui tous les autres l'ont copiée.

Les Babyloniens avoient mis une Armée en campagne [65] pour aller au-devant de Cyrus. Mais après un combat qui ne dura pas long-tems, ils ſe retirerent dans leur ville. Comme ils ſavoient depuis long-tems que le Roi des Perſes ne pouvoit demeurer en repos & qu'il attaquoit également toutes les Nations l'une après l'autre, ils avoient fait des proviſions de vivres pour pluſieurs années. Ainſi ils ſe croyoient en ſureté dans leurs murailles, & un ſiége ne les épouvantoit pas. La deſcription

64. Voyez *Senec. de Ira l. 3. c. 21.*
65. *Herodote l. 1. c. 190.*

tion que les Anciens nous donnent de cette ville, ressemble si fort à un Roman, qu'il n'y a que leur accord dans la plûpart des circonstances de cette description qui puisse nous porter à la croire. Il est certain que la grandeur & la force de Babylone, aussi bien que la hauteur & l'épaisseur de ses murailles, sont extrêmement surprenantes, & que le fleuve de l'Euphrate sur lequel elle étoit bâtie, étoit si profond & si large, qu'il faisoit sa principale sureté. En effet ce fleuve avoit deux stades de [66] largeur. D'ailleurs, comme nous avons déja dit, les Babyloniens avoient eu le tems de faire toutes sortes de provisions; l'Histoire nous apprend qu'ils en avoient pour vingt ans [67]. Par ce moyen ils s'étoient mis hors de danger d'être obligés par la famine de se rendre. C'étoit néanmoins, à ce qu'ils croyoient, le seul moyen de prendre Babylone.

Quand Cyrus eut visité les murailles & les fortifications [68] de Babylone, il fut convaincu qu'il n'étoit pas possible de réduire cette ville par la force des armes; il comprit en même tems qu'il n'y avoit pas plus d'esperance de la réduire par la famine. On dit qu'il se trouva alors dans une grande perplexité, & qu'il ne savoit quel parti prendre. Mais la honte d'abandonner son entreprise, & l'envie d'augmenter le nombre de ses victoires, le firent résoudre à continuer le siege. Son esprit dont la pénétration répondoit à l'étendue de ses projets, lui fournit enfin un stratagême qui fut fatal aux assie-

66. *Xenoph. l. 7. c. 5. §. 5.*
67. *Id. ibid. §. 7.*
68. *Ibid. §. 4.*

assiegés. Il investit la ville, & fit faire autour des murs une large & profonde tranchée. Il en fit jetter la terre sur le bord, du côté de Babylone [69]; il y bâtit des tours, & y mit des sentinelles. Tandis que les Perses s'occupoient à ces travaux, les assiegés paroissoient sur leurs remparts, & se mocquoient de leurs efforts. Cyrus souffroit patiemment leurs railleries & leurs insultes, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de s'en venger. Enfin il apprit que les Babyloniens se disposoient à célébrer une fête [70] solemnelle, & qu'ils devoient passer toute la nuit dans les plaisirs & dans les divertissemens. L'occasion étoit trop belle pour n'en pas profiter. Dès que le soir fut venu, il ordonna à une partie de ses troupes d'ouvrir des fossés depuis la tranchée jusqu'au fleuve. L'eau entra dans ces fossés, & le fleuve qui couloit au travers de la ville & qui auparavant étoit plus profond que la hauteur de deux hommes, devint en peu de tems guéable.

Cyrus [71] envoya un détachement de Cavalerie & d'Infanterie pour en examiner la profondeur, & voyant que les eaux étoient assez basses, il entra dans la ville à la tête de ses troupes. Il n'y trouva pas la moindre résistance. On étoit accoûtumé à entendre du bruit cette nuit-là parce qu'on ne pensoit qu'à se réjouïr. Ainsi on ne distinguoit point le bruit que faisoient les Perses en entrant, d'avec celui des assiegés qui se divertissoient. D'ailleurs Cyrus avoit ordonné à ses troupes d'imiter autant

69. *Ibid.* §. 6.
70. *Dan.* v.
71. *Xenophon ibid.* §. 8 & 11; *Polyæn.* l. 7. c. 6. §. 4.

tant qu'ils pourroient les cris des Babyloniens & le bruit qu'ils faisoient au milieu de leurs réjouissances. Il fit marcher les Perses droit au Palais du Roi. Les portes en étoient déja fermées. Il y avoit encore quelques Gardes, mais ils ne pensoient qu'à se réjouir, & n'étoient pas en état de faire résistance. Le Roi qui étoit dans son Palais, ayant entendu quelque tumulte, ordonna qu'on ouvrît les portes pour voir ce que c'étoit. Sans savoir ce qu'il faisoit, il sortit lui-même le cimeterre à la main, & se mit à la tête de ses Gardes; mais il ne résista pas long-tems: il fut tué tout d'abord avec la plûpart de ceux qui combattoient auprès de lui, & le reste fut bientôt dispersé. Cyrus étant maître du Palais, envoya des troupes par la ville, avec ordre de passer au fil de l'épée tous ceux qu'elles trouveroient dans les rues, & fit publier que tous les Babyloniens eussent à rester dans leurs maisons sur peine de la vie. La ville étoit si grande [72], que ceux qui en habitoient les extrêmités, étoient déja pris, pendant que ceux qui demeuroient au milieu ignoroient que les ennemis s'en fussent rendus maîtres. Quand le jour fut venu, & que ceux qui gardoient les remparts, eurent appris que le Roi avoit été tué [73] & que les Perses s'étoient emparés & du Palais & de la ville, ils mirent tous les armes bas & se rendirent à la discretion du Vainqueur.

La Conquête de Babylone fut également glorieuse & avantageuse à Cyrus; elle lui assura l'Empire de l'Orient sans aucune opposition. Il

72. *Herodote l. 1. c. 191.*
73. *Xenophon l. 7. c. 5. §. 12.*

Il desarma tous les Citoyens, & fit mettre leurs armes dans les Forteresses; de sorte qu'on savoit où les trouver au besoin. La plus grande partie des dépouilles de cette ville opulente furent employées à bâtir des Temples & à établir des revenus pour le service des Dieux. Cyrus ordonna aux Babyloniens de s'occuper [74] à labourer la terre, & de payer des tributs. Ces tributs étoient si considérables, à cause de la fertilité du païs où étoit située [75] Babylone, que dans la division de l'Empire des Perses en Provinces qui devoient fournir au Roi & à ses Armées tout ce qui leur étoit nécessaire, Babylone & le païs d'alentour le leur fournissoient quatre mois de l'année, & le reste de l'Asie pour les huit autres mois.

Xenophon [76] nous apprend qu'après la Conquête de Babylone Cyrus commença à prendre un air de majesté, à avoir une Cour, & des Gardes, appareil nécessaire dans une si grande ville, qui n'avoit pas encore goûté le Gouvernement de ce nouveau Maître & dont la fidélité n'étoit pas encore sûre. Ses premiers Gardes étoient des Eunuques [77], mais outre cela il avoit dix mille Perses qui veilloient continuellement dans son Palais. Pour empêcher que le reste des Perses, qui étoient la partie la plus considérable de son Armée, quoique la moins nombreuse, ne s'abandonnassent à l'oisiveté & à la paresse qui n'est que trop ordinaire à ceux qui ont fait de grandes Conquêtes, il voulut que les Perses des premieres familles fus-

74. *Ibid. l.* 3.
75. *Herodote l.* 1. *c.* 192.
76. *Xenophon l.* 7. §. 20.
77. *Ibid.* §. 24.

fussent auprès de lui & le suivissent tous les jours. „ Par ce moyen, leur dit-il, vous „ serez témoins de la conduite de votre Prin- „ ce [78]. Vous verrez si je m'applique avec „ soin à règler les affaires, ou si je me rends „ coupable de quelque négligence ; & tandis „ que vous remarquerez que je ferai mon de- „ voir, vous ne manquerez point au vôtre. „ Le bien que vous ferez, ne sera point sans „ récompense. J'honorerai ceux qui rempli- „ ront bien leurs devoirs, je leur donnerai des „ marques de mon affection, & les récompen- „ serai selon leur mérite ; quant à ceux qui „ sont d'un rang inferieur, je les encouragerai „ aussi à bien employer leur tems & à s'appli- „ quer aux devoirs de leur état, & ils n'au- „ ront pas sujet de se repentir d'avoir bien „ fait. Appliquons-nous aussi à bien élever „ les enfans qui nous naîtront dans ce païs, „ mais sur-tout à leur donner bon exemple. „ Notre posterité édifiée par notre conduite, „ deviendra infailliblement vertueuse, elle re- „ noncera au vice, reprimera ses mauvaises in- „ clinations, & ne cherchera qu'à se distin- „ guer dans les plus nobles exercices qui sont „ l'unique moyen de s'avancer ". C'est ainsi que Xenophon fait parler fort à propos ce sage Conquerant.

Suivant ces reglemens, tandis que Cyrus vê-cut, la Noblesse Persane se rendoit tous les jours auprès de lui à cheval & armée de lances ; elle le suivoit par-tout, & attendoit qu'il l'employât à quelque chose ou qu'il la renvoyât. Rien ne pouvoit avoir de plus heu-

reu-

78. §. 26.

reuses suites pour la postérité, si les successeurs de Cyrus eussent été comme lui. Mais quoique les Rois suivans eussent soin d'observer une coûtume qui leur faisoit tant d'honneur, & qu'ils obligeassent toûjours les Nobles à venir prendre l'ordre chaque jour & à les accompagner par-tout, cependant lorsque le Prince ne donna plus lui-même de bons exemples & qu'il n'eut plus soin de récompenser ceux qui le méritoient, les Nobles devinrent bientôt négligens à remplir leurs devoirs; cette négligence se communiqua à ceux qui étoient au-dessous d'eux, & elle causa peu à peu la ruïne de l'Empire des Perses.

Une si longue suite de prospérités ne fit point oublier à Cyrus ce qu'il devoit aux Dieux: au contraire, sa pieté augmentoit à proportion de son [79] bonheur. Les Mages étoient un ordre de Prêtres fort considérable dans l'Orient. Si ce ne fut pas Cyrus [80] qui les établit dans l'Empire de Perse où nous voyons en effet qu'ils étoient établis avant son regne, il est certain au moins qu'il les mit sur un meilleur pié. Il fit des constitutions & des reglemens pour eux: il leur ordonna de chanter les hymnes tous les matins, & d'offrir tous les jours des sacrifices aux Dieux qu'ils jugeroient à propos d'adorer. Les Sujets imitant la pieté de leur Prince, l'autorité des Mages devint très-grande; mais par une noire ingratitude ils abuserent de leur pouvoir pour se soulever contre le fils de leur bienfaicteur, & pour mettre un imposteur de leur ordre

79. *Xenophon l.* 8. *c.* 1. §. 8.
80. Voyez *Herodot. l.* 1. *c.* 140; *Cic. de Divin. l.* 1. *c.* 23.

ordre sur le Thrône. Cette entreprise leur fut fatale, leur fourberie fut découverte, & ils tomberent dans un mépris général, d'où la sainteté de leur caractére ne put jamais les relever.

Cyrus ne réussit pas de même dans l'établissement d'une autre coûtume [81] qu'il introduisit à sa Cour. Il prit lui-même l'habit Mede, & ordonna à la Noblesse Persane qui frequentoit la Cour, de le porter comme lui. L'habit des Medes avoit beaucoup plus de grace que celui des Perses; il cachoit parfaitement les défauts du corps, & la hauteur de leur chaussure donnoit une certaine majesté qu'on regardoit dans tout l'Orient comme essentielle à la grandeur. C'étoit en imposer à la multitude, qui a ordinairement une grande vénération pour une certaine pompe extérieure, & qui se laisse prendre à un beau dehors; c'étoit un moyen court & certain pour mettre les Superieurs à couvert du mépris du Peuple. Ce fut dans cette même vûë qu'il permit à ceux qui n'avoient pas d'assez beaux traits ni un air assez majestueux pour s'attirer les respects du Peuple, de chercher des ornemens extérieurs & de se peindre pour paroître plus vénérables. Quoiqu'il lui fût facile de prévenir pendant sa vie les mauvaises suites que pouvoient avoir ces dangereuses coûtumes, on ne peut nier qu'elles ne tendissent à rendre les Princes & les Nobles, sinon trop hauts & trop fiers à l'égard de leurs inferieurs, du moins trop efféminés & luxurieux. On sait assez qu'elles produisirent ces tristes effets dans un degré éminent.

81. *Xenophon l. 8. c. 1. §. 14.*

nent. Le luxe & la molleſſe ſont un poiſon qui ſe communique avec autant de ſubtilité que de promptitude, & on ne peut en éviter trop ſoigneuſement les premieres approches.

Cyrus fit un fort long ſéjour à Babylone [82]. Quand il vit qu'il s'étoit ſuffiſamment aſſuré cette importante conquête, il réſolut de faire un voyage en Perſe. Ses troupes s'étant rendues vers les frontieres, il partit pour aller trouver Cyaxares ſon oncle [83], & lui fit pluſieurs préſens. Cyaxares le reçut avec beaucoup d'amitié, & lui offrit en mariage ſa fille unique, héritiere de l'Empire de Medie. Cyrus accepta ces offres avec reconnoiſſance. Mais comme ſon pere & ſa mere étoient encore vivans, il pria ſon oncle de lui permettre d'attendre leur conſentement, qu'il étoit ſûr d'obtenir [84] dès qu'il le demanderoit. Qui pourroit exprimer quelle fut la joye de ſon pere lorſqu'il le revit après une ſi longue abſence ? Cambyſe fit auſſi-tôt convoquer une Aſſemblée de la Nation [85]. Il exhorta ſon fils qui étoit alors à la tête d'un vaſte Empire, à faire une alliance ſolemnelle avec les Perſes, par laquelle il s'engageroit à les défendre contre quiconque viendroit les attaquer ou feroit quelqu'entrepriſe ſur leurs libertés, les Perſes s'engageant de leur côté à ſecourir Cyrus contre tous ſes ennemis, ſoit étrangers, ſoit domeſtiques; à condition que Cyrus, lorſqu'il auroit ſuccedé

à

82. *Xenoph.* l. 8. c. 5. §. 1.
83. *Ibid.* §. 9.
84. §. 11.
85. §. 12. & 13.

à la Couronne de Perse par la mort de son pere, feroit toûjours des sacrifices pour son Peuple tandis qu'il demeureroit en Perse, & que quand il seroit absent dans quelqu'autre partie de son Empire, quelqu'un de la Famille royale feroit ces sacrifices à sa place & en son nom. Les Gouverneurs, Magistrats, & principaux Officiers de Perse consentirent à ces conditions; ils confirmerent le Traité par des sermens solemnels; & Xenophon dit que ce Traité s'observoit encore inviolablement de son tems.

Cyrus ne fit pas un long séjour en Perse. Dès qu'il eut obtenu le consentement [86] de ses parens pour son mariage, il s'en retourna en Medie pour le célébrer. On dit que la fille de Cyaxares qu'il épousa, étoit une Princesse d'une admirable beauté. Il ne demeura pas plus de tems dans cette Province qu'il n'en falloit pour la solemnité de ses nôces, & aussi-tôt après la célébration de son mariage il mena sa nouvelle épouse avec lui à Babylone. Il avoit dessein de faire de cette ville le Siege de son Empire tandis que son pere & son oncle vivroient; ils étoient l'un & l'autre fort avancés en âge lorsqu'il se maria.

Pour affermir ses Sujets dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée [87], il crut qu'il étoit nécessaire d'envoyer des Gouverneurs avec des troupes dans les Provinces qu'il avoit conquises. Il avoit déja mis des Gouverneurs dans plusieurs villes fortifiées; il les y continua, & leur laissa toûjours la même autorité; de sorte qu'ils dépen-

86. *Ibid.* §. 13.
87. *Xenoph. l.* 8. *c.* 6. §. 1 & 5.

dépendoient de lui immédiatement, & n'étoient comptables de leur conduite qu'à lui seul. Ces Officiers étoient un puissant moyen pour prévenir les revoltes des Gouverneurs de Province, dont le pouvoir, d'ailleurs très-grand, étoit limité par celui des Gouverneurs des villes, qui pouvoient mettre obstacle à leurs pernicieux desseins; & s'ils osoient se soulever & prendre les armes, ceux-ci avoient des troupes toutes prêtes pour leur opposer. Les successeurs de Cyrus [88] eurent soin d'observer la même chose, & eurent toujours des Gouverneurs de villes indépendans de ceux des Provinces. Ils avoient soin aussi d'envoyer tous les ans dans les Provinces quelques-uns de leurs parens ou des premiers de leur Cour, pour éclairer la conduite des Gouverneurs [89] & pour punir par la déposition ceux qui se trouvoient en faute. La Cilicie, la Chypre, & la Paphlagonie, étant des Provinces qui de leur propre mouvement s'étoient jointes à Cyrus contre les Babyloniens, furent exemptes d'avoir des Gouverneurs Perses; le Roi leur imposoit seulement un tribut moderé.

Une autre invention de Cyrus [90] qui ne contribua pas peu à affermir sa puissance, fut l'établissement des postes dans toute l'étendue de son Empire. Les Princes moins puissans & les Républiques moins étenduës n'avoient besoin que de couriers ordinaires; & s'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire dans leurs Etats,

il

88. *Ibid.* §. 8.
89. *Ibid.* §. 4.
90. *Ibid.* §. 9.

Il suffisoit que leurs couriers fissent un peu plus prompte diligence que de coûtume. Mais l'étenduë des Etats de Cyrus étoit si grande, qu'il lui étoit important de prendre des mesures pour être promptement informé de ce qui se passoit dans les Provinces les plus éloignées. C'est pourquoi considérant combien de chemin un bon cheval pouvoit faire en un jour sans se trop fatiguer, il fit bâtir des écuries à égale distance, c'est-à-dire, à la distance du chemin que pouvoit faire un cheval en un jour, & dans chaque écurie il entretenoit des chevaux & un maître de poste qui recevoit les Lettres & les faisoit tenir à la poste suivante. Chaque maître de poste fournissoit des chevaux frais aux couriers; & s'il s'agissoit de quelqu'affaire qui demandât une prompte expédition, les couriers marchoient jour & nuit. Cette excellente invention inconnue jusqu'alors, fut admirée de tout le monde, & fit autant d'honneur à Cyrus qu'elle lui fut avantageuse.

Quand Cyrus envoya [91] les principaux d'entre les Nobles & ses amis dans les Gouvernemens des differentes Provinces de son Empire, ce fut à condition qu'ils reviendroient l'année suivante à Babylone avec les troupes qu'ils avoient. Ils s'y rendirent au bout de l'an selon ses ordres, & il mit sur pié une Armée de six-vingt mille chevaux, de deux mille chariots armés de faux, & de six cens mille hommes d'Infanterie. Avec cette Armée il subjugua toutes les Nations depuis la Syrie jusqu'à la Mer Rouge. L'Histoire ne nous apprend point les particularités de cette guerre, & il n'est

91. Ibid. §. 10.

n'est gueres vraisemblable qu'il s'y soit fait aucune action mémorable. La terreur du nom de Cyrus & de si prodigieuses forces étoient plus que suffisantes ou pour empêcher les Nations qu'il attaquoit de lui résister, ou pour rendre tous leurs efforts inutiles. A la vaste étenduë de païs qu'il conquit dans cette expédition, il ajoûta bientôt après l'Empire de la Perse & celui de la Medie, par la mort de son pere & par celle de son oncle, qu'on croit être morts tous deux vers ce tems-là, dans un âge fort avancé.

Une des premieres choses que fit Cyrus au commencement de son regne [92] fut une action fort généreuse. Des Juifs, qui étoient un Peuple très-ancien & le plus puissant de la Palestine de Syrie, avoient été subjugués par le dernier Roi des Assyriens qui les avoit traités avec barbarie. Leur Capitale étoit ruïnée; leur Temple qui étoit un édifice également riche & superbe, avoit été d'abord pillé, ensuite brûlé; & on avoit transferé tout le Peuple à Babylone & dans les païs voisins. Les Juifs avoient dans les Livres de leur Religion certaines Prophéties, écrites long-tems avant la naissance de Cyrus; ce Monarque y étoit nommé par son nom, l'Ecriture en faisoit un portrait magnifique, & le leur représentoit comme le futur Liberateur de leur Nation opprimée. Il n'est peut-être pas certain qu'on eût fait voir ces Propheties à Cyrus la premiere année de son Empire. Mais on sait que dès cette premiere année il publia un Edit solemnel par lequel il permit aux Juifs de retourner

92. 2. *Paralipp.* 36; *Esdr.* 1.

ner à Jerusalem & de rebâtir leur Temple. Les Peuples de chaque païs par où ils devoient passer, avoient ordre de leur rendre toutes sortes de bons offices, & de contribuer autant qu'ils pourroient à fournir ce qui leur étoit nécessaire pour leur retour & pour l'édifice qu'ils vouloient rétablir. Pour surcroît de bonté, Cyrus fit rendre aux Juifs tous les vases du Temple que les Rois d'Assyrie avoient placez dans quelques-uns des Temples de Babylone. Selon les Auteurs de cette Nation, c'étoient des vases d'un prix immense & presque incroyable: le présent étoit si considérable qu'entre tous les Princes il ne pouvoit y avoir que Cyrus qui eût une ame assez grande pour le faire.

On dit qu'après cela Cyrus marcha contre l'Egypte [93], & qu'il ajoûta ce vaste Royaume à son Empire. Nous ne savons point les particularités de cette expédition. Mais comme nous voyons qu'Amasis étoit Roi de cette Nation avant ce tems-là & qu'il resta sur le Thrône jusqu'après la mort de Cyrus, il est très-vraisemblable que ce Prince se soumit d'abord au Vainqueur, & que par ce moyen il obtint de sa clemence d'être continué sur le Thrône, en se reconnoissant dépendant, & en payant un tribut. Quoi qu'il en soit, ce fait n'est appuyé que sur des conjectures: mais il est certain que ce Prince par une fausse politique donna occasion au Successeur de Cyrus de subjuguer toute l'Egypte, & qu'il fut cause de la ruine totale de sa propre famille.

Amasis

93. *Xenophon l. 8. c. 6. §. 10.*

Amasis avoit une fille d'une rare beauté [94]. Cyrus en entendit parler, & envoya la demander. Le Roi d'Egypte ne pouvoit se résoudre à envoyer en Perse cette Princesse qu'il aimoit tendrement, sur-tout étant bien informé que Cyrus ne la demandoit que pour augmenter le nombre de ses Concubines. Mais d'un autre côté il craignoit d'encourir par un refus l'indignation d'un si puissant Monarque. Il avoit à sa Cour une fille d'Apriès son Prédécesseur contre lequel il s'étoit revolté & à qui il avoit enlevé la couronne. Cette Princesse s'appelloit Nitetis, sa beauté n'étoit point audessous de celle de la fille du Roi. Amasis la présenta aux Ambassadeurs de Perse, comme étant celle qu'ils demandoient, & l'envoya en cette qualité à Cyrus. Le Roi de Perse l'aima beaucoup, & elle fut mere de Cambyse. Elle se servit du crédit qu'elle avoit à la Cour pour se venger d'Amasis; elle découvrit la fourberie dont il avoit usé, quoiqu'elle eût tourné entierement à son avantage, & inspira à son fils tant de haine contre l'Egyptien, qu'aussitôt qu'il se vit sur le Thrône de Perse, il entreprit une expédition contre l'Egypte, & vengea l'injure de sa mere par la destruction de toute la posterité d'Amasis.

L'Empire de Cyrus [95], qui après cela ne fut plus augmenté, avoit pour bornes, du côté de l'Orient la Mer Rouge, au Septentrion le Pont Euxin, à l'Occident l'Isle de Chypre & l'Egyp-

94. *Polyæn.* l. 8. c. 29; *Herodote* l. 3. c. 1. raconte ce fait de *Cambyse*, mais il reconnoit que les *Egyptiens* le rapportoient à *Cyrus*.

95. *Xenophon* l. 8. c. 6. §. 21.

l'Egypte, & au Midi l'Ethiopie. Les extrémités de ce vaste Empire étoient presqu'inhabitables pour differentes raisons, les unes par la chaleur excessive, les autres par le trop grand froid, d'autres enfin par la secheresse ou par la trop grande quantité d'eaux. Cyrus vêcut presque toujours dans les Provinces qui étoient au milieu de son Royaume. Il passoit ordinairement l'Hyver & l'Autonne à Babylone qui étoit dans un païs chaud; il y demeuroit sept mois de l'année. Les trois mois du Printems il les passoit à Suse, & les deux mois les plus chauds de l'année à Ecbatane. Par ce moyen toute l'année étoit pour lui un Printems perpetuel, il jouïssoit toujours de l'agréable temperature de la chaleur & du froid moderé qui regnent dans cette belle saison, & ne ressentoit jamais les incommodités ni d'un froid excessif ni des chaleurs brûlantes. Mais quoiqu'il ne visitât que très-rarement les Provinces de son Empire les plus éloignées, il jouïssoit néanmoins de tout ce qu'elles produisoient de plus beau & de plus délicieux: Charmés du bonheur qu'ils goûtoient sous le Gouvernement d'un si bon Prince, les Peuples de toutes les Provinces de son Empire se faisoient un plaisir de lui marquer leur vive reconnoissance en lui envoyant tout ce que leur païs produisoit de plus beau & de plus exquis, & se trouvoient trop heureux lorsque ce Prince vouloit bien accepter leurs présens.

La plûpart des Auteurs qui ont parlé des exploits de Cyrus, mettent au nombre de ces exploits une guerre contre les Peuples de la Scythie. Mais ils conviennent généralement que cette guerre lui réussit très-mal, ou du moins

moins ils conviennent qu'elle ne se termina pas aussi heureusement que les autres par l'entiere conquête de la Nation contre laquelle il l'avoit entreprise. C'est peut-être pour cette raison que Xenophon n'a point parlé de cette expédition également dangereuse & temeraire; expédition d'ailleurs dont l'Histoire ne nous apprend aucune circonstance particuliere sur laquelle nous puissions absolument compter, sinon que Cyrus en entreprit une de cette nature. Les Historiens parlent de la situation du païs & des noms de ses habitans, avec une difference tout-à-fait surprenante; ils ne s'accordent point sur le nom du Prince contre lequel il fit cette guerre, on ne sait pas même bien surement si c'étoit un Roi ou une Reine; le tems, les évenemens, & la fin de cette expédition sont rapportés par les Auteurs avec la même diversité.

Dans toute l'Histoire de cette guerre je ne sai qu'un seul fait sur lequel on puisse compter, parce qu'il est rapporté par des Auteurs qui ne s'accordent point dans les autres circonstances, & qu'il est si conforme au caractére de Cyrus qu'il paroît vraisemblable par lui-même. Le Général des Barbares s'étant avancé avec une nombreuse Armée, Cyrus se retira avec une précipitation qui sembloit marquer qu'il avoit peur; il sortit de son camp qui étoit fourni de toutes sortes de provisions, & l'abandonna [96] à la merci des ennemis. Les Scythes s'en emparerent aussi-tôt, & ce fut-là la cause de leur perte; car se voyant maîtres d'un

96. *Justin. l. 1. c. 8; Strabon l. 11. pag. 253.*

d'un camp si riche, ils ne penserent qu'à le piller, & à profiter de l'occasion pour se livrer au plaisir & à la bonne chere; de sorte que Cyrus revenant sur ses pas, les surprit ensevelis dans la débauche, les défit entierement, & les fit passer presque tous au fil de l'épée.

Quelqu'incertains que nous soyons de ce qui arriva de fâcheux à Cyrus dans une guerre qu'il avoit si heureusement commencée, je ne voi pas qu'on puisse beaucoup compter sur le témoignage d'Herodote [97] qui dit qu'elle se termina par sa mort. L'Histoire, vraye ou fausse, est assez connuë. Une bataille des plus sanglantes dont on ait jamais oui parler; Cyrus tué dans cette bataille, & toute son Armée taillée en piéces; la Reine (car pour mettre le comble à la honte de Cyrus, Herodote veut qu'il ait été vaincu par une femme) la Reine, dis-je, qui le fait chercher parmi les morts, qui lui fait couper la tête, qui la plonge dans une grande outre remplie de sang humain, & qui insulte barbarement à ce Monarque après sa mort, en disant qu'elle veut le saouler de sang dont il a été insatiable: ce sont des faits si connus, qu'il ne peut y avoir de raison de les rapporter dans un plus grand détail, à moins qu'on ne soit un peu plus certain de leur verité. Mais quand on considére le genie d'Herodote, quand on fait réflexion sur la fable qu'il rapporte touchant la naissance de Cyrus, fable qui sembloit demander que sa mort eût aussi quelque chose de surprenant, on est assez bien fondé pour rejetter un conte qui

97. Herodote l. 1. c. 214.

qui manque de vraisemblance, quand même le consentement unanime des Historiens de Perse & celui de plusieurs Auteurs Grecs ne fourniroient pas des preuves invincibles de sa fausseté [98]. On sait en effet combien ceux qui ont suivi Herodote, ont fait de changemens dans son Histoire, & en général on est porté à croire que ces mêmes Auteurs l'ont regardée comme un Roman qu'ils pouvoient changer & embellir comme il leur plaisoit.

Selon Xenophon & plusieurs autres Grecs qui se sont appuyés sur l'autorité des Annales des Perses, Cyrus [99] mourut en paix dans sa Patrie, c'est-à-dire, dans la Perse, qu'il visitoit alors pour la septième fois depuis qu'il en étoit Roi. Il mourut dans une heureuse vieillesse. Ceux qui lui donnent le moins d'années, disent qu'il avoit alors soixante & dix ans, d'autres le font beaucoup plus âgé. On dit que sa mort lui avoit été prédite d'abord dans [100] un songe trente ans auparavant, & qu'une vision [101] qu'il eut peu de jours avant sa maladie qui ne fut pas longue, le prépara à sa derniere fin. Quelque foi qu'on ajoûte à ces sortes de prédictions, il y a quelqu'apparence que la conduite de Cambyse son fils aîné, qui donnoit déja des marques de son caractére [102] farouche, qui osoit, même du vivant de son pere, mettre à mort quelques-uns de ses meilleurs amis, & qui faisoit le Tyran avant

98. Voyez *Val. Max. l.* 9. *c.* 10; *Just. l.* 1. *c.* 8.

99. *Xenophon l.* 8. *ch.* 7. §. 1. Voyez *Lucian. de Macrob.*

100. *Cicer. de Divin. l.* 1. *ch.* 24.

101. *Xenophon l.* 8.

102. *Lucian.*

avant que d'être sur le Thrône, ne contribua pas peu à avancer sa mort.

Il est certain en effet que de toutes les vertus & bonnes qualités de Cyrus, ce Prince n'herita que de sa valeur, mais d'une valeur mêlée d'une certaine brutalité qui lui faisoit perdre tout son mérite. Au commencement de son regne il subjugua l'Egypte, & vengea la querelle de sa mere contre la famille d'Amasis qu'il détruisit entierement. Il avoit un jeune frere nommé Smerdis, Prince d'un grand mérite, & plus digne de son pere. Cambyse devint jaloux de la réputation de Smerdis, & le fit tuer secrettement. Les Mages, dont le pouvoir étoit déja très-considérable en Perse, avoient parmi eux un certain Smerdis qui ressembloit parfaitement au Prince que Cambyse avoit fait tuer. Ils leverent l'étendard de la revolte au nom de cet imposteur, & mirent le Mage Smerdis sur le Thrône. Cambyse étoit à Ecbatane [103] lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il se mit en marche pour réduire les rebelles. Mais en montant à cheval, son cimeterre sortant du fourreau le blessa mortellement à la cuisse, & il mourut en chemin. Cependant les plus distingués d'entre les Perses ayant découvert la fourberie du Mage, conspirerent pour délivrer leur Patrie; le faux Smerdis fut tué, & un nombre infini de Prêtres furent sacrifiés à la vengeance du Peuple.

Outre ces deux Princes, Cyrus avoit une fille, nommée Atosse. Darius, fils d'Hystaspes qui succeda au faux Smerdis, l'épousa aussitôt

103. *Herodote l. 3. ch. 64.*

tôt après son élection, & le fils qu'il eut de cette Princesse, fut préferé à son frere aîné qui étoit fils d'une premiere femme de Darius; de sorte que le sang de Cyrus remonta sur le Thrône, & sa posterité fut toujours en possession de la Couronne jusqu'à la ruïne de la Monarchie. Ce ne fut que peu d'années avant l'invasion d'Alexandre le Grand, que la famille de Cyrus étant éteinte, on élut un Roi d'une autre Maison. Il semble que ce Prince ne monta sur le Thrône que pour perdre la couronne, & afin que ce malheur ne tombât point sur les descendans de celui qui avoit conquis un si vaste Empire.

Cyrus fut enterré à Pasargade [104] ville de Perse. On orna son tombeau de richesses immenses. Son fils en confia la garde à des Mages, qui furent continués par ses Successeurs: tous les mois ils sacrifioient un cheval à sa mémoire. Il y avoit sur son tombeau une inscription, qui étoit conçuë en ces termes: *Je suis Cyrus, fils de Cambyse, le fondateur de l'Empire de Perse, le maître de l'Asie; ne m'envie point ce monument où reposent mes os.* Dans la conquête de Perse par Alexandre, ce superbe tombeau fut pillé & détruit; on en ôta tous les ornemens; on enleva aussi le cercueil qui étoit d'or massif; & on jetta le corps de Cyrus à la voirie. Le cercueil étoit trop lourd pour qu'on pût l'emporter. Les voleurs firent tous leurs efforts pour le mettre en piéces, ils en dé-

104. *Arrian. l. 6. pag. 144 & 145. Ed. H. Steph. ex Aristobulo; Strabon l. 5 pag. 502*, après le même Auteur, mais avec quelque difference. *Quintus Curt.* rapporte aussi la même chose, mais un peu differemment.

détacherent quelques morceaux, mais ne pouvant le rompre, ils furent obligés de le laisser. Alexandre eut la curiosité d'aller voir le tombeau de Cyrus. Il le trouva en très-mauvais état, & en fut extrêmement irrité. Il fit prendre les Mages qui étoient préposés pour garder ce Monument, & les fit mettre à la torture pour découvrir les Auteurs d'un si horrible sacrilege. Au milieu des tourmens ils protesterent toûjours qu'ils n'avoient point eu de part à ce crime & qu'ils n'en connoissoient point les Auteurs; de sorte qu'on fut enfin obligé de les relâcher sans avoir pû rien découvrir. L'Historien Aristobule qui étoit auprès d'Alexandre dans cette expédition, eut ordre de reparer le tombeau, d'y remettre le corps, de faire murer la porte, & d'y apposer le sceau du Roi. C'est de lui que nous tenons toutes ces circonstances, qui sont plus croyables que les circonstances differentes que rapportent quelques autres Historiens qui ne pouvoient pas être si bien informés.

Il n'est pas possible de rien concevoir de plus noble ou de plus accompli que le caractére de Cyrus. Il avoit de la valeur dans un dégré éminent: cette valeur ne consistoit pas dans une espéce de fougue & de temerité, ou dans un feu passager; elle étoit toûjours accompagnée d'une certaine prudence qui le mettoit en garde contre toutes les fautes qu'il auroit pû commettre par trop d'ardeur, & qui ne laissoit à la fortune que la moindre part dans la gloire de ses heureux succès. Il conserva ses conquêtes avec autant de facilité qu'il les avoit faites. De toutes les Provinces de son Empire il n'y en eut qu'une seule qui

se revolta contre lui, mais bien-tôt après il la fit rentrer dans l'obéissance. L'ambition qui le portoit à faire des conquêtes étoit autant excusable que le peut être une passion de cette nature; & si le désir d'acquerir une puissance sans bornes n'étoit pas essentiellement un vice, on pourroit presque le regarder comme une vertu dans un Prince qui sembloit être né pour un Empire aussi vaste que ses désirs. Ce seroit faire une grande injure à Cyrus que de le comparer aux autres Conquerans de l'Antiquité. Ces Princes, pour la plûpart, étoient des pestes publiques: Cyrus au contraire sembloit être né pour le bonheur de tout le genre humain; il n'avoit en vûë que le bien de tous les Peuples de son Empire; tant qu'il vêcut il le leur procura, & prit toutes les mesures que sa prudence lui suggera pour assurer leur félicité, même après sa mort. Les Nations qu'il réduisit sous son obéissance, étoient esclaves auparavant, il ne fit que changer leur servitude en une dépendance infiniment plus douce. Il trouva ses Sujets libres, & il les laissa libres. Il avoit pour son Peuple cette tendre affection & cet amour paternel qui font la partie la plus brillante du caractére d'un Monarque. Il vouloit connoître le mérite, il l'aimoit, & ne manquoit jamais de le récompenser avec cette liberalité royale qui lui étoit naturelle & à laquelle il se livroit tellement qu'il sembloit donner dans la profusion. A ces belles qualités de l'ame [105] il joignoit une constitution robuste & vigoureuse, un

105. *Val. M. l. 8. c. 7.* dit qu'il savoit les noms de tous ses soldats.

un air noble, un abord gracieux, une conversation agréable, un cœur bienfaisant, des manieres obligeantes. Un Prince si accompli ne pouvoit manquer de s'attirer l'affection de ses Sujets. Tandis qu'il vêcut [106] ils l'appelloient leur pere. Après sa mort ils continuerent à le louer, & sa mémoire fut toûjours en benédiction parmi eux. Quoique plusieurs de ses Successeurs fussent très-puissans & qu'ils aimassent à être flattés, jamais cependant ils n'oserent se comparer à ce Monarque; & le compliment le plus outré qu'un Perse ait jamais fait à un Perse, étoit de lui dire qu'il étoit le plus grand de son païs après Cyrus.

Dans le tems que Cyrus étoit au comble [107] de sa gloire, les Perses ses Sujets le prierent de leur permettre de sortir de leur païs pour aller s'établir dans une terre plus fertile, lui représentant qu'il n'étoit pas juste qu'une Nation qui avoit conquis l'Asie, habitât une Province presque sterile & peu étenduë; qu'il y avoit plusieurs belles Provinces qui n'étoient pas loin de la Perse, & que leur Roi en possedoit une infinité d'autres qui étoient plus éloignées; qu'il pouvoit les y transferer, qu'ils y trouveroient toutes les commodités de la vie, & que par ce moyen il les rendroit plus redoutables aux autres Nations. Cyrus les écouta tranquillement, & leur répondit qu'il ne vouloit ni s'opposer à leurs desseins ni leur rien refuser, mais qu'il les exhortoit à faire de sérieuses réflexions sur ce qu'ils demandoient.

„ Croyez-

106. *Xenoph. l.* 8. *c.* 8. §. 1; *Pausan. l.* 8. *c.* 43; *Herodot. l.* 3. *c.* 89 & 160.

107. *Herodot. l.* 9. *c.* 121.

„ Croyez-moi, Perses, leur dit-il ; vous
„ changerez de condition en changeant de
„ païs. Il faut donc vous préparer à obéir au
„ lieu de commander : un climat plus doux
„ & une vie plus délicieuse amolliront infail-
„ liblement vos cœurs, cette valeur austere
„ disparoitra bien-tôt, & de maîtres que vous
„ êtes, vous deviendrez les plus vils esclaves.
„ Sachez, ajoûta-t-il, que les Dieux ne sont
„ pas prodigues de leurs dons, & que les païs
„ les plus fertiles en fruits n'ont jamais pro-
„ duit de grands hommes". Ce discours fit impression sur les Perses, ils suivirent le conseil de Cyrus, & condamnant eux-mêmes leur premiere résolution, ils aimerent mieux rester dans leur païs où ils commandoient aux autres, que d'aller s'établir dans des Provinces fertiles & abondantes pour y être assujettis à une domination étrangere. Les Rois ses Successeurs ne suivirent pas les règles qu'il avoit si sagement établies. Ils affoiblirent le courage de leurs Sujets en les portant par leur exemple à la mollesse & à la débauche, & par ce moyen ils préparerent les voyes aux Macedoniens pour conquerir la Perse. Mais la servitude des Perses ne fut pas de longue durée. Tandis que les autres Provinces qui avoient été soumises à Cyrus & à ses Successeurs, restoient sous la domination des Grecs jusqu'à ce qu'elles changeassent de maîtres & qu'elles fussent assujetties aux Romains, les anciens habitans de Perse se revolterent contre les Macedoniens leurs Tyrans, & érigerent l'Empire des Parthes. Cet Empire devint bien-tôt formidable aux Nations voisines : lorsque le reste de l'Orient fut subjugué, ses forces fu-

rent

rent assez considérables pour tenir contre Rome, & même pour remporter des victoires importantes sur quelques-uns de ses plus grands Généraux, dans un tems où la puissance de cette ville étoit la plus redoutable de l'Univers. Il est vrai que les Parthes éprouverent à leur tour quelques caprices de la fortune; mais ordinairement le sort des armes se déclaroit pour eux, & les Romains n'eurent que trop de sujet de se repentir de les avoir attaqués. Du tems d'Auguste on recouvra les enseignes qu'ils avoient enlevées dans la défaite de Crassus, & ce bonheur fut vanté entre les plus glorieux évenemens du regne de ce Prince. Quoique les Romains n'ignorassent pas qu'ils devoient cette restitution à la Tyrannie du Prince des Parthes, qui rechercha des secours étrangers contre ses propres Sujets, cette réparation de leur honneur, qui leur coutoit si peu, leur fit un grand plaisir, & ils la regarderent comme un bonheur égal à celui de leurs plus grandes conquêtes.





JASON.

DANS les premiers fiecles de l'Histoire Grecque ; il eſt parlé des Theſſaliens comme d'une Nation qui faiſoit dès-lors une figure conſidérable. Ils avoient peuplé ou conquis la plûpart des Provinces de la Grece : ils avoient même donné un nom aux Grecs [1], qui étoit originairement le nom d'un Peuple de Theſſalie, mais qui dans la ſuite devint commun à tous les Peuples de la Grece ; preuve convaincante de la réputation de ceux qui l'avoient eu d'abord. D'ailleurs tout le monde ſait que le Grand Achille & le Chef des Argonautes étoient nez en Theſſalie.

Tandis qu'Athénes & Sparte s'éleverent & qu'elles devinrent de puiſſantes Républiques, la Theſſalie tomba en décadence. Lorſque ces deux célèbres villes à la tête de toute la Grece réſiſterent courageuſement aux Perſes, qu'elles combattirent en deſeſpérées pour la conſervation de leur Liberté, & qu'elles mériterent les plus grands éloges par les victoires qu'el-

1. *Hellenes.*


IASON.

qu'elles remportoient en défendant une cause si glorieuse, les Thessaliens sacrifierent lâchement leur Liberté à un injuste Usurpateur dès qu'il les eut fait sommer de se rendre; & pendant une si longue suite d'années que ces deux Nations se disputoient l'Empire de toute la Grece dans une sanglante guerre qui se termina par la prise d'Athénes, les Thessaliens jouoient un si petit rôle qu'ils n'étoient regardés ni comme des ennemis dont on dût craindre la puissance, ni comme des Alliés dont l'amitié fût de quelque secours.

Il n'y avoit qu'un seul homme qui pût tirer les Thessaliens d'un état si miserable, & les rétablir dans leur ancienne grandeur. La Thessalie, en donnant la naissance à Jason le Pheréen, recouvra par dégrés cette puissance dont elle étoit déchûe depuis si longtems; elle devint même formidable aux Peuples voisins, & les autres Provinces de la Grece commencerent à craindre qu'elle n'entreprît sur leur Liberté. Si une mort précipitée ne l'eût pas enlevé, il auroit prévenu Philippe, la Grece se seroit soûmise à un des plus grands hommes qu'elle eût produits jusqu'alors & à un Peuple qui dans les siecles précédens avoit été son appui & son ornement, & elle auroit évité le malheur d'être réduite en servitude par des Barbares qui n'auroient fait qu'une très-petite partie des Conquêtes de Jason.

Jason étoit né à Pheres, qui étoit dans ce tems-là une des principales villes de la Thessalie. Il étoit d'une des meilleures Maisons de cette ville, puissamment riche & également ambitieux. Son ambition lui inspira

bientôt le dessein de faire usage de ses grands biens pour sortir d'une condition privée qui ne remplissoit pas ses désirs. Il regardoit la soûmission comme un joug insupportable, & disoit publiquement qu'il aspiroit à la puissance souveraine [2]. Outre les avantages de la naissance qui ne sont qu'un effet du hazard, il avoit toutes les qualités personelles qui sont nécessaires pour parvenir aux premieres dignités [3], une constitution robuste & à l'épreuve des fatigues, une addresse, un courage, une résolution capables de tout entreprendre, & un mépris naturel pour les plaisirs; il possédoit à fond l'Art de la guerre; sa prudence égaloit sa hardiesse; il prenoit toûjours les mesures les plus justes pour l'exécution de ses desseins. Falloit-il de la force pour venir à bout de ses entreprises, il savoit l'employer à son avantage? Quand il n'étoit pas encore tems [4] d'agir, il entendoit parfaitement à cacher ses projets, à dissimuler, à tromper les ennemis, à leur inspirer une certaine securité, & à profiter de leur négligence pour les ruïner entiérement. Mais s'il étoit capable d'exécuter les plus grands desseins & les plus nobles entreprises, il n'étoit pas moins propre à descendre dans les plus petites choses; il employoit même les artifices les plus bas lorsqu'ils lui paroissoient nécessaires pour l'exécution de ses desseins; il étoit extrêmement insinuant, & possedoit l'éloquence populaire au souverain degré. Il avoit une étroite liaison

2. *Aristot. Politic. l. 3. c. 3.*
3. *Xenoph. Hellenic. l. 6. c. 1.*
4. *Cicer. Offic. l. 1.*

ſon avec [5] Iſocrate, mais l'Hiſtoire nous apprend qu'il mettoit Gorgias de Leonte [6] au-deſſus de tous les Orateurs de ſon tems. L'éloquence de Gorgias, ſi Platon n'a point cherché à le rabbaiſſer dans le portrait qu'il en fait, n'étoit pas toûjours juſte, mais elle étoit fort admirée, & ne manquoit preſque jamais de produire ſon effet. Ainſi dans les vuës qu'avoit Jaſon, il ne pouvoit ſe former ſur un meilleur modele.

Jaſon employa tout ſon crédit & tous ſes biens à lever un corps de troupes mercenaires. Mais ſes Tréſors, quelque grands qu'ils fuſſent, ne ſuffiſoient pas pour les payer. Il avoit des parens très-riches, mais ils ne ſe piquoient pas de liberalité. Il fut donc obligé d'uſer de pluſieurs artifices pour obtenir d'eux les ſecours dont il avoit beſoin. Un jour [7], ſes ſoldats étant prêts à ſe revolter pour leur paye qu'il n'étoit pas en état de leur donner, il dit à deux ou trois de ces mutins de le pourſuivre juſques dans la chambre de ſa mere; elle en fut ſi épouvantée, que pour ſauver la vie à ſon fils, elle leur donna ſur le champ tout l'argent qu'ils demanderent. Une autre fois, après avoir remporté une victoire ſignalée, il dit à ſa mere que Caſtor & Pollux en perſonnes l'avoient ſecouru dans le combat, & qu'il avoit fait vœu de les traiter s'il gagnoit la bataille. Il invita donc tous ſes Officiers à un feſtin avec les Dieux, & la pria de lui aider à leur donner un magnifique repas.

Sa

5. *Iſocrat. Ep. ad Jaſonis filios.*
6. *Pauſan. L. 6. c. 18.*
7. *Polyæn. Stratag. 6. §. 2, 3, 4 & 5.*

Sa mere crut ce qu'il disoit, elle fut même fort contente de la pieté de son fils, & lui envoya tout ce qu'elle avoit de plus précieux, vases, tables, vaisselle d'or & d'argent, & ses meubles les plus riches : Jason convertit aussitôt toutes ces richesses en monnoye pour payer ses troupes. Dans une autre occasion, étant entré chez sa mere, il lui dit qu'il venoit la consulter sur des choses qui regardoient l'Etat : elle avoit avec elle un grand nombre de femmes qui travailloient sous ses yeux ; il la pria de les faire retirer, afin qu'il pût lui parler en secret ; pendant ce tems-là une troupe de Satellites qu'il avoit apostés, les enleverent, & il ne les rendit à sa mere qu'après lui avoir fait payer une grosse somme pour leur rançon.

Il en usoit à peu près de même à l'égard de ses freres [8]. Il lui étoit né un fils, il s'agissoit de lui donner un nom. Il invita chez lui les principaux de la Thessalie pour être présens à la cérémonie. Meriones son frere, qui étoit très-riche, mais avare, se trouva à cette assemblée. Jason le pria de faire les honneurs de la maison, sous prétexte qu'il étoit obligé d'aller à la chasse pour faire une partie des provisions dont il avoit besoin. Tandis que son frere étoit occupé à recevoir les conviés, Jason accompagné d'une troupe de gens de cheval, alla droit à Pagase, entra dans sa maison, y prit vingt talens, revint avec un visage gai & content à la fête qui se célébroit chez lui, & pria son frere de faire les sacri-

8. *Polyæn. ibid.* §. 6.

ſacrifices accoûtumés, & de donner un nom à ſon fils. Meriones pendant ce tems-là fut informé de ce que Jaſon avoit fait, & pour s'en venger il nomma ſon fils *Porthaon*, mot Grec qui veut dire *Le Pillard*.

Un jour Jaſon étant avec Polydore ſon frere dans le tems [9] qu'il prenoit le bain, il le pria familierement de le frotter. Polydore le fit. Il avoit un anneau à ſon doigt. Jaſon lui dit que cet anneau l'incommodoit, & qu'il le prioit de l'ôter. Polydore par complaiſance le tira de ſon doigt, & le donna à garder à quelqu'un qui étoit avec eux. C'étoit un des gens de Jaſon qui étoit venu exprès pour jouer le tour. Cet homme reçut l'anneau, & pour exécuter les ordres que Jaſon lui avoit donnés, il courut en diligence à la maiſon de Polydore. Il y trouva ſa femme, lui montra l'anneau, & lui dit qu'il venoit lui demander dix talens d'or de la part de ſon mari. Cette femme voyant l'anneau, ne douta point que l'Envoyé ne vînt de la part de Polydore, & lui donna la ſomme qu'il demandoit. Quand Jaſon vit que ſon homme étoit de retour & qu'il avoit réuſſi, il dit à ſon frere qu'il devoit être las de cet exercice qu'il continuoit depuis ſi long-tems, & qu'il pouvoit finir.

Dans les commencemens de ſon élevation, il fut obligé d'avoir recours à de ſi bas artifices pour ſe ſoutenir. Il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme qui traitoit ainſi ſes amis, pût garder quelques meſures avec des étrangers. Quand on lui reprochoit ces petits tours d'adreſſe,

9. *Idem. ibid. S. 7.*

dresse, il ne se faisoit point de scrupule de dire [10] ouvertement qu'il croyoit qu'il étoit quelquefois très-permis de commettre de petites injustices, lorsqu'elles pouvoient servir de moyen pour parvenir à de grandes fins & pour exécuter des desseins importans.

En peu de tems Jason se vit [11] à la tête d'une puissante Armée; elle n'étoit pas nombreuse, mais c'étoient tous hommes forts, courageux, & dont chacun en valoit plusieurs autres. Il avoit coûtume d'exercer tous les jours ses troupes: il congédioit ceux qui ne lui paroissoient pas propres à soutenir les fatigues de la guerre: ceux au contraire qu'il voyoit se comporter en gens de cœur dans quelqu'occasion que ce fût, il les récompensoit aussi-tôt par une double paye; & si quelqu'un de ses soldats se distinguoit au-dessus des autres par un mérite extraordinaire & par quelque grand exploit, il lui donnoit la paye de trois, & même de quatre. Sa maxime constante étoit qu'un Général doit distribuer à ses troupes ces sortes d'honneurs & de récompenses militaires, qui coûtent peu, & dont cependant les soldats font un grand cas. Il s'appliquoit outre cela à connoître le caractére de ceux qui servoient sous lui, & leur donnoit les récompenses qu'il croyoit les plus conformes à leurs inclinations. Les malades & les blessés faisoient l'objet le plus particulièr de ses soins. Il donnoit la sépulture à ceux qui mouroient à son service, avec des mar-

10. *Plutarch. Polit. p.* 817 *&* 818; *& de San. tuendâ pag.* 135.
11. *Xenoph. l.* 6. *c.* 1. *S.* 4.

marques de diſtinction qui inſpiroient aux vivans une nouvelle ardeur.

Comme le ſuccès de ſes entrepriſes dépendoit beaucoup de l'expédition, il accoûtumoit ſes ſoldats à marcher en diligence, & à être prêts à toute heure, tant de nuit que de jour. Ses troupes avoient honte de ſe plaindre des fatigues, quand elles voyoient que leur Général en prenoit ſa part, & qu'il ne s'expoſoit pas moins que le ſimple ſoldat aux plus grands périls, renonçant même aux plaiſirs & ſe refuſant le repos néceſſaire lorſqu'il avoit quelque grand deſſein en vûë, ne s'arrêtant point pour prendre ſes repas, mais mangeant & marchant en même tems.

On dit qu'il excella ſur-tout dans l'art de la ſurpriſe. En voici [12] un exemple remarquable. Ayant deſſein de ſe ſaiſir d'une ville de Theſſalie, il ordonna à ſes troupes de s'aſſembler bien armées & bien équippées, afin qu'il en fît la revûë & qu'il leur donnât en même tems les arrerages de leur paye. Tandis qu'elles étoient au milieu de leurs exercices, on lui vint annoncer que quelques ennemis ravageoient le païs, & qu'ils étoient à la même diſtance que la ville qu'il avoit deſſein de prendre. Les ſoldats animés par cette nouvelle, prierent leur Général de les mener contr'eux dans le moment, pour punir leur inſolence. Jaſon les prit au mot, & les fit marcher droit à la ville qui ne s'attendoit à rien moins; elle fut forcée de ſe rendre dès la premiere attaque, tandis que les vainqueurs ſavoient à peine ce qu'ils fai-

12. *Polyæn. l. 6. c. 1. §. 1.*

faisoient, & qu'ils n'étoient pas moins surpris que les vaincus.

Jason employoit tour à tour les artifices & la valeur, souvent même il se servoit de ces deux moyens tout à la fois: il étoit presque toûjours sûr du succès, & rarement il sut ce que c'étoit que d'échouer dans ses entreprises. Après avoir vaincu la plûpart des villes de Thessalie sans beaucoup de difficulté, il fit la guerre aux Dolopes & aux Maraques. Ces deux Peuples habitoient des Provinces voisines de la Thessalie, au midi du Pinde. Ils étoient Grecs d'origine [13], & dans les siecles précedens ils avoient été soumis aux Thessaliens, mais depuis quelque tems ils avoient secoué le joug: Jason [14] les fit bien-tôt rentrer dans l'obéissance. L'Epire étoit alors gouvernée par Alcetas. C'étoit un homme puissant, il faisoit une figure considérable dans la Grece, & étoit allié de la ville d'Athénes: mais toute sa grandeur ne servit qu'à relever l'éclat des victoires que Jason remporta sur lui.

Dans une des batailles que livra Jason [15], il lui arriva une avanture qui a toûjours été regardée comme une des merveilles les plus remarquables de l'Antiquité. Il avoit été longtems tourmenté d'un mal, qui après avoir resisté à tous les remedes imaginables, étoit enfin regardé comme incurable, lorsqu'un coup qu'il reçut dans le combat, lui fit une large blessure, perça l'abscès, & lui procura dans le moment beaucoup de soulagement & en-

13. *Strabo. l. 8. p. 299*, où il cite *Homer. Iliad. 8.*
14. *Xenoph. l. 6.*
15. *Cicer. de Nat. Deor. l. 3. c. 28; Plin. l. 7. c. 50.*

ensuite une prompte guerison. D'autres Auteurs disent que ce fut d'un assassin [16] particulier, & non dans une bataille, qu'il reçut cét heureux coup qui le guérit entierement.

Jason n'estimoit tous ces avantages qu'autant qu'ils pouvoient lui servir de moyens pour parvenir à d'autres infiniment plus grands. Comme il avoit besoin d'alliances étrangeres pour l'execution de ses desseins, il fit une ligue avec Amyntas [17], Roi de Macedoine, le plus puissant de tous les Barbares qui étoient voisins de la Thessalie. Entre toutes les villes de la Grece il n'y en avoit aucune dont les Thessaliens eussent pris plus vivement le parti que celle de Sparte. Nous voyons même que le pere de Jason en particulier avoit entiérement épousé les interêts de cette ville. Mais les Lacédémoniens étoient alors le plus puissant Peuple de toute la Grece, & il étoit beaucoup plus de l'interêt de Jason d'affoiblir autant qu'il pouvoit cette trop grande puissance, que de la soûtenir. C'est pourquoi il rompit avec eux, & fit une étroite alliance avec les Thébains qui étoient alors en guerre avec Sparte, s'obligeant à les secourir par-tout où ils auroient besoin de ses forces.

Il étoit aussi allié des Atheniens. Mais si l'on peut compter sur ce que disent quelques [18] Auteurs, le Traité d'alliance ne se fit pas de bonne foi, & il paroît qu'il étoit extrêmement desavantageux à Jason. On dit qu'Iphicrates, Général des troupes Atheniennes en Thessalie, &

16. *Val. Max.*
17. *Diodor. Sic. Olymp.* 102. *an.* 3. *pag.* 488.
18. *Polyan. L.* 3. *c.* 9. *S.* 40.

& Jason, se firent des propositions de paix; & qu'ils se trouverent desarmez au rendez-vous où devoit se faire le Traité; que les conditions étant arrêtées, on fit un sacrifice afin que les deux Généraux jurassent sur les entrailles de la victime qu'ils observeroient inviolablement tous les articles dont on étoit convenu; que tandis que Jason étoit occupé à égorger la victime, Iphicrates lui arracha le couteau, qu'il le lui présenta à la gorge, & que par ce moyen il le força à accepter de nouveaux articles qu'il fit inserer dans le Traité; que Jason pour éviter la mort dont il le menaçoit, fut obligé d'y consentir, & qu'il fit tout ce qu'Iphicrates voulut. Mais je croi que cette Histoire n'est qu'un conte fait à plaisir: elle n'est rapportée que par un Auteur qui fait mille fautes; il la raconte d'une maniere fort embrouillée; & d'ailleurs elle paroît suffisamment refutée par le silence de plusieurs autres Historiens, qui ont plus d'autorité, & qui en nous donnant l'Histoire de ce tems-là, ne disent point qu'il y eût guerre entre Athenes & la Thessalie. Quoi qu'il en soit, l'alliance de Jason avec les Atheniens est très-certaine.

Jason étoit alors maître de toutes les villes considérables [19] de la Thessalie, excepté Pharsale. Polydamas étoit Gouverneur de la Citadelle de cette ville & de tout le païs qui en dépendoit. C'étoit un homme d'une grande réputation, aimé des petits & des grands, à cause de sa magnificence, de sa douceur, de son caractére bienfaisant, & de la bonté avec

la-

19. *Xenophon l. 6, 1, 2, 3 & 4.*

laquelle il recevoit chez lui ses amis & même les étrangers. Son intégrité & son zèle pour la Patrie étoient ses deux vertus les plus éminentes. C'étoit lui qui recevoit tout l'argent du Trésor public, & qui en disposoit; tous les ans il rendoit ses comptes avec la derniere exactitude: loin de profiter de l'argent qui passoit par ses mains, & d'en détourner la moindre partie à son profit, souvent il dépensoit une partie de son bien qui étoit très-considérable, lorsque les besoins de l'Etat le demandoient; & jamais il ne prenoit sur les revenus de la ville ce qui lui étoit dû, que lorsqu'il le pouvoit faire sans porter le moindre préjudice au public.

Polydamas s'étoit toujours opposé à la puissance de Jason; avec les forces de la ville dont il étoit Gouverneur & celles de quelques Places moins importantes qui en dépendoient, il avoit souvent retardé ses conquêtes, quoiqu'il ne pût pas les arrêter entierement. Jason ne souhaitoit rien tant que de gagner un homme de ce caractére : il fit d'abord une trêve avec Polydamas; ensuite il alla lui-même à Pharsale pour tâcher de le mettre dans ses intérêts. Il lui dit qu'il venoit pour conclure une alliance avec lui; & le priant de faire attention à ses conquêtes & à sa puissance : „ Vous voyez, „ ajoûta-t-il, que j'ai obligé les plus puissan„tes villes de la Thessalie à s'allier avec moi. „ Vos armes se sont opposées à mes desseins: „ mais vous devez être convaincu par le suc„cès qu'ont eu tous vos efforts joints ensem„ble, que vos forces seules ne sont pas ca„pables de m'épouvanter. J'ai six mille mer„cenaires qui servent sous mes étendards. Il

„ ne

„ ne vous seroit peut-être pas impossible d'en „ lever autant dans les villes qui dépendent de „ votre Gouvernement. Mais croyez-vous „ que vos troupes sans expérience, sans disci- „ pline, toutes composées de vieux Soldats „ qui ont oublié le métier de la guerre, puis- „ sent tenir contre les miennes, qui sont les „ plus braves, les plus hardies, & les mieux „ disciplinées de toute la Grece? Si j'avois af- „ faire à un ennemi, je ne demanderois pas „ une plus grande supériorité de forces. „ Mais, Polydamas, je veux être votre ami, „ & je veux que vous soyez le mien. Je pré- „ fere une alliance faite librement, à tous les „ avantages que peuvent me donner mes con- „ quêtes. Je sai que votre Patrie vous esti- „ me, je sai les justes égards qu'elle a pour „ vous. Si vous voulez employer votre cré- „ dit en ma faveur, vous serez après moi le „ plus grand homme de la Grece; ce n'est „ qu'à ces conditions que je recherche votre „ amitié. Au reste, il n'y a rien d'impossible „ dans la promesse que je vous fais. Si vous „ me rendez maître de votre ville & des Pla- „ ces qui en dépendent, il ne me sera pas dif- „ ficile de me faire Général de toute la Thes- „ salie, & ce caractére me mettra à la tête „ d'une puissante Armée. Vos Compatriotes „ sont forts & vigoureux; ils ont naturelle- „ ment de la valeur, il ne leur manque que „ d'être disciplinés. Reposez-vous sur moi „ du soin de les former; je les accoutume- „ rai à la fatigue & à une exacte discipline; „ après cela ils ne craindront plus aucun en- „ nemi. N'appréhendez rien de la part des „ Peuples voisins, ils ne seront pas en état de

„ nous

„ nous réſiſter : Les villes de Grece qui ſont „ la guerre aux Lacédémoniens, ſont mes Al„ liées ; elles ne demanderont pas mieux que „ de ſervir ſous moi, je ſerai en état de les „ venger & de leur aſſurer la victoire. Quand „ la puiſſance de Sparte ſera ruinée ou affoi„ blie, il n'y aura plus de troupes en campa„ gne qui puiſſent s'oppoſer à mes armes. Les „ Atheniens même, qui prétendent à l'Empi„ re de la mer, nous trouveront bien-tôt leurs „ Superieurs : lorſque nous ſerons maîtres de „ la Macedoine, comme il nous eſt facile de „ le devenir quand il nous plaira, le bois „ qu'elle fournit aux Atheniens, ſera en notre „ diſpoſition ; nous pourrons faire bâtir un „ plus grand nombre de vaiſſeaux qu'ils n'en „ peuvent mettre en mer ; nos eſclaves rem„ pliront ces vaiſſeaux, quelque grands que „ nous les puiſſions faire ; vous ſavez que nous „ en avons plus qu'il ne nous en faut. Quant „ aux proviſions, pouvons-nous en manquer, „ nous qui faiſons porter une ſi grande quan„ tité de bled dans les païs voiſins ? Quel avan„ tage n'aurons-nous pas ſur ceux qui ſont o„ bligés d'en acheter ? Les tributs que nous „ levons ſur les Peuples de la terre ferme, „ viennent plus aiſément dans nos coffres que „ ceux que levent les Atheniens ſur un grand „ nombre de petites Iſles diſperſées. Nous „ avons donc une infinité d'avantages ſur les „ Grecs. D'un autre côté, ſi nous voulons „ tourner nos armes contre la Perſe, la con„ quête en ſera beaucoup plus facile que celle „ de la Grece. Les Perſes ſont des Peuples „ eſclaves ; leur cœur répond à la baſſeſſe de „ leur condition ; ils ignorent ce que c'eſt que

„ le

„ le courage & la valeur. Comment pour-
„ ront-ils résister à des forces comme les nô-
„ tres ? Jugez-en par les Grecs qui accompa-
„ gnerent autrefois Cyrus & Agesilaüs ; ils en
„ sont une preuve suffisante.

Polydamas n'avoit rien à répondre à ce discours, il ne pouvoit alleguer que l'alliance que sa Patrie avoit faite avec Sparte, & l'injustice qu'il y auroit eu à se joindre aux ennemis de cette ville qui ne lui avoit donné aucun sujet de plainte. Jason ayant entendu ces raisons, lui dit qu'il approuvoit la générosité de ses sentimens, & qu'il en avoit d'autant plus d'envie de devenir son ami. Il le pria d'aller à Sparte pour voir quels secours il en pouvoit attendre.
„ Si vous trouvez, ajoûta-t-il, que les Lacé-
„ démoniens puissent vous accorder des se-
„ cours assez grands pour me résister, au nom
„ de tous les Dieux, Polydamas, acceptez-
„ les ; pour moi je saurai ce que j'aurai à fai-
„ re, & je suis préparé à tous les évenemens
„ de la guerre. Mais avant que d'accepter le
„ secours qu'ils vous offriront, examinez bien
„ si avec ce renfort vous serez en état de vous
„ soutenir contre moi. Car si vous exposez sans
„ aucune nécessité votre ville aux malheurs
„ d'une guerre inégale, notre Patrie ne peut
„ manquer d'en souffrir, & vous ferez à vo-
„ tre réputation une tache ineffaçable.

Jason ne hazardoit pas beaucoup en faisant cette proposition à Polydamas. Il connoissoit assez l'état des affaires de Sparte [20] pour être persuadé que cette ville n'enverroit aucun se-
cours

20. *Xenophon l. 6. c. 1. § 2 & 5.*

cours qui méritât d'être accepté par Polydamas ou qui pût l'inquieter lui-même. Cependant Polydamas suivit l'avis de Jason, il alla droit à Sparte, & rendit au Conseil de cette ville un fidéle compte des propositions qui lui avoient été faites. Il dit aux Lacédémoniens que s'ils pouvoient lui fournir un corps de troupes assez considérable pour résister avec vigueur aux entreprises de Jason, il étoit persuadé que plusieurs villes de Thessalie profiteroient de l'occasion pour se revolter contre lui; mais que s'ils n'avoient que des Soldats sans expérience ou des esclaves à demi armés à lui donner, ils s'exposeroient eux-mêmes à la honte d'être vaincus & ne feroient qu'avancer les projets & les triomphes de Jason. Les Lacédémoniens ayant mûrement examiné l'état de leurs affaires, répondirent enfin à Polydamas qu'ils ne pouvoient lui donner les secours qu'il demandoit, & qu'il eût à prendre les mesures qu'il jugeroit convenables tant pour le bien de la Patrie que pour son intérêt particulier.

Polydamas [21] étant de retour en Thessalie, conjura Jason de ne le pas forcer à lui livrer la Citadelle de Pharsale, mais de lui permettre de la conserver à ceux qui lui en avoient donné le gouvernement. Il lui promit en même tems d'employer tout son crédit & toute son autorité pour engager les Pharsaliens à faire alliance avec lui, & à donner leur consentement pour qu'il fût élû Général de toute la Thessalie; il lui donna même ses fils en ôtage, afin de l'assurer de sa fidélité. Jason lui accorda

21. *Xenophon ibid.*

corda sa demande ; il fit un Traité de paix avec les Pharsaliens ; & bientôt après, par une Loi que toutes les villes confirmerent, il fut déclaré Général de la Thessalie.

Ce titre de Général, quelque modeste qu'il parût, renfermoit en effet toute la Puissance qui est attachée à la Royauté [22], & Jason est ordinairement appellé Tyran ou Monarque de Thessalie. Pour premier acte de sa puissance, il ordonna à toutes les villes de Thessalie de lui fournir chacune autant de Soldats qu'elles pourroient en lever. Par ce moyen il se vit bientôt à la tête d'une Armée de huit mille chevaux, & de vingt mille hommes de pied pesamment armés, outre un nombreux corps de frondeurs. Il imposa aussi aux Nations voisines les mêmes tributs qu'elles avoient payés dans le tems que la Thessalie étoit dans sa plus grande puissance. Les troupes qu'il commandoit, firent promptement executer ses ordres.

Une des premieres choses que fit Jason après qu'il fut établi dans son Gouvernement [23] fut une action très-généreuse. Timothée, fils de Conon, qui étoit dans ce tems-là Amiral d'Athenes, étoit son intime ami. On l'avoit envoyé au secours des Corcyréens, alors assiegés par les Lacédémoniens, & réduits aux dernieres extrémités. Le Décret par lequel il fut fait Amiral, lui ordonnoit d'équipper soixante vaisseaux, mais il n'y en avoit pas un si grand nombre au port d'Athenes ; de sorte que Timothée

22. *Xenophon ibid.*

23. *Demosth. in Timoth. pag.* 1074 & 1075 ; *Cornelius Nepos in Tim. c.* 4 ; *Xenophon l.* 6. *c.* 2. *§.* 7 & 8.

mothée n'osant se mesurer avec un ennemi dont la Flotte étoit beaucoup plus nombreuse que la sienne, fit voile vers les Isles pour fournir le nombre de vaisseaux qu'il avoit ordre d'équipper. Ses ennemis en prirent occasion de l'accuser de négligence : les Atheniens qui voyoient qu'il laissoit écouler le tems propre à la navigation, commencerent à craindre que ce délai n'eût de mauvaises suites; & sans examiner davantage les raisons qui l'obligeoient à temporiser, ils le rappellerent, & mirent Iphicrates à sa place. Timothée étant retourné à Athenes, fut poursuivi en Justice avec beaucoup d'animosité ; la condamnation & l'execution d'un Officier qui étoit son ami & qui n'avoit rien fait que par ses ordres, étoit un triste présage du jugement auquel il devoit s'attendre. Tous ses amis comparurent pour lui, & prirent sa défense, afin de le tirer d'un si pressant danger. Jason fut un des principaux : il vint à Athenes sans gardes & sans escorte ; & dans un tems où il étoit le Tyran le plus puissant de toute la Grece, il interceda pour son ami comme simple particulier & en qualité de suppliant. Il falloit à Timothée une aussi puissante intercession pour le tirer d'affaire ; il fut enfin déclaré innocent, & il ne vêcut que pour rendre de grands services à sa Patrie. Quelques Auteurs [24] disent que dans la suite il fit la guerre à Jason, & mettent cette prétendue guerre au nombre des services qu'il rendit à la République. Mais ils se trompent lourdement. Timothée étoit un assez zèlé Dé-

fenseur

24. *Corn. Nepos.*

fenseur de la Patrie pour ne pas lui refuser ses services contre tous & par-tout où elle avoit besoin de lui ; & si Jason eût fait quelque entreprise injurieuse à la ville d'Athenes, il l'auroit sans doute défendue, quoiqu'avec regret, même contre celui à qui il devoit la vie : mais il n'eut jamais le malheur d'être réduit à une si dure néceſſité.

Jason alla auſſi à Thebes [25], mais pour une affaire bien differente ; c'étoit pour offrir deux mille piéces d'or à Epaminondas, afin de le mettre dans ses intérêts. Il suffit de connoître un peu le caractére d'Epaminondas, pour prévoir la réponse qu'il lui fit. Quoiqu'il fût réduit à une extrême pauvreté, il refusa l'or que Jason lui offroit, & lui dit qu'il regardoit ses offres comme une injure atroce. Un procédé si généreux, loin de diminuer l'estime que Jason avoit pour lui, ne fit que l'augmenter. Jason eut toujours une haute idée de lui, mais il avoit une liaison plus étroite avec Pelopidas l'autre Général des Thebains, qui étoit un homme d'une vertu plus sociable.

Quand les Thebains eurent remporté à Leuctre une victoire complette [26] ur les Lacédémoniens, ils envoyerent auſſi-tôt vers Jason, pour le prier de leur aider, comme il y étoit obligé par le Traité qu'il avoit fait avec eux, à profiter de leur avantage. Jason étoit alors occupé à repouſſer les Phocéens qni étoient entrés sur ses terres sans lui avoir déclaré la guerre.

25. *Plutarque in Apophtheg. pag.* 153 ; *& de Gen. Socr. p.* 583.
26. *Xenophon l.* 6. *c.* 4. *§.* 21 ; *Diodor. Sic. Olymp.* 102. *an.* 2. *pag.* 486.

guerre. Mais il les méprisoit trop pour differer à cause d'eux de marcher au secours de ses Alliés. Il ordonna qu'on équippât quelques galeres, comme s'il eût eu dessein d'aller par mer au secours des Thebains, & presque dans le même tems il se mit en marche par terre à la tête du petit nombre de troupes qu'il avoit alors, qui ne montoient pas, dit-on, à plus de quinze cens hommes de pied, & cinq cens chevaux. Il fit une si prompte diligence, qu'il arriva à quelques villes avant même qu'on sût qu'il en eût pris la route; de sorte que les Peuples qui avoient intérêt de s'opposer à son passage, n'avoient pas encore rassemblé leurs troupes pour l'arrêter, dans le tems qu'il étoit déja bien loin au-delà de leur territoire.

Par ce moyen il arriva au Camp des Thébains [27] sans difficulté & sans la moindre perte. Il n'y avoit pas long-tems qu'il y étoit, lorsque les Thébains croyant qu'il se présentoit une occasion favorable pour attaquer l'ennemi, lui donnerent les ordres nécessaires pour livrer bataille. Mais Jason qui étoit dans la résolution de ne point agir, leur conseilla de ne pas livrer bataille. „ Les avantages que vous avez „ déja remportés, leur dit-il, sont assez con- „ sidérables ; il ne faut pas vous exposer au „ danger de les perdre pour vouloir poursui- „ vre avec trop d'ardeur vos nouvelles Con- „ quêtes. Ne voyez-vous pas que vos victoi- „ res n'ont commencé que dans le tems que „ vous avez été réduits aux dernieres extrémi- „ tés? Songez qu'il peut arriver la même cho-

„ se

27. *Xenophon*, *l.* 6. *ch.* 4. §. 22 & 23.

„ se aux Lacédémoniens. Si vous les poussez
„ à bout, vous avez tout à craindre de leur
„ valeur; forcez à défendre leurs vies, ils ras-
„ sembleront toutes leurs troupes, ils feront
„ leurs derniers efforts, & combattront en des-
„ esperés. Il semble que les Dieux prennent
„ plaisir à rabbaisser ceux qui s'élevent avec
„ insolence, & à relever ceux qui sont acca-
„ blés sous leurs ruïnes.

Cette maniere de raisonner n'étoit pas la plus juste du monde, & Jason étoit fort éloigné de croire la belle Morale qu'il prêchoit à ses Alliés. Mais il étoit persuadé qu'un nouveau combat acheveroit la ruïne des Lacédémoniens, & il ne vouloit pas les perdre entierement. Il voyoit bien que tandis que Thebes & Lacédémone seroient rivales, elles s'occuperoient à se disputer la superiorité, & que pendant ce tems-là il pourroit suivre à loisir l'execution de ses projets, au lieu que si l'une de ces deux villes devenoit maitresse de l'autre, elle seroit en état d'arrêter ses conquêtes. Peut-être les Thebains sentoient-ils bien les véritables raisons qui le portoient à leur donner de semblables conseils; peut-être se repentoient-ils de s'être tant pressez de l'appeller à leur secours dans le tems qu'ils auroient pû soutenir la guerre par eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, dans les conjonctures où ils étoient ils crurent qu'il valoit mieux suivre les conseils d'un allié qui étoit en état de se faire obéir.

Après avoir détourné les Thebains de livrer bataille à leurs [28] ennemis, Jason s'adressa aux La-

28. *Xenophon ibid.* §. 24, 25 & 26.

Lacédémoniens. Il leur dit que son pere avoit eu de grandes obligations à la ville de Sparte, que lui-même il ne leur en avoit pas moins, & qu'il leur étoit toujours attaché d'une façon particuliere; que c'étoit dans cet esprit qu'il prenoit leurs intérêts & qu'il veilloit à leur conservation: Qu'il leur conseilloit de faire réflexion que leurs troupes découragées par leur défaite, n'étoient pas en état de combattre contre une Armée enflée de sa victoire: qu'il pouvoit les assurer que quelques-uns de leurs Alliés pensoient à les abandonner, qu'ils communiquoient déja avec leurs ennemis, & qu'incessamment ils se rangeroient de leur côté: qu'il n'y avoit plus d'espérance de salut pour eux que dans une trêve; qu'il ne leur seroit pas difficile de l'obtenir, & qu'il s'employeroit lui-même à la leur faire accorder, parce qu'il s'interessoit à leur conservation: qu'avec le tems ils pourroient oublier leur défaite, récouvrer leur ancienne puissance, & qu'enfin ils cesseroient de regarder les Thebains comme invincibles.

Telles furent les raisons dont se servit Jason pour engager les Lacédémoniens à demander une trêve. Ils ne jugerent pas à propos d'examiner les motifs qui pouvoient le porter à leur donner ce conseil. Convaincus que c'étoit le meilleur parti qu'ils pussent prendre, ils le remercierent de l'avis qu'il leur donnoit, & le prierent de s'employer auprès de ses Alliés pour leur obtenir la trêve qu'il leur avoit proposée. Les Thebains, déja préparés par Jason, consentirent si facilement à ce qu'on leur demandoit, que les Lacédémoniens étonnés de ce que leurs affaires alloient si bien, commence-

rent à craindre que l'ennemi ne cachât quelque mauvais dessein en leur accordant une si grande faveur avec si peu de précaution. Dans cette crainte ils résolurent de prendre quelques mesures pour se mettre en sureté, & ne se fierent nullement à la trêve : ils firent sortir toutes leurs forces en une nuit, & après une prompte marche ils se posterent à une grande distance des Thebains, afin que si ceux-ci avoient dessein de tomber sur eux pendant la trêve, ou qu'ils se repentissent d'y avoir consenti si facilement, ils ne pussent pas les attaquer subitement.

Jason en retournant en Thessalie par la Phocide, prit [29] les Fauxbourgs d'Hyampolis, ravagea les terres de cette ville, & tua un grand nombre de ses Citoyens. *Il paroît que les habitans* d'Hyampolis avoient eu plus de part que d'autres dans l'irruption des Peuples de la Phocide en Thessalie ; car après en avoir fait un exemple, il traversa le reste de la Phocide sans aucun acte d'hostilité.

L'année suivante [30] Jason fit irruption dans la Locride, & assiégea Heraclée en Thrachinie. C'étoit une ville très-forte ; & par sa situation auprès des Thermopyles, c'étoit une des clefs de la Grece du côté de Thessalie. Jason connoissoit trop la grandeur de sa puissance pour craindre que ceux qui étoient ou seroient en possession de cette ville, ne pensassent à l'attaquer de ce côté-là ; mais il apprehendoit qu'Heraclée ne tombât en d'autres mains, & qu'il ne trouvât plus un passage si facile pour en-

29. *Xenophon ibid.* §. 27.
30. *Xenophon ibid. Diod. Sic. Ol.* 102 *&* 103. *pag.* 487.

entrer dans la Grece. Dans cette crainte, lorsqu'on lui eut livré la ville, il jugea à propos d'en raser les fortifications, & donna toutes les terres d'alentour aux Oetéens & aux Meliens. Il alla de là en Perrhébie, & se rendit maître des villes de cette Province, partie par la force de ses armes, partie par l'Art de la persuasion.

Jason devint alors le plus grand Prince [31] de toute la Grece. Quand il fut de retour en Thessalie, sa réputation se répandit par-tout, tant parce qu'il fut reconnu par les Etats pour Seigneur du païs, que parce qu'il avoit toujours sur pied plusieurs Compagnies d'Infanterie & de Cavalerie composées de gens endurcis au travail, hardis, disciplinés, & capables de tout entreprendre. On recherchoit son alliance de toutes parts, & ceux qui étoient assez heureux pour l'obtenir, faisoient voir par le respect & par les honneurs qu'ils lui rendoient combien ils estimoient la faveur qu'il leur avoit accordée. Il eut, comme remarque Xenophon, un bonheur qui ne lui fut commun avec aucun Prince de son tems; ce bonheur consistoit en ce que jamais personne ne le méprisa & ne chercha à le blâmer. Sa modération, son caractere populaire, la justice & l'équité dont il observoit généralement les règles dans toutes ses actions, le faisoient aimer de ceux à qui il commandoit. Pendant qu'il flattoit l'ambition de ses Compatriotes, en leur faisant esperer par les mêmes raisons dont il s'étoit servi pour gagner Polydamas, qu'un jour

31. *Xenophon l. 6; Diodor. Sic. Isocr. ad Phil. pag. 252; Valerius Maximus, l. 9. ch. 10. §. 3.*

jour ils pourroient devenir maîtres de la Grece, il donnoit à entendre au reste des villes Grecques qu'il avoit dessein de faire une expédition contre les Perses. Toute la Grece applaudissoit à ce projet, elle élevoit jusqu'au Ciel la générosité de l'entreprise, & louoit les desseins de Jason d'une maniere très-propre à lui faire perdre la pensée de réduire sa Patrie en servitude dans le tems qu'il pouvoit la venger avec tant de gloire.

Jason étoit dans la quatrième année de son regne [32], lorsque la fête des Jeux Pythiens étant proche il ordonna aux villes de son obéissance d'engraisser des boeufs, des agneaux, des moutons, & des porcs, & de se préparer pour la solemnité des Sacrifices. Xenophon [33] dit qu'il feroit difficile de faire l'énumeration de toutes les villes qui lui obéissoient : il paroit qu'il y en avoit un très-grand nombre, puisqu'on voit par le même Auteur que, quoique la taxe qu'il avoit imposée à chaque ville fût fort médiocre, on ne lui fournit pas moins de mille bœufs & plus de dix mille piéces d'autre betail. Il avoit fait publier par un Heraut qu'il donneroit une couronne d'or pour récompense à la ville qui auroit fait engraisser le plus beau bœuf pour le Sacrifice. Il ordonna aussi à tous les Thessaliens de se tenir prêts dans le même tems pour l'accompagner dans son voyage, ayant intention, comme le bruit s'en répandit alors, de présider en personne

à

32. *Xenophon l. 6. c. 4. §. 29 & 30.*
33. *Xenophon l. 6. c. 1. §. 7.*

à l'Assemblée & aux Jeux Pythiens.

Les Delphiens & les habitans des environs de Delphes [34] n'approuvoient pas trop la dévotion de Jason ; ils le soupçonnoient même de vouloir enlever les thrésors de leur Dieu. On publia comme un fait certain, qu'ayant demandé à l'Oracle quelles mesures ils devoient prendre si Jason touchoit aux sacrés thrésors, le Dieu leur avoit répondu qu'il y pourvoiroit lui-même. Il y a toute apparence qu'on fit cet Oracle après la mort de Jason.

Ce grand homme fut assassiné [35] au milieu de ses vastes entreprises, d'où dépendoit le sort de la Grece ou de l'Asie. Tandis qu'il étoit occupé à faire la revuë de la Cavalerie Pheréenne, s'étant assis dans un endroit commode pour donner audience, sept jeunes hommes s'approcherent de lui sous prétexte de se soumettre à sa décision au sujet d'un differend qu'ils feignoient d'avoir ensemble ; & quand ils furent autour de lui, ils l'attaquerent tous à la fois, le percerent de plusieurs coups, & le mirent presqu'en piéces.

On ne sait pas bien ce qui porta ces assassins à un si noir [36] attentat. Quelques Auteurs disent qu'un Maître d'Ecole s'étant plaint à Jason d'avoir été maltraité & battu par quelques jeunes gens, il lui permit ou de leur faire payer une amende de trente drachmes ou de leur donner à chacun dix coups de bâton ; que

34. *Xenophon ibid.* §. 30.
35. *Xenophon ibid.* §. 31.
36. *Valerius Maximus*, *l.* 9. *c.* 10. §. 2.

que le Maître d'Ecole choisit cette derniere punition, & que les jeunes gens irrités d'un traitement si indigne, s'en vengerent par la mort de Jason qui avoit permis à un pedant de les traiter de la sorte. D'autres prétendent [37] que les assassins ne commirent cette action que dans la vuë de s'immortaliser en délivrant la Grece d'un homme qu'elle redoutoit & dont la puissance étoit plus grande que son mérite.

Il est certain que les Grecs en userent envers les assassins comme s'ils leur eussent eu les plus grandes obligations. Les Gardes de Jason étant accourus [38] à son secours, percerent d'un coup de lance un des sept jeunes gens pendant qu'il étoit encore à poignarder leur maître. Un autre qui s'étoit déja fait jour à travers les rangs, fut arrêté & criblé de coups comme il montoit à cheval. Les cinq autres qui avoient leurs chevaux tous prêts, s'échapperent par differentes routes, & chercherent un Asyle chez les Grecs. Non seulement ils y furent bien reçus, mais on leur rendit de grands honneurs, dont ils ne furent redevables qu'aux excessives frayeurs que la vuë de la Tyrannie de Jason avoit jettées parmi un Peuple, qui avoit une si juste idée de la Liberté, & qui en connoissoit si bien le prix, qu'il ne pouvoit envisager les chaines comme un objet agréable, ni se résoudre à obéir à un Tyran, quelque doux que fût le joug de sa domination.

Po-

37. *Diodor. Sic.*
38. *Xenophon ibid.* §. 32.

Polydore [39] & Polyphron, freres de Jason, lui succederent au Gouvernement de Thessalie par le choix des Thessaliens. Ils ne regnerent pas long-tems ensemble. Dans un voyage qu'ils faisoient à Larisse, Polydore fut trouvé mort le matin, après avoir bien passé la nuit précedente. Polyphron son frere fut soupçonné de l'avoir étranglé dans son lit. Quelques crimes qu'il commit pendant qu'il regna seul, confirmerent ce soupçon. Il fit assassiner Polydamas dont Jason avoit recherché l'amitié avec tant d'empressement; huit des principaux Citoyens de Pharsale furent aussi égorgés par son ordre. Il bannit plusieurs Citoyens de Larisse, & se préparoit à exercer sa Tyrannie d'une façon plus cruelle, lorsqu'après avoir regné un an, il fut assassiné lui-même par Alexandre de Pheres, que les Thessaliens éleverent sur le Thrône par reconnoissance du service qu'il leur avoit rendu en les délivrant d'un Tyran si cruel.

Alexandre de Pheres [40] étoit gendre de Jason, ayant épousé Thebé sa fille. C'étoit un Prince très-courageux: il fit la guerre contre les Thebains & les Atheniens, & tua Pelopidas, Général des Thebains. Sous son regne la puissance de la Thessalie fut toujours formidable par mer & par terre. Il fut aussi héritier de la plûpart des ruses de Jason son Prédécesseur, mais il n'eut aucune autre de ses qualités. Son avarice & sa cruauté furent également excessives, de sorte qu'il n'y eut pas une

39. *Xenophon*, *ibid.* §. 33 & 34; *Diodor. Sic. Ol.* 102. *an.* 4. *pag.* 489.
40. *Xenophon ibid.* §. 37; *Plutarque in Pelop.*

une des onze années de son regne qui ne fût souillée des crimes les plus noirs. Les Thessaliens porterent le joug de sa Tyrannie sans jamais pouvoir le secouer par eux-mêmes. Ils en furent enfin délivrez par une femme ; ce fut par la femme même du Tyran. Il n'étoit pas naturel qu'ils attendissent leur délivrance d'une personne qui lui étoit si proche.

L'énormité [41] des crimes d'Alexandre lui rendoit suspects tous ceux qui l'approchoient. Quoiqu'il aimât passionnément sa femme, elle ne lui étoit pas moins suspecte que toute autre personne. Il faisoit marcher devant elle un esclave avec une épée nuë lorsqu'elle entroit dans sa chambre, & commandoit à quelques-uns de ses Gardes de visiter par-tout, de peur qu'elle ne portât des armes cachées sous ses habits. Se voyant traitée de la sorte, & ayant appris qu'il avoit dessein de prendre une autre femme, elle résolut enfin de justifier ses soupçons. Elle avoit deux freres, qui étoient nés de la même mere, mais d'un autre pere. Un jour qu'Alexandre se livroit aux plaisirs & à la débauche, & qu'il étoit moins sur ses gardes qu'à l'ordinaire, elle les cacha [42] dans son Palais. Le Tyran plein de vin, étant entré dans sa chambre, s'endormit profondément. Elle ôta secretement son épée de dessus son chevet, & fit entrer ses freres pour l'égorger. Ils hésiterent d'abord, & voulurent

41. *Xenophon ibid.* §. 35, 36 & 37 ; *Cicer. Offic. l.* 2. *ch.* 7 ; *Plutarque in Pelop. Con. Narrat.* 50 ; *Diodor. Sic. Ol.* 105. *an.* 4. *pag.* 517.

42. *Conon* ; *Isocrat.* dans une Lettre qu'il leur écrit, les appelle *fils de Jason.*

rent même se retirer. Mais elle les en empêcha, en les menaçant que s'ils tardoient encore un moment à faire leur coup, elle alloit éveiller le Tyran. Enfin intimidés par ses menaces, ils l'égorgerent dans son lit, tandis que sa femme gardoit la porte de sa chambre.

Tisiphone & Lycophron (c'est ainsi que s'appelloient les deux freres) furent faits Gouverneurs de Thessalie [43]. D'abord, se souvenant des maux qu'ils avoient soufferts sous la Tyrannie d'Alexandre, ils s'appliquerent à procurer le bien de leurs Sujets, & ne firent rien qui fût indigne du glorieux caractére de Liberateurs de la Patrie. Mais la Souveraineté a des charmes trop puissans, qui enchantent peu à peu ceux qui la possédent. Ils commencerent à soudoyer des troupes mercenaires, & à s'affermir sur le Trône par la mort de ceux qui pouvoient s'opposer à leurs ambitieux projets; & bientôt après, leur Tyrannie ne parut pas moins insupportable que celle de leur Prédécesseur. Les Thessaliens n'étant pas assez forts par eux-mêmes pour se délivrer d'un joug si odieux, appellerent Philippe de Macedoine à leur secours. Il y courut aussi-tôt; il défit les Tyrans sans beaucoup de peine, il les chassa de leurs Etats, & rétablit la Thessalie dans une Liberté précaire.

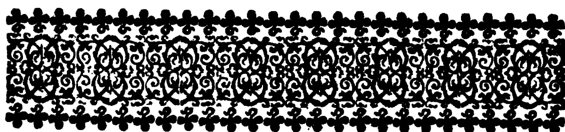
Les Thessaliens tomberent dès-lors, & toute leur grandeur s'évanouït. Leur nouveau Protecteur, partie par la force de ses armes, partie en gagnant dans toutes les villes ceux qui

43. *Diodor. Sic. Ol.* 105. *an.* 4. *pag.* 517.

qui avoient le plus d'autorité ſur l'eſprit du Peuple, les réduiſit ſous ſa domination, & ils devinrent les Sujets de Philippe. Les ſervices importans qu'il tiroit de leurs troupes, principalement de leur Cavalerie qui étoit la meilleure qu'il y eût en Grece, l'engagerent à s'aſſurer de leur obéiſſance par la douceur & par de bons traitemens. Les Theſſaliens ſervirent Philippe & Alexandre ſon fils avec une extrême fidélité, trop heureux de pouvoir mettre leur Patrie à couvert d'une entiere déſolation, en aidant eux-mêmes à des Barbares à renverſer ſa conſtitution & ſes Libertés.



CHRO-



CHRONOLOGIE

*POUR les Vies d'*ENE'E*, de* TULLUS HOSTILIUS*, d'*ARISTOMENE*, de* TARQUIN *l'*ANCIEN*, de* L. JUNIUS BRUTUS*, de* GELON*, de* CYRUS*, & de* JASON*, omises par Plutarque.*

Ans de la Periode Julienne.	*Ans de la prise de Troye.*		*Ans avant la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
		ENE'E.		
3530.		LA prise de Troye, l'an 33. du regne de Latinus, le 23. du mois Thargelion, selon Denys d'Hal. l. 1.; il restoit encore 30 jours de cette année, pendant lesquels les Grecs reglerent les affaires, reçurent les Ambassades des Troyens qui s'étoient sauvez sous la conduite d'ENE'E, & firent des Traités avec eux. Delà à la premiere Olympiade il y a 407. ans entiers.	432.	1184.
3531.	1.	LES TROYENS se mettent en mer vers l'Equinoxe d'Autonne. Ils abordent en Thrace & y	431.	1183.

Ans de la Periode de Julienne.	*Ans de la prise de Troye.*		*Ans avant la Fondation de Rome.*	*A ava J.*
		passent l'Hyver. De là, au commencement du Printems, ils vont en Sicile, où ils passent le reste de cette année, & l'Hyver suivant qui étoit celui de la seconde année après le sac de Troye, selon Den. d'Halicarn.		
3532.	2.	CETTE année, l'Hyver étant passé, les Troyens partent de Sicile, & abordent en Italie, vers le milieu de l'Eté; ils y bâtissent la ville de Lavinium, & la seconde année depuis la prise de Troye se trouve ecoulée, selon Denys d'Halic. l. 1.	430.	1182.
3533.	3.	LA troisième année après la prise de Troye, ENEE étoit Roi des seuls Troyens, selon Denys d'Halic. *ibid.* C'est ici le troisiéme Eté depuis son depart. *Tertia dum Latio regnantem viderit æstas*, Virgil. Æneid. 1. v. 165.	429.	1181.
3534.	4.	LATINUS étant mort la trente-sixième année de son regne, ENEE lui succede à la couronne, tant du chef de Lavinie sa femme, que parce qu'on l'avoit choisi pour commander dans la guerre contre les Rutules, selon Den. d'Halic. *ibid.* Premiere année du regne d'Enée sur les Latins.	428.	1180.

Ans de la Periode Julienne.	Ans de la prise de Troye.		Ans avant la Fondation de Rome.	Ans avant J.C.
1535.	5.	SECONDE année du regne d'ENEE.	427.	1179.
3536.	6.	TROISIEME année du regne d'ENEE. Voilà les trois Hyvers ou les trois ans qu'ENEE devoit regner en Italie après avoir subjugué les Rutules, selon Virgil. Æneid. 1. v. 265. & 266. *Tertia dum Latio regnantem viderit æstas,* *Ternaque transierint Rutulis hyberna subactis.*	426.	1178.
3537.	7.	QUATRIEME année du regne d'ENEE tant sur les Troyens que sur les Latins. Il fut tué sur la fin de cette année ou au commencement de l'année suivante dans une nouvelle guerre contre les Rutules, selon Denys d'Halic. l. 1.	425.	1177.
3538.	8.	CETTE année est la premiere du regne d'Ascagne qui succeda à ENEE son pere.	424.	1176.
	Ans des Olympiades.	TULLUS HOSTILIUS.		
4044.	27 $\frac{2}{3}$	PREMIERE année du regne de TULLUS HOSTILIUS, troisième Roi des Romains. Elle commence la seconde année de la septième Olympiade, & finit en la troisiéme année de la même Olympiade; car Ro-	82.	670.

me

Ans de la Periode Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		me fut fondée aux fêtes Palilia, au Printems, & comme les Olympiades ne commençoient qu'en Eté, il s'ensuit de là que les années de la Fondation de Rome se rapportoient à deux années Olympiques. Voilà pourquoi je mets la premiere année du regne de TULLUS HOSTILIUS en la 27. Olympiade $\frac{2}{3}$, puisqu'elle comprenoit la fin de la seconde année & le commencement de la troisième année de ladite Olympiade; & ainsi des autres.		
4047.	28 $\frac{1}{2}$	QUATRIÈME année du regne d'HOSTILIUS; combat des Horaces, & des Curiaces. Premiere année de la Dictature qu'exerçoit Fufetius par concession, selon Den. d'Halic. l. 3.	85.	667.
4048.	28 $\frac{2}{3}$	CINQUIÈME année d'HOSTILIUS, de la Fondation d'Albe 486. seconde de la Dictature de Fufetius par concession, selon Denys d'Halicarnasse l. 3.	86.	666.
4049.	28 $\frac{3}{4}$	SIXIÈME année d'HOSTILIUS, troisième de la Dictature de Fufetius par concession, Albe est détruite après avoir subsisté *cinq cens ans moins treize*, selon Den. d'Hal. l. 3. ainsi Albe fut détruite en sa	87.	665.

qua-

s de Perio- Ju- ime.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		quatre cens quatre-vingt-septième année.		
4050.	28 4 / 29 1	CAMPAGNE d'Hostilius contre les Fidenates en la septième année de son regne, au commencement du Printems, après avoir passé tranquillement l'Hyver qui suivit la destruction d'Albe, selon Den. d'Hal. l. 3.; d'où il est aisé de conclure qu'Albe fut détruite pendant l'Eté de l'année précédente.	88.	664.
4062.	31 4 / 32 1	DIX-NEUVIE'ME année d'Hostilius, premiere de la guerre contre les Sabins, puisque la troisième année de cette guerre tombe en la vingt & unième d'Hostilius & en la quinzième de la destruction d'Albe, selon Den. d'Halic. l. 3.	100.	652.
4063.	32 1/2	VINGTIE'ME année d'Hostilius, seconde de la guerre des Sabins, *ibid.*	101.	651.
4064.	32 2/3	VINGT ET UNIE'ME année d'Hostilius, troisième de la guerre contre les Sabins, ranimés par les Latins, en la quinzième année de la destruction d'Albe, selon le même, *ibid.*	102.	650.
4065.	32 3/4	VINGT-DEUXIE'ME année d'Hostilius, premiere de la guerre contre	103.	649.

les

Ans de la Periode Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		les Latins, laquelle dura cinq ans, selon le même, *ibid.*		
4066.	$\frac{32}{33}\frac{4}{1}$	VINGT-TROISIÉME année d'Hostilius, seconde de la guerre contre les Latins, selon le même, *ibid.*	104.	648.
4067.	33 $\frac{2}{2}$	VINGT-QUATRIÉME année d'Hostilius, troisiéme de la guerre contre les Latins, le même, *ibid.*	105.	647.
4068.	33 $\frac{3}{3}$	VINGT-CINQUIÉME année d'Hostilius, quatriéme de la guerre contre les Latins.	106.	646.
4069.	33 $\frac{4}{4}$	VINGT-SIXIÉME année d'Hostilius, cinquiéme de la guerre des Latins qui dura cinq ans, selon Den. d'Hal. l. 3. Après cette guerre Hostilius ne fit rien de mémorable pendant six ans, depuis la vingt-sixiéme année de son regne jusqu'à la trente-deuxiéme qui fut l'année de sa mort, selon le même, *ibid.*	107.	645.
4075.	35 $\frac{2}{2}$	TRENTE-DEUXIÉME & derniere année de TULLUS HOSTILIUS, selon Den. d'Hal. l. 3. & l. 1.	113.	639.
4076.	35 $\frac{3}{3}$	PREMIERE année d'ANCUS MARCIUS, seconde année de la trente-cinquiéme Olympiade, selon le même l. 3.	114.	638.

ARIS-

Ans des Olympiades.			Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.

ARISTOMENE.

La guerre s'allume entre les Lacédémoniens & les Messeniens. Les Lacédémoniens prennent la ville d'Amphée : *Ce fut*, dit Pausanias, Messeniac. c. 5. *par la prise d'Amphée, que les Lacédémoniens donnerent le signal de la guerre, la seconde année de la neuvième Olympiade, en laquelle Xenodocus Messenien remporta le prix de la course.*

Quatre ans après il se donna un combat où les Messeniens furent vaincus, Pausan. *ibid.* c. 6.

Ils se retirerent sur le Mont Ithome où il y avoit un Château qu'ils fortifierent, &c.

La premiere année de la quatorzième Olympiade en laquelle Damon Corinthien remporta le prix de la course, après avoir fait la guerre durant 20. ans, selon la Chronique d'Eusebe, Diodore de Sicile l. 15. p. 378. de l'édition Grecque-Latine, & Pausanias *ibid.* c. 13, les Messeniens abandonnent Ithome, & les Lacédémoniens détruisent cette place. Ainsi finit la premiere guerre Messeniaque.

4030.	23 4 24 1	TRENTE-NEUF ans après la destruction d'Ithome, selon Pausan. Mes-	68.	684.

seniac.

Ans de la Periode de Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		ſeniac. c. 15, la quatrième année de la vingt-troiſième Olympiade en laquelle Icare d'Hypereſie remporta le prix de la Courſe du ſtade, la Meſſenie ſe ſouleve contre les Lacédémoniens.		
4031.	24 $\frac{1}{2}$	Un an après leur revolte les Meſſeniens livrent bataille aux Lacédémoniens à Deres village de la Meſſenie. Ariſtomene fit à cette journée des prodiges de valeur. Les Meſſeniens après le combat l'éliſent pour Roi ; il refuſe cet honneur ; on le déclare Général avec une autorité abſolue. Pauſan. Meſſen. c. 15.	69.	683.
4032. ou 4033.	24 $\frac{2}{3}$ ou 24 $\frac{3}{4}$	La troisième année de la guerre, il y eut un combat entre les Meſſeniens & les Lacédémoniens auprès du Grand Foſſé, Pauſan. c. 17. Les Meſſeniens abandonnent Andanie, & ſe retirent ſur le Mont Ira, & y tiennent ferme onze ans entiers, Pauſan. *ibid.* Pendant ce tems-là Ariſtomene fait pluſieurs belles actions ; il eſt pris deux fois & il s'échappe.	70. ou 71.	682. ou 681.
		Priſe d'Ira après onze ans de ſiege, Pauſan. c. 20. Les Meſſeniens ayant Ariſtomene à leur tête,		

Ans de la Periode Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		s'ouvrent un passage au travers des ennemis, c. 21. Ils s'assemblent à Cyllene pour aller chercher fortune ailleurs. Ainsi finit la seconde guerre des Messeniens.		
4046.	27 4 28 1	AUTHOSTHENE étant Archonte à Athénes, la premiere année de la vingt-huitième Olympiade en laquelle Chionis Lacédémonien remporta le prix aux Jeux Olympiques, Pausan. c. 23. La seconde guerre Messeniaque dura donc environ 16. ans, depuis la quatrième année de la vingt-troisième Olympiade jusqu'à la premiere de la vingt-huitième, ou seulement 14. ans entiers, selon la supputation du P. Petau *Ration. tempor.* l. 2. c. 28, en ne comptant point cette guerre de la premiere année du soulevement des Messeniens, mais seulement de l'année qui commença à la bataille de Deres, & n'y comprenant point la derniere année de la vingt-septième Olympiade qui peut-être n'étoit que commencée quand on prit Ira. Les Messeniens passent l'Hyver à Cyllene, s'embarquent au Printems, vont en Sicile, & habitent la ville de Zancle, qu'ils nomment *Messene*, aujourd'hui *Messine*, en la trentième Olympiade, la mê-	84.	668.

Ans de la Periode Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J.

me année que Chionis Lacédémonien remporta pour la troisième fois le prix aux Jeux Olympiques, Miltiade étant Archonte à Athénes, comme il paroît par Pausanias (Messen. c. 23.) corrigé par lui-même Arcadic. c. 39, où il dit que Miltiade fut Archonte la seconde année de la trentième Olympiade en laquelle Chionis remporta le prix pour la troisième fois.

Les Messeniens qui étoient restés en Messenie, & que les Lacédémoniens avoient mis au nombre de ces Serfs publics qu'ils appelloient *Hilotes*, secouerent le joug vers la soixante & dix-neuvième Olympiade, en laquelle Xenophon de Corinthe fut couronné aux Jeux Olympiques; Archimede, ou plûtôt Archidemidas, étant Archonte à Athénes, comme on le voit par Pausan. (c. 24.) comparé avec lui-même Eliac. 2, & avec Diodore de Sicile, Eusebe, & le Scholiaste de Pindare.

Les Messeniens qui s'étoient embarqués pour aller chercher une meilleure fortune, revinrent dans le Peloponese, & rentrerent dans leur Patrie la troisième année de la cent

deuxiè

Ans de la Periode Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		deuxième Olympiade, en laquelle Damon de Thurium remporta le prix pour la seconde fois aux Jeux Olympiques (Pauf. Messen. c. 27.) c'est-à-dire, 297. ans après la prise d'Ira.		
		TARQUIN L'ANCIEN.		
4055. 4056.	30 1/2 30 2/3	CE fut vers ce tems que Cypsele usurpa la tyrannie à Corinthe. Il persecute la famille des Bacchiades: Demarate sort de Corinthe & va s'établir à Tarquinie ville de Tyrrhenie.	93. 94.	659. 658.
4057. 4058.	30 3/4 30 4 31 1	NAISSANCE de TARQUIN L'ANCIEN vers la quatorze ou quinzième année du regne de Tullus Hostilius.	95. 96.	657. 656.
4083.	37 1/2	TARQUIN vient de Tarquinie à Rome la vingt-sixième année de son âge, vers le commencement de la huitième année du regne d'Ancus Marcius, ayant 25 ans faits, selon Denys d'Hal. l. 3. Il vêcut 17 ans avec Marcius qui en regna 24, selon le même Auteur, l. 4.	121.	631.
4084.	37 2/3	TARQUIN en la neuvième année du regne d'Ancus Marcius, la vingt-septième de son âge, commande un corps de troupes Romaines contre les	122.	630.

La

Ans de la Periode de Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J.-C.
		Latins, selon Denys d'Hal. l. 3 & 4.		
4091.	39 $\frac{2}{4}$	En la seizième année du regne d'Ancus Marcius, TARQUIN qui étoit dans la trente-quatrième année de son âge, commandoit la Cavalerie contre les Veiens, & donna des preuves de sa valeur, qui le firent élever au rang des Patriciens & des Senateurs. Den. d'Hal. l. 3.	129.	623.
4092.	39 $\frac{3}{4}$	DIX-SEPTIE'ME année du regne de Marcius, trente-cinquième de l'âge de TARQUIN.	130.	622.
4093.	39 $\frac{1}{4}$	DIX-HUITIE'ME année du regne de Marcius, trente-sixième de l'âge de Tarquin.	131.	621.
4094.	$\frac{39}{40}$ $\frac{4}{1}$	DIX-NEUVIE'ME année de Marcius, trente-septième de l'âge de Tarquin.	132.	620.
4095.	40 $\frac{2}{4}$	VINGTIE'ME année de Marcius, trente-huitième de l'âge de Tarquin.	133.	619.
4096.	40 $\frac{3}{4}$	VINGT ET UNIE'ME année de Marcius, trente-neuvième de l'âge de Tarquin.	134.	618.
4097.	40 $\frac{3}{4}$	VINGT-DEUXIE'ME année de Marcius, quarantième de l'âge de Tarquin.	135.	617.

VINGT-

Ans de la Periode Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
4098.	$\frac{40}{41}$ $\frac{4}{1}$	VINGT-TROISIEME année de Marcius, quarante & unième de l'âge de Tarquin.	136.	616.
4099.	41 $\frac{1}{1}$	VINGT-QUATRIEME & derniere année du regne d'Ancus Marcius, quarante-deuxième de l'âge de TARQUIN L'ANCIEN, selon Denys d'Halicarn. l. 3 & 4. La premiere année d'Ancus Marcius, successeur de Tullus Hostilius, se rapporte à l'an de la Periode Julienne 4076, Olympiade $35\frac{2}{3}$, de la Fondation de Rome 114, avant J. C. 638, comme on l'a vû ci-dessus : il mourut la vingt-quatrième année de son regne, âgé d'environ 61 ans, selon Plutarque ; Tarquin l'Ancien étoit alors dans la quarante deuxième année de son âge, selon Denys d'Halicarn. l. 3. Tarquin vint à Rome la huitième année du regne d'Ancus Marcius ; il avoit alors environ 25 ans faits & étoit dans sa vingt-sixième année, selon le même Auteur, l. 3 & 4.	137.	615.
4100.	41 $\frac{2}{1}$	PREMIERE année de Tarquin, quarante-troisième de son âge, seconde de la quarante & unième Olympiade, selon Denys d'Halicarn. l. 3 ; il nâquit donc sur la fin	138.	614.

Ans de la Periode Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		de la quatrième année de la trentième Olympiade. Il prit la ville d'Apiole dès qu'il fut monté sur le Thrône, selon le même Auteur, *ibid.* & par conséquent la premiere année de son regne.		
4101.	41 $\frac{3}{4}$	SECONDE année du regne de Tarquin, quarante-quatrième de son âge ; il prend Crustumerie, Nomente, Collatie &c. selon le même, l. 3.	139.	613.
4107.	43 $\frac{1}{4}$	HUITIE'ME année de Tarquin, cinquantième de son âge. Il est probable qu'il prit Cornicule vers le commencement de cette année, & que Servius nâquit sur la fin de la même année, puisqu'il avoit 30 ans faits quand il prit les rênes du Gouvernement après la mort de Tarquin qui en regna 38 & en vêcut 80, selon Denys d'Halic. l. 4.	145.	607.
4108.	43 $\frac{2}{4}$	NEUVIE'ME année du regne de Tarquin, cinquante & unième de son âge, premiere de l'âge de Servius Tullius, Ligue des Latins, selon Denys d'Halicarnasse, l. 3 & 4.	146.	606.
4109.	43 $\frac{3}{4}$	DIXIE'ME année du regne de Tarquin, cinquante-deuxième de son âge, seconde de l'âge de	147.	605.

Ser-

Ans de la Periode Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		Servius Tullius, selon Denys d'Halicarnasse, l. 4.		
4110.	$\frac{43}{44}\ \frac{4}{1}$	ONZIÈME année de Tarquin, cinquante-troisième de son âge, troisième de l'âge de Servius Tullius.	148.	604.
4111.	$44\ \frac{1}{2}$	DOUZIÈME année de Tarquin, cinquante-quatrième de son âge, quatrième de l'âge de Servius Tullius.	149.	603.
4112.	$44\ \frac{2}{3}$	TREIZIÈME année de Tarquin, cinquante-cinquième de son âge, cinquième de Servius Tullius.	150.	602.
4113.	$44\ \frac{3}{4}$	QUATORZIÈME année de Tarquin, cinquante-sixième de son âge, sixième de Servius Tullius.	151.	601.
4114.	$\frac{44}{45}\ \frac{4}{1}$	QUINZIÈME année du regne de Tarquin, cinquante-septième de son âge, septième de Servius Tullius.	152.	600.
4115.	$45\ \frac{1}{2}$	SEIZIÈME année de Tarquin, cinquante-huitième de son âge, huitième de Servius Tullius.	153.	599.
4116.	$45\ \frac{2}{3}$	DIX-SEPTIÈME année de Tarquin, cinquante-neuvième de son âge, neuvième de Servius Tullius.	154.	598.

Ans de la Periode Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
4117.	45 $\frac{3}{4}$	DIX-HUITIÈME année de Tarquin, soixantième de son âge, dixième de l'âge de Servius Tullius.	155.	597.
4118.	$\frac{45}{46}$ $\frac{4}{1}$	DIX-NEUVIÈME année du regne de Tarquin, soixante & unième de son âge, onzième de l'âge de Servius Tullius.	156.	596.
4119.	46 $\frac{1}{2}$	VINGTIÈME année de Tarquin, soixante & deuxième de son âge, douzième de l'âge de Servius Tullius; premiere année de la guerre contre les Sabins, selon Denys d'Halicarn. l. 3.	157.	595.
4120.	46 $\frac{2}{3}$	VINGT ET UNIÈME année du regne de Tarquin l'Ancien, soixante & troisième de son âge, treizième de l'âge de Servius Tullius, seconde de la guerre contre les Sabins; ils sont défaits, & concluent avec les Romains une trêve de 6 ans, selon Denys d'Halic. l. 3. Cette année les Tyrrheniens ou Etruriens prennent Fidenes, & toutes leurs villes se liguent contre les Romains, selon le même, *ibid.* Premiere année de la guerre des Tyrrheniens, selon Denys d'Halic. l. 4.	158.	594.
4121.	46 $\frac{3}{4}$	VINGT-DEUXIÈME année de Tarquin, soixan-	159.	593.

Ans de la Periode de Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		te & quatrième de son âge, quatorzième de l'âge de Servius Tullius. Tarquin se met en campagne au commencement du Printems contre les Tyrrheniens, selon Denys d'Halicarnasse, l. 3. Seconde année de la guerre des Etruriens, premiere année de la trêve des Sabins. Servius Tullius qui n'avoit alors que 14 ans, servoit dans la Cavalerie, & se distingua dans les combats, selon le même Denys d'Halic. l. 4.		
4122.	46 4 / 47 1	VINGT-TROISIE'ME année de Tarquin, soixante & cinquième de son âge, quinzième de Servius Tullius, troisième de la guerre des Etruriens, seconde de la trêve de 6 ans conclue avec les Sabins. Tarquin ravage les terres des Veiens. Denys d'Halic. l. 3.	160.	592.
4123.	47 1/2	VINGT-QUATRIE'ME année de Tarquin, soixante & sixième de son âge, seizième de Servius, quatrième de la guerre des Etruriens, troisième de la trêve de six ans, conclue avec les Sabins, seconde excursion de Tarquin sur les terres des Veiens. Denys d'Halicarn. *ibid.*	161.	591.
4124.	47 2/3	VINGT-CINQUIE'-	162.	590.

ME

Ans de la Periode de Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		ME année de Tarquin, soixante & septième de son âge, dix-septième de l'âge de Servius, cinquième de la guerre des Etruriens, quatrième de la trêve de six ans; troisième excursion sur les terres des Veiens.		
4125.	47 $\frac{3}{4}$	VINGT-SIXIÈME annee du regne de Tarquin, soixante & huitième de son âge, dix-huitième de l'âge de Servius, sixième de la guerre des Etruriens, cinquième de la trêve de six ans conclue avec les *Sabins*.	163.	589.
4126.	$\frac{47}{48}$ $\frac{4}{1}$	VINGT-SEPTIÈME année du regne de Tarquin l'Ancien, soixante & neuvième de son âge, dix-neuvième de l'âge de Servius, septième de la guerre des Etruriens, sixième & derniere de la trêve de six ans conclue avec les Sabins; Tarquin reprend Fidenes dont les Etruriens s'étoient emparez. Denys d'Halic. l. 3.	164.	588.
4127.	48 $\frac{2}{2}$	VINGT-HUITIÈME année de Tarquin, soixante & dixième de son âge, vingtième de l'âge de Servius Tullius, huitième de la guerre des Etruriens. Combat contre les Etruriens, ils sont défaits; Servius Tullius commandoit dans cette campagne	165.	587.

les

Ans de la Periode Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome ſelon Caton.	Ans avant J. C.
		les troupes auxiliaires des Latins, il n'avoit que 20 ans. Denys d'Halicarn. l. 3 & 4.		
4128.	48 $\frac{2}{3}$	VINGT-NEUVIE'ME année du regne de Tarquin, ſoixante & onzième de ſon âge, vingt & unième de l'âge de Servius Tullius, neuvième & derniere de la guerre des Etruriens. Denys d'Halicarn. l. 3.	166.	586.
4129.	48 $\frac{3}{4}$	TRENTIE'ME année de Tarquin, ſoixante & douzième de ſon âge, vingt-deuxième de l'âge de Servius Tullius: guerre contre les Sabins. Denys d'Halic. l. 3.	167.	585.
4130.	$\frac{48}{49}$ $\frac{4}{1}$	TRENTE ET UNIE'ME année de Tarquin, ſoixante & treizième de ſon âge, vingt troiſième de l'âge de Servius Tullius, ſeconde de la guerre des Sabins, ſelon le même Denys d'Halic. l. 3.	168.	584.
4131.	49 $\frac{1}{2}$	TRENTE-DEUXIE'ME année du regne de Tarquin l'Ancien, ſoixante & quatorzième de ſon âge, vingt-quatrième de l'âge de Servius Tulſius, troiſième de la guerre des Sabins. Denys d'Halicarn. l. 3.	169.	583.
4132.	49 $\frac{2}{3}$	TRENTE-TROISIE'ME année de Tarquin,	170.	582.

Ans de la Periode de Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		soixante & quinzième de son âge, vingt-cinquième de l'âge de Servius Tullius, quatrième de la guerre des Sabins. Les Sabins sont défaits. Servius Tullius commandoit les troupes des Latins & autres Alliés. Denys d'Halic. l. 3.		
4133.	49 3/4	TRENTE-QUATRIÈME année de Tarquin, soixante & seizième de son âge, vingt-sixième de l'âge de Servius Tullius, cinquième & derniere de la guerre contre les Sabins qui dura 5 ans entiers. Denys d'Hal. l. 3.	171.	581.
4134.	49/50 4/1	TRENTE-CINQUIÈME année de Tarquin, soixante & dix-septième de son âge, vingt-septième de l'âge de Servius Tullius.	172.	580.
4137.	50 3/4	TRENTE-HUITIÈME & derniere année du regne de Tarquin l'Ancien, quatre-vingtième de son âge, trentième de l'âge de Servius Tullius. Denys d'Hal. l. 3.	175.	577.
		L. JUNIUS BRUTUS.		
4206.	67/68 4/1	VINGT-CINQUIÈME & derniere année du regne de Tarquin le Superbe, soixante & quinzième de son âge. Il est détrôné & chassé de-	244.	508.

Rome.

Ans de la Periode de Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		Rome. Le Gouvernement des Rois avoit duré 244 ans. Denys d'Halic. l. 4.		
4207.	68 $\frac{1}{2}$	CONSULAT de BRUTUS, premiere année après l'expulsion des Rois, selon Tite-Live, l. 2. ch. 8, vers le commencement de la soixante & huitième Olympiade, selon Denys d'Halic. l. 1. Combat singulier de BRUTUS & d'Aruns, fils de Tarquin; ils y périssent tous deux. Denys d'Halic. l. 5.	245.	507.
		BRUTUS avoit contrefait le stupide pendant environ 25 ans; c'est-à-dire, depuis la premiere année du regne de Tarquin le Superbe, jusqu'à la vingt-cinquième où il fut déthrôné, selon Denys d'Halicarn. l. 4. Son pere & son frere furent donc mis à mort la premiere année du regne du Tyran, & dès-lors il commença à contrefaire le stupide pour éviter le même sort. Il avoit été instruit dans toutes les Sciences des Romains, & y avoit fait de grands progrès, selon le même Auteur, *ibid.* C'étoit sans doute avant que de contrefaire le stupide. Il avoit donc entre 16 & 23 ans quand Tarquin monta sur le thrône, & entre 40 & 50 ans quand il fut tué. Voilà tout ce		

Ans de la Periode Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		qu'on peut savoir de la Chronologie de la vie de LUCIUS JUNIUS BRUTUS.		
		GELON.		
4135.	$50\frac{1}{3}$	CENT huit ans après la Fondation de Gela, les habitans de Gela établissent une colonie à Agrigente, Thucyd. l. 6. n. 4. Gela fut donc fondée vers l'an de la Per. Jul. 4028, Olympiade $23\frac{2}{3}$, de la Fondation de Rome, selon Caton 66, avant J. C. 686, du regne de Numa 28.	173.	579.
4217.	$70\frac{3}{4}$	COMMENCEMENT du regne d'Hippocrate à Gela, où il regna sept ans, selon Herodote, l. 7. n. 154 & 155.	255.	497.
4224.	$72\frac{2}{3}$	GELON, successeur d'Hippocrate sur le thrône de Gela. Cette même année il fait cultiver & engraisser les terres, & fournit des vivres aux Romains, sous le Consulat de Titus Geganius & de Publius Minucius, Hybrilide étant Archonte à Athenes, après 17 ans écoulés depuis l'expulsion des Rois de Rome, 85 ans (ou plutôt la quatre vingt-cinquième année) avant que Denys l'Ancien s'emparât de Syracuse dont il se fit Tyran la troisième	262.	490.

année

Ans de la Periode Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		année de la quatre-vingt-treizième Olympiade. Gelon venoit de prendre la place d'Hippocrate à Gela lorsque les Ambassadeurs de Rome vinrent en Sicile lui demander des vivres, selon Den. d'Hal. l. 7. au commencement, Γέλων ὁ Δεινομένους νεωστὶ τὴν Ἱπποκράτους τυραννίδα παρειληφὼς, &c.		
4227.	73 1/2	GELON remporte le prix à la Course du chariot ; il étoit encore alors Tyran de Gela & non de Syracuse, selon Pausanias, El. 2. ch. 9. C'étoit la troisième année de son regne, voyez ci dessus la vie de Gelon, page 424.	265.	487.
4230.	73/74 4/1	GELON quitte Gela, & y établit Hieron son frere. Il détruit Camarine & Megare ; il s'empare de Syracuse, où il regne sept ans, selon Diodore, l. 11. pag. 30, & meurt vers la troisième année de la soixante & quinzième Olympiade, selon le même Diodore, *ibid.*	268.	484.
4234 *ou* 4235.	74/75 4/1 *ou* 75 1/2	GELON défait les Carthaginois (Diodore l. 14. pag. 19. de l'Edit. Grec. Lat.) le même jour que Leonidas & les Lacédémoniens combattirent contre Xerxès aux Thermopyles (selon Diodore, *ibid.* Calliade étoit alors Ar-	272 *ou* 273.	480 *ou* 479.

chonte

Ans de la Periode Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		chonte à Athenes) ou selon Herodote, l. 7. n. 166, le même jour que se donna le combat de Salamine.		
4236 & 4237.	$75\frac{2}{3}$ & $75\frac{3}{4}$	La paix regne en Sicile, Diod. l. 11. p. 29.	274 & 275.	478 & 477.
		Mort de Gelon, après sept ans de regne à Syracuse, selon Diodore, l. 11. pag. 30, deux ans après la défaite des Carthaginois, ci-dessus page 444.		
4238.	75 4 / 76 1	Hieron son frere lui succede, & regne onze ans & huit mois, Diodore, *ibid.*	276.	476.
4247 ou 4248.	$78\frac{1}{2}$ ou $78\frac{2}{3}$	Mort d'Hieron, Olympiade 78, 2, Lysistrate étant Archonte à Athenes, Diodore de Sic. l. 11. pag. 50.	285 ou 286.	467 ou 466.
4249.	$78\frac{3}{4}$	Thrasybule son frere lui succede; il est déthrôné bientôt après, Diodore Sic. *ibid.*	287.	465.
		Les Syracusains vivent dans une grande tranquilité pendant soixante ans jusqu'à ce que Denys le Tyran monte sur le thrône.		
		CYRUS.		
4115.	$45\frac{1}{2}$	Cyrus naît de Cambyse & de Mandane fille d'Astyage, Xenophon Cyrop. l. 1.	153.	599.

Ans de la Periode Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
4124. 4125.	47 $\frac{2}{3}$ 47 $\frac{3}{4}$	Il est instruit & fait ses exercices dans la classe des enfans, le même, *ibid.*	162. 163.	590. 589.
4126. 4127. 4128.	$\frac{47}{48}$ $\frac{4}{1}$ 48 $\frac{1}{2}$ 48 $\frac{2}{3}$	Il reste dans cette classe jusqu'à l'âge de douze ans (ci-dessus, Vie de Cyrus, pag. 458.) & surpasse tous les autres par sa facilité & son addresse. Ayant atteint sa douzième année il va avec sa mere en Medie à la Cour d'Astyage.	164. 165. 166.	588. 587. 586.
4129. 4130.	48 $\frac{3}{4}$ $\frac{48}{49}$ $\frac{4}{1}$	A l'âge de quinze ou seize ans (ci-dessus page 459.) il marche avec Astyage contre le fils du Roi d'Assyrie qui étoit entré avec quelques troupes sur les frontieres de la Medie, *ibid.* pag. 460. Il n'avoit pas encore dix-sept ans. Il se distingue dans cette campagne par sa valeur & sa prudence. Cambyse apprend cette nouvelle avec beaucoup de joye; il écrit à Astyage de lui renvoyer son fils.	167. 168.	585. 584.
4131. 4132.	49 $\frac{1}{2}$ 49 $\frac{2}{3}$	CYRUS retourne en Perse, il reprend ses anciens exercices, & passe encore un an dans la même classe: ensuite il entre dans la classe des jeunes gens, où il reste dix ans selon la coûtume, & se distingue dans toutes les occasions, ci-dessus *Vie de Cyrus*, page 462.	169. 170.	583. 582.

Ans de la Periode Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		Astyage étant mort, Cyaxare son fils unique, frere de Mandane, mere de Cyrus, lui succede sur le thrône des Medes, *Vie de Cyrus*, page 462.		
		Puissante ligue du Roi des Assyriens, de Cresus, Roi de Lydie, & de plusieurs autres Princes contre Cyaxare, page 463 & 464. Cyrus étoit entré dans la classe des hommes faits, page 462.		
		Les Perses envoyent des troupes à Cyaxare sous le commandement de Cyrus; il fait rentrer le Roi d'Armenie dans l'obéissance, page 464 & 466; il réduit aussi les Caldéens, page 468.		
		CYRUS défait les Assyriens; le Roi d'Assyrie se retire à la Cour de Cresus, page 469, 470, & 471.		
4170.	58 [illegible] / 59 [illegible]	Il défait Cresus dans un combat, page 473 & 474. Il l'assiege dans Sardis sa Capitale, & se rend maitre de cette ville.	208.	546.
4176.	60 3	CYRUS prend Babylone, & s'assure l'Empire d'Orient, page 487. Il fait divers Reglemens, & se fait accompagner par des gardes & par la Noblesse Persane pour se met-	214.	538.

Ans de la Periode de Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		tre à couvert des embûches que pouvoient lui dresser les nouveaux Sujets dont la fidélité lui étoit suspecte, page 488, 489.		
		La premiere année de son regne à Babylone, il publie un Edit solemnel par lequel il permet aux Juifs de retourner à Jerusalem & de rebâtir leur Temple; il leur fait rendre tous les vases du Temple, vases d'un prix immense & presqu'incroyable, page 496.		
		Il marche après cela contre l'Egypte, & ajoûte ce vaste Royaume à son Empire, page 497.		
4185.	$62\frac{3}{4}$	Il est tué dans la guerre contre les Scythes, selon Herodote & Justin (ci-dessus, page 501 & 502.) agé de soixante & dix ans, selon quelques Auteurs; d'autres lui donnent une plus longue vie. Xenophon & plusieurs autres disent qu'il mourut en paix dans sa Patrie qu'il visitoit alors pour la septième fois depuis qu'il en étoit Roi, ci-dessus, page 502.	223.	529.
		Trente ans auparavant (Periode Jul. 4155, Olympiade $55\frac{1}{2}$, de la Fondation de Rome, selon Caton 193, avant J. C.		

559.)

Ans de la Periode de Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		559.) sa mort lui avoit été prédite, & une vision qu'il eut quelques jours avant sa maladie, le prépara à sa derniere fin, page 502.		
		JASON.		
4339.	$101\frac{2}{3}$	VERS le tems que Cleombrote se met en campagne contre les Thebains, Polydamas, Gouverneur de Pharsale, va à Sparte; il rend compte aux Lacédémoniens des propositions que JASON lui a faites, les Lacédémoniens ne peuvent lui donner les secours qu'il demande; Xenophon Ἑλλην. l. 6. Polydamas revient en Thessalie, il fait un Traité d'alliance avec Jason; & quelque tems après, Jason est déclaré Général de la Thessalie.	377.	375.
4343.	$102\frac{2}{2}$	BATAILLE de Leuctres. Les Thebains envoyent prier Jason de leur aider, comme il y étoit obligé par le Traité qu'il avoit fait avec eux, à profiter de leur avantage. Jason menage une tréve entr'eux & les Lacédémoniens. En retournant en Thessalie par la Phocide, il prend les fauxbourgs d'Hyampolis, &c.	381.	371.
4344.	$102\frac{2}{3}$	L'ANNÉE d'après la	382.	370.

ba-

Ans de la Periode Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		bataille de Leuctres, Jason fait irruption dans la Locride, & assiege Heraclée en Trachinie, Dyscinete étant Archonte à Athenes; il la prend par intelligence, & en donne les terres aux Oetéens & aux Meliens. Au lieu de Consuls, Rome avoit alors quatre Tribuns militaires, qui étoient Quintus Servilius, Lucius Furius, Caius Licinnius, & Publius Cœlius. Diodor. Sic. l. 15. page 371.		
		Jason est tué cette même année par sept assassins, vers le tems de la célébration des Jeux Pythiens, après avoir regné quatre ans, environ un an après qu'il eut été fait Géneral de toute la Thessalie. Xenophon. Ἑλληνικ., l. 6. Diodore Sic. l. 15. page 373. Edit. Grec. Lat.		
4345.	102 3/4	Polydore & Polyphron ses freres lui succedent. Mort de Polydore. Polyphron fait tuer Polydamas: il est tué lui-même par Alexandre de Pheres après avoir regné un an. Xenophon *ibid.*	383.	369.
		Alexandre de Pheres est élu Général des Thessaliens. Il regne onze ans. Sa femme le fait assassiner dans son lit.		

Tis.

Ans de la Periode Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		Tisiphone & Lycophron lui succedent, Olympiade 105, 4, selon Diodore de Sicile.		
		Ils gouvernent en Tyrans, les Thessaliens appellent à leur secours Philippe de Macedoine, qui chasse les Tyrans, & remet les Thessaliens en liberté.		

Fin de la Chronologie & du Tome X.







